This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158293 8

BXM

VAULT

V. 1. 8

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE, MORT EN 1790

REVUS, PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION PELET

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE

TOME VIII

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC L

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1708.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Les heureux changements survenus pendant la campagne précédente dans la situation des affaires de la France parurent au roi une circonstance favorable pour engager les ennemis à se prêter enfin à des moyens de conciliation. Dans cette espérance, sa majesté se détermina à faire de nouvelles propositions aux États-Généraux. M. Ménager, qu'elle chargea de cette commission, se rendit à la Haye au commencement du mois de janvier 1708; mais à peine eut-il communiqué l'objet de sa mission, qu'on lui répondit avec une hauteur qui termina la négociation avant même qu'elle fût commencée. On eut la hardiesse d'exiger que le roi forçât lui-même son petit-fils à abdiquer la couronne d'Espagne, et à céder tout ce qui en dépendait, tant aux Indes qu'en Europe, excepté les royaumes de Naples et de Sicile, qu'on voulait bien lui lais-

ser, sous la condition cependant que sa majesté ajouterait Ypres, Menin, Condé et Maubeuge à la barrière que les Hollandais demandaient pour leur sûreté dans les Pays-Bas espagnols.

Le roi ne s'était pas attendu à des propositions aussi extraordinaires et aussi indécentes; et son âme, aussi courageuse que sensible à un pareil outrage, n'eut plus à s'occuper que des moyens de faire ressentir à ses ennemis tout le poids de sa juste colère. Malgré l'épuisement des finances, malgré la mauvaise volonté de quelques troupes que le manque de payement excitait à la révolte, les efforts que fit sa majesté furent si grands qu'elle parvint à mettre en campagne cinq armées, comme l'année précédente, et à les rendre plus nombreuses qu'elles n'avaient été depuis le commencement de la guerre, surtout celles des Pays-Bas et du Rhin.

Il y eut quelques changements dans la disposition pour le commandement des armées.

Monseigneur le duc de Bourgogne ayant désiré commander celle des Pays-Bas, sa majesté y consentit. M. le duc de Vendôme resta sous les ordres de ce prince, et M. le maréchal de Matignon fut nommé pour servir dans son armée. Monseigneur le duc de Berry eut la permission d'accompagner monseigneur le duc de Bourgogne, de même que le roi d'Angleterre Jacques III, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, et sans aucune qualité.

Le commandement de l'armée du Rhin fut donné à l'électeur de Bavière, ayant sous ses ordres M. le maréchal de Berwick, et celui de l'armée du Dauphiné à M. le maréchal de Villars.

Monseigneur le duc d'Orléans, ayant sous lui M. le comte de Besons, élevé, quelque temps après, à la dignité de maré-

chal de France, eut le commandement de l'armée d'Espagne, et M. le duc de Noailles celui de l'armée de Catalogne.

Chez les ennemis, le duc de Marlborough commanda l'armée dans les Pays-Bas; le prince Eugène celle de la Moselle, et le duc de Hanovre celle du Rhin. Le duc de Savoie et l'archiduc continuèrent de commander en Italie et en Espagne.

Les puissances alliées n'avaient pas imaginé que, dans un temps d'épuisement, et lorsque la France regardait comme un succès d'avoir vu, la campagne précédente, deux de ses provinces échapper à une invasion, elle aurait assez de ressources pour en tenter elle-même une dans la Grande-Bretagne. Malgré les flottes des Anglais, qui couvraient la mer, le roi forma le projet de porter un corps de ses troupes en Écosse, pour chercher à rétablir, au moins sur le trône de ce royaume, le fils du roi Jacques II.

Dans cette vue, on équipa à Dunkerque, dans le mois de février, une escadre, dont le commandement fut confié à M. le chevalier de Forbin-Janson. Douze bataillons furent destinés à passer la mer sous les ordres de M. le comte de Gacé [1], et le fils du roi Jacques s'embarqua avec eux. Le 10 du mois de mars fut fixé pour le départ de l'escadre; mais une maladie survenue à ce prince et les vents contraires forcèrent à différer jusqu'au 17. Ce retard donna le temps à la reine d'Angleterre et aux alliés de prendre des mesures pour faire échouer l'entreprise. Dix bataillons passèrent des Pays-Bas en Angleterre. Une flotte nombreuse, commandée par l'amiral Bing, occupa la Manche. On arriva cependant le 23 à l'embouchure du golfe d'Édimbourg, mais on ne put descendre, et, après dif-

[1] M. le comte de Gacé en ouvrant ses paquets, lorsqu'il fut à la mer, y trouva la patente de maréchal de France. Il prit le nom de maréchal de Matignon, et fut employé à l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, comme on l'a dit précédemment.

férentes tentatives infructueuses, tout ce que put faire M. le chevalier de Forbin-Janson fut de ramener son escadre à Dunkerque[1]. Dès ce moment on ne pensa plus qu'au moyen de se dédommager sur terre du mauvais succès qu'on venait d'éprouver sur mer. M. de Chamillart se rendit de sa personne sur la frontière, au commencement du mois d'avril, pour visiter les places et pourvoir par lui-même à tout ce qui pouvait dépendre de son ministère pour leur sûreté et pour les besoins de l'armée; il revint ensuite à la cour.

Suivant le plan général que sa majesté adopta pour les opérations de la campagne, on devait agir offensivement et avec la plus grande vigueur dans les Pays-Bas, et s'en tenir à des diversions dans les autres parties. On peut voir, par les différents mémoires que M. de Chamlay remit à la cour, quels étaient les objets particuliers que M. le duc de Bourgogne pouvait avoir en vue.

On destina cent trente et un bataillons et deux cent seize escadrons à former une armée digne du prince qui allait commander, et supérieure à celle des alliés. On devait commencer les premières opérations par les siéges de Huy et de Liége, et faire ensuite celui de Maëstricht. M. le maréchal de Matignon, avec une portion de l'armée, devait être chargé de ces siéges, et monseigneur le duc de Bourgogne observer les ennemis.

On espérait, par ce moyen, soulager la Flandre, et porter la guerre du côté de la Meuse, où l'on avait d'autant plus d'intérêt d'attirer les ennemis que, le pays étant fort ouvert, nous pourrions profiter de la supériorité de notre cavalerie, avantage que n'offrait point le pays entre la Lys et l'Escaut, qui était

[1] On a fait un mémoire particulier, qui se trouve au dépôt de la guerre, sur l'expédition de M. le chevalier de Forbin-Janson.

trop coupé pour y faire agir de nombreuses armées; d'ailleurs, on voulait éviter les combats d'infanterie : les ordres du roi étaient précis sur cet article.

Pour pouvoir être en état de prévenir les ennemis et d'entrer de bonne heure en campagne, on fit des dispositions pour assembler les troupes en différents corps sous les places du Hainaut, où elles étaient à portée de marcher promptement vers la Meuse, aussitôt que les herbes le permettraient.

Le duc de Marlborough et le prince Eugène, de leur côté, voulant concerter ensemble le plan de leurs opérations, se rendirent à la Haye dans le courant du mois d'avril, et eurent plusieurs conférences avec le pensionnaire Heinsius. Cette espèce de triumvirat, qui dirigeait toutes les affaires des alliés, décida qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de réunir les principales forces dans les Pays-Bas; et, pour se procurer les moyens de les augmenter, les deux généraux allèrent dans différentes cours de l'Allemagne solliciter, au nom de l'Angleterre et de la Hollande, de nouvelles troupes qu'ils obtinrent.

Les premiers jours du mois de mai, on eut avis que les garnisons de la Meuse marchaient vers Louvain et Bruxelles, et que l'armée des alliés devait être assemblée vers le 20 du mois. Ces nouvelles firent hâter le départ de M. le duc de Vendôme et de M. le maréchal de Matignon, qui se rendirent le 9 à Mons. M. l'électeur de Bavière y était encore; il en partit le 14 pour aller prendre le commandement de l'armée du Rhin.

De nouveaux avis annoncèrent que les ennemis avaient commencé à faire cantonner quelques troupes entre Lierre, Louvain, Malines et Bruxelles, et que leur armée allait s'assembler, ou derrière Bruxelles, ou bien à Hal, Grimberghen

ou Ninove. Le duc de Marlborough devait arriver le 12 à Bruxelles, avec le projet de l'offensive la plus vive et la plus audacieuse; et, dans le dessein de se porter du côté de l'Escaut, il avait de gros magasins à Anvers et dans les autres places à portée de cette rivière.

M. le duc de Vendôme, peu inquiet de ces grands projets, persuadé, au contraire, que les ennemis seraient obligés de se régler sur ses mouvements, et qu'on leur donnerait la loi, envoya ses ordres pour faire avancer les troupes à la tête de la frontière, afin qu'elles pussent commencer à camper sous les places du Hainaut aussitôt que monseigneur le duc de Bourgogne serait arrivé.

Ce prince partit de la cour le 14, avec monseigneur le duc de Berry, et arriva le 16 à Valenciennes, où il fut joint par le roi d'Angleterre et par M. le duc de Vendôme.

Suivant l'état de l'armée que ce général présenta à monseigneur le duc de Bourgogne, elle devait être composée de cent trente et un bataillons et deux cent seize escadrons. On dressa, sous les yeux de ce prince, différents ordres de bataille, pour pouvoir, dans les occasions, se conformer à la nature des terrains, et on les adressa à la cour.

A l'égard des opérations par lesquelles cette redoutable armée devait commencer la campagne, le roi ayant paru désirer qu'on ne fît point le siége de Huy, s'il fallait, pour l'entreprendre, découvrir la Flandre, M. le duc de Vendôme convint avec monseigneur le duc de Bourgogne que les premiers mouvements se feraient du côté de Bruxelles, et qu'on attendrait ensuite que les ennemis eussent pris quelque parti. On ne peut faire un tableau plus exact de la véritable situation dans laquelle on se trouvait à la cour et à l'armée qu'en rapportant l'extrait de la lettre du roi à M. le duc de Vendôme, ainsi que

la réponse de ce général et la lettre que M. de Puységur écrivit à ce sujet à M. de Chamillart.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 20 mai 1708[1].

Je ne puis voir les différents ordres de bataille de mon armée sans vous demander les dispositions que vous faites pour les premières marches; elle me paraît tellement supérieure à celle que mes ennemis pourront vous opposer que vous devez déterminer le duc de Bourgogne à profiter des premiers mouvements qu'elle fera. Le siége de Huy n'est point un objet assez important pour porter toutes vos forces du côté de la Meuse et laisser la Flandre entièrement découverte. Si vous avez assez de troupes pour le faire avec un détachement indépendamment de la grande armée, qui assurerait le succès de cette entreprise, étant posté de manière à leur donner la même inquiétude pour le Brabant, s'ils se déterminaient à marcher du côté de la Meuse passant la Dyle ou se couvrant du Demer: en ce cas l'objet du siége de Huy peut vous procurer de grands avantages; mais si vous y portez toute l'armée, elle aura peine à y subsister longtemps. Les ennemis vous donneront des inquiétudes continuelles et différentes alarmes pour les places les plus considérables de la frontière, et vous obligeront malgré vous à quitter les entreprises que vous auriez commencées du côté de la Meuse pour aller au secours des places dont ils pourraient former le siége, pendant qu'ils vous laisseraient faire vos dispositions pour Huy et Liége, et vous forceraient à les combattre dans un pays serré, où la grande supériorité que vous avez sur eux, tant par la quantité que par la qualité de la cavalerie dont mon armée est composée, deviendrait entièrement inutile; et l'infanterie, moins accoutumée à tirer que la leur, aurait beaucoup à souffrir pour les forcer d'abandonner les postes dont ils se seraient rendus les maîtres, et qu'ils auraient tout le loisir de fortifier et retrancher avant que vous fussiez en état de les attaquer. C'est dans ces commencements qu'il faut se faire un projet digéré et assez solide

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 134.

pour décider du bien ou du mal qui doit arriver pour la suite de la campagne. Elle sera heureuse si le duc de Bourgogne et vous prenez un bon parti. Vous connaissez assez l'état de mes finances pour savoir qu'il n'est plus possible de soutenir longtemps des dépenses aussi peu proportionnées à mes revenus que celles que je fais depuis longtemps.

Vous devez vous assembler en particulier chez le duc de Bourgogne, y appeler ceux qui ont une connaissance plus parfaite du pays, délibérer sur cette matière assez longtemps pour n'avoir rien à vous reprocher de ce qui peut être prévu ; et après avoir déterminé un projet digéré, le suivre dans les différentes opérations que vous aurez à faire pour son entière exécution, de manière que les ennemis ne prennent aucun avantage.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Mons, 21 mai 1708[1].

J'ai reçu ce matin la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer. Il me semble, si je ne me trompe, que, lorsque je suis parti, votre majesté était résolue au siége de Huy, et qu'elle avait même choisi le maréchal de Matignon pour y commander pendant que monseigneur le duc de Bourgogne, avec une armée au moins égale à celle des ennemis, observerait leurs mouvements et serait en état de s'opposer à toutes leurs entreprises, tant du côté de la Flandre que ailleurs. Dans la supériorité où nous sommes, les ennemis ne pouvant avoir au plus que cent bataillons, ce projet se pourra mettre à exécution quand il plaira à votre majesté ; et plus les ennemis s'approcheront de l'Escaut et de la Lys, plus il sera aisé de se rendre maître de Huy. Cependant monseigneur le duc de Bourgogne a jugé à propos de ne point commencer par là, et de nous approcher auparavant de Bruxelles, pour voir le parti que les ennemis prendront. J'ai donné tout à fait dans son sentiment, car il me semble que ce début de campagne est plus digne de lui que l'autre, et il me paraît qu'il peut même produire de grands effets, surtout si les troupes qui

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2080, n° 192.

sont dans les places de Flandre tardent jusqu'à la fin du mois, comme on le dit, à joindre l'armée, qu'on m'assure devoir être campée aujourd'hui ou demain, la droite à Sainte-Quintens-Lennick, et la gauche à Anderlecht. Si nous pouvions les séparer en marchant brusquement à Hal, votre majesté voit de quelle conséquence cela serait, et on ne peut dire où cela pourrait aller. Mais si nous trouvons leur armée ensemble, comme il y a lieu de le croire, nous ne laisserons pas de voir si nous pourrons les attaquer sans désavantage et profiter de notre supériorité. S'il arrive qu'ils soient si bien postés qu'on ne puisse rien entreprendre sur eux, nous aurons au moins l'avantage de manger leur pays pendant quelque temps, et, en faisant des ponts sur la Senne entre Tubize et Hal, nous profiterons de la subsistance des camps de Nivelle et de Braine-la-Leud, et les ôterons aux ennemis; enfin de quelque côté qu'on envisage ce projet, on n'y voit rien que de noble et de digne de l'armée de votre majesté et du prince qui la commande, et on en peut aussi, sans trop se flatter, espérer des avantages très-considérables. Monseigneur le duc de Bourgogne l'a communiqué à M. de Puységur, qui l'a fort approuvé. M. le comte de Bergeyck, à qui j'en ai parlé depuis que je suis ici, l'a trouvé charmant, et m'a même dit que cette marche cadrait fort avec notre entreprise sur Anvers, qui se doit mettre en exécution dans les premiers jours du mois prochain, car il n'y a nulle apparence que les ennemis, nous voyant près d'eux, veuillent se dégarnir pour envoyer des troupes à Anvers, qui est couvert par leur armée. De manière, sire, que de quelque côté qu'on envisage ce projet, on n'y voit rien que d'avantageux. Monseigneur le duc de Bourgogne a jugé à propos de changer le lieu d'assemblée : il sera à Givry au lieu des Estinnes, et on dira toujours qu'on fera une revue générale le lendemain de l'assemblée de l'armée, qui sera le 26. Mais au lieu de cela nous pourrions bien marcher à Soignies, surtout si nous apprenons que les troupes qui sont dans les places de Flandre n'ont point encore marché; car en ce cas-là nous marcherons jour et nuit pour tâcher de tomber sur les ennemis avant cette jonction.

dekercke pour se porter en Flandre, si nous venions à nous diriger vers cette partie. Les Anglais et les Danois venaient de les joindre; mais, comme les garnisons de Menin, de Courtray, de Bruges et de Gand n'étaient pas encore arrivées, et qu'on voulait séparer le duc de Marlborough de ces garnisons et lui faire repasser la Senne, on résolut de marcher droit à Bruxelles par Soignies et Hal.

Le 26 l'armée décampa de Saint-Simphorien, passa la Haine près de Mons, s'avança à Soignies, et y campa sur trois lignes : la droite à Naast, la gauche à Chaussée-Notre-Dame, les flancs couverts par des brigades d'infanterie et de dragons.

Le projet était de se porter le lendemain à Hal; mais les ennemis ayant marché en même temps que nous, ils nous y prévinrent, et campèrent le même jour, la droite et le quartier du duc de Marlborough à l'abbaye de Bellinghe, la gauche et le quartier de M. d'Overkerke à Hal. Ce fut dans ce camp qu'ils furent joints par les garnisons de Flandre, et par le reste des troupes destinées à former leur armée, qui fut pour lors composée de cent deux bataillons et cent cinquante-quatre escadrons.

Il fallut donc former un autre projet; mais, en attendant qu'on se décidât, on chercha à donner aux ennemis de l'inquiétude de plusieurs côtés et l'on fit ouvrir des marches sur notre droite vers la plaine de Nivelle, à notre centre vers Braine-le-Comte et Tubize, et à notre gauche sur Steenkerke et le petit Enghien.

M. le duc de Vendôme était d'avis qu'on marchât sur cette dernière partie, comme celle où l'on pourrait le plus facilement resserrer les ennemis, et avoir occasion de les combattre, tant qu'ils demeureraient à Hal; mais que, si on n'y réussissait

pas, on marchât par la droite pour les attirer vers la Mehaigne, et les forcer, en faisant le siége de Huy, à nous livrer un combat, objet qu'il regardait comme essentiel pour éviter d'être dans le cas de faire une campagne infructueuse.

M. le duc de Bourgogne pensait, au contraire, qu'il valait mieux marcher à Braine et à Tubize, tant pour resserrer les ennemis et vivre à leurs dépens que pour tenir les têtes du Brabant et du Hainaut, au lieu qu'en marchant vers le petit Enghien, on se jetait dans un pays coupé, et l'on perdait l'avantage de la supériorité de notre cavalerie, ce qui était contraire aux intentions du roi. A l'égard du siége de Huy, M. le duc de Bourgogne le regardait comme une entreprise trop peu importante pour le début de la campagne; c'était cependant le projet auquel M. le duc de Vendôme parut le plus attaché, principalement depuis que, instruit de la véritable position des ennemis à Hal, il trouva impraticable de les attaquer derrière le ruisseau qui les couvrait.

On était à la cour dans la même incertitude qu'à l'armée sur le parti qu'il y avait à prendre; mais on paraissait y être plus porté pour la marche sur Braine-le-Comte que pour le siége de Huy, surtout lorsqu'on y eut avis que le prince Eugène, arrivé le 26 à Coblentz, faisait avancer vers le Rhin assez de troupes pour former sur la Moselle une armée de quarante-six bataillons et soixante escadrons, aux ordres du duc de Hanovre, pour garder, avec les milices du pays, les lignes d'Ettlingen.

Le premier objet dont on s'occupa à la cour, lorsqu'on y fut instruit des dispositions des ennemis, fut d'établir une communication et une correspondance assurée entre l'armée des Pays-Bas et celle du Rhin, pour pouvoir facilement porter des troupes de l'un ou l'autre côté, suivant les mouve-

ments de M. le prince Eugène, et conserver, par ce moyen, notre supériorité tant dans les Pays-Bas que sur le Rhin; c'est ce qui engagea le roi à écrire à M. le duc de Vendôme la lettre suivante.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 29 mai 1708[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 27 de ce mois, par laquelle vous êtes d'avis de faire le siége de Huy. Je n'y verrais pas grand inconvénient, supposant l'armée commandée par le duc de Marlborough assez inférieure à la mienne pour couvrir le siége, dans le temps que vous feriez attaquer cette place par un détachement qui la rejoindrait, si les ennemis s'avançaient pour vous combattre. Le plus grand obstacle et le seul qui me paraît important à suivre, c'est le mouvement des troupes qui s'avancent de l'autre côté du Rhin, pour former une armée sur la Moselle, dont on assure que le prince Eugène doit prendre le commandement. Les dernières nouvelles de Coblentz du 26 portent qu'il y est arrivé ce jour-là, qu'il doit avoir quarante-six bataillons et soixante escadrons, avec lesquels il a dessein de déranger les projets de cette campagne et de joindre l'armée des Anglais et des Hollandais, laissant seulement pour la garde des lignes d'Ettlingen vingt-quatre bataillons et trente escadrons, avec ordre, en cas qu'elles fussent forcées, nonobstant les abatis considérables qu'ils ont faits dans les lieux accessibles pour les rendre impraticables, de se retirer sous Philipsbourg et d'y former un camp qui serait en sûreté, pendant qu'ils agiraient avec la meilleure partie du côté de la Flandre. Il est certain que leurs projets pourraient réussir, si ceux qui commandent mes armées n'avaient pas des nouvelles de jour à autre de leurs mouvements par les grandes précautions qu'ils prennent de leur part, pour empêcher que l'on en ait connaissance. Le grand nombre de troupes que j'ai en Flandre et en Allemagne, bien employées, est plus que suffisant pour rompre leurs desseins;

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 138.

et ceux qui les commandent, en se concertant, peuvent les faire échouer de bonne heure. Je mande à l'électeur de Bavière que l'armée dont je lui ai donné le commandement est assez forte pour donner de l'inquiétude aux cercles de Souabe et de Franconie et aux princes voisins du Rhin, et en même temps pour empêcher le prince Eugène de faire aucun usage des troupes qu'il a fait avancer du côté de Mayence et de Coblentz. Par les lettres que je reçois de lui et celles du maréchal de Berwick, il paraît qu'ils prennent l'un et l'autre de bons partis, et que leur principal objet est d'empêcher le prince Eugène de fortifier l'armée commandée par Marlborough de manière à vous pouvoir embarrasser. Je les confirme dans ces sentiments, et j'ai lieu de croire qu'ils y donneront assez d'attention pour qu'elle ne dérange rien de tout ce que vous aurez résolu de faire. Si les Anglais et les Hollandais fortifiaient l'armée du prince Eugène d'une partie des troupes qui doivent composer celle qu'ils ont en Flandre, en ce cas, il serait d'une nécessité absolue que le duc de Bourgogne détachât à proportion pour envoyer à l'électeur de Bavière un nombre de troupes suffisant pour qu'il n'eût rien à craindre de la supériorité, dont les ennemis se serviraient sans doute trop avantageusement; c'est pour cela que je mande à l'électeur qu'il doit entretenir une relation continuelle avec le duc de Bourgogne, et, de votre côté, vous devez prendre soin de l'informer de ce qui viendra à votre connaissance et des détachements que les Anglais et les Hollandais pourraient faire pour joindre promptement l'armée du prince Eugène.

Par les états qui me sont venus de différents endroits, j'ai lieu de croire qu'avant qu'il soit peu de jours le prince Eugène pourrait assembler vers Coblentz quarante-six bataillons et soixante escadrons, qu'il resterait pour garder les lignes, et sous Philipsbourg, vingt-quatre bataillons et quarante escadrons, non compris les milices du pays, qui servent utilement à la garde des lignes. Je mande à l'électeur et au maréchal de Berwick de suivre bien régulièrement tous leurs mouvements; et, s'ils se portaient sur la Meuse, de

marcher avec un nombre de troupes suffisant, pour prévenir les inconvénients qui pourraient arriver si le prince Eugène voulait se joindre aux Anglais et Hollandais, sans que mon armée de Flandre fût fortifiée d'un nombre de troupes du moins égal à celles dont l'armée du prince Eugène serait composée.

L'électeur a cent trente-huit escadrons et soixante et dix-neuf bataillons; il pourrait observer l'armée du prince Eugène avec cinquante bataillons des meilleurs et quatre-vingt-dix escadrons. Cette supériorité, jointe à celle que vous avez, faciliterait au duc de Bourgogne les moyens de faire une glorieuse campagne. Tout ce que vous avez à craindre, c'est la difficulté du pays et les grandes précautions que les ennemis prennent pour empêcher que leurs mouvements soient connus à l'avance, et qu'ils ne profitent de leur supériorité avant que toutes vos forces soient jointes.

Le roi, en même temps, manda à l'électeur de Bavière de veiller aux mouvements du prince Eugène, et de détacher pour cet effet vers la Moselle ou la Sarre ce qu'il jugerait à propos des troupes qui étaient à ses ordres[1]. Ce prince avait déjà prévenu les intentions de sa majesté, en envoyant à Bouquenom et à Saint-Jean de Sarrebrück un détachement de trente-cinq bataillons et cinquante-trois escadrons, dans l'objet d'empêcher les ennemis de surprendre quelques places dans cette partie; et M. de Saint-Fremont, qui commandait ce détachement, avait même ordre de suivre les ennemis s'ils s'avançaient vers la Meuse, et l'électeur était déterminé à joindre lui-même au besoin M. de Saint-Fremont, avec la plus grande partie de ses troupes.

On était aux Pays-Bas toujours incertain sur la route qu'on ferait prendre à l'armée pour son premier mouvement. Mon-

[1] L'armée dont ce prince avait le commandement en Alsace était de soixante et dix-neuf bataillons et cent trente-huit escadrons.

seigneur le duc de Bourgogne voulait marcher sur Braine-le-Comte et Tubize, et M. le duc de Vendôme demandait qu'on prît par la droite, le même chemin que l'armée avait tenu l'année précédente. Le mouvement inattendu que firent les ennemis concilia les différents avis.

Le 29, leur armée marcha de Hal à Sainte-Renelde, et campa la droite à Hautcroix, la gauche à Lembeeck, sur la rivière de Senne. Un gros détachement s'avança à Tubize, et les bagages furent renvoyés à Bruxelles.

Cette position nous fermant les chemins du centre et de la gauche, M. le duc de Bourgogne prit le parti de marcher par sa droite vers Nivelle, afin d'entrer dans la plaine de Bois-Seigneur-Isaac; il espérait se procurer par là le moyen de combattre les ennemis, ou au moins de les rejeter derrière la forêt de Soignies; et, quoiqu'il fût toujours persuadé qu'ils régleraient leurs mouvements sur les siens, comme ils pouvaient le prévenir dans la plaine de Bois-Seigneur-Isaac, dont leur gauche n'était éloignée que de deux lieues, tandis que pour y arriver la marche était de cinq lieues, il prit toutes les mesures possibles pour la leur dérober et pour être en état de combattre si l'occasion s'en présentait.

On renvoya les gros équipages sous Mons, et le premier juin, à huit heures du soir, l'armée décampa de Soignies, marcha sur cinq colonnes, et arriva le 2 à la pointe du jour dans la plaine de Bois-Seigneur-Isaac. Elle y campa sur trois lignes, la droite à Genappe, la gauche et le quartier général à Braine-la-Leud. Cette marche fut très-belle et très-hardie. Monseigneur le duc de Bourgogne marcha à la tête de la première colonne d'infanterie.

Le duc de Marlborough n'en fut averti que le 2, à huit heures du matin. Ses troupes étaient au fourrage du côté de

Vilvorde et de Malines. Il fit rappeler les fourrageurs, et à midi il décampa de Sainte-Renelde, et se retira avec la plus grande précipitation à son premier camp, entre Sainte-Quintens-Lennick et Anderlecht. Le 3, il passa la Senne à Bruxelles, et campa derrière cette place. Le 4, il continua sa marche et appuya sa droite à Voscapel, sa gauche à Eure, près de Louvain, où il établit son quartier général. Il laissa sous Bruxelles quatre régiments d'infanterie et un détachement de sa cavalerie.

Trois marches aussi précipitées coûtèrent à M. de Marlborough la perte d'un grand pays rempli de fourrages, et celle de plus de cinq cents déserteurs : c'était, au reste, la même manœuvre que celle qu'il avait été obligé de faire au commencement de la campagne précédente, pour couvrir Bruxelles et Louvain; il se trouvait de même réduit à vivre dans le pays renfermé entre ces deux places. C'était aussi nous faire connaître que son dessein n'était pas d'abandonner le Brabant, ni de faire des entreprises en Flandre, comme on l'avait appréhendé. M. le duc de Vendôme était persuadé que si l'armée du roi marchait vers Gembloux, M. de Marlborough, au lieu de s'opposer à ses entreprises, prendrait le parti de passer la Dyle, ce qui ne pouvait nuire en rien à la situation avantageuse dans laquelle nous nous trouvions au milieu d'un pays abondant en fourrages, dont nous privions les ennemis, et à portée de passer de l'autre côté de la Deule, ou de nous avancer vers la Mehaigne et la Meuse.

Ces considérations engagèrent M. le duc de Vendôme à insister plus fortement que jamais pour le siége de Huy. Son sentiment était que les ennemis n'ayant que cent deux bataillons et cent cinquante-quatre escadrons, ils ne seraient pas en état de s'opposer à cette entreprise, et que, dans la position

que l'on prendrait pour couvrir le siége, on pourrait assembler en six heures une armée fort supérieure à la leur; que notre supériorité devait leur ôter toute idée de se commettre à un combat pour sauver Huy; que si, contre toute apparence, ils prenaient le parti de marcher vers la Flandre, on pourrait les y suivre avec l'armée d'observation, qui serait encore supérieure, même en laissant devant Huy ce qui serait nécessaire pour le siége.

Le roi céda enfin à l'avis de M. le duc de Vendôme, et manda le 5, à monseigneur le duc de Bourgogne, qu'il serait le maître de faire ce siége lorsqu'il le jugerait à propos. Sa majesté donna en même temps ses ordres pour l'artillerie nécessaire à cette entreprise.

Le 8, monseigneur le duc de Bourgogne fit la revue de l'armée; il ne s'était pas attendu à trouver les troupes aussi complètes et aussi bien réparées. L'infanterie était plus forte de dix mille hommes qu'elle n'avait été l'année précédente. La cavalerie était complète et en bon état, ce qui faisait désirer que les ennemis voulussent se livrer avec nous dans des pays ouverts; mais il était vraisemblable qu'ils resteraient derrière la forêt de Soignies jusqu'à ce que nous fussions éloignés. On aurait pu croire, après ce que le roi avait mandé à monseigneur le duc de Bourgogne, qu'on se mettrait dans peu en mouvement pour se porter vers la Meuse; on ouvrit à cet effet des marches dans la plaine de[1] ; mais ce prince, qui n'avait jamais goûté le projet du siége de Huy, et voyant la cour elle-même ne se prêter à son exécution qu'à des conditions relatives aux affaires d'Allemagne, fit de nouvelles représentations au roi, et résolut d'attendre de nouveaux ordres de sa majesté.

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

En effet, l'orage commençait à se former sur la Moselle. M. le prince Eugène assemblait des troupes dans les environs de Coblentz et de Rheinfels; une partie de ces troupes, après avoir passé à Castelaun, s'avançait déjà dans le Hundsrück, et leur nombre augmentait chaque jour, de manière à ne plus laisser douter que son projet ne fût, ou de marcher vers les Pays-Bas ou d'agir offensivement sur la Moselle, et de pénétrer dans le royaume avant qu'on pût former, par des détachements des armées du Rhin et des Pays-Bas, un corps capable de s'y opposer. A la vérité, l'électeur de Bavière, pour ne pas se laisser prévenir, avait, dès le 5, détaché le maréchal de Berwick, avec onze bataillons et cinquante escadrons, pour aller joindre les trente-cinq bataillons et les cinquante-trois escadrons que M. de Saint-Fremont avait conduits sur la Sarre. Ces deux détachements formant ensemble quarante-six bataillons et cent trois escadrons, étaient en état d'arrêter les entreprises du prince Eugène sur les Évêchés. Il restait en Alsace trente bataillons et trente-sept escadrons aux ordres de M. le comte du Bourg, et quelques troupes dans les lignes de la Lauter, ce qui parut suffisant pour faire également échouer les projets que pourrait avoir le duc de Hanovre sur le haut Rhin; et le roi approuva ces dispositions.

Mais sa majesté, ayant eu le 11 de nouveaux avis que l'armée du prince Eugène continuait de s'assembler à Castelaun, qu'elle était déjà forte de quarante-six bataillons et de quatre-vingts escadrons, et que son véritable dessein était de marcher vers la Meuse, jugea devoir renoncer au siége, et manda à M. le duc de Bourgogne de suspendre cette entreprise jusqu'à ce que les mouvements du prince Eugène fissent connaître son véritable objet, ne convenant pas de commencer un siége au risque de se trouver dans la nécessité de

l'abandonner, et étant plus avantageux de profiter le plus longtemps qu'on pourrait des fourrages que l'armée trouvait en abondance dans le pays où elle était.

M. le duc de Vendôme, tenant toujours à ses premières idées, ne voyait qu'avec peine qu'on restât dans l'inaction avec une armée aussi supérieure et en aussi bon état que pleine de bonne volonté et d'ardeur. Il ne cessait de représenter dans ses différentes lettres combien peu il serait honorable pour monseigneur le duc de Bourgogne de ne rien entreprendre avec de pareilles forces; que la prétendue armée du prince Eugène, qui s'assemblait lentement, ne pouvait être tout au plus que de vingt-cinq mille hommes de mauvaises troupes, qu'il serait humiliant que si peu de monde tînt en échec cent cinquante mille hommes dans les Pays-Bas et en Allemagne, et qu'en soumettant nos mouvements à ceux que M. le prince Eugène pourrait faire, ce serait s'exposer à passer peut-être toute la campagne à être la dupe de ses démonstrations; que d'ailleurs l'armée du duc de Marlborough n'était pas plus en état de s'opposer à nos entreprises que celle du prince Eugène, surtout depuis qu'elle venait de s'affaiblir par le départ des deux détachements, l'un de quatre bataillons pour renforcer le corps qui était sous Bruxelles, l'autre du même nombre de bataillons, et de quatre escadrons de dragons aux ordres de M. de Murray, pour aller camper à Mariakerke, sous Gand, et observer les mouvements que pourrait faire M. de Lamothe campé dans les lignes de Comines.

Tout le mois de juin se passa dans ces irrésolutions; l'armée ne fit aucun mouvement; on envoya seulement à la guerre quelques partis qui eurent de l'avantage sur ceux des ennemis, et qui firent des prisonniers. Mais l'inaction dans laquelle on resta n'empêcha pas de former divers projets

d'offensive. On proposa ceux de surprendre Bruxelles ou Anvers, mais ils furent trouvés impraticables. Celui de surprendre Gand et Bruges, formé par M. le comte de Bergeyck, qui entretenait des correspondances dans ces deux places, parut à la cour si bien digéré, qu'elle n'hésita point à permettre de le tenter.

Les premiers jours de juillet furent employés avec beaucoup de secret aux préparatifs de ces deux expéditions, qui furent fixées au 5 de ce mois. MM. de Chemerault et de Ruffey, destinés à celle de Gand, se mirent en marche le 3 au soir, avec un détachement de deux mille chevaux et deux mille hommes d'infanterie, dont la moitié grenadiers. Ils s'avancèrent vers le petit Enghien, sous prétexte de faire une enceinte de fourrages; ils continuèrent de là leur chemin vers le Dender, qu'ils passèrent à Ninove le 4, à midi, et marchèrent ensuite droit à Gand.

M. de Lamothe, chargé de l'entreprise sur Bruges, partit en même temps des lignes de Comines, avec dix bataillons, sept escadrons et six pièces de campagne. Monseigneur le duc de Bourgogne, voulant soutenir ces détachements avec toute l'armée, renvoya à Charleroi les gros bagages, et fit ses dispositions pour gagner une marche sur les ennemis.

Le 4, à sept heures du soir, l'armée décampa de Braine-la-Leud, marcha par sa gauche sur quatre colonnes, et, quoique la pluie qui tomba toute la nuit rendît les chemins très-difficiles, la tête des troupes arriva le 5, à la pointe du jour, à Braine-le-Château et Oostquerque. Deux colonnes passèrent la Senne à Lembeeck, les deux autres à Tubize, et l'on déboucha sur Hautcroix et Pepinghe. On s'y arrêta pour donner à toutes les troupes le temps de joindre. Les menus équipages et l'artillerie, excepté une brigade qui marcha avec la

deuxième colonne d'infanterie, allèrent par Bois-Seigneur-Isaac et Nivelle, ensuite par Braine-le-Comte, vers Enghien et Herinnes.

Après une halte de quelques heures, l'armée se remit en mouvement sur deux colonnes : l'une prit le chemin du moulin de Goyck, l'autre celui de Steenberghe et de Ninove. Les ennemis parurent entre nous et le moulin de Stuyvenberghe; mais, comme ils n'y étaient pas en force, ou qu'ils n'osèrent rien entreprendre, on continua la marche vers Ninove. La tête des troupes commença à huit heures du soir à y passer le Dender, et à mesure que les troupes arrivèrent elles s'étendirent sur le chemin d'Alost. Des grenadiers allèrent occuper ce dernier poste.

Le même jour 5, à trois heures du matin, les ennemis, avertis de notre marche, se portèrent diligemment de Voscapel à Bruxelles, y passèrent la Senne, et nous côtoyèrent de près; mais, voyant que nous avions l'avance, ils campèrent la droite à Sainte-Quintens-Lennick, la gauche à Anderlecht, et ils se contentèrent de pousser en avant un gros détachement dans le dessein de tomber sur notre arrière-garde.

Le 6, à la pointe du jour, l'armée du roi se remit en marche sur deux colonnes, passa à Alost, et campa sur deux lignes, la droite à Erondeghem, sur la chaussée d'Alost à Gand, le centre et le quartier général à Lede, et la gauche à Schellebelle, sur le bord de l'Escaut, où l'on mit trois brigades d'infanterie. Cette précaution parut d'autant plus nécessaire que le pays était fourré, et que, dans le cas où les ennemis prendraient le parti de passer l'Escaut, il fallait être en état de jeter des ponts sur cette rivière, et d'entrer dans le pays de Waes.

La difficulté des chemins avait fait rester du côté de Pollaere l'artillerie, les bagages et les réserves qui les escortaient.

Une partie de l'escorte des bagages y fut attaquée par le détachement que le duc de Marlborough avait envoyé en avant; mais, nos troupes ayant fait bonne contenance, les ennemis se retirèrent, et on acheva de passer le Dender. L'artillerie parqua à Oordeghem, sur le chemin de Gand. Les réserves et deux brigades d'infanterie campèrent de l'autre côté de la chaussée, vers Ninove.

Les ennemis marchèrent aussi le 6 avant le jour, et allèrent camper, la droite vers Dendermonde, la gauche à Assche, forcés de nous laisser l'avantage d'être placés entre eux et Gand. C'était le but que l'on s'était proposé en partant de Braine-la-Leud. Notre marche, qui avait duré quarante-huit heures à la vue d'un ennemi entreprenant et dans des chemins très-difficiles, fut une des plus hardies qu'on eût vues depuis longtemps. Si le duc de Marlborough, qui était en personne à la tête de son avant-garde lorsque nous arrivâmes près du moulin de Goyck, nous eût attaqués pendant que nos colonnes étaient séparées sans pouvoir se secourir, il aurait pu avoir de grands avantages sur nous.

Pendant ces différents mouvements, les détachements qu'on avait envoyés sur Gand et Bruges eurent tout le succès qu'on s'en était promis. M. de Chemerault, en s'approchant de Gand le 5 au matin, fit marcher devant lui M. de la Faille avec sept hommes de son régiment, qui feignirent d'être déserteurs; la sentinelle ayant reconnu un sergent parmi eux, lui tira un coup de fusil et le manqua. Aussitôt cette petite troupe s'empara de la porte et fut jointe par soixante hommes, ensuite par toute la cavalerie de M. de Chemerault; il la mit en bataille sur les places, marcha aux autres portes, s'en rendit maître, et ferma l'entrée de la ville à M. de Murray, alors campé à Wondelghem, avec les quatre bataillons et les quatre

escadrons qu'il avait amenés à Mariakerke. On porta sur le canal trois cents chevaux pour l'empêcher de le passer, et il se retira au Sas de Gand. Quant à la garnison, elle entra dans le château, que l'on investit aussitôt. M. de Bergeyck, qui arriva alors, sut si bien persuader le gouverneur du danger auquel l'exposerait une résistance inutile, qu'il se rendit le 6 au soir par capitulation. Ainsi on prit Gand et le château sans tirer un coup de fusil. Les habitants témoignèrent par leurs acclamations une affection extrême envers leur légitime souverain.

Bruges ne coûta pas plus cher. M. de Lamothe, s'étant présenté le 5 avec son camp volant devant cette place, fit sommer le commandant. Les magistrats n'attendirent pour se soumettre que de savoir ce qui s'était passé à Gand. Le courrier qu'ils y avaient envoyé étant revenu, le lendemain matin ils ouvrirent leurs portes avec autant de démonstrations de joie, de zèle et d'attachement envers leur roi qu'en avaient témoigné ceux de Gand.

Quelques jours après, M. de Lamothe marcha à Plasschendaele, poste aussi important par les écluses qu'il renfermait que nécessaire pour la communication depuis le canal de Bruges jusqu'à Dunkerque. Ce fort était défendu par deux cents hommes, deux pièces de canon et deux frégates; il fut néanmoins emporté l'épée à la main, le commandant blessé à mort et pris avec trois officiers, cent trente soldats et une des frégates. Le reste de la garnison fut tué, et on ne perdit que vingt hommes, tant tués que blessés.

Le succès de ces expéditions, la consternation où étaient les autres villes, et l'avantage de notre position, qui nous mettait à portée de tout entreprendre, donnaient lieu d'espérer qu'on s'emparerait avec la même facilité du reste de la Flandre

espagnole, et ensuite du Brabant. Mais on n'était pas sans inquiétude du côté de l'Allemagne. Les desseins du prince Eugène se développèrent enfin, et bientôt il ne fut plus possible de douter qu'il n'allât joindre le duc de Marlborough. On eut avis que l'armée qu'il avait assemblée sur la Moselle avait passé cette rivière à la fin de juin, qu'elle était forte de trente-six bataillons et de soixante et dix escadrons, qu'elle marchait avec la plus grande diligence par Andernach, Munstereyfel et Duren vers Maëstricht, et qu'elle y devait passer la Meuse le 10 juillet.

L'électeur de Bavière, qui s'était avancé jusqu'à Remich, sur la Moselle, ne fut pas plutôt instruit de ce mouvement, qu'il fit partir, suivant les intentions du roi, plusieurs détachements pour côtoyer les ennemis et se rendre par Luxembourg et Bastogne à Namur. Toutes ces troupes étaient au nombre de trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons. M. le maréchal de Berwick, qui les commandait, se mit en marche le 7 avec la dernière division, mais il ne pouvait arriver à Namur que le 14.

L'électeur, de son côté, partit le 9 avec le reste de ses troupes pour retourner en Alsace par Sarre-Louis et Bitche. Il était prêt à suivre aux Pays-Bas les troupes qu'il y envoyait; mais le roi ayant réglé qu'il ne pouvait y être qu'aux ordres de monseigneur le duc de Bourgogne, il préféra aller reprendre le commandement de l'armée du Rhin, qui était encore assez forte pour s'opposer à celle du duc de Hanovre, même pour lui faire la loi. Elle était encore d'environ quarante bataillons et soixante et treize escadrons.

La prise de Bruges et de Gand mettait l'armée du roi aux Pays-Bas dans une situation très-avantageuse. M. le duc de Vendôme proposa, pour en profiter, d'attaquer, sans perdre

de temps, Oudenarde, dont la possession, en ôtant aux ennemis le seul passage qu'ils eussent sur le haut Escaut, leur coupait la communication avec Menin et Courtray, qu'on pourrait ensuite attaquer facilement. Deux motifs faisaient penser à M. le duc de Vendôme que les ennemis ne pouvaient pas s'opposer à la prise d'Oudenarde, même en supposant leurs deux armées réunies : le premier, fondé sur la facilité avec laquelle le siége pouvait se faire, sans avoir besoin de lignes ni d'aucune défense à la gauche de l'Escaut; le second, parce qu'étant maîtres de Bruges et de Gand, et placés devant Oudenarde, les ennemis ne pouvaient passer l'Escaut qu'à Dendermonde, d'où ils seraient obligés de faire un tour immense par Ostende, ce qui nous donnerait le moyen, sans interrompre le siége, de les empêcher de passer la Lys et de déboucher devant nous par Courtray ou Menin.

A l'égard du poste que M. le duc de Vendôme proposait de prendre devant Oudenarde, à la droite de l'Escaut, il était couvert d'un bon ruisseau, et ce général le regardait comme inattaquable.

Monseigneur le duc de Bourgogne ne pensait pas comme lui sur l'entreprise du siége, estimant qu'il ne convenait pas de s'attacher si promptement à une opération de cette espèce, et qu'il fallait auparavant voir ce que feraient les ennemis après leur jonction.

C'était aussi le sentiment de sa majesté, qui, voyant qu'on avait manqué l'occasion d'investir Oudenarde aussitôt après l'arrivée de l'armée à Alost, craignait que la marche précipitée du prince Eugène ne donnât pas le temps d'achever le siége avant la jonction de M. le maréchal de Berwick. Sa majesté voulait qu'on bloquât seulement la place, qu'on se réglât sur les mouvements des ennemis, et qu'on combinât les mouve-

ments de ces deux armées de manière que, jointes ou séparées, elles conservassent toujours la supériorité sur celles du duc de Marlborough et du prince Eugène. Ce fut pour expliquer ses intentions à cet égard que le roi écrivit à monseigneur le duc de Bourgogne la lettre suivante :

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 11 juillet 1708 [1].

Si Oudenarde avait été investi aussitôt après l'arrivée de mon armée à Alost, et que vous eussiez pu empêcher les ennemis d'y jeter du secours et de se préparer à faire une bonne défense, j'ai tout lieu de me persuader que, la garnison étant faible et la terreur grande dans les premiers moments, les bourgeois auraient pu déterminer celui qui commande dans cette place à la remettre à son légitime souverain. Je connais toute l'importance dont il serait que vous vous en rendissiez le maître, et d'ôter par sa prise le seul passage qui reste aux ennemis sur l'Escaut. Je suis persuadé qu'avec du temps et des préparatifs vous pourriez la prendre; mais vous devez considérer en même temps que l'armée du duc de Marlborough, qui va se fortifier considérablement par vingt-huit ou trente mille hommes que le prince Eugène fait avancer en Flandre, et qui marchent avec une diligence incroyable, ne se tiendra pas à rien faire lorsque toutes ses forces seront réunies, et qu'il pourrait vous mettre dans la nécessité d'abandonner cette entreprise pour vous opposer à celles qu'il voudrait faire. Il suffirait présentement de bloquer l'entrée de ladite ville, d'empêcher que les ennemis n'augmentassent le nombre des troupes qui y est, et de faire vos dispositions de manière à ne rien entreprendre qui puisse diminuer les avantages considérables que vous tirerez, dans la suite de cette guerre, de la prise de Gand et de Bruges. Menin tombera de lui-même sans songer à en faire le siége. Pour celui d'Ostende, il n'y faut pas penser; mais je crois bien à propos de vous donner une communication sûre par Courtray, s'il est vrai, comme on le mande, que les ennemis l'aient abandonné.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 23.

Le maréchal de Berwick a pris le commandement de trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons pour marcher, autant qu'il le pourra, avec diligence, pour côtoyer le prince Eugène. Il n'est pas possible qu'en continuant à forcer ses marches, il n'ait quelques jours d'avance. Si le prince Eugène fortifie son armée de celle du duc de Marlborough, et s'ils prennent la résolution de faire agir deux armées séparées en même temps, vous devez fortifier à proportion celle du maréchal de Berwick, ne la point faire joindre sans nécessité, et vous régler sur les mouvements des ennemis. Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour les observer, et vous ne devez regarder la prise d'Oudenarde comme un objet capital qu'en cas que vous soyez en état d'en faire le siége sans qu'il puisse faire obstacle à tout ce que vous êtes obligé de conserver d'ailleurs.

Monseigneur le duc de Bourgogne avait déjà pris son parti lorsqu'il reçut cette lettre. Persuadé qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'empêcher les ennemis de passer l'Escaut, il avait résolu de le passer lui-même à Gavre, et de se porter devant Oudenarde à la gauche de cette rivière. Son projet était d'y faire des retranchements, ainsi que dans tous les endroits les plus propres à faire des ponts. Il se proposait d'y laisser le gros de l'armée, et d'y faire le siége de Menin par des détachements. Pour cet effet, il fit assembler des pionniers à Tournay et préparer de la grosse artillerie à Douai.

Malgré les contradictions que ce projet éprouva de la part de M. de Vendôme, qui préférait de se mettre sur le Dender pour le défendre, l'armée décampa de Lede le 10, marcha à Gavre et à Schelderode, et campa le long de l'Escaut, sur lequel on fit trois ponts.

Le même jour, le duc de Marlborough se mit aussi en mouvement et alla camper d'Assche à Ninove. Le prince Eugène l'y joignit de sa personne pour concerter avec lui leurs opéra-

tions et convenir des moyens de prévenir les desseins de monseigneur le duc de Bourgogne.

Les troupes que le prince Eugène avait laissées derrière lui marchèrent avec tant de diligence, que la cavalerie, ayant passé la Meuse le 6 et le 7, à Maëstricht et à Smermaes, arriva deux jours après par Erff et Borchloon à Tirlemont. L'infanterie passa aussi cette rivière le 9 et le 10, et suivit le même chemin.

Les troupes de M. le maréchal de Berwick marchaient aussi à tire-d'aile, et, la direction de leur marche de Bastogne à Namur ayant été changée, elles prirent la route de Saint-Hubert et de Ham-sur-Lesse, pour se rendre à Givet, où la première division arriva le 10.

Dans la crainte que les ennemis ne se jetassent tout à coup sur Namur ou sur Charleroi, monseigneur le duc de Bourgogne manda à M. de Saint-Fremont, qui commandait cette division, d'envoyer quatre bataillons à Namur, et d'aller par l'abbaye de Saint-Florenne camper avec le reste de ses troupes sous Charleroi.

Ces deux places méritaient une attention particulière. M. le duc de Vendôme fut d'avis que, pour empêcher les ennemis de rien entreprendre sur elles, on laissât les troupes de M. le maréchal de Berwick dans l'entre-Sambre et Meuse à la hauteur de celles du prince Eugène, pour ne s'approcher de l'armée par Mons, Condé et Tournay, qu'à mesure que M. le prince Eugène s'avancerait vers M. de Marlborough. M. le duc de Vendôme pensait que, par cette disposition, des détachements suffiraient pour garder les lignes de la Trouille depuis Saint-Jeumont jusqu'à Mons; et pour soutenir l'Escaut depuis Condé jusqu'à Tournay, tandis que la grande armée défendrait cette rivière depuis Tournay jusqu'à Gand. On ne peut mieux faire connaître quelles étaient les idées de ce

général qu'en rapportant l'extrait de la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. de Saint-Fremont.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Saint-Fremont. Du camp de Gavre. 10 juillet 1708 [1].

Vous saurez donc que nous passerons demain l'Escaut entre Gand et Gavre, et nous irons camper devant Oudenarde, où nous nous retrancherons le plus près de la ville que nous pourrons; nous ferons aussi des retranchements vis-à-vis les endroits qui sont les plus propres à faire des ponts, et lorsque nous aurons retranché l'Escaut de manière qu'il sera presque impossible aux ennemis de le passer, nous comptons d'attaquer Menin, qui, je crois, ne fera pas une longue résistance, ne pouvant pas être secouru. Nous en ferons le siége par des détachements, et le gros de l'armée défendra toujours la rivière; dans cette situation, vous voyez bien qu'il n'est pas nécessaire que vous nous veniez joindre; il faut songer seulement à empêcher les ennemis d'assiéger Charleroi ni Namur, et en cas que les troupes du prince Eugène joignent Marlborough, vous ne sauriez mieux faire que de vous placer sous Mons pour soutenir en même temps cette place et Saint-Ghislain, et empêcher aussi que les ennemis ne repassent la Haine pour faire contribuer le Cambrésis et l'Artois. Nous allons envoyer du Rosel dans Tournay et Cheyladet dans Mons pour inquiéter les ennemis. Ces deux corps se joindront au maréchal de Berwick quand il en aura affaire; s'il a besoin d'infanterie, nous serons en état de lui en envoyer quelques bataillons; mais s'il peut s'en passer, ce ne sera que mieux, car vous voyez bien que, quoique notre armée soit fort grosse, nous n'en aurons pas de reste pour faire le siége de Menin et, en même temps, garder l'Escaut depuis Gand jusqu'à Tournay. Lorsque le maréchal de Berwick sera près de vous joindre, je crois qu'il faudra que vous lui laissiez le poste de Mons, et que vous alliez vous mettre sous Condé, pour empêcher qu'on ne fasse des ponts sur l'Escaut depuis cette place jusqu'à Tournay. Par la connaissance que j'ai du pays, je crois que

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2081, n° 92.

voilà la situation que vous devez prendre; d'ailleurs monseigneur le duc de Bourgogne sera content pourvu que vous empêchiez les ennemis de faire des diversions qui troublassent le siége de Menin.

Le duc de Marlborough et M. le prince Eugène, ayant, suivant toute apparence, pénétré nos desseins, jugèrent qu'ils n'avaient pas un moment à perdre pour nous prévenir à Oudenarde; en conséquence M. de Marlborough fit partir le 10 au soir un gros détachement pour se porter diligemment sous cette place. Il le suivit le 11 avant le jour avec son armée, et quitta son camp de Ninove.

Monseigneur le duc de Bourgogne marcha aussi le même jour; mais, comme on croyait les ennemis encore à Ninove, et qu'il n'y avait nulle apparence qu'ils pussent passer l'Escaut, on ne se pressa point, et on ne se mit en mouvement qu'à dix heures du matin; mais l'armée du duc de Marlborough passait déjà cette rivière au-dessus et au-dessous d'Oudenarde, dans le même temps que nous commencions à la passer à Gavre. Sur l'avis qu'en eut monseigneur le duc de Bourgogne, il pressa la marche, mais il n'était plus temps; lorsque la tête de l'armée fut arrivée à portée d'Oudenarde, on trouva les ennemis déjà passés en si grand nombre que leurs débouchés étaient assurés, et ils eurent le temps de se poster dans un terrain avantageux formant une espèce d'amphithéâtre environné de ravins, de bois et de haies dont ils s'emparèrent. On était si près les uns des autres qu'il ne fut plus possible de reculer; une affaire générale devenait inévitable.

Il fut question de choisir un champ de bataille. Le peu de connaissance qu'on avait du terrain, la manière dont les ennemis se développaient à mesure qu'ils débouchaient de

leurs ponts, mirent pendant longtemps les généraux dans l'incertitude du parti qu'ils avaient à prendre; ils résolurent enfin de se mettre en bataille suivant la manière dont les ennemis se placeraient. M. le duc de Vendôme, arrivé à la tête de l'armée avec le maréchal de Matignon, voulait marcher aux ennemis par la gauche; mais on vint lui dire qu'il y avait de ce côté-là un ruisseau impraticable qui l'empêcherait de rien entreprendre; il se détermina alors à gagner une hauteur qui était sur sa droite vis-à-vis d'Oudenarde, et pendant qu'il examinait si l'on pourrait entamer les ennemis par le centre, on lui rapporta de même qu'il y rencontrerait des difficultés insurmontables à cause d'un ruisseau et d'un marais dont cette partie de leur position était couverte; mais il ne manquait à ces rapports que la vérité : il n'y avait ni marais ni autre ruisseau que ce dernier, et il n'était pas impraticable puisque les escadrons ennemis le passèrent et couvrirent dans un instant la plaine qu'on venait de quitter.

Tandis qu'on mettait les troupes en bataille à mesure qu'elles arrivaient, monseigneur le duc de Bourgogne, venant de la droite, joignit M. le duc de Vendôme sur la hauteur où il était, et lui dit qu'il avait ordonné à quelques troupes d'attaquer celles des ennemis qui occupaient un rideau sur leur gauche. M. le duc de Vendôme s'y avança, et trouva le combat engagé par deux brigades d'infanterie, qui, après avoir chassé les ennemis, furent repoussées à leur tour sur lui; il les rallia, et les ayant jointes à deux autres brigades, il poussa les ennemis pendant près d'une demi-lieue; ils s'arrêtèrent à des haies qui séparaient la plaine où était l'armée du roi de celle d'Oudenarde où la leur était en bataille, et où il n'y avait ni fossé ni marais comme on l'avait assuré.

L'affaire étant engagée par notre droite, M. le duc de Ven-

dôme manda à monseigneur le duc de Bourgogne de faire avancer les deux gauches d'infanterie et de cavalerie sur la droite de cavalerie des ennemis, qui était séparée du reste de leur armée par le ruisseau qu'elle avait passé; mais ce prince, entraîné malgré lui par d'autres conseils, et craignant que le ruisseau ne fût impraticable, comme on persistait à l'en assurer, jugea qu'il n'y avait rien à faire de mieux que d'ordonner à la gauche de se retrancher au lieu de charger.

Cependant le combat continuait par la droite, et il devint insensiblement un des plus opiniâtres qu'on eût encore vus; mais il n'y avait de notre côté que l'infanterie des deux droites, la maison du roi, la gendarmerie et deux brigades de cavalerie. Le reste de la cavalerie ne put agir à cause de la difficulté du terrain. L'infanterie même ne put charger que séparément, et tout devint combats particuliers qui n'avaient nulle correspondance les uns avec les autres. Quoique cette infanterie fût abandonnée à ses propres forces et privée de tous les secours que la gauche aurait pu lui donner, elle chassa les ennemis depuis les premières haies jusqu'au delà d'un petit ruisseau près des bois qui nous séparaient de la plaine d'Oudenarde; mais on avait employé tant de troupes en première ligne, afin d'occuper plus de terrain, qu'il ne restait point de seconde ligne.

On crut néanmoins avoir tout gagné; mais bientôt on trouva toute l'armée des ennemis en bataille devant nous. Comme ils voyaient notre gauche rester dans l'inaction, ils fortifièrent la leur et firent avancer leur cavalerie, qui nous déborda de tous côtés, ce qui obligea notre infanterie à ne pas passer plus loin que le bord des bois. Après y être restée une demi-heure, elle fut attaquée vivement, et chassée jusqu'aux haies qui étaient de notre côté. On repoussa les ennemis, qui nous firent en-

core reculer. Ces attaques furent réitérées sept ou huit fois avec le même succès pour les ennemis.

Tout cela se soutint depuis trois heures et demie de l'après-midi jusqu'à huit heures et demie du soir, que les ennemis restèrent maîtres des haies. Comme ils augmentaient toujours en nombre, ils s'étendirent sur les hauteurs, gagnèrent nos flancs, et firent un si grand feu, que nos troupes, rebutées et manquant de poudre, refusèrent de retourner à la charge; tout cela, joint à la nuit qui arrivait et au désordre de l'infanterie, détermina monseigneur le duc de Bourgogne à la faire retirer; mais ce ne fut qu'après être resté sur le champ de bataille et avoir fait bonne contenance pendant plus d'une heure.

L'armée du roi, s'étant rassemblée, marcha toute la nuit, et se retira sous Gand, suivie par des partis ennemis qui l'inquiétèrent beaucoup; les princes coururent de grands risques dans cette retraite.

Le 12 au matin, on campa derrière le canal de Gand à Bruges : la droite à Bellem, la gauche à la Lieve, le quartier général à Lovendeghem vers le centre, l'infanterie en première ligne, la cavalerie en seconde, la réserve entre la Lieve et Gand. Neuf à dix mille hommes des corps qui étaient le plus maltraités, s'étant trouvés séparés de l'armée, se retirèrent les uns à Tournay, les autres à Lille et à Ypres.

M. de Marlborough, loin de penser à nous poursuivre, passa la nuit sous les armes, et le lendemain, étant assuré de notre retraite, il campa sous Oudenarde.

Les partis qu'il envoya à la suite de l'armée pendant sa retraite firent un grand nombre de prisonniers, qui furent conduits à Oudenarde; mais, comme il s'en échappa plus de mille, il n'en resta en leur pouvoir qu'environ huit cents, parmi les-

quels étaient trois cents officiers, et entre ceux-ci quelques officiers généraux.

La perte fut à peu près égale de part et d'autre. Environ trois mille hommes, tués ou blessés, restèrent de chaque côté sur le champ de bataille. Nous ne perdîmes ni artillerie, ni drapeaux, ni étendards, ni bagages, et nous prîmes aux ennemis un drapeau, un étendard et une paire de timbales; de sorte que l'honneur de cette journée eût été indécis si, suivant l'avis de M. le duc de Vendôme, on ne se fût point retiré.

Cependant on avait combattu avec des forces très-inégales. Soixante-huit bataillons seulement, la maison du roi et quelques escadrons de la droite eurent affaire à toute l'armée ennemie; plus de cinquante bataillons et près de cent quatre-vingts escadrons restèrent pendant six heures témoins du combat sans agir. On mit dans Gand vingt et un bataillons des plus maltraités, et on y rassembla seize cents blessés, la plupart légèrement. Ceux des ennemis, qui étaient aussi en grand nombre, furent transportés à Oudenarde.

On a pensé devoir entrer dans ces détails pour donner une juste idée de ce qui se passa dans cette malheureuse journée, et concilier ce qu'en ont rapporté les différentes lettres et relations écrites à ce sujet. On peut ajouter que le combat se donna sans ordre et en détail, à mesure que les troupes arrivaient; mais il n'en fut que plus opiniâtre. Il est à croire que si, sans se reposer sur l'avantage de la marche qu'on avait sur le duc de Marlborough, on n'eût pas attendu si longtemps à passer l'Escaut, on n'aurait pas été dans le cas de combattre, pour ainsi dire, malgré soi, et d'être forcé à une affaire d'infanterie, qui était ce que nous devions éviter avec le plus de soin.

Cet événement changea bien la face des affaires. Avec une armée fort supérieure, nous nous trouvâmes réduits à une

défensive timide et difficile. Le mémoire que M. de Chamlay remit le 14 à la cour fait connaître quels étaient les différents partis que l'on pouvait prendre. Mais on était aux ordres de M. de Marlborough. M. le duc de Vendôme était d'avis qu'en attendant les premiers mouvements qu'il pourrait faire, on restât quelques jours au camp de Lovendeghem. Il ne doutait pas que M. de Marlborough ne cherchât à nous déposter et à reprendre Gand et Bruges; mais, pour lui en ôter les moyens, on fit retrancher le canal et on porta une sérieuse attention à la sûreté de ces deux places, dont la conservation parut être de la dernière importance. Le corps de M. de Lamothe resta à Bruges. M. le maréchal de Berwick fut chargé du soin de garder les places et les lignes. On comptait que ces dispositions empêcheraient les ennemis de rien entreprendre pendant le reste de la campagne.

M. le maréchal de Berwick ayant joint le 11, à Florenne, la tête de ses troupes, que conduisait M. de Saint-Fremont, marcha le 12 à Buissière, où il eut les premières nouvelles du combat d'Oudenarde; et comme, par la position des ennemis sous cette place, toutes celles de Flandre se trouvaient menacées, il alla camper le 13 à Hyon sous Mons avec les troupes qu'il avait avec lui. Il se rendit le même jour de sa personne à Tournay, et le lendemain à Lille, afin de mettre ordre à tout dans cette partie et établir une communication avec l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne. M. de Saint-Fremont eut ordre de le suivre par Valenciennes et Tournay.

La situation de monseigneur le duc de Bourgogne était d'autant plus inquiétante qu'on manquait de farines, dont on n'avait que pour quinze jours. Gand et Bruges ne pouvaient en fournir, et on était à la veille de se voir couper tous les moyens d'en tirer des derrières par la marche que M. de Marlborough

annonçait devoir faire sur le pont d'Espierres et Courtray, et qu'il fit effectivement le 14.

Il décampa ce jour-là d'Oudenarde, remonta la rive gauche de l'Escaut, et campa la droite à Helchin, la gauche au moulin de Clare près du pont d'Espierres.

Pendant ce temps, un gros corps d'infanterie et de cavalerie, aux ordres de M. Top, s'étant avancé jusqu'à Halluin, passa la Lys, et se présenta le 15, à sept heures du matin, devant les lignes de Comines et les força. Warneton n'étant pas soutenable, malgré les retranchements qu'on y avait faits, fut abandonné. Ce corps remonta ensuite la Lys du côté d'Armentières, et envoya de divers côtés des partis pour établir la contribution.

Le même jour 15, l'armée du duc de Marlborough se remit en marche, passa la Lys à Menin, et alla camper la droite à Verwick, la gauche près de Warneton.

D'un autre côté, le prince Eugène, s'étant rendu le 12 à Bruxelles, où sa cavalerie venait d'arriver, envoya ordre à son infanterie de le venir joindre sans perdre de temps; elle s'assembla le 13 à Tirlemont, marcha le 14 à Louvain et le 16 à Bruxelles. Ce prince campa à Anderlecht à dessein de favoriser la marche des convois qui allaient à l'armée de Marlborough.

Elle était dans l'inaction, et on ne s'y occupait qu'à raser les lignes de Comines; mais il était vraisemblable que bientôt on y recommencerait les opérations, et on craignit pour Lille ou Ypres.

M. le maréchal de Berwick, voulant se mettre à portée de donner du secours à ces deux places, assembla son armée sous Douai, où il campa sur deux lignes. M. de Saint-Fremont y arriva le 16, après avoir été la veille de Mons à Valenciennes.

M. le maréchal de Berwick s'y rendit le 18, et, en attendant ses dernières troupes, qui devaient n'y arriver que le 19 ou le 20, il envoya à Lille des renforts, au moyen desquels la garnison se trouva forte de onze bataillons, un régiment de dragons, et cinq cents hommes qui s'y étaient retirés après le combat d'Oudenarde. Il fit aussi entrer à Ypres cinq à six cents hommes, et à Tournay trois mille. La plus grande partie de ces troupes était des débris de la grande armée.

La position de M. le duc de Marlborough entre Verwick et Warneton menaçait également ces trois places, et coupait la communication de M. le maréchal de Berwick avec monseigneur le duc de Bourgogne, qui ne pouvait se faire que par le chemin et les places de la Flandre maritime; on manquait de farine et d'argent, l'armée était découragée; il était difficile de se trouver dans une situation plus critique et plus malheureuse, près d'être forcés de nous éloigner de Gand et de Bruges, sans espoir de pouvoir les conserver pendant l'hiver. Il n'y avait pas un moment à perdre pour se déterminer ou à perdre tout le pays, ou à laisser l'armée exposée aux dangers dont elle était menacée. M. de Vendôme fut d'avis de ne point abandonner Gand : c'était aussi celui de la cour.

Pour connaître plus particulièrement la situation où l'on se trouvait, et les moyens que chacun proposait, on croit devoir rapporter :

1° L'extrait de la lettre que M. le maréchal de Berwick écrivit le 15 à monseigneur le duc de Bourgogne, pour l'instruire des derniers mouvements des ennemis, et lui communiquer ses idées sur ceux que l'on pourrait faire;

2° L'extrait de la lettre que M. le comte de Bergeyck écrivit le 16 à M. de Chamillart, sur la nécessité de conserver Gand et Bruges;

3° L'extrait de la lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, du même jour, pour recommander à ce prince de soutenir Gand autant qu'il serait possible ou de se rapprocher de M. le maréchal de Berwick, sans néanmoins s'exposer à un nouveau combat;

4° Un mémoire que sa majesté envoya à ce prince sur les moyens d'inquiéter les convois et les fourrages des ennemis, et d'assurer les places en mettant une partie de l'armée de M. le maréchal de Berwick sous Lille, et le reste sous Tournay;

5° L'extrait de la lettre que le roi écrivit le 18 à monseigneur le duc de Bourgogne, sur l'importance de la conservation de Gand, et pour lui indiquer les positions qu'il pourrait prendre, suivant les mouvements des ennemis;

6° Un mémoire de M. de Chamlay sur les différents partis que l'on pouvait prendre pour conserver les armées et les places, et inquiéter les ennemis dans leurs subsistances.

On prit celui de rester au camp de Lovendeghem. L'objet essentiel était d'y assurer la subsistance; c'est à quoi MM. de Bergeyck et de Bernières travaillèrent avec beaucoup de succès. Quant à la sûreté de la position, on paraissait persuadé qu'au moyen du retranchement et du parapet qu'on venait de faire le long du canal de Gand à Bruges, dans les endroits défectueux, le poste était inattaquable. On fit quelque changement dans l'emplacement de quelques troupes. Tous les dragons se portèrent à la droite, au delà de Bellem; la réserve passa de la gauche à l'extrémité de la droite, au-dessous des dragons; on envoya une brigade d'infanterie au pont de Meule Straete, et on continua l'épaulement le long du canal. On laissa vingt bataillons à Gand, douze à Bruges, et, afin d'empêcher que les ennemis n'inondassent le Franc de Bruges, on

envoya quelques détachements sur les digues près d'Ostende.

M. d'Artaignan fut en même temps détaché avec quatre mille hommes d'infanterie et mille chevaux, pour aller attaquer le fort Rouge sur le canal du Sas. Il y arriva le 19, une demi-heure avant le jour, forma aussitôt son attaque, et l'emporta l'épée à la main. Comme ses troupes montaient de tous côtés, la garnison battit la chamade, et se rendit prisonnière de guerre au nombre de cinq officiers et cent neuf soldats. On trouva dans le fort neuf pièces de canon.

Ce petit avantage produisit un bon effet dans l'armée, et comme les subsistances arrivaient avec assez d'abondance au camp, on commença à être rassuré sur les craintes qu'on avait conçues du séjour de l'armée à Lovendeghem. Mais il n'en était pas de même sur ce qui regardait la frontière; il fallait, pour la couvrir, que l'on trouvât pour l'armée de M. le maréchal de Berwick, qui continuait à s'assembler sous Douai, un poste dans lequel elle fût elle-même en sûreté. Le choix d'une position dépendait principalement de celle que M. le prince Eugène pouvait avoir prise, et c'était sur quoi on n'avait que des nouvelles fort incertaines. Les uns assuraient que ce prince, voulant protéger la marche des convois destinés pour l'armée du duc de Marlborough, s'était porté à Grammont; d'autres avis annoncèrent qu'après s'être avancé jusqu'à Bruxelles, il s'était replié sur Louvain. Cette dernière nouvelle fit juger à M. le maréchal de Berwick que M. de Marlborough pourrait se retirer aussi bientôt dans le Brabant; mais les marches qu'il apprit alors que ce dernier faisait ouvrir sur sa droite vers Rousselaer, et le mouvement qu'il venait de faire en portant sa gauche jusqu'à Messines et Armentières, le mit dans une incertitude d'autant plus embarrassante, qu'il était persuadé qu'il n'y avait point de poste pour de petits

corps, ni sous Lille, ni sous Tournay, et qu'il n'y avait de bon parti à prendre que de se porter de l'autre côté de l'Escaut.

Mais n'étant pas assez en force pour hasarder ce mouvement, il demanda à monseigneur le duc de Bourgogne une partie de sa cavalerie, qui était inutile derrière le canal de Gand à Bruges; au moyen de ce renfort, il se proposait de passer l'Escaut avec trente bataillons et soixante escadrons, et de prendre, entre Mortagne et Condé, un poste où il serait en sûreté et à portée de s'opposer à la marche des convois que le duc de Marlborough attendait de Bruxelles. Il devait en même temps, pour mettre l'Artois à l'abri des partis qui couraient jusqu'aux portes d'Arras, laisser de gros détachements à Douai et à Béthune; et, afin de couvrir le Hainaut et de garder les lignes de la Trouille, il fit mettre à Valenciennes cinq bataillons et vingt-quatre escadrons aux ordres de M. le comte de Chamillart. Il pourvut aussi à la sûreté d'Ypres et aux moyens de faire passer des troupes à Dunkerque, dans le cas où le duc de Marlborough s'avancerait de ce côté-là.

Monseigneur le duc de Bourgogne n'hésita point à fournir à M. le maréchal de Berwick les secours qui devaient le mettre en état de remplir tous ces objets, et le 21 il fit partir un détachement de trente-quatre escadrons aux ordres de M. de Cheyladet. Mais comme ces troupes ne pouvaient le joindre promptement, étant obligées de prendre leur chemin par Nieuport, ce prince lui manda que, sans les attendre, il eût à se porter sous Condé, afin de chercher à interrompre la communication de Bruxelles à l'armée du duc de Marlborough, principal moyen de faire échouer les projets du prince Eugène.

Ce ne fut que le 22 qu'on sut avec certitude que ce prince

était encore le 20 à Anderlecht, sous Bruxelles, mais qu'il en était parti le 21 à la pointe du jour, avec la plus grande partie de ses troupes, escortant un gros convoi composé de farines et des gros bagages de l'armée du duc de Marlborough.

M. le maréchal de Berwick, persuadé que de l'arrivée de ce convoi à sa destination dépendrait le sort du reste de la campagne, écrivit aussitôt à monseigneur le duc de Bourgogne pour l'engager à marcher de Gand, par la droite de l'Escaut, sur le convoi, tandis que de son côté il ferait de même aussitôt qu'il aurait reçu les troupes qu'il lui avait demandées.

M. le duc de Vendôme proposa aussi à monseigneur le duc de Bourgogne de marcher sur le convoi; mais, soit mésintelligence entre ce prince et lui, soit que d'autres raisons s'opposassent à cette entreprise, elle n'eut pas lieu.

Le convoi arriva le 22 au soir sous Ath; et, comme rien ne s'opposait à son passage, il se remit le 24 en marche par Celles, et se rendit à Pottes sur l'Escaut, où les ennemis avaient des ponts. Il trouva un gros détachement de l'armée du duc de Marlborough qui l'escorta le 25 jusqu'au camp. Les troupes du prince Eugène retournèrent le même jour à Ath.

Tout cela, joint aux avis que l'on avait d'un embarquement d'artillerie à Anvers pour venir aussi par Bruxelles à l'armée du duc de Marlborough, indiquait assez des projets de siége. Quelque peine que M. le duc de Vendôme eût à se le persuader, il crut néanmoins qu'il était convenable de se préparer à tous les événements. Il écrivit en conséquence le 24 au roi pour demander à ce sujet les ordres de sa majesté, et pour lui exposer les seuls partis qu'il jugeait que l'on pût prendre, si les ennemis s'attachaient à un siége : le premier, de marcher à

Bruxelles; le second, d'assiéger Oudenarde; le troisième, de rassembler les deux armées, et de marcher avec toutes les forces réunies au secours de la place qui serait assiégée.

De ces trois projets, celui d'aller attaquer Bruxelles paraissait à M. de Vendôme le moins praticable, ne doutant point qu'une partie de l'armée du prince Eugène ne restât sous cette place; mais cette même raison devenait favorable aux deux autres, puisque les ennemis, en s'affaiblissant des troupes qu'ils devaient laisser sous Bruxelles, devenaient inférieurs à l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, qui restait forte de cent trente et un bataillons et de cent soixante-six escadrons, depuis le départ de M. de Cheyladet.

En attendant les ordres du roi, on fit entrer dans Lille le nombre de troupes nécessaires pour soutenir un siége, et on mit l'eau dans les fossés. M. le maréchal de Boufflers, qui en était gouverneur, ayant demandé la permission de s'y rendre, le roi la lui accorda, et lui laissa le choix des troupes et le soin d'approvisionner la place. Il y arriva le 28.

La cour, de son côté, donna des ordres pour faire descendre de Douai à Condé toute l'artillerie et les munitions nécessaires; et, pour ôter aux ennemis la navigation du Dender, on fit rompre les écluses d'Alost et de Liedekercke.

M. le maréchal de Berwick ayant deux objets à remplir en même temps, l'un de couvrir la frontière, et l'autre d'interrompre la communication de Bruxelles avec l'armée de M. de Marlborough, avait fait entrer une partie de ses troupes dans les places, et se proposait, après l'arrivée de M. de Cheyladet, de marcher à Leuze avec vingt bataillons et quatre-vingt-quatorze escadrons, et de laisser deux mille chevaux pour couvrir l'Artois. Le poste de Leuze lui parut plus avantageux que celui qu'il occupait près de Condé, en ce que, le mettant éga-

lement hors de portée des entreprises des ennemis, il lui procurait de plus la facilité d'observer de fort près ce qui pouvait venir de Bruxelles, et de vivre du pays à la rive droite de l'Escaut. Mais de nouveaux mouvements de la part des ennemis vers l'Artois dérangèrent ce projet.

Le duc de Marlborough, pour mettre à profit le long séjour qu'il était forcé de faire sur la Lys, en attendant qu'il fût en état d'assiéger quelque place, tenta de nouveau de mettre l'Artois à contribution; et, comme le détachement de dix-huit cents chevaux qu'il avait déjà envoyé pour cet objet n'avait pu, chassé par les nôtres, parvenir qu'à mettre le feu à un faubourg d'Arras et à quelques villages, il employa à cette expédition un corps beaucoup plus considérable.

Le comte de Tilly en fut chargé. Il se mit en marche le 25 avec seize bataillons, cinquante escadrons et six pièces de canon, s'avança jusqu'à la Bassée, fit retirer les troupes que nous avions dans cette partie, et menaça l'Artois d'y mettre tout à feu et à sang, si dans vingt-quatre heures on ne lui envoyait des députés pour traiter de la contribution dont il demandait le payement depuis le commencement de la guerre.

M. le maréchal de Berwick, en étant instruit, fit de son côté marcher, le 26, à Arras dix-neuf escadrons aux ordres de M. de la Chastre, et manda à M. de Cheyladet, qui était en chemin avec les trente-quatre escadrons qu'il amenait de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, de prendre une position entre Hesdin et Arras. M. de Mortani resta à Béthune avec douze cents chevaux. M. le maréchal de Berwick aurait désiré pouvoir soutenir Lens et s'y porter lui-même avec le reste de ses troupes; mais, comme ce poste n'était qu'à deux lieues de la Bassée, où les ennemis pouvaient être facilement renforcés, ce qui, peut-être, eût engagé une action, il jugea

plus à propos de se tenir hors de portée d'être attaqué par des forces supérieures, et il resta au camp sous Douai avec dix-huit bataillons et quarante et un escadrons.

Mais cette disposition ne pouvait être que momentanée. L'objet le plus important était de s'opposer au grand convoi d'artillerie qu'on apprenait être parti d'Anvers pour se rendre par Bruxelles à l'armée du duc de Marlborough. Le seul moyen pour se mettre en position de le faire avec succès était de se porter avec toutes ses forces à la droite de l'Escaut; mais cette marche ne pouvant se faire sans abandonner l'Artois, M. le maréchal de Berwick proposa à la cour de sacrifier ce qu'il pourrait en coûter à l'Artois pour la contribution, à l'avantage de détruire les moyens que les ennemis se préparaient pour faire de nouvelles conquêtes.

La cour adopta cette idée avec d'autant plus de facilité, qu'elle venait d'envoyer à M. le maréchal de Berwick l'ordre de faire repasser dix escadrons en Alsace, ce qui l'affaiblissait assez pour lui ôter les moyens de veiller à la sûreté de l'Artois et à la marche du convoi des ennemis.

Les habitants de l'Artois eurent donc la permission de traiter de la contribution, et elle fut réglée à quinze cent mille livres. M. le maréchal, n'ayant plus à s'occuper de cette partie, se préparait à passer incessamment l'Escaut, et à s'avancer, comme il l'avait résolu, à Lens. Mais de nouvelles circonstances suspendirent encore l'exécution de ce projet.

A peine l'Artois fut-il soumis à la contribution, que les ennemis, enhardis par le peu d'obstacles qu'ils avaient rencontrés, formèrent le dessein de l'étendre jusqu'en Picardie. Pour cet effet, le corps du comte de Tilly s'avança le 28 de la Bassée à Lens. Il fut remplacé le même jour par d'autres troupes, qui campèrent à la Bassée, et soutenu par vingt bataillons, qui

furent placés à Armentières. Ces différents corps se montaient à quarante bataillons et soixante escadrons.

Un gros détachement du camp de Lens s'avança jusqu'à l'abbaye de Saint-Éloy, où il s'arrêta, et d'où cinq à six cents chevaux pénétrèrent jusqu'à Doulens, tandis que d'autres détachements se répandaient dans les environs de Péronne, de Saint-Quentin, de Guise, etc. jetant la terreur dans toute la Picardie, et y faisant des exactions exorbitantes.

Dans le même temps, M. le maréchal de Berwick apprit que le convoi des ennemis parti d'Anvers était arrivé à Bruxelles au nombre de cinquante pièces de canon et beaucoup de munitions, qu'un autre convoi de grosse artillerie, parti de Maëstricht le 28, sous l'escorte de douze cents hommes d'infanterie et de mille chevaux, devait aussi se rendre à Bruxelles par Hasselt, Diest, Aerschot et Malines, et que dans le Brabant on assemblait des chariots pour mener ces convois à l'armée du duc de Marlborough.

Obligé de nouveau de partager son attention, il fallait se décider ou à laisser la plus grande partie de la cavalerie pour couvrir la Picardie et les places, ou à rassembler toutes ses forces pour se porter sur l'Escaut. Dans ces circonstances embarrassantes, M. le maréchal de Berwick demanda de nouveau cinq cents maîtres de la maison du roi, faisant observer à sa majesté que si son intention était qu'il passât l'Escaut, les mille chevaux qu'il comptait laisser sur la frontière ne suffiraient pas pour la mettre à l'abri des courses des ennemis, et qu'il serait à propos, dans ce cas, de faire marcher le ban de Picardie, et d'assembler les milices de cette province et celles du Boulonnais.

Il prit, en attendant, des mesures pour chasser les partis des ennemis. M. de Cheyladet, qui venait d'arriver du côté

d'Hesdin, eut ordre de s'approcher d'Arras, afin de chercher, conjointement avec M. de la Chastre, à barrer tous les chemins de cette partie. M. de Cheyladet établit son camp à Framecourt, et se porta ensuite sur Doulens avec un détachement de treize cents chevaux. Les ennemis avaient déjà sommé cette place; mais, comme on ne leur avait répondu qu'à coups de canon, leur expédition se borna à brûler quelques villages des environs; et, craignant d'être coupés, ils n'osèrent passer la rivière d'Authie, et se replièrent sur les grenadiers qu'ils avaient laissés à Saint-Éloy; de là ils retournèrent au camp de Lens. Les autres partis trouvèrent aussi le moyen de rejoindre leur armée, sans qu'on pût leur faire de prisonniers.

Pour n'être point exposés à de nouvelles courses de leur part, M. le maréchal de Berwick fit avancer M. de Cheyladet, avec ses trente-quatre escadrons, à Boiry, sur le chemin d'Arras à Bapaume, où il campa, le ruisseau de Cogœul devant lui; il laissa seulement cinq cents chevaux à Avesnes-le-Comte, ce qu'il jugea suffisant pour barrer les chemins de Doulens et d'Abbeville. Il envoya à Saint-Pol treize cents chevaux, dont cinq cents tirés d'Ypres et huit cents de ceux qui étaient à Béthune, où il en resta quatre cents. M. de la Chastre demeura campé sous Arras avec ses dix-neuf escadrons, et M. le maréchal de Berwick, en attendant les ordres du roi sur le parti qu'il aurait à prendre à l'égard du convoi de Bruxelles, se tint sous Douai avec le reste de ses troupes.

Pendant qu'on faisait ces mouvements sur la frontière, monseigneur le duc de Bourgogne, pour se dédommager en partie de la contribution que les ennemis avaient établie dans l'Artois, détacha deux brigades d'infanterie, une de cavalerie, cinq cents maîtres de la maison du roi, quatre cents dragons et une brigade d'artillerie aux ordres de M. d'Artaignan pour

aller mettre de même la contribution dans l'île de Cadsand. Ce détachement se mit en marche le 27, et arriva le 29 dans l'île, où il fut joint par un renfort de quatre bataillons. La contribution fut portée jusque dans les environs d'Ysendyke et de Biervliet. Mais monseigneur le duc de Bourgogne jugeant nécessaire de faire une diversion plus imposante, projeta d'entreprendre successivement deux siéges, celui du fort Saint-Philippe, qui tenait les grandes écluses près d'Ostende, et ensuite celui d'Ostende. Ce prince fit même des dispositions relatives à ces opérations, en faisant partir de Dunkerque six pièces de canon et six mortiers pour le siége du fort, et en ordonnant de faire passer de Douai à Dunkerque, par l'Artois, cinquante pièces de gros canon. Mais le siége du fort ayant été jugé inutile et celui d'Ostende impraticable, toute cette artillerie fut contremandée.

Les ennemis, de leur côté, faisaient des dispositions qui, toutes lentes qu'elles étaient, annonçaient une grande entreprise de leur part. Ils continuaient d'assembler à Bruxelles une prodigieuse quantité d'artillerie venant d'Anvers, de Maëstricht et de la Hollande. Le prince Eugène devait assurer la marche jusqu'à l'armée du duc de Marlborough; il était toujours campé sous Ath, y attendant que les troupes qu'il avait laissées sous Bruxelles y amenassent le convoi.

Malgré tous ces préparatifs, M. le duc de Vendôme ne pouvait encore se persuader que les ennemis voulussent s'attacher à un siége, et qu'ils eussent d'autre objet que celui de nous déposter. Il persistait à penser que le meilleur parti était de marcher à l'armée du duc de Marlborough, dont plus de la moitié était dispersée à Lens, à la Bassée et à Armentières; mais la position de celle de monseigneur le duc de Bourgogne, encore plus dispersée que celle des ennemis, ne permet-

tait pas de se réunir assez promptement en force pour les surprendre[1]. Cependant on fit ouvrir des chemins pour pouvoir porter la grande armée sur Thielt et jusqu'à la Mandel.

Ce fut dans ces circonstances que le roi écrivit à monseigneur le duc de Bourgogne pour lui ordonner de réunir les deux armées, et d'aller attaquer les ennemis s'ils assiégeaient Lille ou Tournay, et, s'ils s'attachaient à un autre siége, de se disposer à faire lui-même celui d'Oudenarde.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 27 juillet 1708[2].

Je ne vous donnerai aucun ordre positif sur les partis que vous aurez à prendre pour des détachements ou pour traverser les convois des ennemis; celui qu'ils doivent faire incessamment de la grosse artillerie qu'ils destinent pour une entreprise considérable, après en avoir fait deux pour se procurer des vivres et des subsistances, s'il pouvait être détruit ou pris, renverserait entièrement leurs projets; mais il n'y a pas lieu de douter, attendu l'importance dont il est, qu'ils ne prennent toutes les précautions les plus certaines pour le faire arriver sans qu'il puisse être attaqué; j'ai même lieu de croire qu'ils emploieront l'armée entière du prince Eugène et une partie de celle du duc de Marlborough pour l'assurer. Si vous avez dessein de le traverser, vous y réussirez plus facilement en chargeant quelque officier général qui connaisse le pays, et qui soit de bonne volonté, d'un corps de cavalerie et de dragons joint à quelque infanterie pour inquiéter ce convoi d'Anvers à Bruxelles, ou en sortant de Bruxelles pour Enghien et Ath, en cas qu'il prenne la même route que le dernier. Dans un aussi grand éloignement, ils marcheront avec moins

[1] Il y avait dans Gand vingt bataillons qui n'étaient pas rétablis; douze bataillons et neuf escadrons dans Bruges; quatorze bataillons et un gros corps de cavalerie dans l'île de Cadsand; des détachements sur les digues auprès d'Ostende; sept à huit mille hommes des débris de l'armée à Tournay, Lille et Ypres, et trente-quatre escadrons, aux ordres de M. de Cheyladet, dans le pays d'Artois, comme on l'a vu dans la distribution des troupes de M. le maréchal de Berwick, qui étaient aussi fort dispersées.

[2] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 32.

de précautions, et celui qui serait chargé de cette expédition pourrait toujours se retirer à Gand, les garnisons des places qui sont occupées par les ennemis sur cette frontière n'étant pas assez nombreuses pour lui donner de l'inquiétude dans sa retraite. Il y aurait encore une voie plus assurée : ce serait de trouver à Bruxelles des gens d'assez bonne volonté pour y mettre le feu; mais cela ne peut se ménager que par les amis du comte de Bergeyck.

Il serait dangereux de faire marcher une partie de l'armée qui est à vos ordres derrière le canal de Gand à Bruges, ainsi que le duc de Vendôme l'avait proposé; si les ennemis avaient pu la séparer, vous auriez eu peine à vous soutenir où vous êtes, et l'armée du maréchal de Berwick, jointe au corps conduit par le duc de Vendôme, n'aurait pas été assez forte pour vous secourir avant que les ennemis eussent pris la résolution de vous attaquer. Vous ne devez pas vous commettre à un mouvement considérable capable de vous séparer; car, pour la cavalerie, vous ne seriez pas embarrassé; quand vous en auriez moins, je ne serais pas en peine de vous en renvoyer, et de la faire joindre si vous en aviez besoin. Je suis néanmoins obligé de vous dire, quoique j'approuve les partis de sagesse et de précaution, qu'il y a certains cas dans lesquels on se trouve dans la nécessité de hasarder; et j'ai résolu de le faire si les ennemis se déterminent à faire le siége de Lille, comme il y a lieu de le croire, si leurs convois d'artillerie et de munitions de guerre arrivent assez à temps. Quoique cette entreprise soit des plus difficiles, qu'il semble même qu'elle devrait leur paraître impossible, j'ai résolu, après avoir donné mes ordres au maréchal de Boufflers, qui partit hier pour s'y rendre, de réunir toutes mes forces pour la secourir. Il n'y a pas un moment à perdre pour faire, de concert avec le maréchal de Berwick, les dispositions pour votre marche, et pour vous joindre, le lieu où vous vous assemblerez et les moyens de faire subsister une armée aussi nombreuse dans le même pays. Après en avoir conféré avec le duc de Vendôme et fait un projet de marche avec Puységur, vous l'enverrez au maréchal de Berwick. Il n'y a que la seule ville de Lille

qui puisse m'obliger à prendre le parti de tenter tous les moyens pour empêcher les ennemis de la prendre.

S'ils s'attachaient au siége d'Ypres, vous pourriez faire celui d'Oudenarde; quoique cette première place soit importante, je me trouverais, en quelque manière, dédommagé par celle d'Oudenarde, qui ôterait aux ennemis la communication avec leur pays.

En cas qu'ils attaquent Lille, vous devez prendre dès à présent des mesures avec le comte de Bergeyck pour la sûreté de la conservation de Gand, y laisser une garnison dont les bourgeois soient contents, et, formant l'inondation, ou, du moins, laissant les choses dans l'état de pouvoir en faire usage en cas de besoin, obliger les bourgeois à fortifier la seule tête par laquelle ils pourraient être attaqués. Je ne saurais croire que les ennemis fussent en état d'envoyer des troupes à Bruges, s'ils entreprenaient le siége de Lille; s'ils attaquaient une autre place, quand même vous feriez celui d'Oudenarde, vous pourriez maintenir Gand et Bruges. C'est à vous, après avoir bien examiné ce que je vous mande, à prendre une prompte résolution; si vous ne voyez rien d'impossible dans ce que je crois convenable à la conjoncture présente, je vous autorise dès à présent à l'exécuter.

Mon intention est de secourir Tournay si les ennemis en faisaient le siége, et je vous donne les mêmes ordres que pour Lille; vous prendrez dès à présent vos mesures pour cela.

Autre lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 30 juillet 1708 [1].

Bien que je vous aie mandé par ma lettre du 27 tout ce que je croyais que vous pourriez ou que vous deviez faire suivant les différents projets des ennemis, qui travaillent sans relâche à faire toutes les dispositions pour quelque entreprise considérable, il y a néanmoins plusieurs cas que je n'ai pas prévus, et dans lesquels vous seriez obligé de vous déposter : telle est la conjoncture dans laquelle je pourrais être dans peu. L'armée des ennemis entière, ne trouvant

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 35.

d'opposition que par celle que commande le maréchal de Berwick, met l'Artois en entier à contribution; pour y réussir, ils avaient d'abord envoyé un corps de dix-huit cents chevaux qui vint mettre le feu à quelques maisons d'un des faubourgs d'Arras et dans plusieurs autres endroits de ladite province, de laquelle ils emmenaient un grand nombre de bestiaux et plusieurs otages, lorsque les habitants de Richebourg, se sentant soutenus par quelque cavalerie qui arriva à leur secours, prirent les armes et les chargèrent si à propos, qu'ils les obligèrent à relâcher une partie des otages et du butin qu'ils avaient fait, après en avoir tué un grand nombre. Quelques jours après, ils sont revenus brûler le village de Richebourg, et ont fait marcher le comte de Tilly, avec sept bataillons, cinquante escadrons et six pièces de canon, qui s'est avancé jusqu'à Lens, et qui a menacé de mettre le feu partout, si dans vingt-quatre heures la province d'Artois en entier ne se soumettait à la contribution pour laquelle ils demandent les arrérages du passé et en totalité un million sept cent mille livres, dont ils prétendent se faire payer partie en grains. Le maréchal de Berwick a fait ce qu'il a pu pour protéger la bonne volonté des gens de ce pays-là; mais il se voyait dans la nécessité d'y employer son armée entière; d'ailleurs, elle est beaucoup inférieure à celle du duc de Marlborough et du prince Eugène, qui se peuvent joindre ou se partager comme bon leur semble tant que l'armée que vous commandez est uniquement employée à la conservation de Gand et de Bruges. Les convois pour la grosse artillerie sont en mouvement, soit par le canal d'Anvers à Bruxelles, ou par des voitures depuis Maëstricht à Tirlemont; le maréchal de Berwick ne peut donc abandonner l'Artois, ou, s'il marche du côté de Mortagne et qu'il s'avance jusque vers Enghien, non-seulement il laisse toutes les places de ma frontière du côté de la mer sans aucune défense, ayant à peine les garnisons nécessaires pour les gardes ordinaires, mais même il abandonne la Picardie aussi bien que l'Artois.

Les ennemis, se trouvant inquiétés, traversés ou retardés par leurs convois, peuvent porter un corps considérable en deçà de la Somme,

et faire payer la contribution et l'étendre si loin que bon leur semblera, sans que ces premières expéditions, qui leur seraient très-avantageuses, et qui répandraient la terreur jusque dans Paris, puissent empêcher dans la suite l'exécution de leurs projets, pour lesquels ils continueront de faire des préparatifs avec une armée qui sera encore de beaucoup supérieure à celle du maréchal de Berwick, si vous ne les obligez, par les mouvements que vous feriez faire à celle que vous commandez, de se tenir ensemble. Je sais et prévois les inconvénients de tout ce qui pourrait vous être proposé pour remplir cette idée. C'est après y avoir bien réfléchi que j'ai cru que je devais vous expliquer de nouveau mes intentions. Je vous ai mandé que j'étais déterminé à secourir Lille ou Tournay en cas de siége; que, si les ennemis attaquaient quelque autre place du côté de la mer, après avoir pourvu à la sûreté de Gand et de Bruges et à la conservation des retranchements que vous avez faits le long du canal, en laissant un corps de troupes pour les protéger, vous deviez faire dès à présent des préparatifs pour assiéger Oudenarde, aussitôt que les ennemis seront fixés à quelque place autre néanmoins que celles de Lille ou de Tournay. Pour y réussir, il conviendrait d'y marcher et d'en faire l'investissement dès le premier jour que les ennemis travailleront aux lignes de la place qu'ils voudront assiéger; de préparer toute votre artillerie, vos vivres et munitions, pour prendre Oudenarde avant qu'ils se fussent rendus maîtres de la ville qu'ils auraient attaquée.

Il y a un autre cas dont je ne vous ai point encore parlé, dans lequel vous devriez quitter le canal et vous avancer avec l'armée que vous commandez, en laissant au comte de Lamothe le nombre de troupes que vous croirez nécessaires pour protéger Gand et Bruges, et conserver les retranchements du canal.

Pour vous mettre bien au fait de ce qui m'oblige à vous donner de nouveaux ordres de quitter le poste où vous êtes, je vous dirai que je prévois que les ennemis ne se contenteront pas de soumettre l'Artois à contribution, mais qu'ils feront incessamment avancer un corps considérable en Picardie. S'ils se déterminent à passer la

Somme ou l'Authie, vous ne devez pas balancer un moment à marcher à eux, en prenant néanmoins les mesures convenables avec le maréchal de Berwick, pour vous joindre dans votre marche, et les obliger à faire revenir le corps qu'ils auraient détaché, ou du moins, après avoir réuni le plus de troupes que vous pourrez, vous porter avec toutes vos forces sur l'armée ennemie, par les pays les plus ouverts, dans lesquels la cavalerie pourra agir; c'est ce que vous devez disposer sans perdre un moment, car la diligence des ennemis est extrême, et ils feront au delà de ce qu'ils ont espéré, s'ils ne trouvent rien qui les arrête ou qui les en empêche. Ce serait beaucoup, si le détachement, supposé qu'ils le fassent, qu'ils enverraient en Picardie et de l'autre côté de l'Authie, était assez considérable pour que l'armée que vous commandez, celle du maréchal de Berwick étant jointe, fût supérieure à la leur; vous les embarrasseriez, et votre marche pourrait changer leurs dispositions, ou du moins les retarder de manière que, la saison s'avançant, ils perdraient une partie du temps qui leur reste pour faire un siége. Si vous preniez la résolution de marcher aux ennemis, dans les cas qu'il me paraît qu'il y a nécessité de le faire, vous devez tirer des places qui ne seront point exposées tout ce qu'il y aura de meilleures troupes pour fortifier votre armée.

Si les premiers mouvements que vous ferez déterminaient les ennemis à faire rejoindre leur détachement, rien ne vous obligerait à vous porter plus avant, qu'autant que vous le jugeriez convenable au bien de mon service. Il est difficile de vous dire et de prévoir tout ce qui pourrait être bon à faire; c'est à vous à vous conduire et vous décider par vous-même, suivant les nouvelles que vous recevrez de moment à autre, après avoir pris l'avis du duc de Vendôme, et de concert avec le comte de Bergeyck. Si mon royaume était moins à découvert du côté de la Picardie et de la Normandie, que les ennemis, soutenus de la flotte qui est à l'île de Wight, n'eussent pas lieu de se flatter de se pouvoir maintenir pendant l'hiver dans l'étendue du pays qu'ils occupent, après s'être rendus les maîtres de

quelques places considérables, je crois que le parti de souffrir pendant quelque temps serait le meilleur, et que j'en serais dédommagé dans la suite par la conservation de Gand et de Bruges, et la prise d'Oudenarde; mais rien n'est plus réel que les progrès des ennemis et le préjudice que mes sujets en souffrent, et rien de plus incertain que la fin de cette campagne. J'ai permis à l'Artois de contribuer, et je ne vois pas de moyens d'empêcher les habitants des départements de Flandre de fournir des chevaux et des pionniers, pour éviter d'être brûlés : pourvu qu'ils soient payés, c'est tout ce qu'ils doivent espérer.

Je reçois votre lettre du 26, qui me confirme encore davantage dans tout ce que je vous ai mandé. Le siége d'Ostende ne pourrait se faire qu'avec des peines et des embarras infinis; l'utilité n'en serait pas grande; si les ennemis se déterminaient à quelques entreprises sur Nieuport ou Furnes, tous vos préparatifs seraient inutiles; il n'y a que celui d'Oudenarde à faire. Je mande au sieur de Bernières de suspendre l'exécution des ordres qu'il avait donnés pour le transport de la grosse artillerie et des munitions de guerre, et de tenir tout prêt. Je ne doute point que vous ne tiriez des sommes considérables de la Zélande, si du Rosel pénètre dans l'île de Cadsand.

A l'égard de M. le maréchal de Berwick, sa majesté, voyant les ennemis dans le dessein de porter le ravage jusque dans l'intérieur du royaume, lui manda de donner sa principale attention à la sûreté des places frontières de la Picardie, et aux mouvements que de gros corps pourraient faire vers la Somme ou l'Authie. Elle lui recommanda aussi de contribuer autant qu'il le pourrait au projet que monseigneur le duc de Bourgogne pourrait former sur les convois des ennemis; et, afin de remplir ces deux objets, elle lui laissa la liberté de ne point faire partir les dix escadrons qu'elle lui avait mandé d'envoyer en Alsace.

On était toujours incertain du véritable projet des ennemis; ils menaçaient également Lille, Tournay, Ypres et Mons. On jugeait cependant que leurs vues ne se portaient ni sur Ypres ni sur Mons. N'ayant ni Gand ni Bruges, ils n'auraient pu soutenir la première de ces places, après en avoir fait la conquête; d'ailleurs ils consommaient déjà les subsistances des environs par les fourrages qu'ils faisaient jusqu'à ses portes. Quant à Mons, quoique la chaussée de Bruxelles leur donnât de grandes facilités pour y conduire leur artillerie, on ne pensait pas que, le siége de cette place exigeant une circonvallation très-étendue, ils osassent se commettre dans un pays aussi ouvert. Ce ne fut donc que pour Lille ou Tournay que l'on conçut des craintes réelles.

Monseigneur le duc de Bourgogne, voulant, selon les intentions du roi, se mettre en état de secourir ces deux places, employa les premiers jours d'août à faire ses dispositions pour marcher aux ennemis. Son projet était de se joindre à M. le maréchal de Berwick, soit entre le Dender et l'Escaut, si Lille était attaqué, soit entre la Lys et la mer, si c'était Tournay; et il fit ouvrir des marches vers l'un et l'autre côté. On redoubla d'activité pour l'approvisionnement de ces deux places, surtout de Lille, et on fit venir au camp de Lovendeghem, par Nieuport et Bruges, un convoi considérable, dont on avait un extrême besoin. Il était composé de bœufs, de farines, de poudre, de plomb, de tentes, d'armes et d'un trésor. En même temps, les troupes qui avaient établi la contribution dans l'île de Cadsand rejoignirent l'armée. Comme il s'y trouvait encore plusieurs régiments qui n'avaient pu être entièrement réparés, on supprima dix-huit bataillons faibles et qui manquaient d'officiers; ils servirent à compléter les autres, et alors l'armée ne fut plus composée que de cent sept bataillons. Ceux qui

avaient été les plus maltraités à l'affaire d'Oudenarde furent destinés à entrer dans les places. Le projet de monseigneur le duc de Bourgogne était, dans le cas où l'on s'éloignerait de Gand, d'y en laisser quatre, avec un pareil nombre de ceux qui étaient en bon état. Pendant que ce prince faisait ces dispositions, M. le maréchal de Berwick, occupé des mouvements que les ennemis pourraient faire du côté de la Picardie, eut avis que le corps qu'ils avaient à Lens s'était retiré le 2, et qu'après avoir campé entre Armentières et la Bassée, il avait le lendemain repassé la Lys à Armentières avec les autres troupes qui étaient dans cette partie, et rejoint le duc de Marlborough, qui était encore campé entre Warneton et Verwick.

Aussitôt que M. le maréchal de Berwick se vit libre du côté de la Picardie, il se disposa à exécuter le projet qu'il avait plusieurs fois formé et abandonné, de se porter sur la droite de l'Escaut, de chercher à inquiéter les convois des ennemis; mais l'incertitude où il continuait d'être sur leurs véritables desseins l'obligea de partager son attention entre cet objet et la sûreté de nos places.

Le 3 il fit marcher de Douai à Valenciennes M. de Saint-Fremont avec onze bataillons, trente escadrons et quelques pièces de canon. Le lendemain, ces troupes se remirent en marche, excepté trois bataillons qui restèrent sous Valenciennes. Elles allèrent camper sous Saint-Ghislain, et le lendemain sous Mons, aux ordres de M. le chevalier de Croissy.

Le 4, le maréchal de Berwick se mit aussi en mouvement, et alla avec le reste de sa cavalerie camper sous Valenciennes. Il laissa sous Douai douze bataillons et neuf cents chevaux, et envoya un détachement de cavalerie à Tournay, quelques troupes à Mortagne sous les ordres de M. de Mortany, et trois bataillons à Namur.

M. de Saillans, commandant dans cette dernière place, donnait tous ses soins à inquiéter les ennemis sur leurs derrières. Il avait déjà envoyé dans le Brabant plusieurs détachements qui avaient enlevé beaucoup de chevaux et brisé un grand nombre de voitures que les ennemis assemblaient pour leur convoi d'artillerie.

On était toujours dans la même incertitude sur la marche de ce convoi ; quelques avis portaient qu'il devait s'être mis en mouvement le 5 ou le 6, et être dirigé par Enghien et Ath sur Celles et Pottes sur l'Escaut ; d'autres annonçaient qu'il s'était mis en marche dès le 2.

On avait aussi des avis assez confus que la moitié de l'armée du duc de Marlborough avait marché à Espierres; mais comme on savait qu'il faisait des ponts sur l'Escaut à Pottes et Escanaffle, on jugea que cette partie de son armée était destinée à aller au-devant du convoi de Bruxelles. Peu de temps après on eut nouvelle que le reste se disposait à la joindre; alors on se persuada que si ce mouvement avait lieu, c'était à Mons plutôt qu'à Lille que les ennemis en voulaient, et cette opinion parut d'autant mieux fondée que l'on était informé qu'ils s'occupaient à détruire les écluses de Vambrechies, du Quesnoy et de Deulsemont, et à ruiner par là la navigation de la Deule qui leur aurait été nécessaire pour le siége de Lille.

On envisagea ainsi les choses à la cour, et en considérant les facilités que les ennemis avaient de marcher à Mons et d'y transporter leur artillerie, on n'y douta plus que cette place ne fût l'objet de toutes leurs dispositions. C'est ce qui engagea M. de Chamillart à écrire le 4 à monseigneur le duc de Bourgogne et à M. le duc de Vendôme pour leur faire connaître les inquiétudes que le roi concevait à cet égard, et pour leur prescrire de la part de sa majesté de s'attacher au

siége d'Oudenarde aussitôt qu'ils verraient les ennemis marcher à Mons.

M. le duc de Vendôme ne fut pas de cet avis, et, trouvant des difficultés presque insurmontables à cette entreprise, il pensa que si le siége de Mons avait lieu, il vaudrait mieux rassembler toutes ses forces et marcher aux ennemis, profitant de la supériorité qu'on avait sur eux et de l'avantage des pays ouverts où l'on pouvait les attaquer [1].

Pendant qu'on s'occupait du parti qu'il y aurait à prendre suivant ce que feraient les ennemis, ils s'attachaient de leur côté à nous donner des inquiétudes sur différents points, et à faire leurs dispositions pour assurer la marche du grand convoi qu'ils assemblaient depuis si longtemps à Bruxelles. On fut informé le 6 que c'était le prince Eugène qui était chargé d'y pourvoir, et que pour cet effet il s'était rendu d'Ath à l'armée du duc de Marlborough, qu'il en avait tiré quarante bataillons avec un gros corps de cavalerie et de dragons, vingt pontons et huit pièces de canon; que pendant la nuit du 3 au 4 il avait passé la Lys sur le pont de Comines, et était allé camper à Helchin, près du pont d'Espierres; que le 4 au soir il avait passé l'Escaut, et que le lendemain il avait rejoint avec toutes ces troupes la partie de son armée qu'il avait laissée à Ath.

D'après cet avis, monseigneur le duc de Bourgogne persuadé que ce mouvement n'avait pour objet que de conduire le convoi à l'armée du duc de Marlborough, campé entre Warneton, Comines, Verwick et Menin, détacha du camp de Lovendeghem, sous les ordres de MM. du Rosel et de Coigny, trois brigades d'infanterie, les carabiniers, une brigade de

[1] M. de Vendôme estimait qu on pouvait mettre ensemble cent trente-quatre bataillons et deux cent cinquante escadrons.

cavalerie et tous les dragons. Ces troupes partirent le 6, passèrent par Gand et allèrent camper à Melle, entre cette ville et les deux Escaut, afin d'être à portée d'inquiéter le convoi.

M. le maréchal de Berwick se proposait, de son côté, d'aller camper le 7 entre Condé et Mortagne; de mettre l'Escaut devant lui, et d'y faire plusieurs ponts qui pussent lui donner également la facilité de fourrager sur la droite de cette rivière et d'entreprendre sur le convoi; mais on fut trompé et sur le moment de son départ et sur la direction de sa marche.

Dès le 6 à midi, le convoi entier était parti d'Anderlecht près de Bruxelles, escorté par les troupes que le prince Eugène avait laissées sous cette place, et qui étaient commandées par le prince de Hesse. Il était composé de soixante et dix pièces de vingt-quatre livres de balles, de plusieurs autres de douze et de seize livres, de soixante mortiers et de cinq mille chariots chargés de munitions. Tout cet attirail, au lieu de marcher vers l'Escaut, prit le chemin de Soignies, où le prince Eugène, avec les troupes qu'il avait à Ath, alla camper ce jour-là pour le recevoir.

La marche du prince Eugène sur Soignies fit croire que les ennemis en voulaient à Mons ou à Namur, et cela était d'autant plus vraisemblable que si le convoi eût dû arriver sur l'Escaut, il ne fallait pas que le prince Eugène, pour couvrir sa marche, s'avançât jusqu'à Soignies, mais seulement jusqu'au défilé de Tubize. Ce furent même ces considérations qui déterminèrent M. le maréchal de Berwick à abandonner la résolution qu'il avait prise d'aller camper entre Condé et Mortagne, et qui l'engagèrent à se mettre plus à portée de Mons et de la Meuse. Il marcha le 7 de Valenciennes vers l'Hongnau, et campa avec cinquante-trois escadrons à la gauche de ce ruisseau, la droite à Quevrechin, la gauche à

Crépin près Condé; il fit en même temps avancer à Maubeuge quatre bataillons et quatre régiments de dragons aux ordres de M. de Verac, pour se jeter au premier mouvement que les ennemis feraient de ce côté-là, les uns dans Charleroi, et les autres dans Namur. M. le maréchal de Berwick laissa près de Saint-Ghislain M. de Saint-Fremont avec vingt-six escadrons, et à Mortagne M. de Mortany avec huit cents chevaux destinés à observer ce qui pourrait se passer du côté d'Ath, d'Enghien et de Hal. Sept cents chevaux restèrent à Douai, deux cents à la Bassée, et deux cents à Arras. Mais cette disposition ne dura pas longtemps; on s'aperçut bientôt qu'on avait pris le change sur la destination du convoi des ennemis, qui arriva ce même jour à Soignies.

Le lendemain matin le prince Eugène se remit en marche, de même que toutes les troupes qui étaient à ses ordres, excepté cinq bataillons et dix-huit escadrons qu'il renvoya à Bruxelles. Il quitta alors la chaussée de Mons, prit le chemin de Louvignies et de Cambron, et arriva le soir à Ath,

Le 9 à la pointe du jour, tout le convoi passa le Dender sur quatre ponts qu'on avait construits près d'Ath, prit le chemin de Celles, et marcha entre deux colonnes que forma l'armée du prince Eugène, qui était composée de cinquante bataillons et cent escadrons.

Il n'était plus possible de douter que ce ne fût Lille ou Tournay que les ennemis avaient en vue. M. le maréchal de Berwick décampa en conséquence le même jour de Quevrechin, et s'étant fait joindre par la cavalerie que M. de Saint-Fremont avait sous Saint-Ghislain, il alla camper avec soixante et dix-neuf escadrons près de Mortagne, entre la Scarpe et l'Escaut, sa droite à cette dernière rivière, son quartier à Château-l'Abbaye. Il fit revenir les troupes qu'il avait envoyées à

Maubeuge, ainsi que l'infanterie qu'il avait à Mons, à Namur et à Douai, et, à mesure qu'elle arriva, il la plaça le long de la Scarpe vis-à-vis de Saint-Amand. Il fit entrer dans Tournay deux bataillons et un régiment de dragons, et à Lille, un autre régiment de dragons, trois bataillons et deux cents chevaux. On jugea ces garnisons suffisantes pour ces places, qui, d'ailleurs, étaient pourvues de tout ce qui était nécessaire à leur défense.

Cependant le convoi des ennemis, continuant sa marche sans rencontrer le moindre obstacle, arriva le 10 à Pottes et Escanaffle sur l'Escaut. Il était si bien escorté par les deux colonnes de l'armée du prince Eugène, que pour l'attaquer il eût fallu donner une bataille, et l'on n'osa rien entreprendre.

Le 11, il commença à passer l'Escaut sur quatre ponts construits à Pottes, et ce fut pour en assurer les débouchés que le prince Eugène alla ce jour-là camper à Helchin, sur la rive gauche de cette rivière.

Le 12, les ennemis firent de tous côtés des mouvements qui manifestèrent leurs desseins sur Lille, et l'on sut que le prince Eugène devait commander le siége, et M. de Marlborough, l'armée d'observation.

Le même jour, au matin, le convoi ayant achevé de passer l'Escaut, on leva les ponts de Pottes, et l'artillerie, consistant en quatre-vingts pièces de batterie, vingt autres de moindre calibre et soixante mortiers, marcha par Reckem à Menin; de là elle devait prendre le grand chemin de Lille.

Le prince Eugène, pour couvrir sa marche et contenir en même temps la garnison de Tournay et donner de l'inquiétude à cette place, partit d'Helchin avec la plus grande partie de son armée, passa le ruisseau d'Espierres sur plusieurs ponts et alla camper à Templeuve, la droite à ce village, la gauche

tirant vers Chin, à une lieue de Tournay. Ses hussards et quelque infanterie s'étant avancés, par le défilé de Chin, vers la prairie de Tournay, pour enlever des bestiaux, furent attaqués par des détachements de la garnison. Ils perdirent dans cette occasion plus de quatre-vingts hommes tués, sans les blessés et les prisonniers.

Le duc de Marlborough ayant, de son côté, décampé de Warneton et de Verwick, passa la Lys à Menin avec le gros de son armée, et alla à Helchin rejoindre les troupes que le prince Eugène y avait laissées. Il établit son quartier et sa droite à Helchin, et porta sa gauche au delà du moulin de Clare, tirant vers Menin.

Le reste de son armée, consistant en trente bataillons et vingt-huit escadrons aux ordres du prince de Nassau, qui avait passé la Lys la veille au soir à Verwick, arriva à huit heures du matin à la vue de la porte de Saint-André de Lille, et campa la droite à Marquette, sur la Deule, occupant l'abbaye de Marquette, la gauche au chemin de Menin vis-à-vis de la porte de la Madeleine. Pendant la nuit, ces troupes investirent la place de ce côté-là.

Le 13 au matin, le prince Eugène se remit en marche, passa par Pont-à-Tressin et alla achever l'investissement de Lille; il établit son quartier à l'abbaye de Los, sur la haute Deule. Celui du prince de Nassau fut à l'abbaye de Marquette.

Les troupes du siége se montaient à cinquante-deux bataillons, et celles de l'armée d'observation à soixante et douze bataillons et cent vingt-quatre escadrons que le duc de Marlborough avait réunis au camp d'Helchin. Ce général fit ouvrir des chemins pour communiquer avec le prince Eugène et lui envoyer les renforts dont il pourrait avoir besoin. Voulant se

mettre en état d'empêcher la jonction des armées du roi, il fit rétablir les quatre ponts de Pottes.

Il paraîtra sans doute surprenant que les ennemis, après avoir tiré du fond de la Hollande et rassemblé à Bruxelles l'immense quantité d'artillerie et de munitions nécessaire pour un siége aussi important, soient parvenus à les faire arriver jusqu'à Menin avec le secours des rivières dont nous tenions les passages, et sans avoir rencontré aucun obstacle, quoique leur convoi, composé de cinq mille voitures, eût à passer entre nos deux armées et eût plusieurs rivières à traverser.

M. le maréchal de Berwick ne fut point blâmé de ne s'être point opposé à la marche, parce qu'ayant jeté son infanterie dans les places, et n'ayant plus que la cavalerie, il ne pouvait rien entreprendre sans se commettre à un combat avec un ennemi infiniment supérieur. On pensa au contraire que monseigneur le duc de Bourgogne aurait pu s'ébranler et marcher au-devant du convoi avant qu'il eût passé l'Escaut; mais on avait préféré à tout autre objet la conservation de Gand et de Bruges, et on avait craint de faire quelque mouvement dont le duc de Marlborough eût pu profiter pour nous déposter de Lovendeghem.

Il n'était pas moins étonnant que les ennemis, quoique avec des armées formidables, ne pouvant se flatter d'être supérieurs aux forces que nous pouvions rassembler, osassent entreprendre un siége aussi important que celui de Lille, la plus forte place des Pays-Bas, bien pourvue de troupes et de munitions, et qui pouvait être secourue par deux armées composées de l'élite des troupes de France.

Lille, capitale de la Flandre française, avait été prise par le roi en 1667, et cédée à sa majesté par le traité d'Aix-la-Chapelle en 1668; depuis ce temps, M. le maréchal de Vauban

l'avait fortifiée et y avait bâti une citadelle que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre. Il remit un projet de défense à M. de Puy-Vauban, son neveu, ingénieur en chef et lieutenant général des armées, qui s'était rendu dans la ville, ainsi que MM. de Lée et de Surville, aussi lieutenants généraux; M. de la Frezelière, maréchal de camp et lieutenant général de l'artillerie, plusieurs autres officiers de distinction et de tous grades, animés par le désir d'avoir part à l'honneur de la défense d'une place aussi importante, s'y étaient aussi enfermés. M. le maréchal de Boufflers y commandait, comme on l'a déjà dit. Depuis le 28 juillet qu'il y était entré, il s'était occupé à la mettre en état de défense, soit en faisant réparer ses fortifications, soit en y ajoutant de nouveaux ouvrages, et en l'approvisionnant en tous genres. La garnison était composée de vingt bataillons, sept escadrons de dragons et deux cents chevaux, y compris le renfort que M. le maréchal de Berwick y avait envoyé le 10; et les magistrats de la ville, voulant signaler leur zèle et leur fidélité, levèrent quatre régiments de milice bourgeoise de cinq cents hommes chacun: leur destination était de partager les travaux de la garnison.

Aussitôt que M. le maréchal de Berwick vit les ennemis s'attacher au siége de Lille, il envoya au Pont-à-Raches, passage important sur la Scarpe, près de Douai, un détachement de six bataillons et un régiment de dragons, aux ordres de M. de Croissy, qui y arriva le 13 au matin; il fit en même temps rompre tous les ponts de la Scarpe, excepté les ponts-levis, dont il confia la garde à de petits détachements. Il avait résolu d'aller camper sous Douai, dans la vue de couvrir la frontière; mais il jugea plus à propos de rester dans son camp de Château-l'Abbaye, près de Mortagne, et d'y attendre les ordres de monseigneur le duc de Bourgogne sur ce qu'il aurait à faire. Il écri-

vit à ce prince pour lui communiquer ses idées sur les opérations, et lui proposer en faveur de Lille une diversion sur Bruxelles; il fit à la cour la même proposition.

Le roi n'approuva pas ce projet : l'intention de sa majesté était qu'on réunît ses forces et qu'on marchât directement et sans retard au secours de Lille. Les ordres de sa majesté étaient précis à cet égard; elle les réitéra dans une lettre qu'elle écrivit le 14 à monseigneur le duc de Bourgogne. Quant aux moyens de les exécuter, ils sont indiqués dans un mémoire que M. de Chamlay remit à la cour le 16. Mais on n'était pas d'accord à l'armée sur le moment où il conviendrait de marcher. Monseigneur le duc de Bourgogne pensait qu'il n'y avait pas de temps à perdre; M. le duc de Vendôme, au contraire, voulait qu'on laissât l'infanterie des ennemis s'émousser au siége, et quoiqu'il y eût cinq marches depuis Gand jusqu'à Tournay, où il fallait réunir les deux armées pour marcher de là aux ennemis, il pensait que, Lille pouvant tenir plus de trois semaines, on aurait tout le temps nécessaire pour l'opération.

Après que ce point eut été bien discuté, monseigneur le duc de Bourgogne décida le 17 qu'on se mettrait en marche du 22 au 25, temps où l'on prévoyait que les ennemis ouvriraient la tranchée devant Lille. Le projet était de faire à Grammont, sur le Dender, la jonction avec M. le maréchal de Berwick et de se porter ensuite, par Leuze et Tournay, dans les environs de Douai.

Le roi n'approuva pas plus cette idée que le projet du siége de Bruxelles. Sa majesté craignait non-seulement que, M. le maréchal de Berwick se portant à Grammont, la Picardie et le Cambrésis ne se trouvassent découverts, mais aussi que le duc de Marlborough, étant campé à Helchin, et ayant quatre ponts sur l'Escaut, ne s'avançât vers le Dender, et qu'avant la

jonction des deux armées il n'attaquât celle qui serait le plus à portée de lui. Sa majesté prévoyait aussi que, quand même on parviendrait à prévenir M. de Marlborough, on lui prêterait le flanc dans la marche qu'on aurait à faire de Leuze à Tournay, et qu'en partant de Tournay pour aller à Douai, l'arrière-garde pourrait courir beaucoup de risques.

En conséquence, sa majesté manda le 19 à monseigneur le duc de Bourgogne que le parti le plus sûr était de se mettre en mouvement le 22 ou le 23, de s'avancer diligemment de Gand vers Alost ou Ninove, et, après avoir passé le Dender, d'aller droit à Enghien, de là à Soignies, ensuite à Mons, en forçant les marches, de manière qu'on pût arriver en cinq jours sous cette place, d'où la jonction se ferait facilement.

Sa majesté voulait que M. le maréchal de Berwick restât à son camp près de Mortagne, et qu'on ne déplaçât aucune des troupes qu'il avait fait avancer au Pont-à-Raches, à moins que M. le duc de Bourgogne, pendant sa marche, ne fût informé de celle du duc de Marlborough vers le Dender avec des forces suffisantes pour le combattre. Son intention, dans ce cas, était que ce prince évitât le combat, ou qu'il se fortifiât d'une partie des troupes de M. le maréchal de Berwick.

En un mot, sa majesté était décidée pour la marche de monseigneur le duc de Bourgogne par Mons, et ensuite par Valenciennes ou Douai; et elle ordonna à ce prince de prendre ses mesures pour arriver à Mons au plus tard le dernier jour du mois, tandis que M. le maréchal de Berwick observerait les mouvements des ennemis et chercherait à les inquiéter, et à les arrêter s'ils s'avançaient pour passer le Dender.

La cour, en instruisant M. le maréchal de Berwick des volontés du roi, lui manda que la jonction se ferait sans qu'il se déplaçât; que l'armée de M. le duc de Bourgogne, après être

arrivée à Mons, se rendrait par Quiévrain à Saint-Amand, et qu'alors il pourrait faire l'avant-garde avec une partie de ses troupes et marcher du côté d'Orchies ou de Douai, si les circonstances exigeaient qu'on fît ce détour; que pour mettre ensuite toutes les forces à portée de marcher au secours de Lille, il faudrait les réunir sur la Marcq, occuper tout le terrain depuis cette rivière jusqu'au delà de Seclin, tenir les hauteurs autant qu'il serait possible, et chercher les pays ouverts pour pouvoir faire agir la cavalerie.

C'était le projet qui pouvait s'exécuter avec le plus de sûreté; mais comme on s'éloignait beaucoup de Gand et de Bruges, que le temps n'avait pas permis de mettre en bon état de défense, il était à craindre que les ennemis ne prissent le parti d'abandonner l'entreprise de Lille et de marcher à Gand. Cette place ne pouvait tirer de l'inondation qu'une faible défense, tant à cause du manque d'eau dans la saison où l'on était, que par le besoin qu'on en avait pour les moulins nécessaires à la subsistance des habitants et des troupes.

Ces considérations confirmèrent monseigneur le duc de Bourgogne dans son sentiment, et, persistant dans son projet de faire sa jonction à Grammont, il écrivit au roi pour en faire connaître de nouveau les raisons à sa majesté; et, comme il se proposait de se mettre en marche le 25, il manda à M. le maréchal de Berwick de se rendre le 27 à portée de Grammont; mais ce n'était pas l'avis de ce général, et l'on rapportera une lettre de lui à M. de Chamillart par laquelle il lui explique tous les motifs qui l'engageaient à préférer le projet de se joindre près de Saint-Amand.

Lettre de monseigneur

Je redépêche aujourd'hui ce courrier à votre majesté pour l'informer que notre parti est enfin pris. Nous retirons ces jours-ci les

Le duc de Bourgogne au roi. Camp de Lovendeghem, 21 août 1708.

troupes que j'ai envoyées au comte de Lamotte, avec cinq de ses bataillons, et samedi 25 nous passons l'Escaut pour camper à deux lieues par-delà Gand. Nous séjournerons le 26, jour auquel le maréchal de Berwick, ayant assemblé sous Mons ses troupes, à la réserve de la cavalerie, qu'il laisse pour couvrir l'Artois, et de la garnison de Tournay, marchera sur Enghien.

Le 27 au soir, nous nous joindrons à Grammont avant que les ennemis puissent marcher à l'un ni à l'autre, et nous serons en état de continuer de là notre route, laissant le Dender à gauche si le duc de Marlborough n'a point passé l'Escaut, ou le laissant à droite s'il est venu sur la Bonne, comme on dit qu'il doit faire. Nous serons le 30 à Tournay, et de là à portée de passer l'Escaut, de serrer l'ennemi et de voir ce qui se pourra entreprendre pour secourir Lille, ce que nous tenterons, à moins d'y trouver une impossibilité morale. Comme nous venions de former ce projet, qui me paraissait le seul convenable dans la situation présente, et conforme à vos intentions, la lettre de votre majesté a été dechiffrée : je l'ai aussitôt communiquée au duc de Vendôme, et j'ose dire à votre majesté qu'il est impossible d'exécuter ce qu'elle nous y ordonne. Pour reprendre toutes choses par ordre, si Marlborough, passant l'Escaut, se portait sur le Dender avec sa seule armée, il devrait craindre de se trouver entre le maréchal de Berwick et nous, qui nous joindrions toujours en faisant un plus grand tour, et qui nous trouverions alors le double de lui. S'il prenait pour cette marche une partie de l'armée du prince Eugène, nous pourrions nous retirer chacun de notre côté, et cependant le siége de Lille n'avancerait point, ou très-lentement. Si étant joints nous avions une fois gagné le ruisseau de Leuze, nous le mettrions devant nous, et ce seraient bien plutôt les ennemis qui nous prêteraient le flanc que nous à eux. Pour quand nous aurons une fois passé Tournay, il serait à souhaiter que les ennemis vinssent charger notre arrière-garde, et, ne leur en laissant pas le temps,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2082, n° 246.

nous irions en bataille à eux, qui, en ce cas, auraient peine d'entrer devant nous dans leurs lignes; et, s'ils ne le faisaient pas, le secours de Lille serait alors aisé. Sur ce que votre majesté m'a dit que je devrais marcher par Ninove, Enghien, Soignies et Mons, nous ne saurions faire avec cent bataillons et cent quarante escadrons, quatre-vingts pièces de canon, deux cents caissons et beaucoup d'équipages, la même diligence que pourrait faire un corps de cavalerie légère. D'ailleurs il nous faudrait cinq marches pour gagner Mons, et les ennemis, qui sont déjà préparés à passer l'Escaut et à camper sur la Ronne, sur un simple bruit que nous marchons vers Alost, seraient à Soignies avant nous de trois marches et nous préviendraient d'un jour, nous coupant toujours le chemin de notre jonction et nous obligeant de nous rejeter sur Tubize, et de là sur Nivelle, pour rentrer dans notre pays. Je ne parle point du nombre immense de traîneurs que nous laisserions et qui seraient autant de prisonniers des ennemis.

J'ai déjà répondu à ce que votre majesté me mande, qu'il faut éviter Marlborough ou se faire joindre par une partie des forces du maréchal de Berwick, en cas que les ennemis viennent sur le Dender, et notre jonction ne se peut faire que de deux manières. Quant à ce qui regarde le péril de la Picardie et du Cambrésis, ce ne sera pas dans des temps comme ceux-ci que les ennemis se dégarniront de gros corps pour y faire pénétrer, et ce que le maréchal de Berwick laisse de cavalerie de ces côtés est suffisant pour s'opposer aux petits partis; d'ailleurs son voyage à Grammont sera très-court et le seul moyen pour effectuer notre jonction de manière que les ennemis ne la puissent traverser. C'est aussi cette jonction qui est le meilleur remède contre les inconvénients qui pourraient nous arriver dans notre marche; et quand le maréchal de Berwick demeurerait à Mortagne, il n'empêcherait pas Marlborough de faire tel mouvement qu'il voudrait, et ne lui causerait pas une grande inquiétude : elle sera plus grande s'il nous voit joints une bonne fois. Quant à ce qui regarde le temps de notre marche, je le presse autant qu'il m'est possible.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart. Camp de Château-l'Abbaye, 21 août 1708[1].

Il me paraît que rien n'est plus juste que le raisonnement contenu dans la lettre du roi, et qu'il vaut mieux que monseigneur le duc de Bourgogne fasse un grand tour par l'autre côté du Dender, pour s'approcher de moi, que de me faire aller à Grammont pour ensuite revenir à Leuze sur Tournay. Le duc de Marlborough, me voyant ici avec une armée, ne doit pas naturellement s'avancer sur le Dender; car, en ce cas, on pourrait peut-être faire des manœuvres qui l'embarrasseraient, en m'approchant de Tournay de ce côté-ci de l'Escaut et en me mettant derrière la rivière d'Ere. De plus, l'armée du duc de Marlborough, n'étant que de soixante et dix bataillons, n'est pas assez nombreuse pour songer à attaquer ni même arrêter celle de monseigneur le duc de Bourgogne, lequel en partant de Gand aura cent deux bataillons. Si Marlborough fait venir des troupes du prince Eugène pour s'égaliser à peu près avec celles de monseigneur le duc de Bourgogne, alors, en rassemblant toutes les miennes, je pourrai, si le roi l'approuve, tenter le secours de Lille, d'autant plus que j'ai quatre-vingt-dix-huit escadrons, et que je pourrais, en cas de besoin, rassembler jusqu'à trente-cinq bataillons. Le prince Eugène a actuellement dans son camp soixante-quatre bataillons et autant d'escadrons. S'il envoyait à Marlborough quinze ou vingt bataillons, je deviendrais aussi fort que lui, vu qu'il faudra qu'il laisse du monde pour la garde de ses batteries. Le pis qui puisse arriver, c'est que je ne force pas ses lignes, car, étant supérieur en cavalerie, je ne puis jamais être battu; mais tout cela est raisonnement, lequel dépendra de la manœuvre que feront les ennemis après que monseigneur le duc de Bourgogne se sera approché du Dender; et si Marlborough prend le parti de ne pas s'éloigner du siége, monseigneur le duc de Bourgogne me pourra joindre par Saint-Ghislain et Condé, et puis nous porter tous ensemble sur la Marcq, d'où nous nous étendrons dans la plaine de Lille pour attaquer les lignes des ennemis entre la Marcq et la haute Deule.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2082, n° 250.

Jusqu'à ce que monseigneur le duc de Bourgogne approche, mes troupes resteront dans la situation présente, à l'exception des six bataillons que je ferai camper auprès de Condé, pour être plus à portée de me joindre, ou de passer de l'autre côté de l'Escaut, s'il en est besoin.

On ignorait encore à Versailles l'obstination avec laquelle monseigneur le duc de Bourgogne tenait à son sentiment, et l'on ne doutait point que ce prince ne se fût mis en marche pour exécuter les derniers ordres qu'il avait reçus, et qu'il n'arrivât le 26 sous Mons. Le roi même, ayant avis que la tranchée devait avoir été ouverte le 20, le pressa de nouveau de hâter sa marche pour pouvoir à la fin du mois être à portée de secourir Lille; et l'on voit par sa lettre à ce prince, du 22, que sa majesté lui laissait la liberté, si, en arrivant près des ennemis, le siége se trouvait avancé, de les attaquer, soit dehors, soit dans leurs lignes, sans attendre de nouveaux ordres, en prenant principalement ses mesures pour éviter une déroute, si l'on ne réussissait pas dans l'attaque.

Cette lettre ne produisit pas plus d'effet sur l'esprit de monseigneur le duc de Bourgogne que les précédentes. Non-seulement il ne s'était point mis en marche, comme il avait annoncé devoir le faire, mais, persistant dans la résolution de faire la jonction à Grammont, et ayant avis que la tranchée n'avait point été ouverte le 20, il resta dans son camp de Lovendeghem et envoya ordre à M. le maréchal de Berwick de ne faire aucun mouvement. Il paraît que monseigneur le duc de Bourgogne se crut d'autant plus fondé à se conduire ainsi, qu'il doutait encore que les ennemis voulussent s'attacher au siége de Lille, et qu'il était persuadé que, lorsqu'une fois ils le verraient s'éloigner de Gand, ils ne manqueraient

pas de s'y porter, ou de s'avancer vers la Picardie, au lieu qu'en attendant pour s'ébranler que la tranchée fût ouverte, ils ne pourraient plus s'opposer à la jonction, du moins avec toutes leurs forces, étant obligés alors de laisser un corps considérable au siége.

M. de Vendôme pensait comme monseigneur le duc de Bourgogne, et, voyant la lenteur des dispositions des ennemis, il doutait encore que leur véritable projet fût le siége de Lille. Depuis le 13 que cette place était investie, on ne voyait pas qu'ils eussent travaillé aux préparatifs de l'attaque avec toute l'activité qu'exigeait une pareille entreprise. Les lignes de circonvallation, qu'ils avaient commencées le 15, étaient fort peu avancées [1], et l'on avait avis d'une grande désertion parmi leurs pionniers, sans qu'ils cherchassent à les remplacer. On savait aussi que, M. le prince Eugène n'ayant pas assez de troupes pour occuper toute la circonvallation, une partie des tentes de son camp n'étaient tendues que pour ne point laisser voir de vide dans son front.

Cependant on apprit que la grosse artillerie, qui avait été déposée à Menin, était arrivée le 17 au camp devant Lille, sous l'escorte d'un renfort que le duc de Marlborough envoyait au prince Eugène, et que le parc était entre l'abbaye de Marquette et le village de Marcq, couvert d'un retranchement et de quelques redoutes. On fut aussi informé qu'on y assemblait une grande quantité de fascines et de gabions.

Le duc de Marlborough, toujours campé à Helchin, s'occupait principalement à perfectionner ses communications avec

[1] Ces lignes avaient leur droite à Haubourdin, sur la haute Deule, d'où, passant par le moulin de l'Arbrisseau et par les villages de Ronchin, Lezenne, Hellemmes, Flers, Marcq et Marquette, elles allaient, par Wambrechies, la cense de Cliquenoy, Lambersart et Lomme, se terminer à l'abbaye de Los.

l'armée de siége. Le roi Auguste et le landgrave de Hesse-Cassel arrivèrent à son camp le 19; ils se rendirent ensuite à celui du prince Eugène, pour être témoins du siége, qu'on pensait devoir être un des plus célèbres qu'on eût vus.

M. le maréchal de Boufflers, qui s'attendait chaque jour à voir ouvrir la tranchée, mit tout en œuvre pour être en état de faire la défense la plus longue et la plus vigoureuse. Il fit miner tous les dehors de la place dans les parties les plus susceptibles d'être attaquées; et, pour retarder l'approche du chemin couvert, il fit construire une lunette et une redoute du côté de la porte Saint-André, et occupa une cense qui était entourée de fossés. On fit aussi quelques ouvrages à la porte Saint-Maurice, à celle de Fives et à celle de Notre-Dame, et, pour donner plus d'eau à l'inondation, et la faire tourner autour de la citadelle, on fit à la Marcq des coupures qui produisirent tout l'effet qu'on devait en attendre.

Pendant ce temps, on faisait dans les deux armées du roi les dispositions nécessaires pour se réunir et marcher aux ennemis. Monseigneur le duc de Bourgogne rassembla pour cet effet au camp de Lovendeghem cent bataillons et cent quarante-cinq escadrons, non compris un corps de troupes qui devait rester aux ordres de M. de Lamothe pour la sûreté de Gand et de Bruges, et fit préparer à Douai cent pièces de canon. On ouvrit des marches jusqu'à Grammont, et les gros bagages furent envoyés par Bruges à Dunkerque. Dans ce même temps, il arriva à l'armée un convoi de grains, de farines, d'armes, de tentes, et un trésor dont on avait grand besoin.

M. le maréchal de Berwick se fit rejoindre au camp de Château-l'Abbaye, près de Mortagne, par quatre bataillons, aux ordres de M. d'Hautefort, qu'il avait envoyés à Ypres, et retira de cette place trois mille hommes des débris de la grande armée,

qui s'y étaient rendus après le combat d'Oudenarde. Il se disposait à aller au-devant de monseigneur le duc de Bourgogne avec vingt-cinq bataillons et quatre-vingt-dix-huit escadrons, laissant à Douai un bataillon et neuf cents chevaux destinés à empêcher les petits partis des ennemis de pénétrer dans la Picardie. Il mit à Tournay un bataillon de plus que la garnison ordinaire, huit cents chevaux et deux mille cinq cents hommes des débris de la grande armée, destinés à la rejoindre, ainsi que ceux qu'on retirait d'Ypres.

Les ennemis, instruits de ces différentes dispositions, prirent de leur côté des mesures pour se mettre en état d'en prévenir l'exécution. Le duc de Marlborough se disposa à passer l'Escaut, afin de chercher à empêcher la jonction, et se débarrassa de ses gros équipages, qu'il renvoya le 22 à Menin. Le prince Eugène devait contribuer à l'exécution de ce grand projet en lui envoyant un gros détachement de son armée, mais cela ne l'empêcha pas de commencer le siége; il n'attendit pas même que les lignes de contrevallation fussent achevées : il ouvrit la tranchée dans la nuit du 22 au 23 et forma deux attaques, l'une dirigée sur l'ouvrage à corne de la porte Saint-André, l'autre sur l'ouvrage à corne de la Madeleine, les deux attaques séparées par la Marcq. M. le maréchal de Boufflers fit sur celle de la porte de la Madeleine une sortie, dans laquelle les ennemis perdirent environ trois cents hommes, mais qui ne les empêcha pas d'établir leur parallèle à deux cent cinquante toises du chemin couvert.

Le 23, l'armée du duc de Marlborough décampa d'Helchin, passa l'Escaut sur les ponts de Pottes et alla camper à Wadripont, entre la Ronne et la Laye, la droite à Forest et Amougies, la gauche à Escanaffle, sur le chemin de Lessines. Un détachement de l'armée du prince Eugène s'avança en même temps jusqu'à

Lamponpont, sur le chemin de Lille à Espierres, à portée de joindre le duc de Marlborough.

Monseigneur le duc de Bourgogne ignora jusqu'au 25 que la tranchée fût ouverte devant Lille; mais, informé du mouvement de M. de Marlborough, il ne douta plus qu'il ne vînt ou pour protéger le grand convoi de munitions qui était préparé à Bruxelles, ou pour s'opposer à notre jonction, en combattant l'une des deux armées avant qu'elles fussent réunies. On sentit alors combien il était nécessaire de les couvrir du Dender pendant leur marche.

On en avait toujours connu l'importance à la cour, et, quoique l'on n'eût encore à Versailles aucune nouvelle, ni de l'ouverture de la tranchée, ni du mouvement de M. de Marlborough, le roi manda de nouveau à monseigneur le duc de Bourgogne, le 24, de se mettre, sans perdre de temps, en marche pour aller passer le Dender à Ninove, et se joindre, s'il était possible, le 27, avec M. le maréchal de Berwick, afin de continuer ensuite la marche vers Mons par le même côté de la rivière, évitant par ce moyen les risques que l'on pourrait courir en marchant entre le Dender et l'Escaut.

Monseigneur le duc de Bourgogne, après avoir reçu la lettre du roi, avait déjà pris son parti. Informé le 25 de l'ouverture de la tranchée, époque qui devait décider son mouvement, il l'avait fixé au 27, et s'était déterminé à se diriger sur Ninove, pour y passer le Dender. M. le maréchal de Berwick devait, de son côté, suivant les ordres de ce prince, aller camper le 26 entre Mons et Saint-Ghislain, et se rendre les jours suivants à portée de le joindre à Ninove ou à Grammont. On espérait qu'au moyen de ces dispositions, la jonction se ferait sans que le duc de Marlborough pût s'y opposer; mais on remit au temps où elle serait faite à se décider sur le parti qu'il y

aurait à prendre pour marcher, ou à la droite ou à la gauche du Dender.

La cour changea de sentiment dès qu'elle fut instruite de l'ouverture de la tranchée et du mouvement du duc de Marlborough, et on forma à Versailles un nouveau projet, suivant lequel les deux armées devaient agir séparément : c'est ce que le roi expliqua lui-même dans sa lettre du 26 à monseigneur le duc de Bourgogne.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 26 août 1708 [1].

Je vois par la lettre que vous m'avez écrite du 23 que, sur les avis qui vous étaient venus que le duc de Marlborough avait passé l'Escaut, n'en ayant point encore de l'ouverture de la tranchée devant Lille, vous aviez mandé au maréchal de Berwick de surseoir sa marche jusqu'à ce qu'il en fût certain, et que les ennemis, attachés tout à fait au siége, n'eussent plus assez de forces à l'armée du duc de Marlborough pour s'opposer à votre passage. Vous devez avoir été informé depuis ce temps-là, par la lettre du maréchal de Boufflers du 23, que la tranchée avait été ouverte le 22, à dix heures du soir, et qu'ils attaquaient la place par les tenaillons. Le siége va son train; les batteries n'avaient point encore tiré hier 25 au matin. Il est difficile de comprendre comment ils peuvent suivre tant de différents objets à la fois, et encore davantage qu'ils y réussissent. Il y a pourtant bien de l'apparence que le duc de Marlborough n'a point passé l'Escaut sans être déterminé à combattre l'armée que vous commandez, ou celle du maréchal de Berwick, pendant qu'elles seront en marche pour se joindre, et cette jonction m'a paru si dangereuse à tenter, qu'après y avoir bien pensé je la crois absolument inutile. L'objet de tous les mouvements qui se font de part et d'autre étant uniquement la conservation ou la prise de Lille, on peut secourir cette place sans se commettre au sort d'une bataille, qui se donnerait dans un trop

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 64.

grand éloignement pour obliger les ennemis à abandonner cette entreprise, ou du moins s'il arrivait quelque contre-temps qui empêchât votre jonction, ou qui retardât votre marche, les ennemis pourraient se rendre les maîtres de la ville, dont la perte serait irréparable.

Pour ne point tomber dans ces inconvénients, je ne vois qu'un seul parti à prendre, quoiqu'il ait ses difficultés : c'est celui qui m'a paru le meilleur de tous, et celui que je désire que vous vous mettiez en état d'exécuter avec toutes les précautions, le secret et la bonne conduite que demande une affaire de cette importance; il faut pour cela que tous vos mouvements soient bien concertés avec le maréchal de Berwick, et qu'au lieu de s'approcher de vous pour vous joindre, il se fortifie du plus grand nombre de troupes qu'il pourra rassembler, et qu'incontinent après qu'elles l'auront joint dans le lieu où il est, ou à portée de Valenciennes, il s'avance en deux marches forcées sur les lignes ennemies, que vous soyez informé deux ou trois jours auparavant du mouvement qu'il fera, que vous le préveniez en vous avançant avec toute votre armée du côté d'Alost, que vous preniez vos mesures pour avoir du pain au moins pour six jours. Si le duc de Marlborough se fait joindre par une partie des troupes qui sont au siége pour marcher à vous, à dessein de vous combattre, votre armée étant composée de cent un bataillons et cent quarante escadrons, le Dender entre vous et lui, il aura bien de la peine à passer cette rivière devant vous, et rien ne vous empêchera de trouver des postes assez avantageux pour éviter de donner un combat; mais, dans ce cas, il laisserait si peu de troupes pour le siége et pour la garde des lignes, qu'il ne serait pas difficile au maréchal de Berwick, en prenant ses mesures avec le maréchal de Boufflers, d'entrer dans les lignes et de faire un tel dérangement dans le camp des ennemis, qu'ils ne seraient plus en état de continuer le siége, et vous pourriez pour lors vous retirer à Gand sans vous commettre à une action. Si, au contraire, le prince Eugène fortifiait son armée, et qu'il y eût au moins soixante bataillons et autant d'escadrons dans les lignes, quoique ce soit peu par proportion à ce que le maréchal de Berwick

serait en état de mener avec lui, qui pourrait composer une armée de trente-six bataillons et de cent escadrons, non compris la garnison, qui serait en état d'agir en même temps, il semble que ce que le duc de Marlborough aurait avec lui ne serait pas suffisant pour vous empêcher de continuer votre marche et d'arriver à Mons; j'ai même peine à croire qu'il voulût s'y exposer en passant le Dender et l'Escaut, et s'éloigner entièrement de l'armée du siége. Vous savez que dans les deux armées ennemies il ne peut y avoir au plus que cent trente-six bataillons et deux cent trente escadrons; celle que vous commandez et celle du maréchal de Berwick ont au moins un pareil nombre; ils ont la garde des lignes, celle du camp et le service de la tranchée, qui en doit consommer une partie. C'est ce qui me donne lieu de croire, en vous conduisant de part et d'autre avec précaution, qu'on peut conserver Lille et Gand en même temps.

Si par l'événement, les ennemis faisant leur principale affaire de la prise de Lille, vous trouviez plus de facilité que vous n'aviez lieu d'espérer à vous rendre à Mons, j'ordonnerai en ce cas au maréchal de Berwick de ne déterminer aucun mouvement pour entrer dans les lignes des ennemis que votre armée ne soit à portée de lui; il vous rendra compte chaque jour de ce qui viendra à sa connaissance, et je lui recommande bien expressément de ne rien hasarder sans une apparence presque certaine de réussir. J'ai pris sur moi cette dernière résolution et de vous faire connaître que mon intention est qu'elle soit exécutée en tout ce qui dépend de vous et de lui.

Lorsque monseigneur le duc de Bourgogne reçut cette lettre, il était trop tard : les armées étaient en marche pour suivre le premier projet, et on ne pouvait sans de grands inconvénients se soumettre aux nouvelles intentions du roi.

M. le maréchal de Berwick était parti le 26 de Château-l'Abbaye et s'était porté à Quaregnon, entre Mons et Saint-Ghislain, laissant seulement à Saint-Amand, pour la garde de

la Scarpe, huit cents chevaux, trois cents dragons et trois cents hommes d'infanterie, aux ordres de M. de Cherisey.

Monseigneur le duc de Bourgogne avait quitté le 27 le camp de Lovendeghem, et, après avoir passé l'Escaut à Gand, il était allé camper à Melle, la gauche au bas Escaut derrière ce lieu, la droite vers Merlebeke. Il avait laissé derrière le canal de Gand à Bruges, pour la sûreté de ces deux places, sept bataillons et quelque cavalerie, aux ordres de M. de Lamothe.

Les deux armées du roi continuèrent leur marche: celle de monseigneur le duc de Bourgogne se mit en mouvement à la pointe du jour, passa le Dender sur deux ponts qu'on avait jetés entre Ninove et Pollaere et campa près de Ninove, la droite à cette ville, la gauche au bois de Rachepaille. Cette marche fut très-longue, et les dernières troupes n'arrivèrent au camp qu'à minuit.

M. le maréchal de Berwick décampa le même jour de Quaregnon et, marchant par Enghien, alla camper à Herrines; il arriva avec sa cavalerie à six heures du soir; son infanterie ne s'y rendit que pendant la nuit.

Le 29, il en partit à la pointe du jour et alla camper le long du ruisseau de Viane, appuyant sa droite au Dender. Il alla de sa personne à Ninove.

Le 30, les deux armées se remirent en mouvement, se joignirent à Lessines et y campèrent; on fut alors en état de marcher en force vers Lille.

Mais, avant de se déterminer sur la route qu'on tiendrait, il fallait avoir des nouvelles du duc de Marlborough; quoiqu'on ne fût qu'à quatre lieues de Wadripont, on ignorait s'il y était encore ou s'il en était décampé. En l'y supposant, il n'était pas possible de prendre le chemin de Tournay; on lui

aurait prêté le flanc, et on se serait mis au hasard de donner inutilement un gros combat d'infanterie. Il fallait, en ce cas, continuer la marche par la droite du Dender et aller gagner Cambron, ensuite Mons. Au contraire, en le supposant parti de Wadripont et passé au delà de l'Escaut, toutes les difficultés étaient levées : on n'avait qu'à aller à Tournay par le chemin le plus court.

On resta dans l'incertitude jusqu'à la nuit du 30 au 31, qu'on eut avis qu'il venait effectivement de repasser l'Escaut et qu'il était rentré dans son camp d'Helchin, mais qu'il devait le lendemain se rapprocher de Lille; on apprit en même temps que depuis le 27 le prince Eugène battait cette place avec une artillerie si formidable, qu'il était à craindre que dans cinq à six jours la brèche ne fût praticable. Ce motif, joint à la liberté qu'avait monseigneur le duc de Bourgogne de marcher sur Tournay, engagea ce prince à prendre cette route et à ne plus différer d'aller au secours de Lille.

Le 31, l'armée décampa de Lessines et se porta à Braffe, dans la plaine de Leuze, à trois lieues de Tournay.

Le même jour, le duc de Marlborough quitta Helchin, remonta la rive gauche de l'Escaut et campa à Templeuve, éloigné de Tournay de deux lieues.

Le 1er septembre, monseigneur le duc de Bourgogne se remit en marche et alla camper sous Tournay, à la rive droite de l'Escaut; on jeta des ponts sur cette rivière au-dessus et au-dessous de la ville.

Le duc de Marlborough ne chercha point à disputer le passage, et alla ce jour-là camper derrière la Marcq, la droite à Pont-à-Tressin, la gauche à Pont-à-Marcq.

Le 2, l'armée du roi passa l'Escaut sur huit colonnes, et campa à la gauche de cette rivière près de Tournay, la droite

vers Blandain, la gauche à Ere, les dragons devant la droite, l'artillerie devant la gauche.

Le 3, on se remit en marche sur quatre colonnes; on prit d'abord le chemin de Cysoing, mais quand on n'en fut plus éloigné que d'une lieue on se replia à gauche pour entrer dans les défilés. On acheva la marche sur huit colonnes, et on campa près d'Orchies. L'arrière-garde n'y arriva que vers la pointe du jour.

Le 4, on marcha vers Mons-en-Pesvele, que l'on regardait comme le poste le plus favorable pour donner la facilité d'aborder les ennemis. L'armée y campa sur quatre lignes, dont deux d'infanterie et deux de cavalerie, la droite à la cense du Blocus, de l'autre côté de la chaussée pavée de Douai, la gauche au bois de Phalempin.

En arrivant au camp, monseigneur le duc de Bourgogne et le duc de Vendôme se rendirent sur les hauteurs de Mons-en-Pesvele, d'où ils virent les ennemis en mouvement, étendant leur droite fort loin derrière Seclin et leur gauche vers Fretain, où ils avaient eu auparavant leur droite, leur centre derrière le village d'Ennetières.

Comme ils avaient encore un gros corps à Pont-à-Marcq, on y fit marcher sept brigades d'infanterie de la droite, aux ordres de M. d'Artaignan. A son approche, les ennemis abandonnèrent ce poste; il l'occupa et campa sur la rive droite de la Marcq, qu'il mit devant lui.

Ce jour-là, la grosse artillerie destinée à attaquer les ennemis dans leurs retranchements arriva de Douai au camp. On eut alors près de deux cents pièces de canon, dont plusieurs de trente-six et de vingt-quatre livres de balles, les autres de douze, de huit et de quatre.

On fit aussitôt ouvrir des chemins pour pouvoir marcher

aux ennemis sur quatre colonnes; le pays était fort coupé de bois, de fossés et de haies vives pendant environ une lieue jusqu'au débouché dans la plaine de Lille.

Le 5, vers huit heures du matin, monseigneur le duc de Bourgogne et les généraux allèrent reconnaître la marche jusqu'à ce débouché : ils la trouvèrent difficile, mais non impraticable, et on travailla avec diligence aux ouvertures pour le passage des colonnes. Les ennemis avaient encore changé leur position : leur droite était alors vers Wattignies, sur le chemin de Douai à Lille, et leur gauche vers le village de Péronne.

On a prétendu que si l'on eût marché ce jour-là aux ennemis, ils n'auraient pas attendu, et qu'ils prenaient déjà des mesures pour lever le siége; mais les chemins n'étaient pas achevés, on craignait de s'exposer à combattre avant que les troupes fussent dégagées des défilés, et il s'agissait du gain ou de la perte d'une bataille qui devait décider du sort de la France. Toutes ces considérations, jointes à la diversité des opinions sur la manière dont il fallait s'y prendre pour s'assurer le succès d'une entreprise aussi importante, engagèrent monseigneur le duc de Bourgogne à retarder de quelques jours la marche de l'armée, ce qui donna aux ennemis le temps de se renforcer, de prendre une position et de la retrancher.

Le 6 on alla encore les reconnaître, et on eut des nouvelles plus positives de leurs dispositions. Le prince Eugène avait joint la veille le duc de Marlborough avec la plus grande partie des troupes du siége; le général Fagel avait amené huit bataillons, quelque cavalerie, et un convoi de poudre. M. de Marlborough avait porté sa droite à Noyelles, derrière Seclin, en avant de Templemars; elle était appuyée au marais de la

haute Deule, près des lignes de circonvallation, et couverte d'un chemin creux. La gauche s'étendait vers la Marcq, entre le village de Fretain, qu'elle avait devant elle, et celui de Péronne; elle était aussi couverte d'un ravin. Le centre, qui paraissait derrière le village d'Ennetières, n'était point couvert, et était au milieu d'une plaine d'une lieue et demie d'étendue. On pouvait y marcher par une ouverture d'une lieue, et nos débouchés dans cette plaine étaient assurés : il ne paraissait même pas que les ennemis pensassent à nous les disputer; mais, voyant que nous balancions à les attaquer, ils portèrent toute leur attention à s'accommoder dans leur position et à en rendre les approches difficiles. Comme leur centre était la partie la plus faible, ils employèrent toute la nuit du 5 au 6 à retrancher le village d'Ennetières et à y établir des batteries. Ils commencèrent aussi à faire sur tout leur front des retranchements, qui avaient leur droite à des bois près de Noyelles, enveloppaient Ennetières, et s'étendaient jusqu'à Fretain. Ils donnèrent à ces retranchements, comme aux lignes de circonvallation, dix à douze pieds de largeur et cinq de profondeur, avec un parapet de quatre pieds de hauteur. Ils n'étaient pas flanqués; il y avait diverses coupures, et derrière ces coupures, des traverses pour en défendre l'entrée.

La vivacité avec laquelle les ennemis travaillaient à ces retranchements indiquait bien qu'il n'y avait point de temps à perdre, et qu'en différant d'attaquer ils deviendraient beaucoup meilleurs; mais les généraux n'étaient pas d'accord, et il régnait parmi eux une mésintelligence fort préjudiciable au bien du service [1]. On va rapporter leurs différentes lettres au

[1] On a pu remarquer que dès le premier moment que monseigneur le duc de Bourgogne vint prendre le commandement de l'armée, il avait régné une grande mésintelligence entre ce prince et le duc de Vendôme. Elle ne fut assoupie qu'en apparence par

roi et à M. de Chamillart, lesquelles, en développant la contrariété de leurs sentiments, feront connaître la véritable situation dans laquelle on se trouvait, et l'incertitude malheureuse dans laquelle les différents avis jetèrent monseigneur le duc de Bourgogne.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Mons-en-Pesvele, 6 septembre 1708 [1].

La lenteur avec laquelle les ennemis poussent le siége de Lille a obligé monseigneur le duc de Bourgogne de dépêcher ce courrier à votre majesté pour recevoir ses derniers ordres et lui représenter la situation dans laquelle sont les ennemis. Ils sont placés dans la plaine de Lille, leur droite près de Templemars, appuyée à un marais, et leur gauche à Péronne, fermée par la Marcq. Il y a sur la gauche un chemin creux qui la couvre pendant un demi-quart de lieue, et sur leur droite un autre chemin creux qui la couvre en partie; l'entre-deux est une plaine unie qui dure près d'une lieue et demie. Pour nous, nous sommes ici à Mons-en-Pesvele, vis-à-vis du centre des ennemis. Nous sommes maîtres de la Marcq, et tous nos chemins sont faits pour nous porter sur huit colonnes à Seclin; notre débouché est sûr, et rien ne peut nous empêcher de porter notre gauche dans une belle plaine à la hauteur de la droite des ennemis; et quoiqu'il fût praticable d'attaquer les ennemis par le centre dont je viens de parler à votre majesté, qui dure une lieue et demie, cependant je trouve plus à propos de nous étendre auparavant vis-à-

les soins du roi et de M. de Chamillart. M. le maréchal de Berwick, ayant passé de la Moselle en Flandre, comme on l'a vu, marqua à la cour beaucoup de répugnance d'obéir à M. le duc de Vendôme dans le cas de la réunion des armées, et cela alla si loin, que ce ne fut qu'après les reproches les plus vifs de la part du roi et du ministre, et une décision précise de sa majesté, du 22 août, que M. le maréchal de Berwick, lors de la jonction, prit l'ordre une fois seulement de M. le duc de Vendôme. Après cette démarche, qui était contraire à son inclination, et qu'il n'avait faite que forcément, il ne fit plus de service que celui que lui prescrivit monseigneur le duc de Bourgogne : c'était l'intention du roi. La mésintelligence n'en devint que plus forte.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2083, n° 28.

vis de leur droite, d'y porter tout notre gros canon et, à la faveur de ce feu, éloigner les ennemis, et nous rendre maîtres de ce chemin creux, que nous rendrions, en y travaillant, praticable en peu de temps pour la cavalerie. Nous ne risquons rien, sire, à cette manœuvre, étant les maîtres de n'en prendre qu'autant qu'il nous plaît; et si cela ne réussissait pas, ce que j'ai cependant bien de la peine à croire, nous serons toujours en état d'attaquer l'intervalle d'une lieue et demie, qui est partout une belle plaine, à la réserve du village d'Ennetières, où les ennemis ont fait quelques batteries, qu'il nous sera aisé de détruire avec notre gros canon; enfin, il s'en faut beaucoup que cette affaire soit impraticable. Elle eût été bien plus difficile s'il eût fallu passer la Marcq devant les ennemis, ou les attaquer dans de bons retranchements. Cependant la plupart des officiers généraux ont jeté des doutes dans l'esprit de monseigneur le duc de Bourgogne, et c'est ce qui l'oblige d'envoyer ce courrier à votre majesté; depuis hier au soir je l'ai trouvé tout à fait changé. Cependant rien n'est plus préjudiciable aux intérêts de votre majesté. Je ne puis m'empêcher de lui dire que la plus grande partie des officiers généraux de cette armée ne se soucient point de perdre Lille, ni de la gloire de monseigneur le duc de Bourgogne et des armées de votre majesté. Ce que je vois me fait saigner le cœur; cependant ce sont les mêmes gens qui séduisent l'esprit de monseigneur le duc de Bourgogne, et en qui il a toute confiance. Depuis le brigadier jusqu'aux soldats, la bonne volonté est au-dessus de tout; mais parmi les officiers généraux, cela n'est pas de même. Je ne dis pas qu'il n'y en ait quelques-uns qui pensent comme il faut, mais le grand nombre l'emporte.

En finissant cette lettre, j'apprends que les ennemis commencent à se retrancher, ce qui marque qu'ils ne trouvent pas leur poste si bon que la plupart de ces messieurs l'ont trouvé; mais comme il est important de ne leur pas donner le temps de l'accommoder, il est de la dernière importance que votre majesté nous envoie ses derniers ordres en toute diligence.

J'ose encore lui ajouter que si nous nous retirons sans rien faire,

l'armée sera entièrement découragée, et je ne doute pas que cela ne cause une grande désertion.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart. Du camp de Mons-en-Pesvele, 6 septembre 1708 [1].

Je ne sais, monsieur, quel ordre le roi nous enverra, mais je sais bien qu'il n'a pas de temps à perdre à nous faire savoir ses intentions, afin que les ennemis n'aient pas le temps d'avancer les retranchements qu'on dit qu'ils font. C'est une chose pitoyable de voir que la bonne volonté de cette armée devienne inutile par les conseils du maréchal de Berwick et de quelques officiers généraux, qui détruisent en un moment dans l'esprit de monseigneur le duc de Bourgogne tout ce que je puis lui inspirer : cela dure depuis le commencement de la campagne; mais j'avoue que je n'y puis plus tenir: ainsi, je vous prie, en faveur de l'amitié que vous m'avez promise, d'obtenir mon congé du roi. Je ne m'en servirai qu'après la décision de l'affaire de Lille; et si sa majesté nous ordonne d'attaquer les ennemis, je m'y porterai avec la même vivacité que j'ai fait partout où je me suis trouvé; mais, cela fait, je ne puis continuer plus longtemps, et je tromperais le roi et vous, si je parlais autrement. Ainsi, je vous en supplie encore, de vous employer de manière que j'obtienne mon congé. Le roi n'a jamais refusé de pareilles grâces à personne, et sa majesté ne peut l'accorder à qui que ce soit qui la désire plus ardemment que je fais.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart. Du camp de Mons-en-Pesvele, 6 septembre 1708 [2].

Vous verrez, monsieur, par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire par la main d'un secrétaire, la position du camp des ennemis. Il s'agit de voir si l'on peut les y attaquer; ce ne peut être en les tournant, car leurs flancs sont bien appuyés : ainsi il faut nécessairement que ce soit par leur front. De l'autre côté de la Deule, c'est un pays impraticable où dix mille hommes en arrêteraient trente mille; entre la Marcq et la Deule, c'est tout de même : nous ne pouvons donc al-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2083, n° 29.

[2] *Idem*, n° 31.

ler à eux qu'entre la Marcq et la haute Deule. Ils nous ont abandonné tous les défilés pour venir sur eux; s'ils s'y étaient postés, il n'aurait pas été possible de les y forcer. Ils ont préféré le parti de se mettre dans une belle plaine en apparence, mais que l'on nous assure être coupée de ravins ou chemins creux à la droite et à la gauche de leur camp. Ils ont un village au centre qu'ils ont accommodé, et travaillent depuis hier à retrancher les endroits où l'on pourrait le plus facilement aborder leur camp. Je me crois obligé à vous parler franchement, n'ayant d'autre objet que le service du roi.

Quand nos troupes seraient aussi vigoureuses que je les ai vues l'autre guerre, il ne serait pas praticable d'attaquer un ennemi aussi fort du moins que nous, posté, retranché, et dont les flancs sont couverts, et qu'on ne peut déposter; mais avec une infanterie déjà rebutée et des bataillons peu nombreux, on courrait risque non-seulement d'être repoussé, mais d'être même ensuite culbuté totalement.

Il est triste de voir prendre Lille, mais il est encore plus triste de perdre l'unique armée qui nous reste, ou qui puisse arrêter l'ennemi après la perte de Lille. S'il y avait apparence de réussir, on pourrait hasarder; mais je vous avoue que je ne puis rien augurer de bon, si l'on se détermine à attaquer les ennemis où ils sont.

Monseigneur le duc de Bourgogne attendra les ordres du roi avant de prendre son parti. Si le roi ne juge pas à propos qu'on hasarde la bataille, il n'y a pas de temps à perdre de prendre la résolution sur ce que l'on fera le reste de la campagne, et je doute qu'il convienne que nous restions où nous sommes, car cela nous mettrait hors d'état de nous dégarnir pour envoyer des troupes à Ypres et à Tournay.

Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi.

J'avais eu dessein d'envoyer hier un courrier à votre majesté, pour lui rendre compte de nos marches et de la situation que les ennemis avaient prise; mais, comme ils faisaient encore hier beaucoup de mouvements, je crus qu'il fallait en être plus assuré auparavant.

Du camp de Mons-en Pesvele, 6 septembre 1708 [1].

Pour reprendre ce qui s'est passé depuis que je suis parti de Tournay, l'armée marcha le 3 sur quatre colonnes et prit d'abord la route de Cysoing; mais quand on en fut à une lieue, elle replia sur sa gauche pour entrer dans les défilés, et, se mettant sur huit colonnes, vint camper auprès d'Orchies, où l'arrière-garde n'arriva quasi qu'au jour. Le 4, elle marcha pour venir ici, comme le lieu le plus aisé pour aborder les ennemis. Le duc de Vendôme prit la tête avec la réserve de Chemerault et monta sur cette montagne, où j'arrivai quelque temps après. De là, nous vîmes que les ennemis marchaient étendant leur droite fort loin par derrière Seclin, que leur centre passait derrière Ennetières, et leur gauche était du côté de Fretain, où leur droite était auparavant. Nous nous campâmes ici, la gauche appuyée au bois de Phalempin et la droite de l'autre côté du pavé de Douai, tirant sur Orchies. Les ennemis avaient alors un assez gros corps à Pont-à-Marcq; mais Artaignan s'en était emparé avec sept brigades d'infanterie de la droite; ils l'abandonnèrent et Artaignan l'occupa. Nous commençâmes aussitôt à faire ouvrir nos chemins pour marcher à l'ennemi, et ils seront achevés incessamment. J'ai eu aujourd'hui des nouvelles plus certaines de sa situation : il a la droite appuyée au marais de la haute Deule, entre Seclin et Templemars, couverte de chemins creux; à son centre est le village d'Ennetières, où l'on a travaillé toute la nuit pour le retrancher, ou, du moins, pour y établir des batteries. Sa gauche tire sur Fretain et est pareillement couverte de chemins creux. Il y a une ouverture d'une lieue vers le centre, par où l'on peut marcher à lui sans trouver de ces obstacles, mais je crois que le village d'Ennetières est compris sur ce terrain. Nous avons nos débouchés assurés par des villages et des châteaux pour entrer dans la plaine, et, par le poste qu'occupe l'ennemi, il ne paraît pas qu'il veuille nous les disputer.

Le dessein du duc de Vendôme est d'appuyer sa droite au village d'Attiches, qui est à une demi-lieue devant notre centre, de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2083, n° 26.

mettre l'infanterie dans Seclin, qu'il compte que les ennemis n'occuperont pas, de porter sa droite de cavalerie entre ces deux villages, et d'étendre la gauche par delà Seclin pour faire face à la droite des ennemis; il prétend, avec son canon, sur lequel il se fonde absolument, déposter la droite des ennemis et, peut-être sans combattre, les obliger à changer de situation, tellement qu'ils ne nous ôteraient plus la communication avec Lille, auquel cas le siége serait levé, ou du moins les combattre dans un terrain égal.

Bien des gens trouvent ici la chose plus difficile que le duc de Vendôme ne se la figure, regardant que nous allons attaquer une armée égale à celle-ci, postée par des gens habiles, et qui a déjà eu un avantage ; que notre infanterie n'est point telle qu'on l'a vue autrefois, et qu'il est d'une extrême conséquence de ne pas hasarder cette armée à une déroute totale, dont les suites ne se borneraient pas à la prise de Lille. Je sais que sur ces précautions il y a toujours beaucoup à rabattre, que la volonté des troupes est meilleure qu'elle n'a jamais été, et que si, d'un côté, l'extrême confiance du duc de Vendôme est à craindre, de l'autre, les conseils timides ne le sont pas moins; mais, dans une affaire d'une aussi grande conséquence pour l'État que celle-ci, j'ai cru que je devais, selon les intentions de votre majesté, lui exposer notre situation et celle des ennemis, nos dispositions pour nous approcher d'eux, et recevoir enfin ses ordres sur la bataille décisive que nous sommes en état de donner, si vous le voulez. Ainsi, nous n'aurons, quand nous serons une fois à Seclin, qu'à marcher droit aux ennemis, en cas que le canon ne les ait pas dépostés. Sur notre gauche et notre centre, nous trouverons de la plaine, qui néanmoins est coupée de quelques fossés et hameaux; sur notre droite sera le village qui est présentement à leur centre et le pays coupé.

J'oubliais de dire encore à votre majesté que ce qui a fait le plus hésiter plusieurs gens était la crainte que l'on attaquât les ennemis par un plus petit front que celui qu'ils occupent, et en effet l'espace

entre Seclin et Attiches serait très-petit, si nous ne trouvions pas à pousser notre gauche par delà Seclin.

Le siége va lentement : on a peu tiré depuis quelques jours, et par une lettre d'hier, à quatre heures après midi, du maréchal de Boufflers, que j'ai reçue le soir, les sapes étaient à cinq ou six toises de la palissade; mais nous tenions encore le chemin couvert, et quelques avis disaient que les ennemis manquaient de poudre. Il peut leur en être venu par un convoi qui leur arriva hier, conduit par le général Fagel, escorté de huit bataillons et de quelque cavalerie. La plupart des troupes du siége les vinrent joindre hier, et un déserteur parti ce matin à huit heures m'assure qu'ils retranchent tout le front de leur camp, ce qui rendrait la chose encore plus difficile pour nous.

Si votre majesté ne jugeait pas à propos de nous faire attaquer l'armée des ennemis, peut-être pourrions-nous essayer à jeter quelques secours dans la place, par des endroits éloignés, pendant que les ennemis n'auraient attention qu'à nous, ou à troubler les convois qu'ils tirent de Bruxelles.

Quoi que votre majesté décide, je suis prêt à exécuter ses ordres, n'ayant d'autre but que le bien de son service, qui est celui de l'État, et de lui marquer en tout mon respect et mon attachement inviolable. Depuis cette lettre écrite, j'ai reçu plusieurs avis qui marquent que les ennemis ont commencé depuis hier à retrancher tout le front de leur camp : c'est une difficulté de plus, sur laquelle votre majesté décidera comme sur les autres.

Toutes les lettres et dépêches qu'on vient de lire parvinrent au roi par le même courrier. Sa majesté, surprise qu'après tant d'ordres réitérés de tout tenter pour secourir Lille on hésitât à combattre, manda de nouveau à monseigneur le duc de Bourgogne, par différentes lettres du 7 et du 9, que son intention était qu'il attaquât les ennemis, même au hasard de ne

pas les forcer à lever le siége, et au risque d'éprouver les malheurs inséparables d'un mauvais succès, moins déshonorant cependant, et pour sa personne et pour l'armée, que la démarche de ne s'être approché d'eux que pour leur voir prendre Lille.

Sa majesté avait déjà fait connaître plusieurs fois à monseigneur le duc de Bourgogne que son intention était qu'il combattît ses ennemis, et lui avait même expliqué par sa lettre du 5 la conduite qu'il aurait à tenir après le combat, quel qu'en pût être l'événement. Elle voulait que, s'il était heureux, il donnât ses premiers soins à rétablir les magasins et pourvoir Lille d'une garnison convenable, et qu'ensuite il allât faire le siége de Menin, supposé que l'armée ennemie, après avoir été battue, repassât l'Escaut et se trouvât hors d'état de donner de l'inquiétude pendant le reste de la campagne; que si, au contraire, l'événement était malheureux, il prît de bonne heure ses précautions pour se retirer avec l'armée sous Douai dans le meilleur ordre qu'il serait possible, et pourvoir en même temps à la sûreté des autres places, comme Ypres, Nieuport, Furnes, Aire, Saint-Omer, Béthune, Arras, Tournay et Valenciennes.

Les circonstances où l'on se trouvait par la mésintelligence des généraux et par l'irrésolution de monseigneur le duc de Bourgogne parurent au roi si intéressantes, que, non contente de s'expliquer aussi positivement par lettres, sa majesté se détermina à envoyer auprès de ce prince M. de Chamillart pour lui faire connaître encore plus particulièrement ses volontés. Ce ministre avait en même temps l'ordre de chercher à savoir par lui-même la vérité des choses, et de faire prendre une résolution prompte relativement à la situation où se trouveraient les affaires.

M. de Chamillart arriva le 9 au camp de Mons-en-Pesvele.

Il n'eut pas de peine à reconnaître que la besogne était encore plus difficile qu'on ne l'avait annoncé, et qu'après avoir tant différé d'attaquer les ennemis, le moment de les combattre était passé. Ils avaient profité du temps qu'on avait perdu à des conseils pour rendre leur position inattaquable; ils étaient parvenus à perfectionner leurs retranchements dans toute leur étendue.

Cependant les ordres du roi étaient si précis qu'il n'y avait plus à balancer. Enfin, on se décida le 10 : il fut résolu qu'on se rapprocherait des ennemis, et que, pour cet effet, on marcherait le lendemain, qu'on passerait la Marcq et qu'ensuite on marcherait à eux, suivant les nouvelles qu'on aurait de Lille et de l'état du siége. On se flattait qu'en s'approchant fort près des ennemis, on les forcerait, tant qu'on serait en présence, de suspendre le siége, ou du moins d'en ralentir l'activité, et que, gagnant ainsi du temps, la saison qui s'avançait leur opposerait des difficultés qui ne leur permettraient pas d'achever leur entreprise. On espérait que, par ce moyen, on éviterait de se commettre à un combat dont l'événement paraissait plus douteux que jamais.

On décampa donc le 11 de Mons-en-Pesvele. L'armée passa la Marcq et alla camper la droite derrière Ennevelin, le centre à Antreulle et Avelin, la gauche vers Seclin, le quartier général à Pont-à-Marcq. En arrivant, on poussa jusque sur le village d'Ennetières les troupes que les ennemis avaient en avant de leur centre. Lorsqu'ils virent qu'on marchait à eux, ils se mirent en bataille et se firent rejoindre par les troupes qu'ils avaient renvoyées au siége.

Le 12, au matin, monseigneur le duc de Bourgogne, voyant qu'ils occupaient encore le village de Seclin, le fit attaquer; ils l'abandonnèrent, mais, avant de se retirer, ils en brûlèrent une

partie. Aussitôt qu'on s'en fut emparé, on y porta la gauche de l'armée; on canonna en même temps le village d'Ennetières et quelques autres parties du front des ennemis, ce qui dura jusqu'à la nuit.

Ce jour-là et le lendemain furent employés à reconnaître les retranchements des ennemis. Monseigneur le duc de Bourgogne s'avança plusieurs fois avec M. le duc de Vendôme et M. le maréchal de Berwick jusqu'à demi-portée du canon des lignes, cherchant quelques points où l'on pût prendre des revers; mais cela fut trouvé si difficile, et le canon qui continuait de tirer sur les retranchements faisait si peu d'effet, qu'on jugea l'attaque impraticable. M. le duc de Vendôme seul pensa qu'avec du gros canon il serait possible de réussir dans un endroit qu'il avait reconnu en avant de Seclin; mais, peu confiant, ainsi qu'il le manda au roi, dans le mauvais esprit qu'il accusait quelques officiers généraux d'avoir répandu dans l'armée, et ne voyant que du danger dans de telles circonstances à entreprendre une action de vigueur, son avis pour ne point attaquer se réunit bientôt à celui de monseigneur le duc de Bourgogne, de M. le maréchal de Berwick et de M. de Chamillart.

Il ne fut donc plus question que de chercher quelque autre moyen de ne pas laisser Lille sans secours; il n'y avait pas de temps à perdre : on apprenait par M. le maréchal de Boufflers que, depuis la nuit du 7 au 8, les ennemis étaient logés sur quatre angles du chemin couvert, qu'ils continuaient de pousser leurs travaux avec la plus grande vivacité, qu'il y avait même des brèches au corps de la place, et que incessamment on serait fort pressé. On apprenait aussi qu'il était arrivé aux ennemis deux nouveaux convois de munitions; mais, cependant, qu'y ayant peu de poudre dans ces convois,

ils commençaient à en manquer, et qu'il leur devenait instant d'en recevoir par un autre convoi qu'on préparait à Bruxelles.

Ces considérations firent prendre, le 14, la résolution de tenter deux moyens pour secourir la place : l'un de placer l'armée de manière à interrompre tous les convois, le second de faire entrer dans la place pendant la nuit un détachement de mille grenadiers et de quatre mille hommes d'infanterie; mais ce dernier moyen ayant été jugé impraticable, comme on peut le voir par la lettre que M. le maréchal de Boufflers écrivit ce jour-là à M. de Chamillart, on y renonça, et on s'arrêta au premier, dont on espérait un heureux succès.

En conséquence, il fut décidé qu'on repasserait la Marcq le 15, qu'on irait chercher un poste du côté de Tournay, et qu'on ferait des détachements pour barrer tous les chemins par où les ennemis pouvaient recevoir des convois. On verra par une lettre de M. de Bergeyck combien il devenait important et décisif d'y réussir.

Le 15, l'armée décampa de Pont-à-Marcq, marcha sur quatre colonnes, et, après avoir repassé la Marcq, elle campa sur quatre lignes à Bersée, la droite tirant sur Auchy, la gauche à Mons-en-Pesvele.

Le 16, l'armée marcha encore sur quatre colonnes et alla camper à Orcq, près de Tournay, la droite au ruisseau de Templeuve, la gauche à celui d'Ere. M. de Chamillart quitta l'armée ce jour-là et se rendit à Douai; il en partit le lendemain pour retourner à la cour.

Monseigneur le duc de Bourgogne, en allant occuper le camp d'Orcq, avait formé le projet d'en retrancher tout le front et d'en détacher ensuite la cavalerie pour interrompre les convois des ennemis et s'approcher d'un pays où elle pût vivre facilement; mais, en y arrivant, cela fut reconnu unanimement

impossible, par plusieurs raisons : la première était qu'il aurait fallu un temps considérable pour faire ce retranchement; la seconde, qu'avant qu'il fût perfectionné, on n'aurait pu détacher aucune cavalerie, ni par conséquent s'opposer au passage des convois; et la troisième, que le pays avait été tellement mangé, que la cavalerie ne pouvait y subsister. Ces motifs déterminèrent monseigneur le duc de Bourgogne à se porter sur la droite de l'Escaut, entre Tournay et la Ronne, et à disposer les troupes de manière à couper aux ennemis la communication avec le Brabant, et être en même temps à portée de soutenir, toutes les fois qu'il serait nécessaire, le pays appartenant au roi.

Le 17, l'armée passa l'Escaut à Tournay et au-dessous de cette place et alla camper à Saulchoi, la droite à Herinnes, le centre à Obigies, la gauche à Tournay, l'infanterie en première ligne, la cavalerie en seconde ligne, l'Escaut devant le camp.

Le même jour, on fit des détachements pour occuper différents postes le long de cette rivière. M. de Chemerault alla à Melden, sur les hauteurs d'Oudenarde, avec vingt-cinq bataillons et trente-quatre escadrons; M. de Coigny à Berchem, avec les dragons, au nombre de vingt escadrons; M. de Souternon à Escanaffle, entre la Laye et la Ronne, avec neuf bataillons et dix escadrons, et M. de la Chastre à Pottes, avec un pareil nombre de troupes. On fit des ponts sur l'Escaut vis-à-vis de ces deux derniers endroits et on les retrancha. Tous ces corps pouvaient dans l'espace de six heures rejoindre l'armée, et ils se communiquaient depuis Tournay jusqu'à Oudenarde, de manière qu'on regardait le passage de l'Escaut entre ces deux places comme entièrement fermé aux ennemis. On comptait, d'un autre côté, les empêcher de tirer des convois, ni d'Ath, ni d'Oudenarde, ni de Bruxelles, où étaient leurs principaux magasins.

On pourvut aussi à la sûreté de l'Artois et de la Picardie, en envoyant derrière la Scarpe, dans les environs de Douai, vingt-trois escadrons aux ordres de M. le chevalier de Luxembourg; et comme M. le comte de Bergeyck avait formé le projet de surprendre Bruxelles, M. d'Alvelda alla le joindre à Mons avec dix bataillons espagnols; il fut suivi, le 18, par M. d'Ourches, avec une brigade d'infanterie et une de cavalerie, que monseigneur le duc de Bourgogne envoya à Mons dans le dessein de tenter un coup de main sur Bruxelles, ou d'en faire le siége si on ne réussissait pas. M. de Puiguion alla prendre le commandement de toutes ces troupes, et on fit partir de Douai douze pièces de gros canon pour se rendre à Mons.

M. de Lamothe s'était déjà avancé du côté de Bruxelles avec les troupes qu'il avait tirées de Gand et de Bruges; mais comme ces deux places demandaient aussi une attention particulière, et qu'il fallait veiller en même temps à ce que les ennemis ne tirassent point de convoi d'Ostende, il eut ordre de retourner à Gand; et, pour être en état de le renforcer si cela devenait nécessaire, on envoya de nouvelles troupes entre Tournay et Oudenarde. M. le chevalier de Croissy partit de l'armée avec huit bataillons et autant d'escadrons et alla à Pottes; M. de la Chastre, qui y était, se porta à Escanaffle, et M. de Souternon alla remplacer à Berchem M. de Coigny, qui joignit devant Oudenarde M. de Chemerault.

Le roi parut satisfait de la conduite qu'avait tenue monseigneur le duc de Bourgogne depuis sa marche vers les lignes des ennemis, et sa majesté, en approuvant qu'il ne les eût point attaquées, et qu'il eût pris ensuite la position dont on vient de faire le détail, lui recommanda de donner la plus sérieuse attention à fermer aux ennemis non-seulement le

passage d'Oudenarde, mais aussi celui d'Ostende, d'où ils pourraient tirer de grands secours pour le siége.

Pendant qu'on prenait ainsi des mesures pour les mettre hors d'état de l'achever, ils cherchèrent de leur côté les moyens d'assurer le succès de leur entreprise et de déconcerter nos projets. Le duc de Marlborough ne vit pas plus tôt l'armée du roi s'éloigner de ses lignes, qu'il reprit le camp qu'il avait occupé au commencement du mois sur la gauche de la Marcq. Le 6 il mit cette rivière devant lui, et appuya sa droite à Fretain, sa gauche à Annappes, derrière Pont-à-Tressin.

Le 18, il passa la Marcq et alla camper à Templeuve, la droite à Willem, la gauche à l'Escaut entre Pont-à-Chin et Pont-à-Vasne, à hauteur d'Obigies, où était notre centre.

Le 20, il s'éloigna de l'Escaut et campa à Lannoy, la droite à Hem près de la Marcq, la gauche tirant vers Menin et Courtray. Ce dernier mouvement et la marche de quelques détachements vers Rousselaer (ou Roulers) firent juger que l'objet de M. de Marlborough était d'établir une communication avec Ostende et d'en tirer des convois; on eut même lieu de croire, par différentes nouvelles, qu'il avait des vues sur Bruges, et qu'il prétendait s'emparer de cette place pour en faire son entrepôt.

Il était d'une telle importance de s'opposer à ces projets, qu'on manda aussitôt au commandant de Nieuport de former l'inondation sur les bords du canal depuis cette place jusqu'à Plasschendaele. M. de Lamothe, suivant les intentions de la cour, fut chargé de veiller à cette partie et à la conservation de Bruges; il s'y rendit de Gand le 21 avec quelques troupes, et, en attendant qu'on lui envoyât des renforts, il commença ses dispositions.

On continuait en même temps les préparatifs pour le siége

de Bruxelles, qui était déjà bloqué en partie. Pour mettre M. de Puiguion en état de presser cette entreprise, on fit encore le 21 un détachement de onze bataillons et six escadrons, commandés par M. de Grimaldi, qui alla camper ce jour-là à Lessines et le 22 à Hal, au moyen de quoi M. de Puiguion eut à ses ordres vingt-cinq bataillons et vingt escadrons. Mais les ennemis avaient fait entrer à Bruxelles un si grand nombre de troupes de leurs autres garnisons, que non-seulement il n'était plus temps de songer à une attaque de vive force, mais aussi que le siége fut trouvé impraticable. M. de Bergeyck, qui était l'auteur du projet, le pensa lui-même et fut d'avis de ne plus s'attacher qu'à empêcher les ennemis de tirer des convois du côté de la mer.

Ce dernier objet devenait plus intéressant que jamais, d'après la nouvelle qu'on eut le 23 de l'arrivée à Ostende d'une flotte chargée de troupes et de munitions; et ce fut ce qui acheva de déterminer monseigneur le duc de Bourgogne à abandonner entièrement le projet sur Bruxelles. Il envoya aussitôt à M. de Puiguion l'ordre d'aller diligemment, avec les troupes qui avaient été destinées à faire le siége, joindre M. de Lamothe à Bruges, et, pour renforcer plus promptement ce dernier, on fit partir dès le 23, du camp de M. de Chemerault, quatre bataillons et quatre régiments de dragons.

Bientôt toutes les nouvelles annoncèrent que le 21 et le 22 la flotte avait débarqué à Ostende quatre mille sept cents hommes de troupes anglaises et les munitions dont elle était chargée; que M. de Marlborough, étant à la veille de manquer de poudre et de boulets, et privé par notre position des secours de Bruxelles, avait déjà fait ses dispositions pour tirer d'Ostende un convoi considérable de toutes sortes de munitions; que pour cet effet il y avait envoyé sept cents chariots escortés par

deux mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, et que, pour assurer leur retour, il avait fait partir un corps de dix mille hommes qui devait se porter vers Oudenburgh.

De l'arrivée de ce convoi dépendait le sort de Lille. Monseigneur le duc de Bourgogne sentit qu'il fallait tout faire pour s'y opposer; c'est pourquoi il manda sur-le-champ à M. de Puiguion de doubler ses marches avec les troupes qu'il menait à Bruges; et le 26 il fit partir le reste de celles qui étaient devant Oudenarde aux ordres de M. de Coigny. Elles furent remplacées par un détachement de l'armée composé de neuf escadrons. M. le maréchal de Berwick et M. de Bergeyck se rendirent de leur personne au camp de M. de Lamothe pour conférer avec lui, et l'aider de leurs conseils sur les moyens qu'il avait à prendre pour exécuter les ordres de monseigneur le duc de Bourgogne, qui voulait qu'il enlevât le convoi, si cela était possible, ou au moins qu'il fermât tous les chemins par lesquels il pouvait se rendre à Lille.

M. de Lamothe n'avait pas encore reçu les renforts qu'on lui envoyait, lorsqu'il apprit que les détachements des ennemis s'étaient emparés le 24 de Leffinghe et d'Oudenburgh, et qu'ils étaient entrés par le pont de Leffinghe dans le Camerling-Ambacht. Il était d'autant plus malheureux qu'il n'eût pas été en état ni à portée de défendre ce passage, que l'inondation du canal de Nieuport n'était pas telle qu'on l'avait espéré, et que les deux côtés des canaux de Gand à Bruges et de Bruges à Ostende ne pouvaient pas s'inonder: M. de Lamothe en avait prévenu la cour.

Dans cette situation, il jugea n'avoir d'autre parti à prendre que de marcher à Oudenburgh. Ce poste lui parut d'autant plus important qu'en l'occupant, premièrement il ne restait plus aux ennemis que le chemin par le nord du Franc de Bruges,

qui ne leur procurait aucun bon débouché, parce que, en le suivant ils étaient obligés de venir passer devant lui le canal d'Ostende; en second lieu, on pouvait prendre près d'Oudenburgh une position qui donnait le moyen d'occuper par la droite la digue venant de Leffinghe, le long du canal de Nieuport, de tenir par la gauche le canal de Bruges à Ostende et de se porter, en cas de besoin, dans le nord du Franc de Bruges.

Il était à craindre seulement que M. de Lamothe ne pût se soutenir à Oudenburgh, et que les ennemis n'y envoyassent un corps assez supérieur pour l'en déposter. Les troupes de M. de Puiguion et de M. de Coigny l'ayant joint le 26, il avait à ses ordres trente-quatre bataillons et soixante-trois escadrons; mais M. de Marlborough avait moins de chemin à faire que nous pour se renforcer sur Oudenburgh, et on ne doutait point qu'il ne profitât de tous ses avantages pour assurer la marche de son convoi. Effectivement on apprit qu'il avait fait partir de nouveaux détachements, et que lui-même, pour s'avancer sur le chemin que le convoi devait tenir, était allé camper, le 28, sa droite au pont de Marquette, sa gauche à Roncq, près de Menin.

Sur l'avis de ce mouvement, monseigneur le duc de Bourgogne fit partir le même jour un détachement de dix-neuf bataillons pour aller joindre M. de Lamothe; mais ce dernier renfort arriva trop tard.

M. de Lamothe n'était parti de Bruges que la nuit du 27 au 28 pour aller camper à Zedelgem, entre Oudenburgh et Thorout. Il s'était fait précéder par mille hommes d'infanterie aux ordres de M. de Villemort, qui devait s'emparer d'Oudenburgh. Ce poste était déjà occupé par quatre cents hommes des ennemis; on les attaqua, mais on ne put les forcer. M. de La-

mothe ne jugea pas à propos de soutenir son détachement, dans la crainte que, pendant qu'il serait occupé à une nouvelle attaque, les ennemis ne fissent filer leur convoi, comme on assurait que c'était leur dessein.

Ce fut effectivement ce qui arriva. On apprit le 28 que le convoi était parti d'Ostende le 27, que sa marche était dirigée sur Ghistel, à couvert du Moerdyck. M. de Lamothe ne resta pas plus longtemps à Zedelgem; il en partit dès le jour même, pour aller à Moere, dans le dessein de combattre les ennemis au passage du pont de Moerdyck, mais il était trop tard : une partie des troupes était déjà passée et marchait vers les derrières du bois de Wynendale pour chercher à prendre les devants et attaquer leur tête; ils y étaient déjà postés, et en y arrivant il les trouva rangés sur deux lignes d'infanterie, derrière lesquelles était leur cavalerie. Leur droite et leur gauche étaient appuyées à des bois. Leur position était avantageuse et ils l'occupaient avec vingt-quatre bataillons, mais seulement cinq cents chevaux; le reste de leur cavalerie escortait le convoi, qui filait derrière eux sous les ordres de M. de Cadogan.

M. de Lamothe, persuadé que c'était le moment de combattre, ne crut pas devoir attendre son arrière-garde, composée de trois brigades d'infanterie et de quelques régiments de cavalerie et de dragons aux ordres de M. de Senneterre. Il mit en bataille ce qu'il avait avec lui, plaça l'infanterie sur quatre lignes, parce que le terrain ne permettait pas de s'étendre davantage, et que les ennemis n'occupaient que le même front; derrière l'infanterie étaient deux lignes de dragons, ensuite deux de cavalerie.

Le canon commença à tirer une demi-heure avant qu'on n'attaquât et fit beaucoup d'effet; à trois heures après midi, les troupes s'ébranlèrent pour commencer le combat, mais l'infan-

terie se comporta mal: au lieu de charger avec la baïonnette, suivant l'ordre qu'elle en avait, elle tira; elle le fit même trop tôt, et à peine eut-elle fait une décharge, pour ainsi dire en l'air, qu'elle se jeta de droite et de gauche dans les bois. On ne put en rallier qu'une partie pour seconder la cavalerie et les dragons, qui soutinrent le combat pendant deux heures. La nuit le fit cesser, et ce ne fut que deux heures après qu'on se retira de part et d'autre.

Ce combat fut plus désavantageux par les suites qu'il eut que par la perte qu'on y fit : il n'y eut, de notre côté, que cent cinquante hommes de tués et trois cents blessés; les ennemis perdirent encore moins. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour nous, c'est que leur convoi continua sa route.

M. de Lamothe manda à la cour que le mauvais succès de cette affaire ne pouvait être attribué qu'à la mauvaise conduite de l'infanterie, qui n'avait pas fait ce qu'on devait attendre d'elle; qu'en approchant de l'ennemi, elle avait, malgré sa défense, fait feu, et de fort loin; qu'au premier coup que les ennemis avaient tiré, la plus grande partie de cette infanterie, surtout celle de la gauche, même celle de la quatrième ligne, s'était jetée à terre, et qu'en se relevant elle avait pris la fuite, quoique les ennemis n'eussent fait aucun mouvement; mais que tous les officiers qui s'y étaient trouvés avaient parfaitement rempli leur devoir, et que c'était principalement sur eux qu'était tombée la perte qu'on avait faite; l'arrière-garde n'étant arrivée qu'à la fin du combat, elle n'y avait eu aucune part.

Après l'affaire, M. de Lamothe se retira à Zedelgem et alla le lendemain 30 camper à Oudenburgh. Il appuya sa droite au Moerdyck et étendit sa gauche jusqu'à Jabeke, sur le canal d'Ostende.

Quant aux ennemis, aussitôt que leur convoi eut dépassé les bois de Wynendale et s'en fut assez éloigné pour être en sûreté, ils se retirèrent à Leffinghe, Ghistel, Stype, et en différents autres postes. Pendant ce temps, le convoi, escorté par leur cavalerie, arriva sans obstacle à Menin, et il y fut reçu par un détachement de l'armée du duc de Marlborough.

Nous fûmes plus heureux dans une autre entreprise que l'on méditait depuis longtemps. M. le maréchal de Boufflers, qui continuait à faire dans Lille une vigoureuse résistance, ayant mandé le 25 qu'il commençait à avoir besoin d'un secours d'hommes, d'armes et surtout de poudre, on pensa sérieusement à le lui procurer. Pour cet effet, on se servit d'un moyen aussi hardi qu'ingénieux, comme on le verra par le projet et par le détail de cette opération.

M. le chevalier de Luxembourg, chargé de l'exécution, partit de Douai le 28, à trois heures après midi, avec cent cinquante grenadiers et deux mille hommes de cavalerie, dont chacun portait un fusil, une baïonnette et un sac de cinquante livres de poudre. Ce convoi passa par Pont-à-Raches, par le village d'Ennetières, et arriva vers minuit à une barrière de la circonvallation de Lille, sans autre accident que celui qui fut occasionné par un sac de poudre qui prit feu en chemin et fit périr plusieurs cavaliers.

Pour tromper les ennemis, les troupes portaient les marques de celles des Hollandais, et l'on feignit d'apporter des munitions aux assiégeants et d'être poursuivi par les Français. On n'eut pas de peine à se faire ouvrir la barrière.

La plus grande partie des troupes était déjà passée, lorsque, par l'imprudence d'un officier qui leur cria en français de serrer, les ennemis s'aperçurent de leur méprise, chargèrent et coupèrent la file des cavaliers, qui marchaient deux à deux.

Le feu des grenades qu'ils jetèrent alluma trois sacs qui remplirent le chemin de chevaux et de corps morts, ce qui donna à la garde le temps de fermer la barrière. Cependant M. le chevalier de Luxembourg entra dans la ville par la porte des Malades avec quinze cents chevaux et quarante milliers de poudre; il n'y eut que deux régiments de cavalerie et les cent cinquante grenadiers qui ne purent pas passer, et ils revinrent à Douai avec trente milliers de poudre; il y en eut à peu près autant de perdu, tant par les accidents que par la précipitation de la marche.

Le roi fut si satisfait de la conduite de M. le chevalier de Luxembourg, qu'il l'éleva du grade de maréchal de camp à celui de lieutenant général. Le secours qu'il venait d'introduire dans Lille donna une nouvelle ardeur à la garnison et redoubla l'espérance des bourgeois, qui offrirent tout ce qui pouvait dépendre d'eux pour prolonger la défense; et il y a tout lieu de croire que si M. de Lamothe eût arrêté le convoi d'Ostende, les ennemis auraient été obligés d'abandonner leur entreprise; mais le mal était fait, le convoi était arrivé, et il n'y avait plus, pour ainsi dire, aucun moyen de sauver Lille.

M. le duc de Vendôme avait déjà proposé plusieurs fois au roi de se rapprocher de cette place et de raser une partie des retranchements qu'on avait faits au camp de Saulchoi; mais sa majesté trouva le succès de ce projet incertain, et voulut qu'on ne pensât qu'à ôter aux ennemis tous moyens de se procurer des munitions, soit par terre, soit par mer.

Monseigneur le duc de Bourgogne, qui, depuis qu'il avait été informé du mauvais succès de l'affaire de Wynendale, s'occupait principalement de cet objet, prit de nouvelles mesures pour remplir les intentions du roi. Ses idées à ce sujet se trouvent développées dans un mémoire qu'il adressa le 1er octobre

à M. de Lamothe, et la réponse que ce dernier fit à ce mémoire fera connaître le parti qu'il se proposait de prendre. Il continuait de camper à Oudenburgh, où il ne s'était retiré, après le combat de Wynendale, que pour être à portée d'empêcher les ennemis postés à Leffinghe de tirer de nouveaux convois d'Ostende, et ce fut dans ce camp qu'il reçut les neuf derniers bataillons qu'on lui avait envoyés de l'armée. Alors le corps qui était à ses ordres fut composé de quarante-trois bataillons et soixante-trois escadrons.

Le nombre de ces troupes étant devenu aussi considérable, et la besogne dont M. de Lamothe était chargé si intéressante, monseigneur le duc de Bourgogne prit le parti de la confier à M. le duc de Vendôme, qui lui en avait fait la demande. Il partit le 2 pour se rendre à Oudenburgh; mais monseigneur le duc de Bourgogne, craignant son humeur entreprenante, demanda au roi de lui prescrire de rester sur la défensive.

En faisant ainsi des dispositions pour le côté de la mer, monseigneur le duc de Bourgogne prit des mesures pour la sûreté de la Scarpe. Il ordonna de faire des retranchements le long de cette rivière, fit avancer un bataillon de plus à Saint-Amand et envoya à Douai trois régiments de cavalerie, sous les ordres de M. de l'Isle, qui remplaça M. le chevalier de Luxembourg.

Ce prince, justement inquiet du sort de Lille, surtout depuis qu'il avait appris que le roi, désespérant de sauver la ville, avait mandé à M. le maréchal de Boufflers de conserver cent milliers de poudre pour la défense de la citadelle, représenta à sa majesté qu'attendu le peu de poudre qu'il y avait dans Lille, ce qui resterait au delà de ces cent milliers suffirait à peine pour pousser la défense à trois ou quatre jours, et qu'il valait mieux chercher à soutenir plus longtemps la

ville aux dépens du magasin de poudre. Monseigneur le duc de Bourgogne espérait qu'en prolongeant la défense de la ville, les ennemis pourraient ne pas entreprendre avant l'hiver le siége de la citadelle, ce qui donnerait peut-être les moyens d'y faire entrer des secours ou d'en faire nous-mêmes le siége pendant l'hiver; ce fut même ce qui l'engagea à mander à M. le maréchal.de Boufflers de défendre la ville le plus longtemps qu'il pourrait.

Le roi approuva les idées de monseigneur le duc de Bourgogne, et manda à M. le maréchal de Boufflers de réduire à cinquante milliers la quantité de poudre réservée pour la défense de la citadelle.

Mais monseigneur le duc de Bourgogne, incertain de la conduite qu'il aurait à tenir le reste de la campagne, soit que Lille fût pris ou non, demanda de nouveau les ordres de sa majesté. On les trouve expliqués dans la lettre qu'elle lui écrivit le 8 octobre; mais on rapportera auparavant différentes pièces nécessaires pour faire connaître la véritable situation des affaires et les moyens qu'on imaginait être capables d'arrêter les progrès des ennemis :

1° Le mémoire que monseigneur le duc de Bourgogne envoya au roi, le 1er octobre, sur les moyens de partager l'armée de manière à conserver Gand et Bruges, à protéger le pays appartenant à sa majesté, et à ôter aux ennemis la communication avec le leur;

2° La réponse que le roi fit le 3 à ce prince, pour lui recommander de chercher à remplir ces différents objets, principalement de couper aux ennemis la communication avec Ostende, et de se tenir le plus possible en force sur l'Escaut;

3° La lettre que M de Chamillart écrivit le même jour à M. le maréchal de Berwick sur la possibilité de se rendre

maître d'Oudenarde, et pour lui faire connaître que c'était à sa mésintelligence avec M. le duc de Vendôme qu'on attribuait le succès de toutes les entreprises des ennemis et l'inaction de monseigneur le duc de Bourgogne;

4° La lettre que ce ministre écrivit en même temps à M. le duc de Vendôme pour l'exhorter à réparer du côté de la mer le mauvais succès des projets qu'on avait faits pour empêcher les ennemis de tirer des convois d'Ostende;

5° Une lettre du ministre à M. le maréchal de Boufflers, pour lui recommander de ménager ses poudres de manière qu'après avoir soutenu la ville de Lille le plus longtemps possible, il lui en restât cinquante milliers pour la défense de la citadelle;

6° Une autre lettre à M. de Charmont, pour l'engager à chercher les moyens de faire entrer de Douai dans Lille un second convoi de cent milliers de poudre;

7° La lettre que monseigneur le duc de Bourgogne écrivit le 5 au roi pour lui faire part de ses réflexions sur ce qu'on pourrait faire pour rendre l'occupation de Lille onéreuse aux ennemis et leur retraite difficile à la fin de la campagne;

8° La lettre que M. le maréchal de Berwick écrivit le même jour à M. de Chamillart pour lui communiquer ses idées sur ce qu'il croyait de mieux à faire pendant le reste de la campagne;

9° Une lettre de M. de Bergeyck à ce ministre, sur le même sujet;

10° Le mémoire que M. de Chamlay remit le 6 à la cour, sur les moyens de faire entrer des secours dans Lille, et de rendre difficile la retraite des ennemis vers leur pays;

Enfin, la lettre que le roi écrivit le 8 à monseigneur le duc de Bourgogne sur la nécessité d'ôter aux ennemis la commu-

nication d'Ostende, et de faire sur l'Escaut des ponts qui pussent leur donner de l'inquiétude et les empêcher d'envoyer vers la mer des détachements considérables.

M. le duc de Vendôme arriva le 3 au camp d'Oudenburgh, entièrement occupé des moyens d'empêcher les ennemis de tirer de nouveaux convois d'Ostende; ils s'étaient retranchés à Leffinghe, et l'inondation de Nieuport n'était pas telle qu'on l'avait espéré, ne s'étendant que jusqu'au village de Saint-Peeters-Capelle. Il était difficile de les chasser de Leffinghe, et l'inondation, dont les habitants rejetaient par différentes digues les eaux sur Nieuport, ne servait qu'à mettre cette place en sûreté, mais tous les chemins étaient libres.

M. le duc de Vendôme fit couper toutes les digues, et alors les eaux, se répandant, rendirent impraticables les ponts de Leffinghe et de Slype. Il fit en même temps occuper par un corps de quatre mille hommes le poste de Ghistel, d'où l'on pouvait éclairer et même fermer le chemin de Slype à Saint-Peeters-Capelle, qui était celui dont les ennemis faisaient le plus d'usage pour tirer leurs munitions d'Ostende. M. le duc de Vendôme, de son côté, se ménagea des chemins pour pouvoir se porter jusqu'au canal de Nieuport, afin d'attaquer leurs détachements et obliger M. de Marlborough d'envoyer au-devant des convois jusqu'à ce canal plus de troupes que nous ne pouvions leur en opposer.

C'est à quoi il réussit, car M. de Marlborough, ayant un besoin indispensable d'un convoi qu'il faisait préparer tant à Ostende qu'à l'Écluse, et au Sas-de-Gand, fit non-seulement marcher le 6 un nouveau détachement, mais il partit lui-même le 7 de son camp de Roncq avec vingt-cinq bataillons et trente escadrons, et, après avoir passé la Lys à Menin, alla camper à Rousselaer (ou Roulers). Il laissa entre Roncq et Pont-

à-Marcq vingt bataillons et autant d'escadrons destinés à aller joindre, en cas de besoin, le prince Eugène dans les lignes.

Sur l'avis de ce mouvement, M. le duc de Vendôme décampa d'Oudenburgh pendant la nuit du 7 au 8 et alla sous Bruges; de là, il envoya le long du canal, depuis cette place jusqu'à Gand, plusieurs détachements dont l'objet était de s'opposer au passage des munitions que les ennemis faisaient assembler au Sas-de-Gand et à l'Écluse; et, afin de les empêcher également d'en faire venir d'Ostende par le chemin dont ils s'étaient servis lors du combat de Wynendale, il laissa dans le nouveau polder, près de Zantvoorde, quinze bataillons et une brigade de dragons, aux ordres de M. de Puiguion.

Monseigneur le duc de Bourgogne, instruit de son côté du mouvement de M. de Marlborough, et ayant eu avis que c'était avec toute son armée qu'il marchait, et qu'il allait attaquer M. de Vendôme, ou au moins chercher à ouvrir par la force le passage à quelque convoi, envoya le 8 à Gand un renfort de huit bataillons, commandés par M. le comte d'Estrades, et résolut d'aller attaquer le prince Eugène, et de rassembler pour cet effet toutes les troupes qu'il avait encore le long de l'Escaut depuis Tournay jusqu'à Oudenarde, au nombre de quatre-vingts bataillons et beaucoup de cavalerie; mais ayant appris le 9 que le duc de Marlborough n'avait pas passé à Rousselaer; qu'en y marchant il avait renforcé de douze mille hommes M. le prince Eugène, que ses ponts sur la Lys n'étaient pas rompus, et qu'il pouvait en peu de temps joindre l'armée de siége, il abandonna son projet et se contenta d'envoyer à M. le duc de Vendôme un nouveau renfort de quinze bataillons et de dix escadrons, en lui mandant de se faire joindre par ces troupes, si les ennemis marchaient sur lui, ou de les lui renvoyer s'ils rétrogradaient.

M. le duc de Vendôme avait déjà sous ses ordres quarante et un bataillons et soixante escadrons, et il les avait si bien disposés depuis la digue de Steene, à deux lieues de Nieuport, jusqu'à Gand, qu'il regardait comme impossible aux ennemis de forcer aucun passage; c'est pourquoi deux jours après il renvoya ces troupes, et, pour rendre le pays encore plus difficile à pratiquer, il augmenta les inondations, qui s'étendirent alors jusqu'à Gand.

Le duc de Marlborough chercha à vaincre ces difficultés: s'étant avancé, dans la nuit du 8 au 9, de Rousselaer à Thorout, où il campa, la droite à ce lieu, la gauche à Aertrycke, il envoya reconnaître le poste de M. de Puiguion, et fit avancer un grand nombre de chariots pour tenter le passage à travers les inondations; mais elles étaient si bien formées et le poste de M. de Puiguion fut trouvé si respectable, que les détachements et les voitures retournèrent sur leurs pas. M. de Marlborough lui-même, après ces tentatives infructueuses, se retira, le 9 au soir, à son camp de Rousselaer. On croyait qu'il se replierait jusqu'à Menin, mais, loin de se rebuter, il fit de nouvelles dispositions pour établir une communication directe avec Leffinghe; et à cet effet s'étant fait rejoindre, le 11, par les troupes qu'il avait envoyées au prince Eugène, il détacha différents corps qui occupèrent Hooghlede, Couckelaer, Thorout, Wynendale, Cortemarcq, Sevecote, Saint-Peeters-Capelle, Zande, Moere, Dixmude.

On ne jugea cependant pas qu'il lui fût possible de forcer aucun de nos postes, qui se communiquaient ainsi que les siens, et qui avaient l'avantage d'être protégés par les eaux. Les inondations devenaient tous les jours meilleures par la vive eau, qui avait commencé le 10 et qui ne devait finir que le 16. Mais M. le duc de Vendôme, pour les rendre tout à fait

impraticables, fit faire, le 11, une coupure à la digue de Steene, de sorte que tout le Camerling-Ambacht se trouva inondé, et que le poste de Leffinghe, que les ennemis avaient retranché, n'eut plus de communication avec Ostende.

Toutes ces précautions furent inutiles : ils franchirent toutes les difficultés; non-seulement ils trouvèrent le moyen de faire de petites digues des deux côtés du chemin d'Ostende à Leffinghe, ce qui les garantit un peu des eaux, mais aussi ils entreprirent de se servir de l'inondation même pour faire passer de Leffinghe à Zande, qu'ils occupaient en force, de petites barques chargées de munitions, en suivant les fossés et les watergangs qui se trouvaient entre ces deux villages. Pour cet effet, ils firent transporter à Leffinghe, sur des chariots, une quantité de ces petites barques; ils parvinrent aussi, à force de travail et de fascines, à faire passer des chariots au village de Saint-Peeters-Capelle, qui était encore plus près de Leffinghe que celui de Zande.

Lorsqu'on eut connaissance de cette manœuvre de leur part, et qu'on vit que l'inondation même la favorisait, on eut recours à la marine pour y apporter des obstacles. M. le chevalier de Langeron, commandant les galères à Dunkerque, s'avança le 13 au village de Tempelhof, près de la commanderie de Slype, sur la vieille inondation de Nieuport, avec plusieurs barques armées et un bataillon. Quelques-unes de ces barques, avec quatre pièces de canon, s'approchèrent des endroits par où les ennemis projetaient de faire passer leurs chariots; mais elles ne purent s'avancer à portée des parties de l'inondation que leurs bateaux pouvaient pratiquer, parce qu'elles manquaient d'eau, et qu'il n'y avait aucun watergang qui pût les y conduire.

Pour y suppléer, M. le duc de Vendôme fit préparer à Bruges

une autre petite flotte de bateaux armés, qu'il destina à empêcher les ennemis de pratiquer la nouvelle inondation; il en donna le commandement au sieur Dubois, partisan; et, comme il ne pouvait envoyer de ses troupes à M. le chevalier de Langeron, parce que les ennemis barraient tout le pays, il fit marcher, pour le joindre, les grenadiers des garnisons d'Ypres, de Furnes, de Bergues et de Dunkerque. Il donna en même temps des ordres pour que l'on travaillât à un retranchement, près du pont de Leffinghe, sur la digue du canal du côté du Camerling-Ambacht, et y fit mener quelques pièces de canon, afin de canonner ce pont.

M. de Saint-Maurice, qui commandait à Nieuport, craignant de son côté que les ennemis ne tentassent de traverser le chenal, y envoya des troupes de sa garnison avec quatre brigantins de galères, armés de quelques petites pièces de canon et de pierriers, et fit rompre les ponts qui étaient sur le canal de Nieuport à Furnes.

Toutes ces dispositions multipliaient les obstacles, mais ces obstacles ne décourageaient point les ennemis. Tous les moyens imaginables furent employés de leur part pour les surmonter, et ce ne fut pas sans succès. Ayant formé à la ferme de Jacob-Stoute, près de Leffinghe, un dépôt de munitions qu'ils y avaient fait conduire d'Ostende sur des chariots, ils commencèrent, le 13, à leur faire traverser l'inondation sur de petits bateaux de pêcheurs jusqu'après la cense de Cornelle-de-Croc, où ils débarquaient. Là on les chargeait sur des voitures venues de l'armée, qui, prenant leur route par Sevecote, Zande et Couckelaer, arrivaient au camp de Rousselaer, d'où on les faisait passer au siége.

De cette manœuvre dépendait le sort de Lille. Quelques fatigues qu'elle occasionnât aux ennemis, quelques pertes qu'ils

éprouvassent en traversant les inondations, ces petits convois leur procuraient assez de secours pour continuer le siége.

Monseigneur le duc de Bourgogne voyant que, quelques mesures que l'on prît du côté de la mer, il n'était pas possible de leur fermer entièrement les passages, pensa qu'il n'y avait plus d'autre parti à prendre que de chercher à combattre le duc de Marlborough; il écrivit en conséquence le 15 au roi, pour faire part à sa majesté de ses idées et de celles de M. le duc de Vendôme.

Le projet de M. de Vendôme était d'aller attaquer lui seul le duc de Marlborough au moyen d'un renfort de trente bataillons et de quarante escadrons qu'il demandait à monseigneur le duc de Bourgogne, et qu'il jugeait pouvoir le joindre facilement par derrière l'Escaut, même sans que les ennemis en fussent avertis assez tôt pour s'y opposer, et sans que, pendant l'absence de ces troupes, la partie de l'Escaut courût aucun risque, parce que les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours avaient rendu les marais impraticables; il demandait seulement que le débouché d'Oudenarde fût bien gardé.

Monseigneur le duc de Bourgogne n'approuva point ce projet. Ce prince ne pouvait se persuader qu'avec quatre-vingts bataillons, dont plusieurs avaient souffert et s'étaient mal conduits à l'affaire de Wynendale, et cent escadrons, M. le duc de Vendôme fût en état de combattre le duc de Marlborough, qui devait avoir quatre-vingt-dix bataillons et cent soixante et dix ou cent quatre-vingts escadrons, et regardant une telle entreprise non-seulement comme téméraire, mais aussi comme capable de perdre et l'armée, et Bruges, et Gand, il préférait de se réunir avec M. le duc de Vendôme, et de marcher ainsi avec toutes ses forces à M. le duc de Marlborough. Son projet était,

en conséquence, de rassembler sur l'Escaut soixante bataillons et cent trente escadrons de son armée, et, après avoir envoyé le reste derrière la Scarpe, d'aller passer la Lys à Deynse, tandis que M. le duc de Vendôme passerait le grand canal à Bellem, et viendrait le joindre derrière le ruisseau de Poucques, d'où l'on irait droit aux ennemis.

M. le duc de Vendôme parut d'abord contredire ce projet, ne le jugeant praticable que dans le cas où le duc de Marlborough se serait avancé sur Oudenburgh, et observant que dans la position où ce général était à Rousselaer, fort à portée de la Lys, le mouvement que monseigneur le duc de Bourgogne devait faire vers Deynse ne pourrait s'exécuter sans qu'il en fût averti, et qu'il lui serait facile d'arrêter l'armée du roi sur cette rivière. Cependant M. le duc de Vendôme, après bien des réflexions, revint à l'avis de monseigneur le duc de Bourgogne, et quelques jours après il manda au roi qu'il ne voyait plus d'autre moyen, pour sauver Lille, que de marcher au duc de Marlborough avec toutes les forces réunies.

Il devenait d'autant plus instant de se déterminer que Lille était fort pressé. Les ennemis avaient attaqué pour la septième fois le chemin couvert; ils en étaient entièrement les maîtres, et la brèche du bastion de la droite était de cinquante toises de largeur, et presque praticable; outre cela, la poudre de M. le maréchal de Boufflers se consommait, et il ne lui restait presque point au delà des cinquante milliers que le roi lui avait ordonné de se réserver pour la défense de la citadelle.

En attendant la décision de la cour et les ordres du roi, monseigneur le duc de Bourgogne et M. le duc de Vendôme résolurent, le 16, de faire dès le lendemain deux entreprises, dont l'une pouvait donner à M. de Marlborough assez d'inquiétude pour l'engager à se déplacer : c'était un coup de

main sur Ath, dont la garnison était très-faible; l'autre avait pour objet de s'emparer de Leffinghe, qui était le principal entrepôt de la communication que les ennemis entretenaient avec la mer. Ils occupaient ce poste avec environ quinze cents hommes.

L'expédition d'Ath fut confiée à M. d'Artaignan, qui devait avoir sous ses ordres trois cents hommes de la garnison de Mons et deux mille six cents hommes détachés de l'armée. Le rendez-vous de ces troupes fut indiqué à la Justice de Renard, près d'Ath, et elles devaient s'y trouver le 17 à dix heures du soir. M. d'Artaignan s'y rendit à l'heure marquée avec les trois cents hommes de la garnison de Mons, et s'empara même du ravelin et des ponts de communication; mais les autres troupes n'étant arrivées qu'à quatre heures et demie du matin, il ne restait pas assez de nuit pour que M. d'Artaignan pût disposer les troupes et les faire entrer dans la ville par deux souterrains qu'on connaissait, et où l'on ne pouvait passer qu'un à un. C'est ce qui l'engagea à retirer les troupes, pour qu'au jour elles ne fussent pas exposées au feu de la place, et l'entreprise fut manquée.

M. de Puiguion fut chargé de l'expédition sur Leffinghe. Il devait attaquer ce poste par le côté où l'on pouvait y arriver par terre, tandis que M. de Langeron l'attaquerait par l'inondation. Cette attaque, qui avait d'abord été fixée à la nuit du 17 au 18, rencontra plus d'obstacles qu'on ne s'y était attendu. On se contenta de porter un logement à la tête du pont de Leffinghe, et un autre sur la digue, du côté du Camerling-Ambacht, à portée de fusil du fort, qui alors se trouva entièrement bloqué. Le sieur Dubois, avec les bateaux armés qu'il avait amenés de Bruges, s'approcha en même temps de la cense de Jacob-Stoute, où était le principal dépôt des ennemis,

et y mit le feu avec des boulets rouges. Un grand nombre de chariots furent brûlés, et quatre cents hommes qui gardaient ce poste furent obligés de se jeter dans l'eau pour se soustraire à la fureur des flammes.

Quoique Leffinghe ne fût qu'un petit village, à la tête duquel il y avait seulement une redoute encore informe, il était si bien gardé et d'un accès si difficile, qu'on crut ne pouvoir s'en rendre maîtres que par un siége. Il était absolument nécessaire de s'emparer de ce poste, tant à cause des avantages qu'il procurait aux ennemis que pour établir une communication de Bruges avec Nieuport et avec la France; on ouvrit donc la tranchée pendant la nuit du 20 au 21. Mais M. le duc de Vendôme voyant que l'on faisait peu de progrès, et que pendant ce temps le siége de Lille touchait à sa fin, se détermina à faire une attaque de vive force : elle s'exécuta dans la nuit du 24 au 25. M. de Puiguion y employa cinq mille hommes, qu'il disposa pour pouvoir attaquer par cinq endroits différents; il fut secondé par M. le chevalier de Langeron, qui avait deux mille cinq cents hommes sur sa petite flotte. Ce dernier établit sur le canal un pont par le moyen duquel on alla droit au village, laissant la redoute sans l'attaquer et coupant ainsi sa communication avec Leffinghe et celle de Leffinghe avec Ostende. Les troupes, ayant les officiers généraux à leur tête, passèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture et entrèrent dans le village. Tout ce qui était dans la redoute, se voyant coupé, se rendit prisonnier de guerre, au nombre de neuf cents hommes et soixante et douze officiers; plusieurs soldats qui s'étaient cachés dans les maisons furent aussi faits prisonniers. Les ennemis n'eurent pas le temps de jeter dans l'eau toutes leurs munitions; on en trouva encore une grande quantité. Nous n'eûmes, à cette attaque, que sept ou huit hommes tués ou blessés; mais son

succès et la possession de Leffinghe, tout avantageuse qu'elle était, ne pouvait nous dédommager du temps qu'on avait perdu avant que d'entreprendre cette opération; et l'on doit rendre justice à M. de Lamothe, qui, même avant l'arrivée de M. le duc de Vendôme, l'avait proposée et avait fait des dispositions en conséquence. Il est vraisemblable que si l'on s'était emparé plus tôt de ce poste, on aurait mis les ennemis dans l'impossibilité de rien tirer d'Ostende et de continuer le siége de Lille.

Le retard de cette entreprise ne fut pas moins nuisible au projet que monseigneur le duc de Bourgogne et M. le duc de Vendôme avaient formé de marcher à M. de Marlborough; car le roi ayant approuvé, par sa lettre du 20, que les deux armées réunies allassent le combattre, en laissant seulement onze bataillons pour masquer Oudenarde, monseigneur le duc de Bourgogne avait fait, dès le 22, ses dispositions pour que le 24 ses troupes fussent rassemblées près d'Oudenarde et pour que celles de M. le duc de Vendôme fussent à la même époque derrière le canal de Gand à Bruges. Ce prince se proposait de passer l'Escaut à Gavre le 25 et d'aller camper le plus près de Deynse qu'il lui serait possible, tandis que M. le duc de Vendôme s'avancerait le même jour sur Nevele, afin de se joindre le lendemain 26 sur Vinckt, et de marcher ensuite à M. de Marlborough; mais M. le duc de Vendôme, occupé de l'affaire de Leffinghe lorsqu'il reçut les ordres de monseigneur le duc de Bourgogne, manda à ce prince qu'il ne pourrait marcher que lorsqu'elle serait finie, et qu'il était à propos qu'il remît au 28 le passage de l'Escaut.

Mais il était déjà trop tard. Les ennemis étaient maîtres de Lille, même avant que M. le duc de Vendôme eût marché à Leffinghe. Ayant, comme on l'a vu, trouvé moyen de tirer d'Ostende quelques munitions, ils avaient recommencé le 21

à battre la place avec tant de vivacité, que le lendemain les brèches des deux bastions et des deux tenailles qu'ils attaquaient et la courtine se trouvant en état de recevoir l'assaut, M. le maréchal de Boufflers avait battu la chamade à quatre heures après midi. L'événement d'un assaut lui avait paru trop douteux avec des troupes trop affaiblies par les pertes qu'elles avaient éprouvées pendant le siége; d'ailleurs, il avait ordre du roi, comme on l'a déjà dit, de réserver cinquante milliers de poudre pour défendre la citadelle, et il ne lui en restait déjà plus que quarante-six milliers. Toutes ces raisons et l'avis unanime des officiers généraux l'avaient déterminé à capituler.

La manière dont il avait défendu la place avait mérité l'estime des généraux ennemis au point qu'ils le laissèrent maître de régler les articles de la capitulation tant pour la garnison que pour la ville; elle fut signée le 23, et portait en substance que la garnison entrerait le 25 dans la citadelle, qu'on ne l'attaquerait point du côté de la ville, et qu'il serait libre à M. le maréchal de Boufflers de renvoyer à Douai non-seulement les blessés, les malades, l'état-major de la place, les chevaux et les équipages des officiers, mais aussi la cavalerie qui était entrée dans la place pendant le siége.

Il ne lui restait que quatre mille cinq cents hommes des dix mille qui avaient formé la garnison au commencement du siége; le nombre des cavaliers, presque tous montés, qu'il envoya à Douai s'éleva à environ quinze cents. Il paraît que le siége coûta plus cher aux ennemis, puisqu'on voit par leurs propres relations qu'ils perdirent environ quinze mille hommes; mais l'honneur que s'acquirent les généraux de part et d'autre fut égal. M. le maréchal de Boufflers avait plus fait dans sa défense que la cour n'avait espéré de sa

grande capacité et de son courage [1]. Ce fut à la constance et aux ressources du grand génie de M. le prince Eugène (quoique blessé dangereusement dès les premières attaques) que les ennemis durent la conquête de la place la plus importante qu'ils pussent acquérir. Ce prince, lorsque M. de Boufflers se retira, fit ses dispositions pour attaquer la citadelle.

Aussitôt que monseigneur le duc de Bourgogne vit Lille perdu, il ne songea plus à marcher à M. de Marlborough; il fallut former d'autres projets, soit pour s'opposer à l'établissement des ennemis dans le pays de Waes, soit pour rendre difficile la retraite de leurs armées. Quelque instant qu'il parût à ce prince de prendre un parti, il pensa ne devoir agir que d'après les ordres du roi; c'est ce qui l'engagea, aussitôt qu'il fut informé que M. le maréchal de Boufflers avait battu la chamade, à écrire à sa majesté pour lui exposer la situation des affaires et lui demander ses ordres sur la conduite qu'il devait tenir relativement aux différents mouvements que les ennemis pourraient faire.

Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi.

Lille ayant battu la chamade, voici le temps où j'ose supplier votre majesté de me donner promptement ses ordres précis sur ce que j'aurai à faire selon les divers partis que pourront prendre les ennemis.

[1] Le roi fut si satisfait de la défense qui avait été faite, que sa majesté accorda des grades ou des pensions à tous les officiers généraux et particuliers qui s'y étaient distingués. M. le comte de Bellisle, alors mestre de camp d'un régiment de dragons, et depuis ministre d'état, fut fait brigadier en considération d'un nombre infini d'actions auxquelles il s'était trouvé pendant le siége, principalement à l'attaque générale du chemin couvert, dont il reprit les places d'armes, que les ennemis avaient enlevées quelque temps auparavant. Il avait été dangereusement blessé à la poitrine d'un éclat de bombe. Ce fut lui que M. le maréchal de Boufflers chargea de traiter de la capitulation.

Du camp du Saulchoi, 23 octobre 1708[1].

Si l'armée ennemie se porte en entier vers Oudenburgh pour déboucher le passage d'Ostende, je puis me joindre au duc de Vendôme vers Nevele et Poucques, ainsi que j'allais le faire dans trois jours pour la séparer de Lille ou lui donner bataille.

Si elle marche au grand canal, je puis passer par Gand pour me joindre au duc de Vendôme; mais alors l'Escaut n'est plus gardé.

Si les ennemis voulaient venir forcer le passage de l'Escaut, je puis le leur disputer et tirer des secours du duc de Vendôme; mais Bruges se dégarnira aussi bien que le grand canal, car les ennemis auront toujours le plus court, et nous le plus grand chemin à faire.

Si les ennemis poussent des détachements en Artois et peut-être en Picardie, ne faudra-t-il pas y en envoyer d'aussi forts et même plus; et s'ils y marchent, comme ils le peuvent, avec toute leur armée, ne faudra-t-il pas me replier sur la Scarpe pour empêcher l'ennemi de subsister en Artois tout aussi longtemps qu'il lui plaira?

Si votre majesté veut que je rassemble l'armée entière et que ce soit en deçà de l'Escaut, Bruges demeure à ses propres forces et succombera facilement, ou du moins le grand canal ne sera plus gardé; si c'est du côté de Bruges, l'Escaut ne l'est pas non plus; si c'est entre l'Escaut et la Lys, les ennemis, en prenant le poste de la basse Deule et subsistant de leurs derrières, pourront envoyer des corps en France aussi loin qu'il leur plaira: il me faudra un grand tour pour m'y opposer. Mais supposez que je passe entre Tournay et la Marcq, tout le côté d'en deçà ne sera plus gardé d'aucun côté.

Si votre majesté veut que l'on garde son pays et Bruges et Gand en même temps, attendrai-je à me rapprocher de l'Artois que les ennemis y aient fait avancer des partis ou s'en soient approchés avec l'armée?

Si les ennemis se cantonnent aux environs de Lille, garderai-je

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2083, n° 308.

l'Escaut et les canaux pour empêcher qu'il ne leur vienne des poudres, car pour des blés, ils en auront assez? Mais la poudre ne sera pas nécessaire dans Lille tant que leur armée sera proche pour protéger cette ville.

Je dois dire encore à votre majesté que, pour ce qui est de garder tous les passages de l'Escaut dans la situation où nous sommes, nous souffrirons extrêmement pour les fourrages, et qu'incessamment nous ne saurons plus où en trouver.

Je dois encore vous dire que les ennemis peuvent nous donner des jalousies qu'ils ne fassent des ponts entre Mortagne et Condé, ou pour le côté de Gavre où nous n'avons point de camp et que nous aurons peine, avec ce qu'il y a ici de troupes, à garder une aussi grande étendue de pays.

Si sa majesté veut qu'en quelque cas je quitte mes postes le long de l'Escaut en m'éloignant du duc de Vendôme, ne lui enverrai-je pas encore quelques bataillons pour le mettre en état de garder son canal, flanqué de ces deux villes et des inondations qui en raccourcissent la garde de quatre lieues?

J'envoie copie de cette lettre au duc de Vendôme pour avoir son avis sur tous ces points et sur ce qu'il faudrait faire s'il fallait prendre quelque parti avant d'avoir la réponse de votre majesté.

M. le maréchal de Berwick écrivit en même temps à M. de Chamillart pour lui communiquer ses idées, qui portaient principalement sur la nécessité de tout employer pour conserver Gand et Bruges, en renforçant M. le duc de Vendôme, et sur les avantages qu'on retirerait en plaçant le reste de l'armée derrière la Scarpe.

Le roi manda le 24 à monseigneur le duc de Bourgogne qu'avant de se déterminer il fallait voir quel parti prendraient les ennemis, et en attendant porter toutes ses vues à leur fermer la communication de la mer avec le Brabant; que, pour y

réussir, il n'y avait point de meilleures positions à faire prendre aux troupes que celles qu'elles occupaient sur les canaux et sur l'Escaut, sans leur faire faire aucun mouvement général, mais en s'appliquant surtout à bien garder tous les passages depuis Nieuport jusqu'à Tournay.

La lettre que M. de Chamillart écrivit en même temps à M. le duc de Vendôme lui expliquait de même les intentions du roi, principalement sur la nécessité d'empêcher les ennemis de communiquer avec Ostende, l'Écluse, le Sas-de-Gand, Oudenarde et Bruxelles. M. le duc de Vendôme pensait de même sur cet objet; mais, pour mieux assurer la défense des places de la mer, il demanda un renfort de six bataillons, que monseigneur le duc de Bourgogne lui accorda.

M. le comte de Bergeyck était du même avis, non-seulement sur la nécessité d'empêcher les ennemis de tirer de la mer des secours pour le siége de la citadelle, mais aussi sur l'importance de la conservation de Gand et de Bruges, et sur la sûreté de la communication de ces deux villes avec la France. Pour remplir ces objets, il proposait de placer l'armée derrière la Lys, près de Deynse, d'où elle pouvait toujours conserver la communication avec Gand et s'assurer une retraite vers Bruges à couvert du canal; mais, connaissant l'esprit qui régnait parmi les officiers et les troupes, il ne pensait pas qu'on dût s'exposer à un combat, à moins que le roi ne l'ordonnât. Le seul inconvénient que M. de Bergeyck prévoyait à la position qu'il proposait était de faire naître aux ennemis l'idée de tirer de Bruxelles ou d'Oudenarde les convois dont ils avaient besoin pour le siége de la citadelle de Lille et pour approvisionner leurs places de Flandre avant la séparation de leurs armées; mais il observait que, s'ils prenaient ce parti, il serait facile de s'y opposer en mettant la cavalerie dans le pays de Dender-

monde; et comme cette partie n'avait pas encore été fourragée, il pensait qu'en établissant des ponts sur le bas Escaut à Wetteren et Schellebelle, on aurait l'avantage de tirer du pays de Waes des grains et des fourrages, pour former des magasins à Gand, et qu'on serait en état, lorsque les ennemis seraient séparés, d'attaquer Courtray, comme la cour paraissait le désirer.

En attendant que le roi donnât ses ordres, monseigneur le duc de Bourgogne ne changea rien à l'emplacement des troupes. Il envoya seulement le 28 au Rabot de la Lieve les six bataillons que M. le duc de Vendôme avait demandés; mais il reçut alors différentes nouvelles qui lui donnèrent beaucoup d'inquiétude.

1° Il fut informé que les ennemis avaient envoyé le 25 à la Bassée treize bataillons, trente escadrons et douze pièces de canon, aux ordres du prince de Hesse; qu'ils avaient commencé le 27 à s'y retrancher, et qu'ils voulaient en faire un poste d'importance, ce qui leur était possible, comme on peut le voir par un mémoire que M. le comte de l'Isle envoya le 28 à la cour. Il apprit aussi qu'une partie de ces troupes, ayant passé à Lens, faisait de grands ravages dans l'Artois, et qu'un autre corps se fortifiait à Armentières. Ces établissements parurent à ce prince et à la cour mériter d'autant plus d'attention qu'ils donnaient aux ennemis non-seulement une entrée assurée dans l'Artois et la Picardie, mais encore les moyens de s'établir aux environs de Lille pendant l'hiver. M. le duc de Vendôme était le seul qui pensât que les postes de la Bassée et d'Armentières ne devaient point donner d'inquiétude pour notre frontière, parce que la cavalerie qui était à Douai et à Arras était en état d'empêcher les ennemis de pénétrer en France.

2° On eut avis que le prince Eugène, qu'on n'avait pas jugé être en état d'entreprendre le siége de la citadelle de Lille, avait commencé ses dispositions dès la nuit du 25 au 26, et que, quoique la suspension d'armes eût été prolongée jusqu'au 28, et qu'il eût été stipulé qu'on n'attaquerait point du côté de la ville, ce prince avait commencé le 26 une parallèle sous prétexte de se retrancher contre la citadelle, que les hostilités avaient recommencé dans les formes le 28, et que M. le maréchal de Boufflers n'avait de vivres au plus que pour deux mois, et seulement quarante-deux milliers de poudre, dont la consommation devait être au moins de douze cents livres par jour, ce qui ne promettait pas une défense de longue durée.

En troisième lieu, monseigneur le duc de Bourgogne ayant appris que le duc de Marlborough avait allongé ses troupes depuis Rousselaer jusqu'à Menin, où il s'était rendu lui-même, craignit qu'il ne cherchât bientôt à surprendre quelque passage dans l'étendue immense de pays qu'on gardait entre Condé et Gand, principalement celui d'Oudenarde. On ne pouvait s'opposer à ce débouché qu'en s'y plaçant avec toutes les troupes; mais en y rassemblant son armée, monseigneur le duc de Bourgogne donnait à M. de Marlborough la facilité de surprendre pendant la nuit un passage à Pottes ou à Gavre, et par là le moyen de le séparer d'un côté de Tournay, et de l'autre, de Gand.

Pour éviter de se laisser ainsi séparer de la France, monseigneur le duc de Bourgogne pensa que, si M. de Marlborough tentait effectivement de passer à Oudenarde, il n'y avait d'autre parti à prendre que de se rapprocher des frontières, tandis que M. le duc de Vendôme, qui avait aussi une grande étendue de pays à garder depuis Gand jusqu'à Nieuport, rassemblerait ses troupes pour tâcher de soutenir le grand canal,

en ne laissant que peu de monde dans la partie d'Ostende.

L'incertitude où était monseigneur le duc de Bourgogne sur les intentions du roi, qui lui avait seulement prescrit d'empêcher les ennemis de communiquer avec le Brabant et la mer, l'embarras où il se trouvait d'être toujours à la veille d'être forcé par les ennemis à faire un mouvement, la crainte de ne pouvoir soutenir en même temps l'Escaut et les canaux, et de voir ravager notre frontière, tous ces motifs l'engagèrent à envoyer le 28 à sa majesté un mémoire tendant à prouver la nécessité de se replier vers l'Artois, en laissant à M. le duc de Vendôme ce qui serait nécessaire pour la défense des canaux. (On trouvera à la suite de ce mémoire une lettre de M. le maréchal de Berwick, qui était du même avis que monseigneur le duc de Bourgogne, et la réponse que M. le comte de Bergeyck fit le 30 à ce maréchal pour combattre ce système et faire voir que, sans se retirer, on pouvait déranger tous les projets des ennemis.)

Ce fut dans ces circonstances que le roi se détermina à envoyer pour la seconde fois à l'armée M. de Chamillart, afin d'y prendre une connaissance plus particulière de la situation des affaires, et conférer avec monseigneur le duc de Bourgogne et avec les généraux sur les partis qu'il y aurait à prendre, tant pour la fin de la campagne que pour les quartiers d'hiver.

M. de Chamillart arriva le 1^er^ novembre au camp du Saulchoi, où M. le duc de Vendôme venait aussi de se rendre. La matière fut discutée dans un conseil de guerre, et les avis fort partagés : suivant les uns, il fallait se rapprocher de notre frontière, qui était entièrement découverte et en proie aux détachements que les ennemis y avaient envoyés pour enlever les grains et les fourrages nécessaires à leur subsistance et à l'approvisionnement de leurs places.

Suivant les autres, il convenait mieux de laisser l'armée le plus longtemps qu'il serait possible sur l'Escaut et sur les canaux, d'enlever et de rassembler dans les places toutes les subsistances dont les ennemis pourraient faire usage, afin de mettre le duc de Marlborough dans l'impossibilité de rien tirer ni du Brabant, ni de la mer, ni de notre pays, et le prince Eugène dans la nécessité d'abandonner Lille.

Ce dernier avis prévalut, comme on peut le voir par le résultat du conseil de guerre, qui fut approuvé par le roi. (On trouvera, à la suite du résultat de ce conseil de guerre, un mémoire de M. de Chamlay comprenant des réflexions sur ce qu'il contient.)

A l'égard des ennemis, leur objet principal était toujours de se procurer des subsistances et des munitions de guerre. Le premier article ne pouvait éprouver aucune difficulté : ils avaient un établissement à la Bassée ; de là ils envoyaient des détachements considérables non-seulement dans les plaines de Douai, qui étaient remplies des grains et des fourrages de la récolte, mais aussi dans le pays d'Artois, qui était neuf et assez abondant pour leur procurer les moyens de vivre pendant le reste de la campagne. Comme ils avaient de ce côté-là assez d'infanterie pour protéger leurs convois, et que nous n'y en avions point à leur opposer, ils faisaient venir à Lille toutes les subsistances dont ils avaient besoin.

Il n'en était pas de même pour les munitions de guerre ; il s'en fallait bien qu'ils eussent les mêmes facilités pour s'en procurer. On continuait de leur fermer par l'Escaut le chemin de Bruxelles ; celui d'Ostende n'était plus praticable pour eux depuis qu'ils avaient perdu Leffinghe. C'était néanmoins à Ostende qu'était leur principal dépôt, et on apprenait qu'ils y embarquaient beaucoup de munitions sur des balandres et

sur des bateaux plats qui devaient être escortés par des frégates, et que leur dessein était de les conduire sur la côte entre Furnes et Dunkerque, et de les faire ensuite venir, sous l'escorte d'un gros détachement, jusqu'à Lille, par Bulscamp, Rousbrugghe, Poperinghe et Warneton.

Comme la marine seule pouvait s'opposer à ce projet, M. le chevalier de Langeron se mit en mer le 7 avec six brigantins et trois chaloupes armées qui étaient à Nieuport. Il devait être joint par quelques frégates et galères qu'on fit équiper diligemment à Dunkerque; et, pour le renforcer en cas de besoin, M. de Lamothe, qui était resté à Bruges après le départ de M. le duc de Vendôme, envoya à Nieuport cent grenadiers et un régiment de dragons.

On se persuada d'autant plus aisément que le projet des ennemis était de tirer des munitions par le côté du Furnembach, que quelques jours après on eut avis que le duc de Marlborough avait fait partir le 8 du camp de Rousselaer un détachement de dix bataillons et d'environ trente escadrons aux ordres de M. Fagel; que celui-ci avait passé le canal de Furnes entre la Knoeke et Dixmude, et qu'en entrant dans le Furnembach il s'était emparé de la redoute du Haut-Pont, où il avait enlevé quatre compagnies de grenadiers qui n'avaient pas eu le temps de se retirer à Dunkerque.

Mais M. Fagel n'avait d'autre dessein que d'assembler des subsistances. Il s'arrêta à Dixmude avec sept bataillons et douze escadrons, qui campèrent entre cette ville et Eessene; il établit un autre camp au bourg de Loo, et fit occuper Hondschoote et quelques autres postes propres à lui donner plus de facilité d'enlever les grains et les fourrages du Furnembach, ce qu'il était impossible d'empêcher, à moins qu'on n'eût un gros corps dans ce pays-là ou à Ypres.

M. le duc de Vendôme voulant apporter quelque obstacle aux projets des ennemis, et craignant surtout qu'ils ne s'emparassent du fort de Wulpen, qui leur aurait donné un passage assuré sur le canal de Furnes à Bergues pour aller aux dunes et à la mer, manda le 10 à M. de Lamothe de faire marcher du camp de M. de Puiguion, par Nieuport, deux brigades d'infanterie, deux régiments de cavalerie et trois de dragons, faisant six bataillons et douze escadrons; M. de Monroux, chargé de conduire ces troupes dans le Furnembach, y arriva le 12. Il se trouvait alors dans cette partie, depuis la mer jusqu'à Gand, cinquante et un bataillons et soixante et un escadrons.

Pour s'opposer également aux courses que les détachements des ennemis faisaient du côté de l'Artois, M. le duc de Vendôme fit partir en même temps quatre bataillons et six escadrons du camp du Saulchoi pour aller joindre M. de Cheyladet, qui commandait à Arras, et il lui envoya ordre de brûler tous les fourrages qui étaient à la bienséance des ennemis.

Aussitôt que M. de Cheyladet eut reçu ce renfort, il se joignit à M. le comte de l'Isle, commandant à Douai, et ils parvinrent insensiblement à éloigner de Lens et des pays voisins les troupes des ennemis, qui se replièrent sur la Bassée.

M. de Monroux, informé, de son côté, qu'il y avait dans Hondschoote deux bataillons et deux escadrons des troupes de Brandebourg, y marcha la nuit du 13 au 14 et emporta ce poste l'épée à la main; il fit prisonniers cinquante-quatre officiers et neuf cents soldats. Les ennemis y eurent deux cents hommes tués et perdirent sept drapeaux et deux étendards.

Mais ces avantages n'eurent pas de suites. Le duc de Marlborough envoya un gros renfort à M. Fagel, qui, par ce moyen, augmenta considérablement le camp qu'il avait établi sur le canal de Loo, et qui s'étendait depuis Lampernisse jus-

qu'à Nieucapelle. Ce camp fut alors composé de dix-neuf bataillons et quatorze escadrons, de sorte qu'avec les sept bataillons et les douze escadrons qui campaient entre Dixmude et Eessene, il avait à ses ordres vingt-six bataillons et autant d'escadrons.

M. de Monroux, se trouvant donc hors d'état d'entreprendre sur un corps de troupes aussi considérable, prit le parti de se retirer sur Bergues. Pour le soutenir, monseigneur le duc de Bourgogne envoya ordre à la cavalerie boulonnaise de s'avancer vers cette ville. M. de Lamothe marcha de son côté à Furnes avec quelques troupes, ce qui forma neuf bataillons et douze escadrons; mais ce n'était pas assez pour empêcher les ennemis d'en enlever les grains.

Les troupes qu'ils avaient à la Bassée, ayant aussi été considérablement augmentées, s'emparèrent, le 14, de Saint-Venant et commencèrent à s'y retrancher. Elles établirent ensuite des postes le long de la haute Lys, à Calonne, Merville, la Gorgne et Estaires. De là, elles se répandirent jusqu'à la châtellenie de Cassel, ce qui leur procura les moyens d'enlever les grains de ces différents pays, tous fort abondants.

Cet objet exigeait une sérieuse attention, et ce fut par cette considération, et sur les instances de M. de Cheyladet, que monseigneur le duc de Bourgogne lui envoya le 18, de l'armée, un renfort de six bataillons et de six escadrons; cependant ce prince ne s'y détermina qu'avec peine, et l'on voit, par la lettre qu'il écrivit au roi le 17, qu'il craignait qu'en se séparant ainsi, les ennemis, qui se trouvaient au centre, ne perçassent par quelque point; et, peu rassuré par le sentiment de M. le duc de Vendôme, qui pensait qu'on aurait le temps, si cela devenait nécessaire, de porter sur l'Escaut les troupes

soit de Gand, soit de l'Artois, il demanda de nouveaux ordres à sa majesté[1].

Ce fut dans ces circonstances que l'électeur de Bavière revint de l'armée d'Allemagne à Mons, sans avoir aucun titre pour commander; mais il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il concerta avec M. le comte de Bergeyck un projet pour surprendre Bruxelles. On peut se rappeler qu'on avait déjà échoué dans cette entreprise; mais celle-ci parut à l'électeur d'une si facile exécution, qu'il ne douta point de la conduire à une heureuse fin. On l'avait assuré de la bonne volonté des habitants de cette ville, et il espérait qu'en rassemblant dix bataillons et douze escadrons des garnisons de Gand, de Condé, de Mons, de Charleroi et de Namur, avec quatre bataillons et six escadrons que monseigneur le duc de Bourgogne lui envoya, il n'aurait qu'à se présenter pour réussir; que, dès la première nuit, il se logerait sur le chemin couvert et établirait ses batteries. Il n'y avait dans la place que trois régiments saxons et cent compagnies des troupes de l'Empire, ce qui faisait à peine cinq mille hommes. Il se flattait que la bourgeoisie, animée par sa présence et se voyant près d'être soutenue, tomberait sur la garnison et ouvrirait ses portes.

Dans cette confiance, l'électeur partit de Mons le 21, avec quatorze bataillons et dix-huit escadrons, et alla camper à Hal. Le lendemain il arriva devant Bruxelles; mais l'événement répondit mal à ses espérances: il avait compté mal à propos sur la bonne volonté des habitants. Après quelques tentatives infruc-

[1] On ne doit pas négliger de dire que le roi, instruit par M. de Chamillart, qui était retourné le 11 à la cour, de la mésintelligence qui régnait plus que jamais entre M. le duc de Vendôme et M. le maréchal de Berwick, s'était déterminé à envoyer l'ordre à ce dernier d'aller prendre le commandement de l'armée d'Allemagne, et que ce général quitta l'armée le 17. M. de Saint-Fremont resta près de monseigneur le duc de Bourgogne, et succéda à M. le maréchal de Berwick dans la confiance de ce prince.

tueuses, il se vit réduit à renoncer à son entreprise ou à faire un siége en règle. C'est le parti qu'il prit; mais il fallut attendre l'artillerie, et on ne put ouvrir la tranchée que dans la nuit du 24 au 25. On établit en même temps une batterie de dix pièces de canon à cinquante toises du chemin couvert. L'attaque se fit entre la porte de Namur et celle de Louvain. M. le comte de Bergeyck, trouvant ce front trop étendu pour le peu de troupes que l'électeur avait avec lui, proposa de faire écouler l'eau du fossé, en ouvrant le sas de Vilvorde, ce qui pouvait donner la facilité d'emporter le bastion de la droite du canal, dont la face et le flanc étaient ruinés; mais l'électeur persista dans son sentiment, appuyé par le maréchal d'Arco, qui lui persuada que l'attaque qu'il projetait était d'autant plus avantageuse, qu'il n'y avait dans cette partie qu'une muraille sèche, où l'on pouvait facilement faire brêche.

Pendant que l'électeur était ainsi occupé d'une entreprise devenue beaucoup plus importante qu'on ne s'y était attendu, monseigneur le duc de Bourgogne reçut la réponse du roi à la dépêche du 17, par laquelle on voit que sa majesté, ne croyant pas que la cavalerie pût tenir la campagne au delà du mois de novembre, avait déjà résolu de séparer incessamment une partie des troupes, et de laisser seulement des corps sur l'Escaut, sur les canaux et dans les places les plus exposées.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Versailles, 19 novembre 1708[1].

J'ai reçu par le comte d'Houdancourt la lettre que vous m'avez écrite du 17. J'ai été fort content de la manière dont il m'a rendu compte de ce qui s'est passé à Hondschoote, et de l'avantage que mes troupes ont eu sur celles des ennemis qui occupaient ce poste; il aurait été à désirer que le corps qui est commandé par le sieur de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 121.

Monroux eût été assez fort pour attaquer celui des ennemis qui est à Loo, et qu'il les eût obligés de se retirer du Furnembach.

J'approuve le retardement que vous avez cru qu'il était nécessaire d'apporter à l'exécution de l'ordonnance que j'ai rendue pour révoquer les passe-ports, et qu'elle n'ait son exécution qu'à commencer au premier du mois prochain. Vous avez bien fait d'envoyer huit bataillons d'augmentation en Artois; il y avait trop peu d'infanterie, et les ennemis se mettaient en état de profiter si avantageusement de la faiblesse des garnisons des places qui sont à portée d'eux, qu'ils se seraient procuré des subsistances pour une partie de l'hiver, si ceux qui commandent de ce côté-là ne s'étaient pas trouvés assez forts pour les en empêcher; j'ai lieu de croire qu'incontinent après l'arrivée des huit bataillons et des six escadrons que vous venez d'y envoyer, Cheyladet les obligera de se retirer de Saint-Venant, et qu'ils ne se répandront plus aussi loin qu'ils ont fait par le passé.

Le comte d'Houdancourt m'assure que leur cavalerie est en très-bon état; ce que vous m'avez mandé de la mienne me donne lieu de croire qu'il ne sera pas possible de la tenir en campagne après ce mois-ci, et qu'il sera d'une nécessité absolue de la séparer, pour l'envoyer dans des quartiers pour se rétablir; sans quoi, elle dépérirait de manière à ne pouvoir plus se remettre. J'aurais déjà fait expédier les ordres nécessaires pour la séparation de l'armée, si elle était toute ensemble, et s'il n'y avait point de mesures à prendre pour garder Gand, Bruges, Leffinghe, Plasschendaele, traverser autant qu'il se pourra la communication avec Oudenarde, et forcer le corps qui est dans le Furnembach à le quitter. Je sais que par la séparation de mon armée avant celle des ennemis, je leur procurerai des moyens de faire passer des munitions de guerre pour garnir les magasins des places qu'ils occupent, qui en sont presque entièrement dépourvues; mais il vaut encore mieux tomber dans cet inconvénient que de ruiner entièrement l'armée que vous commandez, en prenant néanmoins toutes les mesures que vous croirez les meilleures pour embarrasser la marche de leurs convois, ce que vous

ne pourrez faire qu'avec un nombre de troupes considérable, que j'estime qu'il faudra laisser dans les lieux à portée de ceux par lesquels lesdits convois pourraient pénétrer : c'est pour cela que j'estime qu'il faut pour Gând, Bruges, Plasschendaele et Leffinghe, quarante bataillons et à peu près un pareil nombre d'escadrons, dont une partie seront des troupes d'Espagne; à Ypres, douze bataillons et quinze escadrons; à Tournay, quinze bataillons et douze escadrons. Je ne vous dis rien sur l'importance dont il est de conserver Bruges et la communication par Nieuport avec Dunkerque. Vous savez le peu de moyens qu'il y aurait de faire vivre les troupes et les habitants de Gand et de Bruges, si la voie des canaux était interdite. Lorsque vous aurez communiqué au duc de Vendôme ce que je vous mande, et que vous serez en état de prendre un parti, après avoir bien examiné ce qu'il y aura de mieux à faire en séparant l'armée, vous m'enverrez un courrier pour m'informer de votre projet, et vous attendrez ensuite les derniers ordres que j'aurai à vous donner.

J'avais chargé Chamillart de vous communiquer le plan que j'ai fait pour les quartiers d'hiver : il m'a dit qu'il vous en avait rendu compte dans le séjour qu'il a fait auprès de vous, et qu'il vous avait dit que je destinais le comte de Lamothe pour commander à Gand et à Bruges, Puiguion à Ypres, sous ses ordres, avec trois maréchaux de camp et six brigadiers; le chevalier du Rosel à Tournay, Cheyladet à Douai, Saint-Fremont en Artois; deux maréchaux de camp et quatre brigadiers aux ordres de chacun desdits lieutenants généraux.

Quoique j'aie pris la résolution de séparer dans peu l'armée qui est à vos ordres, il ne convient pas que les troupes s'éloignent de la frontière jusqu'à ce que la plupart de celles des ennemis aient repassé chez eux; c'est pour cela que vous verrez par la destination que j'en ai faite, qu'il y aura plusieurs régiments qui doivent se rendre dans le plat pays qui resteront, jusqu'à ce qu'ils aient de nouveaux ordres de ma part, dans les lieux de la frontière qui leur

seront marqués. Ils jouiront du bénéfice des autres qui y marcheront dès à présent, comme s'ils y étaient; mais je n'ai pas jugé à propos d'envoyer présentement ceux qui sont encore en état de tenir campagne.

Je ne saurais assez vous faire faire attention à la conséquence dont il est de ne pas laisser pénétrer aux troupes que leur séparation peut être prochaine, parce que plusieurs officiers, cavaliers et soldats s'en iraient dès à présent.

Lorsque vous les séparerez, vous permettrez à un certain nombre d'officiers d'aller travailler aux recrues. Je ferai savoir aux directeurs et inspecteurs que mon intention est qu'il reste du moins la moitié des officiers de tout caractère dans chaque bataillon.

Le duc d'Aumont a donné les ordres pour obliger le sieur Colambert à faire marcher trois cents cavaliers de troupes boulonnaises, qui n'a rien oublié de ce qui dépend de lui pour exécuter les vôtres; mais il ne lui reste aucune infanterie que celle dont il a absolument besoin pour la conservation du pays, dont toute la cavalerie, quand même elle serait rassemblée, ne consiste qu'en cinq cents chevaux.

J'ordonne au chevalier Molé de faire passer du département de Calais un bataillon de cinq cents hommes et un escadron, etc.

Monseigneur le duc de Bourgogne était occupé à visiter l'Escaut depuis Tournay jusqu'à Gavre; on avait fait des digues pour inonder les prairies et des retranchements pour défendre les passages; ceux qui masquaient Oudenarde étaient bons et avaient quinze à seize cents toises d'étendue, mais monseigneur le duc de Bourgogne trouva qu'ils ne remplissaient pas entièrement l'objet, et que plus bas vers Gavre, au dessous de l'embouchure de la Swalme, au village de Meyleghem, les ennemis pourraient passer l'Escaut avec d'autant plus d'avantage, qu'en débouchant ils auraient été couverts de

la Swalme, dont les bords étaient fort élevés, et que la position qu'ils pouvaient prendre en remontant cette rivière nous séparait des troupes qui étaient à Gand.

Plusieurs autres raisons encore firent penser à monseigneur le duc de Bourgogne que l'Escaut n'était pas soutenable. Le manque de pionniers n'avait pas permis de faire des retranchements partout où ils eussent été nécessaires dans l'étendue immense que nous avions à garder, et les digues que l'on avait faites dans cette rivière ne produisaient pas l'effet qu'on s'en était promis : les eaux ne couvraient que les marais et quelques parties de terre, plusieurs restaient découvertes et offraient des passages aux ennemis. M. le duc de Vendôme, pensant comme monseigneur le duc de Bourgogne sur le peu de fond qu'il y avait à faire sur les moyens qu'on avait pris pour la défense de l'Escaut, lui proposa d'aller attaquer le prince Eugène dans ses lignes, qu'on assurait être en mauvais état et mal gardées; mais quelque porté que fût monseigneur le duc de Bourgogne pour l'exécution de ce projet, il fallait en avoir l'agrément de la cour. C'est ce qui engagea M. le duc de Vendôme à écrire au roi la lettre suivante pour en exposer à sa majesté les motifs, les moyens et les avantages.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp du Saulchoi, 22 novembre 1708 [1].

Le duc de Marlborough est toujours campé à Rousselaer. Il a des troupes à Wynendale et dans d'autres postes à portée de son camp; il a aussi, comme votre majesté le sait, un corps considérable sur le canal de Loo, que je sais même qu'il a fortifié depuis qu'on lui a enlevé trois régiments à Hondschoote. Il y a plus de douze escadrons campés sur la contrescarpe d'Oudenarde. L'armée du prince Eugène fait le siége de la citadelle de Lille, qui va très-lentement; la meil-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2084, n° 94.

leure partie de son infanterie est dans la ville; il y a, outre cela, un corps considérable à la Bassée et beaucoup de troupes répandues sur la Lys, au moyen desquelles ils se servent de cette rivière pour conduire à Lille par bateaux tous les grains qu'ils tirent de l'Artois et des environs de Cassel, où ils ont aussi des troupes.

Si nous les laissons faire, ils hiverneront dans ce pays-ci et s'y établiront de manière que les choses qui sont à présent faciles deviendront impraticables au printemps prochain; ce serait même se flatter que de compter reprendre Lille la campagne qui vient, car ils ne manqueront pas de tirer une ligne depuis la Bassée jusqu'à la Lys, et pour lors il sera impossible d'attaquer Lille. Ainsi nous n'aurons jamais plus beau jeu qu'à présent pour entreprendre quelque chose, puisque nous avons affaire à une mauvaise armée, dont l'infanterie est découragée, et qui est de plus considérablement affaiblie par de gros détachements, de sorte que ce qui reste dans les lignes n'est pas en état de faire une longue résistance. Les gens que j'ai envoyé reconnaître rapportent tous que ces lignes sont en très-mauvais état et très-mal gardées.

Je compte donc rassembler six vingts de nos meilleurs escadrons et quarante de nos meilleurs bataillons. Cela se fera sans dégarnir le camp devant Oudenarde et sans toucher aux troupes qui sont aux ordres du comte de Lamothe; et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'en marchant à l'entrée de la nuit, nous attaquerons les lignes avant le jour, de sorte qu'il y a lieu de croire que les ennemis ne seront point avertis, car votre majesté sait que, la plupart du temps, la longueur des préparatifs donne le temps à l'ennemi de se précautionner et fait qu'il est sur ses gardes. La veille du jour destiné pour l'attaque, M. de Cheyladet, qui sera averti, rassemblera toutes ses forces avec quelques pièces de batteries et se présentera après midi devant la Bassée. M. de Lamothe, qui sera averti aussi, avec sa cavalerie, des dragons et un corps de grenadiers, s'approchera le plus qu'il pourra de l'armée de Marlborough afin de l'occuper; mais j'espère que notre affaire sera faite avant que Marl-

borough en soit averti; et, si nous avons le temps d'occuper les retranchements des ennemis du côté du pont de Marcq, qui est sur le grand chemin de Menin, il lui sera impossible de nous forcer entre la Lys et l'Escaut. Je ne désespère pas aussi qu'en profitant de l'occasion nous ne passions la Deule et nous ne nous rendions maîtres du pont de Deulsemont et de ceux du Quesnoy, de Vambrechies et de Marquette, auquel cas jamais Marlborough ne pourrait approcher de Lille; et si par hasard nous pouvions passer la Deule assez tôt pour occuper tous ces passages, en envoyant un corps de troupes passer sur des ponts que nous pourrions faire avec nos pontons à deux lieues au-dessus de Haubourdin, nous mettrions les troupes qui sont à la Bassée entre M. de Cheyladet et nous, et en viendrions par conséquent facilement à bout. Ainsi le pis qui nous peut arriver est de battre toutes les troupes qui sont entre Lille et Pont-à-Tressin et de faire abandonner aux ennemis la Bassée et les postes qu'ils ont sur la Lys, sans lesquels leur armée ne peut subsister. Je mets les choses au pis, car il peut arriver que cela nous ferait reprendre la ville de Lille. On fera à tout hasard tenir prêt à Douai un convoi de munitions de guerre et de bouche pour jeter dans la citadelle, si nous en avons le temps.

Le comte de Lamothe aura ordre de se régler sur les mouvements des ennemis, et, en cas qu'ils passent la Lys, il marchera par sa gauche pour donner la main à Oudenarde; et s'ils marchent à Menin et remontent la Lys, il les suivra toujours à une certaine portée, de manière qu'il puisse se retirer s'ils reviennent sur lui.

La situation étendue dans laquelle sont les ennemis est forcée, car sans cela ils ne pourraient pas subsister; de sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'ils ne la changeront pas avant que nous ayons reçu les ordres de votre majesté par le retour de ce courrier.

J'espère que votre majesté approuvera mon projet, que je crois sûr; sans cela je lui réponds dès à présent, quoi qu'on lui puisse faire espérer, que Lille ne rentrera sous sa domination que par un traité de paix.

Le roi ayant approuvé le projet de M. le duc de Vendôme et laissé à monseigneur le duc de Bourgogne la liberté de l'exécuter lorsqu'il le jugerait à propos, ce prince fit ses dispositions, envoya ordre à M. de Cheyladet de rassembler les troupes qui étaient dans l'Artois, et manda à M. de Lamothe de se préparer à remplacer sur l'Escaut celles qu'il devait en tirer pour l'opération. Il se disposa de son côté à se mettre en mouvement aussitôt qu'il serait instruit de l'état du siége de Bruxelles, qui traînait en longueur; mais cela lui fit perdre un temps précieux, que le duc de Marlborough mit à profit pour rassembler ses troupes. On sut dès le 23 que ses détachements restés dans le Furnembach en étaient sortis le 21 pour le rejoindre, que ceux qui étaient sur la haute Lys, à Saint-Venant et dans la châtellenie de Cassel, se repliaient sur l'armée du prince Eugène, et que les troupes qui étaient à la Bassée se disposaient à l'évacuer. On eut avis aussi que bientôt il y aurait un mouvement général.

D'après ces nouvelles, M. de Lamothe d'un côté partit de Furnes avec toutes les troupes qui étaient de ce côté-là et se porta diligemment sous Bruges; M. de Cheyladet, qui était encore dans l'Artois, envoya aussitôt deux bataillons à Saint-Venant, un à Robecq entre Saint-Venant et Béthune, et un autre à Saint-Omer pour garder le Neuf-Fossé. C'était remplir les vues de monseigneur le duc de Bourgogne, mais les circonstances étaient bien changées: ce n'avait été que la dispersion des ennemis qui avait fait naître l'idée d'aller attaquer leurs lignes; dès qu'ils se mettaient ensemble, le succès de cette entreprise devenait bien douteux.

Il fallut y renoncer entièrement lorsqu'on apprit que le 25 le duc de Marlborough avait quitté le camp de Rousselaer, et qu'après avoir fait avancer un gros détachement vers le

de l'abbaye de Peteghem; mais, pendant qu'il s'y portait, on vint l'avertir qu'ils faisaient leurs ponts derrière une grande inondation dans la prairie située entre Kerckhove et le château d'Elseghem, et qu'ils commençaient à passer. Quoiqu'il n'eût à portée de lui que trois bataillons et dix escadrons, il marcha pour attaquer les ennemis. Environ douze de leurs bataillons et autant d'escadrons étaient déjà passés, et formés dans l'eau, sur le bord de l'inondation, à la droite de l'Escaut. Comme M. de Souternon ne pouvait traverser cette inondation, il fut forcé, pour se porter sur les ennemis, d'en prendre la tête et de la longer dans l'espace de plus de quatre cents pas. Pendant sa marche, il essuya le feu de trente pièces de canon, que les ennemis avaient de l'autre côté de la rivière.

Cette batterie lui imposa, et, ayant trop peu de troupes, il n'osa attaquer et prit le parti de se retirer et d'aller mettre son infanterie en bataille dans le village et dans les haies de Berchem, et de poster sa cavalerie sur une hauteur qui dominait les prairies. Il fit ses dispositions dans ce poste sous le feu de la batterie des ennemis, jugeant nécessaire d'y rester pour assurer la marche de ses équipages, qu'il renvoya à Escanaffle; mais en même temps il fit dire à M. de Nangis de venir le joindre avec les neuf bataillons qu'il avait amenés la veille, et qui, au lieu d'être restés à Berchem, avaient été par ordre à Melden, vis-à-vis de Peteghem, tant pour défendre ce passage, qui paraissait le plus dangereux, que pour être plus à portée d'aller, en cas de nécessité, au secours de M. d'Hautefort devant Oudenarde, où l'on craignait que les ennemis ne fissent de grands efforts.

M. de Nangis ne put arriver assez tôt. Les ennemis se fortifièrent continuellement sur la droite de l'Escaut, et s'allongèrent par leur gauche de manière qu'ils se mirent entre lui

et M. de Souternon. Comme il y avait dans cet intervalle une très-grande plaine, et qu'il eût été dangereux de tenter d'y faire la jonction, M. de Souternon manda à M. de Nangis de se replier sur M. d'Hautefort, et, voyant que les ennemis se préparaient à l'attaquer lui-même avec des forces infiniment supérieures, il se détermina à se retirer aussi, ce qu'il fit en si bon ordre, qu'il ne perdit que vingt hommes et quelques équipages. Il repassa la Ronne et joignit le camp d'Escanaffle, commandé par M. le marquis de la Chastre, qui n'avait pu marcher à son secours, parce que, dans le même temps que le duc de Marlborough faisait sa principale attaque près de Berchem, le prince Eugène, qui était à Autryve, faisait mine de jeter des ponts vis-à-vis d'Escanaffle.

Aux premiers coups de canon que monseigneur le duc de Bourgogne avait entendus, ce prince avait fait battre la générale et envoyé M. le duc de Vendôme du côté de Berchem. Il s'était mis en marche lui-même avec le reste de l'armée pour longer l'Escaut; mais en mettant ses troupes en bataille sur la rivière de Laye, il apprit que M. de Marlborough avait passé avant le jour à Berchem et que M. le prince Eugène était près de passer à Escanaffle. Peu de temps après, il reçut un billet de M. le duc de Vendôme, qui lui mandait qu'il allait faire avancer les troupes de la droite pour charger les ennemis; mais monseigneur le duc de Bourgogne lui envoya dire de ne point engager l'affaire trop légèrement, parce qu'on avait la Ronne à passer en présence des ennemis et que toutes les hauteurs étaient de leur côté. Pour le joindre plus tôt, ce prince diligenta sa marche; mais, arrivé à Pottes, il trouva qu'il ne fallait plus penser à aller aux ennemis, qu'ils s'étendaient sur le mont de l'Enclus, et que M. le duc de Vendôme, craignant d'être attaqué lui-même, faisait replier ses troupes.

Monseigneur le duc de Bourgogne, les ayant rassemblées avec les siennes, reprit le chemin de Tournay et campa sous cette place le 27 au soir.

Il apprit en y arrivant que les ennemis avaient réussi dans toutes les parties où ils s'étaient présentés. Leur colonne qui avait marché sur Gavre pour y passer l'Escaut n'y avait rencontré aucun obstacle; elle s'était établie dès la pointe du jour à Sotteghem, et avait éloigné le peu de monde que nous avions dans cette partie. M. le comte d'Estrades, que M. de Lamothe y avait envoyé avec huit bataillons et six escadrons, était arrivé trop tard et avait été forcé de retourner à Gand. Le corps qui s'était en même temps avancé vers Oudenarde n'avait pas éprouvé plus de résistance.

M. d'Hautefort, commandant le camp qui masquait cette place, voyant arriver ce corps, qui se joignit à la garnison, et se trouvant dans un danger évident d'être coupé par les troupes qui avaient passé l'Escaut à Berchem et à Gavre, avait pris aussi le parti de se retirer, ce qu'il avait fait en très-bon ordre; et, quoique poursuivi pendant une lieue, il avait gagné Grammont avec toute son artillerie, consistant en vingt pièces de canon, et n'avait perdu que quatre cents hommes et quelques équipages. De là, il marcha le lendemain vers Enghien, et arriva le 29 sous Mons avec les vingt bataillons et les vingt-cinq escadrons qui étaient sous ses ordres et les neuf bataillons que M. de Nangis lui avait amenés après le passage des ennemis à Berchem.

D'un autre côté, Saint-Ghislain, dont l'électeur, en marchant à Bruxelles, avait emmené presque toute la garnison, fut surpris le 27 par le gouverneur d'Ath, qui y fit entrer trois cents hommes.

L'électeur ne fut pas plus heureux devant Bruxelles: le 28

au matin, il fut chassé des deux angles du chemin couvert, où il s'était logé dans la nuit du 26 au 27, et y perdit beaucoup de monde. Il avait déjà commencé ses dispositions pour se retirer, lorsqu'il reçut la nouvelle du passage de l'Escaut par les ennemis et celle de la prise de Saint-Ghislain. Craignant pour Mons et pour lui-même, il hâta sa retraite, et se mit en marche le 27 au soir, abandonnant dix pièces de canon qui étaient en batterie; il arriva le lendemain à Mons.

Telles furent les suites de l'entreprise que ce prince avait tentée légèrement. Elle nous força de recourir à la défense de l'Escaut, qui réussit mal; elle fit manquer le projet de M. le duc de Vendôme, et procura aux ennemis l'occasion et la facilité d'exécuter tous les leurs, de tirer les munitions qui leur étaient nécessaires pour leur armée et pour le siége de la citadelle de Lille, et de continuer leurs conquêtes.

Le prince Eugène ayant rempli son objet, qui était de favoriser le passage de l'Escaut, se remit en marche le 28 pour retourner au siége de la citadelle de Lille. Le duc de Marlborough, ayant en même temps rassemblé son armée sous Oudenarde, alla le 29 camper à Oomberghen, entre cette ville et Alost.

L'armée du roi n'était pas si rassemblée : partagée en trois corps, dont l'un était avec monseigneur le duc de Bourgogne, l'autre près de Mons avec l'électeur, et le troisième sous Gand avec M. de Lamothe, il fallait beaucoup de temps pour se joindre et pour pouvoir faire quelque entreprise considérable du côté de Lille.

La première opération était de reprendre Saint-Ghislain. Monseigneur le duc de Bourgogne détacha à cet effet, le 28, M. d'Albergotti avec vingt-cinq compagnies de grenadiers, deux régiments de dragons, mille chevaux et huit pièces de

canon, et manda en même temps à l'électeur de faire de son côté tout ce qu'il jugerait nécessaire pour la réussite de cette entreprise.

Monseigneur le duc de Bourgogne, en se retirant à Tournay, avait projeté de se porter avec toutes ses forces à la Bassée et d'achever les fortifications que les ennemis y avaient commencées; en attendant le moment où il pourrait exécuter ce projet, il y envoya aussi le 28 une brigade d'infanterie aux ordres de M. de Villiers pour renforcer M. de Sézanne, que M. de Cheyladet y avait déjà fait entrer au moment où les ennemis l'avaient abandonné pour marcher vers l'Escaut. Monseigneur le duc de Bourgogne regardait ce poste comme très-important, et pour couvrir l'Artois et pour se procurer le moyen de faire entrer quelque secours dans la citadelle de Lille, ce qui cependant était devenu plus difficile que jamais, les ennemis ayant renforcé les postes de Lambersart et de Los. M. le duc de Vendôme proposait de son côté de construire une ligne depuis la Bassée jusqu'à la Lys, persuadé que par ce moyen on empêcherait les ennemis de tirer des subsistances de l'Artois, du Furnembach et des autres pays situés à la gauche de cette rivière, et que par là l'établissement de leurs quartiers d'hiver leur deviendrait fort difficile.

Le roi approuva le projet de monseigneur le duc de Bourgogne pour la Bassée, et lui recommanda d'établir aussi à Saint-Venant un poste qui fût en état de tenir pendant l'hiver. Quant à la ligne proposée par M. le duc de Vendôme, sa majesté n'en jugea pas la construction possible, parce que cette ligne devant avoir une étendue de six lieues, il aurait fallu y employer un trop grand nombre de troupes, et qu'elles avaient besoin de repos.

Dès le 29 monseigneur le duc de Bourgogne, ayant fait ses

dispositions pour aller en deux ou trois marches de Tournay à Douai, fit partir l'infanterie pour aller camper ce jour-là à Saint-Amand, et le lendemain à Escaudain. La cavalerie partit le 30 et marcha à Helesmes, Raismes et Vicogne. On laissa à Tournay trois bataillons et neuf escadrons aux ordres de M. le chevalier du Rosel. Quatre escadrons allèrent à Mons et trois à Condé ; la destination de ces troupes était d'inquiéter, autant qu'il serait possible, les convois des ennemis.

Le 1er décembre, monseigneur le duc de Bourgogne arriva à Douai avec la cavalerie, et y fut joint le même jour par l'infanterie. L'armée campa sous cette place, non pas en ordre de bataille, mais par pelotons, et le plus près des villages qu'il fut possible, afin de donner quelque aisance aux officiers et aux soldats, dont la plus grande partie manquait de tentes.

M. de Cheyladet avait sous ses ordres en Artois douze bataillons, trente-six escadrons et un régiment de hussards; il répartit ces troupes de manière qu'elles gardaient le cours de la Deule depuis Berclau jusqu'à la Bassée.

M. de Lamothe, qui avait sous Gand et le long des canaux soixante-sept bataillons et cinquante-trois escadrons, fit de son côté des dispositions pour conserver Gand, Bruges et la communication de Bruges à Nieuport.

M. d'Albergotti, arrivé avec son détachement devant Saint-Ghislain, et soutenu par les troupes de M. d'Hautefort, que l'électeur avait fait avancer de Mons à Saint-Ghislain, força les trois cents hommes qui occupaient cette place à se rendre prisonniers de guerre. Ils capitulèrent le 1er décembre et n'eurent pas le temps de brûler les grains et les fourrages que nous y avions fait venir, et qui étaient encore sur des balandres. Nous ne perdîmes à cette expédition que cinq soldats et sept blessés.

Aussitôt que monseigneur le duc de Bourgogne fut instruit

du succès qu'elle avait eu, il envoya ordre à MM. d'Hautefort et d'Albergotti de laisser à Saint-Ghislain et à Mons les garnisons que l'électeur jugerait nécessaires pour la sûreté de ces deux places et de se rapprocher de Douai avec le reste des troupes. Ce prince n'attendait que leur arrivée pour marcher avec toute l'armée à la Bassée, et tenter ensuite de faire passer quelque secours dans la citadelle de Lille. Mais on apprit que M. le prince Eugène avait été renforcé de douze à quinze mille hommes de l'armée du duc de Marlborough, ce qui rendait l'opération beaucoup plus difficile; et, en examinant les moyens de l'exécuter, on trouva qu'il fallait passer par un pays couvert, coupé de watergangs, dans lequel il n'y avait que deux chemins serrés où les ennemis avaient fait des retranchements, et qu'on serait obligé de les forcer avant d'arriver à ceux qui étaient gardés par l'armée du prince Eugène. On abandonna donc cette idée, et on ne pensa plus qu'à la séparation de l'armée, suivant la disposition qu'on reçut le 4 de la cour pour les quartiers d'hiver.

En attendant, monseigneur le duc de Bourgogne fit cantonner le 5, dans les villages entre Douai et la Bassée, les troupes que MM. d'Hautefort et d'Albergotti venaient d'amener. On fit partir les officiers de semestre, et on renvoya à Arras, Bapaume et Péronne, les gardes du corps et les grenadiers à cheval. Ce prince partit de Douai le 6 pour visiter la Bassée et Saint-Venant, où il faisait travailler, et se rendit le 8 à Arras, d'où il se proposait de retourner incessamment à la cour.

On eut avis alors que le projet des ennemis, aussitôt après la prise de la citadelle de Lille, était de se rendre maîtres de Gand et de Bruges. Rien ne pouvait leur être plus utile que la possession de ces deux places, qui leur étaient absolument nécessaires pour se soutenir dans le pays et pour pouvoir appro-

visionner Lille et Menin. M. le duc de Vendôme, sentant combien il était important de les conserver, proposa à monseigneur le duc de Bourgogne de suspendre la séparation de l'armée, et de faire marcher à Ypres, à Furnes, à Bergues et à Nieuport vingt bataillons de ceux qui devaient hiverner en Artois, afin de les mettre plus à portée de se rendre promptement, en cas de nécessité, sur le grand canal. Il était aussi d'avis de placer entre Douai et la Bassée les bataillons destinés à prendre des quartiers depuis Douai jusqu'à la Meuse, et de faire en même temps entrer dans Valenciennes et dans les places de l'Artois toute la cavalerie, pour qu'elle pût se rassembler en peu de jours; et, afin de faire voir aux ennemis que nous donnions une sérieuse attention à la partie de Gand, et détourner les vues qu'ils avaient sur cette place, il se proposait de s'y rendre lui-même, et pressait monseigneur le duc de Bourgogne de suspendre son départ et de rester à Arras jusqu'à ce qu'on vît quel serait le succès de ces dispositions.

Mais ce prince, toujours prévenu contre les avis de M. le duc de Vendôme, manda à la cour qu'il serait dangereux de le laisser aller à Gand et de lui confier les affaires; que, comme il était affecté de ce qui venait de se passer sur l'Escaut, il pourrait, malgré ses bonnes intentions, en engager de mauvaises et prolonger la guerre pendant tout l'hiver.

Ces raisons, jointes au désir que le roi avait de donner du repos aux troupes, déterminèrent sa majesté à envoyer ses derniers ordres pour leur séparation; elle ne voulut point qu'on fît passer de nouvelles troupes du côté de la mer ni que M. le duc de Vendôme se rendît à Gand. Ce fut pour expliquer plus particulièrement ses intentions sur ces objets qu'elle écrivit à monseigneur le duc de Bourgogne la lettre suivante.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Versailles, 7 décembre 1708[1].

Quoique je connaisse l'importance dont il est de conserver Gand et d'ôter aux ennemis la communication par le canal, je ne puis néanmoins consentir à renvoyer plus de troupes de ce côté-là qu'il n'y en a actuellement; je fais savoir au sieur Le Blanc qu'il se rende incessamment auprès de M. le comte de Lamothe, qu'il voie avec lui s'il y a des subsistances suffisantes pour la garnison et pour les habitants des villes de Gand et de Bruges, et de faire en sorte d'y pourvoir avec assez de diligence pour ne pas mettre les bourgeois dans la nécessité, faute de vivres, de se livrer aux ennemis et de leur faciliter les moyens de reprendre lesdites villes; ce qui les mettrait en état d'établir des quartiers d'hiver dans tout ce pays-là, d'y faire rester toutes leurs troupes, de porter à Lille et à Menin toutes les choses dont ils auraient besoin et leur procurer toutes les facilités pour assembler leur armée au milieu de mes places et de ma frontière. Je ne vois d'autre expédient pour l'empêcher que de conserver Gand et de faire l'impossible pour cela; d'y mettre une garnison suffisante, supposé qu'il y ait des vivres, pour ôter aux ennemis l'envie qu'ils auraient d'en faire le siége, de garder le canal de Bruges tant que le comte de Lamothe croira le pouvoir faire avec les troupes qu'il a; et si les ennemis rassemblaient toutes leurs forces pour l'attaquer, de ne point s'exposer à les perdre mal à propos, mais de laisser seulement dans les postes que l'on pourrait garder pour la communication celles qu'il croirait nécessaires, et de séparer le reste du côté d'Ypres. En attendant une dernière résolution sur ce qui le regarde, vous pouvez envoyer à Ypres douze bataillons de ceux qui étaient destinés pour les places de derrière, de la Picardie et de l'Artois, avec ordre bien précis, à ceux qui seront chargés de les faire agir, de ne les employer que dans les mouvements qui seront à portée d'eux, sans pouvoir, sous aucun prétexte, les faire passer du côté du canal de Bruges.

Tant que les ennemis verront un corps de troupes considérable

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 132.

aux environs de Lille et à portée des postes qu'ils tiennent sur la Lys, ils ne pourront pas se passer de celles de l'armée du prince Eugène pour garder Lille et ses environs; et j'ai peine à croire que l'infanterie qui restera au duc de Marlborough soit assez forte pour entreprendre le siége de Gand et faire tout ce qu'elle voudra dans une saison aussi avancée que celle-ci.

Il n'y a plus de temps à perdre pour donner quelque repos à mes troupes, qui sont délabrées et dispersées en plusieurs endroits; il faut songer à les rétablir et forcer les ennemis à prendre le même parti. Je mande au duc de Vendôme que je ne veux rien changer aux dispositions que j'ai faites pour l'hiver, qu'il doit assurer les postes de la Bassée et de Saint-Venant, et s'en revenir peu de jours après vous.

Le roi manda en même temps à M. le duc de Vendôme de partir pour la cour quelques jours après monseigneur le duc de Bourgogne, et lorsqu'il aurait établi des postes à la Bassée et à Saint-Venant. A l'égard de M. de Lamothe, il eut ordre de prendre toutes les mesures qui dépendraient de lui pour soutenir la communication derrière les canaux avec Nieuport et pour assurer la conservation de Gand et de Bruges. On lui recommanda en même temps de rassembler beaucoup de subsistances dans ces deux villes, afin de ne pas mettre les habitants dans le cas, faute de vivres, de se livrer aux ennemis.

Pour remplir les intentions du roi, monseigneur le duc de Bourgogne donna le 8 ses ordres pour la séparation de l'armée, et partit d'Arras deux jours après, avec monseigneur le duc de Berry et M. le chevalier de Saint-Georges, pour retourner à la cour.

M. le duc de Vendôme, ayant renvoyé successivement les troupes dans les quartiers qui leur étaient destinés, partit aussi le 12 d'Arras pour Versailles. Il laissa à la tête de la fron-

tière M. de Saint-Fremont, avec dix-huit bataillons et trente et un escadrons, qui cantonnèrent entre la Bassée, Lens et Douai; il y avait de plus, tant à Ypres qu'à Tournay et Condé, outre les garnisons, trente bataillons qui devaient y demeurer jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de la séparation des ennemis.

Les troupes qui étaient sous les ordres de M. de Lamothe consistaient en soixante-sept bataillons et cinquante-trois escadrons, qui ne devaient se séparer qu'après qu'il n'y aurait plus de danger pour Gand ni pour Bruges. M. de Lamothe pourvut ces deux villes de toutes les subsistances qu'on put tirer des pays de Waes et de Dendermonde et y fit entrer la plus grande partie de ses troupes. Cette disposition se fit contre l'avis de M. le duc de Vendôme, qui lui avait mandé qu'au lieu de renfermer les troupes dans les places, il fallait les employer à en défendre les approches et à se retrancher en avant de Gand entre les deux Escaut; mais M. de Lamothe regarda comme impossible la construction d'un retranchement, ne doutant point que le duc de Marlborough, étant campé dans cette partie, ne vînt s'y opposer. Il regardait aussi comme inutiles les retranchements du canal de Bruges, parce que les ennemis étaient à portée de passer le bas Escaut à Dendermonde ou plus près de Gand, et que, comme on ne pouvait leur disputer le canal du Sas, depuis le pont de Langerbrugge jusqu'au Sas, à cause des marais qui empêchaient de s'étendre et de longer ce canal, ils avaient la facilité de prendre celui de Bruges à revers.

M. de Lamothe se détermina donc à faire entrer dans Gand et dans Bruges toutes les troupes qu'il crut nécessaires pour la défense de ces places. Il comptait que si les ennemis venaient à attaquer le grand canal par le front seulement, ces troupes auraient le temps de se porter aux principaux passages pour

appuyer celles qui les garderaient; mais, dans le cas où les ennemis tourneraient par Dendermonde, il se proposait de ne garder à Gand que les troupes dont il aurait absolument besoin pour la garde de cette place, et de porter le reste sous Bruges, afin de protéger d'un côté la communication de cette dernière ville avec Nieuport, et de l'autre soutenir les canaux. En supposant de même que les ennemis s'avançassent à Bruges pour en faire le siége, son dessein était de n'y laisser qu'une garnison, et de se mettre en état, avec le reste de ses troupes, d'aller par Thielt et Rousselaer joindre l'armée, qu'on pourrait vouloir rassembler pour entreprendre sur eux.

Pendant que la campagne touchait ainsi à sa fin, la citadelle de Lille était aux abois. M. le maréchal de Boufflers avait prolongé sa défense au delà de toute espérance, mais il manquait de munitions et de vivres; la place était ouverte de toutes parts et à la veille d'essuyer un assaut général; d'ailleurs, il avait reçu, dès le commencement du mois, l'ordre précis du roi de ne point attendre la dernière extrémité pour sauver la garnison. Tous ces motifs le déterminèrent à se rendre: il battit la chamade le 8, et la capitulation fut signée le 9 au soir. Il obtint les honneurs de la guerre et reçut de la part de M. le prince Eugène les marques les plus distinguées de l'estime et de la considération que méritait la défense qu'il venait de faire pendant trois mois et seize jours, tant dans la ville que dans la citadelle. M. le maréchal de Boufflers mena le 11 sa garnison à Douai, et, après l'avoir fait partir pour se rendre dans ses quartiers d'hiver, il se mit en chemin le 15 pour retourner à la cour. Le roi lui donna le gouvernement général de Flandre et à son fils aîné, un brevet de survivance tant pour ce gouvernement que pour celui de la ville et de la citadelle de Lille. Sa majesté accorda aussi de nouvelles

grâces à tous les officiers généraux et particuliers qui avaient si bien secondé son zèle et son courage.

Aussitôt que les ennemis se virent maîtres de la citadelle de Lille, ils firent un mouvement général vers Gand. L'armée du duc de Marlborough ayant décampé le 12 d'Oomberghen, s'avança à Melle; elle y passa l'Escaut le lendemain matin et se divisa en trois corps, qui bloquèrent Gand : le premier et le plus considérable se plaça entre les deux Escaut, avec le duc de Marlborough; le deuxième, commandé par le prince de Hesse, se mit entre le haut Escaut et la Lys; le troisième, aux ordres du général Lothum, entre le bas Escaut et le canal du Sas, de sorte que cette place se trouva resserrée de tous côtés, excepté celui de Bruges.

Mais les choses ne restèrent pas longtemps dans cette situation. M. le prince Eugène, après avoir fait entrer dans Lille et la citadelle vingt bataillons et trois escadrons et fait descendre par la Lys son artillerie à Deynse, marcha avec le reste de ses troupes et se porta sur la basse Lys, où il cantonna depuis Deynse jusqu'à Nazareth, et établit son quartier général dans ce dernier endroit. Il resta quelques jours dans cette situation, tant pour donner du repos à ses troupes que pour assurer la marche des premiers convois destinés à l'approvisionnement de Lille, de Menin, de Courtray et d'Oudenarde, dont les munitions avaient été épuisées par le siége.

Ces dispositions de la part des ennemis semblaient annoncer qu'ils ne se borneraient pas à l'approvisionnement de leurs places, et que, autant pour faciliter cette opération que pour soutenir leurs conquêtes et se procurer un établissement solide pour leurs quartiers d'hiver, ils tenteraient encore, avant de se séparer, de reprendre Gand et Bruges. La cour eut peine à croire que dans une saison aussi avancée, et après les

pertes qu'ils avaient faites au siége de Lille, après une campagne aussi longue et aussi pénible, ils pussent songer à assiéger Gand, où il y avait une armée.

M. de Lamothe, quoique bloqué, pensait de même; et, comme les ennemis lui avaient laissé libre le chemin de Bruges, il jugea que leur dessein était de l'engager à évacuer Gand, mais il ne crut pas devoir prendre ce parti; il renvoya seulement quelques troupes à Bruges et garda avec lui le fond de trente-quatre bataillons et de vingt escadrons.

Il se trouva alors dans Bruges et dans les environs trente-trois bataillons et autant d'escadrons; mais cette ville étant dépourvue des subsistances nécessaires à la cavalerie, on n'y laissa que vingt-neuf bataillons et neuf escadrons, aux ordres de M. de Grimaldi. Le reste, destiné à se rapprocher de la frontière, fut renvoyé à Nieuport, sous le commandement de M. de Puiguion, excepté quelques bataillons, qui demeurèrent à Leffinghe et dans le polder de Zantvoorde.

La cour, par sa lettre du 17, approuva une partie de ces dispositions, et manda à M. de Lamothe de faire payer cher aux ennemis la conquête de Gand, s'ils entreprenaient de l'attaquer. Mais M. de Grimaldi eut ordre de ne garder à Bruges, en cas qu'il y fût attaqué, que quatorze bataillons et neuf escadrons, de renvoyer le reste à Nieuport, et de ne point attendre la dernière extrémité pour demander une capitulation honorable. M. de Puiguion reçut en même temps de la cour un état pour l'emplacement des troupes qu'il avait ramenées à Nieuport et de celles qui devaient y venir de Bruges; il fit rétablir la redoute du haut pont de Dixmude, de laquelle dépendait la sûreté du canal, et mit des postes dans les villages de Rousbrugghe et de Poperinghe, ainsi que le long du chemin d'Ypres à Dunkerque.

A l'égard de la Bassée, comme les avis avaient été longtemps partagés sur la nécessité de conserver ce poste, on avait perdu du temps, et la cour, voyant qu'il fallait plus de deux mois pour le mettre en état, envoya ordre, le 16, à M. de Saint-Fremont de le faire raser. Cette opération dura peu de jours. Le 22, il se trouva entièrement détruit, et on l'évacua. Les dix-huit bataillons et les trente et un escadrons qui étaient restés cantonnés dans cette partie pour soutenir les travaux se séparèrent et se rendirent dans les quartiers d'hiver.

Les ennemis voyant que nos troupes étaient entièrement séparées, excepté celles qui étaient renfermées dans Bruges et dans Gand, et craignant que, tant que nous serions maîtres de ces deux places, il ne leur fût pas possible d'approvisionner Lille, Menin et Courtray, se déterminèrent enfin, malgré la rigueur de la saison, à assiéger Gand. On peut se rappeler que l'armée du duc de Marlborough avait commencé le 13 à investir cette place de trois côtés, et que celui de Bruges était resté libre; mais M. le prince Eugène, après avoir fait passer quelques convois à Lille, quitta le 18 les cantonnements qu'il avait sur cette dernière rivière, depuis Deynse jusqu'à Nazareth, et alla se placer devant Gand entre la Lys et le grand canal, de sorte que cette place se trouva entièrement investie par toutes les forces des ennemis, consistant en cent dix bataillons et près de deux cents escadrons, dont une partie fut renvoyée vers le Dender, autant pour faciliter les subsistances que pour escorter les convois.

Dans la nuit du 23 au 24, les ennemis ouvrirent la tranchée le long de l'Escaut, devant la porte de Saint-Pierre, où il n'y avait qu'une enveloppe de terre sans aucune défense intérieure ou extérieure : elle était palissadée; le chemin couvert était si mal construit, l'enceinte de la place si grande et en si mauvais

état, qu'il n'y avait pas d'apparence que M. de Lamothe pût résister longtemps aux efforts des ennemis, s'il n'était secouru.

M. de Saint-Fremont, qui était resté à la tête de la frontière après le départ des princes et de M. le duc de Vendôme, connaissait bien toute l'importance qu'il y avait à ne point laisser prendre Gand; mais il n'y avait plus d'armée; il en fallait rassembler une, et le pays, pour marcher à l'ennemi, était très-difficile. Il n'y avait que trois chemins, l'un par Ypres et Bruges, l'autre entre la Lys et l'Escaut, le troisième entre l'Escaut et le Dender. Ces chemins étaient également longs et embarrassés depuis notre frontière jusqu'à Gand, et on n'en pouvait prendre aucun sans donner aux ennemis le temps de se rassembler.

Lorsque la cour fut informée de l'entreprise des ennemis, elle reconnut la faute qu'on avait faite de se séparer avant eux; elle chercha à la réparer en tentant de secourir la place. Le roi envoya en Flandre M. le maréchal de Boufflers, et lui donna le commandement général. Avant son départ, M. de Chamillart lui remit deux mémoires : l'un, sur les moyens de conserver Gand; le second, contenant un projet pour surprendre Ath. M. de Puiguion eut ordre de se rendre à Bruges, de n'y laisser que les quatorze bataillons et les neuf escadrons que M. de Grimaldi avait jugés nécessaires pour sa défense, et de renvoyer le reste vers la frontière de France.

M. le maréchal de Boufflers partit de Paris le 27, arriva le 28 à Douai, écrivit le lendemain au roi pour lui exposer la situation des affaires et la nécessité de rassembler une armée. Il fit en même temps part à sa majesté de l'idée où il était de faire une diversion sur Lille, comme le meilleur parti pour obliger les ennemis à lever le siége de Gand. C'est ce qu'il expliqua dans la lettre suivante.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Douai, 29 décembre 1708 [1].

Je suis arrivé hier ici, sire, sur les six heures du soir, m'étant arrêté près de trois heures à Cambrai pour y expédier plusieurs ordres, y ayant trouvé M. de Bernières.

Par tout ce que j'ai pu apprendre ici du siége de Gand, le canon des ennemis a commencé à tirer depuis deux jours. J'ai vu des copies de lettres de M. le comte de Lamothe et de M. de Grimaldi à M. Le Blanc, par lesquelles ils paraissent persuadés que si l'on marchait à Lille ou aux ennemis, cela les obligerait à lever le siége de ladite ville de Gand, ou du moins que l'on pourrait entreprendre avec succès sur quelqu'un de leurs quartiers.

Je ne doute pas que si l'on pouvait sans retardement marcher sur Lille, quand même ce serait sans espérance de pouvoir en faire le siége présentement, mais seulement pour en faire toutes les démonstrations, cela ne donnât une grande inquiétude aux ennemis, et ne pût les porter à lever le siége de Gand pour empêcher celui de Lille. Il est certain, suivant le rapport commun, qu'il n'y a présentement dans ladite ville et citadelle que vingt bataillons, peu de munitions de guerre et peu de vivres; que les lignes de circonvallation ne sont pas encore rasées, ni les brèches réparées; cependant je ne voudrais pas répondre que les ennemis prennent le change, et ne croient pas que la ville de Lille tiendra assez de temps pour leur donner le loisir de prendre Gand, et de secourir ensuite ladite ville de Lille; mais ce serait toujours faire ce que l'on pourrait, et rien ne peut être pis, selon moi, que de ne rien faire dans la conjoncture présente, par rapport à l'opinion que les ennemis ont de notre léthargie, et que les Français n'osent plus paraître devant eux nulle part.

Un avantage que l'on pourrait encore tirer en marchant à Lille, c'est que ce mouvement pourrait me donner lieu de prendre des mesures pour, de Lille, marcher à Gand, soit entre la Lys et l'Escaut, ou de l'autre côté de la Lys, pour essayer d'attaquer un des

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2084, n° 313.

quartiers des ennemis, suivant les éclaircissements que je pourrai avoir sur cela.

Je comprends très-bien que le grand éloignement de Lille à Gand ne peut donner lieu, quelque diligence que je puisse faire, à surprendre aucun desdits quartiers des ennemis, et que, passé le premier jour de marche, que l'on peut dérober, les ennemis ne manqueront pas d'être avertis de la mienne et auront le loisir de rassembler leurs quartiers; mais, en ce cas, cela dérangerait tout à fait le siége, et, sans me mettre tout à fait à portée de les combattre, ni d'être combattu, je pourrais peut-être les tenir en échec et les empêcher de continuer le siége.

Ce sont des manéges dont le succès n'est pas toujours bien sûr, mais qui sont néanmoins nécessaires pour essayer de traverser les desseins d'un ennemi accoutumé, depuis quelque temps, à faire tout ce qu'il veut sans être inquiété; et, quand ce ne serait que pour faire donner une capitulation honorable à M. le comte de Lamothe, au cas qu'on ne puisse le secourir, il est de l'honneur des armes de votre majesté et de celui de la nation que l'armée de votre majesté paraisse et se montre, pour faire croire, au moins, qu'elle pourrait agir, si elle n'agit pas.

Au cas que votre majesté approuve que j'assemble l'armée, M. de Bernières m'assure qu'il me fournira du pain, du foin et de l'avoine pour quatre-vingt-six bataillons et cent trente-cinq escadrons.

On pourra, pendant la consommation de ce que M. de Bernières me fournira, prendre des mesures avec MM. Doujat, Bernage et Le Blanc, non-seulement pour remplacer, mais pour augmenter ces provisions de vivres et de fourrages, et pouvoir tenir les troupes ensemble, soit jusqu'à la levée du siége ou jusqu'à la prise de la ville de Gand.

Quand même on aurait le malheur de perdre Gand, il ne faut pas croire que les troupes de votre majesté puissent se séparer que les ennemis, qui sont les attaquants, n'aient séparé leurs troupes et mis des bornes à leurs entreprises, sans quoi ils continueront de faire

impunément tout ce qu'ils voudront, et se mettront tout au beau milieu de nos quartiers, que nous ne pourrons plus rassembler. Ainsi, c'est une nécessité indispensable de tenir les troupes de votre majesté en campagne tant que celles des ennemis y seront, ou bien tout abandonner, et se mettre à leur merci.

Il est honteux pour la nation que nous ayons plus de peine à supporter les fatigues de la guerre et de la saison que les ennemis. Il ne faut pas croire qu'ils n'en souffrent pas beaucoup eux-mêmes, et que leurs troupes ne diminuent considérablement. Elles souffriraient et diminueraient encore davantage si elles étaient contraintes et resserrées par celles de votre majesté, et cela les obligerait à cesser leurs entreprises.

Votre majesté verra par le mémoire de M. de Bernières, qu'il faudrait envoyer sans retardement au moins quatre cent mille livres pour payer les arriérés et le courant; sans quoi il y aurait de l'imprudence d'assembler une armée qui se débanderait et se dissiperait d'elle-même faute de payement, d'autant plus que la plus grande partie des soldats sont actuellement sans souliers, et la plupart des chevaux sans fers, outre plusieurs autres nécessités indispensables aux troupes pour rentrer en campagne. C'est sur quoi votre majesté aura la bonté de faire ses réflexions et de donner ses ordres pour que cet argent soit envoyé en poste sans perte de temps, au cas qu'elle veuille faire assembler ses troupes, ce qui ne se peut faire trop promptement pour que ce mouvement puisse être de quelque utilité pour traverser le siége de Gand.

Il y a encore un article considérable qui regarde les troupes, ce sont les armes d'un grand nombre de soldats qui manquent.

Je viens de recevoir une lettre de M. Le Blanc, datée de Bruges, du 28 de ce mois, par laquelle il paraît que le canon des ennemis n'a commencé à tirer devant Gand que ledit jour 28, et même faiblement, ce qui lui donne lieu de croire que toutes leurs batteries ne sont pas encore en état. Il est bien certain que, dès qu'elles seront achevées, elles feront un feu presque continuel; du moins c'est ce

que je leur ai vu pratiquer à Namur et à Lille. Il est fort à désirer que la ville de Gand puisse se défendre longtemps, afin d'avoir le loisir de prendre un parti pour la secourir, soit en marchant aux ennemis, soit en faisant le siége de Lille.

Quelque résolution que votre majesté prenne, il est nécessaire qu'elle soit prompte; et je crois toujours qu'il faut commencer par assembler sans retardement l'armée devant Lille. Après quoi, suivant les facilités ou les difficultés qu'on trouvera pour le siége, et suivant la défense de Gand, et le parti que les ennemis prendront lorsqu'ils sauront l'armée de votre majesté devant Lille, votre majesté se déterminera au parti qu'elle jugera le plus convenable au bien de son service, soit pour marcher aux ennemis, soit pour faire le siége de Lille, en se mettant en forces suffisantes pour l'un ou pour l'autre. Pourvu que l'on puisse avoir de l'argent pour donner aux troupes, et un peu aux gens des vivres, il sera facile d'augmenter l'armée tant en infanterie qu'en cavalerie. Il n'est pas possible que les ennemis ne perdent beaucoup de monde devant Gand; ils ne pourront se dispenser de laisser un corps considérable pour soutenir leurs attaques, au cas que l'on marche à eux vers cette place. Si après sa réduction ils marchent à Lille pour en faire lever le siége, ils ne pourront se dispenser de laisser une grosse garnison dans Gand. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, il faut qu'ils s'affaiblissent considérablement, tandis que votre majesté pourra se fortifier. Tout cela me fait toujours conclure qu'il faut se mettre en état de faire quelque chose, et de profiter des occasions favorables que la fortune pourra fournir; et si, par malheur, elle nous était contraire, on aura du moins la consolation d'avoir fait ce qu'on aura pu et dû; et il est encore certain que si l'on a à essuyer encore quelque aventure fâcheuse, il vaut mieux que ce soit dans une saison comme celle-ci qu'au printemps prochain, où les ennemis seraient bien plus en état de profiter de leurs avantages. En recherchant la fortune avec les mesures et les précautions humainement possibles, peut-être nous deviendra-t-elle favorable.

J'attendrai avec impatience les ordres de votre majesté sur tout le contenu de cette lettre.

Le roi approuva le projet de M. le maréchal de Boufflers, et lui permit de rassembler quatre-vingt-six bataillons et cent trente escadrons. Sa majesté lui envoya quatre cent mille livres, et donna des ordres pour qu'on délivrât des armes aux troupes.

M. le maréchal de Boufflers avait déjà commencé à faire quelques dispositions pour l'assemblée des troupes. Celles qui étaient à Bruges en étaient parties le 28, excepté celles qu'on avait destinées pour la défense de la place, et étaient arrivées le 29 à Nieuport et dans les environs. Mais bientôt les affaires changèrent de face.

Les ennemis, qui sans doute avaient prévu qu'on ferait des efforts pour tenter de leur faire lever le siége de Gand, pressèrent tellement leurs travaux, que le 29 ils n'étaient plus qu'à quinze ou seize toises du chemin couvert, et ils avaient déjà quatre-vingt-dix pièces de canon en batterie. Quoiqu'elles n'eussent pas encore tiré, M. de Lamothe n'en vit pas le danger moins pressant, et ne crut pas devoir exposer une garnison aussi nombreuse à être prisonnière de guerre. Préférant donc la conservation de ses troupes à tout autre motif, il assembla un conseil de guerre dans lequel il exposa qu'il manquait d'armes, de plomb et de pierres à fusil; que le chemin couvert, que les ennemis se préparaient à attaquer, n'était pas soutenable, et que ce serait tout perdre que d'en tenter la défense. Tous les officiers qui composaient le conseil de guerre furent du même avis, et on résolut unanimement de battre la chamade. On capitula le 30.

Les ennemis, sentant tout l'avantage de rentrer à si peu de

frais dans une place de cette importance, accordèrent une capitulation honorable. Il fut convenu que la garnison sortirait le 2 janvier suivant, qu'elle irait ce jour-là à Gavre, le 3 à Renaix, et qu'après y avoir séjourné le 4, elle se réunirait à Tournay et dans les environs. On peut voir par une lettre de M. du Buisson quelques détails sur le siége de Gand, et les motifs qui déterminèrent M. de Lamothe à rendre la place.

Aussitôt que les ennemis en furent les maîtres, ils marchèrent à Bruges, et le 31 ils sommèrent M. de Grimaldi. Celui-ci fit mine de vouloir se défendre; mais, comme cette place était encore moins soutenable que Gand, et qu'il ne voulait cependant pas se mettre dans le cas de subir les conditions que le duc de Marlborough pourrait lui imposer, ni faire de capitulation, il prit le parti d'évacuer la place, et en sortit avec la garnison dans la nuit du 1er au 2 janvier. On évacua en même temps Plasschendaele, Leffinghe et le polder de Zantvoorde, et le lendemain toute l'infanterie arriva à Nieuport, la cavalerie à Furnes.

C'est ainsi qu'après avoir, pendant la campagne, tout sacrifié pour la conservation de Gand et de Bruges, nous perdîmes en moins de huit jours ces deux places, dont on comptait que la première aurait pu tenir au moins un mois avec une garnison aussi nombreuse.

M. le maréchal de Boufflers ne perdit pas pour cela l'idée de rassembler les troupes, et de chercher par toutes sortes de moyens à arrêter le cours des entreprises des ennemis. Il pensait même que cela était plus instant et plus nécessaire que jamais, parce que, Gand et Bruges étant perdus, ils avaient la facilité de venir de toute la Hollande par eau jusqu'à Menin et Lille, et, ces deux dernières places étant en leur pouvoir, ils

pouvaient occuper Armentières, la Bassée, Lens et la haute Lys, jusqu'à Saint-Venant, et se porter sur nous, ou bien nous séparer entièrement de la mer, d'Ypres et même de l'Artois, où nous n'aurions pu communiquer que par les derrières. Enfin il craignait qu'ils ne pénétrassent jusqu'en Picardie, et même plus loin, ayant l'avantage de se communiquer de près, tandis que nos troupes, en restant dans les quartiers qu'elles occupaient, se trouvaient séparées les unes des autres, et hors d'état de se soutenir réciproquement. M. le maréchal proposa donc au roi d'assembler l'armée et de prendre une position près de la Bassée, comme l'endroit le plus propre à procurer les moyens de couvrir l'Artois et la Picardie, et de donner la main par la droite à Douai, à Nieuport et à Dunkerque; il y trouvait, de plus, l'avantage de pouvoir entreprendre le siége de Lille, en cas qu'on fût en état de le faire, en renforçant l'armée des troupes qui venaient de Gand et de Bruges, tandis que les ennemis seraient obligés de s'affaiblir, en laissant de grosses garnisons dans ces deux places, ainsi qu'à Lille, Menin, Courtray, Oudenarde, Bruxelles, Alost, Ninove et Grammont, qu'ils faisaient fortifier.

Un autre motif qui décidait M. le maréchal sur la position de la Bassée était premièrement l'avis qu'il avait du dessein où étaient les ennemis de ne pas se séparer sans avoir pris Mons, et en second lieu la crainte de quelque entreprise de leur part du côté de la mer, principalement sur Furnes. Il regardait la position de la Bassée comme capable de déconcerter leurs projets de quelque côté qu'ils portassent leurs vues.

Le roi approuva les idées de M. le maréchal de Boufflers, et, en confirmant le pouvoir qu'il lui avait déjà donné d'assembler l'armée, il lui permit de lui faire prendre la position qu'il jugerait la plus convenable ; mais en même temps il parut

que sa majesté ne pouvait se persuader que dans une saison aussi rigoureuse les ennemis pussent entreprendre des siéges.

En effet, le 5 janvier le froid devint si violent, qu'ils prirent aussitôt le parti de séparer leurs troupes, et de les envoyer dans des quartiers d'hiver. Le même motif, joint à la retraite des ennemis, fit rester les nôtres dans leurs quartiers, et il ne fut plus question de les rassembler.

Ainsi finit cette longue et malheureuse campagne, dont le commencement avait fait espérer les plus grands succès. Le début avait été heureux, puisque les premiers mouvements de l'armée du roi avaient tellement imposé aux ennemis, qu'ils s'étaient retirés précipitamment en trois marches forcées jusqu'à Louvain, et qu'ils nous avaient laissés prendre Gand et Bruges par de simples détachements. Mais les fautes que l'on fit à la journée d'Oudenarde, la mésintelligence et l'esprit d'incertitude qui régnaient dans l'armée du roi, les mauvais succès de M. le comte de Lamothe et de toutes les tentatives destinées à traverser les opérations des ennemis, firent perdre tout le fruit des efforts extraordinaires que le roi avait ordonnés pour avoir la supériorité aux Pays-Bas, et tous les avantages qu'on devait espérer des sages dispositions de sa majesté et des vertus d'un prince dont la présence avait ranimé les esprits abattus par les désastres des campagnes précédentes.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

DAUPHINÉ, SAVOIE ET PROVENCE.

La défense de la frontière des Alpes devint plus difficile que jamais par la perte de Suse, dont le duc de Savoie s'était rendu maître à la fin de la campagne précédente. M. le maréchal de Tessé, même avant que cette place tombât entre les mains de ce prince, connut les avantages qu'elle devait lui procurer pour agir offensivement; et, prévoyant qu'il ne pourrait la sauver, il adressa à la cour un mémoire tendant à faire connaître les dangers auxquels allaient être exposés les vallées de Saint-Martin et de Pragelas, Perosa, le haut Dauphiné et la Savoie, et indiquant les moyens que l'on pourrait prendre pour garantir ces deux provinces. Il représenta dans ce mémoire[1] que les quatre-vingts bataillons et les soixante escadrons qui étaient sur cette frontière, non-seulement étaient très-faibles, mais aussi que l'armée ennemie étant composée de cent cinq bataillons et de quinze à seize mille chevaux, sa supériorité était trop grande pour que l'on pût se flatter d'arrêter les progrès des ennemis, et que le roi ne pouvait se dispenser d'avoir deux grandes armées, l'une dans le haut Dauphiné, l'autre en Savoie, et de former des magasins considérables tant à

[1] Ce mémoire, qui est du 8 octobre, se trouve dans le tome VII, page 416.

Briançon qu'à Grenoble et au fort Barraux; mais l'objet qui lui parut le plus instant fut la nécessité de faire des préparatifs pour ne pas laisser les ennemis jouir longtemps de leur conquête et pour reprendre Suse.

M. le maréchal de Catinat, qui fut consulté, convint que c'était l'opération la plus convenable à faire à la fin de l'hiver; que, sans cette place, on ne pouvait compter ni sur Perosa, ni sur les vallées de Saint-Martin et de Pragelas, ni même sur Fenestrelle; mais que, pendant l'hiver, ni le haut Dauphiné, ni la Savoie, ne courraient de dangers, pourvu que l'on prît quelques précautions pour leur sûreté, et qu'on se mît en état d'y assembler au commencement de la campagne le plus de troupes qu'il serait possible [1].

Un nouveau mémoire de M. le maréchal de Catinat confirma son avis sur la nécessité de reprendre Suse, et l'impossibilité de faire aucune autre entreprise. Il développa en même temps les motifs qui ne permettaient pas aux ennemis d'avoir, pendant le reste de la campagne, d'autres objets que de mettre en état de défense Suse et les postes des environs, et de faire donner par leurs partis de l'inquiétude au Dauphiné et à la Savoie. Quant aux moyens de s'opposer à leurs entreprises au commencement de la campagne, son sentiment fut que si en effet leur armée était forte de cent cinq bataillons et de quinze mille chevaux, cent bataillons et soixante escadrons suffiraient à peine pour la défense de la Savoie, du Dauphiné et de la Provence; mais que, Suse n'étant plus au pouvoir du roi, ce n'était plus à Fenestrelle, mais à Exilles, qu'il fallait rassembler le plus gros corps pour garantir le Dauphiné; que, du côté de la Savoie, il y avait moins à craindre à cause des difficultés que le pays présentait aux ennemis pour leurs vivres et leur

[1] Voir la lettre qui se trouve dans le tome VII, page 421.

artillerie; mais qu'on ne pouvait se dispenser d'y tenir assez de troupes pour leur en fermer l'entrée, et que, si l'on ne pouvait y réussir, le seul parti qu'il y aurait à prendre serait de se retirer vers la basse Savoie et le fort Barraux, pour être à portée d'être joint par les troupes du haut Dauphiné.

M. de Chamlay, qui fut aussi consulté, exposa dans un mémoire non-seulement les moyens d'agir offensivement, soit pour porter l'armée dans la plaine du Piémont, soit qu'il fût question de faire le siége de Suse, mais aussi de soutenir la défensive dans les Alpes, si on suivait le système adopté jusqu'alors. Il proposa à ce sujet un moyen qu'il jugeait plus capable de faire échouer les entreprises des ennemis: il consistait à partager l'infanterie en plusieurs corps, plaçant le plus considérable au Mont-Genèvre, qui était la principale clef des avenues du Dauphiné du côté du Piémont, un autre dans la Maurienne, un troisième à Saint-Clément sur la Durance, le quatrième dans la vallée de Barcelonnette, le cinquième à Seyne ou Colmars, à la tête du Var, le sixième à l'embouchure de cette rivière, le gros de la cavalerie au camp de Sablons sur le Rhône, le reste en Savoie, en Provence et dans les environs de Briançon.

Les réponses de M. le maréchal de Tessé à ce mémoire et à celui de M. le maréchal de Catinat se réduisirent aux divers points suivants : 1° de faire, sans perdre de temps, les approvisionnements nécessaires pour la campagne; 2° de laisser pendant l'hiver trente-cinq ou quarante bataillons depuis Briançon jusqu'à Perosa et Exilles, le reste de l'infanterie en Provence, dans le bas Dauphiné et en Savoie; 3° d'assembler, au commencement de la campagne, soixante bataillons entre le Mont-Genèvre, Fenestrelle et Exilles, quarante en Savoie, indépendamment de ce qui serait jugé nécessaire pour la Pro-

vence et au camp de Sablons; 4° enfin de faire les derniers efforts pour se mettre en état d'attaquer Suse.

M. le maréchal de Catinat, de son côté, ayant eu communication du mémoire de M. de Chamlay, persista dans l'opinion que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'assiéger cette place. Le projet d'établir le principal point de défensive au Mont-Genèvre, en abandonnant les vallées, ne fut point de son goût; il insista, au contraire, pour que l'on donnât la préférence à Exilles et à Fenestrelle, et ne changea point d'avis sur le nombre de cent bataillons et soixante escadrons, nécessaires pour la défense de toute la frontière.

Plusieurs officiers principaux envoyèrent aussi à la cour des mémoires sur cet important objet. Il y en eut un de M. de Vallière sur la défense de la Savoie : M. le comte de Medavi y fit une réplique; M. de Muret en adressa un à M. d'Angervilliers sur la conservation de Perosa et des vallées de Pragelas et de Saint-Martin, mais à ce dernier M. de Catinat répondit qu'on ne pouvait garder ces vallées et Perosa que pendant l'hiver, à moins que le général chargé de la défense de la frontière n'en jugeât autrement, suivant ses forces et celles des ennemis. Quant aux idées de MM. de Vallière et de Medavi sur la défense de la Provence, comme cette partie ne leur était qu'imparfaitement connue, ils s'abstinrent de prononcer.

M. de Medavi discuta dans un second mémoire les moyens et les difficultés de faire le siége de Suse, et, y trouvant des obstacles insurmontables, il fut d'avis de renoncer à cette entreprise, et de se borner à la défensive.

Des détails aussi particuliers sur les différentes parties de la frontière, et autant d'avis différents de la part d'officiers distingués, accoutumés depuis plusieurs années à faire la guerre

dans les Alpes, devaient donner à la cour des connaissances capables de fixer ses vues sur les opérations de la campagne. Le roi différa d'en décider les projets jusqu'à ce qu'on fût instruit du nombre de troupes que les ennemis pourraient assembler dans le Piémont. Sa majesté approuva la disposition qu'avait faite M. le maréchal de Tessé au mois de novembre pour l'emplacement pendant l'hiver de quatre-vingt-quinze bataillons et soixante escadrons restés sur la frontière, depuis la Savoie jusqu'au comté de Nice. Dans le haut Dauphiné, entre Briançon, Perosa et Exilles, étaient quarante bataillons; le reste était répandu dans le bas Dauphiné, la Savoie et le comté de Nice; la cavalerie et les dragons sur le Rhône.

Des troupes des ennemis, celles du duc de Savoie, occupaient le Piémont; dix bataillons étaient à Suse avec un détachement de quinze cents hommes de troupes allemandes, et travaillaient à fortifier cette place et à augmenter la défense des retranchements et des redoutes des environs. Les troupes de l'empereur et celles des différents princes de l'empire ses alliés avaient leurs quartiers en Lombardie; mais, depuis la fin de la campagne, leur nombre était considérablement diminué: les Hessois étaient retournés dans leur pays; deux mille impériaux avaient été envoyés à Naples pour renforcer l'armée du comte de Thaun, et dix-sept bataillons, dont six autrichiens et onze palatins, qui avaient été embarqués à Final et à Vado, firent voile le 1^er^ janvier pour aller joindre en Catalogne l'archiduc Charles.

Pendant l'hiver, il n'y eut aucun mouvement considérable dans les quartiers des troupes du roi: on s'occupa principalement des approvisionnements, de la réparation des troupes et des travaux qui pouvaient mettre les postes en sûreté. M. le comte de Medavi, que M. le maréchal de Tessé, en quittant

la frontière pour retourner à la cour, avait laissé à Grenoble pour commander en Dauphiné et en Savoie, porta toute son attention à empêcher les ennemis de profiter des avantages que leur donnait la possession de Suse pour pénétrer dans ces provinces.

M. de Thoy, commandant sous ses ordres en Savoie, fit perfectionner le camp retranché de Saint-Maurice, au pied du petit Saint-Bernard, ainsi que les retranchements de Modane, et ceux qui fermaient les débouchés du grand et du petit Mont-Cenis.

Dans le Dauphiné, MM. de Toralba et de Caraccioli employèrent les troupes qui étaient en quartier dans les environs d'Oulx, de Fenestrelle et d'Exilles, à retrancher ces postes, principalement Exilles, qui était le plus important de tous. M. de Muret, de son côté, chargé de la partie de Perosa, en augmenta les retranchements, afin d'y ajouter une nouvelle défense au fort qu'on y avait construit, et qui était déjà en état de soutenir une attaque en règle. Il fit plusieurs courses dans la plaine du Piémont, y établit la contribution, et enleva des otages.

M. Le Guerchois fit de même dans la vallée de la Stura, et se procura des fonds pour perfectionner le camp retranché et les autres postes de la vallée de Barcelonnette.

M. d'Artaignan, qui commandait en Provence et dans le comté de Nice, établit des postes sur la côte, depuis Marseille jusqu'au Var, fit rompre tous les chemins par lesquels les ennemis avaient, l'année précédente, traversé le comté de Nice pour entrer en Provence, principalement celui de Saorgio à Nice, par Breglio, Sospello et Rocca-Taillada, en escarpant à ce dernier endroit la montagne, et en y établissant une redoute et un corps de garde soutenu par Sospello, qu'il fit retran-

cher, ce qui forçait les ennemis, pour se porter de Saorgio à Nice, de prendre le chemin de Mentone et de Castiglione, qui n'était praticable que pour des gens à pied et très-difficile pour des gens à cheval. Il fit la même opération dans la vallée de Lantosca, et établit un poste de trois cents hommes dans le village de ce nom, qui tenait le passage du col de la Fenestre.

On avait eu le dessein d'attaquer Saorgio et Dolce-Aqua; mais M. d'Artaignan, ayant eu avis que le duc de Savoie avait fait avancer de ce côté-là quatre bataillons, ne jugea pas à propos de tenter ces entreprises, qui, d'ailleurs, présentaient des obstacles effrayants par la difficulté de conduire de l'artillerie devant Saorgio.

Après avoir visité les différents postes du comté de Nice et mis ordre à tout dans cette partie confiée à ses soins, il alla établir son quartier à Grasse en Provence. Ayant remarqué, dans la tournée qu'il fit sur la côte, que le passage du ruisseau et du pont de Balsirossi, sur le territoire de Gênes, entre Monaco et Vintimiglia, était de grande importance pour fermer le passage entre la mer et la montagne, il proposa d'engager le prince de Monaco à entamer une négociation avec les Génois, pour avoir la liberté de retrancher ce poste; mais, ayant reconnu, peu de temps après, que ce passage pouvait se tourner, il jugea que, pour y suppléer, il convenait de fortifier le château de Mentone, qui appartenait au prince de Monaco. Ce prince y consentit, mais la cour ne jugea pas à propos de négocier avec les Génois pour le poste de Balsirossi. M. d'Artaignan envoya aussi à la cour un projet pour retrancher le Var, depuis l'embouchure de l'Esteron jusqu'à la mer.

Tout manquait dans les places, même dans celles qui étaient le plus exposées; il fallait, outre cela, former des dépôts au fort Barraux, à Grenoble, à Briançon, à Embrun et à Antibes.

MM. d'Angervilliers et Le Bret, intendants du Dauphiné et de la Provence, furent chargés d'y pourvoir. Leurs opérations pour remplir ces objets eurent tout le succès qu'on pouvait attendre.

Les ennemis, de leur côté, ne travaillèrent pas avec moins de vivacité au rétablissement de leurs troupes et aux préparatifs de la campagne. Le duc de Savoie fit lever des milices dans tous ses états, et établit des impôts exorbitants dans le Vigevanasque, le Novarais et le Montferrat mantouan, dont il venait de recevoir l'investiture. Il tira les mêmes secours de l'Alexandrin et de la Lumeline, que l'empereur avait déjà démembrés du Milanais en sa faveur.

Les généraux que le prince Eugène, en retournant à Vienne, avait laissés en Lombardie firent de même dans le duché de Milan, dans le Mantouan et dans le Mirandolais, ils y levèrent aussi des milices, et exigèrent des autres états d'Italie de nouvelles contributions. Ils renvoyèrent en Allemagne quelques régiments trop faibles, qui furent remplacés par d'autres en meilleur état. Il arriva aussi d'Allemagne des recrues et des remontes. Du royaume de Naples, il leur vint deux régiments de cavalerie, que l'on assurait destinés à faire partie d'un nouvel embarquement de huit bataillons et de seize escadrons pour la Catalogne.

Tout l'hiver se passa sans que rien pût faire connaître avec certitude la véritable force des ennemis ni laisser entrevoir leurs projets pour le commencement de la campagne. Ce ne fut qu'au mois de mars que des avis, auxquels on jugea devoir donner quelque confiance, annoncèrent que le duc de Savoie se proposait de faire le siége d'Exilles et en même temps une diversion sur Perosa. On apprit aussi alors que ses troupes de campagne ne consistaient qu'en vingt-trois batail-

lons, dont quinze, avec neuf cents hommes de troupes allemandes et des hussards à pied, étaient répandus dans la vallée de Suse depuis cette place jusqu'à Turin, six bataillons dans le val d'Aost et deux dans la communication de Coni à Saorgio. Les gardes du duc de Savoie étaient avec deux régiments de cavalerie et trois de dragons du côté de Pignerol, ses principaux magasins à Turin, à Suse, Avigliano, Ivrée et Saluces.

Les impériaux, suivant ces mêmes nouvelles, n'avaient plus en Italie que dix régiments d'infanterie et treize de cavalerie, indépendamment des troupes de Brandebourg et du corps qui était passé dans le royaume de Naples.

Suivant d'autres avis, l'infanterie du duc de Savoie consistait en trente bataillons, et les troupes impériales en vingt-cinq mille hommes. De ces dernières troupes, quelques régiments devaient encore retourner en Allemagne; et ces mêmes nouvelles assuraient que les alliés resteraient sur la défensive.

Elles étaient contredites par d'autres, qui annonçaient des desseins d'entreprise en Savoie par Suse et par le val d'Aost, et que, sous l'apparence d'un embarquement pour la Catalogne, ils tenteraient une nouvelle expédition en Provence.

M. le comte de Medavi, de son côté, apprit que le duc de Savoie avait fait préparer à Turin un train de vingt-cinq pièces de gros canon, qui devaient, dans peu, prendre le chemin de Suse, où l'on faisait de grands approvisionnements de munitions et de vivres; et que l'objet de ces préparatifs était une entreprise prématurée sur Exilles et sur Perosa; mais les montagnes étaient encore couvertes de neige, et tous les chemins étaient bien retranchés et défendus. M. de Medavi jugea que l'exécution de ce projet était encore éloignée; cependant, pour éviter toute surprise, il envoya ordre aux troupes qui étaient aux environs d'Oulx et de Perosa de se tenir prêtes

à marcher, et il résolut de s'avancer lui-même avec d'autres troupes sur l'endroit qui serait menacé, si les ennemis se mettaient réellement en devoir de faire une tentative sur cette frontière. Il eut un nouveau motif de croire que c'était leur projet, lorsqu'il apprit que le duc de Savoie était venu de sa personne à Suse avec le comte de Stahremberg, le 28 mars, et que, s'étant porté avec une escorte de douze à treize cents hommes sur la hauteur de la Combe, près de Chaumont, il avait reconnu Exilles, et examiné les revers des ouvrages qu'on avait élevés pour couvrir cette place. Ce prince, après avoir fait cette reconnaissance et visité les travaux qu'il faisait faire de son côté pour assurer la nouvelle ligne de défense que lui procurait la possession de Suse, retourna à Turin. Des vingt-cinq pièces de canon qu'on avait préparées dans cette place, douze furent conduites à la Brunette et trois dans les redoutes voisines. On travailla avec plus d'activité que jamais aux retranchements de ce poste, auquel on pratiqua des mines; et, pour communiquer avec sûreté de là à Turin, sans suivre la vallée de Suse, on fit une double ligne jusqu'au col Montpentier; on établit des ponts sur la Doire, au-dessus de Suse, pour communiquer de la hauteur de Jaillon, que l'on continua de retrancher, avec celle de Jalas. Ce fut tout ce qu'on put savoir des dispositions du duc de Savoie, et on ne vit aucun mouvement dans ses troupes, excepté celui de deux bataillons qui allèrent de Turin dans le val d'Aost, ni aucune autre disposition d'une prochaine entreprise sur le Dauphiné et la Savoie.

Tout était dans la même inaction du côté de la Provence. Les nouvelles de cette partie se réduisirent à celle du départ du comte de Stahremberg pour aller commander en Catalogne sous les ordres de l'archiduc. Il s'embarqua à Gênes le 22 avril.

Tout annonçait un nouvel embarquement de troupes sur l'escadre de l'amiral Lack, pour passer aussi en Catalogne ; mais ce projet parut devoir éprouver du changement par la diversion inquiétante pour l'Angleterre que devait faire le roi d'Angleterre Jacques III, qui s'était embarqué à Dunkerque sur une flotte française pour aller descendre en Écosse, entreprise mal concertée, qui n'eut point de succès.

Le moment d'entrer en campagne approchait, et ce fut à la fin du mois que le roi régla la destination de chacun des généraux qui commanderaient ses armées.

Le roi d'Angleterre, revenu en France après avoir tenté en vain la descente en Écosse, ayant demandé à servir sous un nom inconnu, en qualité de volontaire, dans l'armée de Flandre, monseigneur le duc de Bourgogne en désira le commandement et l'obtint. Monseigneur le duc de Berry, M. le duc de Vendôme et M. le maréchal de Matignon devaient lui être subordonnés.

L'électeur de Bavière, ne pouvant, par cette disposition, continuer de commander l'armée de Flandre, fut destiné pour celle d'Allemagne, et M. le maréchal de Berwick, qui l'avait été pour celle d'Italie, eut ordre d'aller servir sous ce prince. Il était encore en Espagne.

M. le maréchal de Villars commandait sur le Rhin; mais, après ce qui s'était passé entre lui et l'électeur pendant les campagnes de 1703 et 1704 en Bavière, il ne pouvait servir auprès de ce prince, et le roi lui envoya ordre d'aller se mettre à la tête des troupes qui étaient en Dauphiné, en Savoie, en Provence et dans le comté de Nice.

M. le duc d'Orléans retourna en Espagne avec M. de Besons, qui fut fait maréchal de France, et M. le duc de Noailles commanda dans le Roussillon.

L'intention du roi était que M. le maréchal de Villars se rendît, sans perdre de temps, par la Franche-Comté, sur la frontière des Alpes; mais ce général, mécontent de sa nouvelle destination, demanda au roi la permission de prendre sa route par Versailles, ce que sa majesté lui accorda.

M. de Medavi, en attendant son arrivée sur la frontière, continua de commander, tant en Dauphiné qu'en Savoie: c'était le côté qui paraissait, dans ce moment, mériter le plus d'attention; cependant, le roi jugeant que M. de Villars ne serait point en état d'agir offensivement sur cette frontière, ni de reprendre Suse, en retira, dans les derniers jours du mois d'avril, vingt et un bataillons et quarante escadrons pour renforcer ses autres armées: il n'y resta alors que soixante et quatorze bataillons et vingt escadrons, dont sa majesté destina quarante et un bataillons pour le Dauphiné, douze bataillons et douze escadrons pour la Savoie, vingt et un bataillons et huit escadrons pour la Provence et le comté de Nice. Sa majesté jugea ce nombre de troupes suffisant pour la défense de ces provinces, parce qu'elle présuma que les ennemis, affaiblis des corps qu'ils avaient fait passer en Catalogne ou renvoyés en Allemagne, ne pouvaient être supérieurs ni former de grands projets. D'ailleurs elle était informée que le prince Eugène, au lieu d'aller rejoindre le duc de Savoie, était destiné à commander une armée sur la Moselle ou sur le Rhin.

La destination de M. le maréchal de Villars fut longtemps un secret pour M. de Medavi; les services qu'il avait rendus depuis vingt ans sur cette frontière, et les connaissances qu'une longue expérience lui avait acquises sur le pays; la victoire qu'il avait remportée en 1706 à Castiglione, lui avaient donné l'espoir du commandement de l'armée; mais son zèle ne se ralentit point pour le salut des provinces qu'il était chargé

de défendre. Averti, dans les premiers jours du mois de mai, que les ennemis commençaient à faire des mouvements pour s'assembler du côté de Suse, il fit avancer, le 6, à la tête du Dauphiné, dix bataillons des quartiers les plus reculés et quelques pièces de canon.

M. de Toralba, qui commandait à Oulx, profita de l'arrivée de ces troupes pour renforcer ses postes avancés, ce qui lui parut d'autant plus nécessaire que, suivant les rapports qui lui venaient depuis plusieurs jours, il était arrivé un nombre de boulangers allemands à Suse, où l'on travaillait, ainsi qu'à Avigliano, à construire des fours; que différents convois de mulets et de voitures y avaient apporté des farines et des munitions de guerre, et qu'on faisait à Suse des amas de fascines et une provision considérable d'outils. Ces dispositions, jointes au mouvement de quelques bataillons piémontais, qui s'étaient avancés à Rivoli et à Avigliano; le bruit qui se répandit que huit mille hommes de troupes allemandes étaient attendus le 15 à Turin; et les travaux que faisaient les ennemis pour ouvrir à travers les neiges un chemin du côté de la Combe qui regardait le petit Mont-Cenis, lui firent penser que ce poste et celui du grand Mont-Cenis étaient les premiers qu'ils chercheraient à occuper, soit pour couvrir Suse, si leur projet était de se tenir sur la défensive, soit pour entrer en Savoie ou pour faire le siége du fort d'Exilles. Ce fut d'après cette idée que des quatre bataillons que M. de Medavi avait envoyés dans les environs d'Oulx et de Cesanne, il en plaça un au Lambournet et l'autre à Ramas. Ce mouvement se fit le 8; il se rendit le lendemain dans la vallée de Pragelas, pour reconnaître avec M. de Muret le col de la Fenestre, qu'il regardait comme le poste le plus important de cette partie du Dauphiné. Les neiges rendaient encore ce passage impraticable;

cependant il renforça la garde de la redoute avec vingt grenadiers, soutenus par cent hommes postés dans les granges, et fit avancer un bataillon à Balbotet et au Lot, et les trois autres à portée de marcher au col de la Fenestre au premier mouvement que feraient les ennemis pour entreprendre sur ce poste. Par ces dispositions, les hauteurs de la droite d'Exilles se trouvèrent gardées par six bataillons qui pouvaient, en quatre heures, être soutenus par huit autres cantonnés depuis Exilles jusqu'à Cesanne. M. de Caraccioli, qui commandait à Exilles, prit, de son côté, des précautions pour assurer sa gauche; et comme les montagnes de la Touille et des Testines étaient accessibles du côté des ennemis, il fit ouvrir des chemins dans la neige pour pouvoir y envoyer des troupes, et il établit deux postes sur la cime de ces deux montagnes; il fit en même temps travailler aux retranchements de la Chapelle-Blanche et à mettre dans le meilleur état la redoute de la Crenau. On apprit alors, c'est-à-dire le 14, que les troupes piémontaises étaient au nombre de huit bataillons, depuis Chaumont jusqu'à Suse; que, pour les couvrir, le duc de Savoie faisait retrancher Notre-Dame-de-Lause, et que le camp qui se formait à Avigliano était de quatre mille hommes.

M. le comte de Medavi se porta lui-même à Oulx dès le 14, lorsqu'il fut certain de ces nouvelles; mais en même temps il ne perdit point de vue la Savoie; et, quoiqu'il n'ajoutât aucune foi aux nouvelles des travaux que faisaient les ennemis pour s'ouvrir des chemins vers le petit Mont-Cenis, et qu'il fût persuadé que toutes leurs vues se portaient sur Exilles ou sur Perosa, il crut ne devoir point différer de se mettre aussi en défense en Savoie: c'est pourquoi il envoya ordre à M. de Thoy, qui devait assembler ses troupes à Conflans, de se porter, sans perdre de temps, à Modane, dans la Maurienne, et il y fit

marcher deux régiments de dragons, un de cavalerie et quatre bataillons pour se joindre aux cinq qui étaient déjà dans cette vallée; les deux régiments de dragons devaient arriver à Saint-Jean le 14 et le 16; la cavalerie et les quatre bataillons, le 17 et le 19. M. de Thoy s'y rendit le 14 pour y assembler ces troupes.

Quoiqu'elles dussent former un corps considérable, M. de Medavi représenta à la cour qu'il ne le serait pas assez pour résister aux entreprises que les ennemis pourraient faire sur la Savoie; qu'en le divisant pour garder les trois gorges par lesquelles ils pouvaient pénétrer dans cette province, on serait partout hors d'état de faire aucune résistance, et qu'en le tenant ensemble dans une de ces gorges, les ennemis entrant par les autres, ce corps serait forcé de se replier pour n'être point coupé. A cette occasion, il rappela à la cour ce qu'il lui avait déjà mandé sur le seul moyen qu'il jugeait capable d'empêcher les ennemis de pénétrer en Savoie, qui était d'occuper le Mont-Cenis en pratiquant une communication par la Touille et le col de la Roue avec Exilles, afin de pouvoir porter réciproquement des secours du Dauphiné en Savoie et de Savoie en Dauphiné; mais il fit observer en même temps que, pour donner à cette disposition tous les avantages dont elle était susceptible, il fallait avoir en Savoie un plus grand nombre de troupes que les douze bataillons et les douze escadrons qui y étaient destinés, et qu'à l'égard de la communication qu'il jugeait nécessaire d'établir entre les deux provinces, il eût fallu y travailler plus tôt, parce que n'y ayant presque plus de neige dans les montagnes, et les ennemis pouvant s'avancer à mesure que le reste viendrait à fondre, on serait obligé de travailler sous leur feu à cette communication; qu'il était de même trop tard pour songer à occuper le Mont-Cenis, parce qu'on n'avait encore fait

aucune disposition pour pouvoir faire subsister les troupes dans un poste dénué de toute espèce de ressources, et où il fallait même porter le bois pour leur usage.

Comme il eut avis, à son arrivée à Oulx, que les mouvements des troupes piémontaises et ceux des convois pour les approvisionnements à Suse et à Avigliano avaient été tout à coup suspendus, il jugea que le duc de Savoie n'avait commencé ces dispositions que dans la vue de faire quelque surprise, mais que la diligence avec laquelle il avait fait avancer des troupes avait fait perdre à ce prince l'espoir d'y réussir; que néanmoins on ne devait regarder son inaction que comme momentanée et un acheminement à l'exécution de plus grands projets, toutes les troupes allemandes qui avaient hiverné dans le Milanais et le Parmesan devant arriver le 20 du mois de mai dans la vallée de Suse; mais en même temps, considérant que dans le nombre de ces troupes il se trouvait beaucoup de cavalerie indépendamment de deux régiments, chacun de seize cents chevaux, qui arrivaient de Naples dans le Piémont, il se persuada que, les ennemis ne pouvant faire usage de cette cavalerie pour attaquer le Dauphiné, tant par son inutilité dans les montagnes que par la difficulté de la faire subsister, il ne la faisait avancer sur sa frontière que dans la vue d'agir du côté de la Provence ou de la Savoie, et que, ne pouvant opérer du côté de la Provence qu'à l'aide d'une flotte pour laquelle on ne voyait encore aucune disposition, la Savoie devait être seule l'objet de ses entreprises.

Le 19, M. de Medavi alla visiter les ouvrages que la cour avait ordonné de faire à Exilles, et les hauteurs de Jalas, dont la situation lui parut si importante et si avantageuse, qu'en envoyant à M. de Chamillart le plan de la position qu'il proposa d'y prendre, il assura ce ministre que c'était le seul

poste qui pût garantir le Dauphiné et la Savoie de l'invasion des ennemis.

Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart. Oulx, 19 mai 1708[1].

Je viens de visiter les travaux que j'ordonnai au mois de novembre dans ma tournée. M. de Caraccioli les a fait faire comme je lui avais prescrit. J'espère que M. le maréchal de Villars les trouvera très-utiles et indispensables, et qu'il ne sera pas fâché de les trouver dans leur perfection. Il faut rendre justice à M. de Caraccioli, qui s'y est appliqué de son mieux, et qui s'est très-bien comporté pendant l'hiver dans ce poste, et qui a eu toujours de bonnes nouvelles des ennemis.

Il me semble que les ingénieurs qui font actuellement travailler au château d'Exilles sont bien hardis de commencer des travaux dans ce temps-ci à une place qui est aussi près de l'ennemi, ce qui la ferait prendre très-vite, s'il nous arrivait quelque malheur; mais comme c'est par un ordre de la cour qu'ils travaillent, je n'ai rien à dire là-dessus; j'ai cependant fait redoubler les ouvriers pour fermer le chemin couvert, et on pourra finir après la demi-lune qui a été ordonnée.

J'avais prié M. de Toralba d'examiner le poste de Jalas, dès que les neiges le permettraient; et, suivant le rapport qu'il m'eût fait, je l'aurais occupé dès le premier jour de mai, si le roi m'eût fait l'honneur de me charger des affaires de ce pays-ci. Il m'en a rendu un compte si exact, et m'en a fait voir tant d'avantages qu'on en pouvait retirer, que je l'ai été reconnaître avec lui aujourd'hui; et je regarde ce poste comme le seul qui pût garantir la Savoie et le Dauphiné de l'invasion du duc de Savoie. Je serais marché avec trente-cinq ou quarante bataillons à Jalas, où je me serais campé appuyant ma gauche sur la butte de Chandaune, qui est bornée par la Doire, sur laquelle, depuis cette butte jusqu'à Suse, il n'est pas possible de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol 2099, n° 98.

faire de pont, et ma droite tirant vers Notre-Dame-de-Lause, que j'aurais fait retrancher. J'ai devant ce camp le pas de Suse où je mets mes gardes avancées, qui rend ce camp impénétrable; il ne l'est pas moins par ma droite, parce que j'occupe toutes les hauteurs sur les ennemis.

Comme ma gauche domine Jaillon et les retranchements que les ennemis ont faits, qui ne seraient pas attaquables avec quarante bataillons, je les oblige sûrement à les abandonner avec le canon les voyant tous à revers, et je m'y établis faisant passer un corps de troupes par le bas de Ramas, sans que les ennemis puissent m'en empêcher. Je tire plus d'avantages du poste de Jaillon que si Suse était en notre pouvoir. Je défends absolument l'entrée de la Savoie par le Mont-Cenis; et n'étant qu'à la portée du canon de Suse, je dois donner tant d'inquiétude au duc de Savoie pour la conservation de cette place, qu'il n'oserait la laisser à ses forces sans y laisser une grosse partie de ses troupes.

Je ne tire pas moins d'avantage par la droite de ce camp; je raccourcis des deux tiers du chemin la communication de Fenestrelle en occupant Notre-Dame-de-Lause; j'occupe le Colet et suis entièrement le maître du col de la Fenestre, pouvant y marcher par ma droite, si l'ennemi voulait tenter de ce côté-là.

Voilà, monseigneur, ce que j'aurais eu l'honneur de vous proposer dès les premiers jours de mai. Je doute fort que M. le maréchal de Villars soit assez à temps pour le faire; les troupes du duc de Savoie sont trop avancées de ce côté-là. Je ne vois cependant que ce seul moyen pour empêcher l'ennemi de pénétrer en France.

Je dois vous dire, monseigneur, que toutes les troupes qui sont ici ne sont pas payées depuis plus de six semaines, et que l'ustensile est encore, la plus grande partie, dû aux officiers. J'ose me flatter que la confiance qu'elles ont en moi les a pu contenir jusqu'à cette heure, mais il est à craindre que si on ne les paye pas incessamment, vous n'appreniez une terrible désertion.

M. de Medavi retourna à Briançon le 21, et le lendemain il fit marcher à Exilles un des bataillons destinés pour cette partie qui était encore au Mont-Genèvre. Le même jour le bataillon d'artillerie qui était resté à Briançon passa cette montagne, et conduisit, non sans beaucoup de peine, à cause de la difficulté des chemins et à cause de la neige, dix pièces de canon avec leur attirail à Cesanne, où elles devaient rester en dépôt. Alors toutes les troupes destinées pour cette partie se trouvèrent au delà du Mont-Genèvre.

Pendant ce temps, M. de Thoy faisait en Savoie des dispositions pour défendre les débouchés du Mont-Cenis dans la Maurienne, et placer dans le reste de la province les troupes qui lui étaient destinées.

Le 23, huit bataillons occupèrent les retranchements de Modane; les redoutes de Lans-le-Bourg et de Termignon furent gardées par des détachements, et tous les ponts de la Maurienne furent minés pour que l'on fût en état de les faire sauter si les circonstances venaient à l'exiger; quatre bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons furent placés dans la Tarantaise, le reste des dragons à Aiguebelle, et M. de Thoy établit son quartier à Saint-Jean. Comme le petit Saint-Bernard était encore fermé par les neiges, il jugea que par la position de ses troupes il était en état d'attendre, sans avoir rien à craindre des ennemis, que M. le maréchal de Villars fît d'autres dispositions pour le commencement de la campagne.

M. de Medavi crut aussi n'avoir plus rien à faire jusqu'à l'arrivée de ce général. Elle était annoncée pour le 26, ce qui l'engagea à se rendre à Grenoble le 24, pour lui rendre compte des arrangements qu'il venait de faire dans la vallée d'Oulx et de Pragelas; mais l'arrivée du maréchal de Villars ayant été différée jusqu'aux premiers jours du mois de juin, M. de Medavi

passa en Savoie pour constater lui-même les dispositions de défense dans cette province: il arriva le 31 mai à Saint-Jean.

Les nouvelles qu'il eut jusqu'alors des dispositions des troupes des ennemis lui apprirent que celles qui avaient pris des cantonnements dans les environs d'Avigliano et de Rivoli campaient près de ces deux endroits; que c'était là que devait s'assembler un corps de trente mille hommes, un autre de six mille sous Pignerol, et quatre mille dans le val d'Aost. Ces différents corps devaient être composés de vingt bataillons piémontais, vingt-cinq des troupes de l'empereur, onze de celles de Brandebourg, ce qui formait cinquante-six batallions, indépendamment des garnisons et de dix mille chevaux. Ce fut ce qui donna occasion à M. de Medavi de représenter à la cour que n'ayant que cinquante-trois bataillons, dont la force n'excédait pas trois cent cinquante hommes, et seulement douze escadrons, pour défendre la Savoie et le Dauphiné, et la fonte des neiges étant à la veille d'ouvrir les passages, la besogne dont il était chargé devenait chaque jour d'autant plus difficile qu'il n'avait point d'autorité sur les troupes qui étaient en Provence, et ne pouvait en faire usage pour se renforcer devant un ennemi qui lui était déjà fort supérieur.

Il fit quelques changements dans les dispositions de M. de Thoy pour la défense des vallées de la Maurienne et de la Tarantaise. Il laissa dans les retranchements de Modane les huit bataillons que M. de Thoy y avait placés, et il fit avancer à Saint-Jean un des régiments de dragons. Il envoya un autre régiment de dragons à Conflans, deux bataillons dans la Tarantaise, où ils occupèrent le poste de Saint-Maurice, et il fit avancer à Saint-Maurice même un régiment de cavalerie et un de dragons pour manger les herbes de la plaine de Scez.

Deux autres bataillons furent répandus dans le Chablais et le Faussigny.

M. de Muret, de son côté, ayant appris que le prince de Würtemberg était arrivé à Suse, et que le duc de Savoie devait l'y joindre dans peu, fit avancer les troupes de la vallée de Saint-Martin et de celle de Pragelas dans les postes les plus exposés, tant du côté de Perosa que de celui du col de la Fenestre; et M. de Broglie, que M. de Medavi avait envoyé à Balbotet pour y commander, fit conduire à dos de mulet dans la redoute de ce col deux petites pièces de canon. C'était le passage le plus facile des montagnes et celui qui devait être ouvert le plus tôt par la fonte des neiges; cependant ayant remarqué qu'il y en avait encore trois pieds du côté du midi et cinq du côté du nord, et que les torrents et les rivières étaient considérablement grossis; ayant aussi reconnu que les postes des Sablons, de Malanvis, de la Rousse, de la Valette, et de l'Argueil, par lesquels les ennemis pouvaient tomber sur Fenestrelle, étaient encore tout à fait impraticables, cette partie lui parut être pour quelque temps dans une entière sûreté, et il se contenta d'y faire mettre de petites gardes pour être averti et pouvoir y faire en cas de nécessité marcher des troupes pour les soutenir. Il eut d'ailleurs avis que les troupes allemandes n'étaient pas encore arrivées en Piémont, et que toutes celles que le duc de Savoie avait fait avancer sur cette frontière ne consistaient qu'en sept ou huit mille hommes.

M. Le Guerchois, qui était chargé de la partie de la vallée de Barcelonnette, ne se voyant point menacé, ne fit aucune nouvelle disposition; il eut même tout lieu de croire que les ennemis ne portaient point leurs vues de son côté, lorsqu'il apprit qu'ils avaient retiré leurs troupes des barricades de la vallée de la Stura; mais ayant en même temps été averti qu'ils

devaient y envoyer deux compagnies franches, il partit dans la nuit du 21 au 22 avec cinq cents hommes d'infanterie pour les prévenir et aller lever la contribution dans les villages de Pont-Bernard, de Peillaport et de Sambucco, situés au delà des barricades. Il y arriva en effet avant ces troupes; mais les ayant rencontrées à quelque distance au delà, elles lui disputèrent le passage d'un pont, et, jointes aux paysans, elles roulèrent du haut des montagnes sur ses troupes une grande quantité de pierres. Cependant il pénétra jusqu'à Sambucco, et enleva dans les trois villages trente-cinq otages; il ne perdit qu'un grenadier, et ayant fait sa retraite par les barricades, il s'y arrêta, et détruisit les ouvrages de ce poste important.

Les ennemis ne paraissant faire aucune disposition offensive du côté du comté de Nice, ni sur le chemin le long de la mer, ni dans les environs de Coni, M. d'Artaignan n'eut à s'occuper qu'à faire rompre les chemins que les ennemis pouvaient pratiquer pour traverser cette province, et à faire retrancher le Var et les différents postes qu'il occupait dans le pays. Tous les chemins de la vallée de Lantosa étaient déjà rendus impraticables, et le poste mis en état de défense ainsi que le château d'Apremont et Sospello. M. de Lozières d'Astier proposa de rompre aussi le chemin de Paglia à ce dernier endroit, pour qu'il n'en restât aucun qui fût praticable pour les équipages. On ne commença que le 31 mai le travail de celui de Rocca-Taillada, et M. d'Astier y fit construire au milieu des précipices un corps de garde qui pouvait servir de redoute, afin d'empêcher les ennemis de rétablir le chemin : c'était celui par lequel ils avaient passé l'année précédente pour entrer en Provence. On travailla aussi à réparer le château de Montalban; mais la cour n'ayant point ordonné de fonds pour celui de Villefranche, on le laissa dans l'état où il était.

Le château de Mentone, qui était en partie ruiné, aurait exigé des dépenses considérables; on se borna à le mettre hors d'insulte. Ce poste était d'autant plus important qu'en l'occupant on se mettait à portée de prévenir les ennemis au défilé de Balsirossi, qui n'en était éloigné que d'un quart de lieue, et dont on jugea ne devoir pas s'emparer à l'avance, parce qu'il était de la dépendance de Gênes, et que la cour ne voulut donner à la république aucun sujet de se plaindre. Quant à Monaco, le prince fit travailler avec la plus grande activité à ses fortifications. M. de Grignan, qui commandait en Provence, et qui avait une connaissance parfaite du pays, engagea M. d'Artaignan à faire, indépendamment du château d'Apremont, occuper les postes d'Utelle et de Levenzo, non-seulement pour la conservation de celui de Lantosca, mais pour être à portée par Utelle de rompre les ponts de la Tinea, ce qui servirait à couvrir le comté de Beuil et la frontière de Provence, qui y répondait, et par Levenzo, de garder la Vesubia, et de couvrir plusieurs passages du Var, comme Apremont en couvrait une autre partie ainsi que l'entrée de la plaine de Nice.

On ne commença pas aussitôt qu'on se l'était proposé les travaux des retranchements du Var, à cause de la difficulté d'assembler les pionniers du pays et les outils nécessaires. On ne parvint à mettre la main à l'œuvre que le 5 juin. Les paysans de la Provence furent employés aux deux forts du bord de la mer et de Saint-Laurent; ceux du comté de Nice le furent aux deux autres forts de la Baronne et de Saint-Estève, vis-à-vis de Saint-Isidore, où le duc de Savoie avait passé l'année précédente pour entrer en Provence. Les troupes travaillèrent aux redoutes que l'on se détermina à élever le long de la rive droite de la rivière.

Tel était, le 7 juin, l'état de la frontière, depuis la Savoie

jusqu'à la mer, lorsque le maréchal de Villars, après avoir séjourné quelque temps à Versailles, arriva à Grenoble. Il y trouva M. le comte de Medavi, qui l'y attendait depuis quelques jours, et qui lui rendit compte de vive voix des dispositions qui avaient été faites dans le Dauphiné et dans la Savoie. Il lui remit en même temps un mémoire contenant des réflexions sur la guerre de ces deux parties de la frontière, qu'il avait envoyé quelques jours auparavant à la cour, et auquel M. le maréchal de Catinat fit la réponse qu'on trouvera au rang des pièces.

M. de Chamarande et les autres officiers généraux qui commandaient dans le haut Dauphiné firent aussi part à M. le maréchal de Villars de leur sentiment sur la défense de cette partie, qu'ils regardaient comme la plus exposée. Ils indiquèrent deux moyens pour la mettre en sûreté : l'un de se placer avec vingt-cinq ou trente bataillons sur les hauteurs de Jalas, et d'occuper en même temps, ainsi qu'il avait déjà été proposé, Notre-Dame-de-Lause et le Petit-Collet; l'autre, de tenir tous les cols, parce qu'étant maître de tous ces passages et disposant le reste des troupes de manière à pouvoir rassembler trente ou quarante bataillons, on mettrait les ennemis dans l'impossibilité de rien entreprendre sur Exilles ni sur Fenestrelle, surtout si le passage de la Fenestre était bien défendu, ce col étant la clef de ces deux places et celle de toutes les vallées jusqu'au Mont-Genèvre.

Quant à ce qui regardait la frontière de la Provence, M. de Grignan, qui était à Marseille, informa M. le maréchal de Villars, par sa lettre du 4, de tout ce qui concernait cette province et le comté de Nice; et M. de Roissy, qui faisait les fonctions de major général, lui remit l'état de l'emplacement de toutes les troupes, qui étaient alors au nombre de soixante et

quatorze bataillons et vingt escadrons, dont douze bataillons et douze escadrons en Savoie, placés de manière à garder tous les débouchés par lesquels les ennemis pouvaient entrer dans cette province; trente-huit bataillons en Dauphiné, trois dans la vallée de Barcelonnette; douze bataillons et huit escadrons dans le reste de la Provence. De ces douze bataillons, trois campaient à Cagnes, un à Carros, deux au Pujet, deux autres entre la Braque et le long de la mer, pour travailler aux retranchements du Var; deux restèrent à Toulon; deux furent placés à Seyne et Colmars, pour la communication avec la vallée de Barcelonnette, et cinquante compagnies furent détachées tant dans les places que dans les postes de la côte et dans les îles. Les huit escadrons venaient du Dauphiné et étaient destinés pour le comté de Nice. Il y avait dans cette dernière province sept bataillons, lesquels formaient les garnisons de Nice, de Villefranche et de Montalban, et fournissaient environ douze cents hommes pour la garde des postes avancés, tels que Sospello, Castiglione, Lantosca, Utelle, Levenzo et Apremont: Monaco était gardé par deux bataillons.

Les premières idées que prit M. le maréchal de Villars, sur la défense de la frontière, d'après les comptes que lui rendirent MM. de Medavi et de Grignan, furent que de la défense de la Savoie dépendait le salut du Dauphiné. Il donna en conséquence des ordres à M. de Medavi, qu'il chargea du commandement dans la première de ces provinces; et, ayant eu avis que les ennemis travaillaient à un retranchement sur le Mont-Cenis et sur la hauteur de l'Arpon, la seule qui fût supérieure à cette montagne, et que de là ils formaient une communication avec Suse, par la Ferrière et Jaillon, il jugea que cette disposition indiquait un dessein réel sur la Savoie. Ce fut ce qui le détermina à augmenter de huit bataillons

les troupes destinées à sa défense. M. de Medavi ne put s'y rendre sur-le-champ, M. le maréchal de Villars ayant exigé qu'il le suivît dans la reconnaissance qu'il allait faire à la tête du Dauphiné; mais il envoya le 9 ses instructions à M. de Thoy, auquel il confia la défense de la Tarantaise, se réservant celle de la Maurienne.

Ce ne fut que quelques jours après que M. le maréchal de Villars informa la cour de ses premières dispositions; et comme la lettre qu'il écrivit alors au roi a quelque rapport à l'état dans lequel se trouvaient les affaires générales en Italie, et que les événements qui venaient d'arriver du côté de l'État ecclésiastique pouvaient avoir de l'influence sur la guerre du Piémont, on croit devoir, avant de rapporter cette dépêche, faire mention de ce qui se passait dans cette partie de l'Italie.

L'empereur, pour se venger du refus qu'avait fait le pape de reconnaître l'archiduc en qualité de roi d'Espagne, venait de susciter une guerre au Saint-Père. Le prétexte apparent de cette hostilité fut de faire valoir les prétentions du duc de Modène sur le Ferrarais; mais son principal objet fut de faire revivre en sa propre faveur les anciens droits de l'empire sur l'Italie. En conséquence, un corps de ses troupes était entré au mois de mai dans le Ferrarais, et s'était emparé de Comachio, de Lugo, d'Argenta, Cento et autres postes, tant dans ce duché que dans la Romagne et le Bolonais; ce corps avait en même temps investi Ferrare, où le légat se trouva bloqué avec environ deux mille hommes de troupes réglées et trente-deux compagnies de milice. Le pape donna, au commencement du mois de juin, des ordres pour une levée de troupes dans ses États, même dans le comtat d'Avignon, ce que le roi ne jugea pas devoir permettre, afin de ne point occasionner de désertion dans ses troupes. On espérait que pour

peu que sa sainteté réveillât de leur assoupissement les autres princes d'Italie, ils regarderaient leurs intérêts comme communs avec les siens; mais ils donnèrent tous de nouvelles preuves de leur complaisance envers la maison d'Autriche: ils refusèrent des secours au Saint-Père, et s'empressèrent d'aller rendre hommage à l'archiduchesse, qui était arrivée le 30 mai à Milan, d'où elle devait aller s'embarquer à Gênes pour passer en Catalogne. Ils la traitèrent comme reine d'Espagne; le duc de Savoie lui-même, au préjudice de sa propre fille, épouse de Philippe V, lui donna le même titre.

Les seuls Génois se dispensèrent, non-seulement de rendre un pareil hommage à cette princesse, mais même d'envoyer au-devant d'elle à Milan pour la féliciter. Cette indifférence leur attira bientôt de la part de l'empereur des demandes de contributions pour l'entretien de ses troupes, et du logement dans leur ville pour quatre mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux qui devaient s'embarquer avec l'archiduchesse. Sa majesté impériale leur enjoignit en même temps de rendre à cette princesse les mêmes honneurs qu'au roi d'Espagne; mais les Génois, se renfermant dans des termes de neutralité, ne firent d'autre démarche que de lever des milices pour la soutenir.

Ce fut par eux qu'on apprit que la manière dont était équipée la flotte anglaise et hollandaise, arrivée sur les côtes de Gênes, n'indiquait aucun autre objet que le transport des troupes destinées à passer d'Italie en Catalogne, et que, bien que le duc de Savoie affectât de publier qu'il entrerait en Provence, on ne devait point craindre d'entreprise de sa part sur cette frontière, parce qu'il ne faisait sur la sienne, dans cette partie, aucun magasin, ni réparer les chemins, qui étaient impraticables. Les mêmes nouvelles assurèrent que, le corps

détaché pour tenir Ferrare bloqué étant de six mille hommes, l'armée impériale ne pouvait être que de vingt-huit mille hommes, dont seize mille impériaux et douze mille Piémontais.

M. le maréchal de Villars avait une idée bien différente des forces des ennemis, surtout en les comparant avec celles dont il pouvait disposer, et en considérant l'étendue du pays qu'il avait à garder. Ses représentations sur cet article et le développement de son système sur la défense de la frontière, depuis la mer jusqu'à la Savoie, furent les objets principaux qu'il traita dans sa dépêche dont on a précédemment fait mention, et qu'on va rapporter; elle sera suivie de celle que M. le maréchal de Catinat, que le roi consulta sur ce qu'elle contenait, écrivit à M. de Chamillart, et de la réponse que sa majesté fit en conséquence à M. le maréchal de Villars.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Vizille, 12 juin 1708[1].

Bien que les conversations que j'ai eues à Paris avec M. le maréchal de Tessé, MM. de Chamarande, de Sailly, de Saint-Pater, de Vallière, le comte de Grancé et autres officiers généraux, m'eussent préparé à des difficultés presque insurmontables pour défendre la Savoie, j'ai été obligé, par les opinions contraires que l'on avait données à M. de Chamillart, d'attendre que j'eusse conféré avec M. le comte de Medavi, M. Dillon, M. d'Angervilliers et les personnes les plus éclairées que j'ai trouvées ici, pour être un peu plus décidé sur ce que je pourrais penser de la défense de ces frontières.

C'est avec une très-vive douleur que je suis forcé de faire connaître à votre majesté que tous unanimement m'ont dit qu'ils croyaient la Savoie en grand péril, et par conséquent le Dauphiné tout entier.

Votre majesté trouvera ci-joint un état des forces des ennemis, dont j'ai tâché, avec MM. de Medavi et d'Angervilliers, d'éclaircir

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2099, n° 234.

la vérité. Cet état est composé sur les lettres les plus fraîches de M. de la Closure, pour les troupes allemandes; sur les mémoires de M. de Vallière, pour les troupes de M. de Savoie. Ce prince, les ayant toutes rendues complètes cet hiver, a encore levé huit nouveaux bataillons de milices, qu'il peut laisser dans Suse, dans la citadelle de Turin et Coni, d'autant plus qu'aucune de ces places ne sera menacée cette campagne. Nous avons encore examiné, avec MM. de Medavi et d'Angervilliers, les mémoires de la campagne passée, qui ne détruisent point le présent état, toutes déductions faites.

Votre majesté verra donc, par ledit état ci-joint, que les troupes destinées à M. le duc de Savoie, ne prenant que vingt bataillons des siennes pour la campagne, font quarante-sept mille deux cent soixante hommes; que celles qui doivent passer en Catalogne font dix-huit mille hommes, dont il faut déduire les régiments de Rewentklau et de Bonenzana. Nous savons qu'outre lesdits deux régiments, il en a passé encore d'autres; ainsi le total des dernières troupes à dix-huit mille hommes est fort augmenté. Mais si tant est que nos tartanes, qui portaient de grandes provisions en Espagne, aient été prises ou dissipées, ainsi qu'on le mande de Provence, ne pourrait-on pas penser que l'archiduc, n'étant plus si pressé, trouverait un plus grand avantage pour lui à laisser porter une guerre offensive et très-dangereuse dans le royaume, qu'à envoyer des troupes à Barcelone, que nous ne pouvons attaquer? Votre majesté aura sans doute ouï dire que, dans les premières séances du parlement d'Angleterre, il y eut de vives contestations entre plusieurs milords, qui voulaient que l'on envoyât des secours considérables en Espagne, et milord Marlborough, qui s'y opposa fortement; et, sur ce qu'il lui fut allégué qu'il dît donc les raisons qu'il avait pour s'opposer à ce secours, sa réponse fut uniquement que l'on ne devait pas rendre publics des projets que le seul secret pouvait faire réussir. C'est ce qui m'obligeait à penser dès lors que les ennemis, négligeant de secourir la Catalogne et le Portugal, méditaient, selon les apparences, une violente offensive contre quelque frontière du royaume. Aucune n'est plus faible par

les places, puisqu'il n'y en a point qu'on puisse appeler place; ni plus faible actuellement par les troupes, votre majesté étant bien supérieure partout ailleurs; mais, sans cette seconde augmentation de troupes, qui n'est pas du tout nécessaire à M. le duc de Savoie, l'armée qui lui est destinée, quand elle aurait dix mille hommes de moins que l'état ci-joint ne lui donne, serait plus que suffisante pour porter un rude coup à ces frontières, par la séparation de toutes les troupes de votre majesté et la faiblesse dont elles sont. MM. de Medavi et d'Angervilliers m'ont dit et mandé tous deux, ainsi que votre majesté l'a vu même dans les dernières lettres de M. de Medavi à M. de Chamillart, que les bataillons ne sont pas à trois cent cinquante hommes, l'un portant l'autre. Il y en a vingt en Provence; il en faut vingt à M. de Medavi pour essayer de défendre la Savoie; il en faut laisser sept ou huit à Barcelonnette ou dans Fenestrelle ou autres postes; que me restera-t-il pour me tenir à portée de courir au plus pressé, n'étant pas sûr de trouver des postes dans des montagnes, toutes praticables quand les neiges sont fondues? Si j'en crois ceux qui les connaissent le mieux, il n'y en a point que l'on ne puisse tourner par quatre ou cinq lieues de détour; tels sont ceux qui sont marqués dans ce livre de cartes qu'un ingénieur a fait par ordre de M. de Medavi.

J'ai cru, sire, faire ce qui était le plus convenable au bien du service de votre majesté et même à ses intentions, en destinant le commandement de la Savoie à M. le comte de Medavi, qu'il a naturellement. Votre majesté verra, par la copie de la lettre qu'il écrit à M. de Thoy, et dont il m'a laissé l'original, que mondit sieur de Medavi est convaincu que le salut entier du Dauphiné dépend de la défense de la Savoie; que l'on se trompe de penser qu'il n'y ait que de simples courses à craindre, et que la subsistance puisse manquer aux armées ennemies quand elles sont dans un pays plain et ouvert, et que l'on ne peut point leur disputer la campagne. Le nombre prodigieux de mulets que rassemble M. le duc de Savoie lui sera plus que suffisant, non-seulement pour traverser les montagnes, mais pour avoir le

temps, plus de dix jours après, de prendre des grains dans les plaines du Dauphiné.

Il m'est arrivé assez souvent de faire subsister les armées de votre majesté dans le pays ennemi, sans le secours de nos places, pour être persuadé qu'il est inutile aux ennemis dès qu'ils seront maîtres de la Savoie. Mais, d'ailleurs, qui les empêche de marcher droit au Rhône? Tiendrai-je la campagne avec dix escadrons devant un ennemi auquel généralement tous les avis donnent plus de dix mille chevaux?

Ne faut-il pas qu'un corps d'armée s'approche en toute diligence de Lyon, ouvert de tous côtés? On me dira, le Rhône est une bonne barrière. Ce Rhône se passe en plusieurs endroits à huit ou dix lieues de Lyon. Je sais bien qu'ils ne le prendront pas; mais faut-il seulement qu'il y ait ombre de crainte pour Lyon? L'ennemi n'est-il pas le maître de toute la campagne et de tout le pays qui est entre le Rhône et l'Isère?

J'avoue, sire, qu'accoutumé à ne rien mander à votre majesté que d'agréable, je suis outré de la plus vive douleur d'être forcé de lui expliquer des vérités pénibles. C'est, sire, un malheur que je craignais plus que la mort, mais moins que celui de déplaire à votre majesté, à quoi je me voyais exposé en la suppliant, avec grande instance, de me dispenser de cet emploi. Mais, puisqu'elle l'a voulu absolument, je n'aurai point à me reprocher de lui cacher des vérités importantes. J'ai donc l'honneur de lui dire que si votre majesté croit les états ci-joints véritables, il est essentiellement du bien de son service de faire marcher incessamment, ou d'Allemagne, ou de Flandre, ou de Catalogne, soixante escadrons et trente bons bataillons, lesquels même peuvent fort bien arriver trop tard. Si votre majesté est surprise de me voir demander un si puissant secours, je prendrai la liberté de lui dire que trente bataillons et soixante et douze ne font que cent deux; que M. le maréchal de Catinat en avait cent dix lorsque la frontière de votre majesté était couverte de places. Et, du reste, si elle a de la peine à croire les ennemis assez forts

pour se donner de grands avantages, je dirai seulement que le doute est bien périlleux. Jamais vos troupes n'ont été si séparées, puisque autrefois à peine songeait-on à la Provence; à présent elles font du moins trois corps, dont l'un, qui est celui de Provence, est trop éloigné pour nous être d'aucun secours, et des deux autres les communications sont très-peu assurées. Tous nos ennemis assemblés sont dans le centre; s'ils dépostent les troupes qui défendront la Savoie et marchent au Rhône, ne faut-il pas le nombre de troupes que je demande, qui, joint au corps d'armée que l'on sera obligé d'envoyer vers cette rivière, soit en état de venir attaquer l'armée de M. de Savoie dans les plaines du Dauphiné, et l'en chasser? Votre majesté voit bien que soixante escadrons joints aux dix qui sont en Savoie, et aux dix autres qui marchent au Var, feront à peine un aussi gros corps de cavalerie que celui que l'on donne à M. le duc de Savoie. La perte de Suse met les ennemis d'abord dans la Savoie.

M. le premier président de la chambre des comptes de Chambéry m'a assuré que le principal ingénieur de M. le duc de Savoie et un autre ingénieur ont passé au mois de février à Chambéry comme marchands, le commerce étant libre avec Turin. Ces gens-là peuvent être retournés par Genève. On nous assure que M. le duc de Savoie mène une grande quantité de mineurs. M. l'intendant me représente aussi que le prêt ne se paye pas. M. de Toralba, qui commande auprès d'Exilles, mande que la désertion est grande. Votre majesté sera sans doute surprise des premières revues que j'aurai l'honneur de lui envoyer. Celles des commissaires que j'ai vues sont très-différentes de celles de MM. les inspecteurs, quoique les commissaires les grossissent d'ordinaire. Ne suis-je pas bien malheureux, sire, d'être obligé, pour la première fois de ma vie, de mander à votre majesté de telles vérités? mais elles sont importantes.

Tout le monde dit qu'il faut abandonner Perosa. M. de Medavi m'a dit que c'était son sentiment; il est parti il y a quelques jours pour s'y acheminer: je le suis. J'ai été obligé d'attendre pendant deux jours des courriers que j'ai envoyés à Genève et dans les montagnes

de Savoie et du Dauphiné. On est peu ou point informé des nouvelles des ennemis, et je ne vois aucune mesure prise pour savoir précisément leurs mouvements. Il me paraît que la plus sûre correspondance est par Genève; mais elle est tardive, surtout quand on est près de Briançon.

A l'égard de ce camp de Jalas, quand j'ai approfondi la matière ici avec M. de Medavi, qui ne le connaît point par lui-même, et avec d'autres officiers, qui ont été sur les lieux, j'ai trouvé : premièrement, qu'il n'empêche point d'entrer en Savoie; outre cela, qu'il pouvait être tourné, n'ayant pas assez de troupes pour s'étendre autant qu'il conviendrait; cependant je l'irai voir. Enfin, sire, pour finir une trop longue et peu agréable lettre, le parti que nous sommes convenus de prendre avec M. de Medavi, par son conseil, mais après en avoir conféré avec plusieurs autres, est de ne point toucher aux troupes de Provence, M. de Grignan me demandant même encore dix bataillons; d'en donner vingt à M. de Medavi, et de me tenir avec le reste, qui sera de vingt-sept ou vingt-huit, entre Fenestrelle et Exilles, je ne saurais encore dire où, mais en lieu où je ne puisse être attaqué avec désavantage, pour me porter diligemment, autant que le pays difficile et nos forces le pourront permettre, où je pourrai être utile.

Dans ce moment j'ai des avis que le régiment de dragons du prince Eugène marche en Allemagne. Si votre majesté est informée que ce régiment soit suivi de plusieurs autres, c'est ce qui peut décider des desseins de M. le duc de Savoie, car assurément on ne se dégarnit pas de troupes quand on a de grands desseins; mais un seul régiment ne décide de rien. M. de la Closure m'écrit, du 9 juin, par le retour d'un courrier que je lui avais dépêché, que certainement M. le duc de Savoie fait d'assez grands achats de grains aux environs de Genève.

Je crois devoir demander un ordre à votre majesté pour faire commander les places de cette frontière par des officiers particuliers, si je trouvais, par les connaissances que l'on me donnera, les com-

mandants naturels ou trop vieux ou moins propres à faire une vigoureuse défense que certains maréchaux de camp, brigadiers ou autres officiers de l'armée.

Je reçois dans ce moment un courrier de M. le vice-légat d'Avignon, qui m'informe, de la part de sa sainteté, des ordres qu'elle lui donne de faire des troupes, les Allemands ayant envahi le Ferrarais. Votre majesté jugera mieux que personne si cette attaque du Ferrarais n'est point un prétexte aux impériaux pour tirer leurs troupes du royaume de Naples, à l'exception de ce qui garde les principales places, et les porter vers le Piémont avec moins de bruit et d'éclat, ou si leur unique objet est d'envahir le Ferrarais, ou même faire l'un après l'autre. Pour moi, sire, je trouverais peu d'apparence à faire une nouvelle guerre au pape, lorsqu'il s'agit de la décision de celle qui leur donnerait toute sorte d'avantages ailleurs, s'ils en avaient contre votre majesté.

Enfin, sire, bien que l'emploi dont elle m'a honoré et le fardeau soient au-dessus de mes forces, je m'en afflige moins, puisque j'aurai plus d'occasions de montrer mon zèle ardent pour la gloire de son service.

P. S. M. le prince de Monaco me mande que la flotte des ennemis a passé à la vue de Monaco.

J'ajouterai, sire, une confirmation sur les forces de M. le duc de Savoie, que je reçois dans ce moment par M. Duchy. Il m'a donc dit que M. de Vendôme, étant il y a un mois chez lui, à Belebat, disait, suivant sa coutume, que M. le duc de Savoie n'aurait que très-peu de troupes. Sur cela, mondit sieur Duchy dit à l'abbé Beroni, que l'on nous dit être un des confidents de M. de Vendôme, que M. de Savoie n'aura pas d'armée; à quoi ledit abbé Beroni répondit : « C'est si peu ma pensée, que M. le duc de Parme m'a fait savoir que M. de Savoie aurait au moins trente-huit mille hommes en campagne cette année. » Voilà, sire, les dernières confirmations.

Lettre de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart. Saint-Gratien, 16 juin 1708[1].

M. d'Asfeld est arrivé hier chez moi sur le soir, qui m'a remis le paquet dont vous l'aviez chargé, dans lequel j'ai trouvé plusieurs états des troupes ennemies et la lettre du 15 que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Nous n'avons pas perdu de temps, M. d'Asfeld et moi, à lire et examiner lesdits états de troupes. Notre diligence n'a pas pu aller plus loin que de le mettre en état d'avoir l'honneur de se rendre aujourd'hui auprès de vous.

Vous connaîtrez, monsieur, suivant le mémoire qu'il a dressé, que, donnant à M. le duc de Savoie vingt bataillons de ses troupes en campagne, comme un de vos mémoires porte, qu'il en trouve de plus trente-quatre des troupes allemandes, se conformant aux connaissances qu'il a pu s'en donner. Autant que cette supputation a pu dépendre de lui et de moi, il paraît que M. le duc de Savoie pourrait mettre cinquante bataillons en campagne et soixante escadrons. Il se peut faire un peu plus comme un peu moins de troupes suivant cette supputation; mais elle doit laisser l'idée que cette armée sera autour du nombre ci-dessus marqué.

Cette supputation, faite sur les connaissances de M. le baron d'Asfeld, dépendant de la certitude des avis qu'il a reçus, n'exclut pas celles que M. le maréchal de Villars peut avoir. Il est sur la frontière; il peut continuellement être averti et les vérifier.

Réduisant les forces des ennemis à ce qui est porté ci-dessus, et eu égard à la faiblesse de l'infanterie du roi que marque et assure M. le maréchal de Villars, je crois que la prévoyance demande que sa majesté donne incessamment des ordres pour fortifier cette frontière de troupes, où l'on est, ce me semble, d'une faiblesse outrée à l'égard de la cavalerie.

Sa majesté, si j'ose prendre la liberté de le dire, doit juger du nombre de troupes qu'elle peut envoyer sur cette frontière par rapport à ses autres affaires. Les généraux, naturellement, désirent de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2099, n° 271.

la sûreté dans les affaires dont ils sont chargés; le roi juge et décide, par-dessus le tout, de l'usage qu'il doit et qu'il veut faire de ses forces.

Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'il convient que le roi se décide promptement sur la lettre de M. le maréchal de Villars; qu'il prenne son parti sur l'augmentation de troupes qu'il voudra lui donner, et qu'il lui marque, ne lui donnant pas tout ce qu'il demande, que voilà ce que sa majesté peut faire, qu'il s'en aide; qu'elle est persuadée qu'il y fera de son mieux.

Je vous parle de cette manière dans l'article ci-dessus, parce que je me suis trouvé dans ce cas lorsque le roi prit Namur. Le roi tira vingt bataillons de cette frontière; il ne m'en resta que soixante et dix au lieu de quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-douze que j'avais accoutumé d'avoir. Sa majesté eut la bonté de me mander qu'elle ne pouvait m'en laisser davantage, et qu'elle était persuadée que je ferais de mon mieux. A la vérité les ennemis prirent Embrun; j'en étais bien fâché, mais cependant avec la consolation que je n'avais pu l'empêcher.

Lorsque M. le maréchal de Villars sera décidé sur ses forces, il se proposera les moyens de traverser ces irruptions de M. le duc de Savoie jusqu'à donner de l'inquiétude à Lyon, profitant des désavantages où pourrait se trouver cette armée, passant des trente lieues de montagnes sans entrepôts qui communiquent à son pays, et qui puissent assurer sa retraite dans des pays serrés et d'un défilé continuel, qui n'aurait que des subsistances d'aventure dans un pays ennemi, et où les forces de sa majesté peuvent être fortifiées, en six semaines ou deux mois de temps, d'une manière à avoir une supériorité incontestable. Pour s'avancer au delà du Rhône, il faudrait que M. le duc de Savoie se proposât de conquérir le Dauphiné et d'y demeurer l'hiver. Je ne crois pas qu'il puisse avoir cette vision.

Voilà, monsieur, ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire sur la lettre de M. le maréchal de Villars. Je prends encore la liberté de vous dire, devant que de finir, que je crois que sa majesté doit

fortifier de troupes cette frontière; le faire et le publier plus tôt que plus tard.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Versailles, 17 juin 1708[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché de Vizille, le 12 de ce mois, par laquelle vous me mandez qu'après avoir conféré avec plusieurs personnes qui connaissent les difficultés presque insurmontables qu'il y a pour défendre la Savoie, vous êtes forcé de me faire savoir que vous croyez qu'elle est en grand péril, et par conséquent le Dauphiné tout entier. J'ai vu et examiné plusieurs fois l'état des forces avec lesquelles mes ennemis peuvent vous attaquer. La défensive dont vous êtes chargé est bien étendue pour vous faire un objet de campagne comme celles que vous avez faites jusqu'à présent, et rassembler une armée tout entière composée d'infanterie et de cavalerie proportionnée au nombre de troupes qui sont sur l'état que vous m'avez envoyé. La cavalerie ne saurait être d'une grande utilité tant que les ennemis resteront de l'autre côté des montagnes; j'ai peine à me persuader qu'ils s'exposent, quand même ils seraient assez heureux pour ne pas trouver de grandes difficultés dans leur passage ni pour leur subsistance, d'entrer en Savoie sans savoir par où ils pourront s'en retourner. Vous n'ignorez pas que ce pays-là étant tout ouvert, la campagne étant finie, ou du moins bien avancée en Flandre et en Allemagne, et prenant dans ce temps-là la résolution de faire marcher un nombre de troupes de beaucoup supérieures à celles qui auraient passé les Alpes, si les ennemis n'occupaient que la Savoie, ils seraient obligés d'eux-mêmes de l'abandonner, ou du moins ils courraient grand risque de perdre toute leur armée; celle que le prince Eugène assemble sur la Moselle demande une grande attention, sans partage des troupes dont j'avais donné le commandement à l'électeur de Bavière et au maréchal de Berwick sous lui; ils sont campés sous Sarre-Louis, et le comte du Bourg est resté

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2075, 1re partie, 3e section, n° 243.

très-faible en Alsace, chargé de défendre cette province et de conserver les lignes.

Le duc d'Orléans est occupé devant Tortose, et la situation dans laquelle il se trouve ne lui permet pas de diminuer le nombre de troupes qui sont à ses ordres. Je ne puis, quant à présent, faire un autre arrangement pour vous que celui que vous trouverez dans l'état que Chamillart vous envoie. Je n'ai pas lieu de douter que, par votre vigilance, les précautions que vous prendrez et la bonne volonté des officiers généraux que vous chargez de garder les postes les plus importants, vous ne dissipiez en peu de temps l'idée que la plupart de ceux que vous nommez vous ont donnée de l'entrée de l'ennemi en Savoie et de la perte entière du Dauphiné. Le plus grand mal qui pourrait arriver de ce côté-là, ce serait de voir l'armée ennemie en Savoie; vous n'auriez pour lors d'autre parti à prendre que celui de vous retirer sous Barraux, d'y rassembler toutes vos forces, dont le nombre serait assez considérable si elles étaient jointes ensemble, y compris la meilleure partie de celles qui sont ou arriveront en France, qui y deviendraient pour lors inutiles. Le duc de Savoie aurait peine à faire sa retraite devant une armée qui augmenterait tous les jours, et qui seule suffirait, ou pour le combattre avec avantage, ou du moins pour l'empêcher de passer l'Isère. Les ennemis ont trente lieues de montagnes à passer sans entrepôt qui communique à leur pays et qui puisse assurer leur retraite par des défilés continuels et des pays serrés. Si je pouvais dès à présent vous donner plus de troupes, je vous les enverrais. Je ferai avancer de jour à autre de la cavalerie en Languedoc et sur le Rhône, afin qu'elle soit à portée de vous secourir en cas de besoin. C'est à vous, avec ce que je vous ai destiné de troupes, sans compter que je vous en envoie davantage, à faire ce que vous pourrez.

L'objet de la Provence est ce qui me paraît de plus vraisemblable, et c'est pour cela que j'ai résolu de former dès à présent un camp retranché sous Toulon. J'ai envoyé mes ordres pour y faire marcher dix bataillons, non compris les troupes de la marine et les milices du

pays, que l'on y pourrait jeter en cas de besoin, et en attendant que vous y eussiez fait arriver d'autres troupes, ou que vous eussiez marché vous-même en personne, si les ennemis portaient toutes leurs forces de ce côté-là. J'ai choisi Chamarande pour y commander, et je lui ai fait expédier un ordre pour commander aussi dans la ville de Toulon, ainsi que je l'avais donné à Saint-Pater l'année dernière. C'est par vous-même que vous devez juger dans la suite des mouvements que vous aurez à faire faire à mes troupes pour conserver les frontières dont je vous ai confié la défense. Si le prince Eugène et les impériaux, dans le temps que mes armées étaient en Piémont et en Lombardie, avaient compté le nombre de mes troupes par proportion aux leurs, il y a longtemps que l'Italie serait délivrée d'eux, et que le roi d'Espagne serait dans une paisible possession des états qui lui appartiennent de ce côté-là. Je ne saurais assez vous dire que, pour en imposer aux ennemis, il est nécessaire que vous assuriez les passages importants, et, au surplus, que vous assembliez auprès de vous un nombre de troupes assez considérable pour le fortifier de jour à autre et vous opposer à l'armée ennemie, s'ils prenaient la résolution d'entrer en Savoie, en Dauphiné ou en Provence. Il ne suffit pas de pénétrer des montagnes, il faut s'assurer une retraite et des subsistances. Vous connaissez depuis longtemps le manége du duc de Savoie: il avait quatorze mille chevaux l'année dernière; il n'en fit passer que six mille. Il n'est pas possible, ayant autant d'ennemis que j'en ai, d'être supérieur partout, et de leur donner la loi, ou du moins de n'avoir rien à craindre. Vous verrez les dispositions que le comte de Muret a faites à Pérosa; peut-être, lorsque vous aurez reconnu par vous-même ce poste, et la tête du Dauphiné, vous ferez-vous une idée différente de celle que l'on vous a donnée. Si, par la fermeté de quelques-uns des officiers qui ont été chargés de la conservation de ces postes, et qui, selon les apparences, le seraient aussi de les défendre, l'entrée de l'armée ennemie était retardée de quelques jours de plus que ceux pour lesquels elle aurait assemblé des subsistances, quoique cela ne se puisse faire

qu'avec des dépenses et des peines infinies, ils ne seraient pas moins embarrassés que vous pour s'en procurer suffisamment, pour peu que vous preniez de précautions d'avance pour leur en ôter les moyens.

Vous ferez savoir au vice-légat d'Avignon que je ne puis ni ne dois autoriser la levée de troupes qu'il a dessein de faire dans le comtat d'Avignon; ce serait un moyen sûr pour débaucher plusieurs soldats de mes troupes. Je mande au comte de Grignan de s'expliquer de manière avec lui qui ne lui laisse aucune espérance sur ce sujet à l'avenir.

Les troupes que le roi destinait pour occuper le camp retranché sous Toulon consistaient en huit bataillons, qui furent tirés du Roussillon et du Languedoc. M. de Chamarande fut destiné à commander ce corps, et M. le maréchal de Villars le fit remplacer à Fenestrelle par M. de Toralba.

Le roi fit aussi marcher du Languedoc un régiment de dragons, pour se joindre aux huit escadrons qui avaient été destinés pour la Provence, et qui venaient d'y arriver. Au moyen de ces renforts, M. le maréchal de Villars eut à sa disposition, pour la défense de toute la frontière des Alpes, quatre-vingt-deux bataillons et vingt-trois escadrons.

La lettre du roi ne lui était point encore parvenue lorsqu'il se rendit à Oulx, pour prendre par lui-même des connaissances sur cette tête de la frontière, et faire ses dispositions. Il y arriva le 15, et y établit son quartier général. Le lendemain il assembla MM. de Medavi et de Chamarande, de Toralba, de Montgon, Dillon, de Muret, de Tessé et d'Angervilliers, pour examiner avec eux ce qu'il convenait de faire en attendant que les ennemis se missent en devoir d'agir.

Les avis furent unanimes sur l'impossibilité d'occuper le camp proposé sur les hauteurs de Jalas : premièrement, parce qu'on jugea que cette position ne pouvait pas empêcher les

ennemis d'entrer en Savoie, même par le grand et le petit Mont-Cenis; en second lieu, parce qu'on n'avait pas assez de troupes pour tenir un poste aussi étendu, et que d'ailleurs la gauche était entièrement soumise aux hauteurs de Jaillon, qu'occupaient les ennemis.

On fut de même unanimement d'avis qu'on ne devait tenir Perosa que par un détachement, afin de ne point avoir d'inquiétude pour les troupes qu'on y laisserait. M. de Muret assura qu'il se retirerait de ce poste, même à la vue des ennemis, sans rien craindre de leur part; mais on convint que, s'il attendait jusqu'au dernier moment, il serait difficile d'en retirer le canon et les munitions. On convint aussi que ce poste avait été jusques alors de quelque utilité, parce qu'il tenait la tête de quelques vallées dont les ennemis pourraient faire usage pour s'approcher du Dauphiné et rendre les convois difficiles; mais il occupait des troupes et éloignait également de la Provence et de la Savoie, que l'on regardait comme les principaux objets sur lesquels se portaient les vues des ennemis. D'après ces considérations, et en combinant la défense générale de la frontière, M. le maréchal de Villars jugea que donner sa principale attention à Perosa serait un système plus dangereux qu'utile. Cependant il ne décida rien sur ce poste, espérant qu'une partie des troupes de l'empereur étant encore occupées contre les États du pape, on avait du temps pour se déterminer.

Différentes nouvelles annoncèrent néanmoins que les ennemis faisaient d'un côté marcher des troupes vers Ivrée, et de l'autre côté vers Coni, et que le duc de Savoie faisait acheter dans les environs du lac de Genève beaucoup de grains que l'on convertissait en farines. Mais ces manœuvres n'indiquaient encore aucun projet déterminé, et M. le maréchal de Villars

les regarda plutôt comme des démonstrations faites pour cacher les véritables desseins de ce prince.

Les torrents, grossis par la fonte des neiges, retinrent pendant quelques jours M. le maréchal de Villars à Oulx; mais aussitôt que les chemins furent libres, il en partit pour aller voir par lui-même la tête de la frontière. Il commença par la visite des montagnes voisines d'Exilles et de Suse, et quoique d'une commune voix il eût été décidé par les officiers généraux qu'il ne devait point être question d'occuper le camp de Jalas, il alla le reconnaître, et revint plus persuadé que jamais de la solidité de leurs motifs, ayant remarqué qu'en effet les ennemis de leur camp de Jaillon, séparé de Jalas par un précipice impraticable, voyaient de revers la plus grande partie de celui-ci et tout le chemin de Chaumont, qui passait à la demi-portée de fauconneau de leurs retranchements : c'est ce qui lui fit juger que, pour avoir pu occuper ce camp, il eût fallu être en état de prévenir les ennemis, et que la diligence avec laquelle ils avaient fait marcher leurs troupes vers la Novalaise, Suse et Avigliano, aussitôt que les neiges avaient commencé à se dissiper, n'avait eu pour objet que de s'assurer du poste de Jaillon. Il remarqua aussi la ligne qu'ils avaient faite, depuis leur camp jusqu'aux neiges du petit Mont-Cenis, ayant derrière cette ligne le grand Mont-Cenis et toutes leurs troupes à portée de soutenir les postes qu'ils avaient à la Ferrière et même sur le haut du Mont-Cenis, ce qui leur donnait un chemin assuré pour entreprendre sur la Savoie.

Le 22, M. le maréchal de Villars se remit en chemin pour aller visiter le Pragelas, Fenestrelle, Perosa et les vallées de Saint-Martin. M. de Medavi s'était séparé de lui la veille, pour se rendre en Savoie.

La connaissance qu'il prit de Perosa répondit dans tous

les points à l'idée qu'il s'en était déjà faite sur le rapport des officiers généraux. Il approuva que M. de Muret se fût occupé pendant l'hiver à le mettre comme il était, dans un très-bon état de défense, c'est-à-dire pouvant soutenir une attaque en règle. Il reconnut que ce poste, tenant la tête des deux vallées de Saint-Martin et de Pragelas, éloignait les Barbets, et assurait la tranquillité du commerce jusqu'à l'extrémité de la frontière, et que, si on l'abandonnait, les peuples de la vallée de Saint-Martin se joindraient aux Barbets, et auraient la liberté d'envoyer des partis jusqu'aux portes de Briançon, et d'interrompre la communication de cette place à Fenestrelle. Un autre avantage qu'avait procuré, pendant l'hiver, l'occupation de ce poste, était les contributions qu'il avait donné le moyen de lever dans le Piémont, et qui surpassaient de beaucoup la dépense qui avait été faite pour le fortifier.

Mais ces avantages ne parurent pas à M. le maréchal de Villars devoir balancer l'inconvénient d'être obligé d'y tenir onze bataillons, tant pour garder le fort que pour occuper le camp qui le joignait et la communication avec Fenestrelle, ce qui étendait la droite de manière que la distance de Fenestrelle au Ramas d'Exilles, et même par cette place, qui était le plus court chemin, était de onze grandes lieues. Il considéra d'ailleurs que les cols entre Fenestrelle et Perosa étant assez praticables, et craignant, malgré l'opinion contraire de tous les officiers généraux, que ceux qui se trouvaient entre Fenestrelle et Exilles ne le fussent aussi, il jugea que M. le duc de Savoie, étant à Suse, c'est-à-dire au centre, pourrait, avec toutes ses forces, pénétrer au milieu des quartiers. Il représenta à cette occasion à la cour les inconvénients auxquels étaient sujettes les lignes, dans lesquelles il était accoutumé à ne prendre aucune confiance, et les dangers auxquels il était

exposé, ayant à en défendre une de cent lieues d'étendue.

D'après ces considérations, il songea à retirer sur-le-champ les bataillons qui se trouvaient à Perosa; mais M. de Muret lui ayant répondu de la sûreté de sa retraite, soit par le droit chemin, soit par la vallée de Saint-Martin, il régla avec lui et MM. de Chamarande et Dillon, que lorsqu'on en retirerait les troupes, on y laisserait trois à quatre cents hommes sous le commandement d'un officier ferme et intelligent. On jugea ce détachement suffisant en considérant que si M. le duc de Savoie entrait avec toutes ses forces en Savoie, ou s'il marchait en Provence, il ne serait pas en état de laisser devant Perosa assez de troupes pour en faire le siége, mais que d'ailleurs on ne devait point craindre de hasarder un aussi petit nombre de troupes pour conserver un poste qui procurerait d'aussi grands avantages. L'ordre de M. le maréchal de Villars à M. de Muret, lorsqu'il partit de Perosa pour aller visiter Fenestrelle, fut donc de se retirer sur ce dernier poste, dès qu'il verrait les ennemis marcher à Suse, de lever en même temps tous les quartiers de la vallée de Saint-Martin et du col de la Rousse, et de laisser quatre cents hommes à Perosa, et quatre-vingts au fort Louis.

Fenestrelle excita son indignation, et par l'inutilité et par la multiplicité de ses fortifications. Il regarda cette place comme insoutenable, à moins qu'on n'en bâtit deux ou trois autres pour la protéger et contribuer à sa défense; et en la voyant, il se réunit au sentiment de M. de Vauban et de M. le maréchal de Catinat, qui avaient toujours pensé qu'il ne fallait y faire qu'une grosse redoute : c'est ainsi qu'il s'expliqua dans le compte qu'il rendit au roi.

Briançon lui parut n'être pas en assez bon état de défense. Cette place n'était attaquable que par la porte d'Exilles; les

deux autres côtés étaient inaccessibles; mais il jugea que cette attaque pourrait être rendue très-difficile en disposant des ouvrages de manière qu'elle tirât sa défense du château et de la ville. On travaillait à plusieurs parties de la fortification; mais il demanda à la cour de porter tout le travail sur le front de la véritable attaque. Le château de Briançon était dans le meilleur état et imprenable du côté qui était commandé.

Il en était de même du château d'Exilles, quoiqu'il fût aussi commandé de plusieurs côtés. Mais M. le maréchal de Villars jugea que dans des forteresses de cette espèce, où tout était roc, le canon et le mineur pouvaient rarement rendre la brèche praticable pour les assaillants.

Ce général était encore à Fenestrelle, lorsque le 24 il eut avis que M. le duc de Savoie continuait de pousser une tête sur le Mont-Cenis, et que ce même jour il y avait à la Ferrière seize compagnies de grenadiers, et que les troupes qui s'étaient assemblées à Bussolino s'étaient avancées à la Novalaise. Il en prit d'autant plus d'inquiétude, que la neige qui tomba la veille ne permit pas à deux des bataillons de renfort qu'il envoyait à M. de Medavi en Savoie de passer le col de la Roue.

Ces mêmes nouvelles et celles qu'il eut de l'inaction dans laquelle étaient les ennemis du côté de la Provence et du comté de Nice, aucune de leurs troupes ne paraissant prendre le chemin de cette frontière, pas même celui de Coni, lui persuadèrent que leurs principales forces tournaient plutôt du côté de la Savoie; c'est ce qui l'engagea à rapprocher de lui une partie des troupes qui étaient en Provence, afin de les mettre à portée de le joindre, si le besoin venait à l'exiger. Il avait déjà envoyé ordre aux deux bataillons du régiment de Beauvoisis de partir le 28 du camp de Cagnes, pour se rendre à Cesanne le 12 juillet; mais le 25 il manda à M. d'Artaignan

de faire marcher, sans perdre de temps, à Entrevaux, Colmars et Sisteron, sept bataillons et deux escadrons des troupes qui étaient sous son commandement, et de s'avancer lui-même jusqu'à Colmars; mais, en lui envoyant cet ordre, il le prévint que son intention n'était pas de laisser le côté du Var exposé, et l'autorisa, s'il apprenait que les ennemis marchassent vers la Provence, à ramener ces troupes, sans attendre de nouveaux ordres, dans les lieux d'où elles allaient partir.

Dès le 30, deux bataillons partirent du camp de Cagnes et se rendirent à Colmars le 5 juillet. Comme les cinq autres avaient des détachements répandus dans le comté de Nice, ils ne purent se mettre en marche que le 1er et le 2 juillet. Trois arrivèrent à Entrevaux le 6, les deux autres le 7 à Colmars. Le régiment de cavalerie partit de Fréjus le 30 juin, et arriva à Sisteron le 4 juillet.

Les cinq bataillons qui partirent du comté de Nice ne furent remplacés que par un bataillon, qui fut tiré du camp de Cagnes, et par un régiment de dragons, dont deux escadrons passèrent le Var et allèrent camper à Nice. Le troisième resta au camp de Cagnes. C'est ce qui mit M. de Montgeorges, qui commandait dans le comté de Nice, dans l'impossibilité de garder les mêmes postes, et l'obligea de se borner à n'occuper que Lantosca, avec cent cinquante hommes, Sospello avec un pareil détachement, et de ne laisser que vingt hommes à Castiglione, vingt à Rocca-Taillada, dix à Lescarene, et quinze à la Trinité. Tous les autres postes restèrent sans troupes. La garnison de Nice ne fut composée que de deux bataillons, celle de Villefranche, d'un bataillon, ainsi que celle de Seyne, et celle de Monaco, de deux bataillons. Il n'en resta à Antibes qu'un, duquel deux cents hommes étaient campés sur la plage pour travailler à des redoutes. Toulon n'était

gardé que par trois bataillons; les huit qui devaient y passer du Roussillon et du Languèdoc n'étaient pas encore arrivés. Cette diminution de troupes dans le comté de Nice donna occasion à M. de Montgeorges de faire connaître à la cour que, bien que la plupart de ses postes fussent dégarnis, ceux de Sospello et ceux de Rocca-Taillada, qui étaient approvisionnés pour deux mois, et qui étaient sur le chemin que les ennemis auraient à tenir pour pénétrer en Provence, les arrêteraient infailliblement, et que d'ailleurs tous les autres chemins ayant été rompus de manière qu'ils étaient impraticables pour une armée, M. d'Artaignan aurait le temps de regagner le Var avec les troupes qu'il menait à Entrevaux et Colmars; mais en même temps il représenta qu'avec le peu de troupes qui lui restait et le peu de soldats qu'elles étaient en état de mettre sous les armes, il n'avait pas le moyen de s'opposer longtemps à une descente; que cependant la flotte ennemie qui était sur la côte de Gênes pouvait, d'un moment à l'autre, en tenter une, soit à la Tour-de-Rose, au-dessus de Villefranche, ou à Carasso, qui était entre Cagnes et l'embouchure du Var, ou au Cros-de-Cagnes, ou sur la plage entre le Loup et Antibes, qui étaient entièrement sans défense.

Le départ des troupes que M. d'Artaignan mena à Colmars et Entrevaux ne suspendit point le travail des retranchements qu'on faisait sur le Var; ils étaient déjà fort avancés, mais il fallut congédier, à cause de la moisson, une partie des quinze cents paysans qui y étaient employés; cependant on voit par la correspondance de M. de Lozières d'Astier que dans peu ils devaient être en état de défense, et que, d'après les ordres de M. d'Artaignan, il entreprit le travail de trois redoutes sur la plage entre le Var et Nice, qui offrait aux ennemis un point de descente favorable. Quant aux ouvrages qu'on avait com-

mencés au château de Mentone, ils étaient presque dans leur perfection, ainsi que ceux de Montalban. On n'avait point travaillé à Villefranche par manque de fonds.

Mais M. le maréchal de Villars était moins inquiet pour cette partie que pour la Savoie, et il ajouta peu de foi aux avis qu'il reçut d'un projet de descente de la part des ennemis, tandis que par le col de Tende ils entreraient dans le comté de Nice pour pénétrer en Provence. Il prit plus de confiance dans les nouvelles qu'il eut des mouvements que faisaient en Italie les troupes allemandes et piémontaises pour s'assembler au pied des Alpes; celle qui lui parut mériter le plus d'attention fut celle de la marche de douze mille hommes des troupes de l'empereur, qui avaient quitté le Ferrarais et le Bolonais pour se rendre par le Montferrat dans le Piémont, du côté de Rivoli, d'Avigliano et d'Orbassano. Suivant les mêmes nouvelles, huit mille hommes étaient sortis des places du Milanais, et s'avançaient vers Ivrée pour entrer dans le val d'Aost; quatre mille hommes qui campaient à Avigliano marchaient à Bussolino. Le comte de Thaun était arrivé à Turin pour commander, sous les ordres du duc de Savoie, toutes ces troupes, qui étaient celles de l'empereur. Quatre mille Piémontais campaient à Orbassano, un pareil nombre au val d'Aost; huit mille tant à Suse qu'à la Novalaise, à Jaillon et au Mont-Cenis; de sorte que ce prince était en état de mettre en campagne environ quarante mille hommes, indépendamment des garnisons et du corps de six mille hommes qui était en marche pour aller s'embarquer à Finale, sur la flotte d'Angleterre et de Hollande.

Telles étaient, le 1^er^ du mois de juillet, les connaissances qu'avait M. le maréchal de Villars des forces et des mouvements des ennemis. C'était l'époque à laquelle il avait jugé

qu'ils entreraient en action, et ce fut le moment où il fit ses dernières dispositions, dont il rendit compte à la cour par la lettre suivante.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Oulx, 1er juillet 1708 [1].

J'ai eu l'honneur de vous mander, monsieur, dans mes dernières dépêches, que j'avais pris un rendez-vous avec M. de Medavi pour régler un dernier concert sur toutes mes dispositions. Voici ce dont nous sommes convenus.

Nous avons bien examiné ce qui était le plus utile au bien du service, avec MM. de Montgon, Dillon, d'Angervilliers et le comte de Grancé; nous avons fait appeler aussi le marquis de Maulevrier, brigadier, qui a passé son hiver en Savoie, et le marquis de Broglie, qui m'a montré une lettre que vous lui faites l'honneur de lui écrire, en réponse d'une où il vous mandait, selon les apparences, les connaissances particulières qu'il a de ce pays-ci.

Je commencerai, monsieur, par avoir l'honneur de vous dire que M. de Medavi, ayant désiré encore trois bataillons pour pouvoir retarder de dix jours la marche des ennemis, s'ils veulent entrer par la Tarantaise et la Maurienne, je les ai fait marcher sur-le-champ à ses ordres. M. de Medavi s'est chargé d'envoyer les siens à M. de Thoy, à M. de Vallière, à M. de Prade, commandant dans le château de Chambéry, et à présent en Chablais, et enfin de régler toutes les dispositions de la Savoie.

Les avis sont fort partagés pour défendre ou abandonner le château de Chambéry. Il a été résolu d'y faire revenir promptement M. de Prade, pour qu'il réglât avec M. de Vallière ce qu'il faut pour mettre ce château en état de tenir quelques jours avec une garnison seulement de quatre ou cinq cents hommes, le temps étant si précieux à la guerre que lorsqu'on ne peut entièrement arrêter un ennemi, rien n'est si utile au moins que de ralentir sa marche.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2100, n° 1.

M. de Medavi fortifiera le corps de M. de Thoy, moyennant l'augmentation que je lui donne, et tous deux prendront toutes les mesures pour apporter à l'entrée de l'ennemi, dans la Maurienne et dans la Tarantaise, tous les obstacles possibles. On ne peut trop louer la bonne volonté de M. de Medavi, et je le dois singulièrement, puisqu'il a bien voulu m'assurer plusieurs fois qu'il était ravi de servir avec moi; mais je dois dire que son zèle le flatte quelquefois. Par exemple, le comte de Grancé, son frère, le marquis de Maulevrier et le marquis de Broglie, lui ont soutenu, dans le conseil de guerre, qu'il se trompait s'il espérait que ni son camp de Modane ni celui de Saint-Maurice pussent arrêter l'ennemi, puisqu'il se trouvera des passages à droite et à gauche pour le laisser derrière. C'est, monsieur, ce que l'on ne connaît que lorsqu'on le voit par ses yeux, et je ne l'aurais jamais cru, qu'il n'y eût pas une seule de ces montagnes au travers de laquelle on ne passe.

Vous avez ouï parler des passages du grand et petit Saint-Bernard, du grand et petit Mont-Cenis, de Barcelonnette, du col de Tende; eh bien! monsieur, je vous dirai, pour l'avoir vu présentement, depuis Perosa jusqu'à Grenoble il y a plus de trente passages pour entrer de Savoie en Dauphiné, à pied, à cheval, avec des mulets chargés. C'est ce qui est incroyable si on ne le voit; et par conséquent tous ces camps retranchés, que vous avez vus dans ce livre de M. de Medavi, fait par un ingénieur que j'ai vu à Paris, sont autant de fausses positions si on les regarde comme une barrière, puisqu'on laisse ces camps, que l'on en prend les derrières, après quoi ceux qui les défendent n'ont qu'à se retirer promptement, s'ils ne veulent s'exposer à être coupés. Ce que j'ai l'honneur de vous dire est une vérité si constante, que je la ferai signer par tous les officiers généraux qui sont ici quand vous le voudrez.

Voilà, monsieur, une parenthèse un peu longue, mais elle est nécessaire pour ôter l'idée que l'on puisse défendre les montagnes dans les montagnes.

Je reviens à nos dispositions : elles sont donc que M. de Medavi

et M. de Thoy, avec dix-neuf bataillons et douze escadrons de cavalerie ou dragons, n'oublieront rien pour retarder la marche de l'ennemi et y apporter tous les obstacles possibles, et se retireront ensuite sous Barraux. Dix-neuf bataillons tirés de cinquante-deux que nous avons présentement, reste à trente-trois; peut-être Beauvoisis arrivera : ce sera trente-cinq; mais jusqu'à présent je ne puis compter que trente-trois, desquels il en faut laisser douze à l'officier général qu'on laissera entre Exilles, Fenestrelle et Briançon. De ces douze bataillons, on en destine un à Mont-Dauphin, un autre à Briançon, parce que la tête de Perosa n'étant plus soutenue que par la garnison du fort, il faut deux bataillons dans ces derrières pour contenir les courses des Barbets; reste à dix, desquels il en faut un à Bardonnèche et deux depuis Briançon à Mondelant et Bourg-d'Oysans, lesquels, avec les milices du pays, défendront les cols qui mènent de la Maurienne en Dauphiné. Des trente-trois ôtez douze, reste à vingt et un, avec lesquels je resterai le plus longtemps que je pourrai dans ces lieux, et pour marcher diligemment en Provence, si l'ennemi ne fait qu'une tentative sur la Savoie, ou pour défendre Exilles et Fenestrelle, si l'ennemi, contre l'opinion générale, en voulait aux places du Dauphiné; et enfin je le laisserai presque entrer dans le Mont-Cenis avant de me déterminer, puisque M. de Medavi m'assure qu'il me donnera le temps d'arriver sous Barraux. Je le pourrais quand même il n'arrêterait pas l'ennemi la moitié du temps qu'il m'a promis. Ce sera là notre rendez-vous général pour voir quels obstacles nous pourrons apporter aux desseins ultérieurs des ennemis. Dans ces vingt et un bataillons, je compte les trois de la marine de Barcelonnette, mais je suppose qu'ils pourront arriver aussitôt que nous à Barraux.

Si je n'avais que la Savoie à défendre, opposant un nombre à peu près égal, je me flatterais bien d'arrêter l'ennemi; mais, comme on ne peut abandonner ni le côté de la Provence, ni celui de Briançon, vous voyez bien, monsieur, que l'ennemi, partant de Pignerol et Suse, est en état de tomber avec toutes ses forces sur le tiers des nôtres.

Cela vous a déjà été mandé tant de fois, que je vous crois bien las de l'entendre.

L'officier général qui demeurera entre Fenestrelle, Exilles et Briançon ne laissera pas d'être assez embarrassé de sa situation. S'il se met vers le Mont-Genèvre, l'ennemi se peut placer entre Exilles, Fenestrelle et lui; s'il se met entre Exilles et Fenestrelle, l'ennemi peut se mettre entre Briançon et lui. On dit à cela, l'ennemi, marchant avec le gros de ses forces en avant, ne laissera à son camp de Suse et Jaillon que ce qu'il faut pour le défendre; ainsi l'officier général qui commandera pourra se tenir avec ces neuf ou dix bataillons comme il le trouvera à propos, et faire la guerre suivant ses forces pour protéger ces trois places et couvrir le pays.

J'avais résolu de donner ce commandement à M. de Chamarande, parce qu'ayant passé la campagne dernière en ces pays-ci, il me paraissait plus propre que personne à les défendre. Je verrai lequel conviendra mieux, de M. de Toralba et M. de Muret, qui connaissent mieux que personne toutes ces situations.

Jusqu'à présent toutes les troupes, à l'exception de celles que j'ai envoyées à M. de Medavi, sont dans les dispositions où je les ai trouvées. Celles qui sont à Perosa ont ordre de marcher diligemment vers Cesanne dès que M. de Muret verra les ennemis quitter le camp d'Orbassano pour entrer dans la vallée de Suse, ou de se retirer entre Fenestrelle et Perosa si l'ennemi marche à Pignerol. Je voudrais fort, comme vous le croyez bien, monsieur, que les ennemis voulussent s'amuser à attaquer Perosa, et il y a longtemps qu'ils l'auraient fait s'ils n'avaient de plus grands desseins.

Voilà, monsieur, quant au Dauphiné et à la Savoie, nos dispositions présentes.

Pour la Provence, j'ai eu l'honneur de vous mander que j'avais envoyé ordre à sept bataillons, de ceux qui sont dans le comté de Nice et sur le Var, de s'avancer à Entrevaux et Colmars. Je n'ai point encore réponse du courrier que j'ai envoyé. Ces sept bataillons nous serviraient si l'ennemi voulait entrer par Barcelonnette.

J'ai reçu une grande lettre de M. le marquis de Langeron. Il croit que les ennemis n'ont d'autre objet que la Provence; mon frère est persuadé du contraire, et dit, d'ailleurs, ce qui est bien constant, que, si M. le duc de Savoie veut faire un aussi considérable embarquement que le suppose M. de Langeron, cela sera assez long pour que nous ayons le temps d'arriver. M. de Dillon est de même sentiment que mon frère.

Vous trouverez ci-joint, monsieur, la lettre de M. de Langeron et la copie de celle que mon frère m'écrit, qui a été arrêté par une très-violente chute qu'il a faite en chemin, laquelle cependant ne l'empêchera pas de se rendre ici demain.

Toutes les troupes de M. le duc de Savoie se mettent en mouvement et montrent des têtes de tous côtés. Cela est dans l'ordre; je n'ai jamais compté qu'il s'ébranlât avant le 1er de juillet, parce qu'il voudra voir les neiges bien fondues pour trouver tous ces chemins libres.

J'apprends par une lettre de M. Le Guerchois, du 27, qu'il croit que M. le duc de Savoie va à Barcelonnette. Les nouvelles de M. de Muret sont que les ennemis s'assemblent à Orbassano; celles de M. de Medavi, que le gros est entre la Ferrière, la Novalaise et Bussolino; celles de M. de Thoy, qu'ils se fortifient dans le val d'Aost. Toutes les lettres de Genève ne parlent que des magasins de farine sur le lac de Genève. Je ne doute pas que, dans la journée, nous n'en ayons de Provence, que Monaco est menacé. M. de Medavi est dans la pensée qu'ils en veulent à Monaco; pour moi, monsieur, je crois ou la Savoie, ou la Provence, ou rien, si M. le duc de Savoie est obligé d'envoyer des forces considérables en Catalogne, pressé par le siége de Tortose. Si l'on en croit la raison, elle veut que les ennemis portent une offensive violente contre ces frontières, où certainement le roi est moins fort que partout ailleurs; car je crois que vous êtes bien persuadé présentement que vous êtes plus fort que les Allemands, soit sur le Rhin, soit sur la Moselle. Les officiers généraux les plus sensés de ce pays-là me mandent que les lignes d'Ettlingen étaient en grand danger quand les ennemis ont hasardé de séparer

leurs forces devant toutes celles qu'avait M. l'électeur de Bavière ensemble.

Les trésoriers particuliers, non pas celui de l'armée, car il ne veut pas y venir sans fonds, m'ont pressé de vous représenter que, passé le prêt de demain, ils n'ont plus de quoi en faire. Vous jugerez, monsieur, des inconvénients des troupes, à la plupart desquelles il est dû deux mois, et qui sont dans des montagnes où l'on n'a aucune sorte de légumes.

J'apprends, par M. le comte de Muret, que les derniers ordres de M. le duc de Savoie, depuis deux jours, sont qu'aucun paysan des villages qui lui appartiennent ne parle, sous peine de la vie, à ceux des terres du roi; et hier, le curé de Bardonnèche, allant pour voir son neveu, curé de Jalas, fut arrêté par les paysans et menacé d'être tué.

On donne les ordres pour assembler incessamment les milices du Briançonnais et les poster suivant la nécessité. On attend le plus tard qu'il est possible, pour ne pas surcharger les peuples.

L'artillerie, dont il y a quatorze pièces à Grenoble, dix à Embrun et dix à Cesanne, ne se mettra en mouvement que lorsque les ennemis se détermineront.

Après vous avoir expliqué le plus nettement qu'il m'est possible nos dispositions, qui ne vous feront pas espérer que l'on se flatte d'empêcher les ennemis d'entrer en Savoie, je vous supplie, monsieur, d'assurer le roi que dès que je pourrai rassembler les troupes, lesquelles vous voyez bien que je suis forcé de tenir séparées jusqu'à ce que l'ennemi nous paraisse déterminé, on l'attaquera vigoureusement partout où l'on pourra espérer de le faire avec apparence de réussir.

Vous ne trouverez pas que j'alarme le public par mes lettres : je n'écris à personne. On ne vous mandera pas non plus de ces pays-ci que je sois embarrassé. Je suis obligé de vous mander les vérités telles que ce qu'il y a de gens plus sensés ici et moi croient les voir, et puis vous verrez que nous mènerons la guerre vivement et sagement; car

le royaume est ouvert, comme vous savez, monsieur, de ces côtés-ci. Je vous demande toujours la justice de me croire, etc.

Les nouvelles qu'on eut dans les premiers jours du mois de juillet des mouvements et des dispositions des ennemis furent à peu près les mêmes que celles d'après lesquelles M. le maréchal de Villars venait de former son plan défensif. Leurs troupes continuaient d'arriver dans les environs d'Ivrée, à Orbassano, à Bussolino, à Avigliano et à Suse; et le duc de Savoie se disposait à partir de Turin pour se rendre dans cette dernière ville. La flotte anglaise et hollandaise était encore à Vado, au nombre de quarante vaisseaux de guerre, soixante et dix-sept bâtiments de transport et cinq galiotes à bombes. On y embarquait des vivres et des fourrages pour les troupes qu'elle devait transporter en Catalogne, en même temps que l'archiduchesse, qui était attendue de jour à autre à Gênes. C'était du moins l'usage auquel les bruits publics annonçaient que cette flotte était destinée; et, suivant des avis particuliers, le nombre des troupes qui devaient s'embarquer était réduit à cinq mille hommes, qui avaient ordre d'arriver à Vado le 4 du mois; mais, quelque vraisemblable que fût la destination de ces troupes, attendu le mauvais état des affaires de l'archiduc en Catalogne, on trembla pour la Provence. Les officiers de la marine de Toulon représentèrent que la côte, depuis Marseille jusqu'à l'embouchure du Var, n'était point en état de défense, que les descentes étaient faciles dans plusieurs endroits, tels que les rades de Marseille, la plage de Montredon et celle de Veaune, et qu'on ne pouvait imaginer qu'un appareil aussi grand et aussi dispendieux de la part des alliés n'eût d'autre objet que celui d'un transport de troupes. M. de Grignan et M. de Chamarande furent moins alarmés, et même

aussi peu inquiets des nouvelles qui annonçaient des mouvements des ennemis vers Coni et le col de Tende, que confiants dans les difficultés qu'ils rencontreraient dans les chemins du comté de Nice; ils rassurèrent la cour sur le sort de Toulon, pour lequel ils jugèrent n'avoir rien à craindre d'une simple descente, tant qu'une telle entreprise ne serait pas appuyée par une armée. D'ailleurs, M. de Grignan, ne doutant point que, si effectivement les projets des ennemis regardaient la Provence, M. d'Artaignan ne prît le parti, dès que ces projets seraient démasqués, de regagner le Var avec les troupes qu'il avait menées à Entrevaux et Colmars, et que M. le maréchal de Villars ne vînt lui-même au secours de cette province, se borna à achever de mettre en état les batteries de la rade de Marseille et les retranchements des plages voisines; et, comme deux des huit bataillons que la cour avait destinés pour le camp retranché de Toulon arrivèrent le 4 et le 6 à Aix, il leur envoya ordre de se rendre à Marseille, où ils campèrent près de la ville. Les autres six bataillons et le régiment de dragons qui venaient du Roussillon, et qui marchaient à deux jours d'intervalle, ne devaient commencer à arriver que le 9 à Aix.

M. de Grignan n'attendait que le moment où il pourrait disposer de ces troupes pour faire repasser dans le comté de Nice deux bataillons qu'il en avait tirés pour la sûreté de Toulon, avant d'être instruit de la résolution qu'avait prise la cour de lui envoyer un renfort. M. de Montgeorges, qui commandait dans le comté de Nice, privé de ces deux bataillons, manquait, en effet, de moyens de s'opposer à ce que les ennemis pourraient entreprendre sur lui; et, quoique informé que le duc de Savoie faisait construire des fours entre Saorgio et Breglio, qu'il faisait amasser des fourrages à Limone, et que les

paysans avaient ordre de s'assembler pour réparer les chemins, il jugea que tant qu'on ne verrait point approcher de troupes de ce côté-là, on devait croire que ces dispositions ne tendaient qu'à engager à une diversion, et il prit seulement des mesures pour être instruit de ce qui se passerait du côté des ennemis. Pour cet effet, il envoya le 4 à Monaco cinquante dragons détachés des deux escadrons qui venaient d'arriver à Nice. M. le prince de Monaco les fit passer à Mentone pour les mettre à portée d'envoyer des patrouilles jusqu'au territoire des Génois; et, afin de pouvoir observer de plus près les démarches des ennemis, il se porta de sa personne le 5, avec cinquante dragons à pied, à Sospello, qui était occupé par cent cinquante hommes d'infanterie.

M. Le Guerchois, qui commandait dans la vallée de Barcelonnette, ne fut pas si tranquille lorsqu'il apprit qu'un corps des ennemis était parti de Moncaglieri pour se rendre à Busca, peu loin de Coni, et qu'ils faisaient réparer les chemins, depuis le château de Demonte jusqu'aux barricades; il se persuada que toutes leurs vues se portaient de son côté, et, en conséquence, il fit assembler, le 3, au camp de Tournoux, trois bataillons, et ne laissa au château de l'Arche que soixante et dix hommes, en attendant que les circonstances exigeassent de sa part d'autres dispositions.

La lettre de M. le maréchal de Villars qu'on vient de rapporter faisait assez connaître quelles furent ses dispositions pour la partie du Dauphiné qui était immédiatement sous ses ordres, et qui formait le centre de sa ligne de défense; et l'on a pu remarquer que le côté de la Savoie était celui qui lui donnait le plus d'inquiétude. Les quatre bataillons qu'il y fit passer par le col de la Roue arrivèrent au camp de Modane le 3 et le 4. M. de Medavi s'en servit pour renforcer les postes de

la Maurienne et de la Tarantaise. Il garda deux bataillons à son camp pour en assurer la gauche, qu'il fit retrancher, et dont il confia le commandement à M. le marquis de la Fare; il envoya les deux autres dans la Tarantaise, qui lui parut menacée par le corps des ennemis assemblés à Ivrée, prêts à entrer dans le val d'Aost. Ces deux bataillons furent placés à la gauche du camp de Saint-Maurice, à la montagne du Chapuy, par laquelle les ennemis pouvaient pénétrer en passant par l'allée Blanche, prendre les derrières du camp de Saint-Maurice, et tomber ensuite par Beaufort à Conflans et dans le Faussigny. Dès l'année précédente, on avait fait des retranchements au Chapuy et au Bon-homme, et on avait rompu tous les chemins qui y conduisaient.

Chaque jour les différents corps que le duc de Savoie assemblait sur la frontière augmentaient par l'arrivée des troupes impériales qui venaient du Milanais et de l'État ecclésiastique : déjà on comptait vingt bataillons dans la vallée de Suse, depuis Avigliano jusqu'à la Ferrière; dix-huit mille hommes à Orbassano, un troisième corps à l'entrée du val d'Aost, et un quatrième près d'Ivrée ; mais il n'était question, du côté de Coni, que de préparatifs de subsistances et de réparations de chemins, sans qu'aucunes troupes eussent encore marché de ce côté-là. C'est ce qui confirma M. le maréchal de Villars dans la persuasion où il était que tous les desseins des ennemis se réunissaient sur la Savoie et sur le Dauphiné. Il manda, en conséquence, à M. de Medavi et à M. de Thoy de défendre jusqu'à l'extrémité, avant de se retirer sous Barraux, tous les postes de la Maurienne et de la Tarantaise; et il envoya ordre à M. d'Artaignan de s'avancer jusqu'à Barcelonnette avec les sept bataillons qui étaient avec lui à Entrevaux et à Colmars.

Il s'en fallait beaucoup que l'on pensât à la cour comme M. le maréchal de Villars et sur le nombre de troupes que le duc de Savoie pouvait mettre en campagne et sur les projets de ce prince. Tous les avis qu'on recevait à l'armée portaient unanimement ses forces à trente-sept mille hommes, dont douze mille de ses troupes, et vingt-cinq mille tant de celles de l'empereur que des Saxons et des Prussiens, sans y comprendre les cinq mille impériaux ou palatins destinés à passer en Catalogne, ni les garnisons, ni les détachements restés au blocus de Ferrare. La cour, au contraire, estimait que le duc de Savoie n'était pas en état de rassembler plus de vingt-deux mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux, et que, dans quelque endroit qu'il se présentât, M. le maréchal de Villars pouvait lui opposer vingt-cinq ou trente bataillons de plus qu'il n'était en état d'en employer pour attaquer. De nouveaux avis reçus à l'armée, le 7, non-seulement confirmèrent les premiers, mais l'état qui parvint à M. le maréchal de Villars de la force de l'armée ennemie lui fit connaître qu'elle devait être de quarante et un mille neuf cents hommes, non compris six mille six cents hommes qui bloquaient Ferrare, ni les régiments qui devaient s'embarquer, ni une partie des troupes du duc de Savoie, auquel on estimait qu'il devait en rester onze mille pour ses garnisons, indépendamment de ses milices.

Quant aux projets de ce prince, le roi considérant qu'ils pouvaient également regarder le Dauphiné et la Provence, mais que cette dernière province était trop dégarnie dans un moment où elle était menacée par une flotte considérable, sa majesté manda à M. le maréchal de Villars de faire reprendre sans perdre de temps aux sept bataillons qui étaient à Entrevaux et à Colmars les mêmes postes qu'ils avaient occupés, pour y rester jusqu'à ce qu'on sût ce que serait devenue la flotte, et

que le duc de Savoie eût rassemblé ses troupes de manière à faire connaître si c'était sur le Dauphiné, sur la Provence ou la Savoie qu'il se proposait de faire ses plus grands efforts.

Tout concourut à faire croire à M. le maréchal de Villars que c'était principalement la Savoie et le Dauphiné qui étaient menacés; la confirmation de l'assemblée de toutes les troupes de campagne, tant dans le val d'Aost et à Ivrée que dans la vallée de Suse, à Orbassano et à Rivoli, la certitude de l'embarquement de cinq mille hommes seulement pour passer en Catalogne, sans qu'il y eût sur la flotte ni artillerie ni munition pour un siége, et sans qu'il marchât aucunes troupes du côté de Coni, lui firent juger que tout se dirigeait vers la Savoie; et que, indépendamment des Barbets, quarante mille hommes agiraient de ce côté-là. C'est pourquoi il se détermina à envoyer à M. de Medavi deux bataillons de renfort, et il manda à M. de Grignan que, si la flotte faisait route vers la Catalogne, il eût à arrêter sur le Rhône les troupes qui venaient du Roussillon à Toulon, et à les faire remonter diligemment vers l'embouchure de l'Isère; mais comme les dispositions des ennemis n'indiquaient pas encore positivement leurs projets, et que les ordres du roi étaient précis sur le renvoi des sept bataillons de M. d'Artaignan dans le comté de Nice et en Provence, il laissa à ce dernier la liberté de les y reconduire, excepté deux bataillons, qu'il lui manda de laisser à Barcelonnette, pour tenir la place des trois qui avaient occupé le camp de Tournoux et que M. Le Guerchois avait fait marcher le 12 à Guillestre et à Saint-Crépin, sur le chemin de Briançon.

Lorsque M. d'Artaignan reçut les ordres de M. le maréchal de Villars, il était à Barcelonnette, où il s'était avancé pendant que ses troupes étaient en marche. Deux bataillons arrivèrent

le 13; mais le 14 il leur fit prendre la route d'Allos et de Colmars, où ils se rendirent le 15. Trois autres bataillons étaient arrivés à Allos le 13, et le même jour, 14, il les fit partir pour aller à Thorame-Haute, afin d'y attendre de nouveaux ordres. Deux bataillons qui étaient à Seyne se mirent en même temps en marche pour se rendre directement à Saint-Laurent sur le Var, aux ordres de M. de Montgeorges. Ils y arrivèrent le 19, et le régiment de cavalerie qui s'était avancé à Sisteron retourna à Fréjus. M. d'Artaignan se rendit de sa personne à Colmars pour attendre de nouveaux ordres de M. le maréchal.

Suivant cette disposition, il ne resta à M. Le Guerchois que deux bataillons pour garder le camp de Tournoux et tous les postes depuis le sommet du col de Vars jusqu'au pont de Barcelonnette, ce qui formait une étendue de cinq lieues. Il fit à ce sujet des représentations à M. le maréchal de Villars; mais ce général jugea devoir continuer à porter sa principale attention sur le Dauphiné et sur la Savoie.

Le 15, il fut informé que toutes les troupes des ennemis qui campaient à Rivoli s'étaient mises en marche le même jour pour se porter à Bussolino; que les chevaux et mulets des équipages d'artillerie prenaient le même chemin, et que les Barbets étaient sous les armes, n'attendant que le moment où l'armée du duc de Savoie entrerait en action pour faire de leur côté des diversions dans les montagnes. Ces nouvelles l'engagèrent à envoyer le 16 deux nouveaux bataillons en Savoie pour mettre M. de Medavi en état de défendre les débouchés par lesquels les ennemis pouvaient pénétrer dans cette province; mais, craignant que, si une fois il était percé, les ennemis ne se portassent sur le Rhône, et ne s'emparassent de Seyssel, il crut devoir prendre des mesures pour garantir cette

partie; il manda à M. de Medavi que, s'il prévoyait ne pouvoir tenir les postes qu'il occupait, il eût à se retirer, suivant les intentions du roi, avec toutes ses troupes, entre Barraux et Chambéry, et à envoyer diligemment à l'avance trois bataillons et quatre escadrons à Seyssel. Ce point lui parut mériter d'autant plus d'attention que le Rhône y ayant à peine trois toises de largeur, il était fort difficile à défendre; et ce qui lui fit croire que les ennemis avaient des vues sur cette partie fut le magasin de grains et de farines que le duc de Savoie avait fait faire à Morges, sur le lac de Genève.

Les nouvelles qu'on eut alors de l'embarquement des cinq mille hommes destinés pour la Catalogne, et du départ de la flotte, que l'on vit de Monaco le 16, faisant voile à l'ouest, et qui disparut le soir, furent pour M. le maréchal de Villars un nouveau motif de croire que tous les efforts des ennemis se porteraient sur le Dauphiné ou sur la Savoie, et il eut moins d'inquiétude que jamais pour la Provence; d'ailleurs, il n'avait encore appris la marche d'aucune de leurs troupes vers cette partie, et tous les préparatifs qui s'y faisaient ne consistaient que dans des ordres donnés pour la réparation des chemins du col de Tende, tandis que du côté du val d'Aost on apprenait que quinze cents mulets étaient continuellement employés à transporter des subsistances et des munitions.

M. de Medavi avait alors à ses ordres vingt-trois bataillons et douze escadrons. Il acheva ses dispositions le 17. Obligé de se partager pour défendre une aussi grande étendue de pays que celui qui était confié à ses soins, il ne répondit point à la cour de n'être point percé dans l'endroit sur lequel les ennemis pourraient réunir leurs forces; mais il s'attacha à fermer les gorges les plus praticables par les endroits les plus étroits et les plus difficiles à tourner, en assurant en même temps ses

droites et ses gauches, en occupant les hauteurs et rompant tous les petits chemins par lesquels on pouvait pénétrer; enfin en multipliant toutes les difficultés qui pouvaient au moins retarder et peut-être rebuter les ennemis. Ce fut suivant ce système qu'il destina onze bataillons et quatre escadrons pour la défense de la Maurienne. Le gros de ses troupes fut placé dans les retranchements de Modane, où il établit son quartier. Des détachements occupèrent les postes de la vallée, tels que Lans-le-Bourg, Termignon et Bramant. Le reste des troupes fut employé à la défense de la Tarantaise sous les ordres de M. de Thoy, qui plaça six bataillons et huit escadrons dans les retranchements de Saint-Maurice, et répandit le reste à la droite et à la gauche de ce camp, tant à Villar-Roger, pour garder le passage de l'Isère, qu'au Chapuy, pour défendre le débouché de l'allée Blanche et le chemin du Faussigny. M. de Nisas fut chargé de cette dernière partie, et il s'établit avec quatre bataillons à Rosselin, pour marcher de là aux postes avancés, lorsque les signaux lui en indiqueraient la nécessité. L'infanterie pouvait pratiquer tous les chemins qui descendaient du val d'Aost en Tarantaise, mais seulement après la fonte des neiges; et il paraît, par les lettres de M. de Nisas, qu'avant quinze jours les passages ne devaient pas être ouverts; ce fut même le retard dans la fonte des neiges qui confirma M. le maréchal de Villars dans son opinion sur les projets des ennemis du côté de la Savoie, en considérant que, si leurs vues se fussent portées sur la Provence et la vallée de Barcelonnette, où les chemins étaient déjà plus libres, ils n'auraient pas attendu aussi longtemps à agir.

M. de Medavi envoya à la cour un détail de ses dispositions et une carte qui présenta au roi le tableau de la frontière qu'il avait à soutenir; mais il fit observer en même temps que le pas-

sage par le pays du Valais ne pourrait se défendre que par une négociation avec les Suisses, et que les postes qui pourraient empêcher les ennemis de tomber par là dans le Faussigny se trouvant situés sur les terres mêmes du Valais, il ne pouvait entreprendre de les occuper.

M. le duc de Savoie n'attendit pas, pour se mettre en mouvement, que les neiges fussent entièrement fondues; le 16 il arriva à Suse. Trente-six bataillons étaient campés depuis Bussolino jusqu'à la Novalaise, et, derrière ces troupes, un gros corps de cavalerie. Celles qui étaient du côté du val d'Aost étaient de pareille force; les nouvelles portaient même qu'elles étaient plus nombreuses.

Dès les premiers avis qu'eut M. le maréchal de Villars, le même jour, 16, de l'entrée d'un aussi gros corps dans la vallée de Suse, et de la destination du gros de la cavalerie des ennemis qui suivait l'infanterie dans le val d'Aost, informé en même temps du prodigieux attirail qu'ils menaient à leur suite, de la quantité de mulets qui portaient des subsistances, des ponts de cordes, des canons[1], il ne fut plus dans l'incertitude sur le véritable projet du duc de Savoie. Il expédia sur-le-champ un courrier à M. Le Guerchois, pour lui enjoindre de lever tous les postes de la vallée de Barcelonnette, et de marcher sur Grenoble avec les deux bataillons qui étaient au camp de Tournoux, un autre courrier à M. d'Artaignan pour marcher aussi sur Grenoble avec les cinq bataillons qu'il avait à Thorame et à Colmars. Ce dernier se mit en marche le 19 pour arriver à Vizille le 27, et se diriger ensuite suivant les ordres qu'il recevrait. Mais, comme en abandonnant les postes qu'il occupait, Colmars, Entrevaux, Seyne et Guillaume ne se trouvaient plus gardés que par des compagnies franches, il envoya ordre

[1] Canons virolés qui se démontaient et se transportaient sur des brancards.

à M. de Montgeorges de faire retourner à Seyne les deux bataillons qui, peu de jours auparavant, en étaient partis pour aller à Cagnes. Un troisième courrier porta à M. de Grignan l'ordre de faire marcher sur Valence cinq des bataillons qui étaient en Provence, de sorte que cette province se trouva presque entièrement sans défense; cependant on eut sujet de n'être pas aussi tranquille sur les entreprises que pourrait faire la flotte : le 17, elle reparut à la hauteur des caps de Saint-Tropez; le lendemain, elle louvoya en dehors des îles d'Hyères et derrière l'île de Porte-Cros; ce ne fut que le 19 qu'elle prit le large et qu'on ne la vit plus.

Pendant ce temps, M. le duc de Savoie cheminait et toutes ses forces se dirigeaient vers le grand et le petit Mont-Cenis, et vers le petit Saint-Bernard; M. le maréchal de Villars, certain de sa marche, n'hésita plus à mettre en mouvement les troupes du haut Dauphiné pour les porter au secours de la Savoie. Il ne laissa en Dauphiné que douze bataillons et en confia le commandement à M. de Muret, qu'il retira de Perosa, avec les troupes qui y étaient, à l'exception d'un détachement de quatre cents hommes qui y resta. L'instruction qu'il donna à cet officier fait connaître la manière dont il jugeait que ce petit nombre de troupes devait être disposé pour mettre au moins les places de cette province en sûreté.

Il n'y avait point de temps à perdre. Le 19, toutes les troupes des ennemis qui étaient à la Novalaise et dans la vallée de Suse marchèrent au Mont-Cenis, et le 20 M. le maréchal de Villars apprit, par M. de Medavi, qu'ils avaient commencé à descendre sur Lans-le-Bourg. Ne doutant point que M. de Thoy et tous les autres postes ne fussent attaqués en même temps, il se détermina à marcher lui-même en Savoie, le 20, pour soutenir cette province, ou, si MM. de Medavi et de Thoy

étaient obligés de céder, pour rassembler toutes ses forces vers Barraux et couvrir Grenoble et Lyon. Les Barbets avaient fait la veille une irruption dans le Dauphiné et avaient brûlé un village près de Cesanne; mais un bataillon qui en était voisin ayant marché à eux, ils se retirèrent.

M. le maréchal de Villars n'était point encore parti d'Oulx le 20, lorsqu'un nouveau courrier de M. de Medavi lui apprit que les ennemis attaquaient aussi par le petit Saint-Bernard et par tous les passages qui descendaient en Savoie; enfin que le 19, un corps de deux mille hommes des ennemis, après avoir passé le petit Mont-Cenis, avait marché en même temps sur Lans-le-Bourg, Termignon et Bramant; que les troupes de ces différents postes s'étaient repliées, suivant les instructions qu'elles avaient reçues, et, qu'après avoir fait les signaux, M. de Launay, lieutenant-colonel du régiment de la Chenelaye, qui commandait à Termignon, s'était retiré, suivant l'ordre de M. de Medavi, avec trois cents hommes et une compagnie de grenadiers, au col de Vanoise, poste important sur la communication de la Maurienne avec la Tarantaise; ce qui composait les postes de Lans-le-Bourg et de Bramant s'était replié, partie par la droite de la rivière sur le ravin d'Avrieux, partie par la rive gauche sur le pont et le ravin de la Scie, que M. de Medavi regardait comme un poste de très-bonne défense, et où il se proposait d'attendre les ennemis. Ces détachements, en se retirant, firent sauter, suivant l'ordre qu'ils en avaient, les ponts de la rivière et des différents ruisseaux, excepté ceux de Lans-le-Bourg et de Termignon, dont les mines avaient été mal préparées; mais les ennemis n'ayant pas fait toute la diligence que l'on craignait pour s'emparer de ces postes, on eut le temps de mettre les mines en état et les ponts furent détruits. Le duc de Savoie n'arriva que le 20 avec le gros de ses troupes

sur le Mont-Cenis; elles consistaient en trente-six bataillons, tous ses dragons à pied, huit cavaliers par compagnie, aussi à pied, et sept ou huit cents Barbets; le reste de sa cavalerie demeura dans la vallée de Suse. Le même jour, il porta tous ses grenadiers et trois mille hommes détachés à Termignon.

Le 21, toute son armée suivit et campa le long de l'Arc, depuis Lans-le-Bourg jusqu'à Bramant, et rétablit les ponts qui avaient été rompus.

Pendant ce temps-là, le général Schulembourg agissait par le petit Saint-Bernard avec un corps moins considérable que celui qui était immédiatement sous les ordres du duc de Savoie. M. de Medavi ne fut instruit que le 21, par M. de Thoy, que, le 19, ce corps, composé de cinq bataillons de six cents hommes détachés et six cents chevaux, était descendu dans la plaine de Scez, vis-à-vis des retranchements de Saint-Maurice; que quelques soldats dispersés pour les signaux et quelques petits postes avancés avaient été faits prisonniers; que les dragons qui étaient au camp d'Ayme s'étaient repliés sur celui de Saint-Maurice sans avoir rien perdu; qu'un bataillon du régiment de Durfort, que M. de Thoy avait placé à Villar-Roger, en se retirant le 20 par un chemin ou plutôt un sentier, avait été coupé par les hussards qui avaient passé la rivière, mais que M. de Bussière, lieutenant-colonel du régiment de Bretagne, s'étant avancé, avait fait retirer les ennemis et ouvert le passage; enfin, que tout s'était réuni au camp de Saint-Maurice au nombre de six bataillons et deux régiments de dragons, avec lesquels M. de Thoy se proposait de faire tête au détachement de M. de Schulembourg, même d'entreprendre sur lui, suivant les nouvelles qu'il aurait de ce qui se passait en Maurienne, mais du moins de ne pas se retirer trop tôt, et sans en recevoir l'ordre de M. de Medavi.

M. le maréchal de Villars arrivait de sa personne au col de la Roue, lorsqu'il fut instruit de ce qui venait de se passer, tant du côté de la Maurienne que dans la Tarantaise. Ne doutant point alors que le duc de Savoie ne marchât à M. de Medavi pour l'attaquer, et le corps de la Tarantaise pouvant le couper dès que Villar-Roger était abandonné, il manda à M. de Medavi de ne point s'exposer à un combat dans le poste de Modane et de se retirer avec ses troupes et celles de M. de Thoy, vers le fort Barraux, où il allait marcher lui-même.

En effet, revenu à Bardonnèche, il mit ses troupes en marche le 22 pour se rendre le plus diligemment qu'il serait possible à Barraux[1]; mais ce ne fut pas sans inquiétude d'y être attaqué par des forces supérieures, ayant de tous côtés des avis qui ne le laissaient pas douter que le duc de Savoie n'eût fait marcher pour son opération au moins quarante mille hommes, tandis que toutes les troupes qui étaient en Savoie et celles qu'il menait avec lui ne pouvaient former que quarante-cinq bataillons et douze escadrons, dont il devait détacher trois bataillons et quatre escadrons pour aller à Seyssel défendre le Rhône conjointement avec les milices. Toutes ces troupes ne pouvaient être rassemblées sous Barraux que le 28, et le renfort de cinq bataillons que M. d'Artaignan amenait de Provence ne pouvait y être rendu que le 2 du mois suivant. Ce furent même ces considérations qui l'engagèrent à mander à M. de Grignan de lui envoyer toutes les troupes dont il croirait n'avoir pas un besoin indispensable pour la garde de la Provence et à représenter à la cour que, suivant toutes les apparences, les ennemis, descendant l'Isère, allaient s'emparer de Moutiers, et, pendant qu'ils lui donneraient de l'occupation dans la Mau-

[1] On n'a rien trouvé dans les papiers de la guerre qui fasse connaître quelle fut la route que suivirent ces troupes.

rienne, envoyer le gros de leur cavalerie sur le Rhône, peut-être marcher avec toutes leurs forces entre ce fleuve et l'Isère; il chercha en même temps à détromper la cour sur l'idée où elle pourrait être que les ennemis, en prenant un tel parti, lui donneraient la facilité de les couper en tenant leurs derrières, et à lui faire connaître qu'au contraire, les ennemis se mettant le long du Rhône, toutes les troupes qui étaient en Savoie et en Dauphiné se trouveraient coupées, et que, si l'on ne prenait la précaution de retrancher le faubourg de la Guillotière de manière à s'assurer un débouché pour entrer dans le Dauphiné, les secours que le roi voudrait envoyer à son armée n'auraient plus de passage que par le pont du Saint-Esprit. Il parut même tellement persuadé de la nécessité de pourvoir à la sûreté de cette partie, qu'il dépêcha sur-le-champ M. Dillon pour donner les ordres nécessaires; mais, en instruisant la cour de ces détails intéressants, il ne lui cacha point qu'indépendamment de la supériorité du nombre de bataillons et d'escadrons qui composaient l'armée du duc de Savoie, la faiblesse des bataillons de celle du roi l'augmentait encore, puisque vingt-huit bataillons dont la revue venait d'être faite ne formaient que dix mille neuf cent soixante-deux hommes, et, en conséquence, il demanda qu'il plût au roi d'envoyer des troupes pour garnir le retranchement de la Guillotière.

Du côté de M. de Medavi, les circonstances devinrent plus pressantes qu'il ne l'avait imaginé; il n'avait point encore reçu le courrier que lui avait dépêché M. le maréchal de Villars, lorsque, le 22, il fut informé que le détachement qui s'était retiré de Lans-le-Bourg et de Termignon à la Vanoise avait abandonné ce poste et était arrivé à Pralognan, d'où, le lendemain, il devait gagner les Encombres; considérant alors que la perte du poste de Villar-Roger découvrait ses derrières et donnait

aux ennemis la liberté de pénétrer par la Vanoise, de gagner la vallée de Tignes par le mont Iseran et de passer cette vallée par le pont de Villar-Roger, et enfin de se mettre entre lui et M. de Thoy, pour marcher sur Moutiers; informé aussi dans ce moment que toute l'armée des ennemis, qui était dans la vallée de l'Arc, marchait, se dirigeant sur Aussois, et ne doutant point que le corps de Villar-Roger, qu'il apprit par M. de Thoy devoir être renforcé par des bataillons qui venaient par Tignes, ne marchât en effet sur Moutiers, il se prépara à la retraite; mais, espérant que les ennemis ne seraient que le lendemain matin à portée de l'attaquer, il rendit compte à M. le maréchal de Villars de sa situation et lui demanda s'il devait se replier ou se laisser forcer.

Il n'eut pas le temps de recevoir ni le premier courrier que ce général lui avait dépêché, ni les ordres qu'il lui demandait. Le même jour 22, à huit heures du soir, trois mille hommes des ennemis établirent leur camp sur le ravin d'Avrieux, où précédemment avaient été placés les premiers postes de sa gauche; le reste de leur armée s'établit entre Aussois et Sardières, la droite à demi-quart de lieue de ce corps avancé, composé en grande partie de grenadiers. Un déserteur assura que l'armée entière consistait en quarante bataillons, quelques régiments de dragons à pied, six cavaliers par compagnie, aussi à pied, et huit cents Barbets; et que la veille, à minuit, il avait été détaché trois mille grenadiers ou fusiliers qui avaient pris le chemin de la Vanoise. Comme ce détachement pouvait non-seulement se porter sur Moutiers, mais aussi se jeter par les Encombres sur Saint-Michel[1] et y arriver avant les troupes du camp de Modane, M. de Medavi se détermina à commencer

[1] Saint-Michel est situé à trois lieues de Modane et sur le seul chemin que M. de Medavi avait à tenir pour gagner Saint-Jean-de-Maurienne et Barraux.

la retraite à minuit, en faisant marcher à cette heure les troupes qui étaient au plus haut de la montagne, les autres deux heures après et l'arrière-garde à la pointe du jour. Il donna avis à M. de Thoy du parti qu'il prenait et lui manda d'abandonner de son côté le camp de Saint-Maurice et de se replier par Moutiers et Conflans, pour être à portée de le joindre.

Les troupes se mirent en effet en marche à minuit, sur trois colonnes. L'arrière-garde de la gauche fut commandée par M. de Grancey, celle du centre, par M. de la Fare et celle de la droite par M. de Maulevrier, qui fut chargé de rompre les ponts; on ne marcha dans cet ordre, par les trois chemins que M. de Medavi avait fait ouvrir, que jusqu'à Saint-André; là les trois colonnes se réunirent et se remirent en marche lorsque les arrière-gardes arrivèrent au pont. Tout fut rendu à midi, le 23, à Saint-Michel; et M. de Maulevrier ayant coupé ou fait sauter les ponts de Modane et de Saint-André, on ne fut point suivi. M. de Medavi se proposait de rester à Saint-Michel pendant la nuit suivante; mais, sur l'avis qu'il reçut que le détachement des ennemis qui avait pris le chemin de la Vanoise avait passé la nuit à Pralognan, qui n'était qu'à quatre lieues de Saint-Michel, il continua sa marche jusqu'à Saint-Jean, où il campa. Quelques petits détachements des ennemis qui parurent à l'arrière-garde firent croire que c'était la tête de celui qui avait pu venir de Pralognan; mais un courrier de M. de Thoy qui arriva à Saint-Jean apporta la nouvelle que ce détachement était tombé sur Moutiers et que lui-même devait abandonner le 24 le camp de Saint-Maurice pour suivre le chemin de Conflans.

Sur cette nouvelle, M. de Medavi, qui était dans le dessein de séjourner à Saint-Jean, décampa le 24 et poussa jusqu'à Espierre, afin de mettre devant lui le col de Colombe, par lequel

les ennemis, maîtres de Moutiers, pouvaient tomber sur sa marche et couper le passage. Le 25, il se rendit avec toutes ses troupes à Aiguebelle, pour y attendre les ordres de M. le maréchal de Villars.

M. de Thoy décampa, de son côté, de Saint-Maurice le 24, et, au lieu de suivre le chemin de Moutiers qu'occupaient les ennemis, il prit celui du col du Cormet, arriva le même jour à Beaufort et le 25 à Conflans. Il y trouva M. de Nisas, qui avait levé, par ses ordres, le 24, tous les postes de la gauche dont il était chargé. Les ennemis avaient attaqué celui des Glacières le 23, mais il les avait repoussés. Le 26, M. de Thoy, avec toutes ses troupes, se rendit à Saint-Pierre d'Albigny. Quoique les ennemis fussent fort près de lui pendant qu'il resta à Saint-Maurice, ils ne le suivirent point dans sa retraite; le général Schulembourg prit même le chemin de Moutiers, où il n'arriva que le 26. M. de Medavi, ayant coupé tous les ponts derrière lui, ne fut aussi suivi que de fort loin par M. le duc de Savoie, dont la tête n'arriva de même que le 26 à Saint-Jean-de-Maurienne, où elle s'arrêta.

La lettre que M. le comte de Medavi écrivit à la cour, non-seulement pour rendre compte de ce qui s'était passé depuis le 19 jusqu'à son arrivée à Aiguebelle, mais aussi pour rejeter sur M. de Thoy les motifs de sa retraite précipitée, contient des détails encore plus particuliers que ceux dont on vient de faire mention; c'est pourquoi on a jugé ne pouvoir se dispenser de la rapporter au rang des pièces.

M. le maréchal de Villars arriva de sa personne le 26 à Barraux. La tête des troupes qu'il amenait du Dauphiné y était déjà rendue; le reste y arriva depuis le 27 jusqu'au 30. Les cinq bataillons qu'amenait M. d'Artaignan, et qui devaient arriver à Vizille le 28, avaient ordre d'en partir le 30 pour aller le même

jour à Mondelant, et se rendre de là, le 2 août, à Barraux. Toutes ces troupes, avec celles qui étaient en Savoie, devaient former, après s'être réunies, un corps de cinquante bataillons. M. le maréchal de Villars jugea qu'elles seraient rassemblées avant que le duc de Savoie fût en état de l'attaquer, et qu'avec ce nombre de troupes il pourrait prendre, à portée du fort Barraux, des positions avantageuses; mais l'éloignement de Barraux à Chambéry, qu'il estimait de cinq lieues de France, lui fit craindre de ne pouvoir tenir en même temps ces deux points. Cependant, quoique Chambéry ne fût pas d'une bonne défense, il lui parut important de ne point l'abandonner, parce que le duc de Savoie pourrait en retirer beaucoup d'avantages. Ce fut à chercher les moyens de remplir ces deux objets qu'il donna ses premiers soins; et les premiers ordres qu'il envoya à M. de Medavi furent de rester à Aiguebelle, ainsi que M. de Thoy à Saint-Pierre-d'Albigny, mais en leur enjoignant de ne pas faire un pas en arrière, à moins d'y être absolument forcés par les ennemis, et de disputer le terrain jusqu'à la dernière extrémité. Il fit part en même temps à M. de Medavi de l'intention où il était de le soutenir, s'il devenait nécessaire, avec toutes les troupes qu'il avait amenées du Dauphiné, et manda à M. de Thoy de faire occuper de nouveau Conflans. Cet officier y envoya un bataillon et un escadron. De son côté, il fit prendre les armes à toutes les milices du haut Dauphiné, depuis Briançon jusqu'à Grenoble, pour garder les passages qui communiquaient de cette province avec la Maurienne, et envoya le 30 à Seyssel trois bataillons et quatre escadrons commandés par M. de Prade, pour défendre le Rhône conjointement avec les milices du Viennois et des environs. M. Dillon, qui, suivant ses ordres, s'était rendu à Lyon, trouva l'enceinte de la ville, du côté du Dauphiné et de la Bresse, en état de dé-

fense, et fit commencer au faubourg de la Guillotière un retranchement capable de contenir un corps d'infanterie. La milice bourgeoise était au nombre de huit mille hommes, dont il fit la revue. M. de Medavi avait déjà donné ordre de faire descendre des bateaux du lac du Bourget et du haut Rhône, afin que les ennemis ne pussent s'en servir pour faire des ponts sur le Rhône; M. Dillon donna les siens pour qu'on les rassemblât à Lyon.

Les mesures que prit M. le maréchal de Villars pour multiplier ses moyens de défense lui parurent d'autant plus nécessaires que chaque jour il eut de nouveaux sujets de se persuader que le duc de Savoie avait de plus grands desseins que de simples courses; il en jugeait, et par le nombre prodigieux de mulets qu'il avait à sa suite[1], et par celui des troupes mises en mouvement, par la levée des milices qu'il avait faite pendant l'hiver, par l'enlèvement qu'il apprit avoir été fait, le 15 juillet, dans presque toutes les paroisses du Piémont, de tous les jeunes gens en état de porter les armes, auxquels on en avait fourni sur-le-champ ainsi que des habits et des équipements, et enfin, par le soin que ce prince avait pris de multiplier les fortifications de Suse et de la Brunette, pour pouvoir abandonner ces places, pour ainsi dire, à leurs propres forces.

M. le maréchal de Villars, en instruisant la cour de ces différents détails, insista sur la nécessité de lui faire passer de nouveaux secours, et, en particulier, deux escadrons de hussards pour pouvoir opposer à ceux qui étaient à l'armée ennemie, et que sa cavalerie ne serait pas en état de contenir, si une fois ils pénétraient dans les plaines.

En attendant que la cour se déterminât à faire de nouveaux

[1] Ce nombre était de six mille.

efforts pour soutenir la guerre du côté des Alpes, aux dépens de celles d'Allemagne et de Flandre, où les ennemis avaient pris une grande supériorité, M. le maréchal de Villars ne pouvait recevoir de secours que de la Provence. M. de Grignan exécuta avec la plus grande diligence les ordres qu'il lui avait adressés à ce sujet, dès qu'il avait cru être certain du danger que courait la Savoie, et depuis qu'il avait été instruit de l'entrée des ennemis dans cette province. Dès le 25, il avait fait partir trois bataillons et trois escadrons pour suivre le même chemin que M. d'Artaignan, et quatre autres bataillons et cinq escadrons pour se rendre à Gap et y attendre les ordres de M. le maréchal de Villars; de sorte qu'il ne resta plus en Provence que douze bataillons et trois escadrons, et dans le comté de Nice trois bataillons et deux escadrons, ce qui ne permit pas à M. de Grignan d'achever les retranchements du Var et de la côte, et l'obligea de faire rentrer dans Antibes les munitions et la plus grande partie de l'artillerie qui avaient été envoyées de Toulon pour garnir ces retranchements. La disette de troupes l'engagea aussi à faire une nouvelle disposition de celles qui lui restaient en Provence et dans le comté de Nice; et il crut devoir préférer à la partie de la côte celle de la vallée de Barcelonnette pour mettre ce côté à l'abri des courses des Barbets de plusieurs vallées; c'est pourquoi il envoya un bataillon à Seyne, un autre à Castellane, et deux tant à Guillaume qu'à Colmars et Entrevaux. Il fit outre cela passer dans les environs de Seyne un autre bataillon et un escadron de dragons pour se porter de là partout où le besoin pourrait l'exiger. Il renforça en même temps de deux bataillons le comté de Nice. Le reste des troupes fut placé à Cagnes, Antibes, Toulon et Marseille.

La cour, de son côté, instruite de l'entrée des ennemis en

Savoie, mais encore persuadée que leur armée ne pouvait être au plus que de cinquante bataillons, et que ce qui avait marché par le val d'Aost était très-peu nombreux, se détermina néanmoins à envoyer des ordres pour faire avancer le plus promptement sur le Rhône quinze escadrons de l'armée d'Espagne, dix de celle du Rhin, et douze des provinces de Roussillon, de Languedoc et de Guyenne; elle approuva aussi que M. le maréchal de Villars eût tiré de Provence toutes les troupes qui étaient en marche pour le joindre.

M. le maréchal de Villars employa les premiers moments de son arrivée à Barraux à envoyer les ordres dont on a fait précédemment mention, à M. de Medavi et aux officiers qu'il avait chargés d'aller mettre la partie du Rhône à l'abri des insultes des ennemis; il envoya aussi un officier principal dans le Bugey, pour mettre sur pied les milices du pays et les disposer le long du Rhône; il fit approvisionner Seyssel, qui était dépourvu de tout; le château des Marches l'avait été pour trois mois par les ordres de M. de Medavi : il était gardé par cinquante invalides. Dès que M. le maréchal de Villars eut pourvu aux objets les plus instants, il alla le 27 reconnaître le pays pour chercher une position qui pût non-seulement couvrir Barraux, mais aussi donner la main à Chambéry. La reconnaissance qu'il fit jusqu'à Montmélian et jusqu'au lac du Bourget lui fit espérer des moyens de remplir ces deux objets; en attendant, il ordonna de retrancher sous Barraux un camp pour six ou sept bataillons que M. de Vauban avait indiqué dans d'autres temps pour couvrir l'entrée de la vallée de Gresivaudan et Grenoble, et fit camper, entre Barraux et Montmélian, les troupes qu'il avait avec lui; mais craignant que les ennemis, qui ne s'étaient encore avancés que jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne, n'allassent se mettre entre Grenoble et les autres places du Dau-

phiné, il envoya de nouveau à M. d'Artaignan, qui arriva le 28 à Vizille avec les cinq bataillons qu'il amenait de Provence, et qui était suivi par trois autres, l'ordre de se porter avec deux de ces bataillons vers Mondelant, pour veiller à cette partie, et soutenir, de concert avec M. de Muret, la communication avec l'armée par la petite route de Briançon à Grenoble. Les six autres bataillons eurent ordre de rester à Vizille.

M. de Muret, que M. le maréchal de Villars en partant pour la Savoie avait laissé chargé de la défense du Dauphiné avec douze bataillons et les milices du pays, avait fait les dispositions suivantes, d'après les instructions générales que lui avait laissées M. le maréchal.

Perosa, la vallée de Saint-Martin et le bas Pragelas furent gardés par cinq cents hommes détachés, par un bataillon de Mignons, deux bataillons et demi d'infanterie et cent cinquante hommes des milices.

Depuis Fenestrelle jusqu'à Sestrières, un bataillon et demi, une compagnie franche et la milice du haut Pragelas.

A Champlas sur Sestrières, un bataillon pour rassurer la vallée de Cesanne, soutenir le col de la Maie et celui des Tures et entretenir les communications avec Briançon et Fenestrelle; outre cela, cent cinquante hommes de la même vallée du haut Pragelas devaient veiller à la conservation des postes, et trois cents de celles du Briançonnais, campés sur le Mont-Genèvre, devaient détacher cent hommes près du Serveret, qui était le chemin par lequel les Barbets pouvaient tomber sur Cesanne.

Il destina pour la garde d'Exilles et des retranchements deux bataillons et deux cents hommes des milices d'Oulx, de Salbertrand et d'Exilles; six compagnies d'infanterie furent placées à Salbertrand pour renforcer, en cas de besoin, la garde d'Exilles;

les sept autres compagnies du même bataillon restèrent à Oulx, pour pouvoir porter, suivant les circonstances, du renfort au col de la Roue.

Ce col étant de la plus grande importance, non pas alors pour communiquer avec la Savoie, dès que l'armée ennemie s'avançait dans la vallée de Maurienne, mais pour être instruit de sa marche et des mouvements qu'elle pourrait faire pour se rejeter sur le Dauphiné par ce col même, M. de Muret avait fait monter, dès le 24, au village de la Roue, cent vingt hommes, auxquels il avait ordonné de détacher au col cinquante hommes avec cinquante paysans, chargés de porter, seulement pendant le jour, dix hommes au penchant du côté de la Savoie, et d'envoyer des patrouilles pendant la nuit, et des partis deux fois pendant le jour pour découvrir Modane et l'autre côté de l'Isère. Ce même détachement eut ordre d'établir des signaux pour qu'en cas d'alarme toute la vallée fût avertie et se portât au col; il mit aussi des gardes à deux passages voisins de celui-là. Il laissa à Bardonnèche deux bataillons pour soutenir, en cas de besoin, le col de la Roue, mais ils ne devaient y rester que jusqu'au 26, époque à laquelle il jugeait que l'armée ennemie aurait dépassé Modane, pour s'avancer à Saint-Michel. Ces deux bataillons devaient ensuite se porter à Guillestre, et, si les ennemis paraissaient du côté du bas Dauphiné, se jeter dans Mont-Dauphin.

Quant à la vallée du Lautaret et au col du Galibier, M. de Muret plaça deux bataillons au Moutiers pour garder tous les passages de cette partie, et il prit ses mesures de manière à pouvoir, si les ennemis, arrêtés ou repoussés en Savoie, revenaient sur Modane, porter promptement au col de la Roue les deux bataillons qui étaient dans les environs d'Oulx, ceux qui étaient à Sestrières, et pour faire passer en droiture à Bardon-

nèche celui qui était au Moutiers, sans être obligé de lui faire prendre le chemin de Briançon.

Tel était le 24 l'état de la partie de la frontière dont la sûreté était confiée à ses soins; et le 27, ayant appris qu'en effet l'armée ennemie était descendue à Saint-Jean-de-Maurienne, n'ayant laissé à Modane que quelques détachements, il donna ordre au bataillon qui était à Bardonnèche de partir le 28 pour se rendre à Guillestre, et à deux bataillons, qui étaient aux environs de Briançon, de se mettre à portée de Mondelant, pour assurer la vallée de Bourg-d'Oysans. Dans la visite qu'il fit des différents postes de sa première ligne, il apprit que le duc de Savoie n'avait laissé à Suse que quinze cents hommes et quelque cavalerie à Bussolino. Tout était tranquille sur le reste de la frontière jusqu'à Perosa; les Barbets mêmes, depuis la course qu'ils avaient faite dans les environs de Cesanne, n'avaient plus paru.

Ce n'était que l'avant-garde de l'armée ennemie qui était arrivée le 27 à Saint-Jean-de-Maurienne. L'armée n'y fut rassemblée que le 29. Le corps qui avait pénétré par la Tarantaise l'y joignit le même jour. M. de Medavi, craignant alors d'être coupé, si le duc de Savoie venait à marcher par la vallée de Hull et la Rochette, décampa le 30 d'Aiguebelle, après avoir évacué tous les magasins et fait rompre les ponts, et se retira à Rubod ou Malataverne, où il trouva un poste fortifié par la nature, et où il se crut en sûreté. M. de Thoy pouvait, de Saint-Pierre-d'Albigny, l'y joindre à couvert de la rivière, sans rien craindre des ennemis, et comme le camp de Rubod n'était qu'à une lieue de Montmélian et à deux de Barraux, M. le maréchal de Villars était en état de réunir toutes les forces qu'il avait en Savoie pour arrêter les ennemis, dont le grand projet lui parut être de pénétrer dans la plaine.

Mais, soit que la diligence qu'on avait faite pour se mettre en état de lui fermer les débouchés lui eût ôté l'espérance de réussir, soit qu'il ne se fût autant avancé, et avec une grande quantité de cavalerie, que pour faire prendre le change, tout à coup M. le duc de Savoie reprit le chemin de Saint-Michel et de Modane.

Dès le 28 les milices du Piémont, mêlées avec une quantité de Barbets, attaquèrent la vallée de S.-Martin. Les habitants, aidés des Mignons, se défendirent assez de temps pour donner aux troupes qui étaient dans le voisinage celui d'arriver à leur secours et de mettre l'ennemi en fuite; mais ce n'était qu'une fausse attaque. Le 30, à huit heures du matin, un détachement que M. le duc de Savoie avait fait marcher par ses derrières, au nombre de trois mille hommes, attaqua le col de la Roue; le bataillon du régiment de Gâtinais, qui était chargé de le défendre, n'était composé que de trois cent cinquante hommes et séparé dans quatre postes, celui du col, celui de Fréjus, de Thiache et de Vastrainte. Il fut forcé, et se retira à Oulx. M. de Muret était alors en chemin pour se rendre à Briançon, à portée duquel M. le maréchal de Villars lui avait recommandé de se tenir; mais, averti de ce qui se passait, il retourna à Oulx, où il trouva le bataillon de Gâtinais. Craignant que si les ennemis pénétraient plus avant, ils ne missent en fuite ou n'enlevassent plusieurs quartiers, ce qui aurait pu l'empêcher de se retirer au Mont-Genèvre, suivant les instructions que lui avait données M. le maréchal de Villars en cas que les ennemis pénétrassent dans quelque endroit, il marcha sur-le-champ avec cent cinquante hommes du même bataillon de Gâtinais. A peine se fut-il avancé à une demi-lieue vers Bardonnèche, qu'il aperçut les ennemis. Son premier soin fut de faire occuper par cinquante hommes les hauteurs au-dessus du

pont de Damme, tandis que le reste de son détachement coupa ce pont; lorsque cette opération fut presque entièrement finie, le détachement repassa la rivière à un gué. Le régiment de Gâtinais se trouva tourné; cependant il parvint à se retirer; mais quatre compagnies de celui de Bresse, que M. de Muret avait fait avancer des environs d'Oulx, demeurèrent engagées parmi les ennemis; une partie se retira à Exilles, le reste fut fait prisonnier. Les ennemis marchèrent ensuite droit au pont d'Oulx; M. de Muret avait pris la précaution de le faire charger de matières combustibles; on le brûla, et, la nuit étant survenue, les troupes qui étaient répandues dans les différents quartiers des environs eurent le temps de se replier sur le Mont-Genèvre. Elles y furent toutes réunies le 31 : celles qui étaient dans le haut et bas Pragelas n'arrivèrent que le 1er août sous Briançon, où M. de Muret de son côté se retira le même jour, craignant que les ennemis ne tournassent le Mont-Genèvre par Cervières ou par quelque chemin descendant à la Vachette, et ne se missent entre cette ville et lui. En y arrivant il fit partir un bataillon pour aller joindre les deux bataillons du régiment de Tournaisis qui gardaient le col du Galibier, afin du moins de conserver la communication avec l'armée par la petite route de Grenoble.

Par la disposition que M. de Muret fit de toutes ses troupes, il n'avait avec lui, sous Briançon, que huit bataillons et un dans la place, un autre à Mont-Dauphin, cinq cents hommes seulement dans Exilles, six cents à Fenestrelle, et cinq cents à Perosa. Ces derniers postes étaient abandonnés à leurs propres forces, et leurs commandants eurent ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

M. d'Artaignan, qui n'avait reçu que le 30 l'ordre de M. le maréchal de Villars de marcher à Mondelant, était

exigeant chacune une armée pour la soutenir, les malheurs de la campagne ne seraient pas, pour la France, comparables aux dépenses exorbitantes que ces conquêtes auraient coûtées au duc de Savoie et à celles des armées navales que les alliés entretenaient dans la Méditerranée; cependant il insista pour qu'il plût au roi de lui envoyer de la cavalerie, en représentant qu'une grande armée sans cavalerie pouvait bien, en se postant et en se retranchant, n'être pas battue; mais que, sans cavalerie, elle ne pouvait battre l'armée attaquante.

Le 3, mieux instruit de la situation dans laquelle était le Briançonnais, et des progrès qu'avaient faits les ennemis, il commença à être plus inquiet sur le sort de cette frontière. Il apprit par des lettres de MM. de Muret, de la Javellière et d'Artaignan, que les ennemis étaient campés depuis la veille à la Vachette, éloignée de Briançon d'une demi-lieue; que ce corps était de dix-huit bataillons, quelque cavalerie et des hussards; que c'était celui qui avait le premier passé le col de la Roue; qu'il était suivi d'un second de pareille force, qui avait dû passer le col le 2; que le duc de Savoie avait dû arriver le même jour à Bardonnèche; mais que rien n'avait marché, ni du côté d'Exilles, ni dans le Pragelas.

Il ne fut plus question alors d'avoir pour objet de soutenir Exilles et Fenestrelle, mais de sauver Briançon. Les moments étaient précieux, et M. le maréchal de Villars se détermina à marcher et à prendre, comme il se l'était proposé, le plus court chemin, c'est-à-dire par Saint-Jean-de-Maurienne, plutôt que par Grenoble, Vizille et Mondelant, qui eût été une marche de plus de trente-cinq lieues. En conséquence, dès le jour même, 3, M. de Medavi décampa de Rubod, et arriva le soir à Aiguebelle. Il eut ordre de s'approcher le lendemain de Saint-Jean. Il se porta en effet, le 4, à Espierre et à la Chambre, où

il fut joint par le corps de M. de Thoy; et, le lendemain, ces deux corps, ainsi que les troupes qui étaient parties de Barraux, se réunirent à Saint-Jean, où l'on ne trouva aucune troupe des ennemis.

Les nouvelles que M. le maréchal de Villars eut en y arrivant confirmèrent celles qu'il avait déjà eues de la marche rapide qu'avait faite l'armée de M. le duc de Savoie par le col de la Roue, pour descendre dans les vallées de Bardonnèche et d'Oulx, et que tout se portait à la Vachette pour y joindre les premières troupes qui y avaient établi leur camp. Mais, peu de temps après, un courrier de M. d'Artaignan lui apprit que le duc de Savoie s'était rendu en personne au camp de la Vachette par le col des Échelles, suivi de trois mille grenadiers, de ses dragons, et de huit pièces de canon; et que, le 4, il avait détaché douze cents grenadiers pour attaquer les postes de M. d'Artaignan, principalement ceux de Buffère et de Cristanne; que M. le chevalier de Sors, lieutenant-colonel du régiment de Vexin, qui était chargé de celui de Buffère, avait rendu, par ses bonnes dispositions, les premiers efforts des ennemis inutiles, et que deux bataillons du régiment de Hessy étant arrivés dans ce moment au Monestier[1], M. d'Artaignan en avait fait avancer un, ce qui avait engagé les ennemis à cesser leur attaque; que, du côté de Cristanne, M. de Beaulieu, brigadier, qui était au poste de Grenon, y avait envoyé si à propos deux cent cinquante hommes de renfort, que tout s'était terminé en escarmouches dans lesquelles il y avait eu, de part et d'autre, quelques soldats tués ou blessés.

Les ennemis n'ayant pu forcer ces deux postes, la commu-

[1] Ce régiment, et celui de Castelas, ayant reçu à Vizille l'ordre que M. d'Artaignan leur avait envoyé de le joindre, avaient marché à tire-d'aile, ne faisant de haltes que de deux en deux heures.

nication de Grenoble se trouvait assurée. On regarda comme une faute de la part de M. le duc de Savoie de n'avoir pas employé plus de forces pour s'en rendre maître, surtout de celui de Buffère, parce qu'alors il aurait pu, de là, former une chaîne jusqu'au pertuis Rostans, par le col de l'Echauda et par Vallouise, et bloquer Briançon. M. d'Artaignan, craignant même encore une nouvelle attaque, qui, par la difficulté de se communiquer, à cause des rochers et de l'éloignement, avec tous les différents postes qu'il avait à garder, aurait été très-dangereuse pour lui, s'attacha de préférence à conserver la petite route de Grenoble à Briançon, et cette considération l'empêcha d'exécuter l'ordre que lui avait donné M. le maréchal de Villars, dans le cas où les ennemis marcheraient en force sur lui, de se retirer sur la montagne du Lautaret, pour conserver le passage de cette vallée. Il fit donc une disposition entièrement relative à la conservation de la petite route pour ôter aux ennemis les moyens de bloquer Briançon; et il convint avec M. de Muret que, s'il était forcé de se retirer, il le ferait après avoir mis dans Briançon tout ce qui était nécessaire à sa défense sur l'Abessée, laissant derrière lui Mont-Dauphin et Embrun, et que lui, après qu'il serait instruit de l'endroit par lequel les ennemis auraient percé, se rassemblerait au Lautaret, pour assurer ce passage et la communication avec Grenoble.

M. le maréchal de Villars, jugeant par ce qui s'était passé aux postes de Buffère et de Cristanne, et par les bonnes dispositions de M. d'Artaignan, que le nouveau projet du duc de Savoie était déjà en partie manqué, se disposa à chercher à entreprendre lui-même sur ce prince, pour achever de déconcerter ses desseins. Il paraît qu'il eût marché en personne dès le 6, avec toutes ses troupes, si les munitionnaires n'eussent

demandé jusqu'au 7 pour faire leurs dispositions pour la fourniture du pain; il résolut de faire avancer seulement treize bataillons sous les ordres de M. de Medavi, pour s'approcher de Modane et du col de la Roue, et voir ce qu'il serait possible d'entreprendre; mais ce projet n'eut point lieu, et il se réduisit à faire marcher, le 5 au soir, M. de Maulevrier avec quatre bataillons pour aller, par le col du Galibier, joindre M. d'Artaignan au Monestier de Briançon. Le 6 au matin, M. le chevalier de Croy prit le même chemin avec six bataillons et trois escadrons de dragons.

Le 7, M. le maréchal de Villars le suivit avec dix-neuf autres bataillons, et poussa le même jour jusqu'à Valoire. Cinq escadrons partirent le lendemain de Saint-Jean; les bagages passèrent par la vallée d'Arve, pour tomber sur le village de Grave. M. de Medavi resta en Savoie avec douze bataillons et sept escadrons, pour faire une diversion du côté du Mont-Cenis et d'Exilles.

Dès le jour même, il détacha mille hommes commandés par M. de la Fare, brigadier, pour aller à Saint-Michel et pour rétablir les ponts et les chemins qui conduisaient à Modane; et un bataillon continua d'occuper Conflans.

Soit que M. le duc de Savoie n'eût point eu de vues sur Briançon et qu'il se bornât à mettre derrière lui Fenestrelle et Exilles, soit que le premier mouvement de M. le maréchal de Villars, pour porter ses troupes d'Aiguebelle et de Barraux à Saint-Jean-de-Maurienne, l'eût engagé à faire de nouvelles dispositions, on apprit par M. de Muret que le 5 au soir les troupes campées à la Vachette avaient levé leur camp, et qu'après avoir mis le feu aux habitations du Mont-Genèvre elles avaient remonté la vallée des Prez. Ce fut pour M. le maréchal de Villars un motif de plus de presser sa marche, pour

chercher à attaquer les ennemis dans un pays où leur cavalerie ne pouvait leur être utile tout au plus que pour combattre à pied.

Il se remit en chemin le 8, et, ayant rejoint M. de Maulevrier, il arriva le même jour avec la tête des troupes à Briançon; le reste des trente bataillons qu'il amenait de Savoie, et qui tous passèrent par le col du Galibier[1], arrivèrent successivement jusqu'au 10; mais dès le 9 M. le maréchal de Villars fit avancer seize bataillons entre Briançon et le Mont-Genèvre; les ennemis venaient d'abandonner entièrement et le col de la Roue et la vallée de Bardonnèche, et étaient campés sur les montagnes au-dessus de Cesanne, depuis le village de Saint-Sicaire jusqu'à celui de Saint-Marc, au-dessus d'Oulx, ce qui fit juger que leur principal objet était Exilles.

M. le maréchal de Villars n'attendait que l'arrivée de toutes ses troupes pour marcher le 11 au Mont-Genèvre et se mettre sur les traces des ennemis, dans le dessein d'engager une affaire générale. Il présuma que M. le duc de Savoie, ne pouvant faire usage de sa cavalerie, prendrait peut-être le parti de l'envoyer par le petit Saint-Bernard traverser le Chablais; mais il considéra en même temps qu'il était difficile qu'elle fût soutenue par de l'infanterie. Néanmoins il destina celle que le roi envoyait du Languedoc pour lui faire tête en la plaçant à Conflans.

M. de Medavi occupait toujours ce poste avec un bataillon et un escadron, et de son côté il cheminait vers son objet. Le 9, il s'avança à Saint-Michel, d'où le détachement qui y était parti, sous le commandement de M. de Nisas, pour prendre poste à Saint-André. Le lendemain, sur l'avis qu'il eut de l'abandon du col de la Roue par les ennemis, il envoya ordre à M. de

[1] Ce chemin était extrêmement difficile, mais plus court de six lieues que celui de Mondelant.

Nisas de marcher sur-le-champ à Modane et de faire occuper le col, ce qui fut exécuté dans la nuit du 10 au 11; M. de Nisas occupa aussi Bramant avec cinquante hommes. Il trouva le col et deux retranchements que les ennemis y avaient faits, abandonnés ainsi qu'on l'avait annoncé; il sut aussi que M. le duc de Savoie avait fait rompre avec des mines le passage du col de l'Échelle pour rendre plus difficile le chemin par lequel on aurait pu, de la Savoie, marcher à lui. M. de Medavi suivit M. de Nisas le 11, et alla camper à Saint-André; son projet était de s'avancer le 12 à Modane; mais, étant obligé de faire venir de Barraux le pain pour les troupes, il fut retenu jusqu'au 15, qu'il alla camper à Bramant. M. de Nisas s'avança avec cinq cents hommes, dans le dessein de se porter, par le petit Mont-Cenis, sur les hauteurs d'Exilles; mais la difficulté des chemins ne lui permit pas de pénétrer jusqu'à la Touille, où les ennemis étaient retranchés. M. de la Fare marcha en même temps avec huit compagnies de grenadiers pour aller raser les retranchements de l'Arpon, entre la Grande-Croix du Mont-Cenis et la Ferrière; ce poste n'était ordinairement occupé que par cinquante hommes; mais il se trouva soutenu par deux bataillons, et M. de la Fare fut forcé de se replier sans avoir osé attaquer.

C'était, en effet, le côté où M. le duc de Savoie était le plus en force; retiré du Mont-Genèvre sur les hauteurs de Saint-Sicaire, il parut que toutes ses vues tendaient à fermer de tous côtés les avenues d'Exilles pour tenir cette place derrière lui et faire tous ses efforts pour l'enlever. M. le maréchal de Villars ne perdit point de temps pour chercher à rompre un tel projet: le reste de ses troupes l'ayant joint le 10, sous Briançon, il les rassembla toutes le même jour sur le Mont-Genèvre. Ayant reconnu alors que le camp des ennemis s'étendait depuis Moil-

lères, Saint-Sicaire et les Champlas, jusqu'au col de Sestrières, et que le gros de leurs troupes était trop éloigné des deux villes de Cesanne, il n'hésita point à attaquer ces deux postes; il marcha le 11: c'est ce dont il rendit compte au roi dans sa dépêche du 12, en annonçant à sa majesté l'heureux succès de son entreprise.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Saint-Sicaire, 12 août 1708[1].

Votre majesté aura vu, dans ma dernière dépêche à M. de Chamillart, combien j'avais lieu de me louer des diligences de M. d'Artaignan pour soutenir les passages qui coupaient la petite route de Briançon; que le chevalier de Sors, lieutenant-colonel de Vexin, le sieur de Bettens, commandant de Castellas, avaient défendu avec beaucoup de fermeté des postes que les ennemis avaient attaqués; il est bien certain que ce second objet de M. le duc de Savoie était des plus dangereux.

Je mandai à M. de Chamillart que je m'approchais des ennemis avec la plus grande diligence; et, pour cela, les troupes de votre majesté ont traversé des routes jusqu'à présent inconnues aux armées.

J'arrivai avant-hier au Mont-Genèvre, ayant fait occuper les premiers postes par douze cents hommes soutenus de douze bataillons, commandés par M. d'Artaignan; je reconnus la plus grande partie de l'armée ennemie placée derrière les deux villes de Cesanne, avec de gros postes au pied du Mont-Genèvre, leur ligne s'étendant depuis Moillères, Saint-Sicaire, les Champlas, jusqu'au col de Sestrières.

Je jugeai que l'on pouvait attaquer les deux villes de Cesanne, le gros des forces des ennemis entre les Champlas et Sestrières me paraissant trop éloigné pour les soutenir, et les huit bataillons qui étaient à Saint-Sicaire n'étant pas un corps assez considérable pour m'empêcher d'engager un combat.

On détacha donc deux mille six cents hommes partagés en deux

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2100, n° 343.

corps, commandés par nos deux plus anciens brigadiers d'infanterie, MM. du Montet et Le Guerchois, et pour colonels, MM. d'Autré et Pajot, cela suivi par douze bataillons commandés par M. d'Artaignan.

M. le marquis de Thoy, lieutenant général de jour, se mit à la tête du détachement qui avait la droite, celui de la gauche mené par M. Le Guerchois, descendant par le grand chemin du Mont-Genèvre. Nous trouvâmes d'abord sept à huit cents hommes des ennemis, presque tous grenadiers, retranchés sur des plateaux et assez à couvert; quoique nos troupes eussent la hauteur, ils soutinrent nos premières attaques avec assez de fermeté, et le feu fut fort vif et assez long.

M. Le Guerchois trouva la grande route du Mont-Genèvre tellement rompue, qu'il arriva une demi-heure plus tard que nous ne l'attendions; cependant on poussa toujours les ennemis sur Cesanne; ils se jetèrent dans les deux villes, et nous vîmes alors deux des bataillons campés à Saint-Sicaire baisser pour soutenir le poste; trois étaient même venus jusque sur le bord de la rivière; cependant, sire, M. Le Guerchois arrivant dans ce temps-là, on força d'abord la première ville, et le moment d'après, la seconde, par une brèche mal raccommodée, car ces deux villes sont fermées d'une muraille bien crénelée.

Je ne puis assez me louer de l'intrépidité des troupes, et M. le maréchal de Catinat, qui connaît ces postes, trouvera que c'est une belle et vigoureuse action à l'infanterie qui les emporte à la vue d'une armée ennemie. M. le duc de Savoie y était en personne, et les troupes campées aux Champlas et à Sestrières y descendirent. M. de Thoy a mené cette tête avec beaucoup de valeur; MM. du Montet et Le Guerchois, deux braves et dignes officiers d'infanterie; M. d'Autré, colonel de la Sarre, très-bon officier; enfin, sire, je ne puis assez dire de bien de tout ce qui s'est trouvé dans cette occasion. Nos grenadiers ont si peu fait de quartier que le nombre des prisonniers est médiocre. Jusqu'à présent je ne sais que trois capitaines, quelques subalternes; je ne sais point le nombre que l'on a pu rassembler; un

escadron de cent dragons Dauphin, commandé par M. de Castellane, a chargé avec beaucoup de fermeté à cheval, et cela dans la descente du Mont-Genèvre qui est à droite.

Les ennemis ont quitté non-seulement le camp de Saint-Sicaire, mais même ceux des Champlas. Je marche dans ce moment, et votre majesté peut compter que l'on fera pour la gloire de ses armes et le bien de son service tout ce qui sera humainement possible. Je ne puis trop me louer des troupes.

Toute l'armée ennemie s'est retirée vers les cols les plus près d'Exilles; je marche pour la chercher encore. Le pain a bien de la peine à nous suivre.

M. le maréchal de Villars, pour ne point donner aux ennemis le temps de respirer ni de continuer le siége d'Exilles, qu'il apprit être commencé depuis le 9, alla, le 13, camper avec toute l'armée à Oulx; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en arrivant à son camp il fut informé que M. de la Boulaye, qui y commandait, s'était rendu la veille prisonnier de guerre avec sa garnison, composée de cinq cents hommes, quoique la place fût abondamment pourvue de tout, et que du côté de l'attaque il y eût vingt pieds de roc à l'abri de l'escalade et de l'assaut; il parut même, par les premiers détails que M. le maréchal de Villars reçut de la conduite de cet officier, que les ennemis n'avaient point ouvert de tranchée et qu'il n'y avait pas la moindre apparence de brèche; que d'ailleurs il n'y avait pas eu un seul soldat tué ou blessé[1].

Exilles perdu, il ne restait plus à sauver que Fenestrelle;

[1] Quelque temps après, on fut instruit plus particulièrement de la conduite de M. de la Boulaye : il fut non-seulement convaincu de lâcheté, mais soupçonné de trahison. Il y eut contre lui une déposition formelle. M. le maréchal de Villars insista pour qu'il fût puni et le fit échanger en conséquence. En effet, il fut jugé par un conseil de guerre, dégradé des armes, condamné à une prison perpétuelle, et tous ses biens furent confisqués.

les rapports qui vinrent de tous côtés le 14 assurèrent M. le maréchal de Villars que, dès la veille au soir, la plus grande partie de l'armée ennemie avait passé le col de la Fenestre et descendait sur Balbotet, ce qui la rapprochait de Fenestrelle; en même temps arrivèrent les syndics de Pragelas, qui annoncèrent que la garnison avait abandonné la redoute du Loux, qui aurait pu donner accès au secours; néanmoins, dans l'espoir d'être plus heureux qu'à Exilles, M. le maréchal de Villars crut ne devoir point se rebuter; il marcha le 15 par la crête des montagnes au col d'Argueil et laissa à Oulx un corps sous les ordres de M. de Thoy. Les ennemis étaient placés sur la montagne des Valettes, d'où un précipice couvrait tout leur camp depuis les hauteurs jusqu'au bas de la vallée de Pragelas; il fallut renoncer à tenter par ce côté-là, et l'on ne vit de ressource que d'envoyer le lendemain des troupes pour tâcher de gagner par le vallon de Mandiez la montagne de ce nom, ou, autrement, la crête de Pelné, afin de pouvoir descendre sur Fenestrelle par l'autre côté du Clusone.

Pour soutenir ces troupes et donner la main en force à Fenestrelle, M. le maréchal de Villars mena l'armée, le 16, au Puy-en-Pragelas; le détachement qu'il fit partir de là pour son opération, et pour gagner les hauteurs derrière Fenestrelle, fut composé de mille grenadiers, soutenus de trois brigades.

En faisant cette tentative, M. le maréchal de Villars ne se dissimula point les difficultés infinies qu'il devait rencontrer; elles devinrent encore plus grandes par la perte de Perosa, qu'il apprit s'être rendue, le 10, aussi honteusement qu'Exilles; il paraît même, par sa dépêche du 16, que doutant du succès, et jugeant que, s'il ne pouvait réussir à gagner les derrières de Fenestrelle, il serait inutile de perdre le temps à chercher d'autres moyens de sauver cette place, il forma un projet ten-

dant uniquement à la défensive, tant en Dauphiné que dans la Savoie et la Provence, pour mettre ces frontières dans une entière sûreté pendant le reste de la campagne et pendant l'hiver. Ce projet consistait à renvoyer des troupes vers la vallée de Barcelonnette, à rentrer en force en Savoie et en Tarantaise, et à se tenir avec le gros des troupes entre Embrun et Briançon et dans la petite route pour pouvoir soutenir également et la Savoie et la vallée de Barcelonnette. En faisant part de ce projet à la cour, il lui fit observer que, le village du Mont-Genèvre ayant été brûlé et entièrement détruit par les ennemis, on pourrait peut-être occuper au delà du Mont-Genèvre les villes de Cesanne, qui étaient le seul poste dans cette vallée; mais que, ne pouvant plus compter, d'après ce qui venait de se passer à Exilles et à Perosa, qu'aucun poste fût défendu, son sentiment était de se borner à Briançon, au château de Queiras, à la vallée de Barcelonnette, toute la Savoie et la Tarantaise, en observant cependant de ne point s'avancer pendant l'hiver au delà de Saint-Jean-de-Maurienne. M. le maréchal de Villars demanda à la cour que son projet fût soumis à l'avis de M. le maréchal de Catinat. En effet, ce général fut consulté et expliqua ses idées dans le mémoire qu'on trouvera au rang des pièces.

Ce que M. le maréchal de Villars avait prévu des difficultés qu'il devait rencontrer dans son entreprise n'était pas sans fondement. M. le chevalier de Givry, commandant le détachement de mille hommes qui devait aller occuper la montagne de Mandiez, prit un chemin peu fréquenté, ou, pour mieux dire, un sentier à travers les rochers, et, après avoir monté pendant une heure et demie, il rencontra les ennemis; ceux-ci firent mine de marcher à lui, mais ses grenadiers tinrent ferme et les forcèrent de se retirer; il voulut les suivre, mais, averti

qu'ils revenaient en force, il jugea impossible de pénétrer plus loin et se replia lui-même. A minuit, M. de Muret marcha avec cinq bataillons au col de Pis; M. le maréchal s'y rendit lui-même avec MM. de Sailly, de Chamarande et Dillon. Il trouva les ennemis retranchés au col de l'Albergean, lieu retranché par la nature même de manière à arrêter avec peu de monde une troupe très-nombreuse. Au premier aspect, l'avis unanime fut qu'il ne fallait pas songer à former une attaque, et on ne s'avança point. Le lendemain, M. le maréchal de Villars alla de nouveau reconnaître le poste des ennemis. Il vit onze bataillons campés sur toute la crête, au col des Valettes; quatorze autres bataillons étaient dans le penchant; le reste de leurs troupes soutenait un ravin où l'on ne pouvait passer qu'en défilant; mais en examinant plus particulièrement leur position, on découvrit trois autres camps dont on n'avait encore aucune connaissance; d'un autre côté, sept ou huit bataillons occupaient les hauteurs de Saint-Colomban. M. de Thoy avait ordre de les attaquer avec les troupes restées à Oulx; mais M. le maréchal de Villars, considérant qu'on ne pouvait aller à eux que par deux chemins, à travers les rochers et par la Touille, que M. de Medavi avait trouvée bien gardée; que d'ailleurs quand même on parviendrait à les déposter, tout l'avantage consisterait à les rejeter vers Exilles et Chaumont, sans que leur retraite fût utile à la délivrance de Fenestrelle, de ce moment on renonça tout à fait à secourir cette place, et M. le maréchal de Villars se prépara à exécuter le projet qu'il avait formé de se réduire à renvoyer des troupes dans la vallée de Barcelonnette, à occuper de nouveau en force la Savoie et à couvrir Briançon; mais, comme il ne pouvait remplir tous ces objets qu'en se retirant avec le gros de l'armée sous cette dernière place, parce qu'il ne connaissait aucun poste à prendre

en avant, dès qu'il était forcé de s'affaiblir de ce qu'il y avait à renvoyer dans la vallée de Barcelonnette et en Savoie, il demanda qu'il plût au roi de lui faire connaître ses intentions sur cet objet; en même temps il représenta à sa majesté que l'avis de tous les officiers généraux qu'il avait menés avec lui pour reconnaître les ennemis était qu'on ne pouvait regagner trop tôt Briançon, parce qu'ils étaient persuadés que le duc de Savoie ne se retranchait sans nécessité devant Fenestrelle, et dans des lieux naturellement inaccessibles, que pour reprendre le projet sur Briançon, qu'il avait manqué, et pour faire en sorte de dérober une marche pour se rendre maître du Mont-Genèvre. Mais M. le maréchal de Villars jugea devoir différer son mouvement rétrograde, en prenant cependant la précaution d'assurer sa communication avec Briançon. Pour cet effet, M. de Chamarande alla, le 20, occuper le Mont-Genèvre avec six bataillons, et M. de Caraccioli, avec cinq bataillons et un régiment de dragons, le col de Sestrières. La veille, il avait fait partir M. Le Guerchois pour retourner dans la vallée de Barcelonnette, où deux bataillons se rendirent le 20, moins pour garder cette vallée que pour observer les mouvements que pourraient faire les ennemis dans cette partie. Deux bataillons, ainsi que le représenta M. Le Guerchois, n'étaient pas suffisants pour occuper le camp de Tournoux, et encore moins pour se porter à l'Arche, si ce poste venait à être attaqué, parce que dans l'espace de deux lieues les hauteurs étaient occupées par les ennemis, et qu'ils pouvaient, en rompant les ponts, fermer à ce poste tous les passages pour sa retraite.

En restant dans sa position au Puy-en-Pragelas, M. le maréchal de Villars consommait des fourrages dont il était avantageux de priver les ennemis, et en même temps il les contenait dans leurs montagnes, ce qui pouvait être favorable

aux opérations de M. de Medavi en Savoie. On a vu précédemment les motifs qui rendirent inutile la diversion qu'il avait cherché à y faire. La perte imprévue d'Exilles ne permit pas de tirer de la combinaison de ses mouvements avec ceux de M. le maréchal de Villars le fruit qu'on devait en attendre; ce qu'il pouvait faire dans la situation où l'on se trouvait était peu capable de contribuer au salut de Fenestrelle; cependant, ayant ordre de continuer sa diversion de la manière qu'il jugerait la plus convenable, il décampa de Bramant le 21 et mena ses troupes au pied du Mont-Cenis; M. de Grancey fut détaché le même jour avec mille grenadiers ou gens choisis et cinquante dragons pour aller lever des contributions dans la vallée de Lanzo et peut-être pénétrer jusqu'à la Vénerie. M. de Medavi s'avança lui-même le lendemain de son arrivée sur le Mont-Cenis avec cinquante hommes de pied et deux cents dragons jusqu'à la Grande-Croix, pour reconnaître de près la hauteur de l'Arpon, entre la Croix et la Ferrière, qu'il savait être occupée par un bataillon piémontais, et tâcher de l'en chasser sans cependant rien hasarder, ce poste ne pouvant être utile que pour faciliter l'entrée dans la vallée de Suse par la Novalaise; il servait aux ennemis pour défendre ce chemin et pour leur donner les moyens de monter sur le Mont-Cenis. Les approches de la montagne de l'Arpon étaient si difficiles que quatre cents hommes pouvaient en arrêter deux mille, et elle était défendue par trois retranchements en amphithéâtre. M. de Medavi fit une disposition telle que s'il eût eu le dessein de l'attaquer réellement: il fit approcher d'un côté trente carabiniers, qui se portèrent pour escarmoucher sur une hauteur vis-à-vis du premier retranchement, et deux compagnies de grenadiers; d'un autre côté, cinquante dragons à pied soutenus de deux piquets. Le feu des carabiniers fit abandonner aux

ennemis leur premier poste. Les petits détachements qui étaient sur des rochers, en avant de leurs retranchements, se retirèrent à l'approche des grenadiers; ceux-ci se rendirent maîtres de tous les retranchements sans trouver aucune résistance et n'eurent plus qu'à suivre les ennemis, ce qu'ils firent pendant un quart de lieue, sans pouvoir joindre leur arrière-garde; s'étant ensuite repliés, ils rasèrent les retranchements, brûlèrent tous les corps de garde et les habitations que les ennemis y avaient pratiquées, et rentrèrent au camp avec le reste du détachement sans avoir perdu aucun des leurs.

M. de Grancey y rentra aussi quelques jours après, ayant parcouru par des chemins presque impraticables la vallée de Viu, qui aboutissait à la petite ville de Lanzo, où le manque de pain ne lui permit pas d'aller; il trouva tous les villages abandonnés: les habitants s'étaient réfugiés dans les montagnes. Il mit le feu à quelques maisons pour les engager à venir traiter de la contribution, mais cela fut inutile, et sa course se réduisit à l'enlèvement de deux mille moutons.

M. de Medavi ne se contenta pas de la diversion qu'il faisait dans cette partie: il fit partir M. de Mauroy pour aller dans la Tarantaise, afin de prendre le commandement de la cavalerie qui venait du Languedoc et de la Guyenne, et, dès qu'elle serait arrivée, d'entrer dans le val d'Aost avec mille ou douze cents dragons pour mettre cette vallée à contribution[1].

Mais M. le duc de Savoie parut se mettre peu en peine de ces courses, qui, en effet, ne pouvaient causer que de faibles

[1] Cette cavalerie ne consistait qu'en douze escadrons. Le roi jugeant que, depuis que les ennemis s'étaient déterminés à ne faire la guerre que dans la montagne, il n'était plus nécessaire à M. le maréchal de Villars d'avoir une grande quantité de cavalerie, sa majesté contremanda celle qu'elle avait résolu de tirer de ses autres armées, et elle réduisit à ces douze escadrons le renfort qu'elle lui envoya.

dommages à son pays, tandis qu'il s'occupait à enlever, aux yeux de l'armée française, une place qui devait couronner le succès de la campagne. Dès le 16, il avait fait attaquer une des redoutes de Fenestrelle, sans avoir pu l'emporter: c'était celle de l'Aiguille, dont il lui importait le plus de s'emparer pour pouvoir approcher de la place; et l'on sut par M. de Barrière, qui y commandait, que ce prince faisait des dispositions pour une attaque en règle et pour une escalade, mais que le 21 il ne s'était encore rendu maître d'aucun poste extérieur.

Un officier particulier prétendit connaître un chemin par lequel on pouvait arriver, sans empêchement de la part des ennemis, sur les hauteurs de Fenestrelle. MM. de Muret et de Givry, qui avaient une parfaite connaissance du pays, assurèrent qu'aucun chemin n'était praticable; cependant M. le maréchal de Villars, pour ne négliger aucun moyen de secourir la place, consentit à ce que M. de Muret y conduisît un détachement de mille hommes; mais on trouva partout les escarpements non-seulement inaccessibles, mais gardés par les ennemis. On tenta d'un autre côté de faire passer à Fenestrelle un renfort de cinquante hommes, tant pour soutenir la bonne volonté de M. de Barrière que pour lui donner moyen de prolonger sa défense; mais cette tentative n'eut pas plus de succès que les autres: ce détachement ne put forcer les postes des ennemis, et l'on reconnut mieux que jamais l'impossibilité de sauver Fenestrelle.

Dans ces malheureuses circonstances, et en attendant que le roi fît connaître ses intentions sur le plan des opérations de la suite de la campagne, M. le maréchal de Villars ayant pourvu à la sûreté de sa communication avec Briançon, en faisant occuper le Mont-Genèvre et le col de Sestrières, et regardant la Savoie comme assez fournie de troupes pour que M. de

Medavi pût remplir les objets dont il était chargé, jugea devoir prendre aussi des mesures pour la sûreté de la vallée de Barcelonnette. Indépendamment des deux bataillons qu'il y avait fait passer avec M. Le Guerchois, il y envoya le 23 trois nouveaux bataillons; et sur l'avis qu'il eut que les ennemis faisaient marcher des troupes vers cette partie de la frontière, il y envoya le 26 deux autres bataillons. M. Le Guerchois se trouva alors en état de soutenir le camp de Tournoux, mais il paraît qu'il ne répondit point de pouvoir sauver le fort de l'Arche, si les ennemis entreprenaient de l'attaquer en force, attendu la difficulté de le soutenir du camp de Tournoux, qui en était à deux lieues et séparé de ce poste par des défilés et des ravins dont les ennemis pouvaient se rendre les maîtres pour couper la communication; mais en même temps M. Le Guerchois déclara que ce fort ne méritait pas une opération de la part des ennemis, qu'il ne leur serait d'aucune utilité pour pénétrer, tant qu'on tiendrait le camp de Tournoux, et qu'ils seraient obligés de l'abandonner à la première chute des neiges.

M. le maréchal de Villars fut plusieurs jours incertain de ce qui se passait à Fenestrelle : les dernières nouvelles qu'il avait reçues de M. de Barrière étaient du 21. Les ennemis étaient encore occupés alors à élever des batteries et à faire la sape des approches de la redoute de l'Aiguille; mais, le 27 au matin, arriva le sieur Bourcet, que M. de Barrière avait renvoyé avec la moitié de sa compagnie franche : on apprit par lui que, dès le 26, la redoute de l'Aiguille et toutes les autres étaient au pouvoir des ennemis; on sut d'ailleurs qu'ils n'avaient pu parvenir que le lendemain à faire monter, par le secours de cabestans, du canon devant la place, et que ce canon n'avait commencé à tirer que le 29. Le sieur Bourcet n'était sorti de Fenestrelle, et n'était parvenu à joindre l'ar-

mée qu'en se laissant glisser pendant la nuit par des rochers au milieu des postes des ennemis, et au hasard de sa vie. Il prévint M. le maréchal de Villars, de la part de M. de Barrière, qu'il ne pourrait tenir longtemps dès que les batteries des ennemis seraient établies; ce fut ce qui engagea ce général à lui mander de rassembler sous les bastions toutes ses poudres, dont il avait une grande quantité, et son artillerie chargée pour faire crever les pièces, et de manière à pouvoir faire sauter le château et le ruiner, de prendre ses mesures pour sortir avec sa garnison à minuit, le jour dont il donnerait avis, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant que la place fût dans le cas d'être emportée, et que l'on irait au-devant de lui jusqu'au pied des gardes des ennemis, en faisant attaquer pendant ce temps les trois bataillons qui étaient campés près de la redoute du Loux. M. le maréchal alla en conséquence, le 29, avec MM. d'Artaignan, Dillon, de Muret, et M. le marquis de Villars, son frère, reconnaître le chemin qu'on pourrait tenir pour aller recevoir M. de Barrière, en s'avançant par les fonds et occupant les hauteurs voisines aussi loin que la nature du pays et les ennemis le permettraient.

L'impossibilité de secourir Fenestrelle n'ayant plus laissé l'espoir de sauver cette place, ce fut le moyen que M. le maréchal de Villars imagina le plus capable de rendre cette conquête moins avantageuse aux ennemis, et du moins de sauver la garnison; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet; M. de Barrière même n'eut pas celui d'en être averti. Les ennemis, qui avaient ouvert la tranchée dès le 17 et établi ensuite des batteries tant à la redoute de l'Aiguille qu'à la rive gauche de la rivière, du côté de Giambon, firent le 29 et le 30 un feu si vif de bombes et de canon, que le magasin des vivres et la salle d'armes furent réduits en cendres; et le 31 au matin, la

brèche se trouvant praticable dans l'espace de quatorze à quinze toises, la garnison se mutina et força M. de Barrière de se rendre prisonnier de guerre.

Dès le même jour, on vit le camp des ennemis s'affaiblir, ce qui fit juger à M. le maréchal de Villars qu'ils pouvaient avoir des desseins sur le château de Queiras, qui n'était gardé que par cinquante hommes. Pour les prévenir et les empêcher de l'investir, il y envoya, le 1er septembre, quatre bataillons sous le commandement de M. de Cadrieu; en même temps il fit partir M. de Thoy, avec six bataillons, pour aller dans la Tarantaise, laissant à M. de Medavi la liberté de garder avec lui dans la Maurienne une partie de ces troupes.

D'un autre côté, il fit marcher à Embrun un régiment de dragons et un de cavalerie pour être, à tout événement, prêts à se porter aux avenues qui tombaient sur Colmars, ou à descendre sur le Var, si les ennemis venaient à prendre cette route.

L'armée, depuis plusieurs jours, ne trouvait plus de fourrages à portée de son camp, et M. le maréchal de Villars n'y avait prolongé son séjour que pour attendre des nouvelles du sort de Fenestrelle; d'ailleurs il venait de recevoir la réponse du roi aux dépêches par lesquelles il avait demandé des instructions sur le plan qu'il avait à suivre pour le reste de la campagne, et sa majesté lui laissant la liberté de faire tout ce qu'il jugerait de plus utile à son service, il décampa le 1er septembre du Puy et alla camper à Cesanne. Il reconnut mieux que jamais que, lorsqu'il repasserait le Mont-Genèvre, les troupes qu'il pourrait laisser au delà seraient exposées; c'est ce qui l'engagea à prendre le parti d'ouvrir les deux villes de Cesanne sur leur front qui regardait le Mont-Genèvre et de ne laisser subsister les murailles que du côté de Saint-Sicaire,

afin de rendre ces postes inutiles aux ennemis et de pouvoir s'y ménager quelque défense, si, dans la suite, on était dans le cas de les occuper.

Les partis qu'on envoya pendant la marche de l'armée sur le camp des ennemis rapportèrent qu'il ne s'y était fait aucun mouvement; cependant on eut avis par les commandants de Colmars, de Seyne et d'Entrevaux, qu'il paraissait déjà de leurs troupes du côté de la vallée de la Stura, et que l'inquiétude commençait à être grande dans tout le pays; M. le maréchal de Villars, pour les rassurer, envoya ordre au régiment de cavalerie et à celui de dragons qu'il avait fait marcher à Embrun de pousser jusqu'à Seyne, et le 2 il envoya à Embrun trois bataillons de l'armée. M. d'Artaignan partit le même jour pour se rendre à Seyne et commander dans cette partie de la frontière.

Quoiqu'il n'y eût aucune apparence que les ennemis songeassent à faire quelque entreprise sur le comté de Nice, quelques nouvelles ayant annoncé que le duc de Savoie avait des vues sur Villefranche, et que la flotte qui avait transporté à Barcelone les troupes et l'archiduchesse reparaîtrait à la fin de la campagne sur la côte de Provence pour favoriser cette opération, M. le maréchal de Villars manda à M. de Grignan que, comme il n'y avait dans le comté de Nice que trois bataillons, il eût à y en faire passer quelques-uns des douze qui étaient en Provence. M. de Grignan n'avait aucune inquiétude pour cette partie; il venait même de dégarnir le Var pour fortifier celles de Seyne, de Colmars et d'Entrevaux. Ayant eu avis que le gouverneur de Demonte avait adressé des lettres circulaires à différentes communautés de la frontière de Provence pour leur enjoindre d'envoyer, le 1er septembre, des députés dans la vallée de la Stura pour traiter de la contribution avec le commissaire piémontais, qu'en attendant on eût à préparer

du pain de munition à raison de mille rations par feu, et qu'en même temps il était ordonné aux consuls des différents districts de rendre compte de la quantité de fours, de voitures et de fourrages qui se trouvaient dans le pays, de même que de l'état où étaient les chemins qui conduisaient à Colmars, Guillaume et Entrevaux, M. de Grignan avait envoyé, le 1er du mois, dans ces différents endroits le bataillon qui était revenu de Monaco et deux escadrons du régiment de dragons qui était à Cagnes. M. d'Artaignan fit passer à Thoraime-Haute deux escadrons de dragons, auxquels il joignit, quelques jours après, les trois bataillons destinés pour Embrun que M. le maréchal de Villars lui envoya.

La perte de Fenestrelle, qui venait de changer entièrement le système de la guerre en Dauphiné, influa aussi sur les dispositions que M. de Medavi avait à faire en Savoie; jusqu'alors il avait continué à faire des diversions. M. de Mauroy, qu'il avait chargé du commandement dans la Tarantaise, était parti de Conflans le 31 août et avait mené tous ses gens à cheval à Scez, où il établit son camp; il en partit le 1er septembre avec huit cents dragons à pied et deux cents hommes d'infanterie, pour aller mettre le val d'Aost à contribution. Il n'y avait dans toute la vallée que cent hommes de troupes réglées et quelques milices. Il arriva le même jour à la Thuile, qu'il trouva abandonnée; la veille, le commandant de ce poste en avait retiré les troupes et n'avait laissé que trente hommes de milice à Pont-Seran. A l'approche de M. de Mauroy, ils rompirent le pont et, après avoir fait leur décharge, prirent la fuite. Le pont fut bientôt rétabli, et M. de Mauroy poussa le même jour jusqu'à Morges. Son projet était de descendre jusqu'à la cité d'Aost. Le chemin qui suivait la vallée était coupé de plusieurs ponts; et à deux lieues au delà de Morges était un passage, appelé

Pierre-Coupée, en haut d'un ravin qu'on ne pouvait passer autrement que sur un pont-levis. C'était derrière ce ravin que le commandant de la Thuile s'était retiré avec son monde; et il avait fait couper le pont de la Doire qui était au-dessous. M. de Mauroy envoya le 2 un détachement de quatre cents hommes à la Salle pour tâcher de rétablir ce pont; mais la rivière était si large que cet ouvrage ne pouvait se faire sans le secours des paysans qui étaient de l'autre côté; le voisinage des ennemis leur en imposant, ils n'osèrent se rendre aux instances de M. de Mauroy. Alors il se détermina à marcher à la cité d'Aost par les montagnes qui commençaient à la Salle et s'élevaient par Saint-Nicolas, d'où elles tombaient dans le grand chemin par Saint-Pierre et Sarro. Quoiqu'on ne pût traverser ces montagnes pendant plus de quatre heures que par des sentiers, il résolut de l'entreprendre; mais, au moment où il allait se mettre en chemin, un déserteur des ennemis l'assura que le commandant du détachement des Piémontais venait de recevoir avis, par un exprès, que les dragons de Savoie et un bataillon devaient arriver le même jour à Nus, qui n'était qu'à deux lieues de la cité d'Aost. Peu de moments après, il fut averti qu'un détachement de dragons occupait déjà Saint-Nicolas. Ces nouvelles conformes les unes aux autres l'arrêtèrent; il craignit de s'engager dans les défilés; il considéra d'ailleurs que, quand même il pénétrerait jusqu'à la cité d'Aost[1], il ne pourrait y tenir avec le peu de monde qu'il avait avec lui, cette ville étant située dans un bassin entouré de montagnes, et les ennemis pouvant couper sa communication avec la Savoie par deux avenues, l'une qui venait de la vallée de Lanzo

[1] L'éloignement de Morges à la cité d'Aost était de quatre lieues, chacune de deux heures de chemin, et de Morges au camp de Saint-Maurice, il y avait six lieues de même espèce.

au château de l'Introd, près de Livrogne, l'autre par la vallée de Cogne, débouchant sur la cité d'Aost. Il prit donc le parti de ne pas aller plus avant, et, se contentant d'une somme d'argent qu'il avait fait payer aux habitants de la vallée, il repassa la montagne et se rendit le 4 septembre à Scez, d'où il écrivit à M. le maréchal de Villars pour lui rendre compte de son expédition, en l'assurant qu'elle ne pouvait plus avoir de succès dès que M. le duc de Savoie n'était plus entièrement occupé d'un autre côté, à moins qu'il n'eût avec lui dix bataillons, pour être en état de se poster à la cité d'Aost et d'être maître de tous les débouchés dans la vallée.

Le même motif persuada M. de Medavi que la diversion au Mont-Cenis ne pouvait plus avoir lieu, les ennemis pouvant rentrer en force en Savoie, sur ses derrières, par le col de la Roue, dès que M. le maréchal de Villars n'était plus maître des hauteurs d'Oulx; en conséquence, ayant reçu le 2 les six bataillons que M. de Thoy lui amena de l'armée par le col de la Roue, il quitta le camp de Termignon le 3, afin de mettre ce col devant lui, et se replia jusqu'à Saint-André. Il laissa seulement quatre cents hommes au col et cent à Aussois, une lieue au delà de Modane, pour éclairer le Mont-Cenis. Il garda avec lui les six bataillons de M. de Thoy, en attendant qu'on pût démêler les projets de M. le duc de Savoie; mais des sept escadrons qu'il avait à son camp, il en renvoya trois en Dauphiné et quatre en Tarantaise, où il y en avait déjà douze aux ordres de M. de Mauroy. Ce fut dans ces circonstances que, voyant le système de la guerre changé par la perte d'Exilles et de Fenestrelle, il crut que la connaissance parfaite qu'il avait d'un pays où il avait fait la guerre dans les temps les plus intéressants l'autorisait à faire part à la cour de ses idées sur la défense de la frontière du Dauphiné et sur celle de la Sa-

voie, relativement à la situation des affaires. Ce fut le sujet de la lettre qu'il écrivit à M. de Chamillart, le 3 septembre, à son arrivée au camp de Saint-André.

M. le maréchal de Villars ne resta pas longtemps au camp de Cesanne; le manque de subsistances et la nécessité de mieux couvrir la frontière l'obligèrent à faire une nouvelle marche rétrograde. Le 5, après avoir, comme il l'avait résolu, fait démolir les murailles de Cesanne du côté de la France, il passa le Mont-Genèvre et alla camper à la Vachette, près de Briançon; ce fut de là qu'il détacha encore quelques régiments pour occuper différents postes et renforcer les autres, de sorte que le 9 toutes les troupes se trouvèrent placées sur tous les points pour lesquels on pouvait prendre de l'inquiétude; et, quoique séparées les unes des autres sur un front d'une très-grande étendue, elles étaient à portée de se secourir mutuellement.

Suivant les dispositions générales, il y eut alors en Savoie, tant dans la Maurienne que dans la Tarantaise, dix-huit bataillons et seize escadrons. Ce ne fut plus M. de Medavi qui commanda dans cette province; sa mauvaise santé, qui ne s'était soutenue pendant toute la campagne que par son zèle et son courage, le força à quitter l'armée pour aller aux eaux.

La vallée de Neuvache fut gardée par cinq bataillons aux ordres de M. d'Aubeterre; M. de Montet, avec six bataillons, fut chargé de celle de Cervières, entre le château de Queiras et Briançon; M. de Cadrieu n'eut que trois bataillons à ses ordres dans la vallée de Queiras; M. Dillon, six à Guillestre et trois escadrons à Embrun.

Sept bataillons, aux ordres de M. Le Guerchois, furent placés au camp de Tournoux, pour garder la vallée de Barcelonnette, deux escadrons à Seyne, et trois bataillons avec trois escadrons à Thorame-Haute, où M. d'Artaignan établit son quartier.

Il resta en Provence, sous le commandement de M. de Grignan, treize bataillons et trois escadrons, et M. de Montgeorges n'eut que trois bataillons pour le comté de Nice.

Le gros de l'armée, qui campait à la Vachette, ne fut plus composé que de dix-neuf bataillons et huit escadrons, lesquels cantonnèrent sur les derrières de Briançon. M. le maréchal, espérant que les circonstances feraient peut-être naître une occasion favorable pour reprendre Exilles ou Fenestrelle, avait déjà donné des ordres pour faire venir de Grenoble à Briançon huit pièces de canon de vingt-quatre; mais M. le duc de Savoie, qui décampa le 5 des environs de Balbotet, où était son quartier général, et du col des Valettes, ne s'éloigna point encore assez pour donner moyen d'entreprendre sur aucune des deux places. Suivant les nouvelles qu'on eut de sa disposition, il était à Mantolle avec le gros de l'infanterie piémontaise; les Allemands avaient marché du côté de Pignerol et la cavalerie du côté de Coni. Il laissa près du bourg de Fenestrelle quatre bataillons et fit rétablir la redoute du col de la Fenestre, qu'on avait détruite. Cette disposition n'était pas favorable au dessein de M. le maréchal de Villars; il présuma même que M. le duc de Savoie continuerait de tenir une trentaine de bataillons à portée de soutenir ses deux conquêtes jusqu'à ce que la chute des neiges les mît à l'abri de toute entreprise, ou du moins que l'appareil qui serait nécessaire pour se mettre en état d'agir donnerait à ce prince le temps de faire arriver assez de troupes pour en défendre les approches.

Telle était la situation de M. le maréchal de Villars et telle était la position des quatre-vingt-deux bataillons et des trente-cinq escadrons qui étaient à ses ordres, depuis la mer jusqu'à l'extrémité de la Savoie, lorsque le 9 il reçut l'ordre du roi de faire marcher en Alsace, aussitôt qu'il n'en aurait plus besoin,

un régiment de cavalerie et un de dragons. La position dans laquelle était l'armée de M. le duc de Savoie, qui n'était point séparée, la nouvelle qu'il reçut de l'ordre qu'avait la cavalerie impériale qui était restée dans le Ferrarais, de joindre l'armée, l'éloignement où était celle que la cour demandait pour l'Alsace, où elle ne pouvait arriver qu'à la fin de la campagne, parce qu'elle était à Saint-Maurice et à Scez, enfin le besoin qu'il jugea avoir de toutes ses troupes jusqu'à ce qu'on pût découvrir quelles étaient les vues de M. le duc de Savoie pour le reste de la campagne, l'engagèrent à représenter à la cour la nécessité où il était de retenir cette cavalerie, et elle ne partit point.

Chacun dans sa partie se crut menacé : les nouvelles du côté de la Savoie annoncèrent que le duc de Savoie avait le projet de rentrer dans la Tarantaise et d'y faire hiverner un corps de ses troupes. Déjà le régiment de dragons qu'il avait envoyé dans le val d'Aost s'était avancé jusqu'à Morges, et le reste de la vallée était occupé par de l'infanterie. M. de Thoy était encore à Scez avec les quatre régiments de dragons, les deux de cavalerie et un régiment d'infanterie, que M. de Medavi avait placés dans cette partie ; mais il se tenait prêt à se retirer à Moutiers, où il avait laissé deux bataillons pour conserver les passages de l'Isère. Les ennemis, lors de leur irruption en Savoie, avaient rasé les retranchements de Saint-Maurice, et M. de Thoy jugeait que leur rétablissement coûterait au moins deux mois de travail ; d'ailleurs, quand ils eussent été en état, il n'avait pas assez d'infanterie pour les défendre.

Le duc de Savoie étant encore avec la plus grande partie de son infanterie à portée d'Exilles et de Fenestrelle, on pensa qu'il avait encore des vues sur Briançon, et tout ce que manda M. le maréchal de Villars sur cette place fait connaître

qu'il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût dans un état de défense satisfaisant; il pressa même la cour de faire travailler sans perdre de temps aux cinq redoutes qu'il jugeait nécessaires pour pouvoir la soutenir. M. de Chamarande pensait de même que la situation désavantageuse de cette place ne pouvait être réparée qu'en occupant les hauteurs de la gauche de la Durance par un camp retranché, soutenu de quelques redoutes en maçonnerie, et les hauteurs de la Salette et du Poêle par deux grosses redoutes casematées qui pussent se soutenir par elles-mêmes. Ce mauvais état de Briançon confirma M. le maréchal de Villars dans la nécessité de donner sa principale attention à le couvrir; et, plus persuadé que jamais que la conquête de cette place avait été l'objet de tous les mouvements de M. le duc de Savoie, il chercha de nouveau à persuader à la cour que si elle avait été sauvée, ce n'avait été que par l'extrême diligence de sa marche pour rentrer de la Savoie dans le Dauphiné.

Du côté de la vallée de Barcelonnette, M. Le Guerchois ne prit que peu d'inquiétude des nouvelles qu'il eut de l'arrivée de quatre mille hommes d'infanterie dans la vallée de la Stura, depuis Coni jusqu'au château de Demonte, soutenus par la cavalerie qui était arrivée du côté de Coni; et comme les mêmes nouvelles lui apprirent que les ennemis avaient fait réparer les chemins du col de Tende jusqu'à Saorgio et Breglio, il jugea que si ces dispositions tendaient à quelque entreprise de la part du duc de Savoie, elle regarderait autant le comté de Nice que la vallée de Barcelonnette; mais M. d'Artaignan, qui campait à Thorame-Haute, avec deux bataillons et un régiment de dragons, indépendamment des troupes qui occupaient Colmars, Seyne et Guillaume, pensa qu'il n'y avait point de temps à perdre pour pourvoir à la sûreté du comté de Nice. En conséquence, il fit partir, le 19, de Guillaume et de Colmars, les

deux bataillons qui y étaient, pour se rendre le 20 au Broc, sur le Var; il remplaça ces deux bataillons par un de ceux qu'il avait avec lui au camp de Thorame, et envoya en même temps à Saint-André, près de Castellane, les deux escadrons qui étaient à Seyne pour être à portée de rejoindre celui qui était resté sur le Var, de sorte que M. de Montgeorges eût à sa disposition cinq bataillons et un régiment de dragons, non compris la garnison de Villefranche, qui était d'un bataillon. M. d'Artaignan jugea que ces troupes suffiraient pour donner le temps d'envoyer des secours dans le comté de Nice. M. de Grignan, de son côté, fit avancer à Grasse deux des bataillons qui étaient à Toulon, pour les mettre à portée de passer le Var en cas de besoin. M. d'Artaignan ne se contenta pas de prendre ces précautions pour la défense du comté de Nice; il envoya, le 19, M. de Marsilly, avec un détachement de cinq cents hommes, couper et détruire les ponts de la Tinée, tant à Saint-Étienne qu'à Saint-Sauveur et à Clans, pour fermer tous les passages qui pouvaient porter les ennemis sur Guillaume et Entrevaux. Cette expédition dura quinze jours.

Pendant ce temps, M. le maréchal de Villars alla reconnaître les principaux postes de la tête du Dauphiné; principalement le château de Queiras, Mont-Dauphin et Embrun.

Ce château, quoique fort commandé, lui parut assez bon par les difficultés que présentait le roc, escarpé presque de tous côtés; mais il était entièrement rempli de bâtiments sans aucun souterrain, de sorte que les bombes seules pouvaient le ruiner entièrement.

Il trouva Mont-Dauphin aussi avantageusement placé pour ses fortifications et pour couvrir la frontière, mais malheureusement situé pour la santé de ceux qui l'habitaient, l'air y étant pestiféré. La place n'était pas dans un état satisfaisant,

et on ne pouvait pas la regarder comme entièrement fermée. Il remarqua des endroits qui n'étaient pas, comme on le croyait, inaccessibles; il ordonna d'y travailler et de les escarper.

Quant à Embrun, il jugea impossible d'en faire une bonne place, mais il pensa qu'avec une médiocre dépense on pourrait la mettre en état de faire quelque résistance, étant entre les mains d'un commandant sur qui on pût compter; il représenta à la cour la nécessité d'y faire deux nouveaux ouvrages.

Après avoir visité ces places, M. le maréchal de Villars retourna le 16 à Briançon, et il apprit le 20, non-seulement qu'il était arrivé à l'armée ennemie un renfort de deux bataillons prussiens, mais aussi que la cavalerie impériale restée dans le Ferrarais était revenue dans le Piémont; que M. le duc de Savoie avait marché le 17 vers Saluces avec une partie des troupes qui étaient dans les environs de Fenestrelle et d'Exilles, qu'il avait laissé dix-huit bataillons pour soutenir ces deux places, et qu'il en avait détaché quelques autres pour aller joindre dans la vallée de la Stura sa cavalerie, qui s'était avancée sous Demonte, où elle campait.

M. Le Guerchois, qui, de son côté, avait été averti que les ennemis avaient doublé leurs gardes, surtout aux Barricades, et interdit aux habitants de la vallée de Barcelonnette tout commerce avec Demonte, craignit pour cette vallée, demanda dix bataillons pour occuper avec sûreté le poste de l'Arche, et engagea M. Dillon de le joindre avec les troupes qui étaient sous ses ordres à Guillestre; ce dernier en partit en effet le 19 et se rendit au camp de Tournoux.

Sur l'avis que M. Le Guerchois donna à M. le maréchal de Villars de ses inquiétudes pour la vallée de Barcelonnette et de la marche de M. Dillon, ayant été aussi informé par lui qu'un détachement de deux cents hommes d'infanterie et deux

cents dragons des ennemis s'était avancé, le 19, jusqu'auprès de l'Arche pour reconnaître ce poste, il retira de la vallée des Prez une brigade de quatre bataillons et l'envoya à Crépin, près de Guillestre, pour être à portée de soutenir les dix bataillons qui étaient sous Mont-Dauphin ou à Tournoux, et il fit avancer à Ubaye le régiment de dragons qui était à Embrun, pour être à portée de la vallée de Barcelonnette.

M. le maréchal se rendit lui-même avec quelques officiers généraux, le 21, à Crépin, afin d'être plus près de la même vallée et du château de Queiras, sur lequel il jugeait que les vues des ennemis pouvaient se porter de préférence plutôt que sur le comté de Nice, comme le pensaient la plupart des officiers généraux. Il laissa à M. de Chamarande le commandement des dix-neuf bataillons campés sous Briançon. M. du Montet resta avec six bataillons dans la vallée de Cervières et M. de Cadrieu avec trois dans celle de Queiras.

En faisant cette disposition, M. le maréchal de Villars manda à M. d'Artaignan de s'étendre sur sa droite, pour donner la main au comté de Nice, si les ennemis venaient à prendre cette route. Tous les avis que reçut ce dernier lui firent croire que c'était en effet leur dessein; ils lui apprirent même que leur projet était de marcher par le col de Tende, par Saint-Martin-de-Lantosca et par le Mondovi. Ce fut ce qui l'engagea à se porter de sa personne le 23 à Entrevaux, et à faire partir du camp de Thorame-Haute quatre compagnies du régiment suisse qui était à ses ordres, pour se rendre à Nice[1]; et comme la pluie, qui tomba abondamment, grossit beaucoup les eaux du Var, il craignit qu'elles n'entraînassent le pont qu'on avait

[1] C'étaient les seules compagnies du régiment de Hessy qui pussent entrer dans le comté de Nice; les autres étaient de cantons qui, ayant une alliance avec le duc de Savoie, ne pouvaient pas entrer sur les terres de ce prince.

construit sur cette rivière et que la communication avec le comté de Nice ne fût coupée; il fit en conséquence rassembler des barques pour pouvoir, en cas de besoin, y faire passer des troupes.

M. de Grignan, quoique instruit des mêmes nouvelles que M. d'Artaignan, ayant même appris que M. le duc de Savoie s'était rendu de sa personne, le 19, à Coni, ne prit aucune inquiétude pour le comté de Nice, ni pour la vallée de Barcelonnette. Considérant l'avancement de la saison, et non-seulement la difficulté qu'éprouveraient les ennemis pour rendre praticables les chemins dans le comté de Nice qu'il avait fait rompre, mais aussi la disette des fourrages, qu'il avait pris la précaution de faire consommer ou enlever, l'impossibilité où serait M. le duc de Savoie de se procurer des secours par la mer, la flotte des alliés étant éloignée[1], et ne pouvant revenir sur cette côte qu'en s'exposant aux dangers de la saison, il rassura la cour sur les craintes qu'elle pourrait concevoir des entreprises des ennemis.

M. le maréchal de Villars pensa comme lui; la cour elle-même parut persuadée que ni Monaco, ni Villefranche, ni la conquête du comté de Nice, ni celle du château de Queiras, ni une expédition dans la vallée de Barcelonnette, n'étaient des entreprises auxquelles pussent penser les ennemis dans une saison aussi avancée; elle était dans l'idée qu'ils ne pouvaient avoir assez de supériorité pour se flatter du succès.

On ne fut pas longtemps sans avoir sujet de croire qu'en effet ils abandonnaient toute idée d'entreprise, lorsque, le 26, M. d'Artaignan fut informé par une voie à laquelle il jugea devoir donner confiance, que dès le 22 il était parti du camp de Demonte deux régiments de cavalerie et un de hussards,

[1] La flotte était alors occupée à l'expédition de Port-Mahon.

qui avaient pris le chemin du Milanais, et que M. le duc de Savoie était retourné à Turin; d'ailleurs les neiges commençant à couvrir les montagnes, M. le maréchal de Villars jugea qu'il ne pouvait plus être question d'opérations et que la campagne touchait à sa fin; en conséquence, il retourna à Briançon, dans le dessein d'aller faire une tournée dans la Tarantaise pour engager les ennemis, par son éloignement de la tête du Dauphiné, à séparer leurs troupes. Il partit de Crépin le 26 et alla le même jour au camp du col de Cervières, et le lendemain il se rendit à Briançon. Il n'y séjourna qu'un jour, pendant lequel il donna ses ordres à M. de Chamarande pour faire cantonner dans les villages voisins de Briançon les troupes campées sous cette place. Le 29 il se mit en chemin pour aller en Tarantaise; mais les pluies continuelles ayant fait déborder toutes les rivières, il fut obligé de prendre la route de Grenoble par Bourg-d'Oysans. Il arriva le 1er octobre dans cette place.

Ce fut le même jour que M. de Chamarande, en conséquence de ses ordres, fit entrer les troupes du camp de Briançon dans des cantonnements où elles furent à portée de se rassembler en fort peu de temps. Les autres restèrent dans la position où elles étaient, pour garder les divers passages et débouchés de la frontière, depuis Briançon jusqu'à la mer.

Les premières nouvelles que M. le maréchal de Villars, après son départ, reçut des différents commandants lui apprirent que la cavalerie impériale continuait à défiler vers la Lombardie, et que six bataillons s'étaient embarqués à Turin pour descendre le Pô. Mais son objet principal était de savoir ce que M. le duc de Savoie faisait du côté d'Exilles et de Fenestrelle, afin de pouvoir entreprendre sur l'une de ces deux places, si la position de ses troupes et la saison venaient à le

permettre. Ce que lui manda à ce sujet M. de Chamarande le 11 lui laissa peu d'espérance; il y avait encore alors entre Pignerol et Fenestrelle douze bataillons piémontais, cinq autres entre Exilles et Suse, et l'infanterie allemande occupait encore dans le Piémont des quartiers où elle était à portée de soutenir ces différentes places. D'ailleurs, il paraît que M. de Chamarande et le plus grand nombre des officiers généraux étaient d'avis qu'on ne devait pas songer à entreprendre sur Exilles, à moins qu'on ne fût en état d'employer à cette expédition environ soixante bataillons, qui seraient séparés en quatre corps, l'un de quinze bataillons, pour tomber de la Maurienne, par le petit Mont-Cenis, sur le pas du Vallon et la Touille; le second, de pareille force, pour s'emparer des hauteurs de Saint-Colomban; le troisième, de trois ou quatre bataillons, pour s'avancer par le chemin d'Oulx à Exilles; et le quatrième, de vingt bataillons, tant pour se saisir des hauteurs de l'Argueil, et contenir les ennemis du côté du col de la Fenestre et des Valettes, que pour descendre sur Exilles par la redoute de la Crevasse. Il eût été difficile, dans la situation où l'on se trouvait, de mettre en mouvement pour une telle opération un aussi grand nombre de troupes; et M. de Chamarande fit observer à M. le maréchal de Villars que l'on ne pourrait, tant à cause des vivres que par rapport aux équipages de l'artillerie, commencer à s'ébranler que le 20 du mois[1].

M. le maréchal de Villars voyant que les ennemis étaient encore en force à la tête de la frontière, et présumant qu'ils ne se sépareraient point avant que les neiges eussent fermé les

[1] Les huit pièces de canon que M. le maréchal de Villars avait ordonné de conduire de Grenoble à Briançon ne devaient y arriver qu'à la fin du mois. Il avait fallu faire des affûts, dont on manquait, et ces huit pièces étaient les seules qu'il y eût sur toute la frontière du Dauphiné.

passages, ou qu'il n'eût lui-même séparé ses troupes, abandonna toute idée d'entreprise, et, après avoir visité la Tarantaise, il revint le 18 à Grenoble, pour attendre les ordres de la cour pour la séparation de l'armée et la destination des différents régiments; mais comme le froid était déjà violent, il fit lever le camp de Saint-Maurice le 19 : les dragons qui le composaient prirent des cantonnements dans le pays, en s'étendant jusqu'à Chambéry.

Il ne se passa désormais rien d'intéressant sur toute la frontière depuis la Savoie jusqu'à la mer; et quand même de l'un ou de l'autre côté on aurait eu des projets d'opérations, les pluies qui grossirent toutes les rivières y auraient mis des obstacles insurmontables[1], et ensuite les neiges tombèrent avec une telle abondance, qu'à la fin du mois toutes les communications dans les montagnes furent interrompues.

Enfin M. le maréchal de Villars ayant reçu, dans les derniers jours du mois, l'ordre du roi pour séparer l'armée, il adressa aux officiers généraux commandant les différents corps sur la frontière les siens pour mettre les troupes en marche et se rendre dans les quartiers que la cour leur avait assignés, tant en Dauphiné et en Savoie qu'en Provence, dans l'intérieur du royaume et en Alsace. Il licencia les équipages des vivres et de l'artillerie, et, ayant reçu du roi la permission de ne point rester sur une frontière où il ne peut être question d'opérations pendant l'hiver, il partit de Grenoble le 6 novembre, et ayant pris sa route par le bas Dauphiné, il arriva à Versailles le 15. Le roi ne nomma point de général pour le remplacer pendant l'hiver, les neiges mettant une barrière impénétrable entre les deux armées. Sa majesté jugea devoir partager entre

[1] La crue du Var fut si considérable, que le pont qu'on avait construit sur cette rivière fut emporté.

différents officiers généraux le commandement des troupes qui restèrent sur la frontière. M. de Medavi, qui était revenu des eaux, eut celui de la Savoie et eut pour second M. de Thoy; M. Dillon commanda en Dauphiné, subordonnément à M. de Medavi, dans le cas de mouvements pendant l'hiver. M. d'Artaignan, sous les ordres de M. de Grignan, eut le commandement des troupes qui restèrent en Provence et dans le comté de Nice.

M. le duc de Savoie, de son côté, sépara entièrement son armée dans le courant du mois de novembre. Les troupes allemandes, commandées par M. le comte de Thaun, retournèrent dans le Milanais et dans le Ferrarais, pour vivre à discrétion dans les États du pape et y recommencer les hostilités; l'infanterie du duc de Savoie resta dans le Montferrat; treize bataillons seulement et quinze escadrons furent destinés pour la garde des vallées.

Ce prince continua à donner sa principale attention aux travaux qu'il avait ordonné de faire à Exilles et à Fenestrelle. La conservation de ces conquêtes parut être l'objet qui avait réglé ses dispositions pour l'emplacement de ses quartiers; en effet, ces places l'approchaient du Dauphiné et lui donnaient de grands moyens pour agir dans cette partie, au commencement de la campagne suivante. M. le maréchal de Villars, en arrivant à la cour, se justifia sur la perte de ces deux places, et par la mauvaise conduite du commandant d'Exilles, et par la révolte des officiers de la garnison de Fenestrelle; il chercha en même temps à persuader à la cour que l'avantage que les ennemis pouvaient retirer de cette conquête n'était pas aussi grand qu'on paraissait le croire, surtout en considérant le bonheur qu'il avait eu de faire échouer les vastes projets du duc de Savoie, en l'empêchant, d'un côté, de s'emparer de la

Savoie et de pénétrer jusqu'au Rhône, et, de l'autre, d'avoir, par la célérité de ses mouvements, sauvé Briançon.

Le risque qu'avait couru cette place et le peu de défense qu'elle était en état de faire, l'engagèrent à insister auprès de la cour pour que l'on y fît travailler sans perdre de temps. M. Dillon, auquel était confié le soin de veiller à la sûreté de cette portion de la frontière, représenta de nouveau la nécessité de faire un camp retranché sur la hauteur des Têtes, qui dominait entièrement la ville : il assura que ce camp pourrait être défendu par dix ou douze bataillons, et qu'au besoin il pourrait en contenir vingt; qu'au moyen de cette précaution, la place serait d'un accès pour ainsi dire impossible aux ennemis et dans une entière sûreté, et qu'au contraire, si les ennemis, en prévenant en campagne l'armée du roi, venaient à s'emparer de cette hauteur, il serait difficile de les en chasser et de sauver la place. Un autre avantage que M. Dillon fit apercevoir dans l'établissement de ce camp retranché fut celui de donner au général chargé du commandement de l'armée le moyen de laisser Briançon en sûreté sous la protection de dix ou douze bataillons, et de porter le reste de ses troupes aux autres parties de la frontière que les ennemis pourraient menacer.

Le roi approuva le projet du camp retranché et donna des ordres pour que, pendant l'hiver, on préparât les matériaux nécessaires pour être en état, au mois d'avril, de commencer les travaux. M. d'Artaignan, de soncôté, demanda que l'on achevât les retranchements du Var, que les opérations de la campagne avaient forcé d'interrompre; la cour y consentit et l'autorisa à employer à ces travaux, au lieu de paysans, huit cents soldats des quartiers voisins, auxquels le roi accorda un salaire de cinq sous au delà de leur solde et de leur pain.

M. d'Artaignan établit son quartier à Grasse; mais, étant chargé du commandement du comté de Nice, il alla visiter les postes, et se porta jusqu'à Monaco, Mentone et au pont de Balsirossi. Le prince de Monaco avait fait travailler pendant tout l'été à Mentone, et M. d'Artaignan trouva ce poste en état de n'être point pris sans canon, et il était très-difficile d'y en conduire pour l'attaquer. Le passage de Balsirossi lui parut un poste important; il pouvait être tourné par des hauteurs qui en étaient voisines et par un chemin venant de Vintimiglia au Castelar; mais il les regarda comme impénétrables si elles étaient occupées par deux bataillons. M. le prince de Monaco avait aussi fait travailler à sa capitale; il restait encore quelques ouvrages à faire, pour lesquels il demanda des secours au roi, mais il n'y avait nulle apparence que les ennemis entreprissent jamais d'en faire le siége; on avait à craindre seulement que, si une fois ils se rendaient maîtres du comté de Nice, ils ne profitassent de la facilité qu'ils avaient alors de le bloquer par terre et par mer pour le réduire par le manque de subsistances.

Quant à Villefranche, la cour n'ayant point assigné de fonds pour les réparations qu'il y avait à y faire, il n'était point dans un état de défense satisfaisant.

La mauvaise saison ayant forcé les deux parties de suspendre jusqu'à l'année suivante la guerre dans les Alpes, et le duc de Savoie n'ayant plus besoin de ses alliés pour la sûreté de ses états, les troupes impériales et les autres troupes allemandes s'éloignèrent pour aller de nouveau porter la guerre dans l'État ecclésiastique et y vivre à ses dépens. La prise de Bondeno, dont la garnison, composée de six cents hommes des troupes du pape, se rendit prisonnière, fut leur première expédition; elles s'emparèrent ensuite de Stellata, de Cento, et autres

postes, qui furent abandonnés à leur approche. Elles bloquèrent de nouveau Ferrare, où se trouvèrent enfermés six mille hommes, sans approvisionnements suffisants. Le fort Urbain fut bloqué de même : sa garnison était de trois mille cinq cents hommes. Le reste des troupes impériales et allemandes se répandit dans le Bolonais et la Romagne; le comte de Thaun s'avança jusqu'à Imola, dont il s'empara, menaçant de marcher à Rome, tandis que, d'un autre côté, le prince de Darmstadt venant de Naples s'approcherait de cette ville pour la soumettre, si le pape persistait plus longtemps à se refuser aux demandes que lui faisait l'empereur. En attendant, il tira des contributions exorbitantes de tout l'État ecclésiastique.

Le pape avait fait pendant la campagne des efforts extraordinaires pour se mettre en état de défense. Il avait fait des recrues de tous côtés; le roi même lui avait accordé la permission d'en faire dans le comtat d'Avignon, lesquelles s'embarquèrent dans les ports de Provence. Le nombre de ses troupes fut porté à trente mille hommes, dont sa sainteté donna le commandement à M. le comte de Marsigli; mais ce n'étaient que de nouvelles levées sans consistance, et que les approches des impériaux mettaient en fuite. Le saint-père avait demandé des secours à tous les princes d'Italie, qui devaient être aussi intéressés que lui à former une ligue pour ne pas se laisser opprimer par l'empereur; mais aucun d'eux ne voulut prendre part à cette guerre, quoique les contributions que les troupes impériales avaient déjà exigées d'eux leur fissent assez connaître que la cause du pape était la leur, et que le véritable objet de l'empereur, en agissant hostilement contre les princes d'Italie, était de les forcer à reconnaître les anciennes prétentions de l'empire sur l'Italie. Il n'y eut que les Génois qui armèrent, et qui prirent des mesures pour mettre leur pays

en état de défense. Le pape avait aussi fort sollicité le roi d'entrer dans la ligue en la lui faisant envisager comme un moyen de diversion en faveur de son armée du Dauphiné. Sa majesté s'était même prêtée à entamer une négociation sur cet objet en envoyant M. le maréchal de Tessé dans toutes les cours d'Italie et à Rome; mais elle fut traversée par le marquis de Prié, que l'empereur avait aussi envoyé à Rome, et sa sainteté fut forcée de faire avec sa majesté impériale un accommodement dont les principaux articles furent de reconnaître l'archiduc Charles en qualité de roi, sans désigner de quel royaume, de désarmer et de ne conserver que cinq mille hommes de troupes, dont cinq cents de cavalerie, et enfin d'accorder aux troupes impériales un libre passage à travers ses états, qui seraient évacués lorsqu'il aurait satisfait à ses engagements.

Les succès qu'eurent pendant cette campagne dans les Alpes et en Italie les armes de l'empereur et du duc de Savoie ne furent pas les seuls malheurs qu'éprouvèrent la France et l'Espagne. La flotte anglaise et hollandaise, qui n'avait fait que paraître sur les côtes de Gênes, avait été destinée à de plus grandes opérations que celle du transport des troupes de l'empereur en Catalogne. De Barcelone, elle fit voile vers la Sardaigne, qui fut enlevée à l'Espagne et donnée à l'empereur. De là, l'amiral anglais alla attaquer Port-Mahon, qui fut soumis en un mois. Le royaume de Naples l'était déjà. Il ne resta plus à la monarchie d'Espagne, au delà de la mer, que la Sicile. L'archiduc possédait encore, dans le continent de cette monarchie, la Catalogne et une partie de l'Aragon; mais le duc d'Orléans enleva Tortose, et le chevalier d'Asfeld, Denia et Alicante, dans le royaume de Valence. Ce furent les seuls événements heureux pour le petit-fils de Louis XIV. La France n'éprouva que des revers. De tous côtés ses frontières furent entamées et ses

provinces menacées. Lille perdue ouvrit la porte de celles qui étaient les plus voisines de Paris; Landau, entre les mains de l'empereur, assurait à ce prince l'entrée dans une partie de la basse Alsace, et, en retenant à la rive gauche du Rhin l'armée du roi, mettait à l'abri les états d'Allemagne et ceux de l'empire. La France ne fut pas plus heureuse dans l'entreprise qu'elle fit pour passer en Écosse le fils de Jacques II. La flotte, commandée par le chevalier de Forbin, ne put approcher d'Édimbourg, et les rares talents de ce grand homme de mer ne lui servirent que pour la sauver en la ramenant à Dunkerque.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

La campagne que M. le maréchal de Villars venait de faire en Allemagne et sur le Rhin avait été glorieuse pour les armes du roi et utile pour ses finances. En chassant les impériaux des lignes de Stollhofen et de Bühl, M. le maréchal de Villars s'était ouvert l'entrée de l'empire. Les états voisins des deux bords du Rhin depuis la frontière de la Suisse et depuis celle de l'Alsace jusqu'au Mein et jusqu'à Mayence, le Würtemberg, la Souabe, une partie de la Franconie, avaient subi la loi, et d'immenses contributions avaient payé une partie des frais de la campagne. Les impériaux, poussés d'abord à cinquante lieues au delà des barrières derrière lesquelles ils s'étaient crus en sûreté, et battus partout, firent usage, pour réparer leurs pertes, des renforts qu'ils reçurent au détriment de l'armée de leurs alliés aux Pays-Bas; mais malgré leurs efforts et leur retour sur le Rhin, favorisés par Philipsbourg qu'ils avaient conservé, ils perdirent du terrain. A la gauche du Rhin, leur frontière, portée les années précédentes jusqu'à la Moder, fut reculée jusqu'à la Queich; et à la droite de ce fleuve, leurs premiers remparts établis à Stollhofen et à Bühl furent détruits; la rivière d'Ettlingen devint leur première

barrière. Il eût fallu, pour couronner le succès de cette campagne, se rendre maître de quelqu'une des trois places importantes qui leur servaient de point d'appui, Fribourg, Landau et Philipsbourg; les circonstances ne le permirent pas. M. le maréchal de Villars ne put même, comme il se l'était proposé, prendre des quartiers à la rive droite du Rhin; mais il conserva sur ce fleuve quatre passages qu'il était difficile aux ennemis de lui disputer: ceux de Huningue, de Brisach, de Kehl et celui du Fort-Louis, dont l'ouvrage de Selingen assurait le débouché.

La campagne s'était faite à forces à peu près égales; mais par la qualité des troupes, l'armée du roi avait été supérieure. Il ne resta pour l'hiver en Alsace que trente-six bataillons et quarante-cinq escadrons, qui furent répandus depuis Huningue et Belfort jusqu'aux lignes de la Lauter; les autres troupes prirent leurs quartiers dans la Franche-Comté, la Lorraine et les Évêchés. Ceux des ennemis eurent à la droite du Rhin leur tête à la ligne d'Ettlingen, et s'étendirent d'un côté jusqu'au Mein, de l'autre dans le Würtemberg et la Souabe, à la rive gauche de ce fleuve; la Queich et Landau formèrent leur première ligne derrière, laquelle ils occupèrent les principales villes jusqu'à Mayence. Pendant l'hiver leurs forces s'augmentèrent; dès le mois de février on vit arriver aux villes forestières et dans les environs d'Ulm des régiments que l'empereur avait retirés de son armée d'Italie; et différents princes de l'empire devaient faire de nouveaux efforts pour grossir celle du Rhin. Tout concourut dès ce moment à faire croire que ce serait sur ce fleuve que l'empereur et ses alliés rassembleraient leurs plus grandes forces.

Dès que M. le maréchal de Villars, qui resta tout l'hiver sur la frontière, se vit dans l'impossibilité d'étendre ses quar-

tiers au delà du Rhin, il ne se dissimula point les obstacles qu'il rencontrerait dans les opérations de la campagne, soit pour mettre le siége devant quelque place, soit pour attaquer la ligne d'Ettlingen, soit pour porter la contribution dans l'empire; et, pour mettre le roi en état de former un plan, il expliqua à la cour, dans sa dépêche du 5 février, les embarras de la situation dans laquelle se trouveraient les affaires sur le Rhin, lorsque les ennemis auraient rassemblé toutes leurs forces, et développa ses idées sur l'objet des premiers mouvements qu'il jugeait convenable de faire au commencement de la campagne.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Strasbourg, 5 février 1708[1].

Le baron d'Elcin me mande que les troupes prussiennes qui sont en Italie sont actuellement en marche pour s'approcher des bailliages suisses qui sont au delà des monts, et s'en saisir dès que les troupes du roi entreront dans l'état de Neufchâtel.

Il est bien important de démêler quel peut être l'objet des ennemis pour la campagne prochaine; et pour y parvenir, je compte bien que vous aurez la bonté de m'aider de vos connaissances et des avis que vous avez.

Nous voyons beaucoup de troupes revenues d'Italie. M. le prince Eugène, selon tous les avis, est destiné à commander sur le Rhin avec le duc de Hanovre, apparemment dans le dessein d'y rassembler deux armées.

Tous les avis que l'on a de l'Angleterre sont que milord Marlborough s'est fortement opposé à la proposition d'envoyer des forces considérables en Espagne, malgré les pressantes sollicitations de l'archiduc, lequel, regardant le péril prochain comme le plus grand, estime que l'on ne peut rien faire de plus important que de le mettre en état de soutenir toutes les forces qui lui sont opposées. Il

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2091, n° 79.

peut être que les chefs de nos ennemis raisonnent autrement. Ces chefs sont milord Marlborough, le duc de Hanovre et le prince Eugène. Ces trois hommes veulent peut-être attaquer l'Espagne par la France, persuadés que le mal qu'ils nous feront soumettra l'Espagne, malgré toute la bonne volonté des Espagnols, et tous les efforts qu'ils pourront faire, se contentant de mettre en sûreté Barcelone et les places qu'ils ont le long des côtes.

Si ces gens-là raisonnent ainsi, voyons par où ils peuvent nous attaquer, et avec le plus d'apparence de succès. Je ne croirai jamais que le côté le plus dangereux soit la Flandre. On sera d'abord porté à penser que c'est parce que je n'y suis pas. Je mériterais plus de justice; mais on n'est pas obligé de me la rendre.

Je compte donc le plus grand péril depuis les côtes de Provence jusqu'à Thionville.

Ma raison est que la première conquête des ennemis en Flandre ne décide pas de la guerre, et que s'ils peuvent pénétrer dans l'étendue de pays que je viens de nommer, ils entrent dans le royaume.

Je ne crains plus pour Toulon, quoiqu'ils soient toujours maîtres de la mer, pourvu que l'on ne se laisse pas tromper deux fois sur la nature des embarquements, puisque par là on peut démêler de bonne heure si les ennemis songent à y revenir.

Mais la Savoie, le côté des Suisses, l'entrée par Rheinfeld, d'où l'on peut, par les terres de Berne, marcher vers Neufchâtel, ou, sans camper même sur les terres des Suisses, venir dans un jour de celles de l'empereur autour de Rheinfeld, en Alsace; c'est ce qui serait dangereux.

Je ne crains rien pour le cours du Rhin jusqu'à Philipsbourg; encore moins pour les lignes de la Lauter. Lorsque les ennemis avaient celles de Stollhofen, ils pouvaient toujours nous faire craindre pour le côté du Rhin, puisque, ayant plusieurs ponts de bateaux portatifs, il leur était aisé d'en faire remonter au-dessus de Strasbourg, et dérober un passage pendant que l'armée du roi était vers la Lauter ou le Speyerbach. Présentement nous les voyons venir d'assez loin pour n'avoir plus cet inconvénient à craindre; mais la Suisse partagée d'in-

térêts, les protestants mal disposés, le passage par Rheinfeld, méritent grande attention. Ce pourrait être même ce que l'on appelle *transitus innoxius*.

On n'omettra rien pour être bien informé de l'assemblée de leurs forces, suivant lesquelles sa majesté aura la bonté de proportionner celles qu'elle estimera nécessaire de leur opposer.

Pour le côté de la Moselle, j'y trouve de grands obstacles pour les ennemis. La Sarre étant présentement occupée tout entière, les places de Bitche et Hombourg, très-fortes, nécessitent l'ennemi à venir en droiture de Coblentz, d'où il faudrait qu'il tirât tous ses magasins, n'en pouvant avoir de plus voisins. On le voit arriver de loin, et il me paraît plus aisé de traverser ses desseins de ce côté-là.

Cependant si l'on pouvait encore craindre pour Sarre-Louis, je serais d'avis que l'on fortifiât une hauteur que j'ai marquée au-dessus de Vaudrevange; cela est très-facile, cette hauteur étant inaccessible de trois côtés, et deux petits demi-bastions de terre suffisant pour fermer le front. Moyennant cela, il faut prendre ce petit fort pour investir Sarre-Louis, sans cela Sarre-Louis est bloqué en arrivant, et fort difficile à secourir. C'est une dépense très-médiocre pour peu que l'on pût craindre que l'ennemi en voulût à cette place, à quoi je vois très-peu d'apparence.

Ce qui est assurément le plus important, c'est une juste distribution des troupes du roi. Cette distribution ne peut être réglée que sur une connaissance bien exacte de celle des ennemis.

Commençons donc par examiner les forces qu'ils peuvent avoir en Italie. Nous voyons que de l'armée qu'ils avaient lorsqu'ils ont marché à Toulon il s'est fait un détachement de près de sept mille hommes embarqués; on a dit d'abord pour la Sardaigne, cela peut retomber en Catalogne; mais enfin voilà sept mille hommes de moins. Outre cela, voilà toutes les troupes de Hesse, estimées dix mille hommes, les Palatins et plusieurs régiments de l'empereur, revenus fort ruinés, entre autres les deux de Guido-Stahremberg, qui devraient faire cinq mille hommes et ne sont pas revenus à cinq cents.

Vous pouvez donc savoir bien précisément ce qui est resté à M. le duc de Savoie, et sur cela régler le nombre de troupes que le roi voudra lui opposer; après cela, pousser ce que vous en croirez avoir de trop en Dauphiné, vers Huningue, pour se porter diligemment où le besoin l'exigera.

Je viens présentement, monsieur, aux contributions. Il faut examiner tout ce qui est possible pour les rétablir; mais je suis obligé de commencer par vous faire observer que les forces des ennemis ont été augmentées l'année dernière, depuis le 5 août, de plus de douze mille hommes, que tout cela est demeuré placé de proche en proche, les plus éloignées à quinze ou vingt lieues de leurs lignes ou retranchements; qu'à ce nombre de troupes s'est joint toutes celles de Hesse revenues d'Italie véritablement assez ruinées; mais elles seront bientôt rétablies; plusieurs régiments de l'empereur, qui ne seront pas si facilement réparés; les troupes palatines, mais plus éloignées. Vous savez, monsieur, que quand j'ai eu l'honneur de prendre congé de vous, le retour desdites troupes était encore douteux, et je n'ai eu l'honneur de vous en mander la certitude que de Besançon.

Depuis la séparation de l'armée, il reste en Alsace cinquante-six bataillons et quarante-cinq escadrons, sur quoi ceux d'Enghien et de Noailles sont faibles ainsi que ceux du Royal-Comtois, Rozière, Roussille, Turbilly, Casteja et Sars.

Vous voyez, monsieur, que les proportions ne nous permettent pas de grandes vues. Si dans la fin de l'hiver les ennemis s'affaiblissent par éloigner quelques troupes, je ferai l'impossible pour entreprendre sur les lignes d'Ettlingen en leur donnant d'abord de l'inquiétude par le côté de Hornberg.

Si sa majesté veut nous rendre supérieurs aux ennemis, pas même d'un nombre considérable, mais que nous puissions compter sur six ou sept mille hommes plus qu'eux, j'attaquerai leurs lignes, où l'on verra l'usage que l'on peut faire de la proposition de M. de Regemorte, d'inonder Landau en soixante jours. J'ai eu l'honneur de vous en

parler avant mon départ, et je vous enverrai son projet fort étendu, si vous le désirez.

J'espère dans peu pouvoir vous informer, aussi précisément qu'il sera possible, vu les divers nombres des contingents de l'empire, de ce que nous pouvons compter de troupes aux ennemis depuis Coblentz jusqu'à Constance; sur quoi sa majesté voudra bien m'honorer de ses ordres. On hasardera tout ce qu'elle croira convenable à ses intérêts, puisqu'elle seule peut connaître les divers temps de contenir ses forces ou de les commettre.

Le dessein sur Fribourg nous aplanissait bien des difficultés, malgré l'augmentation de troupes des ennemis. Présentement nous ne pouvons avoir que deux objets pour pénétrer dans le pays : ou forcer les lignes d'Ettlingen, ou le passage de Hornberg. Voici trois années consécutives que nous les chassons de leurs lignes ou retranchements : la première de celles de Weissembourg, la seconde de celles de Drusenheim, Haguenau et Lauterbourg, et la troisième de celles de Stollhofen.

De manière que présentement les ennemis sont si attentifs que dès que je suis arrivé en Alsace toutes leurs troupes ont marché, et, comme vous le verrez, monsieur, par la lettre que je reçois dans ce moment de M. de Pery, celles qui s'étaient avancées pour fortifier leurs postes y sont encore.

Nous ne sommes donc point assez forts pour pouvoir nous flatter d'emporter lesdites lignes, tant par le nombre de troupes qui les défendent que par la vigilance des ennemis.

Il y a le côté de Hornberg; je me flatterais d'y forcer leurs retranchements en partageant leurs troupes par une vive alarme aux lignes d'Ettlingen; mais voici les supputations que je dois faire :

Je pars de Strasbourg avec infanterie, cavalerie et quelques pièces de canon. La première journée, j'arrive à Offenbourg : il y a quatre lieues; la seconde, à Biberach, autant; la troisième, près de Hornberg, la même distance. J'espérerais forcer leurs retranchements la quatrième et la cinquième, à Donaueschingen, pour étendre les contri-

butions. Il faut pousser des partis dans le pays, et attendre leur retour; ainsi, monsieur, je ne pourrais revenir que le quatorzième jour vers Offenbourg. Il serait très-dangereux que les ennemis, dont les forces sont considérables, sortant de leurs lignes d'Ettlingen, ne vinssent me fermer le retour vers Hasslach, dans les défilés de la vallée de la Kinzig, d'autant que partant d'Ettlingen ils peuvent, par la vallée d'Oberkirch et de Zell, me couper très-aisément, et j'exposerais certainement les troupes du roi.

Vous me direz : Ne pouvez-vous point tenir à hauteur d'Offenbourg avec le gros de vos troupes? Il est vrai, mais je ne pourrai en faire un assez gros détachement pour qu'il soit sûr d'emporter le poste de Hornberg, pénétrer jusqu'à Donaueschingen, et y séjourner quatre ou cinq jours.

Enfin, monsieur, tout cela roule sur le nombre de troupes. Il est certainement fort supérieur de la part des ennemis. J'attends d'un moment à l'autre un homme qui est allé visiter tous leurs quartiers, tant des nouvelles venues d'Italie que de celles qui étaient déjà établies.

Vous voyez donc, monsieur, que nous ne sommes pas présentement assez forts pour tenter les grandes aventures. Il faudra tâcher de pénétrer par des partis médiocres, et j'espère que nous en pourrons pousser dans le Würtemberg, et l'obliger à quelques contributions. Mais cela est très-différent de forcer des lignes et d'entrer en force dans un pays ennemi, où jusqu'à présent les moindres partis n'auraient pu marcher par les débordements continuels des grandes et petites rivières.

Si vous me mettez en force dans le commencement de la campagne, je ferai tout ce qui sera humainement possible. Il est vrai que l'ennemi nous verra arriver; mais on l'inquiétera par tant d'endroits que peut-être pourra-t-on réussir par quelques-uns. Suivant leurs dispositions, l'on verra ce qui sera praticable.

On doit commencer à parler de l'ouverture de la campagne. Je crois, monsieur, devoir, comme l'année dernière, dès le 15 mai, pour

épargner les fourrages au roi, faire camper la plupart de la cavalerie qui sera à mes ordres derrière la Kinzig, et commencer à herber dans les belles prairies que nous avons vers Willstett.

La cavalerie que vous m'enverrez de Comté pourra pareillement passer le Rhin à Brisach, épargner au roi des fourrages, et voir les dispositions des ennemis; agir ensuite suivant leurs forces, et tâcher de vivre à leurs dépens, ou vers le Speyerbach, ou au delà du Rhin vers Rastadt. Cela ne s'appelle pas de grands objets; mais peut-être en sera-ce un assez grand de rompre les projets des ennemis. Tout dépend de leurs forces et de celles que le roi voudra bien me donner ou pour attaquer ou pour défendre.

M. de la Houssaye m'a apporté un état des contributions établies, tant au delà du Rhin, depuis Rheinfeld jusqu'à Rastadt, qu'au delà de la Lauter jusqu'à Mayence. Il m'a dit qu'elles étaient plus fortes que du temps de M. de Lagrange, lorsque nous avions Fribourg et les places du Rhin; cependant, j'en trouve plusieurs trop faibles. Nous verrons s'il y a quelque inconvénient de les augmenter. Le seul est de voir les ennemis augmenter, par représailles, celles qu'ils tirent des Évêchés de Metz et de Verdun.

Voici, monsieur, une longue lettre; mais l'on ne saurait trop promptement avoir l'honneur de vous informer de tout ce que l'on peut imaginer sur le cours de la campagne. Vous rectifierez mes faibles raisonnements, et je vous supplie, comme j'ai l'honneur de vous le mander, de m'aider de vos vues et des avis que vous recevrez des forces et des desseins des ennemis.

J'aurais pu vous renvoyer le courrier dès hier, mais M. de la Houssaye a voulu que le sieur Hogger, qui est ici, pût recevoir ses lettres d'aujourd'hui, pour avoir l'honneur de vous écrire précisément sur ce que vous lui mandez de l'état actuel de ses fonds.

J'ajoute encore, monsieur, aux présentes dépêches, la copie de la lettre que je reçois dans ce moment de M. le marquis de Puysieulx, par laquelle vous verrez qu'il me prie de ne point faire revenir encore 6 février 1708.

les troupes qui ont été avancées. Mais le petit billet du sieur Pelletier d'Huningue me fait espérer que tout cela finira plus heureusement que ne comptait M. de Puysieulx.

La cour ne s'expliqua pas alors sur le plan qu'elle avait à former pour les opérations de la campagne; elle était dans ce moment occupée d'une expédition dont le succès devait porter le coup le plus sensible aux puissances maritimes, et influer essentiellement sur le système général de l'Europe. On préparait à Dunkerque une escadre pour transporter en Écosse le roi d'Angleterre Jacques III, et on se flattait que l'arrivée de ce prince dans le royaume de ses pères, où les grands et les peuples l'appelaient, opérerait une diversion capable de bouleverser l'Angleterre. Mais la France n'était point à la fin de ses malheurs. La flotte approcha sans obstacle les côtes d'Écosse; personne ne parut aux signaux convenus, et la flotte, après une tentative vaine, rentra à Dunkerque.

Cette expédition manquée, il fallut songer aux moyens de soutenir la guerre sur toutes les frontières, et de résister à des ennemis dont les forces et l'éloignement pour la paix augmentaient chaque jour. En attendant qu'il plût au roi de faire connaître ses intentions sur ce qui concernait la frontière du Rhin, M. le maréchal de Villars n'eut à s'occuper que des approvisionnements pour la campagne suivante, des travaux pour perfectionner les lignes de la Lauter, et des moyens d'être exactement instruit des mouvements des ennemis de l'autre côté du Rhin et de l'arrivée des renforts qui devaient grossir leur armée.

Ce fut aussi le moment dont il profita pour faire raser l'ouvrage couronné de Haguenau. Le roi, sur ses représentations, s'était déterminé à la destruction des fortifications de cette

ville. Cette opération éprouva des contradictions appuyées sur le sentiment de M. de Turenne, qui trouvait en effet de grands avantages à mettre Haguenau en état de défense; mais M. le maréchal de Villars fit connaître la différence de la situation dans laquelle se trouvait la frontière depuis que M. de Turenne y avait fait la guerre. Alors la France ne possédait ni Strasbourg ni le Fort-Louis; Phaltzbourg n'était qu'un château qui ne pouvait contenir que cent hommes; Lauterbourg n'était pas non plus au pouvoir du roi, quoique M. de Turenne eût commencé à le faire fortifier. Il est vrai que le roi était maître de Philipsbourg; mais la place la plus prochaine était Thionville, et la distance de l'une à l'autre de ces places exigeait qu'il y eût dans la basse Alsace un poste qui donnât quelque communication du royaume avec Philipsbourg et Vieux-Brisach. Suivant le système de M. le maréchal de Villars, l'état de la frontière étant changé, il regardait Haguenau comme un poste entièrement inutile, en supposant l'armée du roi supérieure à celle des ennemis, et tout à fait nuisible dans le cas d'infériorité, quinze bataillons n'étant pas suffisants pour le défendre. Quant à Saverne, son avis fut que, depuis qu'il en avait fait relever les murailles, les troupes pouvaient y être en sûreté tant qu'on occuperait les lignes de la Lauter, et qu'il suffirait d'y tenir une compagnie franche; mais que c'était à Phaltzbourg qu'il convenait de placer les entrepôts de subsistances.

Les nouvelles que M. le maréchal de Villars eut successivement dans le cours de l'hiver des mouvements des ennemis furent assez incertaines; mais elles ne laissèrent aucun doute sur l'arrivée, tant en Souabe que dans les villes forestières et à Fribourg, des régiments que l'empereur avait fait passer de son armée d'Italie en Allemagne. Les uns de ces régiments

étaient de troupes autrichiennes, les autres des troupes palatines et hessoises. Il était aussi revenu de Hongrie en Franconie deux régiments de Mayence et de Bamberg. Toutes ces troupes étaient destinées à renforcer l'armée du Rhin. On apprit aussi qu'indépendamment des cinq mille dragons qui faisaient déjà partie de cette armée, les alliés étaient en négociation avec le roi Auguste pour engager ce prince à leur fournir six mille chevaux des dix mille qu'il avait encore sur pied. Enfin tout concourut à faire croire que le dessein des ennemis était d'avoir sur le Rhin deux armées dont l'une opérerait sur ce fleuve, l'autre sur la Sarre et la Moselle; que cette dernière commencerait ses opérations par le siége de Hombourg, afin de s'avancer ensuite en Lorraine et chercher à porter la guerre en Champagne.

Ce fut dans le moment où M. le maréchal de Villars eut plus de motifs que jamais d'ajouter foi à ces nouvelles, c'est-à-dire le 18 avril, qu'il reçut ordre de la cour de faire marcher vers Luxembourg les quinze meilleurs bataillons et autant d'escadrons des troupes qui étaient en Alsace. Ils devaient être remplacés par treize bataillons seulement et quatorze escadrons qui avaient hiverné en Franche-Comté. Mais parmi ces troupes, plusieurs régiments étaient de nouvelle levée, et par cette disposition l'armée du Rhin allait éprouver une diminution non-seulement dans le nombre, mais aussi dans la qualité des troupes destinées à la composer; c'est sur quoi M. le maréchal de Villars fit au roi les représentations contenues dans la lettre suivante.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Je reçus avant-hier les ordres de votre majesté pour mettre en marche les meilleures troupes de cette frontière, ce qui sera exécuté bien exactement et avec un entier secret. Toutes celles des ennemis

sont déjà en mouvement, ainsi que votre majesté peut le voir par des lettres que j'envoie à M. de Chamillart. Les régiments qui viennent de Comté les presseront encore; ainsi, dans le même temps que les frontières des ennemis seront fortifiées de troupes, celles de votre majesté se trouveront fort faibles par l'éloignement de ce qui marche vers Metz et Luxembourg. Strasbourg, 20 avril 1708[1].

Il est de ma fidélité d'avoir l'honneur de lui représenter que la ligne de la Lauter ne peut être soutenue avec le peu de troupes qui restent en Alsace, et j'ose la supplier de vouloir bien considérer que la dernière campagne votre majesté ne m'ayant donné aucun ordre d'agir, et songeant seulement que son armée pourrait subsister vers Spire, cette armée était composée de cinquante bataillons et de cent douze escadrons. Je supplie votre majesté de vouloir bien considérer aussi de combien de troupes l'armée des ennemis a été fortifiée sur la fin de la dernière campagne, combien il est revenu de troupes d'Italie cet hiver: l'on prétend encore que l'on a acheté trois mille chevaux du roi Auguste. En vérité, sire, je manquerais à mon devoir si je n'avais pas l'honneur de représenter à votre majesté en quel péril elle laisse une frontière d'autant plus importante que, si les ennemis pouvaient la pénétrer, il n'y a pas loin en Lorraine, où assurément votre majesté trouverait beaucoup d'ennemis.

C'est avec une véritable douleur que je me trouve forcé d'exposer à votre majesté ce qu'elle peut craindre de ces côtés-ci. Jamais les armées de l'empereur n'ont été si nombreuses. Elles doivent être commandées, si nous en croyons tous les avis, par le duc de Hanovre et le prince Eugène.

Le côté de Rheinfeld mérite aussi grande attention. Je crois bien que votre majesté a des sûretés de la part des Suisses; il n'y a qu'à voir si elles sont bien solides. Mais quand on pourrait être tranquille pour le haut Rhin, la ligne de la Lauter est en grand péril avec le petit nombre de troupes que je me trouverai à la fin du mois, vu le

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2091. n° 234.

grand nombre de celles que les ennemis assemblent dans l'empire, et lesquelles sont presque toutes en marche présentement.

J'ai été assez heureux, sire, pour mettre en bon état la plus importante frontière de votre royaume, que j'ai trouvée ouverte de tous côtés; si on l'abandonne, en deux mois les ennemis se feront une ouverture pour pénétrer en Lorraine, où les farines ne leur manqueraient pas.

Quelque persuadé que fût M. le maréchal de Villars du danger auquel l'Alsace allait être exposée, il commença dès le 20 à mettre en mouvement les troupes qu'il avait ordre de faire sortir de cette province; celles de Franche-Comté étaient déjà en marche, mais elles ne pouvaient toutes être rendues que les 11, 12 et 13 du mois de mai sur les lignes de la Lauter. C'est ce qui lui donna l'occasion de faire à la cour de nouvelles représentations; mais, sur sa première dépêche, le roi s'était déterminé à envoyer contre-ordre à deux régiments d'infanterie et trois de cavalerie. M. le maréchal de Villars le reçut le 29. Comme ces troupes n'étaient point encore en marche, il les mit en mouvement le lendemain pour se porter sur la Lauter, au lieu de prendre le chemin du pays Messin. Cette nouvelle disposition fut d'autant plus favorable qu'on annonçait déjà que les ennemis s'assemblaient entre Bruchsal et Philipsbourg et que les bateaux pour jeter un pont sur le Rhin étaient rassemblés sous cette place.

Mais désormais M. le maréchal de Villars devait cesser de prendre un intérêt personnel aux affaires du Rhin. Tandis qu'il s'occupait de pourvoir au salut de cette frontière, la cour faisait, dans le plus grand secret, des dispositions pour l'en retirer et le transporter sur la frontière du Dauphiné. L'électeur de Bavière devait céder à monseigneur le duc de Bour-

gogne le commandement de l'armée de Flandre et être chargé de celui du Rhin, ayant M. le maréchal de Berwick sous ses ordres. Le peu de conciliation qu'il y avait eu entre l'électeur et M. le maréchal de Villars pendant les campagnes en Bavière ne permit pas à la cour de leur faire partager de nouveau une même besogne.

M. le maréchal de Villars ne fut instruit que le 30 avril de cette nouvelle disposition, et ce ne fut pas sans chagrin qu'il se vit destiné à aller commander dans un pays dont il n'avait aucune connaissance et à quitter une frontière qu'il avait pris soin de mettre en défense, et dont personne mieux que lui ne connaissait le fort et le faible. Il obéit, et demanda seulement au roi la permission de se rendre auprès de sa majesté avant d'aller se mettre à la tête de sa nouvelle armée et de ne point attendre à Strasbourg M. le maréchal de Berwick, ainsi qu'il en avait eu l'ordre; le roi y consentit, et il se mit en chemin pour Versailles le 9 du mois de mai, laissant le commandement à M. le comte du Bourg, qui le conserva jusqu'à l'arrivée de M. le maréchal de Berwick. Ce général était revenu d'Espagne, où, l'année précédente, il avait remporté à Almanza la victoire la plus complète sur l'armée des alliés commandée par lord Galloway. L'électeur était encore en Flandre.

Ce prince, avant de se rendre à sa nouvelle destination et ignorant encore celle de M. le maréchal de Villars, fit remettre au roi un mémoire pour demander les ordres et les décisions de sa majesté, tant sur la forme du service dans l'armée qu'il devait commander, relativement à M. le maréchal de Villars et aux troupes françaises, que sur ses intérêts personnels. On trouvera au rang des pièces ce mémoire ainsi que les réponses du roi à chacun des articles, et la lettre que lui écrivit sa majesté en les lui envoyant.

Pendant qu'on était occupé à la cour des dispositions relatives aux généraux et à l'assemblée des troupes qui devaient composer l'armée, il n'y eut d'autre mouvement sur la frontière que celui des troupes que la cour avait ordonné à M. le maréchal de Villars de faire passer dans le Luxembourg, et de celles qui vinrent de Franche-Comté pour les remplacer, ou de l'intérieur du royaume et du Dauphiné pour former l'armée. Les ennemis, de leur côté, étaient en mouvement pour se rassembler dans la vallée du Rhin, et, de toutes parts, on eut avis que leurs troupes, qui avaient hiverné dans la Souabe, la Franconie, la Bavière et sur le bas Rhin, étaient en marche pour se rendre sur le Necker et s'approcher de Philipsbourg. On eut aussi de nouveaux avis du projet qu'avaient formé les alliés de partager leurs forces et d'agir sur la Moselle et la Sarre en même temps que sur le Rhin. On n'avait encore pris à Versailles, dans les premiers jours du mois de mai, aucune résolution sur les opérations de la campagne. Il paraît seulement que M. le maréchal de Villars, ayant été consulté, fut d'avis d'assembler au plus tôt l'armée entre Drusenheim et le Fort-Louis, mais que M. le maréchal de Berwick fut d'un sentiment différent; c'est ce qu'il expliqua dans le mémoire qu'il adressa à la cour, le 8 mai.

Mémoire de M. le maréchal de Berwick. 8 mai 1708 [1].

M. l'électeur de Bavière souhaite que je me rende le 14 à Metz. Il me paraît que non-seulement ce voyage serait inutile, mais qu'il conviendrait au bien du service que je me rendisse en toute diligence à Strasbourg pour y prendre quelques connaissances du pays, y préparer et disposer toutes choses, afin qu'à l'arrivée de son altesse électorale l'on puisse faire l'ouverture de la campagne.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2091, n° 286.

Comme je ne vois aucun avantage ni utilité en assemblant l'armée entre Drusenheim et Beinheim, et que notre passage du Rhin au Fort-Louis pourrait être empêché par les ennemis, il me paraît que le parti le plus sûr et le plus solide serait d'assembler l'armée derrière la Kinzig, puisqu'alors le Rhin est passé, et qu'on peut sans embarras marcher en avant, laissant un corps suffisant pour garder les lignes de Lauterbourg.

Rien ne serait mieux que de tâcher à forcer les lignes d'Ettlingen; mais, après les avoir forcées, je crois que l'on ne peut se déterminer à marcher plus en avant jusqu'à ce que l'on ait vu le parti que prendront les ennemis, car s'ils se retiraient derrière le Necker pour couvrir l'Allemagne et nous empêcher d'y étendre la contribution, en ce cas l'on pourrait sans rien craindre s'avancer sur eux; mais s'ils se retiraient auprès de Philipsbourg, je doute qu'il soit prudent de s'avancer à Heilbronn, parce que les ennemis ont deux partis à prendre qui nous embarrasseraient fort : le premier, de venir se poster entre Heilbronn et Ettlingen; par là, non-seulement ils nous ôteraient toute communication avec la France, mais ils nous en barreraient le retour, ou nous obligeraient à forcer le passage en les attaquant postés à notre grand désavantage. Le second parti que les ennemis pourraient prendre serait de se porter avec toutes leurs forces sur nos lignes de Lauterbourg, lesquelles, quelque bonnes qu'elles soient, courraient risque d'être forcées, vu que nous serions trop éloignés pour y pouvoir arriver à temps; cela supposé, les ennemis se portant dans le voisinage de Strasbourg, ils nous obligeront à revenir en toute diligence pour couvrir le reste de l'Alsace, et il se trouvera qu'ils nous auront fait le mal que nous prétendions leur faire.

Il me paraît absolument nécessaire de faire fournir de l'avoine à la cavalerie pendant les premiers vingt jours de la campagne, ainsi que le propose son altesse électorale.

En attendant les ordres de la cour, M. le comte du Bourg ayant été informé que les ennemis assemblaient près de Vil-

lingen et Rothweil un corps assez considérable, qui devait descendre sur Fribourg pour y camper, envoya à Vieux-Brisach quatre escadrons, et arrêta dans les environs de Colmar quelques-unes des troupes qui arrivaient de Franche-Comté. Il eut aussi avis que quelques régiments d'infanterie du cercle de Souabe étaient campés à Dachsland; mais il ne prit aucune inquiétude pour cette partie, jugeant la basse Alsace et les lignes de la Lauter suffisamment garnies de troupes; le nombre de celles qui occupaient des quartiers depuis les environs de Strasbourg jusqu'à Weissembourg et Lauterbourg était de quarante-sept bataillons et quarante-cinq escadrons. M. le comte du Bourg fit en même temps une nouvelle disposition relativement à Saverne, où l'on avait déposé beaucoup de canons et de munitions. Ayant reconnu que la citadelle, à laquelle M. le maréchal de Villars avait fait travailler depuis longtemps, n'était pas en état de défense, parce que les faces de plusieurs bastions étaient éboulées, il fit transporter au haut Bar, qui n'en était éloigné que d'une demi-lieue, les effets les plus précieux et ne laissa dans la citadelle que trois pièces de canon de fer et les munitions nécessaires.

M. le maréchal de Berwick, qui arriva à Strasbourg le 16, approuva les dispositions de M. le comte du Bourg, ainsi que le projet qu'il avait formé de faire camper à la rive droite du Rhin, sous Kehl, un corps de cavalerie autant pour ménager les fourrages de l'Alsace en faisant vivre ce corps d'herbe et d'avoine, que pour éclairer le pays et être prêt à se porter partout où les circonstances pourraient l'exiger. On n'employa point à la formation de ce corps la cavalerie qui était en basse Alsace, laquelle était destinée à soutenir les lignes de la Lauter; il fut composé des régiments qui arrivaient du pays Messin et de la Franche-Comté. Le 17, il passa le Rhin, et campa

sous le canon du fort de Kehl; il fut composé de dix-neuf escadrons et commandé par M. le marquis de Vivans.

Les premières nouvelles que M. le maréchal de Berwick eut en arrivant à Strasbourg confirmèrent celles qui avaient déjà annoncé que les ennemis devaient former deux armées, l'une pour la Moselle, qui serait commandée par le prince Eugène, et composée des troupes de Saxe, de Lunebourg, des Danois, des Hessois, des Westphaliens et des Palatins, au nombre de quarante-six bataillons et soixante escadrons; l'autre pour le Rhin, sous les ordres du duc de Hanovre, composée de vingt-quatre bataillons et trente escadrons des troupes de Franconie, de Souabe, de Würtemberg, de Würtzbourg, du Cercle du haut Rhin, des contingents de Saxe et de Mayence, et de quatre régiments impériaux, indépendamment des nouvelles troupes que l'électeur de Saxe devait fournir. Ces nouvelles parurent mériter d'autant plus de confiance, qu'en même temps on fut informé que plusieurs régiments étaient partis des environs de Philipsbourg le 15, et avaient pris le chemin de Coblentz, et que les munitionnaires avaient ordre d'assembler dans cette dernière ville les voitures nécessaires pour le service de l'armée.

Ce fut d'après ces dispositions de la part des ennemis que M. le maréchal de Berwick jugea qu'il convenait de faire celles qui regardaient l'armée du roi; mais toutes les troupes qui devaient la composer et les caissons des vivres ne pouvant être rendus en Alsace que du 27 au 30 du mois de mai, d'ailleurs l'électeur n'étant point encore arrivé, il attendit pour faire part à la cour de ses idées le moment où il pourrait concerter avec ce prince le plan des opérations.

L'électeur arriva à Strasbourg le 21, et prit aussitôt la résolution de faire marcher vers Hombourg un corps de quinze

bataillons et vingt escadrons sous les ordres de M. Saint-Fremont, et d'envoyer ordre à neuf bataillons qui venaient du pays Messin en Alsace, de s'arrêter à Bouquenom pour passer ensuite ou sur la Moselle ou en Alsace, suivant ce qu'exigeraient les circonstances. Quant aux autres dispositions que fit l'électeur et aux motifs qui les déterminèrent, on les trouvera développés dans la lettre qu'il écrivit au roi le 23, et dans celle de M. le maréchal de Berwick.

Lettre de l'électeur de Bavière au roi.

Strasbourg, 23 mai 1708[1].

Sire, j'arrivai ici avant-hier, et j'ai tardé à rendre compte à votre majesté de l'état des choses jusqu'à ce que j'aie eu des nouvelles assez positives des ennemis. A présent, on me confirme de tous côtés qu'ils forment une armée pour la Moselle, et ce qui doit mettre ce dessein hors de doute est que les troupes qui doivent composer cette armée-là sont actuellement en marche, comme votre majesté le verra par tous les avis que M. le maréchal de Berwick a eus depuis qu'il est ici, particulièrement les derniers par M. de Broglie, qu'il a reçus ce matin, et lesquels il envoie à votre majesté; sur quoi j'ai résolu d'envoyer un corps de quinze bataillons et de vingt escadrons, sous les ordres du lieutenant général M. de Saint-Fremont, du côté de Hombourg, qui est l'endroit où les ennemis pourraient avoir dessein de commencer leurs opérations, car de là ils auraient des facilités à se porter sur la Sarre comme sur la Moselle; et comme votre majesté sera déjà informée que cette place est éboulée en deux endroits, cela pourrait aussi donner plus d'envie aux ennemis de l'attaquer. Ce corps ne suffit pas si les ennemis y marchent en force; mais comme il leur faut encore quelque temps pour les assembler, ce corps, commandé par M. de Saint-Fremont, leur fera paraître une tête qui suffira à les contenir, pendant que je ferai les mouvements le long du Rhin dont je vais rendre compte à votre majesté. Je ne pourrai

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2091, n° 353.

marcher que le 29 ou 30 de ce mois, à cause que les chevaux de l'artillerie et des vivres ne seront ici que vers ce temps-là, et que toutes les troupes ne seront arrivées que le 27, sans compter les dernières qui viennent de Flandre et qui arriveront encore plus tard.

Le corps actuellement campé de l'autre côté du Rhin au fort de Kehl descendra le long de ce fleuve; le reste passera au Fort-Louis, et toute l'armée sera assemblée à Stollhofen. Les bateaux suivront l'armée pour faire un pont à Münchhausen, quand l'armée sera campée à Rastadt, d'où nous serons à portée de reconnaître les lignes et de repasser le Rhin à Münchhausen, soit pour se porter en avant vers la petite Hollande ou pour donner la main au corps de M. de Saint-Fremont, si les ennemis se portaient en force de ce côté-là. Ce qui me paraît de certain est que, pendant le temps que nous ferons les mouvements que j'ai l'honneur de marquer à votre majesté, nous verrons clair sur les desseins des ennemis et la distribution qu'ils feront de leurs forces, et par cette disposition d'ouverture de campagne, je me mets à portée de tout, et donne le temps à votre majesté de me pouvoir donner ses ordres.

Cependant j'ose supplier votre majesté de vouloir faire réflexion que si les ennemis donnaient lieu de pouvoir attaquer leurs lignes, ou bien si par notre approche en force ils n'osaient les défendre, ce serait une chose bien chagrinante si je ne pouvais en profiter par rapport à la diversion que les ennemis cherchent à faire du côté de la Sarre ou de la Moselle, et dès qu'on prend le parti de ne point tenter le passage des lignes d'Ettlingen ou de se porter en avant vers la Petite-Hollande ou le Speyerbach, mais celui de porter toutes les forces de cette armée pour s'opposer à celle des ennemis de la Moselle, ne laissant du côté du Rhin qu'un corps suffisant pour la défense de la ligne de la Lauter, on se met sur la défensive pour toute la campagne.

L'armée que le prince Eugène doit commander sur la Sarre ou la Moselle est composée d'une partie des troupes que l'on comptait de l'armée de Flandre, puisque les troupes de Hesse, de Hanovre et de

Saxe en sont, sans compter celles de Münster et les palatines qu'on mettait en doute. Cela étant, votre majesté aura la bonté de considérer si, pouvant espérer une opération offensive du côté de l'Allemagne, elle ne trouvera pas plus de son service de faire marcher aussi quelques troupes de son armée en Flandre pour former celle qui se doit opposer au prince Eugène.

Il est vrai que si les ennemis quittent leurs lignes d'Ettlingen de gré ou de force, à moins qu'ils y soient battus, se mettant sous Philipsbourg, l'on ne pourra pas s'établir à Heilbronn; mais pourtant je pourrais me porter assez en avant pour faire des contributions, presser les Cercles et m'établir de manière que si quelque succès ou autres raisons obligeaient les ennemis de s'éloigner de Philipsbourg, votre majesté pourrait espérer une glorieuse et avantageuse fin de campagne de ce côté-ci.

Je me trouve aussi obligé de dire à votre majesté que, selon les mémoires que lui envoie M. le maréchal de Berwick, elle verra que, prenant l'armée que les ennemis se disposent à envoyer sur la Moselle avec celle qu'ils auront au Rhin, celle de votre majesté ne sera pas supérieure en forces, d'autant plus que les bataillons qui viennent d'Italie sont faibles; ce que j'ai vu moi-même hier de ceux qui sont ici, et selon l'état des inspecteurs.

Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi.

Strasbourg, 23 mai 1708[1].

Sire, n'y ayant plus lieu de douter, par toutes les nouvelles qui nous arrivent de tous côtés, que le gros de l'armée ennemie descend le Rhin vers Mayence, où même l'on prétend que le prince Eugène est déjà arrivé, son altesse électorale de Bavière a jugé à propos de détacher M. de Saint-Fremont avec quinze bataillons et vingt escadrons pour se porter du côté de Hombourg et observer la marche des ennemis, soit qu'ils aient dessein de venir sur Hombourg, qui n'est point présentement en bon état à cause de quelques éboulements survenus, soit qu'ils se portent vers la Moselle et la Sarre; ceci n'est

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2091, n° 355.

qu'une première disposition, et si le corps ennemi opposé à M. de Saint-Fremont se trouve être une véritable armée, son altesse électorale lui enverra encore davantage de troupes et pourrait peut-être même y aller en personne. En attendant elle a formé son plan pour l'ouverture de la campagne sur le Rhin, à savoir d'assembler son armée en deux corps sous Kehl et sous le Fort-Louis, lesquels se joindront, le 30 ou le 31 de ce mois, à Stollhofen, pour de là s'avancer à Rastadt, où elle établira un pont auprès de Münchhausen, afin d'avoir communication avec les lignes de la Lauter; de Rastadt elle reconnaîtra les lignes d'Ettlingen, afin de les attaquer s'il est possible. Si cela ne se trouve pas praticable, son intention est de repasser le Rhin sur son pont et d'aller camper à la Petite-Hollande pour empêcher le corps que les ennemis ont laissé à la garde de leurs lignes de passer le Rhin. L'armée profitera des fourrages abondants qui se trouvent entre la Lauter et le Speyerbach.

Votre majesté doit compter que les forces ennemies sur le Rhin sont du moins égales aux vôtres, car, outre que leurs bataillons sont plus nombreux, ils ont eu une augmentation considérable, à savoir des troupes de Hesse, des palatines, des Saxons et de quelques régiments impériaux. Quoi qu'il en soit, nous avons cru que, voyant les ennemis déterminés à se porter sur la Moselle, l'on ne pouvait se dispenser d'y envoyer aussi un corps, d'autant que, depuis l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne jusqu'en Alsace, il n'y a sur nos frontières aucunes troupes pour s'opposer ou faire tête aux ennemis, lesquels ont certainement des projets offensifs de ce côté-là; c'est même sur ce principe que plusieurs avis nous assurent que le général Thungen a ordre de ne rien risquer pour la défense des lignes d'Ettlingen, mais de se retirer sous Philipsbourg, en cas que l'armée de votre majesté se prépare tout de bon à attaquer les susdites lignes, d'autant qu'il est évident que, les ennemis restant sous Philipsbourg, nous ne pouvons marcher en avant du côté de Heilbronn, par la raison que notre communication avec la France serait impraticable, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre majesté à Marly.

Cela étant, il me paraît de la dernière importance d'avoir grande attention à l'armée que les ennemis veulent former sur la Moselle, et cela ne se peut qu'en leur opposant des forces suffisantes. Votre majesté résoudra si l'armée de Flandre n'enverra point quelque détachement joindre celui que son altesse électorale va faire partir d'ici.

Votre majesté me donnera aussi ses ordres, si je dois marcher sur la Moselle, en cas que son altesse électorale s'y porte, ou si je dois rester sur le Rhin.

Le corps détaché sous les ordres de M. de Saint-Fremont se mit en marche le 23, et, par une nouvelle disposition de l'électeur, il fut composé de quatorze bataillons et de vingt-trois escadrons. Le 24, un détachement de huit cents chevaux se porta à Offenbourg. Les nouvelles qu'on y apprit confirmèrent la marche d'une partie de l'armée des ennemis vers la Moselle et de la prochaine arrivée du duc de Hanovre, pour commander celle qui devait rester sur le Rhin. Tous les déserteurs assurèrent que la ligne d'Ettlingen était en état de défense, la droite et la gauche fermées par de bons retranchements fraisés et palissadés, le centre couvert par un bois dans lequel les ennemis avaient fait un abatis large de trois cents pas et soutenu dans toute sa longueur par un parapet.

Lorsque le roi avait fait ses dispositions pour la distribution de ses différentes armées, sa majesté avait eu en vue d'être supérieur, tant en Flandre qu'en Allemagne, et elle n'avait point prévu que ses ennemis songeraient à se mettre en offensive sur la Moselle. Son objet avait été de mettre ses généraux en état d'entrer dans leur pays sans trouver de résistance; mais, ne pouvant plus douter que leur projet ne fût d'opérer une diversion sur la frontière du pays Messin et de la Lorraine, elle se vit forcée de changer ses dispositions. Elle approuva le

parti qu'avait pris l'électeur de détacher un corps vers la Moselle, et le dessein où était ce prince de porter le reste de l'armée sur Stollhofen et Rastadt pour agir ensuite suivant ce que pourraient exiger les manœuvres des ennemis, soit d'entrer dans la ligne d'Ettlingen, s'ils venaient à l'abandonner pour fortifier leur armée de la Moselle, ou de s'en emparer de vive force, s'ils en confiaient la garde à un petit corps de troupes, et d'envoyer ensuite des partis dans l'empire pour établir des contributions, soit de repasser le Rhin à Münchhausen pour se porter à la Petite-Hollande, ou pour soutenir le corps de M. de Saint-Fremont. En même temps, le roi, prévoyant que les ennemis pourraient chercher à se rendre supérieurs sur la Moselle, manda à monseigneur le duc de Bourgogne de donner une attention particulière à cette partie, de détacher de l'armée de Flandre, lorsque les circonstances l'exigeraient, un corps à peu près égal à celui que les ennemis avaient retenu pour former l'armée de la Moselle, et qui auparavant avait été destiné à joindre celle des Anglais et des Hollandais aux Pays-Bas; sa majesté prévit aussi le cas où la supériorité de l'armée des ennemis sur la Moselle obligerait l'électeur à y marcher en personne avec la plus considérable partie des troupes, et il laissa à ce prince la liberté de confier le commandement sur le Rhin, ou à M. le maréchal de Berwick, ou à M. le comte du Bourg, suivant ce qu'il jugerait le plus avantageux pour le bien du service.

Le moment de se déterminer sur cet objet arriva bientôt. L'électeur ayant été de toutes parts informé que le gros des troupes des ennemis était en pleine marche par Creutznach, et que les Hessois avaient passé le Rhin à Rheinfeld, son altesse électorale ne douta plus que ce ne fût sur la Moselle que dût se former leur principale armée, et elle résolut, en conséquence,

de joindre elle-même M. de Saint-Fremont, et de mener avec elle M. le maréchal de Berwick, en laissant sur le Rhin M. le comte du Bourg avec trente bataillons et autant d'escadrons. En attendant, elle jugea n'avoir pas un moment à perdre pour former sur la Sarre un corps capable de s'opposer aux desseins des ennemis s'ils venaient à remonter la Moselle, ou pour les suivre s'ils marchaient vers la Flandre. En conséquence, ce prince envoya ordre non-seulement aux neuf bataillons qui étaient restés dans les environs de Bouquenom et à quelques autres régiments d'infanterie, mais aussi à vingt-neuf escadrons qui n'étaient point encore entrés en Alsace, de joindre M. de Saint-Fremont, et à cet officier d'aller se poster à Saint-Jean-de-Sarrebrück, avec tout son corps, qui devait, par ce renfort, être de trente-six bataillons et cinquante-deux escadrons. M. de Saint-Fremont reçut cet ordre le 28 au camp de Hornbach, où il arriva ce jour-là après avoir campé la veille à Bitche avec son premier détachement. Le 29 il alla à Hombourg, y séjourna un jour, et se rendit en deux marches à Felckling, peu loin de Saint-Jean-de-Sarrebrück, pour y attendre le reste de ses troupes, qui y arrivèrent le 2 du mois de juin, conduites par M. de Lée.

Pendant ce temps, l'électeur et M. le maréchal de Berwick exécutèrent les mouvements qu'ils avaient projetés. Les troupes campées à Kehl marchèrent le 29 à Bischofsheim, et le 31 à Lichtenau, où arriva aussi le reste des troupes destinées à former l'armée. Elle se trouva alors composée de trente et un bataillons et quatre-vingt-deux escadrons, indépendamment de neuf bataillons et six escadrons qui restèrent dans les lignes de la Lauter, sous les ordres de M. de Pery.

Les ennemis, de leur côté, ne laissèrent dans leur ligne d'Ettlingen qu'environ vingt-cinq bataillons et trente esca-

drons de troupes de Souabe, de Franconie et de Würtemberg, sous le commandement du général Thungen, en attendant l'arrivée du duc de Hanovre. Tout le reste de leurs troupes marchait vers la Moselle; les unes passaient le Rhin à Mayence, les autres sur le pont volant de Rheinfeld et sur celui de Coblentz, et l'on sut par M. de Saint-Fremont que leur rendez-vous général était Castelaun.

Ce fut tout ce qu'on apprit de plus certain sur leurs mouvements; quant à leurs projets, on jugea qu'ils pouvaient regarder Trèves, Hombourg ou Sarre-Louis. M. de Saint-Fremont fit ses dispositions pour être en état de s'opposer à toutes ces entreprises, et il résolut de rester au camp de Felkling jusqu'à ce que, par le premier mouvement qu'ils feraient en partant de Castelaun, il pût juger de l'objet qu'ils avaient en vue. En prenant leur marche par leur droite, ce ne pouvait être que pour se porter sur la Moselle à Trarbach, et s'avancer ensuite sur Trèves, ou gagner la Flandre; en marchant par leur gauche par Simmeren, Kirn et Lichtenberg, c'était la direction de Hombourg; en prenant la route intermédiaire, Sarre-Louis se trouvait menacé. Telles furent les conjectures de M. de Saint-Fremont, qui fit partir le 3 un bataillon et cent cinquante chevaux de son camp pour fortifier la garnison de Hombourg et pour donner au commandant de ce poste le moyen d'envoyer des partis vers Kilberg et Kussel. Quant au dessein que les ennemis pourraient avoir sur Hombourg, M. de Saint-Fremont assura qu'il était assez fort pour s'y opposer et les combattre avec avantage. Leurs vues sur Sarre-Louis lui parurent ne devoir mériter aucune attention; à l'égard de Trèves, il résolut, si les ennemis y marchaient, de se porter à la rive gauche de la Sarre, vis-à-vis du pont de Consarbrück, et, s'ils venaient à être supérieurs à un certain point,

de se retirer dans le poste de Sierck pour couvrir Thionville; mais il parut ne point craindre d'être forcé à un mouvement rétrograde; et ne voyant encore ni à Coblentz, ni à Rheinfeld, ni à Kayserslautern, aucun approvisionnement pour la subsistance d'une armée qui aurait à agir dans le Hundsrück et sur la Moselle et la Sarre, il jugea que le véritable objet des ennemis était de passer la première de ces rivières à Trarbach, et d'aller joindre l'armée des alliés aux Pays-Bas. M. le maréchal de Berwick fut d'un sentiment différent: il fit observer à la cour que les ennemis, assemblant une armée sur la Moselle, ne pouvaient pas avoir seulement en vue une diversion pour garantir d'une attaque leur ligne d'Ettlingen, puisqu'en se tenant ensemble, derrière ou à portée de cette ligne, ils l'auraient mise à l'abri de toute insulte; mais qu'on devait croire que leurs démarches tendaient à l'exécution d'un grand projet concerté avec le duc de Marlborough et le duc de Hanovre. D'après ces idées il fut d'avis de donner la principale attention au côté de la Moselle, et de ne pas songer à attaquer la ligne d'Ettlingen: c'est ce qu'il expliqua plus particulièrement dans une lettre qu'il écrivit à M. le duc de Vendôme, qui était à l'armée de Flandre; on la rapportera au rang des pièces pour mieux faire connaître les principes sur lesquels ce général appuyait son système pour les opérations de la campagne.

L'électeur pensait comme M. le maréchal de Berwick, et les nouvelles qui chaque jour confirmèrent, non-seulement la marche du plus grand nombre des troupes des ennemis vers la Moselle, excepté celles des cercles de Franconie, de Souabe, du duc de Würtemberg et de quelques régiments impériaux, mais aussi les dispositions qui se faisaient à Coblentz pour la subsistance de l'armée, l'engagèrent à ne plus différer d'aller prendre lui-même la conduite des affaires dans cette partie,

en y menant un nouveau renfort qui lui donnât une entière supériorité. Enfin, informé le 4 juin de l'arrivée de la tête de l'armée ennemie à Castelaun, son altesse électorale décampa de Lichtenau le 5, et, après avoir repassé le Rhin, mena l'armée à Haguenau. Le même jour, M. le comte du Bourg prit la route de la Lauter, et alla camper à Seltz, d'où le lendemain il entra dans la ligne de la Lauter. Les troupes qui restèrent sous ses ordres pour la sûreté de cette barrière furent au nombre de trente bataillons et de trente-sept escadrons.

Le projet de l'électeur était de remettre, le 6, en marche celles qui devaient le suivre sur la Moselle; mais les inondations causées par les pluies continuelles avaient tellement retardé la marche du 5, qu'elles ne purent décamper de Haguenau que le 7, pour aller à Bouquenom. L'électeur et M. le maréchal de Berwick, pour joindre plus tôt M. de Saint-Fremont, partirent le 6. Ils prirent la route de Phaltzbourg, et arrivèrent à Bouquenom le 7. Ils allèrent le 8 à Sarguemines, et se rendirent le 9 à Felckling, où campait M. de Saint-Fremont. Les troupes qui les suivaient, sous les ordres de M. d'Hautefort, arrivèrent le 8 et le 9 à Bouquenom et à Sarralbe. Il fut question de s'avancer sur la Brems, pour s'approcher de la basse Sarre et être plus à portée d'éclairer la Moselle; mais l'électeur et M. le maréchal de Berwick ayant été reconnaître le pays, le trouvèrent entièrement dépourvu de moyens de faire subsister la cavalerie. Ils se bornèrent à porter dans la plaine de Sarre-Louis toute l'infanterie de M. de Saint-Fremont, et à faire passer la Sarre aux cinquante-sept escadrons qui étaient à son camp, pour les faire camper à Siersberg, à une lieue au-dessous de Sarre-Louis, où le pays était plus abondant en fourrages. Quant aux troupes que conduisait M. d'Hautefort, ils résolurent de les laisser à Sarralbe et à Bouquenom, jusqu'à

ce qu'on pût distinguer quel était le véritable projet des ennemis. L'avis de M. de Saint-Fremont fut de s'avancer jusqu'à Kirn, dans l'espoir que ce mouvement pourrait contraindre les ennemis à se rejeter ou sur Coblentz ou sur Mayence; il estimait d'ailleurs qu'on y serait également à portée de se rapprocher de la basse Sarre ou de reprendre le chemin de la basse Alsace par Hombourg, Bitche, et Reichshoffen, pour gagner Weissembourg et les lignes de la Lauter; mais l'électeur et M. le maréchal de Berwick ne virent point les choses sous le même point de vue que M. de Saint-Fremont. L'éloignement où l'on était de Kirn, la crainte d'être obligés de revenir sur leurs pas pour avoir du pain, et de laisser pendant ce temps aux ennemis de l'avance vers le Rhin, ne leur permirent pas d'adopter l'idée de cet officier.

Mais tandis que l'électeur et M. le maréchal de Berwick délibéraient sur les dispositions qu'ils avaient à faire tant pour soutenir la Moselle et la Sarre que pour être en état de donner la main à la Flandre et au Rhin, M. de Saint-Fremont eut nouvelle que les troupes palatines qui avaient été destinées pour l'armée de la Moselle, et qui avaient déjà dépassé Bingen, retournaient sur leurs pas pour faire partie de l'armée du Rhin; on apprit, d'un autre côté, par M. le comte du Bourg, qu'un autre corps de troupes palatines qui, depuis le commencement de la campagne, était resté campé sous Manheim, remontait le Rhin vers Philipsbourg. On estima la force de ces deux corps à sept bataillons et à onze escadrons. M. le comte du Bourg, qui se regardait déjà comme inférieur aux ennemis, demanda un renfort et proposa à M. le maréchal de Berwick de détacher de Bouquenom quelques troupes pour les faire passer à Ingweiler, où elles seraient en dépôt et à portée de se rendre en deux marches dans la ligne de la

Lauter, ou de retourner dans le même espace de temps à Bouquenom. L'électeur y consentit, et le 13 sept bataillons et six escadrons des troupes campées près de ce dernier endroit se mirent en marche sous la conduite de M. de Vieuxpont. Elles arrivèrent le lendemain à Ingweiler; et M. le comte du Bourg, ayant été informé alors que le duc de Hanovre était arrivé la veille à Ettlingen, qu'il faisait rétablir le pont de Philipsbourg, et qu'il se préparait à faire un mouvement, demanda à M. le maréchal de Berwick la permission de faire avancer M. de Vieuxpont jusqu'à Werth, d'où il pourrait en une marche le joindre derrière la ligne de la Lauter; mais ce mouvement n'eut point lieu.

On n'avait point encore de connaissances certaines de la force de l'armée du duc de Hanovre; on savait seulement que sa cavalerie était de cinquante-six escadrons, et on estimait son infanterie à trente-cinq ou quarante bataillons. M. le comte du Bourg n'avait que vingt-huit bataillons et trente-trois escadrons, non compris les troupes qui venaient d'arriver à Ingweiler. Son projet avait été de se porter en avant de la Lauter pour vivre des fourrages qui étaient entre cette rivière et la Queich; mais la supériorité des ennemis en cavalerie ne le lui permit pas. Il se borna à faire ses dispositions pour défendre la ligne de la Lauter, et soutenir la redoute de Motheren et celle de Münchhausen. Cette dernière était un poste important pour empêcher les ennemis d'y jeter un pont, pour prendre la ligne à revers. Il résolut donc, lorsqu'il verrait le duc de Hanovre déterminé pour le côté de la Lauter, de laisser à M. de Pery dix bataillons avec quelque cavalerie pour la défense de cette rivière, et de remonter le Rhin avec le reste de ses troupes, non-seulement pour soutenir Selingen, mais aussi pour éclairer le pays au-dessus du Fort-Louis, où les ennemis

pourraient jeter un pont à la faveur des îles qui étaient au-dessus de Drusenheim.

En rendant compte à M. le maréchal de Berwick de ses dispositions, M. le comte du Bourg, quoique inférieur aux ennemis, parut ne point prendre d'inquiétude sur ce qu'ils pourraient tenter, tant que le duc de Hanovre n'aurait à faire agir que les troupes destinées à rester sous ses ordres; mais il représenta qu'il courrait les plus grands risques, si le prince Eugène, dérobant quelques marches, venait à se porter rapidement, soit par Kayserslautern, soit par Creutznach, sur Landau. Il fit observer à cette occasion que l'armée placée à Sarre-Louis n'était pas dans une position avantageuse, non-seulement pour devancer les ennemis en Alsace, mais aussi pour entretenir une prompte communication de la Moselle avec le Rhin, dans un moment où celle des nouvelles et des ordres journaliers devenait importante; il indiqua Bouquenom ou Sarguemines comme les points les plus capables de remplir ces objets.

L'électeur et M. le maréchal de Berwick ne pensèrent pas de même; tous les fourrages des environs du camp de M. de Saint-Fremont se trouvant consommés, ils firent, le 18, le mouvement projeté pour porter la plus grande partie des troupes sur Sarre-Louis. Vingt-huit bataillons et quarante-six escadrons campèrent ce jour-là près de cette place; douze bataillons et onze escadrons avec l'artillerie allèrent à Forbach, afin de subsister plus facilement, et quarante-deux escadrons restèrent à Sarguemines. Par cette disposition, ces trois corps, formant quarante bataillons et quatre-vingt-dix-neuf escadrons, pouvaient être rassemblés en douze heures de temps, indépendamment des sept bataillons et six escadrons qui étaient à Ingweiler et qui pouvaient, en quatre marches, se rendre à Sarre-Louis.

Les ennemis continuaient à s'assembler dans les environs de Castelaun; mais il s'en fallait de beaucoup qu'ils y fussent en force. Suivant un état qui parvint à M. le maréchal de Berwick, il n'était encore arrivé, le 16, que vingt-deux bataillons et douze escadrons, et l'on eut sujet de croire qu'ils n'étaient pas encore au moment d'agir, lorsqu'on apprit que le prince Eugène, après une entrevue qu'il avait eue à Francfort avec le duc de Hanovre, s'était rendu aux eaux de Schlangenbad, près de Mayence, où il se trouvait encore. On eut d'ailleurs des avis auxquels M. le maréchal de Berwick jugea devoir donner confiance, suivant lesquels les généraux des ennemis attendaient pour entrer en action que toutes leurs troupes et leur artillerie fussent arrivées et que leur concert avec le duc de Marlborough fût bien établi; on assura même que le duc de Hanovre n'était plus à l'armée campée derrière la ligne d'Ettlingen et qu'il était retourné à Heidelberg; mais en même temps on fut informé que toutes leurs dispositions tendaient aux siéges de Hombourg et de Bitche; qu'ils n'attendaient, pour s'avancer sur la première de ces places, que l'arrivée de l'artillerie et des munitions à Coblentz; qu'alors le prince Eugène se mettrait en mouvement avec toute son armée et conduirait avec lui cette artillerie; qu'en même temps le duc de Hanovre passerait le Rhin, partie à Philipsbourg, partie au pont qu'il devait faire à Lussheim au-dessus de cette place, pour prendre ensuite une position qui le rendît maître des gorges de Lemberg et d'Anveiler pour communiquer avec M. le prince Eugène tandis qu'il ferait le siége de Hombourg. Ce qui contribua à faire ajouter foi à ces différentes nouvelles fut celle de la marche des troupes palatines restées sur le Rhin, que l'on apprit s'être acheminées vers la Moselle.

Ce fut le 19 et le 20 que M. le maréchal de Berwick fut

de Hombourg et de Deux-Ponts le confirmèrent dans le système qu'il avait adopté, et le mirent en état d'assurer le roi qu'il garantirait et Hombourg et les lignes de la Lauter, et que, si M. le prince Eugène se portait sur la Sarre, il y arriverait, de son côté, assez tôt pour l'empêcher de passer cette rivière. Il chercha aussi à rassurer M. le comte du Bourg, dont les craintes sur les marches dérobées du prince Eugène pour joindre le duc de Hanovre et attaquer les lignes de la Lauter ou le fort de Selingen lui parurent peu fondées; il lui fit observer que tant que le corps que les ennemis avaient à Castelaun y resterait, on ne devait point craindre de le voir arriver d'un jour à l'autre sur les lignes parce que, soit pour s'approcher de Kayserslautern, soit pour gagner les derrières par Neustadt et Landau, ce corps devait passer la Nahe, et que, s'il était une fois à la droite de cette rivière, M. de Saint-Fremont, devenant inutile sur la Sarre, pourrait joindre l'armée et alors l'armée s'étendre par sa droite pour être à portée de donner la main à l'Alsace avant que le prince Eugène pût arriver aux lignes. Il manda en même temps à M. le comte du Bourg que l'armée de la Moselle n'était point assujettie à rester immobile près de Hombourg; mais, qu'étant destinée à faire tête aux ennemis dans toute l'étendue du pays depuis cette rivière jusqu'au Rhin, la principale attention de ses généraux était de ne se laisser prévenir dans aucun point par des forces supérieures et, dans toutes les circonstances, de disposer les troupes de manière à pouvoir, avec des forces suffisantes, arrêter les ennemis, et de donner au reste de l'armée le temps d'arriver; qu'en conséquence, il pouvait être certain que, quelques feintes et mouvements que pût faire le prince Eugène, l'Alsace recevrait un renfort considérable avant que ce général fût à portée d'attaquer les lignes de la Lauter.

Il était difficile de démêler quels pouvaient être les motifs de la lenteur avec laquelle s'assemblaient les troupes de l'armée du prince Eugène et ceux du retard de l'arrivée de ce prince à la tête de son armée. On était encore dans cette incertitude le 30, lorsqu'on eut avis que, le 22, il s'était rendu à Coblentz et que, le 28, toutes les troupes du camp de Castelaun et les Palatins, au lieu de s'avancer dans le Hundsrück, avaient pris le chemin de Coblentz, d'où un détachement des troupes campées sous cette place s'était porté à Alken pour y jeter un pont sur la Moselle. Ces nouvelles, confirmées de toutes parts, éclairèrent l'électeur et M. le maréchal de Berwick sur les projets des ennemis. Ils jugèrent que ce mouvement et l'établissement d'un pont à Alken ne pouvaient avoir d'autre objet qu'une marche vers les Pays-Bas, et la jonction de l'armée du prince Eugène avec celle du duc de Marlborough. L'électeur eut même un motif particulier de le croire, étant informé par des correspondants affidés aux Pays-Bas que le duc de Marlborough venait de faire avec les entrepreneurs de son armée un marché pour une augmentation de deux cents voitures dans les équipages des vivres.

Il était important de ne pas laisser prendre de l'avance à M. le prince Eugène, qui pouvait, en peu de marches, gagner la basse Meuse par les derrières du pays de Luxembourg; mais, en même temps, il était à craindre que le mouvement qu'il venait de faire ne fût qu'une feinte pour engager l'électeur à s'éloigner de Hombourg et pour tomber ensuite sur cette place. Pour ne point se mettre dans le cas d'être prévenus en Flandre ou surpris à Hombourg, son altesse électorale et M. le maréchal de Berwick prirent le parti de se rapprocher de la Sarre et de se mettre en état de passer la haute Moselle pour s'allonger vers la Flandre, mais en laissant à portée de Hom-

bourg un corps capable de s'opposer aux premières démarches que pourraient faire les ennemis pour s'emparer de cette place.

En conséquence, la majeure partie des troupes campées à Bliescastel marchèrent avec l'électeur et M. le maréchal de Berwick le 1er juillet à Saint-Jean-de-Sarrebrück; M. d'Imecourt resta avec huit bataillons et trente-cinq escadrons sur la Bliese, et eut ordre de ne point quitter son poste jusqu'à ce qu'on eût confirmation de la marche des ennemis. Le 2, les troupes qui avaient marché avec l'électeur à Saint-Jean-de-Sarrebrück allèrent camper à Forbach; l'électeur et M. le maréchal de Berwick se rendirent à Sarre-Louis; M. de Saint-Fremont, avec la plus considérable portion du corps qui était sous son commandement à Sarre-Louis, passa la Sarre le 1er juillet et alla camper à Siersberg, et le 2, il poussa jusque sur le bord de la Moselle, vis-à-vis de Remich, où il jeta un pont. Il laissa sous Sarre-Louis, suivant l'ordre qu'il en reçut de l'électeur, son artillerie, les gardes espagnoles et la cavalerie de Bavière.

En arrivant à Sarre-Louis, son altesse électorale eut nouvelle que les ennemis avaient achevé le 30 juin de passer la Moselle, partie à Coblentz, partie à Alken, et qu'ils prenaient la route des Pays-Bas, une de leurs colonnes passant par Andernach, où la tête était déjà arrivée, l'autre par l'Eyfeld. D'après cet avis, l'électeur et M. le maréchal de Berwick firent marcher, le 3, M. de Saint-Fremont avec dix-sept bataillons et vingt-six escadrons de Remich à Luxembourg pour continuer ensuite sa marche par le plus court chemin sur Namur en observant celle des ennemis. L'ordre fut en même temps envoyé au reste des troupes de se rendre à Remich pour y passer la Moselle et suivre M. de Saint-Fremont. L'électeur et M. le maréchal de Berwick y arrivèrent le 4 avec la plus grande partie des

troupes. M. d'Hautefort, qui était le plus éloigné, ne joignit que le 6 avec les dix bataillons et trois escadrons qui étaient sous ses ordres; M. d'Imecourt resta à Neuheisel sur la Bliese avec huit bataillons et seize escadrons pour être à portée de donner, en cas de besoin, du secours à M. le comte du Bourg, auquel M. le duc de Hanovre paraissait être fort supérieur.

Les troupes qui s'étaient rassemblées au pont de Remich se mirent successivement en marche par division : la première, composée d'infanterie, sous la conduite de M. de Lée, partit le 5; la seconde, le 6, sous le commandement de M. de la Châtre; la troisième, le 7. Ces trois divisions et le corps de M. de Saint-Fremont composèrent ensemble trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons.

M. le maréchal de Berwick marcha avec la troisième division, et se sépara de l'électeur pour aller servir à l'armée de Flandre. C'était là que devaient se porter les grands coups; monseigneur le duc de Bourgogne venait d'emporter Gand, Bruges, Damm, et voulait reprendre toute la Flandre espagnole. On ne pouvait plus douter que les alliés ne fussent déterminés à tout entreprendre pour arrêter ses progrès et pour avoir une supériorité capable de le combattre avec avantage. Il n'était pas à présumer, dans ces circonstances, que le côté du Rhin produisît des événements aussi intéressants que l'électeur, en se chargeant du commandement de l'armée qui devait agir dans cette partie, s'en était flatté. Ce prince avait prévu la situation dans laquelle il se trouvait, et, regardant comme peu convenable à son caractère de rester à la tête de la plus faible armée que le roi eût en campagne, il avait témoigné le désir de passer aussi en Flandre; mais ayant fait connaître que son intention n'était pas d'être soumis à mon-

seigneur le duc de Bourgogne, et ayant demandé qu'il plût au roi d'envoyer le mot par écrit pour toute la campagne, et que ce mot fût rendu par ce prince aux troupes de la droite et par lui à celles de la gauche, ainsi que l'empereur en avait usé en Hongrie avec l'électeur son père et le duc de Lorraine, le roi ne trouva point cette condition convenable, et lui manda que, ne pouvant lui donner l'égalité dans le commandement avec monseigneur le duc de Bourgogne, il était plus à propos pour ses propres intérêts de ne point s'éloigner de l'Allemagne; que c'était la besogne de M. le maréchal de Berwick de mener des secours en Flandre, et que son altesse électorale retenant avec elle trente-cinq escadrons et cinq ou six bataillons pour les joindre à ce qui était resté sous les ordres de M. le comte du Bourg en Alsace, toutes ces troupes réunies formeraient une armée suffisante pour opérer, et dont le commandement serait plus conforme à sa dignité que les fonctions qu'il pourrait faire en Flandre, où tout devait agir par les ordres supérieurs de M. le duc de Bourgogne. Le roi, en lui expliquant ses intentions sur cet objet, lui fit observer que les troupes que commandait le duc de Hanovre étaient non-seulement les plus médiocres de l'Allemagne, mais aussi en nombre à peine suffisant pour garder les lignes et les places des bords du Rhin; que, par cette raison, rien ne l'empêcherait de s'avancer sur le Speyerbach, et d'attendre dans un pays abondant le mois de septembre, époque à laquelle il serait possible de diminuer l'armée de Flandre pour renforcer celle du Rhin et la mettre en état de faire quelque entreprise ou du moins de prendre des quartiers d'hiver aux dépens des ennemis.

Ce ne fut que d'après les intentions du roi expliquées dans la lettre qu'on vient de rapporter que l'électeur se détermina à laisser partir M. le maréchal de Berwick et à rester avec une

poignée de monde jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de regagner l'Alsace. En effet, après le départ de la dernière division des troupes qui marchèrent en Flandre, et sans y comprendre celles qui restèrent aux ordres de M. d'Imecourt, son altesse électorale n'eut avec elle que le bataillon d'artillerie attaché à l'équipage de son armée et les seules troupes bavaroises, qui ne consistaient qu'en cinq bataillons et vingt escadrons dont faisaient partie les deux compagnies des gardes wallonnes à la solde du roi d'Espagne; mais après la réunion de toutes ces troupes à celles qui étaient en Alsace, l'armée devait être composée de quarante-deux bataillons de campagne et de soixante-neuf escadrons, non compris les hussards. L'électeur représenta seulement au roi que la plupart des bataillons, surtout ceux qui étaient venus de la frontière du Dauphiné, n'étant qu'à trois ou quatre cents hommes, il ne serait point en état de faire d'entreprise, et qu'il attendrait pour agir le mois de septembre, auquel le roi lui faisait espérer des renforts. Il était encore à Remich lors du départ de la dernière division; la disposition des vivres pour ses troupes, ayant été faite précédemment dans la vue de les porter sur Luxembourg, ne leur permit de s'acheminer vers l'Alsace que le 9. Elles prirent la route de Sarre-Louis. Quant à celles de M. d'Imecourt, elles partirent de Neuheisel le 8, et arrivèrent par Werth à Weissembourg le 10 et le 11. L'électeur se rendit à Metz le 9, et prit ensuite la route de Saverne, où son altesse électorale arriva le 16.

Lorsque toutes les troupes furent parties, il ne resta dans les places de la Moselle et de la Sarre que de faibles garnisons; et M. de Reffuge n'eut d'autre moyen pour garantir le pays des courses des hussards que les ennemis avaient laissés à Coblentz et à Trarbach, que les compagnies franches qui étaient

sous son commandement; il les plaça à Hombourg, à Metz, à Sarrebourg, à Sarreguemines et dans le pays entre la Nied et la Seille, qu'il regardait comme celui dont la sûreté était la plus intéressante.

Depuis que l'électeur et M. le maréchal de Berwick avaient quitté les bords du Rhin pour se rendre dans le Hundsrück, il ne s'était fait aucun mouvement important du côté de l'Alsace; et malgré les inquiétudes que prit M. le comte du Bourg des nouvelles réitérées de desseins du duc de Hanovre sur les lignes de la Lauter, il n'eut qu'à concerter des mesures pour leur sûreté et non pas à les défendre. Les avis qu'il reçut journellement de projets de la part des ennemis sur le haut Rhin, qui annonçaient le dessein de leur part de jeter un pont au-dessus de Brisach, de passer par la Suisse, et de l'assemblée d'un corps de troupes dans les Montagnes-Noires furent sans fondement. Le duc de Hanovre resta tranquille derrière la ligne d'Ettlingen, craignant peut-être plutôt d'y être attaqué que méditant des entreprises sur l'Alsace. Cela n'empêcha point M. le comte du Bourg de faire des dispositions pour la défense du haut Rhin : il fit marcher, le 10 juillet, à Marckolsheim, deux régiments de dragons, et donna des ordres pour qu'en cas d'attaque les paysans de la haute Alsace se portassent sur ce fleuve. Quant à la partie basse du Rhin, ayant été averti que les ennemis élevaient une chaussée depuis Dachsland jusqu'au Rhin pour communiquer avec ce fleuve malgré les inondations, il jugea que c'était dans la vue d'y jeter un pont pour s'emparer de l'île de Hagenbach et couvrir par là la droite de leur ligne d'Ettlingen; pour les en empêcher, il envoya M. de Vieuxpont prendre poste sur le Rhin vis-à-vis de cette île avec vingt compagnies de grenadiers et deux régiments de dragons; il fit de même marcher deux bataillons pour soutenir la re-

doute de Motheren qu'il regardait comme l'endroit le plus favorable aux ennemis pour jeter un pont.

Lorsque les troupes de M. d'Imecourt furent arrivées à Weissembourg, il y laissa la cavalerie pour fourrager entre cette ville et Landau; l'infanterie se rendit à Lauterbourg. Quant aux troupes de l'électeur, elles n'arrivèrent à Ingweiler que le 17, et elles se réunirent le 18 à Sultz, éloigné de Weissembourg de trois lieues. Ce prince arriva à Haguenau le 20.

M. le comte du Bourg, induit par ses correspondances journalières à croire que les ennemis méditaient de grands projets, et persuadé tantôt qu'ils en voulaient au haut Rhin, tantôt qu'ils avaient le dessein de passer ce fleuve à Philipsbourg ou de surprendre un passage entre Lauterbourg et Strasbourg, s'occupait pendant ce temps de deux objets principaux : l'un, de la position que l'électeur pourrait prendre lorsque toutes les troupes seraient arrivées; l'autre, de l'exécution d'un projet que M. le comte de Broglie avait formé depuis longtemps pour jeter un pont à Neuburgweiler, et se procurer par là les moyens d'attaquer la ligne d'Ettlingen ou du moins d'y retenir les ennemis et les empêcher de songer à aucune entreprise.

Ce fut à Langenkandel qu'il proposa à l'électeur d'assembler l'armée pour ne point trop l'éloigner des lignes ni de la partie du Rhin entre Lauterbourg et Offendorf, et pour la faire vivre aux dépens des ennemis, des fourrages abondants qui étaient entre la Lauter et la Queich.

A l'égard du projet de M. de Broglie, l'électeur l'approuva, et, pour être témoin de son exécution, il alla le 21 de Haguenau à Weissembourg, où la cavalerie qui était à Sultz arriva le même jour et campa peu loin de cette ville, à la gauche de la Lauter, près de Schweighausen. Son altesse électorale se

rendit le 22 à Lauterbourg en suivant la ligne, et de là au bord du Rhin près de Neubourg. On avait fait descendre du Fort-Louis, dans un bras du Rhin voisin de ce village, soixante et dix-sept bateaux, qui y arrivèrent à quatre heures après midi. Aussitôt on fit embarquer deux mille grenadiers, qui allèrent mettre pied à terre dans l'île de Hagenbach, à demi-lieue au-dessous de Neubourg. Les ennemis n'ayant fait aucune démarche pour s'y opposer, on construisit sans obstacle le pont au moyen duquel on communiqua avec l'île, dans laquelle les grenadiers prirent poste sous les ordres de M. de Broglie. Le pont fut achevé le 23 à neuf heures du matin, mais il restait encore entre l'île et le continent des ennemis un bras du Rhin large d'environ cinquante toises.

Pendant ce temps, les cinq bataillons de l'infanterie espagnole qui s'étaient avancés le 21 à Sultz se rendirent le 22 à Weissembourg.

Le 23 toute l'armée alla camper à Langenkandel, la droite devant ce lieu, la gauche vers Minfeld, le ruisseau derrière le camp. On ne laissa dans la ligne de la Lauter ainsi qu'à Weissembourg, Lauterbourg et Hagenbach que ce qui était indispensablement nécessaire pour la garde de ces postes. L'artillerie n'arriva que le 22 à Haguenau; elle alla le 23 à Sultz, le 24 à Weissembourg, et le 25 elle joignit l'armée au camp de Langenkandel.

L'électeur fit faire quelques retranchements pour la protection du pont, non pas dans la vue de passer à la droite du Rhin, mais pour contenir les ennemis dans leur ligne d'Ettlingen, et, sans rien hasarder, leur donner des inquiétudes continuelles, même les obliger avec peu de troupes à tenir leurs forces séparées. Il n'y avait alors au camp de Langenkandel que trente-six bataillons et soixante-huit escadrons; cinq bataillons étaient

dans la ligne de la Lauter, un autre au Fort-Louis, deux régiments de dragons à Vieux-Brisach.

Dans cette situation, l'électeur voyant la subsistance de l'armée assurée pour du temps, espéra pouvoir remplir les objets qu'il avait en vue, c'est-à-dire de vivre pendant la plus grande partie du reste de la campagne hors des lignes de la Lauter et aux dépens des ennemis, et de les contenir dans celle d'Ettlingen. Mais il jugea ne devoir point sans un ordre du roi s'avancer plus loin : la malheureuse situation dans laquelle étaient réduites les affaires de Flandre par la perte du combat d'Oudenarde exigeait qu'il ne mît rien au hasard sur la frontière du Rhin, ce qui lui donna occasion de représenter à la cour que s'il se portait au delà de la Queich il ne pourrait le faire qu'en laissant un corps considérable sur la Lauter et un autre pour garder l'île de Hagenbach, qu'il était important de conserver pour n'être pas forcé, si les ennemis venaient à s'en emparer, de rentrer dans la ligne de la Lauter; qu'ainsi le parti le plus sûr était de ne point s'éloigner de Langenkandel, où il était à portée de veiller à tout.

Les ennemis parurent sur la droite du Rhin à la hauteur du pont et tirèrent quelques coups de fusil; mais s'étant éloignés, M. de Broglie fit passer, le 25, de l'autre côté du bras du Rhin qui séparait du continent l'île de Hagenbach, trois cents grenadiers, y fit élever un redan et pratiqua un abatis qui coupait toutes les avenues du pont, excepté le chemin de Neuburgweiler, qui pouvait servir pour déboucher sur la ligne d'Ettlingen et dans la plaine de Rastadt; M. de Broglie en profita même pour éclairer le pays par des hussards, qui firent des courses jusque vers Kuppenheim.

Malgré le peu de confiance qu'avait donné jusqu'alors M. le comte du Bourg aux nouvelles qui annonçaient une entreprise

des ennemis sur le haut Rhin, il commença à prendre de l'inquiétude des avis réitérés qu'il reçut de tous côtés de la marche des bateaux sur haquets qui avaient été conduits à Pfortzheim et qui se dirigeaient sur Fribourg, ainsi que de l'assemblée derrière les Montagnes-Noires d'un corps aux ordres de M. de Mercy; mais il espéra que l'établissement de son pont à Neubourg et celui des retranchements qu'on venait d'y faire engageraient les ennemis à rappeler ce corps pour être en état de soutenir leur ligne d'Ettlingen.

Quoique ces dispositions eussent été faites le 23, on était au 29 sans que l'on aperçût encore aucun mouvement. Les ennemis parurent donner plus d'attention à leur droite, ayant fait passer sous Landau un corps de mille chevaux pour inquiéter les fourrages que faisait l'armée. On fut mieux instruit peu de jours après, ayant eu nouvelle que le général Mercy s'était avancé avec trois mille chevaux au fort de Wangen, et que le reste des troupes qu'il avait laissées dans la montagne tant à Freudenstadt qu'à Hornberg avait ordre de se tenir prêt à marcher. Il y eut beaucoup de confusion dans les nouvelles qu'on reçut de la position et des mouvements de ces troupes; mais elles furent assez relatives les unes aux autres pour que l'on ne pût douter qu'en effet les ennemis n'eussent fait passer successivement un nombre considérable de troupes dans les Montagnes-Noires et que M. de Mercy n'eût un projet de diversion ou d'attaque véritable sur le haut Rhin. Ce fut ce qui engagea l'électeur à renforcer cette partie et à faire marcher le 1er août à Brisach un bataillon et un régiment de dragons sous les ordres de M. de Vivans; mais à peine ces troupes étaient-elles en marche, que l'électeur reçut l'ordre du roi de faire partir, sans perdre de temps, dix escadrons pour le Dauphiné, où M. le maréchal de Villars avait besoin de secours

pour soutenir cette frontière contre les efforts du duc de Savoie, qui venait de pénétrer dans la Maurienne et la Tarantaise et qui menaçait le reste de la Savoie et le haut du Rhône, tandis qu'un corps de ses troupes faisait des démonstrations offensives du côté du Dauphiné.

Les dix escadrons, dont fit partie le régiment de dragons que l'électeur envoyait en haute Alsace, se mirent successivement en marche; on leur fit prendre leur route par Colmar, afin de laisser croire, du moins pendant quelque temps, aux ennemis qu'ils étaient destinés pour la haute Alsace, et faire perdre à M. de Mercy l'espérance de réussir dans le projet qu'on lui supposait sur le haut Rhin. Ces dix escadrons devaient être remplacés par un pareil nombre que M. le maréchal de Berwick avait ordre de renvoyer de Flandre en Alsace; mais ils ne pouvaient y être rendus avant trois semaines. C'est ce qui donna occasion à l'électeur de demander au roi des ordres sur la conduite qu'il avait à tenir si pendant ce temps les ennemis venaient à passer le Rhin à Philipsbourg et à marcher à lui. En demandant ces ordres, il fit observer qu'à la gauche du Rhin il n'avait aucun poste avantageux à prendre, parce que les ruisseaux qui descendaient au Rhin n'étaient d'aucune défense en approchant de la montagne où ils prenaient leurs sources, et que les plaines étaient trop étendues pour être occupées par l'armée, affaiblie non-seulement des dix escadrons qui marchaient en Dauphiné, mais aussi des troupes détachées dans la haute Alsace; qu'en conséquence il ne voyait que deux partis à prendre, ou de marcher aux ennemis pour les attaquer au passage de la Queich, ou de se retirer dans les lignes de la Lauter; que dans le premier cas, étant inférieur aux ennemis, il ne pouvait répondre que de sa volonté et du courage des troupes, et que dans le second, le

grand nombre de cavalerie qu'il avait étant inutile pour la défense des lignes, il serait en état d'en envoyer à M. le maréchal de Villars un nouveau corps, ne gardant en Alsace que quarante escadrons.

Le roi, aussi satisfait du désintéressement de l'électeur que de son zèle pour le bien de son service, et sa majesté voulant lui marquer et sa confiance et le désir de ne pas le priver, sans une nécessité absolue, des moyens de se soutenir devant ses ennemis d'une manière convenable à son caractère et à sa propre gloire, lui laissa non-seulement la liberté de prendre le parti qu'il jugerait à propos, mais elle lui manda de retenir en Alsace les dix escadrons que sa majesté avait destinés pour le Dauphiné et de ne leur laisser continuer leur marche que sur l'avis du besoin pressant que pourrait en avoir M. le maréchal de Villars[1].

Cette nouvelle disposition devint d'autant plus avantageuse aux affaires de l'Alsace, que celles de Flandre se trouvant dans la situation la plus critique, et Lille étant à la veille d'être assiégée, M. le maréchal de Berwick était dans l'impossibilité d'envoyer à l'électeur les dix escadrons dont il vient d'être question.

Ceux que l'électeur eut la permission de garder en Alsace restèrent assemblés près de Colmar, afin de mieux imposer aux ennemis, qui semblaient encore menacer la haute Alsace; leurs mouvements ou plutôt l'incertitude de leur véritable situation et de leurs projets donnaient chaque jour de nouvelles inquiétudes. Jamais on ne vit autant de variations et même de

[1] Le motif d'un changement aussi subit dans la disposition que le roi avait faite pour envoyer à M. le maréchal de Villars un renfort de cavalerie fut le peu de succès des grands desseins de M. le duc de Savoie, qui, n'ayant pu pénétrer aussi avant qu'il l'avait espéré dans la Maurienne et la Tarantaise, reprenait le chemin de la frontière du Piémont, ce qui rendait la cavalerie moins nécessaire à M. le maréchal de Villars.

contradictions dans les avis donnés à ce sujet par la multitude des émissaires employés tant dans les villes forestières que dans le Brisgau, dans les Montagnes-Noires et à l'armée du duc de Hanovre.

D'un côté on annonçait que le général Mercy avait rassemblé le gros de ses troupes entre Villingen et Rothweil, avec les pontons et de l'artillerie, que le reste s'était avancé tant à Hornberg qu'à Freudenstadt et à Rothhaus, et que tout devait se réunir à Fribourg pour tenter le passage du Rhin au-dessus de Brisach; d'autres assuraient que le dessein de M. de Mercy était de se porter sur les villes forestières pour passer ensuite par le territoire des Suisses en Alsace, ou joindre le duc de Savoie par la Franche-Comté, vers le haut du Rhône; enfin quelques-uns prétendaient que ces différents projets étaient abandonnés, et que M. de Mercy allait rejoindre l'armée dans la ligne d'Ettlingen, pour passer ensuite le Rhin à Philipsbourg et combattre l'électeur. Dans l'impossibilité de démêler lequel de ces avis méritait le plus de confiance, ce prince ayant des assurances les plus positives de la part des cantons helvétiques de la résolution qu'avait prise la nation de s'opposer, même par la force, au passage à travers son territoire, et ayant mis M. de Vivans, par le nombre de troupes qui se trouvait dans la haute Alsace, en état de disputer le passage du Rhin, jugea que les ennemis n'avaient d'autre parti à prendre que celui de se réunir dans la ligne d'Ettlingen et de passer ce fleuve à Philipsbourg, pour le faire rentrer dans celle de la Lauter et l'obliger de lever son pont du Rhin, ou de tenter une entreprise entre Lauterbourg et Strasbourg, ce qui parut avoir quelque vraisemblance lorsqu'on apprit qu'ils faisaient remonter des bateaux vers Schreck. Dans ces circonstances, l'électeur, ayant une entière liberté d'agir suivant ce qu'il jugerait de

plus utile au bien des affaires, résolut de ne point s'avancer sur la Queich, parce qu'il craignit que, s'il s'éloignait de la Lauter, les ennemis, ne lui étant point inférieurs[1], ne jetassent un pont sur ses derrières et ne le missent dans la nécessité de rompre le sien. Quant au dessein qu'ils pourraient avoir de le combattre dans son camp de Langenkandel, il remit à se décider au moment où il leur verrait passer le Rhin; mais il prévint le roi que dans les conjonctures où se trouvaient les affaires générales, il ne mettrait rien au hasard. En attendant, il fit avancer sur le bord du Rhin près d'Ottmarsheim, les dix escadrons dont la marche avait été suspendue, et M. de Vivans se tint à Vieux-Brisach avec deux régiments de dragons et un bataillon pour se porter, suivant le besoin au haut ou au bas Rhin.

Enfin cessèrent toutes les inquiétudes pour la haute Alsace. Le 15, l'électeur eut des avis certains que toutes les troupes du général Mercy s'étaient mises en marche la veille pour se rendre à Pfortzheim, où elles devaient arriver le 18, et que de sa personne il avait déjà rejoint le duc de Hanovre dans la ligne d'Ettlingen. On apprit, d'un autre côté, que les bateaux sur haquets qui jusqu'alors étaient restés près de Philipsbourg avaient été conduits à Mühlburg. D'après ces nouvelles, le sentiment de M. le comte du Bourg fut que le projet de M. le duc de Hanovre était de sortir de la ligne d'Ettlingen et de s'avancer sur la rivière de Muckensturm pour camper sur le rideau qui longeait cette rivière, en mettant sa droite à Mörsch, sa gauche vers Rastadt, et, par cette position, jouir des four-

[1] Suivant les rapports les plus dignes de confiance, M. le duc de Hanovre avait dans la ligne d'Ettlingen trente-huit bataillons et quarante-huit escadrons, et M. de Mercy avait à ses ordres neuf bataillons, deux régiments de cavalerie et un de dragons, formant onze escadrons.

rages de tout le pays entre le Rhin et les montagnes, et d'interdire à l'armée du roi le débouché du pont de Neuburgweiler. M. le comte du Bourg imagina aussi que le duc de Hanovre dans cette position pourrait avoir le projet de jeter un pont sur le Rhin, soit à Motheren, soit à Münchhausen. Ayant toujours regardé ces deux endroits comme les plus favorables pour une telle entreprise de leur part, il avait envoyé un bataillon à Motheren pour pouvoir opposer une première résistance aux tentatives qu'ils pourraient y faire.

L'électeur pensa comme M. le comte du Bourg, et, jugeant que la marche rétrograde de M. de Mercy n'avait d'autre objet que la réunion de toutes les forces des ennemis derrière la ligne d'Ettlingen, il ne douta point que le duc de Hanovre ne méditât un projet offensif, et songea en conséquence à rassembler aussi toutes les siennes; il dépêcha le 15 au soir un courrier à M. de Vivans, pour lui ordonner de ramener au bas Rhin toutes les troupes qui étaient sous son commandement, laissant seulement un régiment de dragons à Vieux-Brisach, et, en haute Alsace, les milices et les dix escadrons destinés pour le Dauphiné.

Comme les subsistances commençaient à devenir difficiles au camp de Langenkandel, l'armée ayant consommé presque tous les fourrages depuis la Lauter jusqu'à la portée du canon de Landau, le projet de l'électeur en rappelant les troupes de M. de Vivans n'était point de leur faire joindre l'armée, mais de les faire camper, ou à Kehl pour pouvoir vivre sans être à charge à l'Alsace et donner aux ennemis de la jalousie du côté des gorges, ou dans l'île du Marquisat pour les inquiéter dans leurs fourrages s'ils venaient à s'avancer sur Rastadt, et leur imposer en leur faisant voir de différents côtés des corps considérables.

M. de Vivans se mit en marche le 17 et arriva sous Strasbourg le 19. Il y trouva de nouveaux ordres, en conséquence desquels il se rendit avec toutes ses troupes, le 20, près du Fort-Louis, et le 21 dans l'île du Marquisat. Le lendemain, il fit un fourrage très-abondant du côté de Steinbach; les ennemis ne parurent point, et l'on sut que leur armée entière était rassemblée dans la ligne d'Ettlingen. Il n'eut plus la peine d'aller hors de son camp chercher des fourrages : les habitants s'engagèrent à les lui livrer au fort de Selingen, moyennant quoi sa cavalerie subsista avec toutes sortes de facilités aux dépens des pays de l'empire.

Celle des ennemis, suivant tous les rapports, souffrait beaucoup de la disette des fourrages; cependant rien n'annonça un prochain mouvement de sa part; on eut seulement avis que, le 27, M. de Mercy avait marché avec deux régiments de cavalerie et un de dragons pour se rendre à Hochenheim, d'où il devait aller aux Pays-Bas. On assura même que M. le duc de Hanovre ne s'était déterminé à faire ce détachement que sur la nouvelle qu'un corps de troupes françaises avait pris le chemin de la Flandre; mais on ne fut pas longtemps dans cette erreur. Le 3 septembre au matin, on fut averti que M. de Mercy avait passé le Rhin à Philipsbourg avec ces trois régiments pour aller à Landau, et que son projet était d'enlever le quartier général de la gauche de l'armée du roi établi à Minfeld. A la nuit, l'électeur fit commander cent hommes par bataillon et fit monter à cheval la cavalerie de l'aile droite et de l'aile gauche pour tomber sur les flancs et les derrières des ennemis; mais ils ne parurent point, et son altesse électorale, après avoir passé la nuit à la tête du camp, fit à six heures du matin rentrer les troupes. On apprit que pendant la nuit un nouveau corps de cavalerie et d'infanterie de trois à quatre mille

hommes, avec un équipage des vivres, avait suivi la cavalerie conduite par M. de Mercy et s'était aussi rendu à Landau.

On ne démêla point quel pouvait être l'objet de cette disposition de la part des ennemis; mais ce qui fit juger qu'elle n'en avait aucun d'offensif fut la nouvelle qu'on reçut du départ du duc de Hanovre pour retourner dans ses états. L'électeur fut même si persuadé que, de part et d'autre, il ne pouvait plus être question d'opérations pendant le reste de la campagne, qu'il écrivit au roi pour demander à sa majesté de trouver bon qu'il se rendît à Luxeuil pour prendre les eaux de Plombières. D'ailleurs, le pays entre la Lauter et la Queich étant entièrement épuisé, il résolut de quitter le camp de Langenkandel et de faire rentrer l'armée dans la ligne de la Lauter.

Le 8, tous les bagages furent envoyés derrière Lauterbourg. Pendant la nuit précédente, on avait levé le pont de Neuburgweiler, dont on fit remonter les bateaux à Strasbourg.

Le 9, l'armée marcha sur trois colonnes, et, après avoir passé la Lauter, l'infanterie alla camper en corps séparés le long de la ligne depuis Lauterbourg jusqu'à Weissembourg; la cavalerie campa près de Lauterbourg; l'arrière-garde, aux ordres de M. de Vieuxpont, fut composée des grenadiers de l'armée, de six escadrons de cavalerie, des gardes de l'électeur et du régiment de hussards de M. de Verseilles. La cavalerie des ennemis qui était sous Landau, au nombre de vingt-neuf escadrons, se mit en mouvement avec un corps d'infanterie et mille hussards, mais elle ne s'approcha point, et la marche de l'armée se fit sans être inquiétée. On continua d'occuper Hagenbach; la garde de ce poste fut confiée à M. d'Imecourt.

L'électeur, ayant reçu du roi la permission de quitter l'armée, se mit en chemin le même jour qu'elle décampa de Lan-

genkandel et prit sa route par Strasbourg, Benfelden, Cernay et Belfort, pour se rendre à Luxeuil. Les cinq escadrons de ses gardes partirent le lendemain avec ses équipages pour Metz.

Le 10, la cavalerie décampa pour aller prendre des cantonnements à deux et trois lieues en arrière des lignes, et elle eut ordre, en cas d'alarme, de marcher au signal de cinq coups de canon pour se porter, celle de la droite sur les hauteurs de Lauterbourg, celle de la gauche, à Weissembourg. Elle était en très-mauvais état; les fatigues qu'elle avait éprouvées tant pour aller chercher des fourrages que pour escorter les fourrageurs, harcelés chaque jour par les hussards ennemis qui étaient à Landau, l'avaient réduite à un état de maigreur qui exigeait beaucoup de précautions pour son rétablissement. Les dix escadrons destinés à passer, en cas de besoin, à l'armée de M. le maréchal de Villars, étaient encore à Ottmarsheim; mais l'électeur, avant son départ, reçut la permission du roi d'en disposer ainsi qu'il le jugerait à propos [1].

L'électeur, en quittant l'armée, convint avec M. le comte du Bourg que, pour ménager les fourrages de l'Alsace, il profiterait des circonstances pour faire passer un corps de cavalerie à Kehl afin de l'y faire vivre aux dépens du pays ennemi; mais M. le comte du Bourg jugea que les ennemis étant encore ensemble, et ayant un aussi gros corps de cavalerie sous Landau, il devait attendre jusqu'à ce qu'on vît quel parti ils prendraient d'après le mouvement qu'il venait de faire. D'ailleurs, le dépérissement de la cavalerie lui fit penser qu'il devait préférer de lui donner dans des cantonnements le moyen de re-

[1] M. le maréchal de Villars ayant fait échouer le projet qu'avait formé et commencé à exécuter M. le duc de Savoie, de pénétrer par la Savoie sur la frontière du Rhône, ce prince s'était porté rapidement, avec son infanterie, sur Exilles, et avait laissé sa cavalerie à Orbassano, ce qui fit juger à la cour que M. le maréchal de Villars, qui avait regagné Briançon, n'aurait pas besoin d'une cavalerie nombreuse.

prendre quelque vigueur pour être en état d'aller chercher des fourrages lorsqu'il lui ferait passer le Rhin. Cependant, elle n'avait, pour subsister dans ces cantonnements, que des pâtures, de la paille et de l'avoine que la cour lui fit distribuer des magasins.

Celle qui campait dans l'île du Marquisat avait une meilleure subsistance, fournie par les habitants de la rive droite du Rhin; mais le mauvais air qui régnait dans l'île, ainsi que dans le Fort-Louis, occasionna une telle maladie parmi les cavaliers, que M. le comte du Bourg la fit repasser à la gauche du Rhin, où elle campa, le 16, dans la plaine près de Röschwoog.

Peu de jours après la retraite de l'armée derrière la ligne de la Lauter, c'est-à-dire le 14, les ennemis établirent un poste dans l'île qu'avait occupée M. le comte de Broglie et élevèrent une redoute sur la rive droite du Rhin, à l'endroit où avait été construit un redan pour couvrir la tête du pont. M. le comte du Bourg ne prit aucune inquiétude de cette disposition de leur part; mais ayant eu avis, le 16, qu'ils devaient passer le Rhin le même jour à Philipsbourg, que plusieurs régiments de cavalerie étaient campés à la tête du pont entre cette place et Spire, et que l'infanterie qui était du côté d'Ettlingen s'était approchée de Dachsland, où ils devaient jeter un pont, il craignit pour le poste de Hagenbach, qui ne pouvait se soutenir dès que l'ennemi marchait par la gauche du Rhin; il manda en conséquence à M. d'Imecourt de se tenir prêt à l'évacuer, mais de ne pas le faire trop tôt et avec trop de précipitation.

Les bruits du passage du Rhin par les ennemis ayant continué, M. le comte du Bourg fit lever, le 18, les cantonnements des vingt-trois escadrons de l'aile gauche et les porta à Riedseltz, où ils campèrent à une demi-lieue de la ligne de la Lauter, et les treize escadrons qui étaient allés le 16 à Röschwoog en par-

tirent le même jour pour aller à Beinheim. On resta dans cette situation jusqu'au 28. Alors M. le comte du Bourg, voyant que les nouvelles qui avaient occasionné son mouvement n'étaient pas fondées, renvoya dans ses cantonnements la cavalerie de l'aile gauche; il garda seulement trois cents chevaux à Altenstadt, où restèrent aussi les hussards de Verseilles, pour pouvoir éclairer le pays en avant de la Lauter; et comme la partie de la ligne la plus faible était celle de Weissembourg à la montagne, M. le comte du Bourg y fit marcher quatre bataillons qui jusqu'alors avaient été placés près du moulin de Beewald; ils allèrent camper entre Weissembourg et Altenstadt. M. le comte du Bourg fit en même temps construire deux redoutes en avant et hors des lignes, sur deux croupes de montagnes qui voyaient le fond du vallon de Weissembourg et le passage de la Lauter; il les jugea absolument nécessaires pour disputer ce passage et empêcher les ennemis de profiter d'un terrain à la gauche de la rivière où ils pouvaient se former, sans être vus, sur un front considérable, et de là s'approcher de la ligne à la demi-portée de pistolet, sans essuyer un seul coup.

On croit superflu de faire ici mention des nouvelles que M. le comte du Bourg reçut chaque jour sur les desseins des ennemis, souvent contradictoires, jamais positives, et plus capables de donner de l'inquiétude que d'instruire; mais elles ne l'induisirent à aucune fausse démarche, et sa tranquillité fut justifiée par celle des ennemis, qui ne s'occupèrent en effet que des moyens de vivre ; on sut même que les mesures qu'ils prenaient pour se procurer des fourrages s'étendaient non-seulement sur la subsistance journalière, mais aussi sur celle du mois d'octobre entier, et qu'ils avaient fait en conséquence un traité avec les baillis du Palatinat. M. le comte du Bourg

en ayant été informé, et prévoyant qu'il lui serait impossible de faire subsister aussi longtemps sa cavalerie à portée des lignes de la Lauter, et n'osant hasarder tant que celle que les ennemis avaient sous Landau et celle qui campait à la gauche du Rhin, peu loin de la tête de leur pont, resteraient dans cette position, résolut d'en faire passer une partie à Kehl, pour vivre des fourrages de la Kinzig et de la Schutter; il parvint à engager les habitants de ces cantons à livrer chaque jour à Strasbourg la quantité de huit mille rations de foin. Ceux du pays voisin du Fort-Louis continuèrent à en livrer dans cette place deux mille six cents rations par jour.

Les précautions que chacun prit de son côté pour sa subsistance prolongèrent beaucoup plus qu'on ne s'y était attendu le séjour des troupes dans leur position respective. On avait atteint le mois de novembre, et tout était encore de part et d'autre dans la même situation : presque toute la cavalerie des ennemis campée sous Landau et près de Spire, leur infanterie derrière la ligne d'Ettlingen; l'infanterie de l'armée du roi était derrière celle de la Lauter et sur le bord du Rhin, depuis Hagenbach jusqu'à Strasbourg, et la cavalerie dans des cantonnements entre la Moder et la Lauter. Elle était dans ces cantonnements à l'abri des injures de la saison, tandis que celle des ennemis était encore campée; mais, malgré les ressources que M. le comte du Bourg s'était procurées de la part du pays ennemi pour la faire vivre, il ne put la tenir assemblée aussi longtemps que celle des ennemis. Pour diminuer le service des voitures d'Alsace qui faisaient les transports des fourrages fournis par le pays ennemi, il envoya le 6 à Phaltzbourg trois escadrons de la cavalerie de l'électeur et deux cents chevaux de ses vivres; le 10, il fit partir pour Phaltzbourg et Sarrebourg les douze autres escadrons des troupes bava-

roises, et tout le pays, non-seulement entre la Lauter et la Queich, mais aussi la montagne jusqu'au duché de Deux-Ponts, étant épuisés, il fallut avoir recours pour la subsistance du quartier général au magasin de Weissembourg, destiné pour celle des troupes qui devaient y rester pendant l'hiver: c'est ce qui l'engagea à le transporter le 16 à Haguenau. La mauvaise saison rendant presque impraticables les chemins pour les convois des fourrages qui venaient de la rive droite du Rhin, il ne fut plus possible de fournir à la subsistance journalière des troupes dans les différents camps et cantonnements; on se borna à faire verser successivement ces fourrages dans les dépôts, et on fut forcé de commencer le même jour à faire vivre toutes les troupes des magasins.

C'étaient ceux de la basse Alsace qui méritaient le plus de ménagement à cause de la quantité de troupes qui devait y rester pendant l'hiver; cette considération engagea M. le comte du Bourg à envoyer le 18 à Strasbourg les quatre escadrons du régiment Royal qui était destiné à passer en Dauphiné, et à le faire suivre par quelques autres escadrons qui devaient hiverner en Franche-Comté.

Les ennemis n'eurent point recours à ces moyens; il n'y eut aucun changement dans la position de leurs troupes, tant à la droite qu'à la gauche du Rhin. On eut seulement avis que quatre ou cinq bataillons des gardes de Hanovre et des contingents de Wolfenbüttel et de Mayence étaient partis pour se rendre aux Pays-Bas.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Berwick, ayant eu ordre de quitter l'armée de Flandre pour aller reprendre le commandement de celle du Rhin, arriva à Lauterbourg le 21; peu de jours après il alla visiter les bords du Rhin, particulièrement l'île de Hagenbach, qu'il trouva peu

susceptible de défense contre les attaques d'un corps considérable. Il parcourut ensuite les lignes de la Lauter, et ordonna de construire huit nouvelles redoutes entre Lauterbourg et Weissembourg.

Il sembla que son arrivée à l'armée fût le signal de la séparation de celle des ennemis. Le 27, leur cavalerie qui campait près de Spire repassa le Rhin, et le lendemain, la plus grande partie s'achemina vers ses quartiers d'hiver; quelques régiments restèrent près de Rheinhausen. Cette cavalerie fut suivie par les troupes de Würtemberg, composées de quatre bataillons et neuf escadrons, qui retournèrent dans leur pays, et le 1er décembre les troupes destinées à garder la ligne d'Ettlingen entrèrent dans les quartiers qu'elles devaient occuper pendant l'hiver; le reste de l'armée continua de camper.

M. le maréchal de Berwick, à l'exemple des ennemis, fit entrer le 2 dans des quartiers les troupes destinées à rester pendant l'hiver en basse Alsace, depuis les lignes de la Lauter jusqu'à Strasbourg; et, pour éviter une plus grande consommation des magasins, il fit marcher vers la haute Alsace toute la cavalerie pour la mettre à portée de ses quartiers. L'infanterie resta sous la toile le long des lignes, excepté cinq bataillons qui prirent la route de la Sarre pour hiverner sur cette rivière. Après avoir ordonné ce mouvement, il se rendit à Strasbourg, et, ayant eu le 14 des nouvelles certaines de l'entière séparation des ennemis, il congédia les officiers généraux qui ne devaient point être employés pendant l'hiver.

Le 15, toute l'infanterie destinée à sortir de la basse Alsace se mit en marche pour gagner les quartiers que la cour lui avait assignés, et M. le maréchal de Berwick, parti le 18 pour se rendre auprès du roi, suivant la permission qu'il en avait reçue de sa majesté, laissa le commandement à M. le

comte du Bourg. M. le duc de Hanovre, en retournant dans ses états, avait remis celui de l'armée impériale au général Thungen, qui prit son quartier à Bruchsal.

On n'a trouvé dans les papiers de la guerre aucun état qui puisse faire connaître ni le nombre des troupes des deux armées qui restèrent sur le Rhin, ni les quartiers qu'elles occupèrent; mais on a sujet de croire que ceux que prirent les ennemis furent à peu près les mêmes que l'hiver précédent, c'est-à-dire qu'à la rive droite du Rhin, la ligne d'Ettlingen forma leur première ligne, et que leurs troupes furent répandues d'un côté jusqu'au Mein, et de l'autre jusque dans le Würtemberg, la Souabe et la Franconie; quelque cavalerie retourna en Bavière, contrée qui était encore à la disposition des Autrichiens. Les Hanovriens et les troupes de Wolfenbüttel regagnèrent leur pays. A la rive gauche du Rhin, Landau, Spire, Worms, Mayence, Creutznach, Kayserslautern et Coblentz furent leurs principaux quartiers. Il y eut de grosses garnisons dans Philipsbourg et dans Fribourg, et les villes forestières furent occupées par des troupes de l'empereur. Quant à celles du roi, la plus grande partie de l'infanterie resta en Alsace, où il vint quelques régiments du Dauphiné. Toute la cavalerie de Bavière alla hiverner dans les Évêchés et le pays de Luxembourg; une partie de celle de France passa en Franche-Comté et en Lorraine.

La séparation des deux armées fut suivie de la plus grande tranquillité. Quoique la campagne n'eût point été fertile en graves événements, les troupes avaient été fatiguées par les marches et contre-marches, et elles avaient souffert des injures de l'arrière-saison et de la disette des fourrages; elles avaient besoin de repos. Mais tout à coup il fallut se décider à de nouveaux mouvements; le froid devint si rigoureux, que,

le 15 janvier, le Rhin fut gelé dans différents endroits, surtout dans les environs de Rheinau : c'était un des passages les plus favorables aux ennemis, et M. le comte du Bourg, craignant qu'ils n'en profitassent pour faire entrer des partis en Alsace et y imposer la contribution, fit marcher à Rheinau un régiment de cavalerie; ce poste était gardé par une compagnie franche, qui était en même temps chargée de veiller à la sûreté du Rhin, d'un côté jusqu'à Strasbourg et de l'autre jusqu'à Brisach. Un régiment de dragons se rassembla le même jour entre Brisach et Huningue, et l'on fit prendre les armes aux habitants de la haute Alsace pour veiller sur les bords du Rhin.

Ce fleuve n'étant point encore gelé dans la partie basse, du côté de Hagenbach et de Lauterbourg, M. le comte du Bourg suspendit la marche des troupes qu'il était déterminé à y porter dès que l'état du Rhin l'exigerait; mais il manda à M. de Pery, qui commandait à Weissembourg, de faire marcher dès qu'il le jugerait à propos, et sans attendre de nouveaux ordres de sa part, un régiment de dragons et quatre bataillons des troupes de la basse Alsace. En attendant, il prit avec M. de la Houssaye des mesures pour la subsistance en pain et en fourrage; ce fut sur quoi il rencontra des difficultés capables de le mettre hors d'état d'exécuter le mouvement qu'il prévoyait devoir devenir dans peu indispensable : indépendamment de la disette des fourrages, les fonds manquaient entièrement pour la solde des troupes, et il était à craindre que le défaut de payement et de vivres ne les excitât à profiter, pour déserter, de la facilité que leur offraient les glaces du Rhin. Il fallut aussi pourvoir à défendre des glaces le pont de Brisach : on ne trouva d'autre moyen que d'attacher les bateaux avec un double câble, et on fut obligé d'y envoyer en

diligence tous ceux qui étaient dans les magasins de Strasbourg, sans espoir de pouvoir les remplacer, les ouvriers refusant de travailler faute de payement de ce qui leur était dû; mais, malgré les soins qu'on prit pour la conservation du pont, on ne le regarda point comme à l'abri du ravage que les glaçons pourraient faire dans le moment du dégel.

M. le comte du Bourg vit le danger s'accroître à chaque instant. Le 16 au soir, il eut avis que de tous côtés le Rhin gelait, tant dans la partie haute que dans la partie basse; averti par les commandants dans les différents postes qu'on ne devait point douter que pendant la nuit suivante ce fleuve ne fût entièrement glacé, il n'hésita plus à faire marcher les troupes. Le 17, dix-neuf escadrons de cavalerie et de dragons se rendirent à Haguenau, Bischweiler, Drusenheim et Röschwoog; M. de Pery, de son côté, fit descendre à Roppenheim, Bühl et Hundsbach trois bataillons qui étaient le long de la montagne. Le même jour, un régiment de dragons se rendit à Biesheim, près de Brisach; un autre partit de Strasbourg pour se rendre à Marckolsheim et se porter ensuite où le besoin l'exigerait, pour la sûreté du haut Rhin. Il était dû à ce régiment plusieurs prêts; M. le comte du Bourg, pour le mettre en état de marcher, fut forcé d'emprunter une somme en son propre nom.

Le 18, il envoya au Fort-Louis quatre compagnies de grenadiers pour renforcer la garnison de cette place et lui donner le moyen de soutenir le fort de Selingen, qui lui parut être dans un grand danger, ayant été obligé de rompre le pont. Le même jour, il fit avancer à Haguenau deux bataillons qui étaient à Saverne, où ils furent remplacés par un régiment qui était à Phaltzbourg, et celui-ci le fut par deux bataillons qui étaient à Vic. M. de Vivans, qui commandait la cavalerie de la

haute Alsace, eut ordre de la tenir prête à marcher, et M. le comte du Bourg, plus inquiet que jamais de sa situation, prévenu d'ailleurs que M. le comte de Mercy, qui était à Nuremberg, annonçait que dans peu il serait sur les bords du Rhin, écrivit à la cour pour l'engager à envoyer au plus tôt des ordres à la cavalerie et aux dragons qui étaient en Franche-Comté de s'avancer à grandes journées en Alsace, pour rester, aussi longtemps que le Rhin serait glacé, dans les environs d'Altkirch, d'Illfurt, de Colmar et d'Ensisheim. Il paraît qu'il eût de sa propre autorité fait marcher ces troupes en Alsace s'il eût eu des fonds pour les payer; mais le trésor était entièrement vide, et M. de Chamillart lui annonça que toutes les mesures qu'on avait prises à Versailles pour y remédier ne pouvaient pas produire d'argent avant le 1^er^ du mois de février. Il se réduisit à demander à M. le comte de Grammont, qui commandait en Franche-Comté, de les faire avancer à l'extrémité de cette province, dans les quartiers les plus voisins de Belfort, ce qui fut exécuté.

Pendant que M. le comte du Bourg était occupé de ces dispositions, le pont de Brisach fut rompu par les glaces et les bateaux furent emportés ou brisés. Le Rhin n'étant point encore assez glacé dans cette partie pour procurer un passage, il n'y eut plus de communication de cette place avec la rive gauche du Rhin; il en fut de même au fort de Selingen, ce qui redoubla les inquiétudes de M. le comte du Bourg. On eut cependant de toutes parts des avis de la tranquillité qui régnait dans les quartiers des ennemis et du peu d'apparence de projets offensifs de leur part. On sut seulement par les émissaires et par les patrouilles qu'ils avaient doublé leurs gardes sur le bord du Rhin aux endroits où ce fleuve était entièrement glacé; mais toutes leurs dispositions annoncèrent plutôt la crainte de

voir les troupes du roi former quelque entreprise que le projet de leur part de passer le Rhin.

En effet, le dégel arriva sans qu'ils eussent fait aucune démarche offensive. Ce fut le 27 que toutes les parties du Rhin que les glaces avaient fermées commencèrent à s'ouvrir, excepté à Rheinau; mais les glaçons qui s'y accumulèrent rendaient le passage sur la glace impraticable. M. de Pery, jugeant alors n'avoir plus rien à craindre, renvoya le 31 dans leurs anciens quartiers un régiment de dragons et trois bataillons. M. le comte du Bourg ne fut pas si confiant, et, toujours persuadé que les ennemis avaient un projet d'entreprise sur le haut Rhin, dans la vue de s'emparer de Huningue ou de pénétrer en Franche-Comté, jugea ne devoir point encore retirer les troupes qu'il avait fait descendre en basse Alsace ou s'approcher du haut Rhin; il manda seulement à M. le comte de Grammont de faire rentrer dans ses quartiers la cavalerie qu'il avait portée sur les derrières de Belfort, et d'y laisser seulement les dragons. Il s'applaudit du parti qu'il avait pris, lorsque, peu de jours après, le froid, survenu de nouveau, arrêta le dégel. M. de Pery, de son côté, suspendit le départ du reste des troupes qui devaient retourner dans leurs quartiers; ce ne fut que le 14 qu'elles se mirent en marche; il en fut de même de celles qui devaient recevoir les ordres de M. le comte du Bourg, et les unes et les autres furent rendues le lendemain dans leurs quartiers.

Elles n'y furent pas plutôt arrivées, que M. le comte du Bourg conçut de nouvelles inquiétudes, sur l'avis qu'il reçut non-seulement de l'arrivée des troupes palatines revenues des Pays-Bas aux environs de Heidelberg et de Manheim, mais aussi de la résolution qu'avaient prise l'empereur et les alliés d'avoir, la campagne suivante, sur le Rhin une armée nom-

breuse et de commencer de très-bonne heure les opérations. Il en informa la cour et lui représenta que, depuis l'arrivée des Palatins, le général Thungen pouvait en trois marches rassembler sous Philipsbourg cinquante bataillons, et de là, en deux autres marches, se présenter devant les lignes de la Lauter; qu'à peine aurait-il à lui opposer huit mille hommes, la plupart nouveaux soldats sans expérience, et que, dans une pareille situation, il ne pouvait répondre du sort de la basse Alsace : en conséquence, il demanda qu'il plût au roi de faire avancer sans perdre de temps en Alsace, sur la Sarre et dans le pays Messin quelques troupes de l'armée de Flandre; mais la cour, persuadée que les troupes qui étaient en Alsace suffisaient pour la sûreté de cette province, et que la Flandre serait encore pendant la campagne suivante le principal objet de l'empereur et des alliés, se refusa à la demande de M. le comte du Bourg.

Les inquiétudes de ce général se succédaient à chaque instant; il en conçut de véritables sur le manque de fonds pour le prêt des troupes. La cour lui en avait promis pour le 1^er^ février; mais le 20 de ce mois était arrivé sans qu'on eût encore pourvu à cet objet important, et tout crédit était perdu à Strasbourg, où les banquiers et négociants se refusaient aux arrangements les plus avantageux pour eux. Les aubergistes même refusaient la subsistance aux officiers : la misère de ces derniers ainsi que celle du soldat était extrême, et tout était à craindre des murmures inséparables d'une pareille situation. Les troupes d'Espagne n'étaient pas mieux payées, et l'esprit de désertion qui régnait parmi elles se communiquait aux troupes du roi; il en était de même sur les autres frontières. L'épuisement des finances était tel, les ressources manquaient au point qu'il était dû jusqu'à quinze prêts à la plupart des

troupes; cependant la cherté des vivres augmentait chaque jour; d'un autre côté, la difficulté de se procurer des fonds ne permettait pas de fournir aux troupes ceux qui leur étaient nécessaires pour leur rétablissement, ni aux munitionnaires ceux dont ils avaient besoin pour former des magasins. Peut-être l'espoir d'une négociation qu'on fit entamer avec les Hollandais pour un accommodement engagea-t-il la cour à suspendre les derniers efforts qu'elle avait à faire pour mettre les armées en état d'entrer en campagne.

Il ne se passa rien d'intéressant en Alsace pendant le reste de l'hiver; quelques régiments sortirent de cette province pour passer en Dauphiné, et du Dauphiné il en vint quelques-uns en Alsace, de sorte qu'il n'y eut aucune diminution dans le nombre de celles dont M. le comte du Bourg pouvait disposer. Cependant ce général insista, dans toutes ses lettres à la cour, sur la nécessité de lui en envoyer de nouvelles pour le mettre en état de s'opposer aux entreprises prématurées que ses émissaires lui persuadaient devoir regarder la haute Alsace, principalement Huningue; mais la cour, ou mieux instruite, ou jugeant mieux des desseins des ennemis, ne changea rien à ses dispositions. On verra dans le mémoire suivant quelle fut la distribution que fit le roi de ses troupes pour former les différentes armées sur toutes les frontières où sa majesté avait à soutenir la guerre.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LA CAMPAGNE PROCHAINE AUX PAYS-BAS; TOURNAY, 13 AVRIL 1708 [1].

(Voir page 6.)

Le roi projetant d'assembler cette année aux Pays-Bas des forces très-supérieures à celles des ennemis, pour faire auxdits Pays-Bas des efforts très-considérables, il faut examiner ce qu'on peut y faire.

Les objets qui se présentent se réduisent aux points suivants :

1° D'opposer aux ennemis une armée supérieure à la leur, pour les arrêter; de faire faire par une autre armée le siége de Huy, et successivement celui de Liége, pour ouvrir la Meuse, et de se mettre pendant le cours de ces siéges en état de faire celui de Maëstricht;

2° De faire marcher la principale armée sur le Dender, du côté de Grammont et de Ninove, pour opposer à celle des ennemis qu'on suppose devoir s'assembler derrière Bruxelles, et en même temps de faire marcher une autre armée à Gand pour se rendre maître de cette grande ville, ou par la force, ou du consentement des habitants, observant d'avoir à la suite de ladite armée suffisamment de pontons pour faire des ponts sur le petit et même sur le grand Escaut pour faire passer la grande armée, surtout au pays de Waes, au

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 3.

cas que les ennemis y fissent passer leur armée. A l'égard des ponts sur le petit Escaut, ils seraient très-inutiles, parce qu'en passant dessus, et ensuite sur d'autres faits sur la Lys, quelque diligence qu'on pût faire, on ne pourrait jamais prévenir les ennemis sur l'arrivée auprès de Gand, attendu que derrière le canal de Bruxelles ils auraient bien moins de chemin à faire en passant par Dendermonde, pour arriver auprès de Gand, que nous dessus le Dender, en passant l'Escaut à Gavre et la Lys à Dronghem ou à Deynse, pour nous rendre sur le canal du Sas, près dudit Gand;

3° De faire faire successivement les siéges de Menin, d'Ath et d'Oudenarde par une armée, pendant que la principale observerait l'armée des ennemis et les empêcherait de troubler les siéges;

4° De séparer, en premier lieu, les forces du roi en trois: de faire marcher dans le milieu la grande armée (assemblée le long de la Haine au-dessus de Mons, et fort supérieure à celle des ennemis) droit à Bruxelles, pour obliger les ennemis à abandonner cette ville, aussi bien que Louvain et Malines, et à se retirer de l'autre côté du Demer ou de la Nèthe, afin de couvrir Anvers; et en second lieu, pendant que la grande armée ferait les mouvements susdits, d'employer une des petites armées à la prise de Huy, et ensuite à celle de Liége, et l'autre à faire le siége de Menin;

5° D'avoir seulement deux armées au lieu de trois, de faire marcher la grande droit à Bruxelles, pour chasser les ennemis du Brabant, et de faire faire par la petite le siége de Menin, et ensuite celui d'Ath ou d'Oudenarde.

Sur le premier point :

La prise de Huy et de Liége est fort avantageuse quand on croit qu'elle peut conduire de suite à celle de Maëstricht; mais il n'y a guère d'apparence qu'on puisse exécuter une telle entreprise, accompagnée qu'elle est de grandes difficultés, parmi lesquelles une des principales est l'obligation de voiturer par terre tous ses besoins de Namur, si la Meuse cessait d'être navigable, comme cela arrive ordinairement pendant l'été, ainsi que cela est arrivé diverses

fois, et entre autres lorsque le prince d'Orange fit le siége de Maëstricht et celui de Namur; d'ailleurs nous avons possédé Maëstricht pendant six ans sans que les Hollandais même s'en soient mis fort en peine. Il est vrai que maintenant la chose est différente, en ce que nous avons présentement Namur, et que nous ne l'avions pas alors, mais seulement Charleroi.

Sur le second point :

Les ennemis ont en main deux moyens d'empêcher la prise de Gand :

Le premier, la formation de l'inondation au-dessus de cette ville et ensuite le lâchement des eaux qui noient la plus considérable partie des environs de cette ville, ce qui augmente beaucoup la circonvallation et réduit à la nécessité d'attaquer par la tête, entre la Lys et l'Escaut, qui est bien fortifiée;

Le deuxième, la facilité que les ennemis ont de faire promptement des ponts sur le grand Escaut, et de se porter de derrière le canal de Bruxelles, par le pays de Waes, auprès de Gand.

Il se présente de notre côté deux difficultés pour l'exécution de cette entreprise : l'une, de se porter aussitôt avec la grande armée de dessus le Dender auprès de Gand que les ennemis peuvent le faire avec la leur de derrière le canal de Bruxelles par le pays de Waes; l'autre, de fournir des vivres de Tournay ou de Lille à la petite armée qui serait auprès de Gand, laissant derrière soi Menin et Oudenarde, et de même de fournir des vivres de Mons et de Tournay à la grande armée qui serait sur le Dender, vers Grammont ou Ninove, et qui, suivant cet objet, devrait nécessairement être dans cette situation pour tâcher, par la jalousie qu'elle donnerait du côté de Bruxelles, de retenir les ennemis derrière le canal de ladite ville, et de les empêcher de passer au pays de Waes pour s'approcher de Gand.

Il semble, sauf meilleur avis, que le temps le plus propre et le plus favorable pour entreprendre sur Gand, c'est lorsque les ennemis se seront retirés du côté d'Anvers, au cas que la chose réussisse, comme il y a lieu de l'espérer, en marchant aux ennemis avec des

forces tout à fait supérieures aux leurs, parce qu'alors, dans l'appréhension qu'ils pourront avoir qu'on ne s'approche d'Anvers, ils n'oseront pas dans cette situation se porter dans le pays de Waes, de peur de ne pouvoir plus en sortir.

Quant aux dispositions que les Gantois pourraient avoir en notre faveur, lorsqu'on s'approcherait de leur ville avec une armée, c'est un fait que je ne sais pas, et dont j'aurais fort douté dans un autre temps, connaissant le génie et le caractère des Flamands, qui crient beaucoup et ne se révoltent point, de peur des suites.

Sur le troisième point :

Il est sans difficulté que le roi, pouvant opposer aux ennemis une armée d'observation aussi puissante que celle qu'il aura cette année aux Pays-Bas, serait en état de faire faire successivement par son autre armée les siéges d'Ath, de Menin et d'Oudenarde, nonobstant la grande étendue de leurs inondations, particulièrement des deux dernières places; car, quand en faisant un siége on ne craint point d'ennemis de dehors, on fait cette expédition fort à son aise.

Dans un autre temps que celui-ci, où l'on est pressé de faire la paix; le projet ci-dessus serait bien aussi bon et aussi solide que celui de se porter fort en avant, au hasard de ne pas conserver ce qu'on aurait pris.

Mais c'est l'intérêt présent qui doit régler la conduite de la guerre, sans s'arrêter aux maximes et à la jurisprudence de cette profession.

Sur le quatrième point :

Suivant l'état des forces que le roi aura cette année aux Pays-Bas, il peut y former trois armées : une grande et supérieure à celle des ennemis, pour marcher en Brabant, et deux petites, l'une pour faire le siége de Huy, et successivement celui de Liége, et l'autre pour faire celui de Menin, ou celui d'Ath ou d'Oudenarde; mais ces deux petites armées ne pouvant pas être bien fortes, ni, par conséquent, en état de presser vivement des places (surtout quand elles sont bonnes), et la disposition du pays entre le canal de Bruxelles et la Dyle, et entre le Demer, la forêt de Soignies et le ruisseau d'Yssche, fournissant aux

ennemis de fort bons postes, savoir : un le long de la Dyle près de Louvain, un le long et derrière l'Yssche, entre la forêt de Soignies et la Dyle, et plusieurs derrière le canal de Bruxelles, sans compter des postes derrière la forêt, entre la tête de l'Yssche et Bruxelles, dans laquelle forêt, de la manière dont elle est disposée, une armée ne saurait guère s'engager, il semble, vu la faculté que les ennemis, quoique inférieurs en forces à nous, ont de soutenir ces postes, que l'on ne saurait faire l'armée du roi trop forte, pour pouvoir prendre des flancs sur les ennemis et les tâter par plus d'un endroit.

Ainsi, supposé que ce qu'on vient d'alléguer soit trouvé bon, il paraît que le parti de n'avoir que deux armées, dont la grande serait encore fortifiée au delà de ce qu'on s'était d'abord proposé et la petite de la Flandre serait aussi fortifiée et mise plus en état de faire le siége de Menin, ou de celles des autres places marquées ci-dessus que le roi voudrait faire attaquer, serait plus sûr que celui d'en avoir trois.

Suivant cette disposition, on n'aurait point d'armée sur la Meuse : le seul inconvénient qui en résulterait serait qu'on ne prendrait pas Huy ni Liége, qui ne nous sauraient être d'une grande utilité dans la conjoncture présente, et que les ennemis ne fortifieraient pas les garnisons de leurs places du côté de la Meuse. Mais, quoiqu'on attaque Huy, les ennemis ne se presseraient pas de fortifier la garnison de Maëstricht, sachant bien les difficultés qu'il y a pour nous à attaquer cette place, et iraient sans doute à leurs vrais intérêts, c'est-à-dire tiendraient leur armée la plus forte qu'ils pourraient.

J'estime qu'il ne faut point se flatter sur les postes qui, avec la forêt de Soignies, couvrent le bassin de Bruxelles et de Louvain; ils sont fort bons et peuvent être, comme je crois, soutenus par une armée aussi forte que sera celle des ennemis, si c'est la même que l'année passée; il faut donc leur opposer une armée assez supérieure pour leur faire craindre d'être forcés et battus, et pour les obliger à se retirer derrière le Demer.

La plus grande difficulté que je trouve dans le maniement et dans le port fort en avant d'une armée aussi considérable que celle dont

il s'agit, c'est la subsistance des hommes et des chevaux, s'il survenait des pluies comme nous en avons souvent dans le commencement des campagnes.

Cependant la difficulté à l'égard des hommes se trouve levée par les grandes mesures que j'apprends qu'on a prises et par les arrangements qu'on a faits.

A l'égard des chevaux, comme un aussi grand corps de cavalerie consomme en peu de temps un grand pays (ce qui empêche souvent de faire d'aussi grands progrès qu'on le souhaiterait), il est important de ne pas entrer de trop bonne heure en campagne, et de ménager dans l'occasion les fourrages avec soin.

Ceci n'est qu'une première idée formée à la hâte, qu'on pourra dans la suite mieux digérer. Cependant je n'adhère point à mon sentiment, et je le soumets avec plaisir à ceux qui penseront plus juste que je n'ai fait.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LA CAMPAGNE PROCHAINE AUX PAYS-BAS; MONS, 17 AVRIL 1708 [1].

(Voir page 6.)

Dans le mémoire fait à Tournay le 13 du présent mois d'avril, il a été marqué les différents objets que l'on pouvait avoir aux Pays-Bas, sur le pied d'y avoir une très-grande armée, même supérieure à celle des ennemis, et en même temps deux petites armées, l'une sur la Meuse et l'autre sur la Lys ou sur l'Escaut.

Les choses étant présentement changées de face par la disposition nouvelle de l'armée d'Allemagne, et ne devant plus y avoir d'armée sur la Meuse, et qu'une très-peu considérable sur la Lys ou sur l'Escaut, plus propre à couvrir le pays du roi qu'à faire aux ennemis une diversion de quelque conséquence, il faut examiner ce que la grande armée (qui subsiste dans son entier) pourra y faire pour le bien du roi et pour l'avancement de la paix; cela se réduit, ce

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 4.

semble, à trois choses: ou à se porter du côté de la Meuse pour prendre Huy et Liége, ou à se porter du côté de la Flandre pour faire le siége de Menin, ou plutôt, à cause de la difficulté de l'entreprise de Menin, celui d'Ath ou celui d'Oudenarde, ou à se porter en Brabant pour tâcher de chasser les ennemis du bassin de Bruxelles et les obliger à abandonner Bruxelles, Louvain et Malines.

Il est à propos de discuter chacun de ces partis en particulier.

Si celui de la Meuse pouvait conduire à faire le siége, de Maëstricht, il serait fort bon, quoiqu'il éloignât fort de tous les pays du roi; mais de la manière dont cette place est présentement fortifiée, avec le camp retranché que les ennemis ont fait dessous, capable de contenir toute leur armée, et avec les forces que les ennemis peuvent opposer, il n'y a pas d'apparence qu'on puisse exécuter une telle entreprise à moins que l'on n'eût gagné précédemment une bataille.

Il faut encore considérer sur ce parti deux choses : l'une, la difficulté de prendre le château de Huy, qui est présentement une fort bonne place, et même la citadelle de Liége, qui est aussi bien fortifiée; l'autre, l'incertitude de pouvoir se servir pendant l'été de la Meuse, qui souvent est fort basse dans cette saison, et l'obligation en ce cas de voiturer tous ses besoins par terre, ce qui n'est guère praticable, vu l'éloignement qu'il y a de Namur à Liége, et encore plus à Maëstricht, et le trouble que les ennemis pourraient par les derrières apporter au passage de nos convois.

Celui de faire un siége du côté de la Flandre devant les ennemis est aussi accompagné de grandes difficultés.

Le siége de Menin, après avoir pris Courtray, serait le plus important pour le roi; mais la facilité que les ennemis, à la faveur de leur inondation et du lâchement de leurs eaux, ont de rompre nos ponts sur la Lys, et par conséquent de nous ôter la communication des deux quartiers de deçà et delà la Lys, qui sont les seuls importants dans ce siége, rendent cette entreprise périlleuse et douteuse devant un ennemi puissant.

Le siége d'Oudenarde est aussi accompagné de très-grandes difficul-

tés, à cause de la grande étendue de la circonvallation causée par les hauteurs voisines de cette place, par la grande inondation qui est au-dessus, et par la grande difficulté de maintenir la communication du quartier de delà l'Escaut avec celui de deçà, à cause de la facilité que les ennemis ont de rompre les ponts sur l'Escaut, près de l'abbaye d'Eenaem, au moyen du lâchement de leurs eaux qui jettent aussi de grands courants dans les fossés de ladite place. Le prince d'Orange l'attaqua en 1674, et dès que l'armée du roi parut, il fut obligé de lever brusquement le siége, et, sans le long et grand brouillard qu'il fit, il était perdu.

Le siége d'Ath est plus aisé que les deux précédents, quoiqu'il y ait aussi une inondation au-dessus de cette place, mais bien moindre que les autres; sa circonvallation ne laisse pas cependant d'être fort grande, à cause des hauteurs voisines de cette place qu'il faut nécessairement occuper.

Après tout, cette conquête, hors la facilité qu'elle donnerait d'entrer dans le pays d'Alost et d'y subsister commodément, n'est pas, quant au fond des affaires présentes, assez importante pour se borner et pour risquer beaucoup à la faire; le parti de marcher en Brabant avec le gros réuni des forces du roi paraît meilleur et plus capable de mener à des choses plus considérables que les deux précédents.

Il faut pourtant considérer qu'à cause de la disposition du pays qu'on appelle le bassin de Bruxelles, il est accompagné d'assez grandes difficultés. En effet ce bassin est comme une espèce de boîte renfermée de tous côtés par le canal de Bruxelles, par la forêt de Soignies, par le ruisseau d'Yssche, par la Dyle et par le Demer.

Pour se porter près de ce bassin, on ne saurait guère se servir que de quatre chemins :

L'un par la chaussée pavée de Mons à Bruxelles; l'autre par Nivelles, par Braine-la-Leud, par Waterloo au bord de la forêt de Soignies; le troisième par Genappe, par la Hulpe vis-à-vis du ruisseau d'Yssche; le quatrième par Tourrinnes et Bavechin, laissant la forêt de Meerdael à gauche, près de Louvain sur la Dyle.

Quelle que soit de ces quatre routes celle que l'on prenne, on trouvera toujours le canal de Bruxelles, la forêt de Soignies, l'Yssche et la Dyle, et l'armée ennemie placée suivant le besoin derrière ces postes, qui sont bons, non absolument insurmontables, mais difficiles à forcer; la garde de chacun de ces postes hors du canal de Bruxelles n'étant pas d'une fort grande étendue, celui dudit canal paraîtrait le plus aisé à surmonter, surtout si l'on s'emparait de Vilvorde.

On pourrait aussi passer la Senne à l'abbaye de Forêt et de là entre la forêt de Soignies et le fort de Montarcy près de Bruxelles; mais ce passage est étroit et montueux, et pour peu que les ennemis fussent avertis d'un dessein de notre part sur ce passage, ils pourraient facilement s'y porter de Dieghem près du canal et s'y opposer.

Si l'on trouve le moyen d'entrer dans le bassin de Bruxelles, il faudra que les ennemis abandonnent d'abord cette ville et Louvain, à moins qu'ils ne veuillent les soutenir et combattre; s'ils ne veulent pas combattre, ils se retireront derrière le Demer, et pourront encore de là soutenir Malines, sinon ils l'abandonneront s'ils veulent; il faut bien se poster et espérer qu'on gagnera la bataille, à cause de la supériorité et de la bonne qualité de l'armée du roi. Cependant de combattre si loin de chez soi est un désavantage, parce que s'il arrivait quelque malheur (ce qu'à Dieu ne plaise), la retraite serait dangereuse, à cause de sa longueur.

Le passage du Demer devant un ennemi qui est derrière n'est guère praticable; si on voulait le passer, il faudrait tâcher par quelque marche surprise, et après avoir passé la Dyle au-dessous de Louvain, de le séparer entre Aerschot et l'embouchure de la Dyle; mais quand cela réussirait, les ennemis auraient toujours une ressource pour couvrir Anvers, qui serait de se poster derrière la Nèthe au-dessous de Lierre, qui est une fort bonne rivière. On dira que lorsque l'armée du roi sera sur le canal de Bruxelles, on pourra faire marcher droit à Gand le petit corps de troupes qui sera en Flandre, auquel on pourra joindre des troupes de la grande armée, qui, à la faveur d'un pont de bateaux fait à Gavre sur l'Escaut, et du pont raccommodé de Deynse

sur la Lys, ou d'un pont de bateaux fait sur cette rivière, arriveront près de Gand; qu'après que cette jonction sera faite, on s'approchera de cette grande ville, qui n'est bonne que par la tête entre la Lys et l'Escaut, et qu'on tâchera de s'en rendre maître, ou de gré ou de force.

Il y a dans cette entreprise deux difficultés:

L'une, de la part des ennemis, qui, au moyen d'un pont de bateaux construit sur le grand Escaut, vis-à-vis de Ruppelmonde, porteront par le pays de Waes plus promptement et plus facilement des troupes auprès de Gand, que nous par le pays d'Alost, et ayant à passer l'Escaut et la Lys; l'autre, de la part des eaux, tant de Gand que d'Oudenarde, qui peuvent être promptement lâchées, et inonder la plus grande partie des environs de Gand, surtout les plus mal fortifiés.

Le roi se souviendra bien de l'effet que les eaux firent lorsqu'il fit le siége de cette ville.

Quant à la disposition des Gantois à se soulever contre les ennemis, c'est un fait sur lequel on ne saurait raisonner. En général, les peuples des villes des Pays-Bas dans le temps présent se laissent prendre et ne se soulèvent guère.

Tout ce qui a été dit ci-dessus est pour représenter les choses dans leur nature et comme elles sont par rapport à la disposition du pays, et non pour grossir mal à propos les objets sur les difficultés qui se présentent dans l'exécution des desseins que l'on peut et que l'on doit avoir. Au contraire, c'est pour donner à MM. les généraux occasion d'exercer leur esprit pour aplanir le plus qu'il leur sera possible lesdites difficultés; après cela les ennemis prendront peut-être des partis différents de ceux que l'on a imaginés ci-dessus, et fourniront par là des moyens d'agir contre eux plus aisés et plus commodes que ceux que l'on a pensés.

Par ce qu'on vient de dire, on doit juger combien les situations et les dispositions des pays influent sur les opérations de la guerre.

Les ennemis d'auprès de Bruxelles couvrent le Brabant et Anvers,

et donnent facilement la main à Maëstricht et à Gand, et leur pays est aussi difficile à aborder et à pénétrer que le nôtre est aisé.

Si l'on était assez heureux pour pouvoir prévenir les ennemis, l'affaire de Bruxelles, même celle du Demer, seraient aisées à faire; mais ils ont presque toutes leurs troupes aux Pays-Bas ou entre la Meuse et le Rhin, et par conséquent à portée de s'assembler en peu de temps, et ont un si grand intérêt à ne se laisser pas surprendre, qu'il ne faut pas douter qu'ils ne fassent tout ce qui sera nécessaire pour y parvenir.

Après les difficultés qui regardent la guerre, celle des vivres suit immédiatement et désire une grande attention. Je n'en dirai rien, parce qu'on y a pourvu, à ce qu'on m'a assuré.

Je soumets avec respect ce qui est contenu dans ce second mémoire, comme j'ai fait à l'égard du premier, et je souhaite de tout mon cœur qu'on imagine quelque chose de meilleur que ce que j'ai proposé.

RÉFLEXIONS SUR LA CAMPAGNE PROCHAINE [1].

(Voir page 6.)

J'aurais toujours cru qu'il était absolument nécessaire de faire le siége de Menin, non pas pour empêcher les ennemis d'étendre leurs contributions, mais pour pouvoir, avec une plus grande facilité, faire la guerre dans les pays ennemis, et n'être pas obligé, à la fin des campagnes, de venir manger et vivre sur les terres du roi, comme on a fait l'année passée, ce qui sera très-difficile à éviter tant que Menin et Courtray seront occupés par les ennemis. Si l'armée du roi s'avançait vers le Brabant et du côté de la Meuse, les ennemis nous en pourraient tirer, quand ils voudraient, en s'approchant de la Lys et de l'Escaut; et comme nous n'aurions point d'endroits à pouvoir passer cette dernière rivière, Menin et Courtray étant à eux, nous serions toujours obligés de venir faire nos mouvements derrière la basse

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2080, n° 106.

Deule et la ligne de Comines, et les ennemis, profitant de cette conjoncture, s'avanceraient entre la Lys et l'Escaut ou passeraient la Lys à Courtray et Menin, iraient camper à Becelaer ou à Rousselaer, et nous resserreraient par là dans notre pays, sans que nous pussions en sortir pour aller vivre sur le leur.

Notre armée étant campée entre le Dender et l'Escaut, supposé que les ennemis soient éloignés de Gand et n'aient pas de corps à portée de cette place, comme dans le pays de Dendermonde, entre Gand et la Durme ou entre le canal du Sas de Gand, celui de Bruges et la petite rivière de Caele, on pourrait avec un détachement de notre armée, partant de dessus le Dender, où elle serait campée, marchant entre cette rivière et l'Escaut, et moi avec le corps que j'aurais par le Franc de Bruges, laissant la Lys à main droite, s'approcher de Gand et voir si cette ville, qui paraît bien intentionnée pour Philippe V et pour la France, nous laisserait entrer dans la place, ce que l'on ne doit pas trop espérer, la circonvallation n'en étant pas parfaite, et les ennemis étant toujours les maîtres de jeter du secours dans le château de Gand et dans la ville sans qu'on puisse les empêcher, venant de l'endroit où leur armée serait campée, passer l'Escaut à Dendermonde et entre cette place et Anvers; à moins que de faire la circonvallation entière ou de battre l'armée des ennemis, il n'y a pas d'apparence de pouvoir réussir à cette entreprise.

Je conclus que le siége de Menin est ce qu'il y a de mieux à faire; en s'y prenant de bonne heure, cette place serait prise ou bien près de l'être avant que les ennemis fussent en état de se mettre en campagne, n'ayant nuls magasins de fourrages pour marcher au secours de cette place ou pour aller faire les siéges de Mons, de Charleroi ou de Namur; et s'ils faisaient quelques-unes de ces entreprises, Menin étant pris, nous aurions encore le temps de marcher à eux pour secourir la place attaquée. Nous avons des magasins de fourrages à Ypres et à Warneton; nous tirerions des secours considérables pour ce siége des états de Lille et de Tournay, du département de M. de Bernières, et même de l'Artois, qui ont tous beaucoup d'intérêt que ce siége se

fasse, prévoyant bien que, sans la prise de cette place, il sera très-difficile à la fin des campagnes de ne pas retomber dans le pays du roi. Si les ennemis en voulaient tenter le secours, nous donnerions une bataille avec avantage, puisque nous serions les maîtres de choisir notre champ de bataille et d'opposer aux ennemis toutes nos forces; après s'être assemblés du côté de Gand, ils ne pourraient venir à nous qu'en marchant entre la Lys et l'Escaut ou en laissant la Lys à leur gauche; nous partagerions notre armée moitié d'un côté de la Lys et moitié de l'autre, ayant plusieurs ponts sur cette rivière, et nous ferions passer dans peu de temps toutes nos troupes du côté par où les ennemis marcheraient à nous.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LA CAMPAGNE PROCHAINE; 22 AVRIL 1708 [1].

(Voir page 6.)

Les projets pour la campagne prochaine peuvent se réduire à cinq :

Le premier, de marcher droit à Gand, pour se rendre maître de cette grande ville; le second, de marcher droit dans le bassin de Bruxelles, pour obliger les ennemis à se retirer derrière le Demer et à abandonner Bruxelles, Louvain et Malines; le troisième, de marcher en Hesbaye pour faire successivement les siéges de Huy et de Liége, dans l'espérance de faire peut-être dans la suite celui de Maëstricht, si on le jugeait possible; le quatrième, de faire derrière soi le siége de Menin et d'Oudenarde ou d'Ath; le cinquième, de différer d'entreprendre au commencement de la campagne jusqu'à ce qu'on connaisse plus particulièrement les forces, les dispositions et les desseins des ennemis, et afin de les empêcher de se porter en Flandre (qui est un pays qui ne nous convient pas, parce qu'il est fort couvert et fort coupé), de s'avancer d'abord avec l'armée du roi en Brabant, qui est un pays assez ouvert, soit entre la Dyle et la Ghète de Tirlemont ou jusqu'à

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 8.

Tourrinnes-Bavechin, si les ennemis n'occupent pas ce poste les premiers, ou à la hauteur de Jodoigne, entre le ruisseau de Dongelbergh et celui de Grez, soit du côté de Braine-la-Leud et de la rivière de la Lasne, pays à la vérité moins ouvert que celui entre la Ghète de Tirlemont et la Dyle.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CINQ PROJETS CI-DESSUS.

Sur le premier : il ne paraît guère possible de se porter à Gand, n'ayant l'usage ni de l'Escaut, ni de la Lys, et laissant derrière soi Menin et Oudenarde; d'ailleurs, quand on pourrait surmonter ces difficultés, l'épanchement des eaux aux environs de Gand et la facilité aux ennemis de se porter en peu de temps auprès de cette ville par Dendermonde et par le pays de Waes apporteront de grands obstacles à l'exécution de cette entreprise.

Sur le deuxième : ce projet paraît grand et capable de produire de bons effets pour la paix et peut s'exécuter, particulièrement si l'on peut prévenir les ennemis; mais si l'on ne peut pas les prévenir, il ne laisse pas d'être accompagné de difficultés considérables. En effet, le bassin de Bruxelles est une espèce de boîte enfermée :

1° Par le canal de Bruxelles, dont on peut, quand on veut, couvrir d'eau la prairie jusqu'au delà de Vilvorde, ainsi que les ennemis firent lorsque feu M. le maréchal de Luxembourg attaqua les Trois-Trous;

2° Par la forêt de Soignies, assez coupée et assez difficile, et dans laquelle une armée ne s'engage pas aisément;

3° Par le ruisseau d'Yssche, qui barre la trouée ou l'ouverture qui regarde Duysbourg, entre la forêt de Soignies et la Dyle;

4° Par la Dyle, depuis la forêt de Meerdael, au-dessus de Louvain, jusqu'à son embouchure dans le Demer, laquelle rivière de la Dyle n'est pas aisée à passer.

De sorte que les ennemis, en faisant des mouvements à propos sur ceux que l'armée du roi fera, peuvent, suivant le besoin, défendre

successivement ces postes, desquels ils ne sauraient guère être chassés que par la supériorité des forces, qui donnera moyen de les tâter de plus d'un côté, et de prendre, s'il se peut, des flancs et des revers sur eux. Quand on serait maître du bassin de Bruxelles comme aussi de cette ville et de Louvain, et même, si l'on veut, de Malines (qui pourrait pourtant se soutenir derrière le Demer), ce n'est pas à dire pour cela qu'on puisse pénétrer jusqu'à Anvers, car les ennemis, en se postant d'abord derrière la Nèthe, pourront toujours arrêter notre armée. La prise de Bruxelles et de Louvain, et même, si l'on veut, de Malines sans Anvers, aura de l'éclat, mais elle ne laissera pas d'être fort à charge pour la garde de ces grandes villes, aussi mal fortifiées qu'elles sont, et on n'osera guère en éloigner l'armée, de peur que les ennemis n'y reviennent et ne nous en chassent.

Sur le troisième: ce projet se peut exécuter si l'on veut, et l'exécution en serait bien plus utile et plus importante, si, après la prise de Huy et de Liége, on pouvait se flatter de faire avec succès le siége de Maëstricht; mais cette dernière entreprise est bien grande (pour ne pas dire presque infaisable, puisque les ennemis ont fortifié comme ils ont fait la montagne Saint-Pierre, et ont formé, entre Welwesel et la place, un camp bien retranché, capable de contenir toute leur armée) et peut être sujette à de grands inconvénients, tant par l'obligation de faire voiturer de Namur tous ses besoins par terre si la Meuse cessait d'être navigable (comme cela arrive ordinairement pendant les étés, et comme cela arriva lorsque le prince d'Orange fit les siéges de Maëstricht et de Namur), que par l'opposition que les ennemis, après l'expédition de Maëstricht faite ou manquée, pourraient apporter à notre retour, en se postant vers les Cinq-Étoiles, ainsi que M. le prince d'Orange fit après que nous eûmes secouru Maëstricht, ce qui ne donna pas peu d'embarras à feu M. le maréchal de Schomberg; d'ailleurs, l'entreprise de Maëstricht nous éloigne fort de nos places, assez mal pourvues de bonnes garnisons.

L'entreprise de Huy ne laisse pas d'être accompagnée de grandes difficultés et d'inconvénients assez considérables : en effet (sans

Comme les garnisons de nos places frontières seront faibles pendant la campagne, redoubler de soins pour que la garde s'y fasse très-régulièrement et très-exactement, de peur de quelque surprise de la part des ennemis;

Idem à l'égard des magasins tant de munitions de guerre que de fourrages.

Avoir dans Mons, dans Charleroi et dans Namur le plus de partisans qu'il sera possible, afin de pouvoir fatiguer les ennemis par de fréquentes courses;

Un petit corps de troupes en Flandre pour la protection du pays et de l'Artois;

Idem quelques troupes sur les lignes de la Haine, pour la protection du pays entre la Sambre, la Haine et l'Escaut.

Convenir de ceux qui commanderont ces troupes, renouveler, s'il est possible, le traité pour les contributions du pays d'entre Sambre et Meuse qui est près d'expirer.

PROJET DE L'ORDRE DE BATAILLE DE L'INFANTERIE DE L'ARMÉE DE FLANDRE, COMMANDÉE PAR MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE; 16 MAI 1708[1].

(Voir page 8.)

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
MM.			
Seluc	Picardie	3	5
	Boulonnais	2	
Arpajon	Piémont	3	5
	Chartres	2	
Dubarail	Le Roi		4
Mouchy	Poitou	2	4
	Lorraine	2	
La Marck	Charost	2	4
	La Marck	2	
Albergotti	Gondrin	2	5
	Royal-italien	1	
	Louvigny	2	
Montpezat	Gardes françaises	6	9
	Gardes suisses	3	
	Gardes de Cologne		3
Steckenberg	Alsace		4
De Beuil	Dauphin	1	4
	Fitzgerald	1	
	Montroux	1	
	Deslandes	1	
Isenghien	Royal	3	4
	Isenghien	1	
Nangis	Bourbonnais	2	5
	Mortemar	2	
	O'Brien	1	
Pionsac	Beauce	2	5
	Navarre	3	
	TOTAL		61

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
MM.			
Sebret	Perche	2	5
	Sparre	2	
	Doigny	1	
Baudouin	Vendôme	2	4
	Boufflers	2	
Saint-Pierre	Flamarin	2	5
	Saint-Vallier	2	
	Gassion	1	
Ringraff	Nice	1	4
	Saint-Second	1	
	Ringraff	1	
	Tilly	1	
Pfiffer	Villars	3	6
	Pfiffer	3	
Buisson	Greder		3
May	May		3
Grenu	Surbeck		3
Brendlé	Brendlé		3
Arling	Guyenne	2	4
	Agénois	2	
Courrières	Provence	2	4
	Courrières	1	
	Nassau	1	
Montmorency	Condé	2	4
	Wemmel	1	
	Laern	1	
Grimaldi	La Fère	2	4
	Grimaldi	1	
	Pantoka	1	
	TOTAL		52

RÉSERVE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
MM.			
Diverny	Lanois	2	4
	Nivernais	2	
Montandre	Béarn	2	4
	Greder, allemand	2	
Crouy	Roussillon	2	4
	Crouy	2	
Lamothe	La Reine		3
	TOTAL		15

ARTILLERIE.

		BATAILLONS.
Royal-artillerie		2
Bombardiers		1
TOTAL		3

TOTAL des bataillons..... 131

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2080, n° 169.

SUITE DE L'INFANTERIE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
PREMIÈRE LIGNE.		
MM.		
Seluc	Picardie 3	5
	Boulonnais 2	
Duberail	Le Roi	4
La Marck	Charost 2	4
	La Marck 2	
Albergotti	Gondrin 2	5
	Royal-italien 1	
	Louvigny 2	
Montpesat	Gardes françaises 6	9
	Gardes suisses 3	
	Gardes de Cologne	3
Steckenberg	Alsace	4
Isenghien	Royal 3	4
	Isenghien 1	
Pionsac	Beauce 2	5
	Navarre 3	
	TOTAL	43

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
DEUXIÈME LIGNE.		
MM.		
Arpajon	Piémont 3	5
	Chartres 2	
Mouchy	Poitou 2	4
	Lorraine 2	
Baudouin	Vendôme 2	4
	Boufflers 2	
Ringraff	Nice 1	4
	Saint-Second 1	
	Ringraff 1	
	Tilly 1	
Buisson	Greder	3
Grenu	Surbeck	3
Courrières	Provence 2	4
	Courrières 1	
	Nassau 1	
De Beuil	Dauphin 1	4
	Fitzgerald 1	
	Montroux 1	
	Deslandes 1	
Nangis	Bourbonnais 2	5
	Mortemar 2	
	O'Brien 1	
	TOTAL	36

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	REGIMENTS.	BATAILLONS.
TROISIÈME LIGNE.		
MM.		
Sabret	Perche 2	5
	Sperre 2	
	Doigny 1	
Saint-Pierre	Royal-la-marine 2	5
	Saint-Vallier 2	
	Gassion 1	
Pfiffer	Villars 3	6
	Pfiffer 3	
May	May	3
Brendlé	Brendlé	3
Arling	Guyenne 2	4
	Agénois 2	
Montmorency	Condé 2	4
	Wemmel 1	
	Laern 1	
Grimaldi	La Fère 2	4
	Grimaldi 1	
	Pantoka 1	
	TOTAL	34
RÉSERVE.		
Montandre	Greder, allemand 2	4
	Béarn 2	
Diverny	Lanois 2	4
	Nivernais 2	
Crouy	Royal-Roussillon 2	4
	Crouy 2	
Lamothe	Le Reine	3
	TOTAL	15
ARTILLERIE.		
Royal-artillerie		2
Bombardiers		1
	TOTAL	3

PROJET DE L'ORDRE DE BATAILLE DE LA CAVALERIE DE L'ARMÉE DE FLANDRE, COMMANDÉE PAR MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE [1].

(Voir page 8.)

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
MM.		
Montmain...	Maison du Roi.....	13
Beauvau....	Gendarmerie.....	8
Duras.....	Royal-Roussillon..... 3	
	Villeroy..... 2	7
	Duras..... 2	
Clays.....	Durcosel..... 2	
	Clays..... 2	
	Létang..... 2	10
	Rouvray..... 2	
	Verneuil..... 2	
Danlesy.....	Danlesy..... 2	
	Toulouse..... 3	8
	Colonel-général..... 3	
	TOTAL.....	46

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
MM.		
Le Vidame...	Bourgogne..... 3	
	Saint-Aignan..... 2	7
	Fontaine..... 2	
Rosen.....	Cravates..... 3	
	Druhot..... 2	7
	Rosen..... 2	
Mineurs.....	Egmont..... 2	
	Matignon..... 2	7
	Dauphin, étranger... 3	
Livry.....	Orléans..... 3	
	Lamothe..... 2	7
	Livry..... 2	
Nill.....	Desmarets..... 2	
	Coursillon..... 2	6
	Forsac..... 2	
Beringhen...	Du Maine..... 3	6
	Beringhen..... 3	
Mortany....	Arco..... 2	
	Dalsan..... 2	7
	Royal-étranger..... 3	
	TOTAL.....	47

TROISIÈME LIGNE.

OFFICIERS généraux.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
MM.		
D'Oppelstein.	Bellacueil..... 2	
	D'Oppelstein..... 2	8
	Harcourt..... 2	
	Labretoche..... 2	
Fresin.....	Esclainvilliers..... 2	
	Tourette..... 2	8
	Marsillac..... 2	
	Fresin..... 2	
Barentin....	Marteville..... 2	
	Cayeux..... 2	8
	Barentin..... 2	
	Dauphin..... 2	
Lacatoire....	Gherisy..... 2	
	Biron..... 2	6
	Lacatoire..... 2	
Acosta.....	Soucarrière..... 2	
	Tarneau..... 2	6
	Acosta..... 2	
Chamfleur...	Gaetano..... 2	
	Saint-Phal..... 2	6
	Paon..... 2	
	HUSSARDS..... (Camperont au quartier général.)	2
	TOTAL.....	45

RÉSERVE.

Uzès.....	Royal-Piémont..... 3	
	Tarente..... 2	7
	Uzès..... 2	
Cano.....	Cano..... 2	
	Bellefonds..... 2	7
	Condé..... 3	
Nugent.....	Nugent..... 2	
	La Tour..... 2	6
	Ligondes..... 2	
Krusemberg.	Roye..... 2	
	Broque..... 2	7
	Royal-allemand..... 3	
	TOTAL.....	27

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2080, n° 169.

SUITE DE LA CAVALERIE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
PREMIÈRE LIGNE.		
MM.		
Montmain...	Maison du Roi.....	13
Beauvau....	Gendarmerie.....	8
Le Vidame..	Bourgogne..... 3 Saint-Aignan..... 2 Fontaine..... 2	7
Rosen.....	Drubot..... 2 Rosen..... 2 Cravates..... 3	7
Dures.....	Royal-Roussillon..... 3 Villeroy..... 2 Dures..... 2	7
Livry.....	Orléans..... 3 Lamothe..... 2 Livry..... 2	7
Nill.....	Desmarets..... 2 Courcillon..... 2 Forsac..... 2	6
Clays.....	Durosel..... 2 Clays..... 2 Létang..... 2 Rouvray..... 2 Vernouil..... 2	10
Danlezy....	Danlezy..... 2 Toulouse..... 3 Colonel-général..... 3	8
	TOTAL.....	73

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
DEUXIÈME LIGNE.		
MM.		
Mineurs.....	Egmont..... 2 Matignon..... 2 Dauphin, étranger... 3	7
D'Opplestein.	Bellacueil..... 2 D'Opplestein..... 2 Harcourt..... 2 Labretoche..... 2	8
Fresin.....	Esclainvilliers..... 2 Tourotte..... 2 Marsillac..... 2 Fresin..... 2	8
Barentin....	Marteville..... 2 Cayeux..... 2 Barentin..... 2 Dauphin..... 3	9
Beringhen...	Du Maine..... 3 Beringhen..... 3	6
Lacatoire....	Cheriey..... 2 Biron..... 2 Lacatoire..... 2	6
Acosta.....	Soucarrière..... 2 Tarneau..... 2 Acosta..... 2	6
Chamfleur...	Paon..... 2 Saint-Phal..... 2 Gaetano..... 2	6
Mortany....	Arco..... 2 Dalzac..... 2 Royal-étranger..... 3	7
	TOTAL.....	63

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
RÉSERVE.		
MM.		
Usès.....	Royal-Piémont..... 3 Tarente..... 2 Usès..... 2	7
Cano.....	Cano..... 2 Bellefonds..... 2 Condé..... 3	7
Nugent.....	Nugent..... 2 Latour..... 2 Ligondé..... 2	6
Krazemberg.	Roye..... 2 Braque..... 2 Royal-allemand..... 3	7
	TOTAL.....	27

DÉTAIL DE LA SURPRISE DE GAND ET DE LA MARCHE DE L'ARMÉE, PAR MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE; AU CAMP DE LEDE, 7 JUILLET 1708 [1].

(Voir page 24.)

Quoique j'aie chargé le comte de Gacé de rendre compte à votre majesté de ce qui s'est passé à la prise de Gand et dans une partie de notre marche, je crois cependant que je dois lui expliquer moi-même ce que j'en sais. J'envoyai mardi 3 au soir le comte de Ruffey avec deux mille chevaux et autant de grenadiers ou simples soldats, sous prétexte de faire une enceinte de fourrage du côté du Petit-Enghien, avec ordre, quand il y serait, de s'avancer sur Ninove. Chemerault partit peu de temps après lui pour l'aller joindre, et quand il fut à la tête du détachement, il marcha sur Ninove, où il passa le 4 à trois heures après midi, pour aller droit sur Gand le 5 au matin; le sieur de la Faille arriva à la porte lui huitième, et ainsi qu'il avait été projeté; la sentinelle, qui reconnut un sergent de son régiment, lui tira un coup de fusil et le manqua, mais néanmoins il se rendit maître de la porte, et il fut joint par soixante hommes du même régiment qui le suivaient de près; il envoya aussitôt avertir le comte de Chemerault. dont les troupes très-fatiguées n'avaient pu arriver au rendez-vous à l'heure marquée. Chemerault arriva à toutes jambes avec la cavalerie, et trouva en entrant des acclamations du peuple de *vive le roi!* avec des marques d'une joie et d'une affection extraordinaires; il mit sa cavalerie en bataille sur les places, s'empara des portes de Bruges par où le camp Wondelghem pouvait se jeter dans la ville, et envoya le sieur de Cano avec trois cents chevaux pour empêcher à ces troupes le passage du canal du Sas, ce qui réussit, car elles furent obligées de se retirer au Sas de Gand. L'infanterie détachée était si fatiguée qu'elle ne put arriver que quelques heures après la cavalerie. Mais l'affection des bourgeois était telle qu'ils se seraient gardés eux-mêmes

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2081, n° 33.

s'il avait été nécessaire. Nous avions cependant marché avec l'armée du camp de Braine-la-Leud à sept heures du soir, sur plusieurs colonnes, la gauche à la tête avec la réserve du comte de Chemerault, ensuite l'infanterie, puis la droite sur quatre colonnes. Les troupes furent retardées longtemps par les mauvais chemins, et la pluie, qui commença à dix heures du soir, dura toute la nuit et partie de la matinée. Le reste de l'armée était vers Braine-le-Château et Oostquerque lorsque le jour parut; deux colonnes passèrent la Senne à Lembeeck et à Tubize, et l'on déboucha sur Hautcroix et Pepinghe, où l'on fit halte pour laisser joindre toutes les troupes.

On rejeta les menus bagages et l'artillerie sur Bois-Seigneur-Isaac et Nivelle, pour aller par Braine-le-Comte sur Enghien et Herinnes, et nous prîmes seulement une brigade d'artillerie haut le pied, qui marcha avec la seconde colonne d'infanterie. Après une halte de quelques heures, l'armée marcha pour prendre sa route sur le moulin de Goyck; et à peine avais-je passé Kaestergat, que je reçus la nouvelle de l'entrée des troupes de votre majesté et du roi d'Espagne dans Gand : vous ne sauriez vous imaginer la joie et la bonne volonté qu'elle répandit dans l'armée. Je continuai la marche avec la gauche de la cavalerie et de l'infanterie sur ce moulin, tandis que les droites tenaient le chemin de Steenberghe et Ninove par-derrière nous. Nous avions déjà eu des nouvelles que les ennemis, instruits de notre mouvement, avaient commencé à passer la Senne à Bruxelles dès le matin, et à peine étions-nous au moulin de Goyck qu'on aperçut quelques troupes qui marchaient en deçà du moulin de Stuyvenberghe; elles s'arrêtèrent dès qu'on les envoya reconnaître, et firent plusieurs mouvements tantôt en avant, tantôt en arrière. Comme il ne paraissait point que rien ne les suivît de près, le duc de Vendôme crut qu'il était bon de gagner Ninove pour y passer le Dender, et se mettre entre Gand et les ennemis. On forma donc la gauche sur deux lignes; on fit défiler toujours l'infanterie qui marchait avec un courage étonnant, et quand Albergotti en eut placé quatre brigades à la tête des défilés, à une demi-lieue sur la gauche du moulin de Goyck, la cava-

lerie s'ébranla et marcha droit sur Ninove. Les ennemis, dont l'armée marchait sur Sainte-Quintens-Lennick, parurent, cavalerie et infanterie, sur les six heures du soir; mais on marcha toujours, et la tête commença à passer à Ninove sur les huit heures. On étendit les troupes sur le chemin d'Alost, et elles firent halte à mesure que l'on trouvait du terrain pour les placer, et à la pointe du jour hier, sixième de ce mois, on se mit en marche sur deux colonnes pour gagner Alost, qu'on avait fait occuper dès la nuit par des grenadiers, et sur quoi la réserve de Chemerault s'était avancée. Cependant l'artillerie et les bagages, dont les chevaux étaient excessivement fatigués, étaient demeurés de l'autre côté du Dender, vers Pollaere. Biron était avec sa réserve pour protéger les bagages, et Saint-Maurice avec les troupes de Cologne pour escorter l'artillerie. Les ennemis, qui avaient commencé à camper le 5 au soir, la droite à Sainte-Mertens-Lennick, et la gauche vers Anderlecht, et qu'on croyait marcher vers Dendermonde, selon les avis qui en étaient venus, et parce qu'ils avaient détendu presque aussitôt qu'ils avaient commencé à tendre, parurent à l'arrière-garde vers les six heures du matin, que les bagages de l'artillerie étaient encore de l'autre côté du Dender avec une partie de la cavalerie de la droite. Biron se mit aussitôt à la tête des défilés avec son infanterie, laissa une brigade de cavalerie à la queue et se mit en bataille avec le reste sur la hauteur du moulin de Pollaere; le comte de Saint-Maurice se mit pareillement en bataille. Les ennemis, qui avaient, à ce que j'ai su depuis, trente escadrons et six mille hommes de pied, chargèrent quelques troupes de l'arrière-garde, et un escadron de Cano qui chargea fort bien, mais qui fut culbuté par le grand nombre, et pillèrent quelques bagages dont les chevaux outrés n'avaient pu suivre avec assez de diligence, pour se couvrir du reste des troupes; mais quand ils virent Biron en bataille, ils s'arrêtèrent. Il y eut le lieutenant-colonel du régiment de la Reine qui faisait l'arrière-garde avec deux cents hommes, et qui, se trouvant pressé, se jeta dans un château et dans une houblonnière; il y tint bon, les ennemis l'y sommèrent, ne purent le résoudre à se rendre, et se

retirèrent totalement. J'ai ouï dire que le duc de Marlborough y était en personne, que son armée avait eu ordre de le suivre, parce qu'il croyait la nôtre tout entière du côté du Dender; mais que, quand il nous avait sus passés, il l'avait contremandée et l'avait rejointe sur les quatre heures du soir. Les bagages, l'artillerie et les troupes achevèrent donc de passer sur les six heures du soir. Pour moi, j'étais déjà ici avec la tête de l'armée. Nous mîmes notre droite à Erondeghem sur la chaussée d'Alost à Gand; le centre passe ici, et la gauche à Schellebelle sur le bord de l'Escaut, où elle est séparée du reste de la ligne; mais il était nécessaire de tenir l'Escaut pour y établir les ponts qui nous doivent arriver de Gand incessamment.

En arrivant ici, je reçus une lettre du comte de Lamothe avec avis qu'il était entré le matin dans Bruges, et peu après une du comte de Chemerault qui me marque que le gouverneur du château de Gand commençait à capituler. J'oubliais de dire à votre majesté que quand je fus arrivé à Alost, ce qui fut sur les dix heures du matin, j'envoyai le comte d'Estrades à Chemerault avec sa réserve, pour en disposer. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il lui fit passer l'Escaut pour investir le château, et il croit que cela a contribué à faire parler au gouverneur de se rendre. J'espère que j'en pourrai bientôt dire la conclusion à vôtre majesté, et qu'il ne sera point nécessaire d'y tirer de canon. Les ennemis campèrent le soir à Assche, la droite vers Dendermonde, et la gauche vers Bruxelles. Le prince Eugène arriva vers le soir à leur armée, et je compte que ses troupes, qui étaient le 4 à Duren, seront ce soir à Maëstricht. Voilà à peu près ce qui s'est passé depuis notre départ de Braine-la-Leud jusqu'à l'arrivée ici.

Les réserves de Biron et de Cologne sont campées de l'autre côté de la chaussée, et tirant vers Ninove, avec deux autres brigades de l'infanterie du centre. Il y en a trois brigades sur le bord de l'Escaut à Schellebelle, et l'artillerie est parquée à Oordeghem sur le chemin de Gand. Tous les peuples de ce pays-ci marquent une joie extraordinaire de rentrer sous l'obéissance de leur légitime roi. Nous sommes

ici dans le pays le plus abondant que j'aie jamais vu, et, s'il était nécessaire, je crois qu'on y demeurerait jusqu'à la fin de la campagne. Dès qu'on a su la prise de Gand, le comte de Bergeyck, qui était demeuré à Ninove, s'y est rendu pour mettre ordre à toutes choses. On a assuré aujourd'hui le chemin d'ici à Gand, et il y a un commerce établi d'ici à cette ville, sans avoir besoin d'escorte. Je ne saurais encore répéter à votre majesté quelle est ma satisfaction lorsque je pense que j'ai pu contribuer à quelque chose qui doit être utile à ses intérêts. J'oubliais de vous dire que quand le comte de Lamothe se présenta à la porte de Bruges, les magistrats voulurent savoir si Gand était rendu, et dès qu'ils en furent certains, ils ouvrirent leurs portes avec autant de démonstrations de joie, de zèle et d'attachement au roi leur maître que ceux de Gand. Cela fait un extrême plaisir aux bons sujets et surtout à ceux qui sont attachés à leur maître par des liens aussi forts et aussi pleins de tendresse et de respects que je suis à votre majesté.

ÉTAT DES BATAILLONS QUI ONT COMBATTU LE 11 JUILLET 1708 [1].

(Voir page 38.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Picardie	3	*Report*	40
Boulonnais	2	Royal-la-marine	2
Piémont	3	Courrières	1
Chartres	2	Gassion	1
Le Roi	4	La Marck	2
Poitou	2	Ringraff	1
Lorraine	2	Tilly	1
Gondrin	2	Villars	3
Royal-italien	1	Pfiffer	3
Louvigny	2	Greder, suisse	3
Gardes françaises	6	Guyenne	2
Gardes suisses	3	Saint-Second	1
Perche	2	Nassau	1
Sparre	2	Royal-Roussillon	2
Vendôme	2	Crouy	2
Boufflers	2	La Reine	3
A reporter	40	TOTAL	68

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2081, n° 89.

Lettre de M. d'Artaignan concernant le détail du combat d'Oudenarde, donné le 11 juillet 1708 [1]. (Voir page 38.)

L'armée partit du camp de Lede le 10, à la pointe du jour, et vint camper sous Gavre : c'est où monseigneur le duc de Bourgogne apprit que les ennemis marchaient et avaient, ce jour-là, commencé à passer le Dender à Ninove et portaient leur tête sur Oudenarde. Comme l'on ne crut pas qu'ils passeraient l'Escaut sitôt, cela fit que notre armée ne se hâta point, et ne partit de son camp de Gavre, le 11, que sur les dix heures; et comme nous passions sur les ponts, monseigneur le duc de Bourgogne eut des avis que les ennemis passaient l'Escaut à Oudenarde sur leurs ponts, à droite et à gauche de la ville, et que même il y avait déjà une vingtaine de bataillons et quarante escadrons de passés. Cela obligea notre armée de se presser dans sa marche, parce que M. le duc de Vendôme avait résolu de faire attaquer tout ce qui était passé.

Comme l'armée arriva, on trouva que les ennemis étaient déjà passés si forts, qu'on ne pouvait plus s'opposer au passage du reste, et que cela se réduisait à une affaire générale. Il fut donc question de choisir un poste. Le peu de connaissance du terrain, les différentes manières de s'étendre des ennemis, cela tint longtemps nos généraux incertains du bon parti; cela fit qu'on se mit en bataille à peu près conformément à ce que l'on jugea que l'ennemi pourrait faire, lequel se saisit des bois et des haies qui nous approchaient le plus. Notre infanterie fut obligée de les aller attaquer dans leurs postes, dont ils furent chassés de presque partout, mais à temps différents; et comme l'on fit commencer les attaques par la gauche, notre droite n'était point encore arrivée dans le sien, si bien que tout devint combats particuliers qui n'avaient nulle correspondance les uns avec les autres; et comme notre cavalerie ne pouvait point agir par la difficulté du pays, cela faisait que notre infanterie était abandonnée à ses forces; et même, ayant employé beaucoup d'infanterie pour occuper beaucoup de pays, il ne nous restait presque point de seconde ligne, de manière que toute la vigueur de notre première n'allait plus qu'à faire plier leur infanterie, qui était chas-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2081, n° 78.

sée de ces premières haies, au delà d'un petit ruisseau et des bois qui nous séparaient de la plaine où ils étaient en bataille.

Lorsque je crus que tout était gagné, je trouvai toute leur armée en bataille devant moi, leur cavalerie me débordant tout partout, ce qui obligea notre infanterie à ne pas pousser plus loin que le bord des bois qui les approchaient; et après y être restés une demi-heure, nous y étions attaqués vivement et rechassés jusqu'aux haies de nos côtés. Ces attaques furent réitérées sept à huit fois, presque toujours avec les mêmes succès et les mêmes adversités. Tout cela se soutint depuis trois heures et demie jusqu'à huit heures et demie du soir, les soldats rebutés et les ennemis maîtres de ces haies qui nous abordaient, ne pouvant plus y faire remordre nos soldats par le feu terrible que les ennemis faisaient dès qu'on les approchait; même ils avaient gagné nos flancs et les hauteurs qui étaient à côté de nous. Tout cela ajouté à la nuit qui tombait, et notre infanterie fort en désordre, les ayant obligés de faire bonne mine pendant plus d'une heure sans avoir de munitions contre un ennemi qui en était prodigue, cela me fit prendre le parti, avec la maison du roi, de songer à la retraite dans ce petit canton où j'étais, car je n'y reçus nul ordre, par la difficulté d'y en recevoir. J'y avais six ou sept brigades d'infanterie, la maison du roi et la gendarmerie qui était derrière moi, qui ne laissa pas de souffrir beaucoup, parce que, pour encourager notre infanterie, ils étaient en bataille assez près derrière eux, ce qu'ils firent avec un courage et une fermeté dignes d'eux; car, à l'heure qu'il était, notre infanterie repoussée, ils s'avançaient toujours pour les encourager et pour contenir l'infanterie des ennemis. Ainsi, tout cela s'est passé en un rude combat d'infanterie, dont j'aurai l'honneur de vous rendre compte de la perte; mais comme nous n'y avons perdu ni artillerie, ni drapeaux, ni étendards, ni bagages, cela ne doit être nommé qu'un gros combat d'infanterie : il est vrai qu'il est des plus rudes que j'aie jamais vus. Cependant il n'est pas aussi sanglant qu'il le devait, ni que bien d'autres que j'ai vus. Je crois que la perte des ennemis est à peu

près égale à la nôtre, qui, je crois, ne va pas, de notre côté, à trois mille hommes.

Lettre de M. le duc de Vendôme sur le combat d'Oudenarde. Du camp de Lovendeghem, 19 juillet 1708[1]. (Voir page 38.)

Sire, je n'oserais entrer dans aucun détail de ce qui s'est passé tant à la bataille d'Oudenarde que les jours précédents, si je n'avais vu, par la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle pourrait croire qu'il y aurait de ma faute. Ainsi, je me vois obligé de lui dire la vérité, et de reprendre les choses du jour du passage du Dender.

Votre majesté saura donc que, le jour que nous sommes partis de Braine-la-Leud, nous aperçûmes dans notre marche l'armée ennemie, dont la tête était déjà à Sainte-Quintens-Lennick, qui n'était qu'à un petit quart de lieue de notre marche; cela m'obligea de demeurer à notre arrière-garde, où il ne se passa rien, comme j'ai déjà eu l'honneur de le mander à votre majesté. Je n'arrivai près de Ninove, au quartier de monseigneur le duc de Bourgogne, qu'à une heure après minuit. J'eus l'honneur de lui dire qu'il fallait envoyer la réserve de M. de Biron à Alost, pour garder ce passage et attendre l'artillerie et les bagages, lesquels ne pourraient être passés de longtemps. Ensuite je priai monseigneur de trouver bon que je m'allasse reposer, ayant été trente heures à cheval avec la colique. J'allai donc manger un morceau chez moi, et il était soleil levé quand je me couchai. A dix heures du matin, M. de Puiguion, qui était de jour, me vint dire que monseigneur le duc de Bourgogne et toute l'armée étaient marchés à quatre heures du matin. Dans le même moment, Postier, qui avait été détaché la veille de Braine-la-Leud avec six cents chevaux, vint me dire qu'il venait d'être attaqué par deux colonnes, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie, qu'il n'avait rien perdu, et qu'il craignait fort pour l'artillerie, qui était fort près de lui lorsque les ennemis étaient tombés sur lui. Votre majesté jugera de l'inquiétude que cela me donna. Je montai à cheval, et en sortant de Ninove, je trouvai MM. d'Artaignan et de Palavicini, qui menaient

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2081, n° 170.

cinq brigades d'infanterie de la première ligne. J'en fis demeurer trois à Ninove, sous les ordres de M. de Palavicini; j'y fis aussi demeurer une brigade de cavalerie et un régiment de dragons; et dans le temps que je m'avançais sur le chemin de notre artillerie, pour remédier à ce qui pourrait arriver de ce côté-là, j'en vis paraître la tête, ce qui me tranquillisa beaucoup. Je donnai ordre à Saint-Hilaire de camper ce jour-là à Ninove, et à M. le comte de Saint-Maurice, qui faisait l'arrière des bagages, de se joindre au camp de M. de Palavicini, à Ninove. Voilà, sire, au vrai ce qui s'est passé. Cette marche précipitée a été résolue à mon insu entre monseigneur le duc de Bourgogne et M. de Puységur.

Nous sommes demeurés dans cette situation jusqu'à ce que nous ayons été maîtres du château de Gand, n'y ayant pas moyen avant cela de songer à passer l'Escaut. Je proposai à M. le duc de Bourgogne de nous porter devant Oudenarde et de nous y retrancher, et que de cette façon nous empêcherions les ennemis d'y aborder ou les obligerions de nous attaquer avec désavantage. Sur cela, M. de Puységur dit qu'il fallait camper à Gavre, et m'assurant que, étant posté audit Gavre, les ennemis ne pourraient point approcher d'Oudenarde. Je me rendis à son opinion à cause de la parfaite connaissance qu'il a du pays et parce qu'il m'assura que dans ce poste nous faisions le même effet que dans celui que j'avais proposé, ce qui s'est trouvé totalement faux, puisque les ennemis avaient déjà passé à neuf heures du matin un assez bon nombre de troupes dans le temps qu'une bonne partie de notre armée était encore à Gavre; à l'égard de l'Escaut, nous ne pouvions pas le passer plus tôt, puisque nos ponts n'ont été achevés qu'à quatre heures du matin.

Il est question à présent d'instruire votre majesté de ce qui s'est passé le jour de l'action. A dix heures du matin, monseigneur le duc de Bourgogne, déjeunant au moulin de Gavre, un aide de camp du marquis de Biron vint me dire qu'il y avait déjà de l'infanterie et de la cavalerie des ennemis qui avaient passé à Oudenarde, et qu'il était fort près d'eux. Je lui mandai de les attaquer et que je marchais

avec la tête de l'armée, en toute diligence, pour le soutenir. Je montai à cheval et j'allai gagner la tête des troupes, et lorsque je n'étais qu'à deux cents pas du village que M. de Biron occupait, M. de Puységur, qui était allé au campement, vint à moi à toutes jambes et me dit qu'il fallait prendre sur la droite et qu'il était impossible de rien faire par là à cause d'un ruisseau impraticable. Je fus donc obligé de gagner une hauteur qui était sur ma droite pour voir si nous pourrions par là entamer les ennemis; le même M. de Puységur m'assura que cela était impossible à cause d'un ruisseau et d'un marais. Dans le temps que j'étais sur cette hauteur avec toutes nos troupes de notre droite, je vis en un moment la plaine que nous venions de quitter couverte d'escadrons ennemis qui avaient pourtant passé ce ruisseau que M. de Puységur disait impraticable. Dans ce moment, monseigneur le duc de Bourgogne arriva de la droite et me dit qu'il avait donné ordre à don Antonio Grimaldi, maréchal de camp, d'attaquer les ennemis qui occupaient une colline. Sur cela, je m'avançai de ce côté-là, et, en arrivant, j'entendis l'attaque de M. de Grimaldi, qui avait la brigade du régiment du Roi et celle de Poitou; nous y poussâmes et nous trouvâmes nos troupes qui, après avoir poussé les ennemis, revinrent sur nous; nous les ralliâmes, et, après les avoir jointes avec les brigades de Picardie et de Piémont, nous poussâmes les ennemis pendant une demi-lieue. Ils s'arrêtèrent à des haies qui séparent la plaine où nous étions de celle d'Oudenarde. Votre majesté remarquera, s'il lui plaît, que cette plaine, où il n'y a ni fossés ni buissons, est le même endroit qu'on m'avait dit impraticable. Je dois aussi lui dire que lorsque je vis l'affaire engagée, je mandai à monseigneur le duc de Bourgogne qu'il fallait faire porter nos deux gauches d'infanterie et de cavalerie pour tomber sur la droite de la cavalerie des ennemis, qui était séparée du reste de l'armée par un ruisseau. Mon aide de camp parla à monseigneur, mais il se trouva des gens qui lui dirent que le ruisseau était difficile à passer, que sa gauche était dans un bon poste et qu'il fallait se retrancher. Monseigneur le duc de Bourgogne se rendit avec grande peine, car je sais qu'il dit : « Que

dira M. de Vendôme quand il saura que je me retranche au lieu de charger? » Je ne sais point ceux qui ont donné ce pernicieux conseil; mais je sais bien que les ennemis eux-mêmes conviennent qu'ils étaient battus si notre gauche les eût attaqués. Le ruisseau n'est pas une raison, car, vers le midi, j'y fis passer sur deux ponts vingt escadrons en moins d'un quart d'heure. M. le comte d'Évreux, qui était avec moi, en fut témoin; de plus, nos troupes passaient le ruisseau à trois quarts de lieue de la cavalerie des ennemis. Nous occupions toute leur infanterie et nous avions près de soixante bataillons de nos deux gauches qui pouvaient seconder notre cavalerie; pour moi, avec l'infanterie des deux droites, la maison de votre majesté, la gendarmerie et deux brigades de cavalerie, je crus faire beaucoup de chasser les ennemis de leurs haies et de soutenir le combat jusqu'à la nuit, comptant toujours sur les mouvements de notre gauche. Les ennemis, voyant que personne ne branlait, avançaient peu à peu pour nous envelopper, si bien qu'à l'entrée de la nuit, lorsqu'il fallut se retirer, nos troupes se trouvèrent enveloppées : c'est ce qui a fait cette grande dissipation, car les uns sont allés à Tournay, les autres à Lille, d'autres à Ypres, et il y en a aussi beaucoup qui ont regagné Gand en passant la Lys à Deynse. Notre perte diminue tous les jours, et il s'est sauvé d'Oudenarde, depuis quatre jours, plus de mille de nos soldats, et je ne crois pas qu'il en reste cinq cents aux ennemis; pour des officiers, ils en ont près de trois cents. Nous avons à Gand, dans les hôpitaux, seize cents blessés; mais les chirurgiens m'ont assuré qu'ils guériraient presque tous.

J'oubliais de dire à votre majesté que j'avais proposé de défendre aux ennemis le passage du Dender, et même de les empêcher de déboucher d'Ath; mais l'opinion de passer l'Escaut a prévalu sur la mienne. Lorsque j'ai vu Gand et Bruges pris, j'ai bien prévu que nous aurions de la peine à éviter un combat; nous nous sommes trouvés devant Oudenarde si près les uns des autres, qu'il n'y avait plus moyen de s'en dédire. Je savais que les troupes du prince Eugène avaient plus de quatre jours d'avance sur celles du maréchal de

Berwick, et quand l'affaire a commencé, je voyais la poussière de l'armée ennemie encore à trois lieues d'Oudenarde, de sorte que je crois que non-seulement l'affaire a été commencée à propos, mais même qu'il était indispensable de s'en empêcher par les raisons que je viens de dire à votre majesté : je ne pouvais pas deviner que cinquante bataillons et près de cent quatre-vingts escadrons des meilleurs de cette armée se contenteraient de nous voir combattre pendant six heures, et regarderaient cela comme on regarde l'opéra des troisièmes loges. Monseigneur le duc de Bourgogne me rendra justice, et il est convenu avec moi qu'il avait tort de n'avoir pas suivi son premier mouvement et de s'être rendu à de mauvais conseils. Voilà, sire, la pure vérité, et je prends à témoin de tout ce que j'avance toute l'armée, depuis M. le maréchal de Matignon jusqu'au dernier subalterne. Je ferai toujours de mon mieux, comme j'ai fait jusqu'à présent, et je n'épargnerai rien pour faire en sorte que votre majesté ait lieu d'être contente. Si les affaires vont bien, comme je l'espère, toute la gloire sera pour monseigneur le duc de Bourgogne; mais si par hasard elles allaient mal, je supplie votre majesté de ne m'en pas donner tout le blâme, puisqu'elle voit bien que mes sentiments ne sont pas toujours suivis.

Les ennemis, je crois, ne feront rien de considérable; s'ils s'attachaient à quelque place, nous nous joindrions au maréchal de Berwick et nous serions assez forts pour leur faire lever le siége. En un mot, il n'y a rien de meilleur que de conserver Gand et Bruges, et tenir ici jusqu'à ce que les ennemis aient repassé l'Escaut. M. le maréchal de Berwick, de son côté, n'a d'autre attention à avoir que d'empêcher les partis ennemis de pénétrer dans le Cambrésis et dans l'Artois.

Le pauvre La Vierue est prisonnier; M. le comte d'Évreux, qui était arrivé trois jours avant la bataille et qui ne m'a presque point quitté pendant toute l'action, n'a pu envoyer à votre majesté l'état des pertes de la cavalerie plus tôt qu'aujourd'hui, à cause qu'elle était séparée en plusieurs endroits.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LES AFFAIRES DES PAYS-BAS, DEPUIS LE COMBAT DE TINDECK, PRÈS D'OUDENARDE; FONTAINEBLEAU, 14 JUILLET 1708 [1].

(Voir page 39.)

L'armée du roi, après la dernière action de Tindeck, près d'Oudenarde, s'étant retirée à Bellem et à Lovendeghem, derrière le canal de Gand à Bruges, et ne pouvant pas demeurer là longtemps, parce que le retardement de son départ de cet endroit rendrait sa subsistance, de toute manière, et sa retraite très-difficiles, il faut examiner les partis qu'elle peut prendre dans la conjoncture présente pour se tirer d'où elle est.

Les partis qui se présentent sont au nombre de quatre:

Le premier, de faire passer à l'armée la Lys et le petit Escaut, près de Gand, et de la faire marcher par le pays d'Alost, à la hauteur d'Oudenarde, et de là sur la Ronne ou du côté de Leuze pour se rapprocher de Tournay, et par conséquent de son pain. Ce parti ne paraît pas bon :

1° Parce que les ennemis, en passant l'Escaut à Oudenarde, peuvent disputer en plusieurs endroits le pays à notre armée, et particulièrement derrière la Swalme, qui est une petite rivière fort bonne et fort difficile à passer, laquelle tombe à droite dans l'Escaut, un peu au-dessous d'Oudenarde;

2° Parce que le pays d'Alost est extrêmement fourré et coupé entre le Dender et l'Escaut;

3° Parce que cela conduit à abandonner Gand et Bruges, qui est ce qu'il y a de plus fâcheux dans la disposition présente des affaires.

Le second, de faire passer la Lys à l'armée ou auprès de Gand ou à Deynse, et de la faire marcher par Cruyshautem, entre la Lys et l'Escaut, pour se rapprocher peu à peu de notre pays et de notre subsistance.

Si l'armée ennemie est alors entre les deux rivières susdites, il

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 25.

sera difficile à notre armée de passer sans combattre, et cela dans un pays fort fourré et fort coupé, et par conséquent avec désavantage, parce que, ledit pays qui est entre ces deux rivières étant aussi étroit qu'il est et pourvu de bons postes, les ennemis pourront en occuper à leur choix et barrer, pour ainsi dire, presque tout le pays.

Si l'armée ennemie se trouve alors au delà de l'Escaut, dans le pays d'Alost, le parti de marcher au plus tôt entre l'Escaut et la Lys est excellent, parce qu'il met en état de soutenir Gand et Bruges sans quitter la main à notre pays et d'empêcher les ennemis de passer l'Escaut; et c'est précisément ce qu'il fallait faire immédiatement après la prise du château de Gand. Mais il n'y a guère d'apparence que les ennemis fassent la faute de quitter le pays entre la Lys et l'Escaut, ce qui leur donne le moyen de nous barrer le chemin et de tenir de près Oudenarde, Courtray et Menin.

Le troisième, de faire marcher notre armée de dessus le canal de Bruges, par Thorout et Dixmude, pour y passer le canal et venir de là à la Knocke et à Ypres.

Ce parti, qui pourrait être bon pour une retraite en général, et que les ennemis de dessus la Lys même auraient de la peine à troubler, est vicieux parce qu'il conduit à abandonner absolument Gand et Bruges.

Le quatrième, de faire marcher notre armée de dessus le canal de Bruges, d'abord sur le ruisseau de Nevele, près de Deynse, et de là sur la Mandel (très-bon ruisseau), qui vient de dessus de Rousselaer et tombe à gauche dans la Lys, partie entre Gotthem et Grammene et partie au-dessous de Sainte-Éloivyfve, ou après un bon ruisseau venant de Pitthem tombe à gauche dans la Mandel, un peu au-dessous d'Ingelmunster, ou vers Terhoyen ou Wacken, et de demeurer dans ce poste le plus longtemps qu'on pourra.

Ce dernier parti paraît bon et convenable au service du roi dans la conjoncture présente :

1° Parce qu'il donne moyen de maintenir Gand et Bruges, qui est une chose précieuse dans le temps présent : en effet, quand les enne-

mis voudraient s'approcher de cette première place, soit par le pays entre la Lys et l'Escaut, soit par le pays d'Alost, notre armée de dessus la Mandel arriverait sous ladite place du moins aussitôt qu'eux;

2° Parce qu'à la faveur des avoines et autres subsistances que l'on pourra tirer de notre pays, il donne moyen à notre armée de demeurer très-longtemps derrière la Mandel, de former les inondations de Gand et même de Bruges, particulièrement de Gand, ce qui est très-important pour mettre cette place en sûreté et pour pouvoir la quitter de vue.

Pendant le séjour de notre armée sur la Mandel, on remettrait par les canaux dans Bruges et dans Gand (et surtout dans cette dernière place) les munitions nécessaires pour la guerre et pour la vie.

Lorsque les troupes de M. de Berwick seraient auprès d'Ypres, une partie de notre armée s'avancerait vers Rousselaer pour recevoir lesdites troupes.

Lorsque nous serions sur la Mandel, les ennemis prendraient le parti, ou de demeurer entre la Lys et l'Escaut, près de Courtray ou ailleurs dans le voisinage, ou de passer sur la Lys et de là sur la Mandel, ou à Iseghem ou à Roosebeke, en un mot, vis-à-vis de nous.

Au premier cas (qui est ce qui nous arriverait de mieux), nous serions en état de communiquer facilement, à tout événement, avec Gand d'un côté, avec Ypres de l'autre.

Au second cas (qui est celui qui nous conviendrait le moins), notre armée à la fin de la campagne regagnerait le canal ou les environs d'Ypres.

Il est vrai que nous perdrions par là de vue Gand et Bruges; mais comme pendant le séjour de l'armée sur la Mandel, on aurait pourvu aux inondations et aux munissements de ces places (surtout de la première) avec de bonnes garnisons, on pourrait s'en éloigner sans beaucoup de risque, et on s'en rapprocherait bien pendant l'hiver quand les armées seraient séparées.

Si, pendant que notre armée et celle des ennemis seraient sur la Mandel, nous pouvions, sur des ponts construits à propos sur la Lys,

à l'embouchure du bras droit de la Mandel, au-dessous de Sainte-Éloivyfve, passer brusquement la Lys et nous rendre diligemment à la porte de Courtray, pour empêcher les ennemis d'y repasser cette rivière, on ferait chose bien avantageuse, et qui causerait beaucoup d'embarras aux ennemis. Mais comme de Roosebeke et d'Iseghem, sur la Mandel (où seraient les ennemis), à Courtray, il y a moins loin que de l'embouchure du bras droit de la Mandel audit Courtray, on ne doit pas raisonnablement espérer de prévenir sur cela les ennemis, ni de les surprendre.

Des quatre partis ci-dessus considérés encore une fois avec application, il paraît que le quatrième, celui de la Mandel, est le meilleur, parce qu'il donne moyen de communiquer avec Gand et avec notre pays (ce que les autres ne font pas); mais il n'exempte pas tout à fait d'une action, lorsqu'à la fin de la campagne il faudra ou gagner Ypres ou passer la Lys pour gagner la hauteur de Courtray. C'est sur quoi, si les ennemis la veulent absolument engager (comme il paraît que c'est leur goût, et encore plus présentement qu'avant l'affaire de Tindeck), il faudra prendre toutes les précautions nécessaires pour la soutenir avec avantage.

Si par la situation où les ennemis pourront se mettre auprès de Deynse, par exemple, avec beaucoup de ponts sur la Lys, on ne juge pas à propos de se poster sur cette rivière vis-à-vis d'eux, pour les empêcher de la passer, et pour donner toujours la main à Gand, et qu'après avoir bien pesé toutes choses, on croie qu'il convient pour le service du roi de se rapprocher de Dixmude ou d'Ypres pour donner la main aux vivres et aux troupes de M. le maréchal de Berwick, et que, pour y aller, il faille prendre la route du Franc de Bruges, en ce cas, n'étant pas nécessaire d'aller jusqu'à Ypres ou à Dixmude, notre armée peut s'arrêter à Rousselaer, où elle recevra d'Ypres tous ses besoins, et pourra ensuite se mettre le long de la Mandel, pour y subsister et être plus à portée de Gand, dont la principale force consiste dans les eaux qu'on peut épancher aux environs, au moyen de l'inondation formée au-dessus de cette place.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à monseigneur le duc de Bourgogne. Lille, 15 juillet 1708[1].

L'armée des ennemis vint camper hier à Helchin; aujourd'hui elle a passé la Lys et a forcé les lignes de Comines. Il paraît par cette démarche qu'ils en voudraient à Ypres; toutefois, je ne sais s'ils ont assez d'artillerie dans Menin pour un pareil siége; et M. de Chevilly m'a mandé que, conformément à ce que je lui avais écrit hier, il a gardé tous les soldats de votre armée, qui sont aux environs de cinq mille hommes.

(Voir page 41.)

On m'assure que l'armée de M. le prince Eugène est jointe avec celle de M. de Marlborough : ainsi voilà présentement l'autre côté de l'Escaut libre. Il est donc question à présent de voir le parti qu'il vous plaira de prendre, afin que je manœuvre en conformité. Il me semble que vous n'avez que quatre choses à faire :

1° De rester derrière le canal, auquel cas il faudra de toute nécessité que vous envoyiez un gros corps d'infanterie se poster entre Nieuport et Bruges pour assurer la marche de vos convois, et alors je crois que vous jugerez à propos de ne pas garder avec vous toute votre cavalerie : vous pourrez m'en envoyer; 2° de marcher aux ennemis : en ce cas, il faut abandonner Bruges, laisser une grosse garnison dans Gand, si vous voulez le garder, et venir par l'autre côté de l'Escaut; je m'avancerai à la hauteur d'Oudenarde à votre rencontre, ensuite de quoi vous prendrez votre résolution sur le chemin qu'il faudra tenir pour le secours d'Ypres, et pour attaquer les ennemis; 3° de vous porter dans le Brabant pour prendre Bruxelles, Malines, Louvain, et en même temps, par vos derrières, faire le siége de Huy et de Liége; 4° si les ennemis attaquent Ypres, d'attaquer en même temps Oudenarde.

Quelque résolution que vous preniez, il n'y a pas un moment à perdre pour en faire les dispositions et ordonner les préparatifs; en attendant vos ordres, j'assemblerai mes troupes auprès de Douai; les dernières ne pourront y être que le 19 ou le 20.

Lettre de M. le comte de Bergeyck

Quoique l'armée reste, à ce que je crois, aussi forte que celle de Marlborough en infanterie et supérieure en cavalerie, et que l'armée

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2081, n° 133.

à M. de Chamillart. Gand, 16 juillet 1708[1]. (Voir page 41.)

des ennemis a eu, de leur propre aveu, plus de morts et de blessés que nous, j'ai derechef trouvé de la peur dans plusieurs officiers généraux, qui ne se croient pas en sûreté avec toute l'armée derrière le canal, qu'ils ont jugé, dans les guerres passées, être inattaquable, et que les ennemis croient de même, comme il paraît par le mouvement qu'ils ont fait le 13, étant allés camper leur droite à Helchin, leur gauche à Courtray, pour donner de la jalousie pour les places de Flandre, dans la vue de nous déposter, croyant que nous y aurions accouru comme nous avons fait après la bataille de Ramillies. En effet, plusieurs officiers généraux ont voulu pendant plusieurs jours décamper, contre l'avis de M. de Vendôme. J'ai tâché de raffermir les esprits, toutes les après-midi que j'ai été chez M. le duc de Bourgogne, par toutes les raisons que je leur ai dites publiquement et en particulier; que M. le prince de Vaudémont l'avait soutenu en 1696, avec un corps de vingt à vingt-cinq mille hommes, contre l'armée de France; qu'il avait même empêché le siége de Nieuport sans abandonner le canal. J'ai représenté à monseigneur le duc de Bourgogne qu'il ne devait pas se mettre en peine que les ennemis assiégeassent une place de France; qu'elles sont toutes bien revêtues, et qu'ils n'ont ni canons ni munitions pour en faire le siége, et seulement vingt mille sacs de grains à Menin, et qu'ainsi, à moins de surprendre Furnes ou Nieuport pour se faire une communication avec la mer, ils doivent tout faire venir de Bruxelles par chariots, parce que nous pouvons aussi leur couper la communication avec Ostende par les eaux de Nieuport, et en portant toute l'armée sur Bruges quand ils seraient engagés au siége d'Ypres. S'ils veulent assiéger Tournay, vous pouvez leur quitter la communication avec Bruxelles, en portant l'armée sur Grammont, où il y a un parfaitement bon camp. Ainsi, monseigneur, si l'on tient ferme derrière le canal, les ennemis seront obligés de quitter bientôt la Flandre; quoiqu'ils peuvent pendant quelques jours nous couper la communication avec Ypres, nous pourrions, à ce que j'espère, subsister de ces deux villes plus

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2081, n° 137.

longtemps qu'eux ne pourront rester de ce côté-là. Ceux qui voudraient revoir la frontière de France disent que Gand est en sûreté avec vingt et un régiments que l'on y a fait entrer, et qui ne font que quinze ou seize cents hommes, la plupart sans armes, à cause que la plupart des soldats de ces régiments se sont retirés du côté de Tournay et de Lille, où il y a dix à douze mille hommes et un grand nombre d'officiers. Je suis d'opinion que Gand est perdu si l'armée ennemie peut se mettre entre Gand et notre armée, et que l'on ne peut pas secourir cette place qui a été négligée et qui n'est munie de rien; et si nous maintenons Gand, les ennemis ne peuvent pas soutenir Menin, Oudenarde; Ostende même sera très-aisé à prendre par le côté de Nieuport, qui ne vaut rien, et qui est l'attaque; et l'on peut croire que si l'on maintient Gand, les Hollandais relâcheront beaucoup de leur fierté pour la paix.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 16 juillet 1708 [1]. (Voir page 42.)

Vous m'avez informé, par votre lettre du 12, d'un combat qui se donna le 11 près d'Oudenarde. Je vois par votre dernière, et par le détail que vous me faites, que le combat a été fort opiniâtre, et la perte plus considérable que je n'avais eu lieu de le croire sur les premières lettres et les relations que quelques particuliers avaient reçues. La confusion dans la retraite a été grande, et je suis bien fâché que la première occasion dans laquelle vous vous êtes trouvé n'ait pas eu un événement plus heureux. Il ne faut pas perdre courage; vous devez même rassurer les officiers et les troupes, par vos discours et votre bonne contenance; c'est dans de pareilles conjonctures que ceux qui sont au-dessus des autres doivent les ramener par leur exemple. Il vous reste un nombre de troupes si considérable, que vous vous trouverez, avec les bataillons qui ont beaucoup souffert, avec une armée plus forte que mes ennemis n'en ont jamais eu; et sans la jonction du prince Eugène, vous n'auriez rien à craindre des suites de cette malheureuse journée. Votre cavalerie est presque entière; ma maison et la gendarmerie, qui ont le plus souffert, ser-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 25.

viront encore avec un moindre nombre d'escadrons, qui seront plus faibles, mais qui vaudront mieux que ceux qui seront plus forts, s'ils se trouvaient devant eux. Il y a quelques régiments de cavalerie que l'on m'assure avoir été maltraités, ce qui ne saurait faire une diminution en tout de douze ou quinze escadrons. Si les nouvelles qui me sont venues du côté de la Meuse sont véritables, il n'en a passé que soixante-dix avec le prince Eugène, et vous aurez toujours une grande supériorité par la cavalerie, si vous avez occasion de l'employer; ce que vous devez éviter particulièrement, c'est un combat d'infanterie.

Le poste que vous occupez me paraît bon; vous pouvez y subsister longtemps, si vous n'êtes pas obligé de le quitter par la marche de l'armée ennemie sur le canal. Je croirais que s'ils prenaient ce parti-là, vous devriez prendre celui de repasser le grand Escaut sur des ponts que vous feriez construire sous le château de Gand; et faisant camper mon armée entre les deux Escauts, elle serait dans une entière sûreté, pourvu que vous ayez des subsistances dans Gand ou à portée de vous. L'armée du maréchal de Berwick, partagée sous Lille et Tournay, ferait plus de mal aux ennemis que si elle était jointe; c'est une matière de délibération fort importante, dans laquelle vous devez faire entrer le comte de Bergeyck. Je joins ici le mémoire que j'ai fait dresser sur les connaissances qui me restent du pays, et ce que m'en ont dit ceux qui y ont fait la guerre; j'en envoie autant au duc de Vendôme. Il y aura différentes occasions où vous serez obligé de prendre votre parti de vous-même: ne faites rien qu'après une mûre délibération, et n'oubliez rien des moyens praticables pour être informé des mouvements des ennemis. Il ne suffirait pas de faire joindre le maréchal de Berwick avec les troupes qu'il commande, de laisser ma frontière et mes places sans aucune communication ni subsistances assurées pour l'armée que vous commandez : votre principal objet est de conserver Gand par une bonne garnison, de le soutenir tant que vous ne pourrez pas vous rapprocher du maréchal de Berwick et de mes places sans vous exposer à

un nouveau combat, que vous ne pourriez éviter, si vous trouviez l'armée ennemie entre la vôtre et celle que ledit maréchal de Berwick commande.

MÉMOIRE POUR MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE; 16 JUILLET 1708[1].

(Voir page 42.)

Supposant que les ennemis soient campés entre la Lys et l'Escaut au-dessus et au-dessous de Courtray, et que l'armée du roi soit à Lovendeghem, où elle est très-bien pour rallier tout ce qui peut avoir été débandé, et est en état d'y subsister du pays de Waes, du vieux bourg de Gand et du Franc de Bruges, il est certain que celle des ennemis n'a pas la même subsistance, et ne peut en trouver que dans la liberté de courre dans ses derrières, et jusqu'à la rivière de Marcq, et dans les convois qu'ils seront obligés de faire venir de Bruxelles par Oudenarde; sur quoi il semble que l'armée du maréchal de Berwick, composée de trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons, ne peut être mieux employée qu'à la sûreté, en premier lieu, des places, en les couvrant, comme aussi le pays, mettant la plus grosse partie de cette armée sous Lille et l'autre sous Tournay, et la grande armée ayant des ponts sur le grand Escaut, sous le château de Gand. Ces trois corps agissant de concert pour ôter aux ennemis la facilité de subsister et de faire venir des convois, ils se trouveraient obligés de prendre quelque parti non volontaire, par rapport à la nécessité des vivres. Si l'armée ennemie passait entièrement la Lys et qu'elle se déterminât à s'approcher du canal de Bruges, il ne serait pas possible que celle du roi qui est campée à Lovendeghem restât où elle est; elle ne pourrait faire aucun mouvement et serait exposée au feu des ennemis. Il conviendrait, en ce cas, qu'elle repassât le grand Escaut et qu'elle se mît entre les deux rivières de ce nom, où elle pourrait se faire joindre par M. le maréchal de Berwick, si messieurs les généraux le jugeaient à propos.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 152.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 18 juillet 1708 [1]. (Voir page 42.)

Vous aurez vu par ma dernière lettre et le mémoire qui y était joint, l'importance dont il m'a paru qu'il était de soutenir Gand, et d'ôter par ce moyen aux ennemis la facilité qu'ils pourraient avoir de faire transporter par les rivières, les vivres, artillerie et munitions dont ils auraient besoin pour faire quelque entreprise considérable, et profiter des avantages que la journée du 11 leur donne par la séparation d'une partie des troupes dont l'armée que vous commandez était composée, la perte que vous avez faite sur le champ de bataille et le grand nombre de prisonniers et de blessés qui ont essuyé le sort de cette journée, dont les suites seraient encore plus fâcheuses si les ennemis trouvaient des facilités pour subsister dans le pays où ils sont, ou du moins pour se procurer des convois suffisants pour les y maintenir. Quelques précautions que vous preniez pour retrancher le canal de Bruges à Gand, de faire des redoutes d'espace en espace aux endroits où il est guéable, même d'élever des cavaliers pour maintenir l'égalité du terrain dans les endroits où ils pourraient avoir les hauteurs sur vous, le terrain que vous occupez étant trop serré pour vous y maintenir, vous n'aurez d'autre parti à prendre que de vous retirer de l'autre côté de Gand, en vous servant avantageusement des ponts que vous devez faire construire sur le canal du Sas et sur le grand Escaut sous le château de Gand. Si les ennemis passent le canal dans le même temps, vous passerez cette rivière et vous mettrez entre le haut et bas Escaut; votre armée étant protégée par le feu de la ville et du château, rien ne vous pourra déplacer que le manque de subsistances : c'est sur cela que le comte de Bergeyck doit vous aider particulièrement et faire faire diligemment des magasins considérables dans Gand, tirer du pays de Waes tout ce qui pourrait se transporter par Anvers, s'il s'assurait des grains qui passeraient sans doute dans Dendermonde et dans ladite ville, s'il donnait aux ennemis le temps de se rapprocher de vous.

J'ai peine à me persuader que lorsqu'il y aura un corps considérable sous Tournay, un autre sous Lille, l'un et l'autre composés de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 27.

troupes du maréchal de Berwick, qu'il me paraît d'une nécessité absolue de laisser quant à présent sur la frontière de mon royaume, pour empêcher les ennemis d'y pénétrer et soutenir mes places, que leurs convois étant interrompus par les canaux et les rivières, tant que nous demeurerons maîtres de Gand, ils puissent tirer de grands avantages de la situation où ils sont, s'ils se trouvent dans la nécessité de faire venir de Bruxelles leurs vivres et munitions de guerre par terre; leurs convois seraient exposés au corps qui serait sous Tournay, et vous ne devez pas être un seul jour sans tenir des partis dehors, même envoyer des corps considérables pour les inquiéter, et les obliger d'avoir une armée entière pour les assurer : celle du prince Eugène étant sur l'Escaut pourra les faciliter; mais en se conduisant avec précaution et se donnant tous les mouvements nécessaires, ils seront à la fin assez embarrassés pour se voir dans la nécessité de prendre le parti de se rapprocher de leurs subsistances. Je ne saurais croire qu'ils en trouvent suffisamment dans le pays, ou que leur objet soit d'en tirer par mer; ils ne le pourraient faire qu'en se rendant maîtres de Nieuport ou de quelque autre place maritime. Je doute qu'ils en aient les moyens et qu'ils abandonnent tout le côté du Brabant pour porter leurs forces de ce côté-là, même en se servant de la flotte qu'on assure qu'ils ont à l'île de Wight et des troupes qu'ils y ont assemblées. S'ils prenaient cette résolution, vous seriez le maître de vous approcher de Tournay et de vous communiquer avec le maréchal de Berwick, même de le joindre si vous croyiez qu'il fût du bien de mon service de le faire, en laissant néanmoins une forte garnison à Bruges et dans Gand, ce que vous concerteriez avec les habitants desdites villes, auxquels vous devez faire valoir l'obligation qu'elles vous ont d'être plus occupé de leur conservation que de celle de mes places, et leur faire connaître en même temps que vous auriez peine à les maintenir, si par eux-mêmes ils ne vous en procuraient les facilités, en vous aidant de leur crédit, des magasins qu'ils peuvent faire dans leurs villes, en tirant du pays qui les environne tous les grains et farines qui pourraient servir aux ennemis ou se transporter

ailleurs. Je ferai remettre des fonds pour soutenir toutes les dépenses, et je donnerai de si bons ordres, que rien ne manquera de ce qui dépendra de mes soins.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LES AFFAIRES PRÉSENTES DES PAYS-BAS; FONTAINEBLEAU, 20 JUILLET 1708[1].

(Voir page 42.)

Si on pouvait abandonner Gand à ses forces, et que, pour le soutenir, on ne fût pas obligé de se conserver un retour certain vers cette ville, il pourrait y avoir deux moyens de retirer l'armée de dessus le canal de Bruges, où elle est :

L'un, de la faire marcher à l'entrée de la nuit, par le Franc de Bruges, à la hauteur de Thorout, et de là sur le canal de Dixmude;

L'autre, de la faire marcher, à l'entrée de la nuit, sur Deynse, l'y faire passer la Lys, la faire marcher de là à l'abbaye d'Eenaem, au-dessous d'Oudenarde, l'y faire passer l'Escaut, et de là la faire marcher le long de cette dernière rivière, la laissant à droite, à Pottes-Escanaffle, où elle pourrait être jointe par l'armée de M. le maréchal de Berwick, qui aurait arrangé son départ et sa marche de Tournay sur celle de monseigneur le duc de Bourgogne.

Ces deux partis ont leurs inconvénients :

Le premier, en ce que les ennemis, avertis de bonne heure de la marche de l'armée du roi, pourraient marcher promptement à Dixmude et y arriver avant nous, parce qu'il y a moins loin de Verwick (où ils sont) à Dixmude que de Bellem et de Lovendeghem, sur le canal de Bruges, à Dixmude;

L'autre, en ce que les ennemis, avertis (comme dessus) de bonne heure de la marche de l'armée du roi, pourraient passer promptement la Lys à Verwick et l'Escaut à Espierres, où ils arriveraient plus tôt que nous, y ayant bien moins loin de Verwick à Espierres que de Bellem et de Lovendeghem à Pottes-Escanaffle, à la hauteur

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 26.

à peu près d'Espierres, et où ils se mettraient par le travers de la marche de l'armée du roi, et pourraient être joints par le prince Eugène. Cependant, à choisir de l'un de ces deux partis, je crois (sauf meilleur avis) que je préférerais le second parti (c'est-à-dire de passer la Lys à Deynse et l'Escaut à l'abbaye d'Eenaem) au premier, parce que j'espérerais que M. le maréchal de Berwick, pourvu qu'il ne fût pas de beaucoup inférieur à M. le prince Eugène, pourrait empêcher l'armée ennemie de faire des ponts sur l'Escaut, et par conséquent de le passer, et pourrait donner le loisir à monseigneur le duc de Bourgogne d'arriver et de le joindre. D'ailleurs, l'armée du roi, dans cette situation, serait en état d'empêcher la jonction de M. le prince Eugène avec les ennemis et le passage du grand convoi qu'on dit qu'ils préparent à Bruxelles.

Supposé maintenant l'opinion que l'on peut avoir que pour la conservation de Gand (qui est un poste d'une extrême importance), il faut s'assurer toujours un retour certain dans cette ville, il n'y a (ce me semble, sauf meilleur avis,) que deux partis à prendre :

L'un, de faire partir, à l'entrée de la nuit, l'armée du roi de dessus le canal de Bruges, et de la faire marcher diligemment sur la Mandel ou vers Terchoyen, ou vers Ingelmunster, où, sans perdre Gand de vue, elle serait à portée de donner, par sa droite, plus facilement la main à ses vivres du côté de Dixmude et de Nieuport ;

L'autre, de faire partir, à l'entrée de la nuit, l'armée du roi de dessus le canal de Bruges, de lui faire passer la Lys à Deynse, et de la faire marcher de la droite sur Espierres, pour s'y porter par l'autre côté de l'Escaut, s'y faire joindre, au besoin, par M. le maréchal de Berwick, qui serait alors sous Tournay, pour tirer des vivres de cette place, et pour barrer la jonction de M. le prince Eugène et le passage du grand convoi que les ennemis préparent, à ce qu'on dit, à Bruxelles.

Ces deux partis ont chacun leurs inconvénients : le premier, en ce que les ennemis, de Verwick (où ils sont), peuvent se rendre

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE FLANDRE, CO

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
MM.	DRAGONS.			
Pezeux	Mestre-de-camp	3	»	9
	Pezeux	3		
	Vassey	3		
Creuly	Le Roi	3	»	9
	La Reine	3		
	Lesparre	3		
	CAVALERIE.			
Montmain	Maison du roi		»	13
Beauvau	Gendarmerie		»	8
Gacé	Dauphin-étranger	3	»	8
	Bourgogne (à Gand)	3		
	Saint-Agnan	2		
Chamfleur	Danlesy	2	»	7
	Drubot	2		
	Cravates	3		
	INFANTERIE.			
Montbazon	Picardie	3	5	»
	Beauce	2		
Arling	Piémont	3	6	»
	Guyenne	2		
	O'Brien	1		
Du Barail	Le Roi		4	»
Albergotti	Gondrin	2	5	»
	Royal-italien	1		
	Louvigny	2		
Montpezat	Gardes françaises	6	9	»
	Gardes suisses	3		

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
MM.	CAVALERIE.			
Mortany	Egmont	2	»	6
	Soucarrière	2		
	Matignon	2		
Cooke	Bellacueil	2	»	6
	Harcourt	2		
	Labretoche	2		
Fresin	Esclainvilliers	2	»	6
	Ligondé	2		
	Fresin	2		
Gaydon	Paon	2	»	6
	Marteville	2		
	Tourotte	2		
Barentin	Saint-Phal	2	»	7
	Barentin	2		
	Dauphin	3		
	INFANTERIE.			
Mouchy	Poitou	2	7	»
	Lorraine	2		
	Nice	1		
	Agénois	2		
Charost	Charost	2	7	»
	Royal-la-marine	2		
	Montroux	1		
	Courrières	1		
	Gassion	1		

TROUPES EN RÉSERVE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
MM.	DRAGONS.			
	Saint-Chaumont		»	3
	CAVALERIE.			
Uzès	Royal-Piémont	3	»	7
	Tarente	2		
	Uzès	2		
	INFANTERIE.			
Diverny	Lanois	2	4	»
	Nivernais	2		
Montandre	Béarn	2	4	»
	Greder, allemand	2		
	CAVALERIE.			
Nugent	Cayeux	2	»	6
	Mareillac	2		
	Nugent	2		
	DRAGONS.			
Chassonville	Chassonville	2	»	4
	Nauteff	2		
	CAVALERIE.			
	Gardes		»	1
	INFANTERIE.			
	Gardes de Cologne		3	»
	CAVALERIE.			
D'Opplestein	Arco	2	»	4
	D'Opplestein	2		

NSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE; 25 JUILLET 1708[1].

.)

Mortemar....	Mortemar	2	4	"
Pionsac	Navarre	3	4	"
	Pantoka	1		
	CAVALERIE.			
Duras	Royal-Roussillon	3	"	7
	Villeroy	2		
	Duras	2		
Livry	Orléans	3	"	7
	Lamothe	2		
	Livry	2		
Nill	Desmarais	2	"	6
	Courcillon	2		
	Forsac	2		
Cloix	Carabiniers		"	10
Mimurs	Dalzeau	2	"	8
	Toulouse	3		
	Colonel-général	3		
	DRAGONS.			
Aquaviva	Pourières	3	"	8
	Rohan	3		
	Aquaviva	2		
	TOTAL		48	100

	....	2		
Saint-Pierre	Provence	2	4	"
	Saint-Vallier	2		
Montmorency	Condé	2	3	"
	Laern	1		
Grimaldi	La Force	2	4	"
	Doigny	1		
	Grimaldi	1		
	CAVALERIE.			
Beringhen	Du Maine	3	"	6
	Beringhen	3		
Lacatoire	Cheriey	2	"	6
	Roye	2		
	Lacatoire	2		
Acosta	Fontaine	2	"	6
	Tarneau	2		
	Acosta	2		
	Latour	2	"	4
	Gaetano	2		
Rosen	Rosen	2	"	5
	Royal-étranger	3		
	TOTAL		45	58

	Royal-allemand	3		
	DRAGONS.			
Pasteur	Pasteur		"	2
	TOTAL		14	41

BATAILLONS QUI SONT DANS GAND.		
Chartres	2	"
Vendôme	2	"
Royal-Roussillon	2	"
Crouy	2	"
Boufflers	2	"
Boulonnais	2	"
Greder, suisse	3	"
Sparre	2	"
Saint-Second	1	"
Ringraff, espagnol	1	"
Tilly, *idem*	1	"
Nassau, *idem*	1	"
TOTAL	21	"

ARTILLERIE.			
Royal-artillerie	2	3	"
Bombardiers	1		
TOTAL		3	"

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	48	100
Deuxième ligne	45	58
Troupes en réserve	14	41
Bataillons qui sont dans Gand	21	"
Artillerie	3	"
TOTAL GÉNÉRAL	131	199

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2081, n° 251.

MÉMOIRE CONCERNANT LE SIÉGE DE LILLE ET LES MOYENS DE LE SECOURIR [1].

(Voir page 59.)

La circonvallation d'une place se fait ordinairement à la distance de douze à quinze cents toises pour la liberté du campement, en laissant un intervalle entre la ligne et le camp assez spacieux pour y faire manœuvrer des troupes.

Cela posé, l'ennemi peut établir sa ligne et ses quartiers autour de la place :

A l'abbaye de Los, sur la haute Deule, et même plus près de la place ;

A la cense du Moulin de l'Arbrisseau, sur le chemin d'Arras ;

Aux environs de la cense d'Engrain ou du village de Ronchin, sur le chemin d'Orchies ;

A Lezenne, sur le chemin de Pont-à-Bouvines ;

A Hellemmes, sur le chemin de Tournay ;

Au petit Wasquehal et au village de Marcq, sur la rivière du même nom.

Il fera plusieurs ponts sur cette petite rivière pour communiquer à ceux qu'il établira sur la basse Deule, entre l'abbaye de Marquette et Vambrechies ;

A la cense de Cliquenoy, laissant un petit ruisseau au devant de sa ligne ;

A Lambersart, entre la haute et la basse Deule, et aux ponts qu'il aura établis sur la haute Deule, à l'abbaye de Los ou plus près de la place.

Le pays est si couvert et si traversé de marais et de fossés depuis Wasquehal, sur la Marcq, jusqu'à la haute Deule, en traversant la basse Deule au-dessous de Marquette, qu'il n'est plus praticable de tenter un secours par tout ce côté de pays, qu'avec des difficultés qui ne sauraient faire espérer un bon succès ; mais on peut donner de la

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2082, n° 21.

jalousie par ces endroits pour faire diversion à l'ennemi et profiter de son manque d'attention s'il négligeait trop ce côté de circonvallation.

Le chemin le plus ouvert pour marcher à l'ennemi se réduit entre le grand chemin de Tournay à Pont-à-Tressin et le grand chemin d'Arras au village de Seclin.

Cette distance, qui est de près de trois lieues, peut donner la liberté de faire tels mouvements qu'on jugera à propos pour se porter sur l'ennemi, supposé qu'il demeure enfermé dans ses lignes de circonvallation; mais comme c'est un long et pénible travail de faire une ligne de circonvallation qui n'aura pas moins de six lieues de circuit, peut-être l'ennemi prendra-t-il le parti de couper seulement tous les chemins qui arrivent à son camp, de faire quelques abatis de bois, fortifier quelques postes principaux, se faire des communications aisées pour se porter facilement sur toutes les avenues et y faire tête si on voulait l'approcher par le pays forcé, et se porter en avant sur les bords de la Marcq pour en défendre le passage depuis Pont-à-Tressin, sur le chemin de Tournay, jusqu'à Pont-à-Marcq sur celui de Douai.

La rivière de Marcq n'a point d'eau en cet endroit pendant l'été, ni même à une lieue au-dessous, du côté de Pont-à-Tressin; cela se réduit à un fossé qui ne saurait arrêter de l'infanterie, et que la cavalerie peut passer avec peu de travail.

Le lit de la Marcq se perd en s'éloignant dudit Pont-à-Marcq, dans le voisinage de Mons-en-Pesvele, et, en longeant sur sa gauche, on peut arriver à hauteur de Seclin, et même par delà, les marais qui sont en cet endroit étant secs et praticables en été.

Voilà le chemin le plus ouvert qu'on puisse tenir pour secourir la place.

On doit supposer que l'ennemi, ayant pris ses précautions pour se garantir de tous événements par les autres parties du circuit de la place, rassemblera toutes ses forces pour se porter en avant du côté où il sera plus aisé de l'attaquer.

On pourrait, en ce cas, profiter du vide qu'il aurait fait de ces

quartiers entre la haute et la basse Deule, pour jeter brusquement un corps de troupe dans la place, capable d'attaquer et de détruire totalement la tranchée et s'emparer, s'il était possible, de l'artillerie.

La carte géographique du diocèse de Tournay marque précisément tous les lieux énoncés dans ce mémoire, et elle est assez juste pour s'y conformer.

PROJET DE L'ORDRE DE BATAILLE DE L'INFANTERIE; 3 AOÛT 1708 [1].

(Voir page 59.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
PREMIÈRE LIGNE.		
MM.		
Montbason...	Picardie..... 2 Boulonnais..... 2 O'Brien..... 1	5
Arpajon.....	Piémont..... 2 Chartres..... 1 La Marck..... 1	4
Du Barail...	Le Roi.....	3
Charost.....	Charost..... 2 Sparre..... 1	3
Albergotti...	Gondrin..... 2 Royal-italien..... 1 Louvigny..... 1	4
Montpezat...	Gardes françaises..... 6 Gardes suisses..... 3	9
Steckenberg..	Alsace.....	4
De Beuil....	Dauphin..... 1 Deslandes..... 1 Fitzgerald..... 1	3
Isenghien...	Royal..... 3 Isenghien..... 1	4
Mortemar...	Bourbonnais..... 2 Mortemar..... 2	4
Pionsac.....	Navarre..... 3 Montroux..... 1 Pantoka..... 1	5
	TOTAL.....	48

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
DEUXIÈME LIGNE.		
MM.		
Mouchy.....	Poitou..... 1 Lorraine..... 1 Agénois..... 2	4
Sebret.....	Perche..... 1 Beauce..... 2 Nassau..... 1	4
Baudouin....	Vendôme..... 1 Nice..... 1 Wemmel..... 1 Boufflers..... 1	4
Montmorency.	Condé..... 2 Lœrn..... 1	3
May.....	Villars..... 1 May..... 3	4
Brendlé.....	Brendlé..... 3 Greder, suisse..... 2	5
Buisson.....	Surbeck..... 3 Pfiffer..... 2	5
Saint-Pierre.	Provence..... 2 Saint-Vallier..... 2	4
Dangennes...	Royal-la-marine..... 1 Saint-Second..... 1 Gamion..... 1	3
Arling.....	Royal-Roussillon..... 1 Guyenne..... 2 Courières..... 1	4
Grimaldi....	La Fère..... 2 Doigny..... 1 Grimaldi..... 1	4
	TOTAL.....	44

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
RÉSERVE.		
MM.		
	Lanois..... 2 Nivernais..... 2	4
De Chemerault	Béarn..... 2 Greder, allemand.... 2	4
	Gardes de Cologne.....	1
De Biron....	La Reine.....	3
	TOTAL.....	12
ARTILLERIE.		
	Royal-artillerie.....	2
	Bombardiers.....	1
	TOTAL.....	3
RÉCAPITULATION.		
	Première ligne.....	48
	Deuxième ligne.....	44
	Réserve.....	12
	Artillerie.....	3
	TOTAL GÉNÉRAL.....	107

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2082, n° 36.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSENT LA GARNISON DE LA VILLE ET DE LA CITADELLE DE LILLE; 29 JUILLET 1708 [1].

(Voir page 68.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
DANS LA VILLE.			
Infanterie.	Touraine	2	//
	Deuxième bataillon de Périgord	1	//
	Foix	2	//
	De La Fond	1	//
	Châteauneuf	1	//
	Carmant	1	//
	Brancas	1	//
	Dangennes	1	//
	Poyanne	1	//
	Duthil	1	//
	Razilly	1	//
	Partie du régiment de Villars, suisse Partie de Greder, suisse Partie de Pfiffer	2	//
	Cinq compagnies du régiment de Luxembourg, avec deux détachements des régiments de Conflans et de Nosilles, et tous les soldats, cavaliers et dragons de l'armée, ou convalescents, qui se sont retirés dans ladite ville, faisant ensemble un bataillon; ci	1	//
Cavalerie.	Compagnies des sauvegardes du roi.		
Dragons.	Rannes	//	3
	Quatre compagnies franches de dragons de Flandre	//	1
DANS LA CITADELLE.			
Huit compagnies d'invalides de 50 hommes chacune Une autre de 100 hommes Une autre de 200 hommes		1	//
TOTAL		17	4
Le 10 août, ces troupes furent renforcées du régiment de Poyanne		1	//
De celui de Pratameno		1	//
Des fusiliers d'Espagne		1	//
Du régiment de dragons de Belle-Isle		//	3
Et d'un détachement de 200 chevaux.			
TOTAL		3	3

Ainsi toute la garnison se montait, le 10 août, à 20 bataillons, 7 escadrons de dragons et 200 chevaux détachés.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2081, n° 327.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à monseigneur le duc de Bourgogne.

Camp de Château-l'Abbaye, 12 août 1708 [1].

(Voir page 68.)

Les ennemis étant une fois postés devant Lille, je doute qu'il soit possible de leur en faire lever le siége de vive force, car ils se placeront, se retrancheront, et notre infanterie n'est pas la meilleure du monde pour attaquer des retranchements ni pour un combat de poste; ainsi, je craindrais fort qu'après avoir bien perdu du monde, nous n'eussions un échec considérable qui nous mettrait hors d'état de rien faire ailleurs et peut-être même de pouvoir garder Gand. Je voudrais donc songer plutôt à rendre aux ennemis la conquête de Lille inutile, et les mettre hors d'état de le pouvoir garder; peut-être même, si ce que je propose réussit, auraient-ils de la peine à garder Menin et Oudenarde.

Avant de faire mon raisonnement, il est nécessaire de tabler sur les forces de l'une et l'autre armée : celle de Marlborough est composée de cent douze bataillons et, à peu près, de cent quatre-vingts escadrons; celle du prince Eugène, de trente-six bataillons et soixante escadrons, ce qui fait en tout cent quarante-huit bataillons et deux cent quarante escadrons; sur quoi il faut retrancher huit bataillons qu'ils ont détachés pour aller à Hulst joindre le général Fagel; huit qui sont actuellement campés sous Bruxelles avec neuf escadrons; quatre bataillons qu'ils ont mis à Anvers et, de plus, un petit corps dont je ne sais le nombre, lequel est marché d'auprès d'Ath pour aller à Bruxelles; de manière qu'on peut hardiment retrancher de l'armée des ennemis vingt-quatre ou vingt-cinq bataillons et une vingtaine d'escadrons: ainsi il ne leur restera que cent vingt ou cent vingt-cinq bataillons et deux cent vingt escadrons.

Vous aviez cent trente-quatre bataillons, dix de M. le comte de Lamothe, trente-quatre que j'ai amenés d'Allemagne, ce qui fait cent soixante et dix-huit bataillons; vous aviez deux cent cinq escadrons, M. de Lamothe, sept, et moi, soixante-cinq, ce qui fait en tout deux cent soixante et dix-sept escadrons. Je voudrais bien laisser M. le comte de Lamothe à Bruges et à Gand, avec trente des bataillons qui ont le plus souffert, et une vingtaine des escadrons qui sont en

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2082, n° 136.

plus mauvais état; vous passeriez l'Escaut à Gand avec cent bataillons et deux cents escadrons pour venir vous poster, votre droite vis-à-vis d'Oudenarde, et votre gauche devers la Ronne, mettant auprès de Pottes-Escanaffle un corps suffisant pour empêcher que les ennemis n'y fissent des ponts, et vous donner le temps de vous y poster. Le duc de Marlborough ne pourra se porter avec des forces supérieures ni même égales aux vôtres, et en même temps continuer le siége de Lille.

Il vous restera encore quarante-huit bataillons et cinquante-sept escadrons, dont je suppose qu'il faut laisser neuf bataillons dans Ypres, Béthune, Aire, Arras et Douai; ainsi je pourrais marcher avec trente-neuf bataillons et cinquante-sept escadrons droit à Bruxelles pour en faire le siége; je ferais venir du gros canon de Namur, et je ne compte pas que ce soit une affaire de plus de huit jours. Je me rendrais ensuite maître de Malines, de Lierre et de Louvain, et, si j'en ai le temps, il ne sera pas difficile de prendre aussi Léau. M. le comte de Lamothe occupera en même temps Alost, auquel il faudra faire travailler en toute diligence, afin d'y pouvoir mettre quelques bataillons en sûreté.

Pendant que nous exécuterons ce projet, que peuvent faire les ennemis? Marlborough, comme j'ai déjà dit, ne saurait venir à vous avec des forces supérieures ni même égales, et continuer en même temps son siége de Lille; quand même il le ferait, pourra-t-il passer l'Escaut devant vous? S'il levait le siége et qu'il marchât avec toutes ses forces, vous seriez toujours le maître, ou de lui disputer le passage de l'Escaut, ou de vous replier sur Gand, auquel cas vous auriez gagné votre procès, puisque vous auriez empêché les ennemis de prendre Lille, et, quant à moi, j'aurai toujours ma retraite assurée sur Mons, Charleroi ou Namur.

Si Marlborough nous laisse faire et qu'il préfère la prise de Lille à toute autre chose, je demande comment pourra-t-il s'y maintenir l'hiver, et comment pourra-t-il s'en revenir? Car, mon expédition faite, je pourrai vous renvoyer une vingtaine de bataillons et une

vingtaine d'escadrons, au moyen de quoi vous lui barrerez toujours le passage de l'Escaut; d'autant que Lille pris, il faudra qu'il y reste quelque garnison; il n'y sera pas non plus en état de faire le siége d'Ypres, n'ayant pas de quoi et la saison étant trop avancée. S'il prend des quartiers de l'autre côté et le long de la Lys, vous en pourrez faire de même le long du Dender et dans tout le Brabant, et vous serez toujours à portée de vous rassembler s'il voulait venir à vous. Mais on aura le loisir de discuter plus à fond cette dernière matière, sur laquelle je ne puis pas raisonner bien au juste, n'ayant pas tout à fait la situation du pays dans ma tête; mais il me paraît, par ce que j'ai ouï dire, qu'en cas que Marlborough se rassemblât, en vous mettant la gauche au Dender et vous étendant sur le ruisseau qui vient de Cocambre et qui entre dans l'Escaut au-dessous d'Oudenarde, vous conserverez toujours votre communication libre d'Alost à Gand et même de Bruxelles à Alost. Peut-être tout ce que je vous propose vous obligera à une guerre d'hiver; mais elle devient nécessaire, et vous la ferez avec bien plus de commodité que les ennemis.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 14 août 1708[1]. (Voir page 69.)

Il n'y a plus de doute que les ennemis ne fassent le siége de Lille; j'attends de moment à autre des nouvelles du maréchal de Boufflers; je suis persuadé que les premières que je recevrai m'apprendront l'investiture. Celles que j'ai eues ce matin me font connaître que le prince Eugène doit faire le siége, et le duc de Marlborough commander l'armée d'observation. Vous connaissez leurs forces: ils avaient, sous le commandement du duc de Marlborough, cent douze bataillons et cent soixante et treize escadrons avant la jonction du prince Eugène, qui a emmené avec lui trente-sept bataillons et soixante-six escadrons; le tout ensemble ferait cent quarante-neuf bataillons et deux cent trente-neuf escadrons. Ils ont envoyé quatre bataillons à Anvers, huit à Hulst, huit autres qu'ils ont sous Bruxelles avec neuf escadrons; ils seront obligés d'augmenter la garnison d'Oudenarde et celle d'Ath,

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 45.

même d'augmenter le corps qui est sous Bruxelles, en sorte que l'on peut compter qu'il leur restera, tant pour le siége que pour l'armée d'observation, cent vingt-quatre bataillons et deux cent vingt escadrons.

L'armée que vous commandez était composée, au commencement de la campagne, de cent trente et un bataillons et de deux cent six escadrons. Le maréchal de Berwick a marché en Flandre avec trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons ; le comte de Lamothe a mené à Bruges dix bataillons et sept escadrons : le tout ferait ensemble cent soixante et quinze bataillons et deux cent soixante et dix-huit escadrons. La défense de Lille et l'augmentation des garnisons dans les places qui sont à portée de l'armée ennemie consommera au moins quinze bataillons et douze escadrons. La journée d'Oudenarde a diminué du moins dix-huit bataillons et vingt escadrons de votre armée, dont quelques débris serviront à fortifier les garnisons de Gand et de Bruges; vous ne sauriez moins laisser pour la conservation desdites places, non compris ce qui ne sera point habillé ni monté dans le nombre des soldats et cavaliers qui sont revenus, de vingt bataillons et de quinze escadrons, qui composent ensemble dix mille hommes. Cette déduction, faite dans une proportion à ne se point flatter ni se tromper soi-même, vous laissera à peu près le même nombre d'infanterie qu'aux ennemis; vous en aurez cent vingt-deux bataillons et deux cent trente et un escadrons. La différence est si peu considérable de part et d'autre, que je regarderais comme un médiocre avantage celui que vous pourriez prendre sur eux par la supériorité des troupes; mais ce qui doit vous en donner une grande, c'est la facilité que vous avez de réunir toutes vos forces, et la nécessité dans laquelle ils se trouveront de les partager pour entretenir le siége de Lille, en même temps qu'ils se verront forcés à combattre; ou du moins s'ils rassemblent toutes leurs troupes, la garnison de Lille, qui est très-nombreuse, étant avertie des mouvements que vous ferez, profitera des moments et détruira tous les ouvrages que les ennemis auront faits, et ils seront même assez embarrassés pour mettre leur artillerie, leurs munitions de guerre et les vivres en sûreté.

La proposition que fait le maréchal de Berwick par la lettre qu'il vous a écrite du 12 est si peu convenable dans la conjoncture présente, que je regarderais comme un mal tout ce qui pourrait retarder la réunion entière de mes forces et la marche de votre armée pour vous rapprocher de ma frontière, mettre mes places en sûreté et secourir Lille, s'il est possible. Si les ennemis s'en étaient rendus les maîtres, rien ne pourrait les empêcher d'attaquer Douai, qui n'est pas assez bon pour les occuper longtemps; ils y trouveraient un dépôt considérable de tout ce qui leur serait nécessaire pour porter plus avant leurs conquêtes. Le pays abondant par lui-même, les secours de la Picardie et de l'Artois joints avec la châtellenie de Lille, les environs de Menin, de Courtray et d'Oudenarde, sans compter ce qu'ils pourraient faire du côté de la mer, tout cela bien examiné, je ne vois rien de mieux à faire que ce que je vous ai mandé par mes précédentes lettres, que je vous répète encore par celle-ci, dont j'envoie copie au duc de Vendôme et au maréchal de Berwick, afin que vous preniez ensemble des mesures justes pour l'exécution.

Mon intention est donc qu'aussitôt ma lettre reçue vous disposiez toutes mes troupes à l'exception de celles que vous laisserez à Bruges et à Gand, pour se rapprocher de la place de ma frontière dont vous conviendrez avec le maréchal de Berwick, en prenant votre marche par le côté que vous croirez le plus assuré, soit entre l'Escaut et le Dender, ou de l'autre côté du Dender.

Par les états que j'ai reçus, vous pouvez, laissant dans Gand et Bruges les troupes que je crois nécessaires, et qui seront commandées par le comte de Lamothe, marcher avec cent bataillons au moins et cent trente escadrons. Il n'y a pas un moment à perdre, et vous devez faire en sorte d'arriver devant Lille au plus tard dans les derniers jours de ce mois. J'en donne avis au maréchal de Boufflers, afin qu'il vous fasse savoir le véritable état auquel il se trouvera, et que, s'il n'était pas pressé, vous soyez en état de profiter du temps qu'il vous donnera pour prendre tous vos avantages. Vous connaissez l'importance de l'affaire qui est entre vos mains: il y va de votre gloire et du

salut de l'état de la conduire à une heureuse fin; j'ai lieu de croire que vous n'oublierez rien de ce que je dois attendre de vous pour en sortir heureusement. Ce que je vous ai mandé hier pour Bruxelles ne doit pas vous arrêter un moment, etc.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LA SITUATION DE LILLE ET SUR LA MANIÈRE DE SECOURIR CETTE PLACE; FONTAINEBLEAU, 16 AOÛT 1708[1].

(Voir page 69.)

Avant de parler de la manière de s'approcher de Lille, pour tâcher de secourir cette place, il faut présupposer l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne arrivée à portée d'être jointe par celle de milord Berwick, car dans la situation où l'armée d'observation des ennemis est à Helchin sur l'Escaut, entre Tournay et Oudenarde (c'est-à-dire au milieu du pays), en état de se porter, soit en front, soit des deux côtés, par le travers de la marche de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, ladite armée des ennemis pourrait contrecarrer la marche de celle du roi.

Il est vrai que l'armée de milord Berwick pourrait trouver le moyen de joindre par les derrières celle de sa majesté et la mettre ainsi en état de passer malgré celle des ennemis. D'ailleurs l'armée de milord Berwick, étant près de Tournay, pourrait masquer l'Escaut vis-à-vis de Helchin et empêcher peut-être les ennemis de le passer.

Mais ce qui pourra plutôt que toute autre chose retenir milord Marlborough sur le passage de l'Escaut, c'est l'appréhension qu'il doit avoir que, pendant qu'il marcherait du côté d'Ath, milord Berwick ne marchât de dessous Tournay ou de dessous Mortagne pour attaquer un des quartiers du prince Eugène autour de Lille, lesquels quartiers, vu l'extrême étendue de la circonvallation de cette place, ne sauraient être, pendant l'absence de l'armée de milord Marlborough, garnis de beaucoup de troupes.

On peut donc, sans se flatter, croire que milord Marlborough n'osera

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 27.

pas beaucoup s'éloigner du siége de Lille et se tiendra toujours à portée d'y arriver en peu de temps, et qu'ainsi l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne arrivera facilement où il faut, et sera jointe par l'armée de milord Berwick. Cette présupposition faite, il est à propos de décrire la situation de Lille, et la disposition et la qualité des pays qui l'environnent, quoique l'un et l'autre soient connus par beaucoup de gens, surtout par les militaires.

La ville de Lille est située dans un pays fort plat, sans aucune hauteur qui la commande, hors quelques petites qui sont près la porte de la Madelaine.

La rivière de la Deule, qui vient de l'Artois, et qui est une fort bonne rivière (particulièrement depuis qu'on l'a raccommodée pour la navigation et qu'on l'a jointe par un canal à la Scarpe, près de Douai), passe à travers la ville de Lille, et va s'emboucher à droite dans la Lys, près de Deulsemont.

La rivière de Marcq, qui vient d'auprès de Mons-en-Pesvele dans la châtellenie de Lille, coule le long du front de cette ville qui regarde Douai, Orchies, Tournay, Oudenarde, Courtray et Menin, et s'embouche à droite dans la Deule, à Marquette.

Depuis un peu au-dessus de Marquette jusqu'à son embouchure, elle approche assez près de Lille, c'est-à-dire à une demi-lieue ou trois quarts de lieue. Mais au-dessus, en remontant, elle s'éloigne de ladite ville, d'une lieue et demie, et de deux lieues et demie.

Cette rivière, quoiqu'elle ne soit pas considérable, ne laisse pas d'être assez difficile à passer, particulièrement depuis le pont de Bouvines jusqu'à son embouchure. La rupture que M. le maréchal de Boufflers a faite en dernier lieu des écluses de ladite rivière, en diminuera considérablement l'eau; mais comme il n'importe aux ennemis de la rendre difficile à passer, il leur sera fort aisé de rétablir lesdites écluses, et d'y faire des redoutes pour les soutenir.

La rivière de Lys n'approche pas de Lille plus près que deux lieues et demie.

La Deule ne se peut passer en aucun endroit, à moins que ce ne

soit au-dessous de Lille, depuis que les ennemis ont rompu les écluses de Vambrechies, du Quesnoy et de Deulsemont. Mais nonobstant le baissement des eaux de ladite rivière, je doute qu'on puisse la passer à gué, à cause du fond qui est extrêmement fangeux. La prairie dans laquelle la haute Deule coule jusqu'auprès de Hautbourdin est marécageuse en beaucoup d'endroits, et difficile à passer.

Le pays, de l'autre côté de la Marcq, depuis Pont-à-Tressin et Forest jusqu'à son embouchure dans la Deule, à Marquette (le tout à la hauteur de Lannoy, de Roubaix, de Turcoing, de Menin, de Verwick, de Comines), est extrêmement couvert et coupé, en sorte qu'on aurait peine à s'y mettre en bataille qu'après avoir préalablement coupé les arbres, et comblé les watergangs ou fossés; et quand on serait arrivé sur le bord de la Marcq, il faudrait la passer devant les ennemis, ce qui ne serait pas aisé à faire.

Le pays entre la basse Deule, la haute Deule et la Lys, à la hauteur d'Armentières, est encore fort couvert et fort coupé, et particulièrement plus il s'approche de Lille, l'extrême fertilité du terroir ayant donné lieu à le disposer de cette manière, surtout pour la culture du lin.

Le pays entre Hautbourdin et Lille est encore assez couvert et coupé.

Mais le pays entre la haute Deule et la haute Marcq, jusques au-dessous de Pont-à-Tressin, par lequel pays on vient d'Arras et de Douai à Lille, est fort plat, fort uni et fort ouvert, particulièrement jusques auprès de l'Arbrisseau et de Lezenne, en sorte qu'une grande armée peut y marcher commodément en bataille. Il est vrai que dans une autre saison que celle-ci la cavalerie y serait fort incommodée par les petits fossés qui servent de rayes aux champs de colza; mais maintenant que les colzas sont coupés et les terres labourées pour y en semer d'autres, la chose est plus facile, parce qu'on ne fait ordinairement les petits fossés qu'en automne.

Par les raisons susdites, il ne paraît guère praticable de secourir Lille par le côté de la Marcq, étant difficile de passer une rivière assez bonne devant un ennemi posté et retranché derrière.

Il n'est guère plus aisé de secourir par le pays entre la haute et la basse Deule; cependant il le serait encore plus que du côté de la Marcq, parce que entre les deux Deules, hors quelques petits ruisseaux, on n'aurait pas de rivière à passer devant les ennemis.

Le pays le plus propre et le plus commode pour secourir Lille, est celui qui est entre la haute Deule et la haute Marcq.

Les ennemis pour s'y opposer peuvent prendre de trois partis l'un. Le premier, de barrer par une ligne le pays entre la haute Marcq et la haute Deule, à la hauteur, d'un côté, de Hautbourdin et de l'autre de Pont-à-Tressin, et de se laisser attaquer derrière ladite ligne; le second, de pousser leurs lignes entre les deux rivières susdites, plus en avant, derrière l'Arbrisseau, afin de profiter du ruisseau de Wattignies et de Noyelles, qui tombe dans la haute Deule, et de celui de Merchin qui tombe dans la haute Marcq, pour couvrir le front de leurs ailes; le troisième, de marcher en avant jusque vers Seclin, avec la plus considérable partie de leurs forces, pour combattre monseigneur le duc de Bourgogne.

Quel de ces trois partis que les ennemis prennent, il est (ce me semble) de la prudence de s'approcher d'eux lentement, sagement, et bien en bataille, afin qu'ils ne puissent prendre aucun avantage sur nous.

Il y a peu d'apparence que les ennemis s'éloignent beaucoup du siége, parce que pendant ce temps-là le siége languirait, et qu'ils auraient lieu de craindre que, par leurs derrières, on n'attaquât et on ne forçât quelque quartier, et par conséquent qu'on ne secourût la ville.

Il est vraisemblable que les ennemis se porteront le plus près de la place qu'ils pourront, et se couvriront d'une ligne entre la haute Deule et la haute Marcq, afin d'appuyer le siége de près et de l'aider de leurs troupes, leur intérêt dans le temps présent étant d'empêcher qu'on secoure Lille, de prendre cette place et d'éviter de combattre, ne le pouvant faire qu'avec désavantage, parce que, quelque chose qu'ils fassent, il faut toujours qu'une partie considérable de leurs

troupes soit employée au siége, à cause de la force de la garnison, et à la garde des lignes, à cause des corps de troupes qui peuvent venir les attaquer par derrière.

Si les ennemis prennent ce dernier parti, comme il y a apparence qu'ils le prendront, du moins à ce qu'on croit, il est à propos (sauf meilleur avis, auquel on se soumet avec respect) que monseigneur le duc de Bourgogne s'approche en bataille des ennemis le plus qu'il pourra, se portant parallèlement à eux entre la haute Marcq et la haute Deule; qu'il fasse retrancher par des redans seulement le front de sa ligne entre les deux rivières, afin de pouvoir envoyer au fourrage et de diminuer la fatigue des troupes et des chevaux, ainsi que le roi fit à Hurtebise, près de Valenciennes, quoiqu'il fût plus fort que les ennemis, et ainsi que plusieurs généraux en ont usé en cas pareil, et qu'il fasse faire aux bouts de ses lignes sur la haute Deule et sur la haute Marcq beaucoup de ponts, dont les têtes du côté des ennemis soient bien retranchées et bien couvertes avec de bonnes batteries de canon, le tout afin de donner aux ennemis de la jalousie pour les quartiers du siége.

Dans cette disposition, lorsqu'on jugera à propos d'attaquer le front des ennemis, il faudra, par des corps de cavalerie et de dragons qui passeront les uns la haute Marcq et les autres la haute Deule, faire faire de fausses attaques aux quartiers à la hauteur de la citadelle, entre la haute et basse Deule, afin d'obliger les ennemis à affaiblir leur armée d'observation et à tenir beaucoup de troupes dans lesdits quartiers.

Quoiqu'il y ait peu d'apparence que les ennemis sortent pendant la nuit de leurs lignes pour courir sur les détachements qui viendraient les attaquer, cependant, si cela arrivait par des corps supérieurs aux détachements dont on vient de parler, ceux-ci pourraient se retirer d'un côté à Tournay et de l'autre à Armentières. On pourrait aussi poster des deux côtés en chemin de l'infanterie pour favoriser, au besoin, la retraite desdits détachements.

Voilà à peu près ce qu'on peut dire, ou du moins ce qu'on sait

dire sur la situation de Lille, sur les dispositions du pays, des environs, et sur la manière de donner de la jalousie aux ennemis et de secourir enfin la place.

Si on croit trouver mieux son compte à s'approcher des ennemis par le pays couvert et coupé, il faut marcher bien lentement et se donner le loisir d'abattre les bois et de combler les fossés, afin de se faire successivement des terrains ouverts et propres à se bien mettre en bataille et à se bien mouvoir. Mais, de quelque côté que l'on se tourne, soit entre la haute et la basse Deule, soit vers la basse Marcq, on trouvera vraisemblablement partout des retranchements qu'il faudra attaquer, et du côté de la basse Marcq, il faudra de plus passer cette rivière, qui n'est pas (ainsi qu'il a été dit ci-dessus) aisée à traverser.

Le plus qu'on pourra tenir ses forces ensemble pour les employer à une grosse action, ce sera, à ce qu'on croit, le mieux et le plus sûr.

A l'égard des jalousies qu'il conviendra de donner et des diversions qu'on jugera à propos de faire, il faut y employer des détachements plus ou moins forts, suivant le besoin.

On dira que les ennemis n'ont entrepris le siége de Lille que pour attirer de ce côté-là l'armée du roi et pour la combattre, après avoir levé le siége de ladite place et réuni toutes leurs forces.

Les ennemis peuvent fort bien avoir formé ce dessein, quoiqu'il ne soit pas aisé de lever un siége de la qualité de celui-là, et d'en retirer tous les effets qu'on y a voiturés, surtout devant une garnison forte.

C'est pourquoi il est de la prudence de se préparer à cela à tout événement, en prenant les précautions nécessaires pour marcher sagement et pour se bien mettre en bataille, à quoi le pays ouvert sera toujours plus propre et plus favorable que le pays couvert et coupé.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES À MARCHER AVEC M. LE MARÉCHAL DE BERWICK; 17 AOÛT 1708 [1].

(Voir page 78.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
INFANTERIE.	
Champagne	3
Bourbon	2
Saintonge	2
Beaufermé	2
Noailles	1
Lée	1
Dorington	1
Galmoy	1
Santerre	2
Deuxième de Bassigny	1
La Chaux	1
Troupes de Cologne	1
Bilau	1
Rupelmonde	1
Schowenbourg	1
Bergeyck	1
Hamal	1
Bournonville	1
Montreau	1
TOTAL	25
	ESCADRONS.
CAVALERIE.	
Mestre-de-camp général	3
Heudicourt	2
Noailles	2
Beaujeu	2
Prince Lambesc	3
Vaudré	2
Latour	2
Cappy	2
Du Roi	3
Commissaire-général	3
A reporter	24

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Report	24
Clerisy	2
Paon	2
Beringhen	3
Flandre	2
Marcillac	2
Saint-Phal	2
Chartres	3
Desmarais	2
Coralles	2
Choiseul	2
Soucarrière	2
Saint-Pouange	2
Egmont	2
Bissy	2
De Lisle	2
Forsac	2
Ligondez	2
Brabant	2
La Reine	3
Melun	2
D'Autane	2
Esclainvilliers	2
Condé	3
Brac	2
Acosta	2
Fresin	2
Lenoncourt	2
DRAGONS.	
Colonel-général	3
Listenoy	3
Vérac	3
Pezeux	3
Chassonville	2
Pignatelly	2
TOTAL	98

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2082, n° 199.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 24 août 1708[1]. (Voir page 79.)

Chamillart m'ayant fait voir une lettre en forme de mémoire qu'il avait dessein de vous envoyer, et qu'il n'a pas cru devoir faire sans savoir si je l'approuverais, je lui ai ordonné de vous l'adresser en diligence, et j'ai été bien aise de vous mander en même temps que vous devez passer le Dender, à Ninove, le plus promptement qu'il vous sera possible, même vous approcher vers le deuxième jour, qui est celui du séjour que vous deviez faire, afin de vous joindre le 27 au maréchal de Berwick de l'autre côté de cette rivière. Je ne serai point en repos que je n'aie appris que vous l'avez passée. Il y a tout à perdre s'il vous arrivait le moindre inconvénient en deçà, et rien à risquer en la passant. Je ne change point les ordres du maréchal de Berwick; il vous joindra de l'autre côté du Dender, le 27, à moins que les ennemis, avertis de votre marche, ne forment des embarras que je ne puis prévoir. Votre véritable et unique objet est de conserver Lille, s'il est possible de rapprocher mon armée pour la mettre entre ma frontière et mes ennemis; faites-en votre principale attention; tout ce qui en est éloigné est trop dangereux pour ne le pas éviter. Je ne vous écris qu'un mot pour ménager les moments, qui sont précieux, etc.

Lettre de M. de Chamillart à monseigneur le duc de Bourgogne. Fontainebleau, 24 août 1708[2]. (Voir page 79.)

Je me croirais peu digne de la confiance dont Monseigneur m'a honoré depuis qu'il est à la tête des armées, si je lui déguisais mes sentiments dans une conjoncture aussi importante que celle dans laquelle il se trouve. J'ose lui dire que le sort de la France est entre ses mains, et je suis persuadé qu'elle court plus de risque depuis la résolution que Monseigneur a prise de se faire joindre par l'armée que commande M. le maréchal de Berwick, qu'elle ne faisait auparavant, lorsqu'il ne s'agissait que du sort de Lille, et de s'approcher de cette importante place sans se commettre à un événement qui peut être décisif avant que d'y arriver.

La lettre du roi du 19 à Monseigneur avait, ce me semble, pré-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 60.

[2] *Idem*, 2e partie, 1re section, n° 14.

venu à tous les inconvénients de la marche, dirigeant celle de l'armée qu'il commande par Alost ou Ninove, Enghien et Soignies à Mons, et laissant l'armée du duc de Berwick à Condé ou à Mortagne, jusqu'à ce que celle de Monseigneur fût à portée de passer l'Escaut, soit à Condé ou Valenciennes, à son choix, qui néanmoins aurait été déterminé par le plus court, si Lille était pressée; cette première idée était soutenue des raisons suivantes.

Le duc de Marlborough, qui est campé à Helchin et qui a fait faire des ponts sur l'Escaut, n'a que soixante et dix bataillons et cent vingt escadrons avec lui. Le prince Eugène fait le siége avec soixante-six bataillons et cent escadrons; la garde des lignes et du camp, le travail de la tranchée, le service des batteries, le tout ensemble demande au moins un corps de troupes tel que celui qui y est, et le prince Eugène ne pourrait en faire aucun détachement pour fortifier l'armée d'observation, sans ralentir le siége et s'exposer, en cas qu'il fût considérable, à voir ses lignes attaquées par M. le maréchal de Berwick, d'un côté, dans le temps que la garnison agirait par plusieurs autres endroits. C'est ce qui me donne lieu de croire que le duc de Marlborough ne se serait pas éloigné de l'Escaut tant que M. le maréchal de Berwick serait resté à portée de profiter des mouvements qu'il aurait pu faire et de la faiblesse des troupes qui seraient restées dans les lignes, si le prince Eugène en avait fait passer une partie pour fortifier l'armée d'observation, et lui-même de sa personne l'avait joint avec lesdites troupes.

La seule objection que l'on pourrait faire serait de dire : mais dans l'incertitude si le maréchal de Berwick forcerait un quartier des troupes qui sont dans l'étendue de la circonvallation, si, en attendant cet événement, qui est très-douteux, le duc de Marlborough prenait la moitié de l'infanterie qui est au siége, et cinquante ou soixante escadrons, et qu'avec cette augmentation, qui rendrait son armée forte de cent et tant de bataillons et de cent quatre-vingts escadrons, et par conséquent supérieure à celle de Monseigneur; si, avec cette supériorité, il marchait pour combattre, son armée n'étant que de cent

un ou deux bataillons et cent quarante escadrons, que n'aurait-il pas à craindre du sort d'une bataille avec un nombre de troupes inégal, ou quelle atteinte ne recevrait pas sa gloire, s'il se retirait devant un ennemi? Ce raisonnement, qui paraît d'abord spécieux, peut être aisément détruit, car pour composer l'armée d'observation de cent bataillons et de cent quatre-vingts escadrons, et pour que le duc de Marlborough se détermine à passer l'Escaut et le Dender, il faut qu'il abandonne à un événement presque certain la perte de l'artillerie et des munitions qui sont dans les lignes, et qu'il se détermine à renoncer au siége sans être certain de combattre l'armée avec avantage, parce que Monseigneur, étant averti de bonne heure du détachement du prince Eugène, peut prendre un camp qui le mette dans une entière sûreté, sans avoir besoin du secours ni de la jonction des troupes de l'armée de M. le maréchal de Berwick, indépendamment de laquelle il aurait cent deux bataillons, des meilleurs qu'il y ait eu depuis longtemps en France, et cent quarante escadrons avec lesquels il se maintiendra dans tel poste qu'il voudra choisir. S'il approche de Mons, rien ne l'empêcherait d'en tirer des subsistances; si les ennemis étaient à Grammont aussitôt que lui, il pourrait rétrograder du côté de Gand, et dans tous les cas faire lever le siége de Lille. Mais on ne saurait croire que, le maréchal de Berwick étant resté à portée de Lille avec son armée, celle du duc de Marlborough se fût portée sur le Dender, et même au delà; il y a bien plus d'apparence qu'il serait tenu de se rapprocher des lignes lorsque l'armée de Monseigneur aurait joint celle du maréchal de Berwick, et que les ennemis n'auraient songé qu'à se retrancher dans leurs lignes pour les défendre, en cas que Monseigneur les eût attaquées avec toutes ses forces, ou qu'ayant réuni la meilleure partie des leurs, et laissant au siége ce qui serait nécessaire pour l'entretenir et se garantir de la garnison, il aurait été au-devant de l'armée qui marchera pour les forcer, afin de la combattre avant qu'elle fût à portée des lignes; mais, dans l'un ou l'autre cas, c'est l'objet du siége de Lille. L'armée ennemie dans les lignes, si elle y était forcée, serait perdue; si elle ne l'était pas, il en coûterait quelque

infanterie qui serait exposée aux premières actions, et, après l'avoir rebutée, la cavalerie qui serait derrière, qui n'aurait point essuyé de feu, servirait à protéger le reste de l'infanterie, et à prendre le parti que Monseigneur trouverait le plus convenable.

Si, au contraire, l'ennemi sortait des lignes pour livrer bataille, pourvu que le pays dans lequel l'armée du roi combattrait fût ouvert, la cavalerie de sa majesté étant supérieure et son infanterie plus nombreuse, à cause de celle que les ennemis seraient obligés de laisser dans le camp et pour le siége et la garde des lignes, il y aurait tout lieu d'espérer un avantage considérable et d'obliger les ennemis à lever le siége.

Pour remplir entièrement cette partie de ma lettre, supposant que l'armée du duc de Marlborough restât sur l'Escaut ou en deçà, celle que Monseigneur commande pourrait, pour abréger ce chemin, venir de Grammont à Chièvres, de Chièvres à Saint-Ghislain, de là à Valenciennes, et par Douai, qui est un beau pays assez couvert, se rapprocher du terrain qui est entre la Marcq et le canal de la Deule, avec les précautions qu'exigent de pareils mouvements. Cette marche plus longue était sans aucun risque, et se pouvait faire en dix jours si M. le maréchal de Boufflers n'avait pas été pressé; l'armée étant postée avantageusement, on se serait servi du temps qui restait pour perfectionner les dispositions.

Il n'est plus permis de penser à ce qui est sans remède; il faut seulement se garantir des inconvénients d'une marche trop hasardée et qui donne à l'ennemi tous les avantages dont il n'aurait osé se flatter; rien ne l'empêche de se fortifier de toutes les troupes qui ne lui seront pas nécessaires pour entretenir le siége, de s'avancer entre l'Escaut et le Dender, peut-être pas plus loin que la Ronne; mais s'il était averti assez à temps, et qu'il se trouvât en présence de l'armée de Monseigneur avant que l'armée de M. le maréchal de Berwick eût passé le Dender, il pourrait attaquer votre armée avec tant d'avantage, qu'il suffit de le faire connaître à Monseigneur pour qu'il prévienne les suites.

Je suppose qu'ils ne seront pas informés d'assez bonne heure pour

empêcher la jonction avec l'armée de M. de Berwick; mais lorsqu'elle sera faite, et que le prince Eugène aura fortifié de la meilleure partie de ses troupes l'armée d'observation, elle trouvera dans la marche de Grammont à Leuze et de Leuze à Tournay plusieurs occasions d'attaquer l'armée de Monseigneur, en la prenant en flanc dans un pays coupé, où la cavalerie peut à peine se réunir; s'il se passe quelque action, telle qu'elle puisse être, sans que les ennemis remportent aucun avantage, du moins est-il certain qu'ils ne pourront être battus, et qu'ils en seraient quittes pour perdre quelque infanterie et se retirer de l'autre côté de l'Escaut, continuer ensuite le siége de Lille.

Pour le leur faire lever, Monseigneur serait obligé de se rapprocher du même objet, après avoir perdu une partie de son infanterie, souffert un dérangement considérable qui ne pourrait se rétablir qu'après plusieurs jours, pendant lesquels sa majesté courrait risque de perdre Lille. Je ne croirais donc pas qu'il convînt à Monseigneur, après avoir ordonné à M. le maréchal de Berwick de se déplacer, de s'exposer à être coupé ni battu dans sa marche; pour l'éviter, le plus sûr serait de passer le Dender dès la deuxième marche, le plus près d'Alost et de Ninove qu'il lui sera possible, et d'en informer M. le maréchal de Berwick, qui joindra encore plus sûrement Monseigneur, en prenant néanmoins la précaution de faire rompre tous les ponts qui sont sur le Dender, jusques au moulin de Papignies, si l'une des deux armées se trouve à portée de le faire exécuter.

Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne à M. le maréchal de Berwick.

Camp de Lovendeghem, 25 août 1708[1].

(Voir page 79.)

Votre lettre d'avant-hier m'a été rendue hier avec le paquet de la cour. J'étais déjà informé de la marche de Marlborough, comme vous l'avez vu par les courriers que je vous ai dépêchés; aujourd'hui j'ai reçu celle d'hier avec celle du maréchal de Boufflers. Voilà donc la tranchée ouverte devant Lille. Comme vous le jugez fort bien, il n'y a plus de temps à perdre pour nous joindre et marcher au secours. Je passerai donc l'Escaut après-demain 27; je camperai une lieue et demie par delà Gand, et le 28 au soir je

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2082, n° 298.

marcherai droit sur Ninove, et, continuant ma marche, j'y serai le 29 de bonne heure. Pour vous, passant la Haine le 28 à midi, et marchant sans bagages sur Enghien, vous continuerez aussi votre marche sur Ninove, en faisant des haltes sans camper, comme vous le jugerez à propos, et nous joindrez, s'il est nécessaire, le 29, d'assez bonne heure, tellement que je ne pense pas que Marlborough puisse s'opposer à ces mouvements; et quand il le voudrait, je suis tout à fait de votre sentiment, qu'il vaut mieux lui donner bataille en chemin que de le trouver dans les lignes. Un homme que l'on a envoyé exprès se promener dans la plaine de Lille assure qu'il n'y a point de circonvallation dans tout le côté de Douai et de Tournay, ce qui fait croire que les ennemis défendront la Marcq et la trouée de Phalempin; mais cela vaut encore mieux que des lignes retranchées. Il est très-important de savoir si ce rapport est vrai, et il faut que M. Dolet le sache précisément pour m'en avertir. Comme il y a quelques avis que les ennemis avaient dessein de tirer un nouveau convoi de Bruxelles, et que, quand vous marcherez à Mons, ils s'avanceront sur le Dender pour le protéger, alors il y aurait de nouvelles mesures à prendre pour tâcher de dérober une marche entre la Lys et l'Escaut, et de séparer les ennemis: ce qui serait le plus grand coup que nous pussions faire, car alors le prince Eugène n'aurait pas beau jeu; et, en ce cas, il faudrait qu'au même moment que je marcherais d'ici pour passer la Lys à Deynse et à Haerlebeke, vous marchassiez sur Condé et sur Tournay, et nous gagnerions assurément le devant à Marlborough. Mais je crois qu'il raisonne là-dessus comme nous, et qu'il ne s'éloignera pas assez de l'Escaut pour s'exposer à cette séparation, à quoi il ne faudrait pas absolument manquer. Ce que je vous dis là n'est qu'un raisonnement; mais nous devons toujours suivre le projet de notre jonction, ainsi que je vous le marque. Veuillez me donner avec diligence de vos nouvelles, afin que je les puisse recevoir avant que de passer l'Escaut.

Vous aurez soin d'envoyer beaucoup de partis, ainsi que je ferai

de mon côté, pour être avertis de tous les mouvements des ennemis et pour nous en donner avis l'un à l'autre. Si les ennemis venaient mettre leur droite à Neder-Brakel et Op-Brakel et leur gauche à Oudenarde, je pourrais, en mettant la Swalme devant moi, faire ce que vous me proposez, et vous me joindriez toujours par Ninove; mais c'est encore un cas qui, à moins de choses nouvelles, ne doit déranger en rien notre projet.

MÉMOIRE QUI ÉTAIT JOINT À LA LETTRE CI-DESSUS [1].

(Voir page 79.)

L'armée, partant le 27, ira camper la gauche au bas de l'Escaut, ayant Melle devant elle, d'où la ligne passera entre Lemberghen et Bottelaer, où, faisant un coude, elle repliera sur Merlebeke au haut. L'armée repartira le 28, à six heures du soir, pour aller droit sur Ninove, où l'on jettera des ponts sur le Dender pour passer cette rivière entre Ninove et Pollaere et camper (cette rivière devant soi) la droite à Ninove et la gauche au bois de Rachepaille. Les caissons, qui nous portent pour deux jours de pain, et nos bagages passeront à Alost et à Liedekerke.

M. le maréchal de Berwick partant de Mons le 28, à l'heure qu'il jugera à propos, pourra se rendre par Enghien et par la chartreuse de Herinnes, laissant le ruisseau de Gamerage à sa gauche et derrière l'armée.

Les ponts qui sont sur le Dender depuis Alost jusqu'à Lessines sont celui d'Alost, celui d'Erembodeghem, celui de Liedekerke, celui de Beaupré, celui de Grammont, celui d'Accrene et celui de Lessines. Les ennemis, d'où ils sont, peuvent aller en un jour à Lessines ou à Grammont, ou bien sur Oudenarde, mettant leur gauche près de cette place et leur droite sur Op-Brakel, qui n'est qu'à une lieue et demie de Grammont. Suivant chacun de ces mouvements, M. le maréchal de Berwick verra le parti qu'il aura à

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2082, n° 298.

prendre pour la jonction ; et s'il n'a ni bagages ni artillerie, à la réserve des charrettes composées, il lui sera bien plus facile de faire ses mouvements qu'à nous, dont la marche sera fort pesante. Il faudra convenir réciproquement des lieux où l'on enverra des partis à la rencontre les uns des autres, pour se donner des nouvelles.

Nos troupes auront du pain pour le 31 inclus, et nos caissons en porteront pour deux jours, ce qui comprend le 2 septembre. Il faut donner des ordres à Mons et à Condé pour le pain de l'armée dans la suite.

Dès que l'armée se sera mise en marche du premier camp, du 27, entre Melle et Merlebeke, elle ne peut plus éviter une affaire, si les ennemis la veulent engager absolument. Si M. le maréchal de Berwick trouve des chemins ou des moyens plus courts pour la jonction, c'est à lui de faire ce qu'il jugera à propos. Ce mémoire est seulement pour l'informer de ce que nous pouvons.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers à M. de Chamillart. Lille, 14 septembre 1708, à 11 heures du soir [1]. (Voir page 98.)

Vous me marquez, par votre lettre du 12, les difficultés insurmontables de secourir Lille par une bataille; que l'on pourrait envoyer de l'armée un détachement de mille grenadiers et de quatre mille hommes d'infanterie de vieilles troupes, faisant en tout cinq mille, lesquels, partant de l'armée, la nuit, dans le temps qu'elle ferait un mouvement, pourraient s'avancer au lieu que je lui indiquerais, entrer dans Lille à la pointe du jour, soit par la porte de la Barre ou celle des Malades. Dans l'impossibilité de secourir Lille, il serait fort à désirer que l'on pût au moins y faire entrer ce secours; mais comme les lignes de circonvallation règnent tout autour de la place, et qu'elles sont gardées par les troupes campées derrière, je ne vois pas comment ce corps de cinq mille hommes pourra les forcer, et passer en quelque endroit que ce puisse être, sans donner l'alarme et sans y attirer assez de troupes pour les battre et les empêcher d'entrer dans la ville. Le camp de l'armée du prince Eugène paraît dès à présent également tendu partout. Vous avez vu par mes

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 54.

lettres que nous avions vu plusieurs fois, de nos clochers, de la cavalerie et de l'infanterie de l'armée du prince Eugène marcher le matin vers l'armée de Marlborough, mais que nous les avions toujours vus revenir l'après-midi dans les lignes de circonvallation. La porte de la Barre est couverte par la grande digue de l'inondation et par l'inondation même; et on ne peut y venir qu'en forçant le quartier entre l'abbaye de Los et le village de Lambersart, par le côté du village de Lomme, passant ensuite à la redoute de Canteleu ou le long de ladite redoute, la laissant à droite pour venir à la porte du Secours de la citadelle. La porte des Malades est dans tout le front de la circonvallation. Le camp des ennemis est à peine à une bonne portée de canon des remparts de la place; il en est presque de même de la porte Notre-Dame et celle de Fives. Ainsi, il n'y a nulle apparence que ce corps de cinq mille hommes puisse parvenir sans être découvert, attaqué et battu, surtout n'étant pas appuyé par notre armée; et si ce secours était capable seul de forcer quelque endroit des lignes, cela devrait être encore bien plus facile à toute l'armée en tournant celle des ennemis. Il y aurait bien plus d'apparence d'introduire ce secours dans la ville si, dans le temps que notre armée est en présence des ennemis, un corps de quinze ou vingt mille hommes se présentait, soit du côté de Lomme, soit du côté de Pont-à-Tressin, par le chemin de Tournay, pour tâcher de forcer l'un de ces quartiers, et appuyer ce détachement jusqu'à ce qu'il fût entré. Enfin, il n'est pas possible que je puisse donner un rendez-vous fixe à ce secours, n'étant pas le maître des événements, ni des précautions des ennemis, ne pouvant en être informé que très-incertainement. Leurs dispositions changeant à toute heure, je ne puis non plus prendre sur moi, ainsi que vous me le marquez, de fixer aucun temps pour la durée de la défense de Lille. Supposé que ce secours y soit entré, je promettrai d'en faire tout le meilleur usage qu'il sera possible, ainsi que j'ai fait jusqu'à présent de ce que j'ai eu ici, qui est fort diminué, car je n'ai pas de quoi relever la garde du chemin couvert, celle des ouvrages des attaques, ni la garde de la ville; et il faut que partie des

mêmes troupes soient quasi toujours de garde dans les mêmes postes, sans pouvoir être relevées par d'autres.

Il y a encore tout lieu de croire que, dès que notre armée s'est éloignée de celle des ennemis, en allant au pont d'Espierres, les armées, n'ayant plus d'inquiétude, réuniront toutes leurs forces pour presser plus vivement la place, dont toutes les défenses sont ouvertes et quasi en état d'y donner l'assaut. On ne peut disconvenir que, si on avait pu battre le dernier convoi qui leur est arrivé, ils n'eussent été fort embarrassés pour la continuation du siége, et qu'ils ne le fussent encore beaucoup si on empêche qu'il ne leur en arrive d'autres, supposé que ce dernier et ce qu'ils peuvent avoir encore dans Menin ne leur fournisse pas de quoi achever le siége. Mais comme notre armée est infiniment supérieure en cavalerie à celle des ennemis, je ne sais si, sans s'éloigner desdites armées, on ne pourrait pas envoyer sous Tournay, ou Espierres même, un corps de cavalerie avec quelque infanterie pour empêcher tous les convois de passer. Il est encore certain que notre armée, se tenant toujours près de celle des ennemis, les contraindra et incommodera beaucoup dans leurs fourrages et leurs subsistances, et qu'en présentant tantôt une tête d'un côté, et tantôt d'un autre, elle pourra les obliger à se dégarnir et à se déposter, et trouver quelque jointure favorable pour les attaquer et pénétrer.

Lettre de M. le comte de Bergeyck à M. de Chamillart. Mons, 15 septembre 1708 [1]. (Voir page 98.)

Monseigneur, je suis retourné ici l'esprit plus en repos que je ne l'avais lorsque j'ai passé à l'armée, à cause que l'on avait écrit que le roi avait répété ses ordres d'attaquer les ennemis, de quelque manière qu'ils pourraient être postés. Comme j'étais informé de leur situation, je ne jugeais pas cela faisable avec quelque espoir de succès, et j'appréhendais que nous devions y perdre tout au moins une bonne partie de notre meilleure infanterie, sans secourir Lille.

Votre excellence a rendu un service bien important et bien essentiel en se rendant à l'armée, et en reconnaissant par elle-même la

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 58.

situation des ennemis. Elle a vu que M. le duc de Vendôme est convenu lui-même de l'impossibilité de les attaquer dans la situation où ils sont. Il n'y a pas un sentiment différent là-dessus dans toute l'armée ; mais ce que je ne trouve pas moins important, c'est que votre excellence a reconnu la manière dont cette armée est conduite, et que j'ai eu raison quand j'en ai prévenu votre excellence à Mons, à Marly, et souvent par mes lettres, qu'il nous manquait *Consiliarius debellator,* qui est le conducteur, et combien je souhaitais que M. le maréchal de Berwick aurait joint l'armée dès le commencement de la campagne ; mais je vois qu'il est inutile par l'humeur de l'autre. Le roi a une belle armée : l'officier et le soldat est de bonne volonté, pourvu qu'il soit bien conduit ; et je crois que si l'on prend un parti sage, on peut encore espérer une belle fin de campagne, et que l'ennemi, en ce cas, se trouverait dans une situation bien plus embarrassée que la nôtre, au milieu de nos places et éloigné des siennes.

Tous les avis qui nous viennent des ennemis assurent que si on leur avait embarrassé les deux derniers convois, ils auraient déjà été obligés de lever le siége. Un de mes gens, qui est arrivé hier, qui a été au siége et dans l'armée de Marlborough, et qui en est sorti jeudi dernier, me confirme la même chose, et qu'il avait ouï dire à des officiers qu'ils avaient fort mauvaise opinion du siége. Il a vu arriver le dernier convoi, qui consistait en six cents chariots, y compris cent soixante charrettes de vivandiers, la plupart chargés de bombes, boulets et grenades, et peu de poudre. Il a vu à Marquette aux environs de mille bombes et encore beaucoup de boulets dont on ne se servait pas ; il jugeait par là qu'ils ne devaient pas être du calibre de leurs canons et de leurs mortiers. Je prie votre excellence de bien imprimer à M. le duc de Vendôme combien il est important de leur empêcher les convois ; et comme les ennemis auront toute leur attention et feront leurs derniers efforts pour les faire passer, il doit faire de même pour le leur empêcher, pas seulement d'Oudenarde à Courtray, mais de Bruxelles et d'Ath à Oudenarde ; car, quand les convois seront à Oudenarde, il leur sera difficile de leur empêcher de les

mener à Courtray : ils les soutiendront par toute leur armée d'observation. L'armée du roi ne pourra pas non plus rester longtemps du côté du pont d'Espierres; et quand elle devra changer de situation, ils auront le passage libre d'Oudenarde à Courtray : elle barrera bien mieux tout l'Escaut en se portant en deçà de l'Escaut et s'étendant depuis Oudenarde vers Tournay. Quand l'armée se sera établie, il ne leur peut rien venir de Bruxelles ni d'Ath ; et s'il leur manque des munitions pour le siége de la ville, comment peuvent-ils espérer de faire celui de la citadelle, quand on leur aura, par cette situation, coupé tous les convois? et l'on peut même alors détacher un gros corps de cavalerie et une trentaine de bataillons sous Douai, pour couvrir le pays, et même secourir Lille, si milord Marlborough s'en éloignait de quelques marches. J'ai envoyé les ordres de Gand pour pousser l'inondation vers Oudenarde aussi avant qu'il se peut, faire enlever tous les pontons qu'il y a sur l'Escaut, et rendre, par des ouvertures de digue, tous les passages impraticables. M. Dolet doit pareillement faire enlever tous les pontons qu'il y a sur l'Escaut depuis Tournay jusques à Oudenarde; il ne leur restera alors d'autre passage que par la ville d'Oudenarde, qu'il sera aisé de barrer, parce qu'il n'y a qu'une porte pour déboucher, et la hauteur est en deçà de l'Escaut. Dans cette situation, il ne leur peut passer ni vivres ni munitions; et si, faute de munitions, ils sont obligés de lever le siége, comment repasseront-ils en Brabant? Ils devront forcer notre armée fortifiée derrière l'Escaut. Si, pour la déplacer, milord Marlborough marche avec son armée vers le pays d'Artois, l'armée du roi, qui a sa gauche vers Tournay, peut passer à Mortagne derrière la Scarpe et être en état de s'opposer partout. Quand l'armée leur aura barré l'Escaut, il ne leur reste que deux ressources pour tirer leurs munitions d'Ostende et de l'Écluse. Pour leur empêcher de les tirer d'Ostende, il faut bien soutenir le poste de Plasschendaele, et faire donner les eaux par Nieuport et l'ouest du Franc de Bruges.

J'écris aujourd'hui au gouverneur de Nieuport, par un courrier, de hausser les eaux sans les faire déborder, pour pouvoir inonder le pays,

s'il est nécessaire, à la pleine lune, pour tirer les munitions par l'Écluse. Ils doivent premièrement prendre Bruges, et ils ne le peuvent pas prendre sans ouvrir la tranchée, parce que cette ville a un très-bon chemin couvert, bien palissadé, et deux fossés. On peut d'abord renforcer la garnison par celle de Gand, qui sera en sûreté par l'armée; et quand notre armée sera postée en deçà de l'Escaut, le corps de cavalerie et de dragons qui doit être assemblé aujourd'hui près de Bruxelles peut passer sous Bruges; et dès que l'on verra marcher milord Marlborough du côté de Courtray, la droite de notre armée peut s'avancer à Gand, et ensuite derrière le canal, jusques à Bruges, suivant le mouvement que fera l'armée de milord Marlborough. Il n'y a rien en tout cela de difficile, et tous ces mouvements se font en sûreté derrière des rivières et les canaux. La ville de Gand donne toute sa facilité; il ne faut qu'être bien averti des mouvements des ennemis et être prompt et vigilant. Si nous l'avions été dès le commencement de la campagne, nous serions dans une situation bien brillante. Cependant, je crois celle des ennemis aussi embarrassée, si nous faisons ce que nous pouvons.

ÉTAT DES DÉTACHEMENTS DE L'ARMÉE; 17 SEPTEMBRE 1708 [1].

(Voir page 99.)

DÉTACHEMENTS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	BATAILLONS.
CAMP SOUS OUDENARDE.			
Aux ordres de MM. de Chemerault, lieutenant général, d'Estrades et Palavicini, maréchaux de camp.	DRAGONS.		
	Le Roi	3	//
	Acquaviva	2	//
	CAVALERIE.		
	Royal-Piémont	3	//
	Tarente	2	//
	Uzès	2	//
	Marcillac	2	//
	Cayeux	2	//
	Nugent	2	//
	Capy	2	//
	Lenoncourt	2	//
	Bissy	2	//
	Matignon	2	//
	Flandre	2	//
	Beaujeu	2	//
	Coralles	2	//
	Paon	2	//
	INFANTERIE.		
	Navarre	//	3
	Boulonnais	//	2
	Royal	//	3
	Isenghien	//	1
	Perche	//	1
	Agénois	//	2
	Bourbon	//	2
	Luxembourg	//	2
	Enghien	//	1
	Lanois	//	2
	Nivernais	//	2
	Béarn	//	2
	Greder, allemand	//	2
	TOTAL	34	25

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 77.

DÉTACHEMENTS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	BATAILLONS.
CAMP DE BERCHEM.			
Aux ordres de M. de Coigny : 20 escadrons de dragons.			
Aux ordres de MM. de Souternon, lieutenant général, et de Zuniga, maréchal de camp, entre Pont-à-Laye et Pont-à-Ronne.....	CAVALERIE.		
	Beringhen.....	3	//
	Dalzeau.....	2	//
	Condé.....	3	//
	Brabant.....	2	//
	INFANTERIE.		
	Poitou.....	//	1
	Saint-Vallier.....	//	2
	Montroux.....	//	1
	Roussillon.....	//	1
	Noailles.....	//	1
	La Marck.....	//	1
	Sparre.....	//	1
	Bassigny.....	//	1
	TOTAL.....	10	9
Aux ordres de MM. de La Chastre, lieutenant général, et de Villars, maréchal de camp, à Pottes....	CAVALERIE.		
	Cano.....	2	//
	Vaudrey.....	2	//
	D'Aultanne.....	2	//
	Roye.....	2	//
	Lacatoire.....	2	//
	INFANTERIE.		
	Brendlé.....	//	3
	May.....	//	3
	Surbeck.....	//	3
	TOTAL.....	10	9
Aux ordres de M. d'Alvelda, maréchal de camp, pour aller à Mons.	INFANTERIE.		
	Pantoka.....	//	1
	Grimaldi.....	//	1
	Schowenbourg.....	//	1
	Rupelmonde.....	//	1
	Bergeyck.....	//	1
	Laern.....	//	1
	Lamalle.....	//	1
	Billand.....	//	1
	Doigny.....	//	1
	Bournonville.....	//	1
	TOTAL.....	//	10

Lettre de M. de Puységur, contenant un détail de la position générale.

Du camp du Saulchoi, 20 septembre 1708[1].

(Voir page 100.)

L'armée est actuellement campée la gauche près de Tournay et la droite à Herinnes, l'Escaut derrière les lignes; l'infanterie est en première et la cavalerie en seconde. M. le chevalier de Croissy, avec huit bataillons et huit escadrons, est campé à Pottes.

M. le chevalier de La Chastre, avec dix bataillons et dix escadrons, est campé à Escanaffle, entre la rivière de Laye et celle de Ronne. M. de Souternon est campé à Berchem, et M. de Chemerault sur les hauteurs d'Oudenarde, pour empêcher que rien n'en sorte ni n'y puisse entrer; par cette disposition, l'armée tient l'Escaut depuis Tournay jusqu'à Oudenarde par des corps allongés de proche en proche qui se soutiennent les uns les autres.

Par les retenues des eaux que l'on fait à Tournay, Condé, Valenciennes et Douai, l'on va former l'inondation à Tournay, qui, dans ce temps-ci, ne peut nuire à rien; mais, au contraire, si l'ennemi veut dans la suite repasser l'Escaut, cela lui sera difficile, car, les eaux retenues à Tournay, il ne peut nous donner d'inquiétude pour passer cette rivière au-dessus de Tournay. Pour, au-dessous, au moyen d'un bateau rempli de pierres que l'on enfoncera vis-à-vis du village d'Herinnes, à deux lieues au-dessous de Tournay, en lâchant les eaux à Tournay, et ce bateau arrêtant pour un temps le volume des eaux, elles se répandront dans les prairies depuis Tournay jusques à Herinnes; et comme d'elles-mêmes, elles sont presque partout marécageuses, quand l'ennemi y ferait des ponts, il ne pourrait pas déboucher. Cela supposé, l'armée campant devant Herinnes jusques au delà de Berchem, qui sont les lieux où l'ennemi pourrait faire des ponts, il n'est pas vraisemblable qu'il ose tenter d'en faire, et même, quand il en ferait, qu'il puisse déboucher; depuis une demi-lieue au delà de Berchem jusques à Oudenarde, c'est l'inondation qui se baisse toujours au-dessus de cette place.

Si l'ennemi cherche à passer à Oudenarde et en même temps entre Herinnes et Berchem, il faut qu'il se partage, et nous en faisons de même. S'il descend l'Escaut plus bas, nous ferons la même chose,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 94.

et comme tous les endroits ne sont pas propres pour faire des ponts, soit par les prairies marécageuses ou des watergangs, et que l'on connaît ceux où les ponts se peuvent faire, on fait faire des retranchements vis-à-vis ces endroits, afin que si l'ennemi veut s'y présenter, les troupes que l'on y enverra y soient à couvert, et qu'un petit nombre puisse empêcher la construction des ponts ou du moins la retarder jusqu'à ce que les corps de troupes à portée de lui puissent le renforcer.

On prétend que fort près d'Oudenarde, au-dessous, il y a une digue qui retient les eaux de l'Escaut; on doit l'aller reconnaître, et, si cela est vrai, la couper, afin que, cette rivière s'étendant dans les prairies, l'ennemi ne puisse y faire des ponts ni y passer.

Nous avons deux ponts sur l'Escaut entre Herinnes et le château de Warcoing, et un autre à Pottes.

L'armée ennemie, qui était venue camper sa droite à Villem, proche la Marcq, et sa gauche à l'Escaut, proche de pont à Wanes, a décampé ce matin, et l'on croit qu'elle est campée, sa droite toujours à la Marcq, passant par Lannoy et Sesserdam, par Roubaix et Watrelos; elle est sûrement à peu près dans cette disposition, car la droite ne quittera jamais la Marcq.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. DE PUIGUION; 22 SEPTEMBRE 1708 [1].

(Voir page 102.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Royal-la-marine	1	Cano	2
Agénois	2	Vaudrey	2
Gassion et Courrières	1	D'Aultanne	2
Vendôme	1	Latour	2
Condé	2	Egmont	2
Beauce	2	Fresin	2
La Fère	2		
Provence	2	DRAGONS.	
Guyenne	2	Listenay	3
Pantoka	1	Vassé	3
Grimaldi	1	Pasteur	2
Schowenbourg	1		
Rupelmonde	1		
Bergeyck	1		
Laern	1		
Hamalle	1		
Billand	1		
Doigny	1		
Bournonville	1		
TOTAL	25	TOTAL	20

M. de Puiguion, lieutenant général.

Maréchaux de camp. . . . MM. de Grimaldi. Senneterre. Dourches. Dalvelda.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 106.

DÉTAIL DU COMBAT DE WYNENDALE, ENVOYÉ PAR M. DE LAMOTHE [1].

(Voir page 106.)

J'appris en arrivant à Gand les préparatifs que les ennemis faisaient pour faire passer d'Ostende un convoi à leur armée ; qu'ils y avaient débarqué neuf bataillons venant d'Angleterre et deux de Hollande, et qu'ils avaient occupé le poste de Leffinghe. Je me rendis le 21 à Bruges, où il y avait fort peu de troupes ; j'y reçus une lettre, le 24, de M. le maréchal de Berwick [2], par laquelle il m'apprenait qu'il y serait le lendemain pour visiter le canal et raisonner avec moi sur ce qu'il y avait à faire, et qu'il faisait avancer des troupes à Bruges. Il y arriva avec M. le comte de Bergeyck le 25, et le même jour les troupes commencèrent à arriver et furent suivies par d'autres dans la nuit du 25 au 26. M. le maréchal de Berwick et M. le comte de Bergeyck reçurent des avis que milord Marlborough marchait avec toute son armée pour venir au-devant du convoi ; je me mis en marche le 26 pour aller camper à Saint-André, où l'on devait envoyer du pain

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2108, n° 116.

[2] COPIE D'UNE LETTRE DE M. LE MARÉCHAL DE BERWICK ÉCRITE À M DE LAMOTHE ; GAND, 24 SEPTEMBRE 1708.

Je suis arrivé ici, monsieur, aujourd'hui à dessein de vous aller voir demain, visiter le canal, raisonner avec vous et puis retourner joindre monseigneur le duc de Bourgogne ; et comme j'ai appris que la tête des ennemis était déjà à Oudenbourgh, j'ai cru qu'il était nécessaire de vous envoyer en toute diligence le plus de troupes qu'il sera possible : pour cet effet, je ferai partir cette nuit, sur des bateaux, les trois bataillons de la brigade du Perche et les régiments de Chartres et de Nassau ; deux régiments de dragons, venus aujourd'hui d'Oudenarde, partiront demain, à la petite pointe du jour, avec ce qu'il y a ici de cavalerie et de dragons, à l'exception du régiment de Druatte. J'ai mandé à M. de Chemerault de faire partir demain, avant le jour, deux régiments de dragons et une brigade de cavalerie pour vous joindre diligemment, et j'ai écrit à MM. de Puiguion et de Senneterre pour diligenter leur marche le plus qu'il sera possible. Il vous vient de l'armée deux brigades d'artillerie qui seront ici demain ; j'espère être demain à Bruges, à midi, au plus tard. En attendant le plaisir de vous voir, je vous supplie de me croire très-parfaitement, etc.

aux troupes qui n'avaient pas eu le temps d'en prendre en passant à Bruges. Après avoir fait reconnaître Oudenburgh, et sachant que les ennemis ne l'occupaient point, je détachai M. de Villemort, brigadier d'infanterie, avec douze cents hommes et cinquante chevaux, pour s'en saisir et lui donnai ordre d'y attaquer les ennemis s'il les y trouvait postés; ils venaient d'y arriver un moment avant lui, avec cinq cents hommes; il les attaqua et ne put les forcer. Je reçus dans ce temps les deux lettres de M. le maréchal de Berwick, datées de Bruges le 27 : par la première [1], il me donnait avis de l'arrivée de M. de Coigny à Gand, avec dix-neuf escadrons de dragons, qui devaient être ce soir-là à Bruges, et qu'il croyait qu'il convenait, avant de marcher, que j'attendisse ce renfort, aussi bien que des bataillons dont on ne lui marquait pas le nombre; par la seconde [2], il me mandait qu'il partait pour s'en retourner, qu'il fallait tâcher d'empêcher le passage du convoi, mais que si les forces des ennemis étaient très-supérieures, je ne pourrais pas les combattre. Je lui envoyai à Bruges, où il était encore, et à M. le comte de Bergeyck, le chevalier de

[1] LETTRE DE M. LE MARÉCHAL DE BERWICK AU COMTE DE LAMOTHE; BRUGES, 27 SEPTEMBRE 1708, À DEUX HEURES APRÈS MIDI.

Je viens, monsieur, de recevoir avis de Gand que M. de Coigny y est arrivé avec dix-neuf escadrons de dragons, et qu'il doit être ici ce soir : ainsi, je crois qu'il convient, avant de rien entamer, que vous attendiez ce renfort; on me marque aussi que l'on y attend de l'infanterie, mais sans me dire le nombre des bataillons. J'attends avec impatience de vos nouvelles, pour savoir ce qui se sera passé, et l'endroit où sera présentement le gros des ennemis. Je suis très-parfaitement, etc.

[2] LETTRE DE M. LE MARÉCHAL DE BERWICK AU COMTE DE LAMOTHE; BRUGES, 27 SEPTEMBRE 1708, À UNE HEURE APRÈS MIDI.

Je vais, monsieur, partir pour Gand et retourner joindre monseigneur le duc de Bourgogne; je vous supplie de vouloir bien me faire savoir à Gand ce que vous apprendrez dans la journée, et même quand je serai à l'armée, car je ne vous serai pas inutile en plusieurs rencontres. M. de Grimaldi vous mande ce que l'on vient d'apprendre de Torhout; il faut tâcher d'empêcher le passage du convoi; mais vous ne sauriez combattre les ennemis si Marlborough a des forces très-supérieures. Vous êtes bon et sage, et je vous souhaite toutes sortes de succès, et suis très-parfaitement, monsieur, etc.

Gavaudan, mon aide de camp, pour leur dire que j'avais des avis certains que le convoi des ennemis défilait le long du Moerdyck, couvert par le poste d'Oudenburgh, et que je croyais que le meilleur parti qu'il y eût à prendre était de marcher droit au pont de Moere, sur le Moerdyck, pour y trouver la tête du convoi qui y devait passer; qu'il était inutile de marcher à Oudenburgh, qu'avait manqué M. de Villemort, parce que le convoi aurait eu le temps de passer avant qu'on y pût arriver et qu'on s'en fût rendu maître. M. le maréchal de Berwick, qui partait de Bruges pour s'en aller à Gand, m'envoya dire par le chevalier de Gavaudan qu'il me conseillait de ne rien précipiter, qu'il devait m'arriver encore des troupes et que j'attendisse au lendemain; mais ayant des nouvelles de la marche du convoi et du départ de M. le maréchal, je crus devoir exécuter l'ordre positif que j'avais de M. le duc de Vendôme, du 23 septembre[1], de marcher aux ennemis, fort ou faible, et de les attaquer, quand je devrais me faire battre. Je me mis en marche sans même attendre que le pain fût arrivé de Bruges pour les troupes qui n'en avaient pas, et sans que le renfort qui me venait de l'armée m'eût joint, ce qui me mettait dans l'impossibilité d'établir l'ordre que j'aurais souhaité s'il m'avait

[1] LETTRE DE M. LE DUC DE VENDÔME AU COMTE DE LAMOTHE; DU CAMP DE SAULCHOI, 23 SEPTEMBRE 1708.

Je viens de recevoir votre lettre, qui m'a fort surpris, car il paraît que vous ne vous disposez point à traverser le convoi des ennemis qui doit venir d'Ostende. Je vous dépêche ce courrier en toute diligence pour vous dire qu'à quelque prix que ce soit il faut empêcher de passer ce convoi. Il n'est point question du siége de Bruges ni de celui de Gand; il est question de sauver Lille. Les ennemis n'ont envoyé que cinq mille hommes avec leurs chariots, dont il n'y en a que deux d'infanterie; assemblez donc diligemment tout ce que vous pourrez et attaquez les ennemis partout où vous les trouverez, dussiez-vous vous faire battre. M. de Puiguion arrive demain à Gand avec cinq mille hommes de nos meilleures troupes; outre cela, vous serez joint demain par une brigade de dragons et une d'infanterie; lorsque vous aurez tout cela, vous serez en état de faire tout ce qu'il vous plaira; mais si, pendant ce temps, le convoi songeait à passer, suivez l'ordre positif que je vous donne de l'attaquer, fort ou faible. Je suis si pressé de faire partir ce courrier, que je n'ai pas le temps de faire réponse à Grimaldi : faites-lui mes compliments. Je suis, etc.

joint avant de me mettre en marche. Je marchai toute la nuit droit au pont de Moere, sur le Moerdyck, avec beaucoup de peines et de difficultés, le pays étant rempli de bois presque impraticables, de défilés et de chemins de traverse fort étroits; j'avais envoyé à l'avance des officiers bien montés et qui connaissaient le pays pour voir si le convoi des ennemis paraissait du côté du pont. Ayant appris par eux qu'une grande partie de leurs chariots avait déjà passé, que le trésor et des poudres étaient à la tête, je crus devoir me replier sur ma gauche pour marcher du côté de Wynendale, par où il fallait nécessairement qu'ils passassent pour aller à Rousselaer. Je reçus pour lors par M. Leblanc et par plusieurs autres endroits des avis certains que milord Marlborough s'avançait avec l'armée du côté de Rousselaer pour venir au-devant du convoi; qu'il était déjà arrivé le 27, à neuf heures du matin, trente escadrons et douze bataillons, et qu'il avait vingt bataillons et douze escadrons campés à Torhout. Le chemin que j'étais obligé de tenir était fort étroit, et je ne pouvais marcher que sur une colonne; je mis trois brigades d'infanterie à la tête pour pouvoir border le bois en entrant dans la bruyère et nous y faciliter le débouché du défilé en cas que les ennemis y eussent des troupes, et nous pouvoir former dans la plaine à la faveur du feu de ces trois brigades. Nous ne trouvâmes point d'ennemis qui nous disputassent le débouché dans la bruyère; mais à peine nos premiers escadrons commençaient à se former que nous découvrîmes une troupe de cavalerie des ennemis qui se retira à notre approche; étant avancés dans la plaine, nous reconnûmes que les ennemis se mettaient en bataille sur trois lignes, ayant leur droite et leur gauche appuyées à des bois, et que le convoi commençait à défiler derrière eux.

La plaine de Wynendale est entourée de tous côtés de bois qui sont impraticables et où l'on ne peut passer en ordre; le terrain qu'occupaient les ennemis était plus étendu que celui que nous pouvions occuper en marchant à eux et allait en s'élargissant de leur côté. Mon canon étant arrivé, je fis d'abord canonner les ennemis en attendant que mes troupes arrivassent; mais voyant que la nuit appro-

chait, et que le convoi défilait derrière leur infanterie, je pris le parti, quoique je n'eusse que dix-huit bataillons d'arrivés, dont il y en avait huit d'Espagne, et vingt-sept escadrons, tant cavalerie que dragons, de me mettre en bataille et d'attaquer les ennemis.

Je me formai d'abord sur deux lignes d'infanterie, ayant mis des demi-lignes derrière les première et seconde sur la droite et sur la gauche, qui devaient occuper, à mesure qu'on s'avancerait sur les ennemis, le terrain qui allait en s'élargissant où ils étaient en bataille, et cela formait quatre espèces de lignes dont la droite et la gauche étaient appuyées à des bois. Je mis la brigade de Royal-la-Marine dans les broussailles de la droite pour percer le bois de ce côté-là et m'empêcher d'être pris en flanc; je commandai trois compagnies de grenadiers pour fouiller le bois de la gauche, et elles devaient être soutenues par les troupes qui étaient à portée, en cas qu'elles y trouvassent les ennemis; mais cette disposition fut changée sans que j'en fusse averti, et, contre mon ordre, on fit rentrer les trois compagnies de grenadiers dans leur brigade avant qu'elles eussent fouillé le bois. Les dragons et la cavalerie étaient en bataille sur quatre lignes derrière l'infanterie, ayant ordre de s'étendre par la droite et par la gauche à mesure que notre infanterie entrerait dans le terrain où les ennemis étaient en bataille pour les pouvoir prendre en flanc. J'avais tout lieu d'espérer de cette disposition que je forcerais les ennemis et pénétrerais jusqu'au convoi; mais, à la première décharge qu'ils firent, notre infanterie commença à plier par la gauche en se rejetant sur la droite, et toutes les lignes furent confondues sans qu'il fût possible de les rallier pendant toute l'action. Je fis marcher les dragons pour attaquer les ennemis et donner le temps à nos bataillons de sortir de la confusion où ils étaient : ils essuyèrent leur feu et ne purent les enfoncer; ils revinrent assez en désordre joindre la cavalerie et s'y rallier. Je fis l'impossible pour rallier l'infanterie et la remettre en bataille pour la ramener une seconde fois à la charge, mais toujours très-inutilement. La nuit fit cesser le combat : je restai maître de mon champ de bataille. Les ennemis, de leur

aveu, perdirent plus de monde que nous, et nous les aurions battus si la gauche avait fait comme la droite de la première ligne, qui perça jusqu'aux ennemis.

Je ne fus joint qu'à la nuit par seize bataillons de ma meilleure infanterie et trente-six escadrons. Je ne pus en profiter pour suivre les ennemis, qui étaient trop près de Rousselaer, où l'armée de milord Marlborough avait marché.

On m'a imputé de n'avoir point tourné le bois de Wynendale pour prendre les ennemis en flanc; mais ce reproche ne peut venir que de ceux qui ne connaissent pas la situation du pays. J'ai déjà marqué que les bois de la droite et de la gauche étaient impraticables; les ennemis mêmes, dans le plan qu'ils en ont fait, marquent qu'on ne peut passer en ordre dans ceux qui étaient à leur droite; en tournant le bois entre Torhout et Wynendale, on retombait dans le chemin de Torhout à Wynendale, qui est fort étroit et passant sous le château de Wynendale, qu'occupaient les ennemis; il aboutit dans la plaine où les ennemis étaient en bataille; ils avaient mis leur cavalerie derrière leur convoi et à portée de nous charger à la sortie du défilé en entrant dans la plaine si nous avions voulu tourner le bois, ce qui nous aurait été impossible; d'ailleurs, il était déjà tard, nous aurions eu beaucoup de chemin à faire, et le convoi aurait eu le temps de passer avant que nous eussions pu y arriver. Nos troupes, comme je l'ai déjà dit, n'avaient pas joint: nous étions trop pressés par le peu de jour qui nous restait pour les pouvoir attendre, et il n'eût pas été même prudent de se séparer devant un ennemi; enfin, en marchant du côté de Torhout, c'était s'exposer à tomber dans l'armée de milord Marlborough, qui s'avançait pour favoriser le convoi.

RELATION DU COMBAT DE WYNENDALE, PUBLIÉE PAR LES ALLIÉS [1].

(Voir page 106.)

L'armée qui formait le siége et celle qui le couvrait manquaient toutes deux de vivres et de munitions, dont il y avait un grand convoi qui venait d'Ostende et que les ennemis voulaient intercepter. Là-dessus, milord duc envoya divers détachements pour lui servir d'escorte, et après qu'ils se furent joints à Torhout, le 27 septembre, les généraux Webb et Cadogan eurent avis que le major Savary, du régiment de Gethem, avait occupé le poste d'Oudenburgh. Là-dessus, on y envoya six cents grenadiers commandés par le colonel Preston, avec un bataillon d'Orkney, commandé par le colonel Wooght, sous les ordres du brigadier Lansberg, pour renforcer ce poste.

Le 28, à huit heures du matin, la cavalerie fut envoyée à Hooghlede pour y attendre le convoi, à la réserve de cent cinquante chevaux commandés par le comte de Lottum, qu'on avait envoyés la nuit précédente à Oudenburgh pour porter un ordre aux deux bataillons et aux six cents grenadiers d'escorter le convoi jusqu'à Couckelaer, et ensuite de rejoindre l'infanterie à Torhout. A midi, le comte de Lottum revint à Torhout et rapporta que, s'étant avancé vers Ichteghem, il avait trouvé une avant-garde des ennemis, qu'il avait poussée jusque sur la bruyère, où il avait découvert seize escadrons qui avaient monté à cheval avec beaucoup de précipitation sur l'alarme que l'avant-garde avait donnée, de sorte qu'il avait trouvé à propos de venir en diligence pour en donner avis. Sur cette nouvelle, on fit marcher incessamment toute l'infanterie, au nombre de vingt-deux bataillons, et le comte de Lottum, avec cent cinquante chevaux qui faisaient l'avant-garde, avec les quartiers-maîtres et le reste des grenadiers qui n'étaient pas commandés, pour tâcher de gagner Ichteghem par le chemin de Wynendale. Lorsque l'avant-garde y arriva, on découvrit les ennemis à l'entrée de la bruyère; sur quoi, on mit les quartiers-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2108, n° 117.

maîtres et le reste des grenadiers en bataille. Le major général Webb et M. le comte de Nassau-Woudenbourg, à la tête de cent cinquante chevaux, s'avancèrent pour reconnaître les ennemis, et donnèrent ordre en même temps aux régiments de s'avancer au plus vite sur la plaine et de se former. On laissa les cent cinquante chevaux sous le comte de Lottum à l'entrée de la bruyère, pour amuser les ennemis; et, pour les embarrasser davantage, on posta les quartiers-maîtres et les grenadiers dans les broussailles qui bordaient le terrain où les ennemis devaient passer. A mesure que nos régiments sortaient du défilé, ils furent mis en bataille par le général Webb et le comte de Nassau pour occuper l'ouverture qui est entre le bois de Wynendale et les broussailles, de l'autre côté, qui forment une espèce de petit bois. A peine avions-nous six bataillons passés, que les ennemis commencèrent à canonner avec dix pièces de canon et neuf autres pièces à trois coups les cent cinquante chevaux qu'on avait laissés à ce poste avancé, lesquels, malgré le grand feu des ennemis, ne s'ébranlèrent point, ce qui produisit l'effet que le général en attendait, qui était de lui donner le temps de mettre l'infanterie en bataille pour occuper l'ouverture et y former deux lignes. L'aile gauche s'étendait loin derrière les broussailles dont on a fait mention, pour empêcher les ennemis d'y passer et pour couvrir le flanc. On posta sur le flanc de la droite, dans le bois de Wynendale, le régiment de Heukeloom, et sur le flanc de la gauche, le régiment du Prince héréditaire de Prusse, avec ordre de s'y tenir cachés et de ne point tirer que lorsqu'ils pourraient prendre les ennemis en flanc. On avança des pelotons de grenadiers, quarante pas à la droite et à la gauche, avec le même ordre. Les quartiers-maîtres occupaient, à la gauche, un chemin qui passe au travers des broussailles dont on a parlé; les ennemis, après nous avoir canonnés pendant trois heures, s'avancèrent vers nous en bataille dans la plaine, avec quatre lignes d'infanterie et autant de cavalerie; sur quoi, on ordonna au comte de Lottum de se retirer et de se poster trois cents pas derrière l'infanterie, ce qu'il fit en très-bon ordre. Les ennemis continuèrent de

marcher droit à nous, au nombre de quarante bataillons et quarante-huit escadrons.

Le général, observant que les ennemis défilaient par leur droite dans les broussailles, y envoya le comte de Nassau pour reconnaître leurs mouvements; sur quoi, on y fit marcher le régiment de Grumkow, commandé par le colonel Beschefer. Le brigadier Eltz arriva à la droite avec les régiments de l'arrière-garde, qu'il posta dans le bois de Wynendale. Un demi-quart d'heure avant le combat, les deux bataillons et les six cents grenadiers détachés avec le brigadier Lansberg, nous ayant rejoints, formèrent une troisième ligne, ayant rencontré par hasard, auprès de Couckelaer, des femmes de soldats tout éplorées; sur quoi, les colonels Preston, Hamilton et Wooght avaient conseillé au brigadier Lansberg d'avancer pour les secourir. Un moment après les ennemis commencèrent l'attaque et avancèrent à quinze pas du bataillon posté au flanc de la droite, qui s'était tenu caché, selon l'ordre du général, et qui ne fit feu que lorsque le flanc des ennemis était vis-à-vis d'eux, mais avec tant de succès que leur aile gauche tomba tout en désordre sur leur droite, qui reçut du régiment de Grumkow, posté au flanc de la gauche, et environ à même distance, une salve très-rude, ce qui les mit tout à fait en confusion. Ils revinrent pourtant à la charge et poussèrent deux de nos bataillons; mais le régiment d'Albemarle, suisse, commandé par M. Hirtzel, avança sur leur cavalerie, qui tâchait de pénétrer et de s'engager avec eux, et, par sa vigoureuse résistance, il donna le temps au général et au comte de Nassau de mener les régiments de Berndorf et de Lindeboom dans la place de ceux qui avaient été poussés, ce qui fut fait en un moment. Cependant les ennemis, soutenus par tant de lignes, firent un second effort pour pénétrer; mais aucun de nos bataillons ne branla que pour avancer quelques pas. Le général les empêcha de poursuivre, afin de ne pas perdre l'avantage des deux flancs. Sa prévoyance eut tout le succès qu'on pouvait souhaiter, car les deux régiments et les grenadiers y faisant un feu continuel, obligèrent les deux ailes des ennemis de se renverser sur le centre et de se retirer en

grande confusion. Quoi que leurs officiers fissent pour les faire avancer, ils n'y purent réussir, se contentant de tirer de loin sur nos lignes, et les nôtres y répondirent par pelotons avec le même ordre que s'ils étaient à l'exercice.

M. de Cadogan, qui était arrivé un moment après que l'action eut commencé, et à qui l'on a prétendu faussement qu'une certaine personne distinguée en voulait attribuer toute la gloire, s'offrit de charger les ennemis dans leur désordre, à la tête de deux escadrons que nous avions, ayant déjà envoyé ordre à quatre escadrons de nous venir joindre, lesquels ne pouvaient arriver qu'un peu avant sept heures; mais on ne jugea pas à propos d'exposer un si petit nombre à charger les ennemis, qui étaient si supérieurs et qui avaient fait avancer toute leur cavalerie pour favoriser leur retraite.

Le combat fut très-rude et dura près de deux heures. Nous y eûmes neuf cent douze, tant officiers que soldats, tués ou blessés. Selon le rapport des prisonniers, confirmé par les déserteurs, les ennemis y perdirent trois à quatre mille hommes, entre lesquels on comptait don Pantoja, neveu du cardinal Porto-Carrero, M. Grimaldi, colonel, et le comte de Copigny. M. le marquis de Caraccioli, colonel de cavalerie, M. le marquis de Wemmel, brigadier, le marquis d'Acquaviva, colonel, et le baron de Lacren, brigadier et beau-fils du comte de Bergeyck, furent du nombre de leurs blessés; mais le dernier mourut bientôt après de ses blessures. D'ailleurs, les ennemis se retirèrent en si grande confusion, qu'ils laissèrent leur canon dans le bois et ne revinrent le chercher que le lendemain à onze heures, lorsqu'ils eurent appris que nos généraux avaient continué leur marche à deux heures après minuit, pour conduire le convoi qui passait à Rousselaer, après avoir fait emporter tous nos blessés et plusieurs de ceux de l'ennemi. L'avantage que nous remportâmes était d'autant plus surprenant que nous n'avions que six à sept mille hommes, à cause des détachements qui avaient été faits, et que les ennemis en avaient vingt-trois à vingt-quatre mille.

PROJET POUR SECOURIR LILLE; 26 SEPTEMBRE 1708 [1].

(Voir page 107.)

Suivant ce qu'on est convenu avec la personne qui se charge de conduire le secours dans Lille et qui a été envoyée par M. le maréchal de Boufflers, on partira de Douai à l'entrée de la nuit du vendredi au samedi, qui est celle du 28 au 29. Le secours marchera par le grand chemin qui va de Douai à Lille, passant à Pont-à-Marcq et à Ennetières, d'où, laissant le grand chemin à sa droite, il prendra un chemin qui mène droit au moulin de l'Arbrisseau, où il prétend qu'il n'y a pas de barrière ni de lignes à l'endroit des chemins. Lorsqu'ils seront arrivés auprès de l'Arbrisseau, ils pousseront droit à la ville, du côté de la porte Notre-Dame.

M. Dolet enverra demain à M. le chevalier de Luxembourg quarante dragons, avec des officiers choisis qui connaissent bien le pays et les chemins dont il est question; outre cela, on détachera de l'armée demain, après l'ordre, trois cents maîtres choisis, carabiniers allemands ou anglais, commandés par MM. de Tournefort et d'Aremberg, lesquels on enverra coucher dehors, et on leur donnera leur instruction, qui sera de se rendre à Pont-à-Raches, à l'entrée de la nuit du 28 au 29, pour y recevoir les ordres de M. le chevalier de Luxembourg.

M. le chevalier de Luxembourg, du moment qu'il aura reçu l'instruction ci-jointe, fera préparer la poudre, ainsi que M. de Saint-Hilaire le marque, avec toutes sortes d'attentions, pour que cela ne puisse être pénétré, et prendra de sa cavalerie ou dragons jusqu'à deux mille chevaux, lesquels n'auront d'autres hardes que leurs manteaux, dont ils couvriront les sacs en cas de pluie. Il choisira dans l'infanterie qu'on lui a donnée, et de ce qui est en garnison à Douai, tous les grenadiers et le plus de gens choisis qu'il pourra dans les régiments, qu'il mettra à cheval à la place des cavaliers, et gardera

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 144.

des hommes de la cavalerie et dragons choisis pour mener avec lui. Chaque cavalier, au lieu de mousqueton, prendra un fusil qui leur sera donné de l'arsenal; on laissera les timbales et les étendards des escadrons à Douai.

Il laissera entrer le 28 dans Douai tout ce qui se présentera; mais il consignera soigneusement aux portes de ne laisser sortir personne, afin d'avoir pu tout disposer avant la nuit; il aura soin pareillement que personne ne puisse sortir pendant la nuit et enverra à Pont-à-Raches faire arrêter tout ce qui sortira devant et après lui.

Il trouvera MM. de Tournefort et d'Aremberg avec trois cents maîtres à Pont-à-Raches, dont M. de Tournefort en prendra seulement cent, choisis pour marcher à la tête de tous, avec les quarante dragons de Parpaille, et cinquante marcheront à la queue.

Il faut tâcher, tant que faire se pourra, que ceux qui seront chargés de poudre ne tirent point, et qu'il y ait à la tête des gens qui parlent allemand et qui répondent : *Vive Hollande!* et nomment des régiments de l'armée ennemie.

Il mettra à la tête et à la queue de ses troupes des officiers entendus pour faire remplir les chemins et serrer les troupes, poussant devant lui sans s'arrêter à ce qui viendra derrière, marchant toujours en avant, et lorsqu'ils seront arrivés près du chemin couvert, s'ils y étaient poussés, il fera jeter toutes les poudres dans le chemin couvert; mais comme M. de Boufflers sera averti de sa marche et du lieu par où il devra arriver, il le trouvera apparemment avant qu'il soit aux barrières; et pour se reconnaître avec les troupes de M. de Boufflers, quand on demandera qui vive, il répondra : *Vive Bourgogne!* dont M. de Boufflers sera instruit.

Les cent cinquante maîtres restants des trois cents de M. de Tournefort marcheront à la queue de tout, seulement jusqu'au village d'Ennetières, et y demeureront pour attendre la réussite et rapporter des nouvelles.

Si M. de Luxembourg ne peut pénétrer ni aucune partie de ses troupes, ce qui n'entrera pas se retirera par le chemin de Pont-à-

Vendin, à l'effet de quoi la garde de Pont-à-Vendin sera avertie par lui d'être alerte cette nuit.

Les quarante dragons de Parpaille porteront chacun un outil : pelle, pioche, hache ou serpe.

Toutes les troupes, hors les dragons de Parpaille et le détachement de Tournefort, porteront chacun un sac de cinquante ou soixante livres de poudre.

DÉTAIL DE LA MARCHE DU DÉTACHEMENT QUI PORTA LES POUDRES À LILLE, ENVOYÉ À M. DE CHAMILLART PAR M. DE SENNETERRE; DOUAI, 28 SEPTEMBRE 1708 [1].

(Voir page 107.)

M. le chevalier de Luxembourg partit de Douai le 28 septembre, à trois heures après midi; il s'arrêta à Pont-à-Raches jusqu'à sept heures du soir, tant pour faire sa disposition que pour arriver à une heure après minuit aux retranchements des ennemis. Son ordre de marche fut tel : cinquante dragons de Parpaille avaient l'avant-garde avec quarante dragons de Bellabre; après quoi, M. le chevalier de Luxembourg et M. de Tourneson suivirent à la tête de deux cents chevaux détachés de l'armée, dont il y avait cent carabiniers.

Après le détachement marchaient les régiments de la Reine dragons, Bourgogne, Saint-Aignan, La Bertoche, Macteville, Fontaine, Forsat, Tourot, Tarno, et cent cinquante grenadiers pour l'arrière-garde.

M. le chevalier de Luxembourg les avait placés ainsi afin qu'au cas que la barrière fût fermée et qu'il fût découvert, je pusse gagner à toutes jambes le village d'Ennetières, faire mettre pied à terre aux grenadiers et favoriser la retraite de la cavalerie. On se mit en marche de Pont-à-Raches à sept heures précises, et vers le milieu du même village, comme le pavé est fort mauvais, le cheval d'un cavalier de Saint-Aignan s'abattit, et le feu du pavé prit à un sac de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 230.

poudre qui fit sauter vingt-deux cavaliers de ce régiment-là. Ce fut le seul accident qui arriva jusqu'aux lignes des ennemis, parce que l'on eut la précaution de marcher sur la terre et de laisser le pavé au milieu. Quand les dragons de la tête eurent passé le village d'Ennetières, il en déserta un; je ne sais si M. le chevalier de Luxembourg s'en aperçut et s'il craignit d'être découvert, mais, dès qu'il eut passé le village, il alla très-vite. Vous pouvez juger, monseigneur, quelle file tiennent deux mille chevaux quand on est obligé de marcher par deux, de manière que la tête était arrivée aux lignes que le régiment de Tarno, qui me précédait, n'était pas encore débouché du village. On allait au grand galop, et tout suivait assez bien. J'ai appris depuis par M. le marquis de Béthune, capitaine dans Forsat, qui a été blessé et pris prisonnier à cette affaire-là et renvoyé à Douai, que, dès que M. le chevalier de Luxembourg fut arrivé à la barrière, on lui cria, *Qui vive!* en allemand; on leur répondit dans la même langue, et l'officier, trompé par la branche verte que tous les cavaliers avaient sur leurs chapeaux, fit ouvrir; les soldats qui étaient de garde se chauffaient tranquillement et sans aucun soupçon. On allait fort vite, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, et tout suivait, lorsqu'un cavalier de Fontaine ou un officier cria plusieurs fois : *Serre! Serre!* Les mots français et le grand nombre de cavalerie qui passait troubla la confiance des soldats qui étaient auprès du feu; ils demandèrent plusieurs fois: *Qui vive!* Personne ne répondait. Ils crièrent, *Alerte!* firent feu sur les cavaliers et se jetèrent dans une redoute qui formait une espèce d'ouvrage à côté du grand chemin. Cependant leur feu n'aurait point empêché que tout n'eût suivi (car la cavalerie qui passait en foule empêchait que les ennemis ne fermassent la barrière), sans un accident qui arriva, auquel il n'y avait aucun remède : c'est que des grenades, jetées en quantité dans le chemin, firent prendre feu à un sac de poudre que portait un cavalier de Forsat, et le feu suivit et fit sauter plus de trente cavaliers de ce régiment-là. Cet accident arriva deux fois coup sur coup à ce même régiment, en sorte que le chemin était rempli de chevaux morts et

d'hommes, outre que le feu des ennemis en avait déjà tué quelques-uns. Le bruit de cette poudre épouvanta les chevaux du régiment de Tourot qui suivait immédiatement Forsat, et faisaient difficulté de passer à cause de la quantité de chevaux morts qui remplissaient le chemin. Cela donna le temps aux ennemis de fermer la barrière (qui n'est pas proprement barrière, mais un de ces tourniquets qui sont ordinairement dans les chaussées de Flandre). M. de Tourot, dont le cheval allait apparemment mieux que ceux de son régiment, était à la queue de Forsat, et l'on croit qu'il est sauté avec les dernières compagnies de ce régiment-là. Quand les officiers du régiment de Tourot virent la barrière fermée, le chemin rempli de soldats et les retranchements qui se bordaient de gens en chemise qui accouraient du camp, ils crurent qu'il n'était plus possible d'entrer et firent demi-tour à droite, ainsi que le régiment de Tarno, qui les suivait. J'arrivais dans ce temps-là avec les grenadiers, et, voyant cette cavalerie qui revenait sur moi, je demandai ce que c'était. Un officier de Tourot me dit que l'on ne pouvait plus passer et que la barrière était fermée, qu'étant le seul colonel qui fût là, je disposasse de ce qu'il y avait de troupes pour la retraite. Je criai, *Halte!* et perçai, suivi des grenadiers et de quelques cavaliers jusqu'à la barrière, dans l'espérance qu'elle ne serait point fermée et que je pourrais faire une pointe pour que le reste pût suivre; en effet, j'allai jusqu'à la portée du pistolet de la barrière, où l'on faisait toujours un grand feu. Le sieur de Latour, lieutenant-colonel de Tarno, était avec moi. Nous vîmes beaucoup d'infanterie qui arrivait : c'était apparemment leurs piquets. J'y vis clairement le tourniquet fermé (car il faisait clair comme de jour). J'eus dans ce moment-là deux grenadiers du régiment tués et quelques cavaliers. Le chemin était plein de chevaux morts, ce qui est la meilleure barrière pour empêcher la cavalerie de passer. Je crois que c'eût été une imprudence d'attaquer les ennemis avec cent cinquante grenadiers que j'avais; et quand bien même, par un bonheur que je n'osais attendre (car ils étaient dix contre un), je les eusse forcés, je n'avais point de guide, j'avais

perdu la file, tout le camp ennemi prenait les armes, car il y avait plus d'une demi-heure que M. le chevalier de Luxembourg était passé; je me serais certainement fait entourer, et aurais rendu maîtres par là les ennemis de trente milliers de poudre que nous portions : c'était un inconvénient qu'il était bon d'éviter, outre qu'il était absolument impossible de pouvoir faire manœuvrer un cheval. Je pris le parti de faire ma retraite; j'envoyai les grenadiers à Ennetières pour garder le défilé, et marchai jusque-là en bataille avec ma cavalerie; nous fûmes suivis de quelques hussards, mais de loin. J'eus l'honneur de vous envoyer le détail dès que je fus arrivé ici; je n'y mettrai pas certaines particularités que j'ai apprises depuis par MM. de Béthune et Bernard, major de Fontaine. J'en ai envoyé un pareil à monseigneur le duc de Bourgogne, qui m'a mandé que j'avais pris le seul parti qu'il y eût à prendre. Il serait bien douloureux pour moi que, ayant été assez malheureux pour n'avoir pu entrer dans Lille, vous crussiez, monseigneur, qu'il y eût de ma faute.

MÉMOIRE ENVOYÉ À M. DE LAMOTHE; 1er OCTOBRE 1708[1].

(Voir page 108.)

Il ne faut point songer à pouvoir arrêter les convois que l'ennemi tire d'Ostende, en allant avec une armée sur ledit convoi du côté de Thorout et de Couckelaer, attendu que, ces endroits n'étant qu'à six lieues du camp des ennemis, ils peuvent à notre insu renforcer les troupes qui servent d'escorte auxdits convois en tel nombre qu'il leur plaira, pour être supérieurs aux nôtres, et le parti de se porter là ne se doit prendre que supposé que l'on fût sûr d'avoir la supériorité du nombre, ce qui ne peut presque pas arriver.

Cela étant, il faut voir si, sans s'exposer à un combat général, l'on ne peut pas prendre des situations derrière les canaux, qui rompent les convois des ennemis.

On dit qu'ils se retranchent à Leffinghe et qu'ils y ont un fort; si de là ils peuvent tirer leurs convois, laissant le canal de Moerdyck à

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2083, n° 173.

gauche, et qu'ils ne soient pas obligés de venir effleurer le polder nouveau qui est entre la digue de Zantvoorde, le canal de Nieuport à Plasschendaele et celui de Plasschendaele à Ostende, il faudra voir à les chasser de ce poste de Leffinghe.

Pour y réussir, il faut envoyer par Dixmude à Nieuport un nombre de bataillons et de dragons supérieur d'un tiers à ce corps-là, pour tâcher de l'obliger à rentrer à Ostende. On peut soutenir ces troupes tant par les digues qui viennent de Nieuport à Leffinghe, en y envoyant de nouvelles troupes, que par des bateaux armés qui iraient à la rame et qui viendraient par Nieuport et par Plasschendaele; on peut pour cela se servir des troupes de marine et des officiers de galères qui sont à Dunkerque. Si l'on réussissait à chasser les ennemis de ce poste, qui n'est pas achevé, on y placerait des troupes en plus grand nombre que celles qui sont à Ostende; il s'établirait une communication de Nieuport à Plasschendaele derrière le canal et de Plasschendaele à Bruges en faisant des chemins au bas du canal pour plus de commodité. Mais, en faisant cette entreprise, il faut avoir grande attention qu'il ne vienne point de troupes de l'armée des ennemis, renforcer ce qui est à Leffinghe; supposé après cela que l'ennemi, passant son convoi à Leffinghe, soit obligé, par les vives eaux que l'on donne, de faire suivre à ses voitures la digue jusqu'au polder nouveau; pour lors, sans le déposter de Leffinghe, en occupant le polder nouveau, on l'empêchera de tirer aucun convoi.

S'il est vrai que le convoi soit obligé, en sortant d'Ostende, d'aller passer à Lombarzide pour regagner la digue, il faut examiner si l'on ne pourrait pas se retrancher pour empêcher que l'ennemi, de Lombarzide, n'aille gagner la digue. S'il n'y a pas de coupures au canal de Nieuport pour écouler les vives eaux dans le pays, il faut se dépêcher de faire des coupures depuis Snaeskerke jusqu'à Oudenburgh, tant que les vives eaux dureront.

M. le comte de Lamothe verra à faire l'usage de ce mémoire le plus convenable, suivant ses lumières, et marquera ce qu'il pense et les résolutions qu'il prendra, fort en détail.

Lettre de M. le comte de Lamothe à M. le maréchal de Berwick. Du camp d'Oudenburgh, 3 oct. 1708 [1]. (Voir page 109.)

Après avoir examiné tout ce qu'il y avait à faire dans la situation présente pour empêcher les ennemis de rien tirer d'Ostende, je suis persuadé qu'il ne faut, pour cela, que demeurer dans le poste où je suis, ma droite au Moerdyck, et ma gauche au canal d'Ostende. Comme il est absolument nécessaire de s'emparer incessamment de Leffinghe pour conserver la communication de Bruges avec Nieuport, il n'y a pas un moment à perdre, car plus on attendra, plus la chose sera difficile, et, sans que nous l'occupions, il sera impossible aux ennemis de le réparer et de s'y établir entre les garnisons de Bruges et de Nieuport, quand les armées seront retirées. Je prends donc le parti d'envoyer M. de Puiguion avec vingt bataillons et douze escadrons tant de cavalerie que de dragons à Nieuport, passant par Dixmude, afin de tourner les ennemis et les attaquer par un plus grand front. J'enverrai ordre à Nieuport que l'on tienne du canon tout prêt pour n'avoir pas la peine d'en mener d'ici et user de plus de diligence, et moi je m'avancerai pendant ce temps-là de ce côté-ci du canal, vers Leffinghe, avec des barques sur lesquelles je pourrai passer et attaquer les ennemis; et, comme je serai séparé de la moitié des troupes, j'aurai grande attention à tout ce qui pourra venir de l'armée des ennemis et qu'ils ne fassent rien passer entre Bruges et Ostende. En arrivant ici, j'ai fait occuper le château de Ghistelle et le pont de Haeghebrugge sur le Moerdyck, joignant le canal de Nieuport, auprès duquelle convoi des ennemis a été obligé de venir passer, etc.

MÉMOIRE ENVOYÉ AU ROI PAR MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE; 1er OCTOBRE 1708 [2].

(Voir page 110.)

Selon toutes les apparences, l'on doit s'attendre que Lille sera pris. Mais, qu'il le soit ou ne le soit pas, il est certain que rien n'est plus important que d'empêcher que les ennemis ne se fassent une commu-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2083, n° 195.

[2] *Idem*, pièce originale, vol. 2083, n° 172.

cable, ou en tenant un corps considérable dans le pays, capable de traverser la marche des convois; s'il y avait assez de troupes dans Ypres, elles pourraient être employées utilement contre les convois qui se tireront d'Ostende. Le duc de Vendôme a eu grande raison d'aller lui-même reconnaître le pays et tout ce qui se pourra faire. Je crois que le maréchal de Berwick servirait utilement de ce côté-là, tant que mes forces seront séparées, et qu'il n'y aura rien à craindre de la part des ennemis pour l'armée qui est de l'autre côté de l'Escaut. Il observerait les mouvements des ennemis, entretiendrait avec vous une relation suivie; vous augmenteriez ou diminueriez les forces dont il aurait besoin, à proportion de celles que les ennemis emploieraient pour soutenir leurs convois. Peut-être même, s'ils se dégarnissaient assez considérablement devant Lille, vous pourriez repasser l'Escaut et les obliger à revenir pour se tenir ensemble.

Tout ce que je pourrais prévoir d'ici deviendra inutile, si vous n'agissez de jour à autre suivant les connaissances que vous aurez et les différents partis que prendront les ennemis. Mais ce que je vous recommande particulièrement, c'est d'être occupé uniquement de conserver l'Escaut, Gand et Bruges, de tenir vos forces réunies autant que vous le pourrez, et de ne rien oublier pour traverser les convois; nous verrons dans la suite ce qu'il y aura à faire lorsque les ennemis se trouveront obligés de se séparer, et c'est sur cela particulièrement que je vous demande un projet réfléchi et digéré. Il n'y a plus à craindre pour la frontière de France, la campagne étant aussi avancée qu'elle est.

Je veux bien envoyer de nouveaux ordres au maréchal de Boufflers pour réduire à cinquante milliers de poudre celle qu'il conservera pour la défense de la citadelle. Les ennemis, qui n'auront pas de connaissance du plus ou du moins, seront peu en état de l'attaquer. Quelques jours de défense de plus ou de moins à la ville ne sauraient produire le même effet que produira celui d'obliger les ennemis à recommencer un nouveau siége pour prendre la citadelle, et j'ai peine à croire qu'ils soient en état de garder la ville s'ils ne sont pas maîtres

de la citadelle en même temps. Je mande au maréchal de Boufflers de réduire la consommation de la poudre qui lui restera, de manière à prolonger la défense de la ville le plus longtemps qu'il lui sera possible.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Berwick. Versailles, 3 oct. 1708 [1]. (Voir page 110.)

Je ne saurais, monsieur, être de même avis que vous pour songer à reprendre Lille, en supposant qu'il est déjà perdu. Je vous assure qu'il est encore plus aisé de le sauver, dans l'état où il est, qu'il ne serait d'en faire le siége, s'il était entre les mains des ennemis.

Permettez-moi de vous dire que monseigneur le duc de Bourgogne aura encore bien des choses à faire avant que les ennemis se séparent, s'il veut employer son armée; ne pourriez-vous pas essayer d'avoir des intelligences à Oudenarde? Il y a peu de garnison, encore moins de munitions. L'armée serait mieux employée à seconder la bonne volonté des habitants qu'à rester dans l'inaction derrière l'Escaut. Il n'est point naturel qu'étant maître des places et du pays, avec une armée du moins égale à celle des ennemis, ils fassent passer tous leurs convois et prennent Lille sans que monseigneur le duc de Bourgogne leur forme aucun obstacle. Le public, peu charitable, en attribue la cause au peu d'union qui est entre M. de Vendôme et vous. Je voudrais que vous eussiez déjà trouvé l'occasion de le désabuser.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 3 oct. 1708 [2]. (Voir page 111.)

J'ai reçu, monseigneur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er de ce mois. S'il est vrai qu'il ne soit arrivé aux ennemis que cent cinquante chariots du convoi d'Ostende, et qu'il y ait lieu d'espérer que ceux qui y sont rentrés n'en sortiront plus, on pourra se flatter que Lille ne sera pas pris; mais je vois jusqu'à présent tout à craindre et peu à espérer. Tous les projets qui ont été faits d'empêcher la communication des convois ont produit des embarras aux ennemis qu'ils ont trouvé moyen de surmonter, et qui nous mènent successivement au jour qu'il faudra enfin que le maréchal de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 2e partie, 1re section, n° 142.
[2] *Idem*, vol. 2070, n° 55.

Boufflers se rende. Je ne saurais m'imaginer qu'il y ait davantage à faire que ce que vous avez fait; mais je souffrirais beaucoup si j'étais à portée de l'armée ennemie, de voir que celle du roi ne peut empêcher la prise de Lille. Je ne sais si les ennemis auraient osé envoyer du côté d'Ostende un corps plus considérable que celui qu'ils y ont fait marcher, si monseigneur le duc de Bourgogne avait fait faire des ponts sur l'Escaut pour leur donner l'inquiétude qu'ils auraient pu prendre naturellement d'y voir passer son armée. Peut-être que si j'étais sur les lieux je raisonnerais différemment.

Le voyage que vous avez résolu de faire du côté de Bruges sera d'une grande utilité pour le restant de la campagne.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Boufflers.

Versailles, 3 oct. 1708 [1].

(Voir page 111.)

Monseigneur le duc de Bourgogne, monsieur, ayant mandé au roi qu'il avait pris sur lui, depuis l'entrée de M. le chevalier de Luxembourg dans Lille, de vous mander de ménager vos poudres et d'employer néanmoins la meilleure partie de celles qui vous restent à la défense de la ville, sa majesté a bien voulu réduire à cinquante milliers la quantité qu'elle avait mandé de laisser dans la citadelle. Il ne convient en aucune manière à son service, si vous étiez obligé d'abandonner la ville, après une défense aussi honorable que celle que vous avez faite, de remettre aux ennemis la citadelle entière dans l'état où elle est. Si vous aviez pu prévoir que la bonne volonté des troupes eût soutenu aussi longtemps votre zèle et votre courage, rien n'était plus facile que de faire passer de Douai à Lille, depuis que vous y êtes arrivé, trois cents milliers de poudre au lieu de cent. M. le maréchal de Berwick aurait fait exécuter vos ordres avec la même exactitude et la même diligence qu'il a fait pour remplir ce que vous lui avez mandé. On cherche de nouveaux moyens pour vous aider; il n'y avait d'obstacles véritables à former que ceux d'empêcher les convois de pénétrer jusqu'à l'armée du prince Eugène. M. Dolet, qui vous est bien véritablement attaché, est occupé des moyens de vous faire encore passer de la poudre; il doute qu'il y puisse réussir.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2070, n° 75.

Lettre de M. de Chamillart à M. de Charmont. Versailles, 3 oct. 1708 [1]. (Voir page 111.)

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 1er de ce mois. M. Dolet est persuadé comme vous que l'on peut encore jeter quelque secours dans Lille; si vous pouviez y faire entrer cent milliers de poudre bien effectifs, je vous répondrais que les ennemis n'en viendraient jamais à bout; je regrette bien celle qui est dans Douai inutile. Il aurait été difficile d'imaginer une défense pareille à celle que M. le maréchal de Boufflers a faite. Je voudrais bien que, par votre industrie, vous pussiez venir à bout d'exécuter le deuxième projet comme vous avez fait le premier; le secret en a été gardé dans le lieu où vous êtes, du moins à ce qu'on m'assure. Pour ce pays-ci, la chose était publique le jour qu'elle a été exécutée. Il serait bien affligeant pour tous ceux qui sont entrés dans Lille de n'être d'aucun secours à M. le maréchal de Boufflers que pour prolonger seulement sa défense de quelques jours. Tirez-le promptement et nous aussi de cet état fâcheux; vous n'aurez jamais occasion de rendre un service plus important.

Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi. Du camp du Saulchoi, 5 oct. 1708 [2]. (Voir page 111.)

Par les dernières lettres du 2 et du 3 que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, il me paraît, si je ne me trompe, que ses intentions sont : 1° la conservation de Lille sur toutes choses, en empêchant le passage des convois des ennemis; 2° celle de Gand et de Bruges, la conquête de Lille devenant peu utile aux ennemis s'ils n'ont pour le moins une de ces deux places, par la difficulté de se soutenir à Lille; 3° la défense de l'Escaut et de toute autre retraite pour les ennemis, en cas qu'ils soient obligés de la faire; enfin la protection des provinces de votre royaume les plus exposées.

Quant au premier article, la copie d'une lettre que je viens de recevoir du duc de Vendôme instruira pleinement votre majesté de tout ce qu'il fait lui-même pour intercepter aux ennemis la communication avec Ostende. Il fait retrancher l'armée du comte de Lamothe à Oudenburgh et a dessein de marcher aux ennemis pour traverser les

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2070, n° 40.

[2] *Idem*, pièce originale, vol. 2083, n° 198.

convois en cas qu'il y en ait encore quelqu'un qui trouvât moyen de passer les canaux malgré ses précautions. Il paraît par sa lettre qu'il a dessein d'y demeurer lui-même jusqu'à ce que l'affaire du nouveau convoi qui se prépare soit finie de manière ou d'autre, et certainement il n'hésitera pas à l'attaquer s'il ne peut l'empêcher autrement. Ce que votre majesté me mande sur l'attaque de Damme, dans sa lettre du 2, en prenant des troupes, pourrait à présent nous détourner de notre projet, d'autant plus que je ne crois pas que dans Gand et Bruges il y ait assez d'artillerie pour en venir à bout, et que l'on y consommerait les munitions de ces places.

Le deuxième regarde la conservation de Gand et de Bruges. J'ai toujours vu passer pour constant, aux gens qui connaissent le pays, et le comte de Bergeyck est plus de ce sentiment que personne, que Bruges ne pouvait se soutenir qu'avec un corps considérable. Celui du comte de Lamothe fait cet effet présentement, donnant la main à cette ville, ainsi que M. le duc de Vendôme me l'écrit. La situation où je suis avec l'armée ne donne rien à appréhender pour Gand, et comme Bruges est la ville la plus exposée, je suis en état, tant que les ennemis ne s'éloigneront pas de Lille en entier, d'y faire encore passer de nouvelles troupes s'il était nécessaire. Il est constant que la conservation de ces deux villes, Lille pris ou manqué, est toujours absolument nécessaire; mais il est constant aussi que l'une sans l'autre ne fait plus d'effet, et ne peut avoir qu'une extrême difficulté à se soutenir seule, les ennemis s'établissant avec Courtray une communication de celle dont ils se seraient rendus les maîtres, pour soutenir ou Menin ou Lille, selon qu'ils seront dans le cas.

Le troisième regarde les empêchements ou du moins les difficultés que l'on peut apporter à la retraite des ennemis, s'ils sont obligés de la faire. Il me paraît, comme votre majesté me donne la liberté de lui dire toujours ce que je pense, qu'il faut présentement examiner s'il n'y a aucun cas où les ennemis puissent se passer de retirer leurs troupes en Brabant; s'ils ne pourraient point, en enlevant les grains de l'Artois avant qu'on les pût faire entrer dans les places, s'é-

tablir à Oudenarde, Courtray, Menin, Rousselaer, Comines, Warneton, Lille (car pour cela il faut que Lille soit perdu), Armentières et toutes ces petites villes et bourgs des environs, les retrancher et y prendre leurs quartiers, ainsi que le prince Eugène a fait en Italie, du moins pour un très-grand corps d'infanterie, envoyant tout d'un coup une partie de leur cavalerie, qui traverserait le Cambrésis et se retirerait en Brabant par la Trouille. Cette manœuvre, qui serait aisée pour un corps de cavalerie, ne le serait pas pour toute une armée, et c'est ce qui fait que je n'appréhende point que les ennemis choisissent ce côté pour leur retraite; votre majesté en connaît les raisons mieux que moi. Mais supposé que cette idée ne soit pas celle des ennemis, et que, la ville de Lille prise, ils songent à retirer leur armée en Brabant, après avoir laissé des garnisons dans Oudenarde, Courtray, Menin et Lille : s'ils prennent leur chemin du côté de Bruges, le corps qui est présentement à Oudenburgh ne pourra défendre en même temps le passage du côté d'Ostende et celui du grand canal entre Bruges et Gand. Peut-être même sera-t-il obligé de se retirer à Bruges pour protéger cette ville, qui serait en risque par l'approche de l'armée ennemie; ainsi les ennemis auraient un des passages libres, d'autant plus aisé que je ne crois pas que le comte de Lamothe, avec ce qu'il a, pût défendre le grand canal dans toute son étendue. Mais si, gardant le côté d'Ostende, l'armée qui est ici avançait par Gand derrière le grand canal, alors les ennemis, par un chemin beaucoup plus court, retourneraient sur l'Escaut et seraient dans leur pays dès qu'ils auraient passé cette rivière, ce qui n'est pas l'intention de votre majesté. Voilà ce qui me paraît la plus grande difficulté pour pouvoir espérer de fermer absolument toute retraite aux ennemis, leur chemin étant de toutes parts beaucoup plus court pour se l'ouvrir que le nôtre pour la leur défendre; et supposé même que nous en fussions venus à bout, ou que les ennemis en fussent persuadés, rien ne serait plus capable de leur faire prendre le parti de s'établir dans les lieux que j'ai marqués à votre majesté, d'envoyer des partis en Picardie tels qu'ils jugeraient à propos, et, soit ensemble, soit peu à peu, de se défaire de leur cavalerie.

Cependant tôt ou tard il faudrait que l'armée de votre majesté quittât l'Escaut pour regagner la France et entrer en quartier, et alors la communication reviendrait aux ennemis avec leurs pays, qui se trouvant peut-être bien où ils seraient, ne se soucieraient plus d'en sortir, ou du moins ne le feraient qu'après avoir mangé le pays de votre majesté. Quant à ce qui regarde la protection des provinces de France les plus avancées, tant que les armées de votre majesté seront du côté de Bruges, de Gand et de l'Escaut, les ennemis seront toujours les maîtres d'y pousser des partis et même des corps de cavalerie considérables pour étendre les contributions et les imposer en grains, comme ils ont déjà fait, et les troupes que l'on y enverra pour empêcher de pareilles courses diminueraient l'armée de votre majesté; ainsi elle est obligée de garder une circonférence de cinquante lieues de pays, tandis que les ennemis sont au centre, ce qui fait qu'ils perceront ou doivent toujours percer à la fin par quelque endroit, ou s'y retrancher en force; auquel cas l'armée des ennemis choisira pour sortir la porte que bon lui semblera, ayant toujours beaucoup moins de chemin à faire que la vôtre pour se trouver bien du pays enfermé entre l'Escaut et les canaux.

Il me paraîtrait donc sur tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, que, tant que Lille se soutient, le corps du comte de Lamothe se retranche à Oudenburgh, et les inondations que l'on propose d'augmenter doivent interrompre la communication vers Ostende, tandis que l'armée interrompt celle avec le Brabant; que, la ville de Lille une fois perdue, cette situation peut encore se soutenir quelque temps pour ôter aux ennemis les moyens de la munir autant qu'ils pourraient le faire; mais que tôt ou tard il faudra la quitter, et si les ennemis prennent le parti de la retraite, les suivre plutôt en force pour attaquer leur arrière-garde au passage des rivières et des canaux, qui est la seule manière de les joindre, me paraissant que, tant que l'on voudra se mettre au-devant, ils auront toujours des chemins plus courts pour échapper à votre armée. Ce que je dis pour la retraite après la prise de Lille est de même pour celle qu'ils feront en cas

qu'ils lèvent le siége, car alors les garnisons de Gand et de Bruges seront suffisantes pour protéger ces deux places, et l'armée de votre majesté suivra celle des ennemis de manière à ne lui laisser rien faire devant elle, et qu'elle ne songerait qu'à se tirer d'affaire le plus tôt et du mieux qu'elle pourrait.

Pour en revenir donc à mon idée, je penserais que dans le moment que les ennemis quitteront Lille, s'ils en levaient le siége, ou une huitaine de jours après la prise, surtout si les chemins étaient alors impraticables par les pluies qui doivent se déterminer incessamment, je penserais, dis-je, qu'alors le comte de Lamothe marchera derrière le canal de Bruges à Gand, du côté de Bellem, Lovendeghem; que, dès que l'armée ennemie aurait passé la Lys, je passerais à Pottes et à Escanaffle et auprès d'Oudenarde, et marcherais sur Haerlebeke et Sainte-Éloyvyfve, si les ennemis allaient par Rousselaer; au lieu que je marcherais par Deynse, s'ils allaient par Thielt; qu'en ce cas, M. de Lamothe me joindrait vers Nevele, et dans le premier, vers Thielt même, pour ensuite me mettre à la suite des ennemis avec l'armée entière de votre majesté, et les serrer le plus qu'il me serait possible pour les joindre au passage des canaux, et que, s'ils m'échappaient, soit en passant ces canaux avec diligence, soit en forçant des marches sur Courtray et Menin pour repasser l'Escaut à Pottes et Escanaffle ou à Oudenarde, je reprendrais des situations sur les canaux de Gand à Bruges, et sur l'Escaut, différentes de celles que je tiens aujourd'hui, et le ferais retrancher pour mettre tout ce pays à couvert. Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le mander à votre majesté, je m'emparerais aisément de Courtray avant l'hiver et de Menin dans l'hiver; et si les ennemis avaient pris la ville de Lille, je m'en rendrais le maître avec la même facilité; il est vrai que ces mouvements séparent toujours cette armée du pays de votre majesté, mais ce ne sera que pour un temps très-court, dès que les ennemis auraient pris le parti de la retraite; que si, se trouvant pressés, ils voulaient donner bataille, ce seraient alors les ordres précédents de votre majesté qui en pourraient décider, et je la donnerais bien volontiers, si l'occasion était

favorable, car, dans la situation des choses, s'ils commençaient le siége de Bruges, comme quelques-uns le prétendent, ils ne pourraient le faire qu'avec l'intention de m'attirer à une bataille, qui, en effet, dans cette saison, serait moins profitable si je la gagnais, mais aussi moins dangereuse si je la perdais, que dans le milieu de l'été.

Quant à l'autre parti qui a été proposé à votre majesté, de laisser le passage d'Oudenarde libre, immédiatement après la prise de la ville de Lille, il ne l'a été que sur le principe que Bruges ne pouvait se garder qu'avec un corps très-considérable, et que c'était la conservation de Gand et de Bruges qui pouvait rendre la conquête de Lille inutile aux ennemis ou du moins nous faciliter les moyens de reprendre cette ville pendant le cours de l'hiver.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart. Du camp du Saulchoi, 5 oct. 1708 [1]. (Voir page 111.)

Je ne puis, monsieur, mieux répondre aux deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 2 et du 3 de ce mois, qu'en vous disant ce que je pense sur les vues et dispositions pour le reste de la campagne. Il m'a paru, par la première, que le roi attendait de monseigneur le duc de Bourgogne un projet. Il a prévenu sur cela sa majesté par celui qu'il lui a envoyé le 2, et il lui écrit encore plus au long.

Si les ennemis sont obligés, par le mauvais temps ou par le manque de munitions, de lever le siége de Lille, je crois que nous n'aurions point de meilleur parti à prendre que de mettre derrière le canal de Gand à Bruges un corps de troupes suffisant pour donner la main à ces deux villes et empêcher le duc de Marlborough de rien entreprendre sur elles; puis, lui laissant libre le passage d'Oudenarde, songer, dès que les ennemis se mettront en quartier, à occuper Deynse, Courtray et Dixmude, afin, durant l'hiver, de bloquer Menin et être en état, au commencement de la campagne, d'en faire le siége, en masquant avec le gros de l'armée le débouché d'Oudenarde par l'autre côté de l'Escaut.

Mais si les ennemis prennent la ville de Lille, il paraît que le principal objet qu'on doive avoir, c'est de conserver Bruges et Gand, et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 200.

d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers sur les frontières de France, ainsi que vous l'avez vous-même marqué le craindre.

La conservation de Bruges et de Gand nous est nécessaire, tant par le profit qu'on tirera de deux des plus considérables villes des Pays-Bas que pour rendre difficile aux ennemis leur communication avec Oudenarde, Menin et Lille. On ne peut conserver ces deux places, tant que la campagne durera, qu'au moyen d'un corps de troupes très-considérable, sauf, la campagne finie et les ennemis retirés, à renvoyer en France ce qu'on jugera à propos, occupant pourtant les postes de Dixmude, Deynse, et même Courtray, si l'on trouve jour à le reprendre.

Pour empêcher les ennemis de s'établir l'hiver sur les frontières de France, il faut deux choses : l'une, leur ôter la libre communication avec leur pays, en conservant Bruges et Gand, au moyen de quoi ils ne peuvent, qu'avec le secours d'une armée, rien voiturer à Menin ni à Lille ; et l'autre, leur donner la liberté de regagner leur pays, car si on leur bouche tous les passages, il faudra de nécessité qu'ils y demeurent, et le parti forcé qu'on leur aura fait prendre leur fera peut-être trouver des facilités à y subsister, et alors, quand même on leur ouvrirait le chemin du retour, ils n'en voudraient plus sortir. Ainsi, Lille pris, il vaut mieux ne leur point barrer le passage de l'Escaut.

Mais, outre qu'il ne serait pas possible, quand on le voudrait, de rester tout l'hiver derrière l'Escaut, dès que l'on verrait les corps ennemis se promener en Artois et en Picardie, l'on serait contraint de revenir au plus vite pour sauver le voisinage de Paris d'être mis à contribution et empêcher l'ennemi de vivre en abondance à nos dépens.

Je croirais donc que, Lille pris ou manqué, il faudrait se rapprocher de Mortagne, pour être à portée de veiller à la France et vivre (si l'ennemi passe l'Escaut) dans la châtellenie d'Ath, en attendant la fin de la campagne. Mais si, malgré tout ce que j'ai dit ci-dessus, les ennemis, ayant la ville de Lille, trouvaient le moyen de s'établir le long de la Lys et dans les environs de Lille, il faudra de nécessité se mettre aussi en quartier, en faisant le demi-cercle depuis Tournay

jusqu'à Ypres, en attendant l'occasion de pouvoir tomber sur eux. Voilà, monsieur, à peu près tous les cas; il faut les prévoir tous et prendre les mesures dès à présent. Les projets de surprise de places ne sont pas à négliger, mais aussi on ne doit pas y tabler.

Quant à ce que vous me faites l'honneur de me dire, que le public peu charitable attribue ce qui arrive au peu d'union qui est entre M. le duc de Vendôme et moi, je ne vous y peux rien répondre que ce que vous savez aussi bien que moi. Je n'ai rien à me reprocher sur les pas que j'ai faits pour être en amitié avec M. de Vendôme, et je n'ai point vu que, depuis votre départ, nous ayons eu ni dispute ni altercation. Si je ne suis pas de son avis en tout, il faut, pour me faire changer, me donner des raisons auxquelles je me rendrai; mais, je vous le répète, depuis votre départ, il n'a pas été question d'être d'avis différent.

J'oubliais d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour sauver Lille (si pourtant il se perd), je ne crois nullement impossible de songer à le reprendre cet hiver. Je dis plus, qu'il est absolument nécessaire de faire pour cela des efforts. A la vérité, si les ennemis hivernaient dans le voisinage de Lille, cela ne serait pas facile; mais si le gros de leur armée retourne en Brabant, avec de l'arrangement fait de bonne heure, cela se peut.

Lettre de M. le comte de Bergeyck à M. le duc de Berwick. Mons, 5 oct. 1708[1]. (Voir page 111.)

Monseigneur, je me donne l'honneur d'envoyer à votre altesse les lettres que m'ont écrites M. le comte de Lamothe et M. d'Alvelda sur l'action du 28, et quatre autres lettres que des officiers des ennemis ont écrites à leurs amis, qui instruiront votre altesse du détail de cette action des deux côtés. Elle verra par lesdites lettres que le convoi ne serait pas passé si nous avions occupé Oudenburgh, et qu'ils auraient dû lever le siége s'ils n'avaient pas reçu ce convoi, et qu'ils sont instruits de ce que nous n'avons pas trop de poudre dans la place. Je vous avoue que tout cela me chagrine il ne se peut pas plus, à cause que tout cela arrive par notre faute.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2083, n° 205.

J'ai balancé s'il me convenait de répondre au mémoire que votre altesse m'a fait l'honneur de m'envoyer; il me siérait mieux de me taire, parce que cela n'est pas de ma profession; mais mon zèle pour le service force ma retenue, et votre altesse n'y doit faire aucune attention.

Je crois que milord Marlborough fera l'impossible pour reprendre Gand : cela lui convient de toute manière; et je crains qu'il le prendra, s'il voit jour à le pouvoir siéger. Il a pour cela les munitions et les vivres à la main du Sas, de Dendermonde et même de Bruxelles.

Il me paraît que les cinquante bataillons et les soixante escadrons que l'on propose de mettre derrière le canal, par-dessus les garnisons qu'on a laissées à Gand et à Bruges, ne seront pas suffisants pour la sûreté de ces deux places, ni pour empêcher aux ennemis le passage du canal, leur armée étant si supérieure à ce corps. Ce corps ne pourra pas même subsister derrière le canal, ni l'armée des ennemis, à cause qu'il n'y reste plus aucun fourrage. Ainsi, l'unique sûreté de ces deux places, à ce qu'il me paraît, est d'y tenir, sous chacune, quarante à cinquante bataillons par-dessus les garnisons, et de la cavalerie à proportion, dans un camp retranché, le plus avantageux que l'on pourra trouver, pour faire passer l'envie à milord Marlborough d'attaquer ces deux places dans une saison si avancée, et je crois que la plus grande attention doit être pour Gand.

Le corps qui sera sous Bruges devra subsister (pour le fourrage) des villages du pays du nord du Franc et de ceux où est présentement M. le comte de Lamothe. Le camp qui sera sous Gand devra subsister des villages du Vieux-Bourg, qui sont entre le bas Escaut, le canal du Sas et des pays de Dendermonde et de Waes, qui n'ont pas été fourragés. Il ne me paraît pas que milord Marlborough s'amusera à faire des courses en France, parce que cela ne le mènerait à rien, et qu'il y a de la cavalerie derrière Douai pour le réprimer. Il ne lui est pas possible de faire aucune autre entreprise de ce côté-là, faute de munitions, si longtemps que nous lui bouchons l'Escaut et la communication avec Ostende. Ainsi, il me paraît que toute son attention doit être (après la prise de Lille) de s'ouvrir une communication par Gand, qui

est la seule solide et qui lui donnera le moyen le plus aisé de pourvoir les places qu'il a conquises dans la Flandre, de vivres et de munitions pendant tout l'hiver.

S'il ne peut pas réussir à se faire cette communication par Gand, à cause des précautions qu'on aura prises, il sera obligé de se faire une communication avec Ostende ou avec Bruxelles, qu'il trouvera la plus aisée pour les convois des munitions et des vivres pour pourvoir Lille, Menin, Courtray et Oudenarde, avant de pouvoir séparer son armée; et il devra assurer ces convois de toute son armée, si la nôtre reste à portée de se pouvoir joindre : et ces convois ne laisseront pas de devenir bien difficiles par l'avance de la saison et des pluies.

Le corps que commande M. le comte de Lamothe est suffisant pour assurer Bruges dans un camp retranché; mais il doit être bien averti quand Lille sera sur le point de se rendre, et avoir ses ponts sur le canal de Bruges à Ostende, pour pouvoir passer dans le nord et se retirer sous Bruges, parce que l'armée d'observation pourrait marcher à lui et lui couper le passage de Bruges en deçà dudit canal.

Quant à Gand, notre armée est à portée pour l'assurer; il n'y a qu'à changer un peu de situation pour s'approcher d'Oudenarde quand on sera informé que Lille sera à l'extrémité. Il faut être bien averti, et l'on peut alors se tenir dans cette situation, même après la prise de Lille, jusqu'à ce qu'on ait reconnu, par le mouvement que l'ennemi fera, le parti qu'il veut prendre.

Si l'ennemi vient à l'Escaut, l'on peut détacher quelques bataillons et escadrons pour camper à Mortagne et sous Condé, pour assurer les places qui sont de ce côté-ci et sur la Scarpe, et s'allonger avec le gros de l'armée vers Gand, tenant toujours l'Escaut masqué depuis Oudenarde jusqu'à Gand, jusqu'à ce que l'ennemi passe l'Escaut.

Si l'ennemi passe en deçà de l'Escaut, notre armée peut marcher sur Gand, et, faisant joindre le corps que commande M. le comte de Lamothe, disputer aux ennemis le passage de l'Escaut, qui est plus difficile que celui du haut Escaut. Ce pays-là n'a pas été fourragé, et l'on peut même faire des coupures dans la digue pour

inonder le pays et leur embarrasser le passage par la ville de Dendermonde.

Si l'ennemi prend sa marche vers Gand par delà de l'Escaut, il doit passer la Lys, à cause de la grande inondation qu'il y a entre la Lys et le haut Escaut, et se reporter du côté de Mariakerke, où il n'y a pas de quoi subsister longtemps.

Notre armée peut, en ce cas, marcher tout entière sur Gand et prendre ensuite son parti, suivant le mouvement de l'ennemi, et elle peut longtemps subsister du fourrage qu'il y a entre le canal du Sas et le bas Escaut. Quand l'ennemi verra par cette manœuvre qu'il ne peut pas se rendre maître ni de Gand, ni de Bruges, il sera contraint de se rabattre sur le dernier parti, qui est de profiter du temps pour pourvoir les places qu'il occupe dans la Flandre de munitions et de vivres, soit d'Ostende ou de Bruxelles, qui ne laissera pas d'être une besogne longue et forte, dans le commencement de l'hiver, que les chemins doivent naturellement être rompus par les pluies, et que l'on pourra encore bien leur embarrasser quand toute l'armée sera encore ensemble.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LA SITUATION DES AFFAIRES, PRÉSENTÉ À MARLY LE 6 OCTOBRE 1708 [1].

(Voir page 111.)

Quelque belle que soit la défense de Lille et quelque apparence qu'il y ait que le siége de cette place durera encore longtemps, il est à craindre qu'à la fin elle ne succombe, par le défaut des choses nécessaires à la défense. Ainsi, vu l'importance extrême de cette place, il faut tâcher de trouver des moyens de lui porter des secours d'hommes et de munitions.

Ces moyens se réduisent, ce me semble, à quatre :

Le premier, d'envoyer un corps de cavalerie et de dragons, avec

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 30, et vol. 2083, n° 211.

des armes et de la poudre, par le chemin qui est le long de la haute Deule, la laissant à droite, pour aboutir à la porte du Secours de la citadelle;

Le second, de faire marcher ledit corps par le même chemin de M. le chevalier de Luxembourg, pour aboutir à la porte Notre-Dame;

Le troisième, d'assembler promptement les troupes qui sont le long et derrière l'Escaut, de les faire passer à l'entrée de la nuit à Tournay, et de les faire marcher diligemment à Pont-à-Tressin, pour appuyer le passage de l'infanterie et de la poudre qu'on voudra introduire dans Lille;

Le quatrième, de faire un gros détachement de cavalerie, de dragons et d'infanterie de l'armée et de le faire marcher diligemment à Pont-à-Tressin, pour de là passer à Lille, à la faveur de la cavalerie de cette place, qui devrait faire la même chose à l'égard des trois moyens précédents, si l'on jugeait à propos de s'en servir.

Il faut examiner chacun des moyens susdits en particulier. A l'égard du premier, il y a beaucoup de chemin à faire, en partant de Douai, et on pourrait être découvert par là aussi bien que par l'envoi des troupes qu'il faudrait faire passer de l'armée à cette place, où il n'y en a plus de surnuméraire, ou du moins qu'un petit nombre; d'ailleurs, le pays depuis Haubourdin jusqu'à la porte du Secours de la citadelle est extrêmement coupé, et les ennemis, pour peu qu'ils fussent avertis de cette marche, pourraient y apporter beaucoup d'opposition. Il est vrai que M. le maréchal de Boufflers pourrait, de son côté, favoriser le passage de ce corps.

A l'égard du second moyen, il y a à craindre qu'on ne réussisse pas de ce côté-là, parce que M. le chevalier de Luxembourg s'est déjà servi de cette route, et que vraisemblablement les ennemis se sont arrangés pour empêcher qu'on ne s'en serve une seconde fois. Ils ont mis une garde à Ennetières et font garder les lignes.

A l'égard du troisième moyen, ce serait bien le meilleur et le plus sûr pour réussir, d'autant plus que l'armée de Marlborough est

(à ce qu'on dit) à Aelbeke près de Courtray, c'est-à-dire fort loin de la route de Tournay à Pont-à-Tressin, et que l'affaire du secours serait vraisemblablement faite ou manquée avant que ladite armée de Marlborough pût joindre la nôtre.

Les inconvénients qui accompagnent ce parti sont :

1° Que notre armée qui est le long de l'Escaut étant aussi dispersée qu'elle est en différents postes, il est difficile de la rassembler qu'avec du temps, et sans que les ennemis en aient connaissance, ce qui les portera à se rapprocher de Tournay pour s'opposer à notre passage et à l'exécution de notre dessein;

2° Que ce dessein ne peut guère s'exécuter sans que notre armée soit exposée à une action. Or elle paraît bien affaiblie par les gros détachements qu'on en a faits, tant du côté de la mer qu'ailleurs. Il est vrai que celle des ennemis l'est aussi beaucoup; cependant comme cette affaire est d'une grande conséquence, c'est au roi à décider là-dessus. Peut-être réussirait-on sans qu'il arrivât rien, et il aurait été assez à propos de le faire quand M. le chevalier de Luxembourg a marché; mais aussi il peut arriver une action, car les ennemis sont vraisemblablement plus éveillés qu'ils n'étaient auparavant. Après tout il est difficile de croire qu'on puisse secourir Lille de vive force par une armée sans qu'il se passe une action.

Il y a 43 bataillons avec M. le comte de Lamothe, et 63 escadrons, dont 40 de dragons.

On ne dit pas qui portera les poudres, et en quelle quantité ni comment elles passeront depuis Pont-à-Tressin. S'il faut se battre, que deviendront-elles?

A l'égard du quatrième moyen, ne jugeant pas (par les raisons susdites) à propos de se servir du présent, c'est le meilleur qu'on puisse prendre, et qui se puisse manier avec plus de diligence et de secret. Voici comme on estime qu'il faut se conduire :

On prendrait trois mille chevaux ou dragons et trois mille hommes à pied; on prendrait aussi quinze cents chevaux pour monter l'infanterie tour à tour.

Il y aurait bien du mérite et du savoir-faire à celui qui se chargerait du succès de ce moyen. Ne fût-il que brigadier, je serais d'avis qu'on le fît lieutenant général.

On ferait arriver à la fin du jour ce détachement à Tournay; on mettrait un sac de poudre en croupe sur chaque cheval, à la réserve de trois ou quatre cents qui n'en auraient pas, parce qu'ils auraient l'avant-garde, et on donnerait deux fusils et deux baïonnettes à

Il n'y avait par Seclin et le Moulin-de-l'Arbrisseau qu'une garde médiocre sans précaution.

chaque homme, tant de cheval que de pied, et on ferait marcher ce corps par le grand chemin de Tournay à Pont-à-Tressin, et de là à Lille. M. le maréchal de Boufflers (avec qui on aurait concerté cette marche) ferait sortir de Lille sa cavalerie et quelque infanterie pour favoriser ladite marche, et quand ce corps serait arrivé à la porte de Lille on remettrait vite les poudres et les armes dans les dehors. L'infanterie (à la réserve de ce qu'il faudrait laisser à Pont-à-Tressin pour la sûreté du passage au retour) entrerait dans la place. La cavalerie prendrait en main les quinze cents chevaux qui auraient porté l'infanterie, et se retirerait par Cysoing à Orchies ou à Saint-Amand, et de là par Condé à l'armée. A l'égard de l'infanterie qui serait restée à la garde de Pont-à-Tressin, elle monterait sur une partie des chevaux qu'on mènerait en main, et suivrait la cavalerie dans sa retraite.

Il faut au moins six jours pour faire toutes ces dispositions. Nous sommes au 7; la ville sera prise ou manquée avant le 15, et M. de Boufflers a des poudres pour se défendre par delà le 20, pourvu qu'il les ménage.

En même temps que l'on ferait marcher le corps susdit par la route de Pont-à-Tressin, il faudrait avoir trois détachements de cavalerie : l'un passerait près de Lannoy et irait donner l'alarme au quartier de la basse Marcq;

L'autre irait par la route de Douai à Lille, donner l'alarme au quartier d'Ennetières;

Le troisième irait le long de la haute Deule (la laissant à sa droite) donner l'alarme au quartier entre Haubourdin et la hauteur de la citadelle. Ces trois corps donneraient beaucoup d'attention et d'inquiétude aux troupes qui occuperaient lesdits quartiers, et les retiendraient dedans pour s'opposer au secours, moyennant quoi l'entreprise de Pont-à-Tressin se ferait plus librement.

Les corps qui iraient le long de la haute Deule et par le chemin de Douai à Lille seraient fournis par les troupes qui sont à Douai et à Béthune, et le corps qui irait à la basse Marcq serait fourni par l'armée, et pourrait passer l'Escaut aux ponts qui sont (à ce qu'on dit) sous Tournay, sinon à Tournay. Le moyen susdit n'est pas géométriquement sûr, car cela ne peut pas être en pareil cas, mais il est autant plausible qu'un moyen de cette nature le peut être. Si dans la

description de ce moyen on a omis quelque chose, et surtout quelques précautions essentielles, on pourra les y ajouter. On soumet cependant avec respect son sentiment à celui du roi et de ceux à qui sa majesté voudra communiquer cette affaire.

Pour empêcher que les sacs de poudre ne se rompent ou ne se trouent sur la croupe des chevaux, et que le feu ne s'y mette aisément, il faut les envelopper avec des branches d'arbres avec leurs feuilles, à peu près de même qu'on enveloppe un pâté qu'on envoie loin par un messager ou par un coche. Il faudrait trop de temps pour faire l'enveloppe d'un sac comme celle d'un pâté, mais il suffit que celle du sac soit faite grossièrement; et pourvu qu'elle garantisse le sac de la rupture et un peu du feu, cela suffira.

Si l'infanterie susdite entrait heureusement dans Lille, M. le maréchal de Boufflers pourrait, si le roi l'avait agréable, renvoyer une partie de sa cavalerie avec celle qui retournerait à Pont-à-Tressin.

Quel que soit l'événement de Lille, les ennemis auront bien de la peine à se retirer pour retourner dans leurs pays. On ne peut pas dire qu'ils prennent le parti d'aller à Ostende ou à l'Écluse pour y embarquer leurs troupes, car (sans compter les hommes) comment embarquer un aussi grand nombre de chevaux et d'équipages que celui qu'ils ont? Et combien faudrait-il de bâtiments de charge et de provisions pour tout cela? Il faudrait un temps infini et une dépense immense pour mettre tout cet attirail en état et en mouvement.

Les ennemis ne sauraient avoir que trois routes pour se retirer par terre :

La première, par le canal de Bruges ;

La seconde, au-dessous de Condé, par l'Escaut ;

La troisième, par le haut Escaut, du côté de Bouchain.

A l'égard de la première route, comment les ennemis passeraient-ils le canal du Sas, quand l'armée du roi serait derrière pour le défendre ?

On ne parle point des autres empêchements qu'on pourrait leur.

apporter entre le canal du Sas et Bruges, et qui pourtant peuvent être considérables.

A l'égard de la seconde route, il sera bien difficile aux ennemis de passer l'Escaut, quand notre armée occupera les principaux postes derrière, qu'elle sera bien éveillée et bien alerte, que la porte d'Oudenarde sera bien fermée par de bons retranchements défendus par de bonnes troupes, et que par l'ouverture des écluses de Valenciennes, de Condé et de Tournay, et par la retenue des eaux à Gand, on aura pris la précaution de noyer la plus grande partie des prairies de l'Escaut qui sont entre Valenciennes et Gand.

A l'égard de la troisième route, il n'y a guère d'apparence que les ennemis puissent s'en servir, car, outre qu'elle est extrêmement longue, et que les ennemis ne pourraient pas y avoir du pain, à cause de l'extrême éloignement de leurs places, notre armée pourrait se porter en peu de temps, premièrement sur la Haine, secondement sur la Sambre, et enfin, s'il était besoin, jusque sur la Meuse, pour leur disputer successivement le passage de ces rivières, qui, par la disposition des pays, sont pour le moins aussi difficiles à traverser que l'Escaut.

On dira : 1° que les ennemis, s'ils lèvent le siége de Lille, hasarderont toutes choses pour passer par quelque endroit, et particulièrement par l'Escaut, qui leur paraîtra le moins difficile de tous les passages, à cause de la longue étendue de son cours qu'il faudra que nous gardions, et dont ils surprendront peut-être quelque endroit, en donnant en même temps de la jalousie en divers lieux;

2° Que les ennemis, s'ils prennent Lille, pour ne perdre pas cette place (que nous reprendrions indubitablement après leur départ, ouverte comme elle sera et dépourvue comme elle l'est de toutes sortes d'approvisionnements tant pour la vie que pour la guerre), et même pour sauver Menin et Oudenarde, qui vraisemblablement sont bien dénués de tout; que les ennemis (dis-je), par ces considérations, seront obligés de faire hiverner leurs armées dans les pays des environs de Lille, comme, par exemple, à Oudenarde, à Menin, à Courtray,

à Rousselaer, à Lille, à Verwick, à Comines, à Warneton, à Armentières, à Merville, à la Bassée, à Bailleul, à Messines, à Haubourdin; moyennant quoi ils répareront pendant l'hiver les brèches de Lille, et feront venir d'Ostende et de Bruxelles des convois de toutes sortes de munitions pour l'approvisionner, aussi bien que Menin, Courtray et Oudenarde; ce qui, s'il arrivait, dérangerait entièrement les affaires du roi pour la campagne prochaine.

Il n'est pas fort difficile de répondre à cette objection.

A l'égard de la première partie : pour peu que nous soyons vigilants et que nous prenions les précautions nécessaires, il ne sera pas aisé aux ennemis de surmonter les oppositions et les obstacles qu'on peut leur apporter sur leur passage pour leur retour chez eux, de quelque côté qu'ils peuvent tourner, et je suis persuadé que leurs généraux, qui connaissent à fond la difficulté de cette affaire, en sont fort embarrassés et ont sur cela beaucoup d'inquiétude.

A l'égard de la deuxième partie, il y a plusieurs bonnes raisons qui s'opposent à l'exécution de ce dessein :

1° L'armée ennemie étant composée de troupes de plusieurs nations, et particulièrement d'Allemands, qui ont intérêt à aller hiverner en Allemagne, il ne leur convient point d'hiverner aux Pays-Bas français, surtout de la manière marquée ci-dessus;

2° Il ne saurait convenir ni aux Anglais, ni aux Hollandais, qui payent toutes ces troupes allemandes, de les empêcher d'aller hiverner en Allemagne, car, pour soutenir ces troupes aux Pays-Bas français (quand même leurs maîtres le trouveraient bon), il faudrait qu'ils dépensassent des sommes immenses et extraordinaires, et que tout leur argent, ou du moins une partie considérable, passât en espèces et par conséquent presque à pure perte, auxdits Pays-Bas français;

3° Les lieux dont on vient de parler ne sont en état ni de contenir une armée de la force de celle des ennemis, ni, avec les pays qui en sont voisins et qui sont déjà fort ruinés, de fournir à leur subsistance;

4° L'armée ennemie ne se remettrait pas, car, de peur de s'affai-

blir trop d'officiers (dont il manque beaucoup dans leurs troupes), elle ne pourrait pas envoyer aux recrues d'hommes et de chevaux (dont il leur manque beaucoup), ni recouvrer les marchandises nécessaires pour l'habillement des hommes et l'équipement des chevaux;

5° Il serait fort aisé d'ôter la subsistance aux ennemis, en ordonnant au plus tôt à tous les peuples qui sont à portée de Lille et des quartiers susdits de battre diligemment tous leurs grains, et de les voiturer dans les places fortes qui sont dans leur voisinage;

6° Qui commanderait cette armée pendant l'hiver? Ce ne saurait être le prince Eugène, qui, à cause de sa blessure, qui est considérable, ne sera pas en état de servir de longtemps; ni milord Marlborough, qui, pour ses propres intérêts, sera obligé de retourner en Angleterre pendant le cours de la tenue du parlement; ni M. d'Overkerke, qui est fort valétudinaire et fort cassé; il faudrait que ce fût le prince de Frise, qui est fort jeune, ou le comte d'Albemarle, qui n'a que fort peu d'expérience.

Or, pour présider à un quartier d'hiver comme celui dont il est question, le meilleur général n'est pas trop bon.

7° Pendant le prétendu quartier d'hiver dont on vient de parler, les troupes du roi (qui pourraient être fortifiées par une grande partie de celles du Rhin) ne demeureraient pas les bras croisés, et, tombant avec deux armées sur ces quartiers, les enlèveraient ou du moins les feraient lever en moins de rien; ce qui perdrait l'armée des ennemis, et par conséquent leurs affaires. Et où cette armée, suivie par les deux du roi, qui ne manqueraient de rien, se retirerait-elle?

Il faut se souvenir, en cet endroit, de la manière dont feu M. de Turenne chassa pendant l'hiver de Westphalie et d'Alsace les ennemis, qui étaient considérablement plus forts que lui.

8° Tous les lieux dont on vient de parler pour servir de quartiers aux ennemis (hors les places fortes) sont tous ouverts, et aucun d'eux n'est fermé. Je sais bien qu'on pourrait les retrancher; mais on ne saurait faire un grand fonds de sûreté sur des retranchements faits si fort à la hâte.

9° Comment les ennemis, au milieu de nos places, pourraient-ils, pendant l'hiver et dans le temps des mauvais chemins, tirer des convois de Bruxelles et d'Ostende?

10° Qu'on considère la disposition susdite du prétendu quartier d'hiver des ennemis enveloppé, comme il est, de Gand, de Tournay, de Condé, de Valenciennes, de Bouchain, de Douai, d'Arras, de Béthune, d'Aire, de Saint-Omer, d'Ypres, de Furnes, de Nieuport et de Bruges; qu'on ajoute à cette considération le nombre de forces que le roi peut mettre sur pied, avec toute la sûreté et toute la commodité possible pour la subsistance, on trouvera qu'il n'est pas praticable que les ennemis prennent ledit quartier, et on conclura qu'il faut, d'une façon ou d'une autre, qu'ils en aillent prendre ailleurs, et par conséquent qu'ils s'éloignent de Lille, ou après en avoir levé le siége ou après avoir pris cette place; ce qui, à la vérité, n'est pas la même chose, mais qui ne laisse pas d'en approcher fortement; car Lille, pris et quitté de vue par l'armée ennemie, sans l'avoir préalablement rétabli et approvisionné, ne sera pas difficile à reprendre.

Je soumets avec respect ce que je viens de dire sur le prétendu quartier d'hiver des ennemis aux environs de Lille au sentiment et au jugement du roi.

Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne.. Marly, 8 oct. 1708[1]. (Voir page 111.)

J'ai lu le projet des dispositions que vous croyez qu'il faudra faire pour finir la campagne lorsque Lille sera pris ou manqué; je ne saurais me résoudre à prendre aucune résolution en supposant la perte de cette importante place, qu'il aurait été facile de conserver si l'on avait traversé les convois des ennemis, particulièrement le dernier. Il y avait sous les ordres du comte de Lamothe plus de troupes qu'il n'en fallait pour cela; les meilleures sont arrivées si tard qu'elles lui ont été inutiles, et la précipitation avec laquelle il a marché ne lui a pas permis de s'instruire de la véritable force des ennemis, du nombre des troupes qu'ils avaient et de leurs dispositions. S'il avait été informé que leur convoi marchait bien loin de leur infanterie (par une autre

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 99.

route) escorté de la cavalerie, et que l'infanterie qu'il a attaquée à Wynendale n'était soutenue que de cinq cents chevaux, en faisant prendre les derrières des bois à une partie de sa cavalerie et dragons, il les aurait entièrement défaits.

S'il est vrai, comme on le dit hautement dans l'armée du prince Eugène, que le dernier convoi qui est arrivé n'ait pas apporté de munitions suffisantes pour achever le siége de Lille, et que, d'ailleurs, les magasins de Menin et d'Oudenarde soient épuisés, vous devez faire les derniers efforts, soit par vous ou par le duc de Vendôme, en concertant vos mouvements, pour empêcher à l'avenir la communication d'Ostende. Si le comte de Lamothe avait fait occuper Leffinghe incontinent après qu'il s'est établi à Oudenburgh, il n'y aurait plus rien à craindre de ce côté-là. On a donné aux ennemis le temps de s'y retrancher et fortifier; ils n'en perdent aucun pour profiter de tous les postes qui leur sont avantageux, et je prévois qu'ils feront encore passer des convois par Slype, si vous ne leur donnez une juste inquiétude sur cela sans vous exposer. Vous devez faire des ponts sur l'Escaut, à Pottes et à Escanaffle; en prenant les précautions nécessaires pour en assurer la tête par des redoutes et par des retranchements, et les faisant replier la nuit de votre côté, il n'y aura rien à craindre; mais, du moins, leur donnerez-vous lieu d'appréhender, s'ils faisaient avancer une partie de l'armée du duc de Marlborough du côté d'Ostende, que vous ne marchassiez à eux assez diligemment en passant l'Escaut sur les ponts que vous auriez faits et la Lys à Haerlebeke, ou en vous avançant diligemment du côté de Lille. Si ce qu'ils avaient laissé pour soutenir le siége de Lille était inférieur à l'armée qui vous reste, je ne vous donne point d'ordres positifs sur ce que vous avez à faire dans les différents cas qui se présenteront: c'est à vous à les concerter avec le duc de Vendôme et le maréchal de Berwick; mais il est de votre gloire et de votre honneur de ne pas demeurer dans l'inaction derrière l'Escaut, et de faire tout ce qui sera humainement possible pour ôter à l'avenir aux ennemis tous les moyens de faire passer des convois, soit pendant que le siége de Lille durera, ou

même après la prise de ladite ville, si malheureusement elle venait à se perdre.

DISPOSITIONS DES TROUPES DE M. LE DUC DE VENDÔME; 8 OCTOBRE 1708[1].

(Voir page 114.)

INFANTERIE ET CAVALERIE.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TROUPES AUX ORDRES DE M. DE PUIGUION, LE 8 OCTOBRE 1708, DANS LE NOUVEAU POLDER.				
Infanterie	MM. Caraccioli	Pantoka 1	4	"
		Beauce 2		
		Conflans 1		
	Montmorency	Condé 2	4	"
		Santerre 2		
	Dangenne	Royal-la-marine 1 1/2	3	"
		Agénois 1 1/2		
	Baudouin	Billand 1	4	"
		Rupelmonde 1		
		Schowenbourg 1		
		Vendôme 1		
Cavalerie	Pignatelli	Saint-Chaumont 3	"	5
		Pignatelli 2		
		TOTAL	15	5
TROUPES AUX ORDRES DE M. DE GRIMALDI, LE 8 OCTOBRE 1708, A STALHILLE.				
Infanterie	Grimaldi	Grimaldi 1	4	"
		Laern 1		
		Bergeyck 1		
		Gassion 1		
	Bournonville	Bournonville 1	4	"
		Nassau 1		
		Wemmel 1		
		Courrières 1		
Cavalerie	.....	Acquaviva	"	2
		TOTAL	8	2

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 240.

INFANTERIE ET CAVALERIE.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TROUPES CAMPÉES SOUS BRUGES LE 8 OCTOBRE 1708.				
Cavalerie	MM. Pezeux	Colonel-général 3		
		Pezeux 3	//	9
		Le Roi 3		
	Fresin	Egmont 2		
		Fresin 2	//	6
		Latour 2		
Infanterie	Sebret	Perche 1		
		Chartres 1		
		Noailles 1	4	//
		Houdancourt 1		
	Montandre	Greder 2		
		Béarn 2	4	//
	Diverny	Boulonais 1		
		Nivernais 2	5	//
		Lanoye 2		
Cavalerie	Cano	Cano 2		
		Lamothe 2	//	6
		Coralles 2		
Dragons	.....	Listenoy 3		
		Sparre 3	//	6
	Vérac	Vérac 3		
		Mestre-de-camp 2	//	8
		Nautaff 3		
		TOTAL	13	35
TROUPES AUX ORDRES DE M. DOURCHES, LE 7 OCTOBRE 1708, PRÈS SAINT-JOORIS ET ALETERE, ENTRE GAND ET BRUGES.				
Cavalerie	Chamfleur	Vaudray 2		
		D'Aultane 2		
		Paon 2	//	9
		Harcourt 1		
		Beaujeu 2		
Infanterie	Villemort	La Fère 2		
		Villemort 1	3	//
	.....	Hamalle 1		
		Doigny 1	4	//
		Guyenne 2		
Cavalerie	Pasteur	Despinay 2		
		Pasteur 2	//	4
	De Roux	Pourières 3		
		Vassé 3	//	6
		TOTAUX	7	19

DISPOSITIONS DES ATTAQUES DE LEFFINGHE; 25 OCTOBRE 1708 [1].

(Voir page 120.)

M. LE COMTE DE LAMOTHE.

ATTAQUE DE LA DROITE ET PREMIÈRE.

M. le chevalier DE LIVRY, colonel; un guide à chaque tête.
M. DE TANVILLE, ingénieur.

Navarre..... 3 (La 1re compagnie, chaque grenadier avec 3 grenades.)		
Vendôme..... 1		
Condé..... 1	9 compagnies des grenadiers.....	405
Deslandes..... 1		
Courrières..... 1		
Wemmel..... 1		
Rupelmonde..... 1		

M. DE GRIMALDI, brigadier.
M. DE MONTAREMBERT, lieutenant-colonel.

772 hommes; savoir :

Du camp de M. de Grimaldi, 34 hommes par bataillon, des 8..... dont 4 ne sont point arrivés et seront remplacés par Wemmel et Rupelmonde. Des grenadiers de Vendôme et de Condé les ont remplacés.	272
Dragons.....	500
	1,177

Il faut observer que tous ces trois corps auront 50 hommes avec leurs armes et chacun un outil, et tous porteront une planche ou une fascine pour les passages. Les 1res compagnies de grenadiers de l'avant-garde des trois attaques auront chacune 10 haches, et chaque grenadier 3 grenades. Le signal est de 3 coups de canon et de 2 bombes, deux heures avant le jour, 25 octobre 1708.

M. LE COMTE DE COIGNY, MARÉCHAL DE CAMP.

ATTAQUE DU CENTRE ET SECONDE.

M. DE MEUZE, colonel; un guide à chaque tête.
MM. DE CALIGNY.....
DE TOUROSE..... ingénieurs.
DE REZ.....

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 358.

Royal..... 3 (La 1re compagnie, chaque grenadier aura 3 grenades.) La Fère..... 2 Isenghien..... 1 Villemore..... 1 Conflans..... 1	8 compagnies des grenadiers.....	360

M. de Montandre, brigadier.
M. de Grefeuil, lieutenant-colonel.

744 hommes; savoir :

Du camp de M. de Puiguion, 34 hommes par bataillon, des 15.....	510
Du camp sous Bruges, à raison de 34 hommes par bataillon, des 7.....	234
	1,104

M. DE PUIGUION.

ATTAQUE DE LA GAUCHE ET TROISIÈME.

M. de Lévy, colonel; un guide à chaque tête.
M. de Brye, colonel.
M. de Chambre, ingénieur.

Royal-la-marine..... 2 (La 1re compagnie, chaque grenadier aura 3 grenades.) Agénois..... 2 Magno..... 1 Barbançon..... 1 Maillé..... 1 Louvigny..... 1	8 compagnies de grenadiers.....	360

M. le chevalier de Langeron.

880 hommes.

Restant du corps de M. le chevalier de Langeron, tant troupes de marine, de galères, grenadiers ou dragons.....	1,230
	1,590

Sur quoi il faut ôter 350 hommes, savoir :

3 compagnies de grenadiers pour la garde de notre canon..... { De Romainval... 1 / De Brulard..... 1 / De Montreau.... 1 } 150 grenadiers.

200 travailleurs des détachements de MM. de Varennes et de Montreau, qui porteront leurs armes et chacun un outil. M. de Chambre, ingénieur, les conduira.

QUATRIÈME ATTAQUE POUR INQUIÉTER L'ENNEMI, LONGEANT LE CANAL DE NIEUPORT, LE LAISSANT SUR LEUR DROITE ET S'ARRÊTANT À PORTÉE DE CARABINE SUR LA DIGUE.

Dragons venus avec M. de Sebret à onze heures du soir.....	300

CINQUIÈME ATTAQUE DU CÔTÉ DE LA MER, POUR DONNER DE L'INQUIÉTUDE À L'ENNEMI.

M. DE SAINT-MAURICE, maréchal de camp.
M. DE PIGNATELLI, brigadier.

Le régiment de dragons de Pignatelli.	
Idem de Saint-Chaumont.	
Cavalerie de Nieuport	100 h
Idem du camp	150

M. DE FRETEVILLE, MAJOR GÉNÉRAL.

SIXIÈME ATTAQUE, TIRÉE DU CORPS DE M. DE MONROUX, QUI ÉTAIT COMPOSÉ DE 1,800 HOMMES, DU CÔTÉ DE PLASSCHENDAELE.

M. DE LANOYE, colonel.

6 compagnies de grenadiers, savoir :

Perche, Lanoye, Houdancourt, Pantoka, Grimaldi, Billand	240 h
Dragons	300
	540

Ce détachement aura 50 hommes avec leurs armes et chacun un outil, et tout le reste prendra chacun une planche ou fascine, passera le canal dans le Camerling-Ambach, et longera la maison brûlée, la laissant sur leur gauche, où on laissera, vis-à-vis ou à portée, 40 ou 50 hommes pour inquiéter le détachement des ennemis qui sera dans ladite maison brûlée.

Puis ensuite M. de Lanoye suivra son chemin, tournant ladite maison brûlée pour gagner deux petites maisons, dont une est couverte tout à neuf, où ils se formeront et y attendront le signal des trois coups de canon et des deux bombes, après quoi ils partiront pour s'emparer du cimetière, où deux corps de grenadiers doivent s'en emparer aussi, partant du camp de M. le chevalier de Langeron. Ils prendront bien garde en arrivant de ne pas se méprendre, se demandant l'ordre les uns aux autres, qui en sont avertis. Pour soutenir les 540 de M. de Lanoye, 200 hommes resteront sur la digue près du canal, d'où il sera parti, étant du côté de Camerling-Ambach, 200. Il partira aussi au signal donné, du détachement de M. de Monroux, 200 hommes pour longer le retranchement, ayant le canal de Nieuport sur la droite, se portant à la tête du travail que les ennemis ont fait venant à nous. S'il trouve de la résistance, il s'arrêtera sur le bord et s'y établira. Il y aura, à portée de ces 200 hommes, une barque armée dans le canal, qui longera à même hauteur des 200 hommes, jusqu'à la portée de carabine du pont de Leffinghe.

CORPS DE RÉSERVE.

M. le chevalier DE FONTET, capitaine de galère.

Guyenne..... 2 Doigny..... 1 Hamalle..... 1 Milice de Boulonais..... 2 (Créée en 68.)	6 compagnies de grenadiers.....	270[h]

RÉCAPITULATION.

Attaque de la droite.....	1,177[h]
Attaque du centre.....	1,104
Attaque de la gauche.....	1,590
Quatrième attaque, dragons.....	300
Corps de réserve.....	270
TOTAL.....	4,441

Sans compter l'attaque du côté de la mer ni celle de M. de Lanoye, qui était du corps de M. de Monroux.

Les officiers de chaque attaque avaient par écrit le nombre de leurs troupes, de celles qui les devaient soutenir, du chemin qu'ils devaient tenir, et des précautions qu'il y aurait à prendre étant arrivés aux endroits selon leur ordre.

Lettre de M. de Puiguion sur la prise de Leffinghe.

Bruges, 25 oct. 1708[1].

(Voir page 120.)

Je n'ai point eu l'honneur d'écrire à monseigneur le duc de Bourgogne sur les détachements que j'ai eus dans ces pays-ci : premièrement, de couper le polder nouveau, d'où je partis il y a près de quinze jours avec un détachement pour aller près de Leffinghe, et le jour que j'y arrivai je coupai la communication de Leffinghe aux ennemis, et on leur brûla plus de cent cinquante chariots qu'ils n'avaient pu faire passer où était le dépôt, et nous avons trouvé quantité de bombes et de boulets; depuis ce temps-là je suis resté dans Leffinghe, où M. le duc de Vendôme a voulu que je fisse ouvrir la tranchée au-devant du pont, et c'est là où M. le chevalier de Croissy s'est fait prendre prisonnier. Mon opinion n'était pas de m'amuser du côté où j'étais, trouvant que tout ce que nous y faisions serait inutile, et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 348.

elle était de passer le canal et de les attaquer de l'autre côté; enfin on y a consenti, et M. le chevalier de Langeron est venu avec ses troupes et a amené des bateaux pour faire un pont, lequel nous avons fait sans que les ennemis en aient eu connaissance, quoique proches d'eux, par les précautions prises pour cela. Ayant les troupes destinées pour cela, j'ai fait ma disposition, qui a été de faire une fausse attaque à la tête du pont qui est sur le canal de Nieuport; une autre attaque séparée de tout, à la droite dudit canal, à des maisons que nous avions brûlées, et où les ennemis avaient un poste au milieu des eaux. Cette attaque pouvait devenir bonne en gagnant ce poste, au moyen duquel, en passant quelques eaux, l'on pouvait aller au cimetière, et le gros des troupes, au nombre de quatre mille, je les ai fait passer le pont qu'avait fait M. le chevalier de Langeron, et, pour ôter la connaissance aux ennemis, je ne les ai fait passer à la vue de Leffinghe que pendant la nuit, et elles n'ont passé le pont qu'après minuit. Lorsqu'elles ont été toutes passées, on a marché un peu avant le jour, savoir : M. de Langeron, avec les troupes qu'on lui avait données, a marché sur la gauche pour aller occuper le passage et chemin d'Ostende à la tête du bourg de Leffinghe, afin d'empêcher qu'il ne puisse venir aucun secours; M. de Montandre, avec d'autres troupes, a marché à la droite de M. de Langeron pour aller attaquer l'église et le cimetière qui sont à l'extrémité du bourg du côté d'Ostende; et M. de Grimaldi, brigadier, a marché avec d'autres troupes à la droite de M. de Montandre, pour aller attaquer l'entrée du village et un poste à un moulin à vent du côté du pont, laissant la redoute des ennemis à droite sans l'attaquer. Voilà quelle a été ma disposition, voyant bien qu'en me rendant maître du village et du bourg en coupant la communication d'Ostende, que tout ce qui serait dans la redoute serait pris sans tirer, et au contraire, si je commençais par attaquer la redoute, je pourrais y trouver de la résistance qui pourrait rebuter l'infanterie.

M. le comte de Lamothe est venu à mon camp, qui a trouvé ma disposition si bonne qu'il n'a rien trouvé à y changer; toutes les pre-

mières troupes étaient soutenues par une seconde ligne et deux petits corps de réserve.

On ne pouvait aller à cheval à cette expédition, si bien que nous y sommes tous allés à pied, et d'abord nous avons passé les premiers canaux sur les ponts que nous avions fait faire pendant la nuit; mais en approchant les ponts nous ont manqué, particulièrement à la gauche, et comme j'ai vu qu'il était grand jour et que les eaux pourraient faire craindre le passage aux soldats, je les ai fait aller dedans, et nous avons fait de même pour leur montrer l'exemple : je n'y ai été que jusqu'à la ceinture, et ce qui m'a un peu embarrassé, c'est que mes bottes se sont remplies d'eau; cela ne nous a pas empêché de marcher. Nous avons passé dans les fossés et watergangs, et nous avons chassé les ennemis du cimetière, qui est assez bon, et les avons rejetés dans leur redoute, qui était ce que je demandais, et il ne nous en a coûté que deux grenadiers, et il y a eu environ cinquante des ennemis tués. Dans ce moment, le commandant a demandé à capituler et s'est rendu prisonnier de guerre avec toutes les troupes, aux conditions qu'ils ne seraient point dépouillés; je lui en ai donné ma parole à lui-même, laquelle a été tenue. Cette capitulation était faite avant qu'aucun autre officier général fût entré à Leffinghe; nous y avons trouvé neuf cents soldats sans l'officier, et l'on en a trouvé quelques autres qui étaient cachés dans les maisons. Je vous supplie, monsieur, de faire lire cette lettre à monseigneur le duc de Bourgogne; je vous demande cette grâce pour raison, m'étant revenu que je pourrais dire le vers de Virgile : *Hos ego versiculos feci, tulit alter honores.* L'affaire est de peu de conséquence, il n'y a eu aucun péril, mais il pouvait y en avoir beaucoup, et auparavant de la finir, j'ai été seul souffrant la plus grande fatigue que l'on puisse supporter, ne m'étant point du tout déshabillé pendant neuf jours et point dormi pendant toutes ces nuits.

Je vous aurai une grande obligation si vous voulez me mander de quelle manière on a écrit à monseigneur; je vous en supplie très-humblement, et d'être persuadé que je suis, etc.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart. Du camp du Saulchoi, 23 oct. 1708[1]. (Voir page 125.)

Je crois que tout le monde est d'accord sur l'importance de conserver Gand et Bruges; pour cet effet, il faut de nécessité renforcer M. de Vendôme de quelques bataillons : reste à savoir ce que fera le reste de l'armée. Si nous masquons Oudenarde et gardons l'Escaut, il est sûr que nous ôtons aux ennemis les moyens de tirer de chez eux des munitions de guerre; mais, en même temps, nous leur laissons la liberté de vivre aux dépens de notre pays, d'y prendre même des cantonnements. Si nous marchons à eux pour les empêcher, le masque d'Oudenarde cesse : ils s'y viennent camper, puis font venir du Brabant tout ce dont ils ont besoin; de plus, si nous nous opiniâtrons à rester sur l'Escaut, notre armée périra, surtout notre cavalerie, pendant que les ennemis seront chez nous dans l'abondance. Outre cela, je redoute que si les ennemis veulent en forcer le passage, qu'ils n'en viennent à bout, vu que l'étendue est bien grande depuis Condé jusqu'à Gavre. Mon avis serait donc, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander il y a longtemps, de nous mettre derrière la Scarpe dès que les brèches de Lille seront un peu raccommodées ou que Marlborough passera la Lys, envoyant à M. de Vendôme les troupes qu'on lui destine.

Quant aux quartiers d'hiver, il n'est pas permis d'y songer ni d'en prendre jusqu'à ce que les ennemis nous en donnent l'exemple.

Lettre de M. le duc de Vendôme à monseigneur le duc de Bourgogne. Bruges, 26 oct. 1708[2]. (Voir page 126.)

Je trouve que sa majesté pense à merveille de vouloir que nous conservions le plus longtemps que nous pourrons la situation dans laquelle nous sommes, afin de voir le parti que prendront les ennemis. Ayant à marcher tous ensemble et voulant ouvrir une porte, il n'y avait pas à balancer d'ouvrir celle de l'Escaut; car, à quelque prix que ce soit, il faut empêcher les ennemis de passer entre Gand et Bruges : pour entre Nieuport et Ostende, cela est impraticable; mais comme il y faut des troupes et qu'il en faut aussi non-seulement dans le nouveau polder, mais aussi dans le Franc du Nord, entre

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 315.

[2] *Idem*, copie originale, vol. 2083, n° 346.

Plasschendaele et Bruges, je crois qu'il serait bon, monseigneur, que vous envoyassiez six bataillons au Rabot de la Lieve. Croyez que ce n'est pas sans raison que je vous demande ce renfort, et je vous assure que si je demeurais ici, je me contenterais des troupes qui y sont; mais ce ne sera pas de même lorsque je serai parti.

Je ne vois rien à présent de plus important à faire, monseigneur, pour obéir aux ordres du roi, que de songer à la subsistance de votre armée. Je ne crois pas que vous puissiez tenir encore longtemps ensemble ce que vous en avez; cela étant, il est bon, ce me semble, de voir, dès à présent, ce que vous en pourrez entretenir, et envoyer le reste dans les lieux où ils puissent subsister. Lorsque nous serons au 1er novembre, on pourra entamer les magasins, puisque c'est le premier jour du quartier d'hiver. MM. du Franc se sont engagés de commencer à fournir quinze mille rations par jour. Je ne sais combien cela durera, mais nous pousserons la chose le plus que nous pourrons.

MÉMOIRE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE; 28 OCTOBRE 1708[1].

(Voir page 129.)

Le roi ayant mandé aujourd'hui à monseigneur le duc de Bourgogne que, si la présence de M. le duc de Vendôme était nécessaire du côté de Gand et de Bruges, il était à propos qu'il lui envoie quelqu'un pour lui expliquer ses pensées et à qui M. de Vendôme pût pareillement faire part des siennes; et sur ce que M. de Vendôme a marqué à monseigneur le duc de Bourgogne qu'avec six bataillons de plus il soutiendrait le canal de Bruges à Gand et les postes depuis Bruges jusqu'à Nieuport, et, en même temps, que, s'il n'y était pas, cela n'irait pas tout à fait de même; comme il est capital de soutenir Bruges et Gand préférablement à tout, monseigneur le duc de Bourgogne, au lieu de six bataillons, en enverra douze afin qu'il soit suffisamment en force pour empêcher l'ennemi de pénétrer par là.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2083, n° 366.

Il est très-difficile de pouvoir garder l'Escaut et les canaux sans s'exposer à être percé par quelque endroit; et il est de la dernière importance que ce ne soit point par celui d'entre Gand et Bruges, attendu que si l'ennemi y réussissait, cela entraînerait la perte de ces places.

Le passage de l'Escaut est le moins avantageux de tous à l'ennemi et le plus facile à pénétrer, parce que l'Escaut n'a pas la largeur des canaux, qu'il a des tournants où l'on ne peut pas empêcher l'ennemi de jeter des ponts, de manière qu'on a été obligé de faire les retranchements beaucoup en arrière, et que ces retranchements ne défendent pas la construction des ponts; de plus, on n'a pu former l'inondation à Tournay, par le besoin qu'on a eu du détournement de l'Escaut pour la navigation des subsistances de l'armée, ce qui fait que, si l'ennemi s'y présentait, on serait dans la nécessité de garder ladite rivière depuis Tournay jusqu'à l'inondation de Gand. L'ennemi a encore un avantage à cette rivière, c'est qu'il a une place dans le milieu qu'on doit garder, où il peut faire tant de ponts qu'il veut, sous le fusil de cette place, par lesquels il pourra déboucher aussi promptement que bon lui semblera.

Il est vrai que, lorsqu'on est posté vis-à-vis d'Oudenarde, on a l'avantage de la hauteur; mais, pour occuper la demi-circonvallation de cette place, il faut un grand corps de troupes proportionné à l'armée des ennemis, et, en même temps, être allongé par sa droite et par sa gauche, pour empêcher que, durant les nuits, qui ont douze heures, ils ne surprennent quelque endroit où ils puissent jeter des ponts et passer. Ainsi, le passage de l'Escaut est le plus difficile à garder et le moins avantageux pour l'ennemi, et par conséquent, celui que l'on doit plutôt lui ouvrir.

Effectivement, il ne peut rien tirer que par charroi de Bruxelles, dont l'éloignement est considérable et, dans le mauvais temps, il aura peine d'y réussir; il ne pourra recevoir par cet endroit aucun gros fourrage et, quand il voudra voiturer des munitions de guerre ou de grains, il faudra qu'il marche avec toute son armée; auquel cas, mon-

seigneur le duc de Bourgogne pourra marcher avec la plus grande partie de ses troupes du côté de Mons, et M. de Vendôme, avec la plus grande partie des siennes, derrière le bas Escaut, où étaient nos postes quand l'armée était près de Gand; cette manœuvre nécessitera l'ennemi d'être toujours en convoi, ce qui, dans ce temps-là, ruinera son armée, et la nôtre subsistera des deux côtés fort facilement; au lieu que par la situation que nous tenons aujourd'hui, l'ennemi fait à son aise tous ses magasins, ayant avancé un corps de troupes à la Bassée et à Lens, d'où il fait voiturer tout ce qu'il y a dans le pays; il en use de même du côté de Cassel et de Saint-Venant. Ainsi, en croyant couper les convois qu'il tirerait de son pays, nous le laissons maître de prendre chez nous à son aise, et nous lui donnons par notre pays ce qu'il ne peut avoir du sien.

De plus, l'armée qui est ici ne peut plus subsister par le pays, ayant épuisé tout ce qu'il y a à six et sept lieues du camp, et, n'ayant rien pu conserver pour y rester plus longtemps, il faudrait donc prendre tout ce qui est réfugié dans Tournay et Condé, auquel cas on se mettra hors d'état d'entrer en campagne de bonne heure si le roi le juge à propos.

A l'égard de la disposition d'aller présentement se joindre entre Deynse et Nevele, l'on ne doit pas douter que milord Marlborough ne se retire à Rousselaer pour se mettre derrière la Lys, d'autant plus même qu'actuellement il est allongé par différents camps de Rousselaer à Menin; il pourrait même se contenter, s'il voulait, de se mettre derrière la Heule, qui vient d'au-dessus de Becelaere et passe à Dadizeele et Moorzeele et tombe dans la Lys au-dessous de Courtray, et l'armée du roi, étant de l'autre côté de la Lys, serait obligée de s'approcher d'Ypres pour ses subsistances et fourrager dans le Furnembach, pays très-difficile à y faire des fourrages à cause de la quantité de canaux; mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est qu'on mangerait les grains et les fourrages qui doivent servir pour approvisionner Bruges et qu'actuellement il faut faire passer à Bruges et à Gand, où le grain manquera bientôt pour la subsistance des troupes et même

pour celle des habitants, suivant ce que le comte de Bergeyck le marque, attendu qu'ils n'en peuvent tirer que de France, outre qu'il y a très-peu de farine du côté d'Ypres pour l'armée. Ainsi la jonction de l'armée de l'autre côté de la Lys ne nous fait point combattre l'ennemi, nous fait consommer le pays que nous devons conserver avec attention, laisse à l'ennemi les passages libres de l'Escaut, et l'Artois et la Picardie sont abandonnés.

Si Marlborough voulait marcher au canal de Bruges à Gand, le corps de troupes de monseigneur le duc de Bourgogne, s'approchant de Lille, obligerait Marlborough à laisser beaucoup de troupes au prince Eugène, ce qui le mettrait hors d'état de forcer M. de Vendôme; et si, après le siége de la citadelle, les deux armées marchaient au canal, monseigneur le duc de Bourgogne, s'approchant d'Ypres, pourrait soutenir M. de Vendôme par Nieuport.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart. Du camp du Saulchoi, 28 oct. 1708[1]. (Voir page 129.)

M. de Vendôme sera ici, monsieur, le 1er de novembre; il est allé aujourd'hui visiter le canal de Nieuport, pour donner des ordres pour la construction des redoutes et postes le long dudit canal.

Vous savez sans doute que le prince de Hesse est à la Bassée avec treize bataillons et trente escadrons; Marlborough a envoyé enlever tous les grains qui sont le long et de l'autre côté de la Lys, et on dit que les ennemis ont dessein, dans peu de jours, de se rassembler pour forcer le passage de l'Escaut ou du canal de Bruges à Gand. Je suis toujours du même sentiment, que nous n'avons point d'autre parti à prendre que de laisser, pour la défense du canal de Gand, ce qui sera nécessaire, et, avec le reste de l'armée, nous replier vers l'Artois, pour empêcher que les ennemis ne continuent à tirer de notre pays des subsistances pour leur hiver; tant que nous resterons derrière l'Escaut, nous leur laisserons faire ce qu'ils veulent et nous dépérissons; laissons-leur le débouché d'Oudenarde, ils ne pourront faire venir de Bruxelles ce qu'il leur faut qu'avec beaucoup de temps, de peines et d'escortes. De plus, je ne crois pas chose facile d'empê-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 369.

cher qu'ils fassent un trou quelque part. M. de Vendôme trouve qu'il sera bien difficile d'empêcher les ennemis de forcer un passage sur le canal de Bruges à Gand, à plus forte raison ne le pouvons-nous empêcher sur l'Escaut, puisqu'il est de bien plus grande étendue. A l'égard de ce que M. de Vendôme propose de se réunir tous de l'autre côté de la Lys, je ne vois pas à quelle fin; Marlborough se mettra de ce côté-ci, et non-seulement vivra de l'Artois et de la Flandre, mais s'établira encore une communication avec Bruxelles; de plus, nous mangeons Gand et Bruges, que nous devrions plutôt songer à munir de vivres, les habitants mêmes commençant à en manquer; mais de tout cela, si vous venez ici, nous raisonnerons plus au long, supposé que les ennemis nous en donnent le temps, car je ne vous réponds pas qu'avant qu'il soit deux jours nous ne leur voyions faire quelque mouvement. Je ne m'étends pas davantage, ne pouvant que répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans plusieurs de mes lettres précédentes, et je vous supplie, etc.

J'oubliais d'avoir l'honneur de vous dire que monseigneur le duc de Bourgogne envoie à M. de Vendôme les six bataillons de plus qu'il lui a demandés, et, comme il ne nous restera que soixante-neuf bataillons pour toute la garde de l'Escaut, il a ordonné à M. d'Hautefort, en cas que les ennemis vinssent pour passer à Oudenarde avec toute leur armée, de se replier sur Escanaffle, n'étant pas possible, en voulant tout garder, de n'être pas percé quelque part, et quelque esclandre nous arriverait. Monseigneur a aussi mandé à M. de Vendôme d'envoyer six escadrons à Ypres, pour harceler et incommoder les ennemis de ces côtés-là.

Lettre de M. de Bergeyck à M. le maréchal de Berwick. Mons, 30 oct. 1708 [1]. (Voir page 129.)

J'ai reçu la lettre que votre altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 29, à sept heures du soir, par laquelle votre altesse me fait celui de me dire qu'elle serait assez de mon sentiment de garder l'Escaut tout le plus longtemps qu'il sera possible, et de se replier ensuite vers Gand, si les ennemis n'avaient pas dessein d'hiverner dans la

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2083, n° 380.

châtellenie de Lille et le long de la Lys, dont il paraît à votre altesse qu'il n'y a pas lieu de douter par toutes les nouvelles et avis que votre altesse a; que leur intention est certainement d'y faire hiverner la plus grande partie de leur infanterie, se faisant, à la mode du prince Eugène, un sérail par la Lys, la haute Deule, le canal d'Esteyre, la basse Marcq, occupant la Bassée, Armentières, Warneton, Comines, Verwick, Turcoing, Roubaix et Lannoy, et que votre altesse a encore eu confirmation hier au matin qu'ils travaillaient à force à la Bassée et à Armentières; et votre altesse croit que le seul et unique moyen de les en empêcher est de leur couper les vivres de l'Artois et de la Picardie. Votre altesse croit même que nous ne serions pas assez forts pour garder le canal et l'Escaut contre les forces réunies de l'ennemi, et que nous serions trop faibles sur l'un ou sur l'autre.

Puisque, par la réponse que votre altesse me fait la grâce de me donner, je dois croire qu'elle ne désagrée pas que je lui explique sur tout cela ce que je pense, je prendrai la liberté de lui dire et de lui répéter de nouveau que je suis toujours de sentiment que l'ennemi se trouve dans une situation très-violente, sans savoir quel parti il doit prendre. Je tiens Gand et Bruges bien assurés pour cet hiver, et je n'ai en vue que de nous servir de notre situation et de tous les moyens qu'il me paraît que nous avons en mains, pour les obliger à abandonner Lille ou pour le reprendre par la citadelle. Votre altesse sait que je me suis flatté de cette espérance, dès que nous leur avions coupé entièrement la communication avec Ostende. Je crois qu'ils ne réunissent pas leurs forces, à cause qu'ils ne les jugent pas assez grandes pour se faire un passage par le canal de Gand ou par l'Escaut. Il faut les compter à présent du moins trente mille hommes plus faibles qu'ils n'étaient quand ils ont passé l'Escaut à Oudenarde. Je ne sais qu'une diminution de quinze mille hommes, qu'ils doivent avoir perdus au siége de Lille, selon leur propre aveu. Il me paraît qu'ils doivent laisser quinze mille hommes à Lille si longtemps qu'ils ne sont pas maîtres de la citadelle; ainsi, ne pouvant vous déposter

ni se faire un passage par la force, ils tâchent de le faire par la jalousie qu'ils vous donnent sur vos frontières, et par la crainte qu'ils croient vous donner qu'ils prennent des quartiers d'hiver dans la châtellenie de Lille et le long de la Lys.

En vérité, monseigneur, si vous étiez en leur place sans munitions, croiriez-vous pouvoir hiverner avec toute leur armée dans les lieux que vous m'avez nommés? Si notre armée demeure ensemble, croyez-vous qu'ils puissent mettre aucun de ces postes en état de défense contre toute l'armée du roi, n'ayant pas de munitions pour en fournir aucune comme on suppose? Voulez-vous, monseigneur, que leur armée subsiste des grains qu'ils tirent de l'Artois? Je n'y fais la moindre attention, mais uniquement à leur empêcher de tirer des munitions pour faire le siége de la citadelle, et, s'ils n'en ont pas, comment soutiendront-ils Lille contre la garnison de la citadelle quand vous en pourriez approcher? Je suis d'opinion que si nous ne nous ébranlons pas, et que nous nous conduisions sagement et même naturellement sur le principe que nous avons pris, que ce ne serait pas un miracle qu'ils fussent obligés d'abandonner la ville de Lille pour unir toutes leurs forces, et se chercher un passage pour sauver leur armée et faire ensuite la paix cet hiver. Il me paraît que vous êtes même en force pour bien leur disputer le passage en faisant la navette derrière l'Escaut et le canal, selon les mouvements qu'ils feront vers le canal ou vers l'Escaut. Ils ne se peuvent pas présenter avec toutes leurs forces aux mêmes endroits et en même temps; mais, s'ils abandonnaient Lille, je ne serais alors plus si mauvais : je leur donnerais alors le passage de l'Escaut et je me replierais sur Gand, et je me contenterais de prendre Courtray et même Oudenarde, supposé qu'ils y aient peu de munitions.

Ainsi, ne perdons pas de temps pour ramasser et faire voiturer par les villages tous les grains et fourrages qu'il y a entre le Dender, le canal de Bruxelles et l'Escaut, pendant qu'ils s'amusent à fortifier la Bassée et Armentières pour nous donner de la jalousie. Cela me paraît aisé, suivant ce que j'ai eu l'honneur de mander à votre altesse,

sans fatiguer la cavalerie. Si, pendant cette manœuvre, on trouve à propos de démasquer l'Escaut, ces grains et fourrages peuvent être conduits à Gand par les mêmes chariots du pays, où ils seront très-utiles.

Je suppose que, contre mon opinion, les ennemis veulent faire un sérail de la Marcq, de la Lys et de la Deule et y hiverner la plus grande partie de leur infanterie, et que vous soyez obligé par la saison de démasquer l'Escaut, si l'armée du roi reste ensemble et qu'elle se replie sur Gand, ne pourriez-vous pas reprendre Courtray et ensuite insulter et enlever tous leurs quartiers, parce qu'ils n'ont pas le temps de mettre aucun de tous ces postes en état de soutenir un siége, et ensuite vous approcher de la citadelle de Lille pour reprendre la ville? Ils n'oseraient pas joindre toute l'infanterie qu'ils auront dans ces quartiers, quand leur armée sera séparée pour s'opposer à celle du roi, à cause qu'ils seraient très-faibles, devant laisser un si gros corps d'infanterie dans Lille. Il me semble toujours que nous pouvons bien encore faire de bonnes choses dans la situation où sont les ennemis, si l'on tient l'armée ensemble; et si, au contraire, vous la séparez, vous ne pourrez rien faire du tout, et vous donnez, par votre séparation, la supériorité aux ennemis pour prendre le parti qui leur conviendra, et tirer toutes les munitions et vivres de Bruxelles. Je connais ce que c'est que votre séparation; la plupart des officiers se retireront aussitôt chez eux, et il serait, à mon petit sens, du bien du service que monseigneur le duc de Bourgogne restât à l'armée pour que personne n'osât se retirer. Il convient fort aussi de prendre la précaution de ne donner des passe-ports à aucun officier général ni particulier de l'armée des ennemis pour l'hiver, et il serait fort bon que monseigneur le duc de Bourgogne en prévînt M. le duc de Vendôme et les intendants, et j'en préviendrai son altesse électorale; cela est d'une grande conséquence.

Il me paraît que je ne pourrai rien dire de plus de bouche à monseigneur le duc de Bourgogne; mais si l'on prend un bon parti de ne pas séparer l'armée du roi et d'agir selon la situation où l'on se

trouvera, je me revêtirai d'un grand pantalon et je joindrai l'armée avec plaisir et avec tout mon équipage, et j'y resterai pendant tout l'hiver s'il est besoin.

RÉSULTAT DU CONSEIL DE GUERRE TENU AU CAMP DU SAULCHOI LE 3 NOVEMBRE 1708 [1].

(Voir page 130.)

Bon.	Attendu l'importance qu'on juge qu'il y a de continuer à empêcher les ennemis de communiquer avec le Brabant, demeurer le long de l'Escaut le plus longtemps qu'il sera possible, c'est-à-dire autant de temps qu'on pourra être fourni de fourrages.
Bon.	S'arranger à cet effet pour en recouvrer par imposition le plus qu'on pourra dans les pays ennemis, et pour fournir des magasins du roi, ce qu'il faudra au défaut des susdits fourrages imposés.
Se restreindre à celle qui formera l'inondation de Tournay à Oudenarde.	Former les inondations de Tournay et de Condé pour, avec les eaux de celle de Valenciennes, qui est déjà formée, tâcher de couvrir d'eau le plus qu'on pourra la vallée de l'Escaut, depuis Valenciennes jusqu'à Oudenarde.
Bon.	Lorsque la prise de la citadelle de Lille approchera, cesser d'être séparés autant qu'on l'est le long de l'Escaut, quitter les environs de Tournay et se mettre aux environs de Pottes et Escanaffle, pour être à portée de donner de plus près la main à Oudenarde et plus bas, s'il était possible.
Bon.	Achever pour cet effet de rendre les communications le long de l'Escaut, surtout entre Pottes, Escanaffle et Gand, le plus faciles qu'il sera possible.
Bon. Faire passer de Dunkerque à Bruges vingt pièces de vingt-quatre.	M. le duc de Vendôme restera avec son corps, qu'on fortifiera suivant le besoin, derrière le canal de Bruges, Plasschendaele, Leffinghe, et pour entreprendre ce qu'il jugera praticable.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2075, 1re partie, 1re section, n° 111.

Bon.	Gand sera pourvu le plus qu'on pourra de munitions de guerre et de bouche et du nombre d'artillerie qui sera jugé nécessaire.
Bon.	Dans la disposition qu'on vient de marquer, s'arranger de manière qu'à tout événement on puisse s'entre-donner la main et s'entr'aider, soit de l'Escaut sur le canal de Bruges, soit du canal sur l'Escaut, en sorte que l'ennemi ne puisse point, par quelque ouverture, se mettre entre deux.
Bon.	Accommoder bien le poste de la hauteur d'Oudenarde aussi bien que le fort de Leffinghe, qui sont chacun, dans l'espèce de leur situation, deux postes très-importants, et les faire palissader.
Bon.	Faire accommoder les redoutes le long du canal de Loo, du côté du Furnembach, et les garder.
Bon.	Faire retirer dans les places fortes du roi, le plus qu'on pourra, les fourrages et les grains du plat pays de la frontière, afin de les ôter aux ennemis.
Bon.	Faire, pour cet effet, promener de fréquents partis le long de la frontière, tant pour appuyer le transport des susdits fourrages et grains que pour écarter les ennemis qui viennent les enlever.
Autant qu'il se pourra.	Lorsqu'on se portera vers Pottes et Escanaffle, et si l'on juge à propos encore plus près d'Oudenarde, mettre dans Valenciennes et les autres places de la frontière plus de monde qu'il n'y en a, et pourvoir à la sûreté des troupes et des fourrages qui sont à Saint-Amand.
Y avoir attention.	Se défier du prince Eugène, qui a beaucoup de goût pour les surprises.
Bon.	Encore une fois, dans la garde de l'Escaut du canal de Bruges, se conduire de manière que les ennemis ne puissent point, s'il est possible, pénétrer par quelque endroit et se mettre entre les deux parties de l'armée; c'est là le capital pour toutes sortes de raisons, et on doit, à cet effet, prendre les mesures les plus justes qu'on pourra pour être averti promptement des mouvements des ennemis.

Cet article doit être suivi et décidé par les mouvements des ennemis et les différentes conjonctures qui se présenteront.	Pendant que l'on sera dans la disposition susdite, c'est-à-dire que l'on gardera l'Escaut et le canal de Bruges, si, sur les mouvements des ennemis et sur la situation dans laquelle ils pourront se mettre, l'on juge à propos, pour le bien du service, de faire des mouvements de son côté et même d'entreprendre sur eux, il faudra le faire.
Bon.	Si, faute absolument de subsistance pour les chevaux, l'on était obligé de se séparer, même avant que les ennemis eussent pris un parti, ce qu'il faut cependant éviter de faire que le plus tard qu'on pourra, à moins qu'il ne survînt des temps affreux, séparer l'armée et mettre les troupes par gros quartiers dans Tournay, Mons, Valenciennes, Condé, Cambrai, Douai, Arras, Bapaume, Béthune, Aire, Saint-Omer, Ypres, Furnes, Nieuport, Leffinghe, Plasschendaele, Bruges et Gand, et à l'égard de ces deux dernières places et des deux forts près d'Ostende, y mettre autant de troupes qu'il sera nécessaire pour leur sûreté.
Le temps éclaircira cet article et donnera des vues de ce qu'il y aura à faire.	Si les ennemis, avant la séparation de l'armée du roi, se séparent et prennent leurs quartiers d'hiver entre la Lys et l'Escaut et entre la Lys et la mer, à quoi cependant on croit peu d'apparence, on verra dans le temps, suivant la disposition de leurs établissements, ce qu'il y aura à faire pour les troubler.
Bon.	Pendant le reste de cette campagne, prendre surtout grand soin des troupes.
Autant qu'il se pourra.	Tâcher d'occuper quelques postes au confluent de la Durme et du grand Escaut pour empêcher que des bâtiments d'Anvers et de Bruxelles ne remontent à Dendermonde.
Idem, autant qu'il sera possible.	*Idem*, veiller à ce qu'il ne sorte rien de Dendermonde, du côté du pays d'Alost.

Arrêté par monseigneur le duc de Bourgogne, après avoir été délibéré en présence de monseigneur le duc de Berry, MM. de Vendôme, maréchal de Berwick, comte de Bergeyck, Chamlay et Chamillart.

Au camp du Saulchoi, le 3 novembre 1708.

J'approuve ce qui est contenu dans tous les articles de ce mémoire, et je souhaite qu'on les exécute autant qu'il sera possible.

Marly, le 5 novembre 1708.

Signé LOUIS.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LES AFFAIRES DE FLANDRE; VERSAILLES, 13 NOVEMBRE 1708 [1].

(Voir page 130.)

Dans les conseils qui se sont tenus au commencement de ce mois, chez monseigneur le duc de Bourgogne, à l'abbaye du Saulchoi près de Tournay, il a été résolu, sous le bon plaisir du roi, que, vu l'importance qu'il y avait de continuer à ôter aux ennemis la communication avec Bruxelles, on continuerait à garder l'Escaut depuis Mortagne jusqu'auprès de Gand;

On tâcherait, soit au moyen des inondations formées à Condé, à Tournay et à Douai, soit au moyen de barques chargées de pierres et enfoncées dans l'Escaut en certains endroits au-dessous de Tournay et au-dessous d'Oudenarde, de noyer le plus qu'on pourrait les prairies de la vallée de l'Escaut, moyennant quoi l'étendue de la garde de cette rivière serait considérablement diminuée;

On donnerait une attention particulière au poste que l'on occupe près d'Oudenarde, et dont on accommoderait le mieux qu'on pourrait les retranchements;

Qu'à l'égard de Gand et de Bruges, on continuerait à laisser les troupes qui sont de ce côté-là pour la garde du canal de ces villes, et surtout de Plasschendaele et de Leffinghe, pour la conservation de la communication avec Nieuport, qui est très-importante;

Qu'on pourvoirait à la subsistance des troupes le long de l'Escaut et du canal de Bruges, le mieux et pour le plus long temps qu'on pourrait;

Que pour rendre les communications plus aisées le long de l'Es-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2486, n° 31.

caut et du canal de Bruges, on en accommoderait les chemins le mieux qu'il serait possible, et que, dans la disposition susdite des troupes, on prendrait les mesures les plus justes pour être informé à temps et à propos des mouvements des ennemis, après la prise de la citadelle de Lille, et pour s'entre-donner au besoin la main, afin d'empêcher les ennemis de percer en aucun endroit et de couper une partie des troupes de l'autre, ce qui est le plus capital dans la disposition et dans la conjoncture présentes; et qu'à l'égard de l'Artois, on y enverrait un certain nombre de troupes pour la garde du pays, et pour empêcher les ennemis d'y faire du dégât et d'en enlever les grains;

Quant à la mesure du temps que les troupes resteraient dans la disposition susdite le long de l'Escaut et du canal de Bruges, on ne pouvait pas la fixer, parce qu'elle dépendait de la quantité de subsistance que l'on pourrait recouvrer dans le voisinage de cette rivière et de ce canal, et des mouvements que les ennemis pourraient faire; et qu'enfin, lorsque, par le défaut de subsistance et par la disposition de la saison, on serait obligé de sortir de campagne, on répartirait par gros quartiers les troupes, partie à Gand et à Bruges, partie dans les places fortes du Hainaut, de la Flandre et de l'Artois.

Voilà en substance la résolution desdits conseils. Le roi a approuvé, et on s'est mis en devoir de l'exécuter le mieux qu'il sera possible par rapport à l'état présent des subsistances et de la saison.

La disposition susdite, que l'on a faite le mieux qu'on a pu par rapport aux vues que l'on a eues, n'est pas sans inconvénients, et je désire que le roi y donne attention et fasse dessus les réflexions qui sont nécessaires.

Si la citadelle de Lille était bien pourvue de munitions de guerre, surtout de poudre, et qu'on pût par là s'assurer que les ennemis, qui n'ont pas suffisamment de troupes pour une pareille expédition, fussent à la fin obligés de l'abandonner ou de la tourner en blocus, on pourrait, sans balancer, prendre le parti de faire les derniers efforts pour maintenir les troupes le long de l'Escaut ou du canal de Bruges,

et alors les ennemis se trouveraient fort embarrassés tant pour leur subsistance pendant l'hiver que pour soutenir le blocus, quoique plusieurs gens soient persuadés que les ennemis peuvent prendre des quartiers d'hiver aux environs de Lille et subsister, ce que je ne saurais croire qu'avec peine, ces pays-là étant presque entièrement ruinés, et les ennemis ayant besoin de retourner chez eux pour faire leurs recrues et pour rétablir leurs troupes, qui sont faibles et délabrées; mais le roi sait mieux que personne la portée de la durée de la citadelle de Lille, et juge bien qu'elle ne peut pas aller fort loin. Ainsi, dès qu'ils en seront les maîtres, dans le besoin pressant où ils se trouveront de pourvoir Lille de toutes les choses qui lui sont nécessaires tant pour la vie que pour la défense, ce que, à moins qu'ils ne fassent ce qui sera dit ci-après, ils ne peuvent guère tirer que de Bruxelles, y ayant trop de difficultés du côté du Sas de Gand, de l'Écluse et d'Ostende, ils réuniront vraisemblablement leurs forces, et tâcheront de faire un trou sur l'Escaut par Oudenarde ou par ailleurs; ils trouveront les troupes du roi séparées, parce qu'il faut qu'elles le soient ainsi pour pouvoir garder les endroits qu'il y a à garder; ils les trouveront affaiblies par les grands détachements que l'on a faits pour le canal de Bruges et pour l'Artois, et les battront peut-être en quelque endroit, ce qui, s'il arrivait par malheur, dérangerait entièrement les affaires du roi, et le conduirait à perdre une grande partie desdites troupes dans la retraite qu'elles seraient obligées de faire, étant coupées par la prise d'un passage sur l'Escaut, partie à Gand, partie à Tournay.

Autre considération : si les ennemis ne pouvaient absolument subsister que de Bruxelles, ni faire le siége de la citadelle de Lille sans tirer beaucoup de canon, il faudrait, à quelque prix que ce fût, garder le plus longtemps qu'il serait possible l'Escaut et le canal de Bruges, et même hasarder là-dessus. Mais quant à la subsistance, ils n'en manquent point, et en tirent, comme on sait, suffisamment de l'Artois et de la Flandre maritime, qu'ils dévastent entièrement.

Pour ce qui est de la poudre, il ne leur en faut guère pour la ré-

duction de la citadelle de Lille, dont ils viendront à bout en peu de temps au moyen de la conduite de leur tranchée par sape, ce qui, pour ce retardement de leurs travaux, obligera M. le maréchal de Boufflers à tirer et à consommer chaque jour sa poudre.

J'avouerai franchement au roi que toute séparation dans les armées, et particulièrement celle d'une aussi grande étendue que celle dont il s'agit, me fait trembler, surtout devant des ennemis aussi éveillés et aussi témérairement même, si l'on veut, entreprenants que ceux à qui nous avons à faire.

Je sais bien que pour différentes et bonnes raisons, il est en usage, pendant la campagne, de s'allonger dans les armées. Mais cet allongement se fait, autant qu'on le peut, de proche en proche, et non par une séparation telle que celle où nous sommes, occupant plus de vingt-deux lieues de pays, par des postes d'une communication très-difficile entre eux à cause des chemins étroits et mauvais qui, s'il avait plu seulement deux jours, deviendraient absolument impraticables, surtout dans le pays d'Alost, et cela devant un ennemi qui, pour empêcher les troupes du roi de s'assembler et pour les retenir dans leurs postes, peut donner en même temps de la jalousie en plusieurs endroits, pendant qu'il s'attachera, avec la plus considérable partie de ses forces, à celui qu'il voudra véritablement attaquer et forcer.

Dans cette disposition, quel parti prendre pour l'assemblée des troupes, et combien serait-il difficile de la faire à propos et avec justesse? Quand les ennemis attaqueront l'Escaut ou le canal de Bruges, comment est-il possible que les troupes d'un côté arrivent assez à temps pour secourir les autres qui seront attaquées? Et elles seront peut-être forcées avant que les troupes de l'Escaut ou du canal de Bruges le sachent.

Je sais bien qu'au moyen du noiement des prairies de l'Escaut on pourra réduire la défense de cette rivière à moins d'étendue et rapprocher plus les troupes les unes des autres : mais, premièrement, il a été vérifié que l'inondation, qui, outre cela, ne peut être formée

qu'en douze ou quinze jours pour pouvoir être utile, ne saurait être d'usage que dans le moment que les ennemis se mettront en devoir de passer l'Escaut, car si on la faisait précédemment elle ne servirait à rien, attendu que les ennemis la videraient toute par l'écluse d'Oudenarde. Or comment savoir à point nommé le temps auquel les ennemis devraient tenter le passage de l'Escaut. Si cependant l'inondation était une fois lâchée inutilement, on n'aurait plus à cet égard d'autre ressource pour une autre fois où il serait nécessaire de le faire. Secondement, on croit qu'au moyen du barrement de l'Escaut en quelques endroits par des balandres chargées de pierres que l'on coulera ensuite bas à travers de la rivière, on pourra noyer la plus considérable partie des prairies, tant du dessus que du dessous d'Oudenarde.

Mais on ne saurait guère faire un fond certain là-dessus, parce qu'on n'en a jamais fait l'épreuve, et qu'on n'a sur cela qu'une présomption. Faut-il donc y prendre une entière confiance? Cependant c'est le seul moyen de diminuer la grande séparation des troupes qui sont le long de l'Escaut et de les réunir davantage.

Sans vouloir critiquer la conduite que l'on a tenue après le passage de la Marcq, il paraît qu'au lieu de passer sitôt l'Escaut pour se mettre dans la posture où l'on est encore actuellement, on aurait fait plus prudemment de se porter, ainsi qu'il a été dit alors, entre la Lys et l'Escaut. On aurait constamment causé par là de grands embarras aux ennemis, et il leur aurait été difficile de tirer des munitions ni du côté de la mer ni du côté de l'Escaut; mais malheureusement on n'a pas jugé à propos de le faire. Ainsi, il ne s'agit plus présentement de cela; il s'agit maintenant de prendre un bon parti.

Ils se réduisent à trois :

Le premier, de suivre celui qui a été résolu en dernier lieu à l'abbaye du Saulchoi et que le roi a approuvé : c'est-à-dire de garder l'Escaut et le canal de Bruges aussi longtemps que la subsistance et la saison pourront le permettre; observant cependant, dans la garde de cette rivière et de ce canal, de prendre des mesures si justes que

les ennemis ne puissent point faire un trou ni couper une partie des troupes de l'autre.

Le second parti, au lieu de suivre celui que M. de Vendôme avait proposé, qui était, quand on verrait le siége de la citadelle de Lille à peu près sur ses fins, d'assembler l'armée, de lui faire passer la Lys à Deynse, et de la faire marcher droit à Rousselaer pour chasser milord Marlborough du pays entre la Lys et la mer, l'obliger à repasser la Lys, lui ôter toutes les subsistances qu'il tire de ce pays, l'empêcher de prendre des quartiers d'hiver dans ledit pays et le réduire, aussi bien que le prince Eugène, à la nécessité d'aller prendre des quartiers d'hiver ailleurs qu'en Flandre, dans les environs de Lille; lequel parti de M. de Vendôme n'a pas été jugé convenable par plusieurs raisons, et particulièrement parce que, dans cette situation, il aurait fallu que l'armée eût tiré ses vivres de Gand, qui n'est pas déjà aussi bien approvisionné qu'il serait à désirer qu'il le fût.

Le second parti, dis-je, après avoir mis dans Gand, dans Bruges, dans Plasschendaele et dans Leffinghe, qui est un poste très-important qu'il faut bien accommoder, le nombre de troupes qui sera jugé nécessaire pour la sûreté de ces places, d'assembler l'armée, de lui faire passer l'Escaut au-dessous de Tournay, et de la poster vers Estaimbourg, entre le ruisseau de Vasne et celui d'Espierres, ou dans le voisinage où l'on trouvera un poste qui soit plus commode. Cette situation, qui rappellera milord Marlborough au prince Eugène, causerait, à ce qu'il paraît, beaucoup d'embarras aux ennemis, car, si après la prise de la citadelle de Lille ils voulaient gagner Oudenarde, ce qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils fassent, Lille n'étant pas pourvue de munitions, il faudrait qu'ils prêtassent le flanc à l'armée s'ils voulaient tirer des convois de Bruxelles par Oudenarde; ils n'oseraient non plus le faire, parce que ces convois prêteraient le flanc à l'armée du roi, de même que leur armée si elle voulait marcher à Oudenarde. Il y a cependant deux inconvénients qui accompagnent ce parti : l'un, que, dans cette situation, les ennemis, après avoir réuni leurs forces, marcheraient peut-être à l'armée du roi pour la combattre, ce qui l'ex-

poserait à une bataille qui, dans la disposition présente des affaires, serait peut-être le parti le meilleur et le plus convenable : c'est sur quoi il appartient à sa majesté de décider.

L'autre, que, dans ladite situation, il serait très-difficile de fournir des fourrages à l'armée du roi, n'y en ayant point du tout entre la Lys et l'Escaut, non plus qu'entre l'Escaut et le Dender, hors dans le pays d'Alost, qui est fort éloigné de là; on pourrait lui en fournir par l'Escaut, mais comme alors la plus grande partie de la cavalerie serait ruinée, on ne pourrait lui en fournir que pour fort peu de temps, puisque, quelques mesures qu'on ait pu prendre, on n'en saurait fournir au plus que le reste de ce mois à la garde de l'Escaut, encore faut-il que les ordres qu'on a donnés à cet effet soient exécutés ponctuellement par les peuples sur lesquels on en a fait l'imposition, une autre partie de la cavalerie subsistant des fourrages du voisinage du canal de Bruges.

Il est fâcheux que la subsistance contraigne autant qu'elle fait; car, sans cela, il paraît (sauf meilleur avis) qu'il serait plus prudent de tenir l'armée ensemble dans la situation susdite ou dans quelque autre équivalente, que séparée comme elle est.

Le troisième parti considère qu'en gardant l'Escaut on ôte, à la vérité, aux ennemis la communication avec Bruxelles pour les vivres et pour les munitions de guerre; mais on ne saurait leur ôter la subsistance qu'ils tirent journellement de l'Artois, de la Flandre maritime et du pays entre la Lys et la mer.

Et si l'on veut croire le bruit qui court dans l'armée des ennemis, qu'ils veulent faire venir une flotte à la vue de Boulogne ou d'Ambleteuse, et y faire débarquer leurs munitions pour y être voiturées par terre sur des chariots commandés dans le Boulonais et en Flandre, auprès de Saint-Omer, par Cassel, par Poperinghe, et de là à Menin, il sera très-difficile (pour ne pas dire plus), pendant que les troupes seront derrière l'Escaut et derrière le canal de Bruges, de traverser le passage de ce convoi; car les troupes qui sont en Artois, et qui y sont nécessaires pour la protection de cette province, de la Picardie et

de la Somme, ne sont pas assez nombreuses pour s'opposer audit convoi. Ainsi, de quelque manière que ce soit, les ennemis, s'ils le veulent, pourront en tirer, soit de Bruxelles, si on leur en ouvre la porte, soit de Boulogne, si on continue à la leur fermer.

Je n'ajoute pas une foi entière à la nouvelle qui regarde Boulogne et Ambleteuse ; mais tant qu'il n'y aura pas de troupes pour s'opposer à ce dessein, l'exécution n'est pas impossible, n'y ayant que vingt-quatre ou vingt-cinq lieues au plus de Boulogne à Menin, et y ayant, de Lille à Bruxelles, par Oudenarde, près de vingt lieues, et par Ath, vingt-deux. Du reste, les ennemis étant les maîtres du Boulonais et des autres pays voisins, ils en tireraient tous les chariots dont ils auraient besoin pour leur convoi. Le troisième parti, dis-je, sur les considérations susdites, est de cesser de garder l'Escaut et le canal de Bruges, quand la citadelle de Lille sera prise ou près de l'être, et de mettre les troupes par gros quartiers à Gand, à Bruges et dans les autres places fortes de Flandre, d'Artois et du Hainaut, sur la frontière; le tout en vue de soutenir et protéger les pays du roi, et surtout de faire travailler au rétablissement des troupes de sa majesté, qui est une chose de la dernière conséquence pour la paix; et, si elle ne se fait pas cet hiver (à quoi je ne vois pas beaucoup d'apparence), pour la guerre pendant la campagne prochaine.

C'est un grand malheur que la perte de Lille ; mais, après tout, pourvu que le roi ait, la campagne prochaine, une bonne armée (à quoi il n'y a guère de temps à perdre pour y travailler), sa majesté sera toujours en état de soutenir et d'arrêter les ennemis.

On dira que si on cesse de garder l'Escaut, les ennemis tireront, pour l'approvisionnement de Lille, tout ce qu'ils voudront de Bruxelles : cela est vrai; mais, dès qu'on ne saurait garder l'Escaut pendant tout l'hiver, 1° faute de fourrages, et 2° sans exposer l'armée du roi à être ruinée, qu'importe de quitter cette rivière un peu plus tôt ou un peu plus tard ? D'autant plus qu'en la quittant un peu de meilleure heure, on évite les inconvénients de la trop grande séparation.

Je ne suis pas assez habile pour porter un jugement certain sur une

matière aussi importante que celle dont il s'agit; je me contente d'exposer les différents partis que l'on peut prendre, avec les avantages et les inconvénients qui peuvent les accompagner, chacun en particulier, remettant à sa majesté de choisir celui de ces partis qu'elle croira convenir le mieux au bien de son service, dans l'état présent où sont les affaires.

DISPOSITION DES TROUPES DEPUIS LE FURNEMBACH JUSQU'À GAND; 12 NOVEMBRE 1708 [1].

(Voir page 132.)

INFANTERIE ET CAVALERIE.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
AU RABOT-DE-LA-LIEVE, LE 12 NOVEMBRE 1708.				
Infanterie.....	MM.	Surbeck.....	3	//
À BELLEM, LE 12 NOVEMBRE.				
Infanterie.....	.....	Navarre..... 3 Deslandes..... 1	4	//
	.....	Isenghien..... 1 Royal..... 3	4	//
Dragons.....	De Roux.....	Pourières..... 3 Vassé..... 3	//	6
		TOTAL.....	8	6
À AELTERE, LE 12 NOVEMBRE.				
Cavalerie.....	Chamfleur.....	Vaudray..... 2 D'Aultane..... 2 Paon..... 2 Beaujeu..... 2	//	8
Infanterie.....	Harling (malade)..	Hamalle..... 1 Doigny..... 1 Guyenne..... 2	4	//
Dragons.....	Pasteur.....	Despinay..... 2 Pasteur..... 2	//	4
		TOTAL.....	4	12

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 35.

INFANTERIE ET CAVALERIE.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
		À SAINT-JOORIS, LE 12 NOVEMBRE.		
Infanterie.....	MM. Diverny.....	Lanoye..... 2 Nivernais..... 2 Boulonais..... 1	5	//
		À BEERNEM.		
Infanterie.....	.....	Poitou..... 1 Bassigny..... 1 Monroux..... 1	3	//
		AU PONT DE STEENBRUGGE, LE 12 NOVEMBRE.		
Cavalerie.....	Pezeux.....	Colonel-général..... 3 Pezeux..... 3	//	6
	Listenoy.....	Listenoy..... 3 Lespare..... 3	//	6
	Vérac.....	Vérac..... 3 Mestre-de-camp..... 2 Nautaff..... 3	//	8
	Cano.....	Cano..... 2 Lamothe..... 2 Coralles..... 2 Egmont..... 2	//	8
		TOTAL.....	//	28
		AU PONT DE SCHIPSDAELE, LE 13 NOVEMBRE.		
Infanterie.....	Villemort.....	La Fère..... 2 Villemort..... 1	3	//
		À BRÉEDENE ET À STALHILLE, LE 12 NOVEMBRE.		
Infanterie.....	Grimaldi.....	Grimaldi..... 1 Laern..... 1 Bergeyck..... 1 Gassion..... 1	4	//
	Bournonville.....	Bournonville..... 1 Nassau..... 1 Wemmel..... 1 Courrières..... 1	4	//
Cavalerie.....	.....	Acquaviva.....	//	3
		TOTAL.....	8	3

INFANTERIE ET CAVALERIE.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
AU POLDER NOUVEAU, LE 12 NOVEMBRE.				
Infanterie.....	MM. Caraccioli.....	Pantoka..... 1 Beauce..... 2 Conflans..... 1	4	//
	Montmorency.....	Condé..... 2 Santerre..... 2	4	//
	Baudouin.....	Billand..... 1 Rupelmonde..... 1 Schowenbourg..... 1 Vendôme..... 1	4	//
		TOTAL.....	12	//
A LEFFINGHE, LE 12 NOVEMBRE.				
Infanterie.....	Dangenne.....	Royal-la-marine.. 1 1/2 Agénois..... 1 1/2 Noailles..... 1	4	//
A NIEUPORT ET DANS LE FURNEMBACH, LE 12 NOVEMBRE; AUX ORDRES DE M. DE MONROUX.				
Cavalerie.....	Latour.....	Fresin..... 2 Latour..... 2	//	4
Infanterie.....	Sebret.....	Perche..... 1 Chartres..... 1 Houdancourt..... 1	3	//
	Montandre.....	Béarn..... 1 1/2 Greder-allemand.... 2	3 1/2	//
Dragons.....	Pignatelli.....	Saint-Chaumont..... 3 Pignatelli..... 2 Le Roi..... 3	//	8
		TOTAL.....	6 1/2	12

RÉCAPITULATION.

Au Rabot.....	3	//
A Bellem.....	8	6
A Aeltere.....	4	12
A Saint-Jooris.....	5	//
A Beernem.....	3	//
Au pont de Steenbrugge.....	//	28
Au pont de Schipsdaele.....	3	//
A Brécdene et à Stalbille.....	8	3
Au polder nouveau.....	12	//
A Leffinghe.....	4 1/2	//
A Nieuport et dans le Furnembach.....	6 1/2	12
TOTAL.....	57	61

DISPOSITION DE L'ARMÉE, AU CAMP SOUS DOUAI; 1er DÉCEMBRE 1708 [1].

(Voir page 150.)

ARMÉE.	EMPLACEMENTS.
Dragons de Lespare	A Auby.
Brigades de Picardie et du Roi	A Flers.
Maison du Roi	A Dorigny, Wagnonville, Planque et Laivin.
Gendarmerie et la brigade de Mortany	A Cuincy.
Brigades des gardes-françaises et des Suisses	A Equerchins.
Brigades de royal-italien et de Nill	A Quiery.
Brigades de Piémont et carabiniers	A Isers Equerchins.
Brigades de Lille, Mimure et Rosen	A Vitry.
Réserve de Cologne	A Rambres.
Brigades de Livry et Cook	A Brebières.
Brigades de Saa et Duras	A Corbehem.

CAPITULATION FAITE ENTRE M. LE MARQUIS D'ALBERGOTTI, LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, ET M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE DRAGONS DE LAMOTHE, COMMANDANT DANS LA VILLE DE SAINT-GHISLAIN; 1er DÉCEMBRE 1708 [2].

(Voir page 150.)

Que MM. les officiers et le commandant des troupes dans Saint-Ghislain seront faits prisonniers de guerre dans les formes, sans être fait aucun tort ni dommage à pas un.

Que MM. les officiers pourront sortir avec leurs hardes, valets, chevaux, et leurs épées au côté.

Qu'ils auront leurs prisons à Mons, sous le bon plaisir de son altesse électorale.

Que durant leurs prisons, ils pourront aller avec leurs armes.

Que MM. les officiers, tant français que des troupes d'Espagne étant actuellement dans les prisons de Saint-Ghislain, resteront prisonniers de la garnison, eux-mêmes en étant consentants et en ayant donné leurs paroles d'honneur.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 176.

[2] *Idem*, n° 166.

Qu'il sera tout présentement ouvert la porte de l'attaque, qui sera occupée par deux compagnies des grenadiers du régiment des gardes, lesquelles n'entreront point dans la ville.

Que la garnison prisonnière de guerre sera conduite ce matin à Mons par le plus court chemin.

Qu'il sera donné de bonne foi un état de tous les magasins qui sont actuellement dans la place.

Que deux officiers déserteurs, de quel caractère qu'ils puissent être, ont pardon et suivront le sort de la garnison avec les autres officiers.

Que ladite capitulation ne dérogera en rien aux droits du grand maître de l'artillerie, suivant l'usage des capitulations ordinaires.

Que les officiers qui ont été trouvés prisonniers dans Saint-Ghislain seront échangés contre les officiers prisonniers de guerre dans Saint-Ghislain, caractère pour caractère.

Que la garnison rendra les armes à la pointe du jour, et qu'il ne sera fait aucun tort aux bourgeois.

Fait le 1er décembre 1708.

ÉTAT DES TROUPES CANTONNÉES ENTRE LA BASSÉE, LENS ET DOUAI JUSQU'À NOUVEL ORDRE; 12 DÉCEMBRE 1708 [1].

(Voir page 155.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Picardie	2	Colonel-général	3
Champagne	3	Mestre-de-camp	3
Piémont	2	Royal-allemand	3
Brandlé	3	Carabiniers	6
Mortemart	2	Chartres	3
La Marck	1	Toulouse	3
Lorraine	1	Saint-Pouange	2
Saintonge	2	Rosen	2
Sparre	2	Lenoncourt	2
		Melun	2
		Matignon	2
TOTAL	18	TOTAL	31

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 239.

CAPITULATION DE LA CITADELLE DE LILLE; 9 DÉCEMBRE 1708 [1].

(Voir page 156.)

ARTICLES PROPOSÉS POUR REMETTRE LA CITADELLE DE LILLE AUX ALLIÉS.

ARTICLE PREMIER.

Qu'une porte de la citadelle sera livrée aux troupes des alliés le 11 du présent mois de décembre, à dix heures du matin, en cas qu'entre ci et ce temps-là ladite citadelle ne soit pas secourue; ce sera la porte Royale, qui est celle de l'attaque, à laquelle sera mise une garde des troupes de la garnison séparée de celle des alliés par une batterie posée au milieu de la voûte de ladite porte pour empêcher le mélange des troupes et le désordre qui pourrait arriver entre les unes et les autres, et que qui que ce soit des troupes des alliés ne puisse entrer dans ladite citadelle, pendant lequel temps il ne sera fait aucun acte d'hostilité ni de travaux de part ni d'autre entre les assiégés et les assiégeants.

La porte sera livrée le 9, à deux heures, après la capitulation réciproquement signée, et la barrière de séparation sera mise au bout de la voûte en dedans.

ART. 2.

Que la chapelle de ladite citadelle ne pourra être dégradée et servira seulement pour le culte de la religion catholique, apostolique et romaine.

Accordé.

ART. 3.

Que M. le maréchal de Boufflers, M. le chevalier de Luxembourg, lieutenant général de la province et lieutenant général des armées du roi, M. le marquis de la Frezelière, premier lieutenant général de l'artillerie de France et lieutenant général des armées du roi, MM. de Tournin, Valon, marquis de Rannes, Permangle, Serville et marquis de Couesquen, maréchaux de camp, MM. les brigadiers avec tous les officiers de l'état-major des ville et citadelle, tous les officiers et soldats, dragons et autres de toutes les troupes, tant françaises qu'étrangères, et les compa-

Ils sortiront le 10 de ce mois, pourvus de munitions pour tirer chacun dix coups, et avec six pièces de canon : trois de douze livres de balle, et trois de huit livres. Le reste de l'article est accordé, excepté qu'il sera permis d'arrêter MM. de Tournin, de Maillebois et de Saint-Martin, pour sûreté du payement des dettes contractées pour le service

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 223.

de sa majesté très-chrétienne dans la ville de Lille.

gnies d'invalides, tous les officiers d'artillerie, ingénieurs, tous les employés sur les ouvrages et autres, quels qu'ils puissent être, qui sont dans ladite citadelle pour le service du roi très-chrétien, sans aucune exception de personnes nommées ou non, en sortiront le 13 du présent mois, à neuf heures du matin, par la porte Dauphine, avec armes et bagages et chevaux, tambour battant, balle en bouche, mèche allumée par les deux bouts, et des munitions de guerre pour tirer chacun vingt coups, et les enseignes déployées, douze pièces de canon de gros calibre et quatre mortiers au choix des assiégés, avec leurs affûts et armes, et des munitions pour tirer douze coups de chaque pièce, pour se rendre tous ensemble à Douai par le plus court chemin, et en un ou deux jours aussi, au choix des assiégés, sans que, sous quelque prétexte que ce soit, on puisse leur faire prendre une autre route, et qu'il leur sera donné une escorte suffisante de la part des alliés, tant pour la sûreté de la garnison que pour celle des équipages.

ART. 4.

On fournira les bateaux nécessaires pour le transport de l'artillerie accordée, comme aussi pour les malades, blessés et bagages.

Que pour faire le transport des dernières douze pièces de canon et mortiers, des équipages des troupes et des malades et blessés, comme aussi pour monter les officiers de ladite garnison, il sera fourni par les alliés et à leurs frais cent chevaux de trait avec les harnais, deux cents chevaux de monture avec leurs selles et brides, cent chariots attelés chacun de quatre chevaux, et les bateaux nécessaires avec le nombre de bateliers et chevaux suffisant pour conduire lesdits bateaux à Douai, par le canal, auxquels bateaux il sera pareillement donné une escorte suffisante de la part des alliés pour la sûreté des malades, blessés et équipages ou autres effets dont ils seront chargés, et que le tout sera fourni le 12 du présent mois au matin, afin de pouvoir les faire charger assez tôt pour que le tout parte avec la garnison pour arriver en même temps à Douai; et, au défaut de bateaux ou si la rivière n'était pas navigable, il sera fourni par lesdits alliés un nombre suffisant de chariots pour y suppléer.

ART. 5.

Accordé sur le pied de la capitulation faite avec la ville.

Que tous les malades et blessés qui sont restés dans la ville de Lille, et qui seront en état de partir avec la garnison de la citadelle, le pourront faire en même temps, et qu'il leur sera fourni aussi des bateaux et bateliers ou autres voitures pour les transporter à Douai aux dépens des alliés.

ART. 6.

Accordé aux frais des assiégés, hors le logement, qu'on leur assignera.

Que ceux des malades et blessés, lesquels sont présentement dans ladite citadelle, et qui ne seront pas en état de souffrir le voyage en même temps que la garnison en sortira, seront transportés dans la ville de Lille par des voitures et autres commodités que les assiégeants fourniront avant l'évacuation de la citadelle, et qu'il leur sera donné, dans ladite ville, par les alliés, des logements convenables aux officiers, soldats et dragons, avec des lits, des vivres et des médicaments, aux frais desdits alliés, jusqu'à leur entière guérison, de même qu'ils sont accoutumés à être traités et nourris dans les hôpitaux du roi très-chrétien, aussi bien qu'aux médecins, chirurgiens et autres personnes qui seront employées pour en prendre soin; et à mesure qu'il y aura des malades et blessés en état d'être transportés, il leur sera fourni par lesdits alliés des passe-ports, bateaux et bateliers pour être conduits en sûreté par le canal de Lille à Douai, avec les chirurgiens et autres qui seront proposés pour en prendre soin en chemin.

ART. 7.

Accordé.

Que les lits et fournitures des hôpitaux qui ont servi aux malades et blessés pendant le siége de ladite citadelle seront rendus à MM. du magistrat de la ville de Lille ou aux entrepreneurs à qui ils appartiennent.

ART. 8.

Accordé, à la réserve de MM. de Tournin, de Maillebois et de Saint-Martin, qui resteront en otage pour le payement des dettes contractées pour le service de sa

Que le sieur de Saint-Martin, commissaire ordonnateur, les sieurs Riez et Delalande, commissaires des guerres, le trésorier de l'extraordinaire des guerres, les commissaires des vivres, le chapelain de la citadelle, les aumôniers, le directeur et les chirurgiens

majesté très-chrétienne dans la ville de Lille.

des hôpitaux, et généralement tous les employés et ouvriers avec tous les gens habitués dans ladite citadelle nommés ou non, jouiront de la présente capitulation et sortiront avec ladite garnison pour aller par le même chemin à Douai, sans que, sous quelque prétexte que ce soit, ils puissent être arrêtés ni leurs équipages, papiers et effets, soit qu'ils soient dans cette citadelle ou dans la ville de Lille, attendu que le sieur de Buisseret, commissaire des guerres, qui a été accepté pour otage par la capitulation arrêtée pour la ville, en suffisant pour la sûreté des dettes contractées pour le service du roi avant et pendant le siége desdites ville et citadelle de Lille jusqu'à l'entier payement, pour accélérer lequel ledit sieur de Saint-Martin ira solliciter une prompte remise des fonds nécessaires, donnant sa parole, comme il a fait ci-devant, à MM. les magistrats de ladite ville de Lille, de se représenter toutes les fois et quand il en sera requis par eux pour liquider les dettes qui regardent seulement les siéges desdites ville et citadelle, après en avoir présenté les mémoires à la cour, en lui procurant les passe-ports nécessaires à cet effet.

ART. 9.

Les mêmes otages répondront pour les dettes qui seront justifiées et légitimement dues.

Qu'aucun officier ni autre personne à qui les bourgeois de ladite ville de Lille ont prêté quelque argent ou avancé des marchandises ne pourront aussi être arrêtés.

ART. 10.

Accordé.

Que tous les meubles et effets appartenant à M. le maréchal de Boufflers, qui sont restés dans la ville de Lille, en seront retirés pour être transportés à Douai; et il sera fourni, en payant, les bateaux et autres voitures nécessaires, avec un passe-port et une escorte suffisante pour les y conduire en sûreté, et au cas qu'ils ne puissent être tous voiturés le même jour de la sortie de la garnison, il sera donné une prolongation de temps suffisante pour les transporter, avec les voitures et passe-ports nécessaires.

ART. 11.

Accordé comme ci-dessus.

Que les officiers des états-majors des ville et citadelle,

ceux des troupes de la garnison, de même que les ingénieurs, les employés et tous autres, sans exception, qui se trouvent dans la citadelle, pourront aussi retirer leurs meubles et effets qu'ils peuvent avoir encore laissés dans la ville de Lille. Auquel effet il leur sera permis d'envoyer dans ladite ville de leurs domestiques pour les faire charger et les faire voiturer à Douai par les mêmes chariots ou bateaux qui seront fournis par les alliés pour les équipages de la garnison de la citadelle, et que, faute de voitures suffisantes, ils pourront les laisser dans ladite ville de Lille jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des commodités pour les faire passer à Douai ou à Tournay, à leur choix, avec des passe-ports qui leur seront donnés gratis par les alliés pour les y conduire en sûreté.

ART. 12.

Accordé deux chariots couverts.

Qu'il sera fourni par les alliés aux assiégés dix chariots couverts qui entreront dans la citadelle avant la sortie des troupes et en sortiront en même temps que la garnison pour être conduits avec elle à Douai, sans que les alliés puissent prendre connaissance de ce dont ils seront chargés, ni les visiter, sous quelque prétexte que ce soit.

ART. 13.

Accordé, pour autant que les chevaux ont été pris sur les assiégeants, et qu'il n'y a point d'engagement préalable au payement pour les maisons démolies.

Qu'on ne pourra prétendre aucune indemnité des assiégés, tant pour les chevaux qui ont été pris que pour les maisons qui ont été démolies ou endommagées en dedans ou aux environs de ladite citadelle, non plus que pour les bateaux qui ont été rompus ou brisés pendant le siége.

ART. 14.

Accordé pour ceux qui ont été faits entre les assiégés et les assiégeants.

Que les prisonniers faits pendant le présent siége seront rendus de part et d'autre, et que ceux qui sont dans l'armée des alliés ou dans la ville seront renvoyés dans la citadelle avant que la garnison en sorte, et que les autres, qui sont dans les places plus éloignées, seront renvoyés à Douai dans dix jours, à compter d'aujourd'hui, avec les passe-ports nécessaires pour s'y rendre en sûreté par le plus court chemin.

ART. 15.

Accordé sur le pied des articles 3 et 8.

Que qui que ce soit de tout ce qui compose ladite garnison, sans exception de personne, ne pourra être arrêté ni inquiété sous quelque prétexte que ce soit; et toute la garnison sera conduite de bonne foi et tout entière, avec tous ses chefs, officiers et autres, jusqu'à Douai par le chemin le plus court, conformément aux articles précédents.

ART. 16.

Accordé, moyennant que les déserteurs seront rendus, ou il sera permis de les tirer des rangs, avec promesse cependant de prévenir tous les désordres qui pourraient arriver, et de faire rendre justice sur-le-champ.

Que les alliés ne pourront tirer aucun soldat ni dragon des rangs durant le cours de leur marche, sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 17.

Accordé pour deux jours, en comptant le jour que sortira la garnison.

Qu'il sera permis de tirer de ladite citadelle la quantité de vivres suffisante pour la subsistance des officiers, soldats, dragons et autres de la garnison pour trois jours, à commencer du jour qu'elle sortira de la citadelle.

ART. 18.

Accordé.

Que les otages qui seront donnés de part et d'autre pour la sûreté de la présente capitulation seront rendus réciproquement après l'entière exécution d'icelle et l'arrivée de la garnison à Douai.

SUPPLÉMENT DE LA PART DES ALLIÉS.

ARTICLE PREMIER.

Les assiégeants enverront demain, 9 de ce mois, dans la citadelle, leurs commissaires des vivres et des munitions, auxquels seront remis de bonne foi les magasins, sans qu'il soit permis aux assiégés d'en faire aucune dissipation, à peine d'en répondre en cas qu'on puisse le découvrir.

ART. 2.

Que toutes les dettes qui ont été contractées pour le service de sa majesté très-chrétienne, tant par les ordres du gouverneur, intendant, commissaire des guerres, ceux

des vivres et trésoriers, que par les officiers des troupes de sadite majesté et des autres particuliers, seront payées à Lille, aussi bien que le dommage causé par la démolition des bâtiments de ladite ville pour la défense d'icelle pendant le siége pour lequel ils se sont engagés au payement, comme aussi le prix et valeur de tout ce qui a été conduit et mené à la citadelle appartenant à la ville et aux particuliers, et que, pour sûreté du payement desdites dettes, il sera laissé des otages, au choix des hauts alliés, qui resteront dans ladite ville jusqu'à ce qu'elles soient entièrement acquittées. (MM. de Tournin, de Maillebois et de Saint-Martin resteront pour otages.)

ART. 3.

Par l'article pénultième de la capitulation avec la ville, ayant été stipulé que les sujets pourront réciproquement retirer leurs effets, on accordera de bonne foi, sans retardement, aux habitants de Lille et de la châtellenie, de retirer leurs effets des villes de France, de quelque matière qu'ils puissent être.

Fait double à Lille, le neuvième décembre mil sept cent huit.

Signé Eugène DE SAVOIE, le maréchal DE BOUFFLERS.

Lettre de M. de Mircourt à M. de Chamillart. Paris, 17 déc. 1708 [1]. (Voir page 160.)

Monseigneur, au commencement de l'année 1696, les alliés, craignant pour la ville de Gand, tinrent plusieurs conseils de guerre pour la sûreté de cette place. M. d'Overkerke, qui y commandait pour lors, m'envoya un courrier à Malines, avec ordre de venir promptement lui parler. J'arrivai audit Gand le 4 mars 1696; je visitai ladite place. Il fut reconnu que rien ne pouvait mieux servir à sa défense et conservation que les eaux. Je fis venir l'arpenteur juré du vieux Bourg avec les mémoires qui regardaient la force des anciennes inondations. Je trouvai qu'à l'écluse des Récollets et de la porte de Saint-Levain il n'y avait été mis que douze poutres, et que les eaux de l'Escaut et de la Lys ne s'étaient pas jointes. Je fis ferrer quatre poutres de plus pour chaque écluse; j'en fis bien renforcer les étançons, les piles et les battes. Je fis former l'inondation, et en y ajoutant lesdites quatre poutres, je fis joindre l'Escaut à la Lys par les ponts de Malleplanque et Pont-à-Brouk, et par ce moyen je rendis ladite dernière inondation si grande que les fronts des portes de Saint-Pierre et de Courtray étaient une vraie mer. Les prairies de Dronghem étaient toutes cou-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 261.

vertes; l'Escaut regonflait jusqu'à Oudenarde, et la Lys fournissait sept pieds d'eau sous le pont de Deynse. J'avais, par le même moyen, mouillé le terrain depuis le haut Escaut jusqu'au bas Escaut, au fond de la porte de Saint-Levain et d'Alost; il ne restait qu'un petit fond depuis le marais de Dronghem jusqu'au canal de Bruges à Gand, vis-à-vis de Mariakerke, où l'on fit une ligne de deux cent trente-sept pas communs. Ainsi ledit Gand se trouvait entièrement hors d'attaque.

Que l'on fasse la même chose à présent, et que cette place se conserve au roi jusqu'au mois de mars prochain, et que l'on me fasse la grâce de vouloir bien écouter ce que j'ai à proposer là-dessus: je promets, au prix de ma tête, de remettre Lille, Menin et Courtray pour le 20 dudit mois de mars sous l'obéissance de sa majesté.

Je suis, etc.

Lettre de M. de Silly à M. le maréchal de Boufflers.

Silly, 18 déc. 1708 [1]. (Voir page 160.)

Monseigneur, j'ai ménagé, depuis quelque temps, une intelligence avec un officier de la garnison d'Ath, pour essayer de rendre le roi maître de cette place, et cet officier est convenu avec moi, sous de certaines conditions, d'exécuter ce qu'on lui prescrira.

1° Il vous supplie très-humblement qu'il n'y ait que le roi et vous, monseigneur, qui soient informés de l'entreprise, et surtout il vous demande en grâce que monseigneur l'électeur de Bavière, ses ministres ni ses généraux n'en aient aucune connaissance, précaution qu'il croit fort nécessaire, et sur laquelle il insiste fortement.

2° Il demande mille francs de pension et une compagnie franche.

J'ai l'honneur de vous envoyer un projet pour l'exécution de ladite entreprise. L'officier qui est d'intelligence avec moi n'est instruit que des moyens que l'on se propose d'employer pour se rendre maître de la porte; il ignore tout le reste de la disposition.

J'ai cru, monseigneur, que je ne devais pas négliger une occasion qui peut produire un événement avantageux au service du roi.

J'espère, monseigneur, que vous ne désapprouverez pas ma bonne volonté, et qu'elle me servira d'excuse pour les défauts que vous trou-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 262.

verez dans ce projet, que j'ai formé avec beaucoup moins de capacité que de zèle.

Je suis, etc.

PROJET POUR SURPRENDRE ATH [1].

(Voir page 160.)

On composera la garnison de Condé de quatre bataillons de campagne et d'un régiment de dragons, et celle de Valenciennes, de huit bataillons de campagne et de deux régiments de dragons.

Le jour marqué pour l'exécution, l'officier des ennemis viendra s'embusquer, avec deux cents hommes, dans un endroit des bois de Belœil, dont on est convenu, qui est à deux lieues de Condé.

On passera, la nuit d'auparavant, six cents hommes aux environs de son embuscade; et à un signal dont on sera d'accord, le parti ennemi sera entouré, et l'officier leur fera mettre bas leurs armes.

On donnera leurs habits, leurs chapeaux et leurs armes à deux cents grenadiers choisis, et l'officier enverra un homme dont il est sûr au gouverneur, qui a de la confiance en lui, pour lui dire qu'il a battu un parti de Français, qu'il a fait cinquante prisonniers, et qu'il le prie de lui faire ouvrir la porte, parce qu'il va se retirer en diligence.

Le même jour, on fera partir de Valenciennes, à neuf heures du matin, tous les grenadiers, deux cents hommes par bataillon et trois cents dragons par régiment.

On tiendra prêt un pareil détachement de la garnison de Condé, ce qui composera trois mille hommes de pied, et neuf cents dragons.

On tiendra les portes dudit Condé ouvertes à l'ordinaire; on laissera entrer tout le monde, mais on ne laissera sortir personne.

Lorsque le détachement de Valenciennes sera arrivé, l'on se mettra en marche dans la disposition suivante :

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 263.

On fera trois détachements de six cents hommes chacun, et le reste de l'infanterie en formera un quatrième; les neuf cents dragons suivront l'infanterie.

Lorsqu'on sera arrivé à l'endroit du bois de Belœil où l'officier des ennemis aura été pris, ledit officier se mettra à la tête de tout, avec les deux cents grenadiers choisis, revêtus des habits des ennemis, au milieu desquels il y aura cinquante autres grenadiers ou sergents sans fusil et sans épée, mais qui auront des baïonnettes et des pistolets sous leur justaucorps.

En arrivant à la porte, qui sera celle que l'on nomme de Tournay, l'officier redira la même chose qu'il aura déjà mandé, c'est-à-dire qu'il a battu un parti, qu'il a cinquante prisonniers, et qu'il apporte des nouvelles de conséquence.

Lorsqu'on ouvrira les barrières, il fera filer son monde quatre à quatre pour occuper plus de terrain, et aussitôt qu'il aura passé la porte de la ville, il donnera le signal, et les grenadiers poignarderont les cinquante soldats du corps de garde.

Si l'on fait entrer l'officier et son détachement dans l'avancée, qui est la demi-lune, avant que d'ouvrir la porte de la ville, il attendra toujours à se découvrir qu'il soit sous ladite porte, et l'on donnera des marteaux d'acier à six grenadiers qui iront à la queue du détachement pour casser les verrous du pont-levis de la demi-lune.

Alors on fera entrer avec diligence, mais avec ordre.

Le premier détachement de six cents hommes se rendra maître de la caserne qui est à la droite et tout contre la porte de Tournay, et du château, où loge le gouverneur, qui est joignant;

Le deuxième détachement suivra le rempart à la gauche de ladite porte de Tournay, et marchera à la caserne la plus éloignée, et qui est à la porte de Bruxelles;

Le troisième détachement suivra le rempart à la droite de Tournay, et marchera à la caserne qui est à la porte de Mons;

Le quatrième détachement s'emparera de la place qui est vis-à-vis et fort près de la porte de Tournay.

On enverra le premier régiment de dragons se mettre en bataille sur une espèce d'esplanade qui est auprès de la porte de Bruxelles.

On croit que, suivant cette disposition, il sera difficile aux ennemis de se mettre en défense, la caserne de la porte de Tournay étant d'abord occupée, et ne leur restant pas assez de temps pour sortir de celles de la porte de Bruxelles et de Mons, où les détachements qui marcheront sans embarras par le rempart arriveront promptement.

Il est à remarquer que les troupes du roi ne courent aucun risque considérable dans cette occasion, car, quand il arriverait que le détachement qui sera déguisé fût reconnu dans l'avancée, il serait toujours en état de sortir, étant plus fort que le corps de garde, et, s'il se rend maître de la porte de la ville, il n'est pas vraisemblable que les ennemis y puissent être les plus forts, ni qu'ils aient le temps d'y faire la moindre disposition.

Lettre de M. Buisson à M. de Chamillart. Gand, 31 déc. 1708[1]. (Voir page 166.)

Monseigneur, je me fais un devoir de me donner l'honneur de vous rendre compte en peu de mots de notre siége, et de l'état où nous nous sommes trouvés. Nous avions travaillé pendant l'été et la bonne saison à réparer cette place, extrêmement négligée depuis trente ans. On avait tâché de la mettre hors d'insulte, et en état de pouvoir attendre le secours d'une armée voisine, qui seule pouvait faire sa sûreté. Pour cet effet, nous avions travaillé à des inondations pour séparer les quartiers des assiégeants et les rendre incommunicables, et nous nous étions toujours flattés que notre armée nous couvrirait jusqu'à ce que celle des ennemis fût rentrée dans les quartiers d'hiver; mais au lieu de cela les ennemis, restés maîtres de la campagne, ont moins appréhendé le nombre excessif des troupes qui était dedans, que s'il avait été dehors, et ont enveloppé cette ville au dépourvu sans que nous ayons pu la faire fournir des choses les plus nécessaires pour une bonne défense. Cependant M. le comte de Lamothe, M. le baron de Capres et généralement tout ce qu'il y a ici d'officiers généraux supérieurs et inférieurs, étaient tous dans la ferme résolution

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2084, n° 325.

de faire une longue et vigoureuse défense; on employa nos soldats à perfectionner ce que l'on pouvait encore achever, et on n'a rien oublié de tout ce qui dépendait de nos forces et de notre bonne volonté; mais, après plusieurs jours d'apprêt et de tranchée ouverte, quand nous avons vu l'ennemi près d'attaquer avec supériorité notre chemin couvert, et que nous avons voulu employer nos forces, nous avons mieux reconnu alors le danger auquel nous allions exposer la garnison: tout nous manquait, nos fusils étaient très-crevés, nos plombs et nos pierres à fusil épuisés; il ne nous en restait que pour deux jours, encore tout au plus, et nous nous serions trouvés sans munitions dans l'action la plus vive et la plus importante à soutenir, qui est la défense du chemin couvert. Nous avions quatre pierriers et six mortiers comme inutiles, attendu que, faute de gens pour les servir, nous n'avions pu en employer que deux; nous n'avions ni canonniers, ni bombardiers, ni artificiers, ni mineurs, et c'étaient nos soldats qui servaient le canon, dont nous n'avons pu nous servir que d'une partie; d'ailleurs la place, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander ci-devant, est très-épandue d'une grand'-garde qui divisait nos forces, très-défectueuse dans tous les ouvrages de dehors. L'endroit par où les ennemis nous ont attaqués, le long de l'Escaut, à la gauche de la porte de Saint-Pierre, n'étant qu'une enveloppe de terre mal entendue, sans aucune défense intérieure ni extérieure, très-aisée à être emportée, sa plus grande force ne consistant qu'en palissades redoublées, un chemin couvert mal construit, vu de tous côtés, et entièrement insoutenable, où les ennemis auraient forcé sûrement la garnison, qui y aurait péri par le fer et par le feu, et il n'y aurait eu de sauvé que ce que les ennemis auraient bien voulu épargner; toute ressource d'argent et autres choses que je tais nous étaient refusées, et nous manquions généralement, excepté de poudre, de toutes les choses essentielles. Notre grand feu et notre bonne contenance avaient imposé aux ennemis, et, dans la dure nécessité où nous étions réduits, le conseil général de guerre assemblé fut uniformément d'avis que, n'étant point en état de sauver Gand ni les troupes, dont la perte paraissait aussi

certaine, pour peu que l'on tardât à penser au moyen de les conserver, il valait mieux, avant que les ennemis pussent avoir quelque connaissance de notre disette, faire une bonne capitulation avec eux, et dans une conjoncture aussi délicate que celle-ci, où le bien de l'état demandait que l'on ne fît point perdre au roi mal à propos le fond des trente-quatre bataillons et des vingt escadrons qui faisaient une des meilleures parties de l'armée de Flandre, il ne s'agissait plus d'écouter ce que les premiers mouvements de notre cœur nous inspiraient pour une plus longue défense, mais suivre ce que la prudence voulait que nous fissions en cette occasion pour le roi et la sûreté du royaume, demeurant en nous-mêmes d'être à plaindre de cette triste et malheureuse extrémité à laquelle nous nous trouvions réduits; ainsi l'on proposa aux ennemis des conditions honorables qui nous ont été accordées par la capitulation que M. le comte de Lamothe a eu l'honneur de vous envoyer par un courrier. Nous avons su hier de très-bonne part que les ennemis sont très-fâchés de cette capitulation, et tout le monde convient que, s'ils avaient temporisé seulement encore deux jours, nous ne pouvions pas nous garantir d'être faits prisonniers de guerre. A présent qu'ils sont informés de la disette où nous étions, ils témoignent du déplaisir de ce qu'ils n'ont pas su en profiter, la conservation de cette garnison influant beaucoup sur celle de Bruges. M. le baron de Capres s'est surpassé en cette occasion, et a bien paru tel qu'il est, zélé pour la gloire des deux rois, prévoyant, actif, vigilant et très-attentif à ce que tous les secours qu'il pouvait tirer de la ville ne manquassent point, et qu'ainsi toutes les bonnes intentions de M. le comte de Lamothe fussent bien secondées; il lui remit à son arrivée toutes choses en main, ainsi qu'à messieurs de l'artillerie et autres officiers de France, tous les détails qui les regardaient, et ne se réserva que les soins qu'il s'est donnés avec beaucoup d'application pour le bien de la place et des troupes; il nous a été d'une bonne ressource, aussi s'est-il attiré la considération et l'applaudissement des troupes et de tout ce qu'il y a de personnes de distinction et de discernement. Messieurs les brigadiers me firent l'honneur de me de-

mander pour faire les détails de la place. J'ai tâché de remplir mes devoirs en toutes choses, et de me conserver la confiance dont la garnison m'honorait. Nous sortons après-demain 2 janvier, pour aller à Tournay, d'où j'aurai l'honneur de vous écrire. Nous entrons demain dans la nouvelle année, j'espère que nous la finirons avec plus d'avantage que celle-ci, et je fais pour cet effet bien des vœux au ciel pour la conservation de votre santé et de votre personne, si précieuse au bien de l'état.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ SUR LA FRONTIÈRE DU DAUPHINÉ; 8 OCTOBRE 1707 [1].

(Voir page 169.)

LETTRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT À M. DE CHAMILLART; 11 OCTOBRE 1707 [2].

(Voir page 170.)

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT ET RÉPONSES DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ; 17 ET 19 OCTOBRE 1707 [3].

(Voir page 170.)

J'ai reçu, par M. le marquis d'Herleville, copie d'une lettre de M. le maréchal de Tessé, du 8 octobre, par laquelle j'ai vu que, nonobstant la prise de Suse, il est proposé de garder Perosa et la vallée de Saint-Martin, parce que les ennemis s'en sont éloignés, et qu'il ne paraît plus qu'ils aient dessein d'entreprendre sur lesdits postes.

C'est juger très-sainement du

Sur cette lettre, je juge que les ennemis n'ont au-

[1] Cette pièce se trouve dans le tome VII, page 416.

[2] *Idem*, page 421.

[3] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2040, n° 308.

possible, et les ennemis n'ont ni n'ont eu aucun autre objet, et c'est leur retraite de devant Perosa qui me fait reprendre le projet de conserver ledit Perosa et la vallée de Saint-Martin; bien entendu que, le 1er mai, j'estime qu'il faut faire sauter ledit Perosa et le quitter.

Ils n'ont jamais eu l'objet de s'établir à Chaumont, et deux pièces de canon placées au Ramas les eussent délogés dudit Chaumont.

Aussi les ennemis s'accommodent-ils à Jalas pas de Suse, et point à Jaillon.

La tête de la Maurienne n'est point abondante, mais tout le côté de la Savoie est très-fourni de grains et de fourrages.

cun dessein présent que celui d'accommoder Suse et d'assurer les quartiers qu'ils prendront autour de cette place; j'ai bien cru qu'ils n'entreprendraient pas de se maintenir à Chaumont. Il leur est bien plus facile d'accommoder le poste de Gelasso, qui est à la tête du pas de Suse : Jaillon et Venaus ont besoin de neiges pour être en sûreté pendant l'hiver, sur une fort haute montagne, qui les couvre contre notre côté. Quant à la Savoie, elle n'a présentement à craindre que des partis; si c'était un bon pays et d'abondante subsistance comme le Piémont, l'on pourrait penser autrement.

Cela n'est possible à l'ennemi qu'à la fin de mai.

A l'égard de la marche d'un gros corps qui pourrait, par les derrières, venir tomber du côté de Cesanne ou sur le Mont-Genèvre, cela est très-difficile aux ennemis, et je ne m'imagine pas qu'ils puissent se le proposer. Ce ne pourrait être au plus que quelque parti léger de Barbets, avec, si l'on veut, quelque détachement de troupes réglées pour donner l'alarme et demander des contributions.

Je compte établir aux environs de quarante bataillons depuis Briançon jusqu'à Exilles et Perosa.

Je ne puis prendre de sentiment sur la position des quartiers d'hiver; il n'y a que ceux qui sont sur les lieux qui en puissent décider, parce que cela dépend de la disposition que les ennemis donneront aux leurs. On s'allongera à mesure qu'ils s'étendront, et l'on doit profiter de ses derrières autant que l'on pourra pour la commodité des troupes, afin qu'elles puissent plus aisément se rétablir, à moins que des desseins prématurés n'obligeassent d'en user autrement.

M. le maréchal de Catinat est trop sage pour parler ni penser autrement, et se souviendra bien

Il ne m'est pas possible de faire un mémoire sur les dispositions de la campagne prochaine; ce ne pourrait être qu'un assemblage de paroles sur des

des mémoires longs que le roi recevait et lui envoyait; mais après avoir passé des nuits entières à déchiffrer, nous ne trouvions ni instructions ni, la plupart du temps, autre chose à répondre, sinon : Cela est impossible.

Encore faut-il, outre le bon sens, bien de l'application et une sorte d'esprit de détail dont bien peu d'officiers sont capables.

Quant au nombre des troupes, j'estime que, indépendamment de la Provence, il faut cent bataillons, dont soixante seront destinés pour le haut Dauphiné et quarante pour la Savoie, avec laquelle vous n'avez plus nulle liaison, Suse pris, que par Grenoble.

Celui qui commandera en Savoie doit défendre la tête de la Maurienne, se repliant, s'il était forcé par des forces supérieures, rompant les ponts et se retirant idées, sans connaître précisément les faits, d'où il arrive souvent qu'un homme éloigné, sur un principe qu'il se fait, s'égare en longs raisonnements qui occupent d'écritures ceux qui sont sur les lieux et ne les instruisent point.

Je supplie qu'il me soit permis de dire que c'est à ceux qui sont chargés d'une guerre à dresser de pareils mémoires; quoique la guerre se fasse dans un pays où l'on a été, les faits et les circonstances y deviennent si différents, qu'il ne nous en reste qu'une idée générale, que je sais par expérience être sujette à faire penser à contre-temps, et qu'elle est fort au-dessous des connaissances de celui qui est sur les lieux et chargé des affaires.

Il y a douze ans que j'ai quitté ce pays-là; dans le temps que j'y ai été, nous avons toujours été maîtres de Suse; par conséquent, l'on doit présentement penser autrement sur les affaires de la Savoie, se proposer des postes suivant la manière que vous voudrez la soutenir. C'est une discussion qui ne peut être faite que par ceux qui sont sur les lieux.

A vue de pays, on ne connaît pas les postes; pour les bien connaître, il faut les visiter sur le pied de les vouloir occuper, et il n'y a que cette circonstance qui puisse bien nous en faire connaître le pour et le contre.

Je supplie donc que l'on me permette de dire que c'est à M. le maréchal de Tessé et à M. de Medavi de bien visiter la Savoie, de savoir le nombre de troupes que le roi voudra employer sur les frontières de Piémont, de convenir, suivant le nombre, quel devra être celui qui doit être envoyé en Savoie dans les premières dispositions de la campagne.

Comme la sûreté de Fenestrelle, de Briançon et de la tête du Dauphiné est préférable à celle de la Savoie, les grandes précautions étant pour la première, la seconde sera plus exposée à un effort des ennemis. Si la défensive est telle qu'on ne puisse pas le soutenir à la tête du pays, il est aisé de juger qu'il n'y a que M. le maréchal de Tessé et M. de Medavi qui puissent décider du parti que devront prendre les troupes de Savoie, quel sera le poste jusqu'où

peu à peu jusqu'à l'entrée de la vallée de Grésivaudan; et si l'ennemi attaque par la tête de la Maurienne, soyez certain qu'il fera une autre attaque au même temps par la Tarantaise, de sorte qu'il faudra que celui qui conduira cette barque de Savoie conduise son manége en sorte que ce qu'il aura de troupes en Tarantaise ne puisse pas être séparé de ce qu'il aura en Maurienne; et cela ne sera pas difficile, parce que ce qui vient par la Maurienne et qui vient par la Tarantaise doit se rejoindre vers Montmélian pour couvrir ensemble le Grésivaudan.

Pour connaître ce qu'il faut et ce qu'il manque, il ne faut pas être bien habile; mais quand un général a bien des fois demandé ce qu'il lui faut, et qu'il s'est rendu importun et insupportable par la situation de ses besoins, quand il n'obtient rien et que l'on ne lui fait pas réponse, il doit se tenir pour dit que la cour ne peut pas mieux faire; ainsi, connaissant ses besoins et ce qui lui manque, il n'a qu'à prendre patience, et la connaissance de son mal n'est pas un emplâtre à son ulcère.

Puisque l'on croit que l'on ne peut pas penser autrement, j'espère que l'on n'oubliera rien pour l'exécution dudit mémoire.

elles devront se retirer, si les ennemis pénètrent avec une armée en Savoie, et où M. le maréchal de Tessé pourra les joindre pour s'opposer aux ennemis.

A l'égard de la frontière du Dauphiné, c'est un pays battu et rebattu par M. le maréchal de Tessé et les autres officiers généraux. Il y aurait de l'imprudence et de la témérité à moi de pouvoir m'imaginer leur apprendre quelque chose qui fût meilleur que ce qu'ils pensent depuis le matin jusqu'au soir, eux sur les lieux et moi éloigné; je traite de même la disposition des vivres et des munitions de guerre sur les différents desseins qu'ils pourront avoir.

Je supplie que l'on fasse réflexion sur ce que je me donne la liberté d'écrire ci-dessus; j'espère que l'on connaîtra l'inutilité d'un mémoire de ma part : c'est à M. le maréchal de Tessé que cela convient; il doit connaître ce qu'il lui faut, ce qui lui manque et le nombre de troupes qu'il juge à propos de demander au roi. Si l'on me fait l'honneur de me communiquer son mémoire, si, en le lisant, le long séjour que j'ai fait sur cette frontière me donne quelque vue qui lui soit échappée, je prendrai la liberté de le dire.

Du 19 octobre.

Depuis le premier mémoire ci-dessus, M. d'Herleville m'a remis deux lettres du 13 du courant de M. le maréchal de Tessé, auxquelles il avait joint un mémoire fort étendu qui regarde les vivres. Je l'ai lu deux fois; il est très-exact, et je n'ai pas vu qu'on pût penser autrement.

Dans ce même mémoire qui regarde les vivres, il y a un article par lequel M. le maréchal de Tessé dit qu'il conviendra d'avoir la campagne prochaine cent bataillons et soixante escadrons pour la garde des frontières de Provence, de Dauphiné et de Savoie. Cet article ne peut être contesté dans la supposition que les ennemis ont le pied de cent cinq bataillons et de quinze ou seize mille chevaux. Cette proposition ne peut souffrir de diminution qu'au cas que les ennemis fissent repasser des troupes en Allemagne.

Quand j'ai dit cent bataillons, c'est pour la Savoie et pour le Dauphiné, indépendamment de la Provence.

J'en conviens.

On me demande un projet digéré sur tout ce qui peut avoir rapport à la campagne prochaine, tant en Provence qu'en Dauphiné et Savoie, soit pour l'offensive ou la défensive.

Dans la disposition présente de la frontière, des vivres et autres choses nécessaires, il me paraît que ce n'est pas seulement une chose à imaginer que d'agir offensivement en Piémont la campagne prochaine.

Je tiens à honneur d'être du même sentiment que M. le maréchal de Catinat, et il n'est pas imaginable d'entreprendre en Piémont.

Il n'y a que cela de bon à faire et s'y préparer sourdement et de bonne heure; et tout cet article est sans contredit ce qu'il y a de mieux à penser.

Le plus grand projet d'offensive que l'on puisse se proposer, c'est de reprendre Suse, où il est possible d'être ponctuellement et sûrement servi de vivres et munitions; mais il faut dire en même temps que la possibilité d'exécuter ce projet dépend du plus au moins des précautions que les ennemis auraient prises pour couvrir cette petite place et la garantir d'attaque. Il est cependant bon, ce me semble, de se préparer à pouvoir l'entreprendre; cela n'est pas de grande dépense, puisque cela ne regarde que l'artillerie et les munitions de guerre, dont la consommation ne peut pas être considérable pour un pareil siége.

Cette disposition ne peut être que très-utile et d'une facile exécution. Le général en fera l'usage qu'il jugera à propos, suivant les situations dans lesquelles les ennemis seront au retour du printemps, et aussi selon l'état où seront alors les troupes qui seront à ses ordres.

A l'égard d'un projet digéré, je prends la liberté de renvoyer au mémoire ci-dessus, du 17, où je m'explique sur les difficultés d'un pareil projet, dont l'exactitude ne peut être établie que sur une connaissance certaine des forces des ennemis et de celles du

roi sur ces frontières; je ne puis avoir qu'une idée très-générale sur cette défensive et peu instructive, ne sachant ni l'un ni l'autre.

Ce qui est arrivé la campagne passée aux ennemis en Provence me fait juger que, dans les premières dispositions des troupes au commencement de la campagne, cette province n'aura pas besoin de grande précaution; cependant il y faut des troupes, outre les garnisons réglées. M. le maréchal de Tessé en réglera le nombre suivant les avis qu'il aura des ennemis et du besoin qu'il en aura ailleurs.

Je me ferais hacher pour soutenir qu'il faut tout hasarder pour ne rien perdre des côtés de Fenestrelle et d'Exilles; quant à Perosa et à la vallée de Saint-Martin, il ne faut pas y songer un moment dès que les armées se pourront mettre en campagne.

Selon mon avis, le capital de cette frontière, auparavant, était Fenestrelle et Suse; présentement c'est Exilles et Fenestrelle; c'est où l'on ne doit pas hasarder de perdre un pouce de terrain. Je ne dirai rien de Perosa et de la vallée de Saint-Martin, me remettant là-dessus au jugement de ceux qui sont sur les lieux, de l'utilité d'occuper cette tête, qui allonge la défensive et diminue la réunion de vos forces. Cela est si discuté sur les lieux, que je dois croire que cela est bon, au moins présentement, qu'il est sans apparence que ces postes soient attaqués.

On doit continuer à garder la vallée de Barcelonnette, la vallée de Queiras et le côté de Cervières. Les précautions que l'on prendra pour leur sûreté dépendront du nombre de troupes que le roi enverra sur les frontières.

La Savoie ne peut pas avoir des forces qui l'assurent avec certitude contre une entrée des ennemis; il faudrait un nombre infini de troupes, vu la préférence que doit avoir la frontière du Dauphiné.

Tout ce que l'on peut penser de mieux pour la Savoie, c'est qu'il y ait assez de troupes pour que ce soit une affaire sérieuse aux ennemis de se proposer d'y entrer, auquel cas, si le corps de troupes qui sera dans cette province n'est pas en état de s'y opposer, il faut qu'il se retire dans un poste bien reconnu dans la basse Savoie ou auprès de Barraux, où les troupes du Dauphiné pourront joindre, les allongeant par petits camps jusqu'à Bourg-d'Oysans, si les ennemis entrent en Savoie.

Le canon est une difficulté,

Je trouve tant de difficultés aux ennemis d'agir

mais les vivres n'en sont pas une : M. de Savoie en aura abondamment dans le Faussigny, le Chablais, la province de Savoie et même la Tarantaise; joignez-y que les pays de Vaud et de Berne ne le laisseraient manquer de rien, et le passage du petit Saint-Bernard n'est pas si difficile que l'on pense. L'ennemi peut magasiner avec cinquante mulets par jour au val d'Aost et du val d'Aost à la Thuile, sans que vous en soyez informés, et sans qu'il vous paraisse seulement qu'il magasine. Pour moi, je craindrais plus l'ennemi par là que par aucun autre endroit, parce que tout d'un coup il vous porte la guerre aux portes de Grenoble, et que plus il a de cavalerie, plus il s'en sert pour faire des courses jusque sur le Rhône et aux portes de Lyon. Après cela, j'entends bien que ce n'est pas prendre un établissement solide; mais ces courses-là n'accommodent ni vos peuples ni votre crédit.

solidement en Savoie, tant pour leurs vivres que pour du canon, que je crois que ce côté ne doit pas donner de grandes alarmes; cela, néanmoins, ne doit pas faire tomber dans la négligence d'y être faible.

Voilà, quant à présent, ce que je puis penser, et que je crois peu instructif pour les gens qui sont sur les lieux.

Je n'ai rien dit de la principale disposition de la cavalerie au commencement de la campagne, parce qu'elle dépend des mesures que l'on aura pu prendre pour ses subsistances. La Savoie est la partie qui en aura le plus de besoin; je crois qu'il faut quelques escadrons en Provence, parce qu'on pourrait y être tracassé par des partis.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY ET RÉPONSES DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ; 22 OCTOBRE 1707 [1].

(Voir page 171.)

La perte de Suse est une chose très-fâcheuse; cette place donne moyen aux ennemis de pénétrer par le Mont-Cenis en Savoie, dans les vallées d'Exilles et d'Oulx, en Dauphiné, et dans la vallée de Pragelas, aussi en Dauphiné par le col Collet ou par celui de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 209.

la Fenestre sans qu'on puisse que très-difficilement l'empêcher.

Il n'y a que cela de bon à faire et s'y préparer sourdement, mais efficacement, afin de profiter de cette préparation si l'on en trouve l'occasion, qui ne peut être qu'au printemps; un peu plus ou un peu moins de neiges fondues plus tôt ou plus tard peut mettre dans cet objet des difficultés ou des possibilités.

Si l'on pourvait reprendre Suse au printemps, avant que les forces des ennemis fussent assemblées, ce serait une chose fort avantageuse; mais si les ennemis, qui ont un intérêt principal à la conservation de cette place, ont la précaution de fortifier pendant l'hiver, par des retranchements, les hauteurs de Jaillon, des pas de Suse et de l'Asne, et de tenir des troupes à portée d'y entrer promptement, il sera bien malaisé, pour ne pas dire davantage, de parvenir à attaquer cette place. On jugera de la facilité ou de la difficulté d'exécuter cette entreprise par la disposition des quartiers d'hiver des ennemis et par les travaux qu'ils feront aux environs de ladite place pour les protéger.

Il n'y a encore rien de fait à Jaillon.

Il paraît que les ennemis vont en Milanais et en Lombardie passer l'hiver. Le bruit court que quelques troupes palatines passeront en Espagne; mais ce ne sont encore que des bruits d'armée.

Ce n'est pas un objet imaginable; ainsi, il n'y a qu'à n'y pas penser et ne pas répondre à tout cet article, qui est vrai, et qui ne peut ni ne doit être contrarié.

Si l'armée du roi qui agira en Dauphiné pouvait être assez nombreuse pour entrer dans la plaine du Piémont et pour obliger les ennemis à y réunir toutes leurs forces, cela ôterait bien des inquiétudes, et aplanirait bien des difficultés qu'accompagne la guerre défensive dans les montagnes, surtout quand on s'attache religieusement à garder les vallées de Perosa, de Pragelas, d'Exilles et d'Oulx; mais quand même le roi serait en état de fournir à la dépense des magasins de vivres et de fourrages à faire indispensablement dans les vallées pour la subsistance de ses troupes dans la traversée des Alpes, ce qui encore est très-difficile à exécuter, dans un temps même d'abondance, je ne vois pas, vu le grand nombre de troupes que les ennemis ont en Italie, que sa majesté puisse en assembler un assez grand nombre en Dauphiné pour former dans la plaine du Piémont une armée capable de tenir tête à celle des ennemis et de garder en même temps les vallées, du moins, de Perosa

et de Pragelas, pour assurer la communication de Pignerol ou de la plaine du Piémont avec Briançon, ce qu'on ne peut se dispenser de faire pour avoir des vivres, dont Briançon seul peut être le dépôt depuis la démolition de Pignerol; d'ailleurs, quand même on pourrait s'arranger sur tout ce dont on vient de parler, je ne sais s'il conviendrait au roi de faire, dans le temps présent, passer son armée dans la plaine du Piémont, tant à cause des événements malheureux de la guerre, qui, s'ils arrivaient, ruineraient entièrement les affaires de sa majesté de ce côté-là, que du peu de fruit que l'entrée de ses armées dans la plaine du Piémont, même avec supériorité, a produit pendant la guerre passée, lorsqu'on était maître de Pignerol, ce qui était cependant un grand avantage, à cause de la situation de cette place sur le bord de la plaine, et des grands magasins de toutes choses pour la guerre et pour la vie qui étaient dedans.

La partie de la plaine du Piémont qui est entre les Alpes et le Pô est fort étroite et fort serrée; étant même bien cultivée, ce qu'elle n'est pas présentement, elle ne saurait fournir pendant le cours d'une campagne la subsistance de deux armées considérables. De sorte que l'armée du roi n'ayant et ne pouvant avoir aucun établissement en Piémont, elle n'oserait passer le Pô, de peur que les ennemis ne coupassent ses vivres, et se trouverait à mi-campagne obligée de rentrer dans les Alpes, mouvement devant un ennemi, non à la vérité si dangereux qu'après avoir perdu un combat, mais qui ne laisse pas de l'être beaucoup à cause des longs et grands défilés que l'on a à traverser. Il paraît donc qu'il n'est ni convenable ni praticable même de faire entrer l'armée du roi dans la plaine du Piémont; cela étant, il faut se renfermer dans la guerre défensive dans les Alpes : cette guerre se peut conduire et exploiter de deux façons.

Ou en suivant la pratique ordinaire, c'est-à-dire en mettant le gros de son infanterie dans les vallées de Perosa, de Pragelas, d'Oulx et d'Exilles pour la manutention de ces vallées et pour la protection de Fenestrelle, de Perosa et d'Exilles;

Ou en changeant cette ancienne pratique et en lui

en substituant une plus aisée et plus capable de remédier aux entreprises que les ennemis pourraient faire de tous côtés sur cette frontière.

L'obligation de garder religieusement les vallées de Perosa, de Pragelas, d'Oulx et d'Exilles, est sujette à de grands inconvénients :

Il n'y a pas grand'chose à craindre de ces côtés-là.

1° Elle éloigne beaucoup les troupes de la vallée de Barcelonnette, de la Provence et de la Savoie, et empêche par conséquent de donner à propos et à temps la main à ces provinces ;

Il est de la connaissance du pays et de la diligence du général d'empêcher d'être coupé, et de tenir différents camps à portée de se joindre, et il n'y a pas d'autre moyen de faire cette guerre-ci.

2° Le gros des troupes enfoncé dans les vallées susdites ne tient point Cesanne ni le Mont-Genèvre, et les ennemis, prenant la route de leurs vallées, peuvent le couper par le col de Saus et par d'autres cols, près de Cesanne et du Mont-Genèvre;

3° Les ennemis mettant dans la plaine du Piémont leurs troupes dans la disposition où ils les ont mises l'année passée avant d'aller en Provence, c'est-à-dire donnant de tous côtés de la jalousie, on n'oserait quitter les vallées susdites de peur de les perdre, et l'on manque par là à faire les mouvements qui sont nécessaires pour s'opposer aux entreprises des ennemis.

Les ennemis ne sauraient avoir la campagne prochaine que trois objets :

Parti que je suis persuadé qu'ils prendront.

Ou celui de passer le Mont-Cenis à la faveur de Suse et d'entrer en Savoie, parti que vraisemblablement ils ne prendront pas, ne pouvant faire aucun établissement solide dans ce pays;

Ils y trouveront de plus grandes difficultés que par la Savoie, qui prendra les armes, et qui est très-abondante en voitures, foins, grains et fournitures.

Ou celui d'entrer en Dauphiné, soit par les vallées d'Exilles et d'Oulx, soit par les vallées de Perosa et de Pragelas, soit par le côté de Guillestre;

Il n'y a pas grand'chose à craindre du côté de Barcelonnette : ce sera la flotte ennemie qui servira d'indication, si les ennemis veulent, contre toute apparence, donner jalousie du côté de la Provence.

Ou celui d'entrer en Provence par le comté de Nice ou par la vallée de Barcelonnette.

J'estime que c'est cela dont il faut parler, et c'était l'objet de M. le prince Eugène. Il est très-aisé à l'ennemi de magasiner tout l'hiver au val d'Aost, et M. de Savoie fera dans le pays de Vaud et de Berne tous les magasins qu'il voudra.

Je ne parle point de l'objet de passer par le val d'Aost et par le petit Saint-Bernard pour entrer en Savoie ou pour se porter sur le haut Rhône, du côté de Seyssel ou du pont de Bellegarde, près de l'Écluse, parce que ces entreprises sont trop éloignées, trop difficiles et de trop peu de produit pour les ennemis, et qu'il faudrait qu'ils tirassent leurs vivres d'Ivrée et qu'ils les fissent porter à des mulets, chose presque impraticable à cause du grand éloignement d'Ivrée ou du Canavese au haut Rhône et à l'Isère, du côté de Montmélian, et étant bien plus court et plus aisé de toutes façons d'entrer en Savoie par le Mont-Cenis et par la Maurienne.

Pour revenir aux trois premiers objets, il faut chercher quelque situation à couper, de laquelle on puisse protéger toutes les frontières du roi de ce côté-là et se porter partout où les ennemis voudront entreprendre.

Le Mont-Genèvre doit être regardé comme l'ultimatum de la retraite; mais il faut qu'il y ait bien des têtes cassées à Fenestrelle et à Exilles avant que de se rendre audit Mont-Genèvre.

Le Mont-Genèvre est la clef principale des avenues du Dauphiné du côté du Piémont. Du Mont-Genèvre on va en Pragelas, à Perosa et dans les vallées d'Oulx et d'Exilles; on va à Briançon, de là à Grenoble par le Monestier de Briançon, par le Lautaret, par Mondelant, par Bourg-d'Oysans et par Vizille; de là à Saint-Clément, près de Guillestre, et à Embrun, de là par Guillestre et par le col de Vars, dans la vallée de Barcelonnette et en haute Provence.

Tout projet de redoutes et de fortifications est inutile quand il n'y a jamais de quoi faire le prêt simple du soldat.

Supposé l'approbation de la proposition susdite, il faut établir dans le temps un grand corps d'infanterie au Mont-Genèvre et l'y bien retrancher, comme aussi faire des redoutes sur des pointes, le long du chemin du Mont-Genèvre à Cesanne. Du poste du Mont-Genèvre, on pourra porter commodément de tous côtés, ou totalement ou en partie, les troupes qui y seront.

Il est vrai qu'en cessant d'avoir le gros de ses troupes en Pragelas et dans la vallée d'Oulx, on commet Fenestrelle et Exilles.

Idem d'Exilles, où il faudrait beaucoup de petites choses dont aucune ne se fait, faute de fonds.

Quant à Exilles, en faisant deux redoutes supérieures à cette place avec des escarpements de rochers aux deux côtés qui la commandent, il sera bien difficile

aux ennemis de l'attaquer, et après tout, quand ils parviendraient à la prendre, ce ne serait pas une grande perte; cette place étant très-petite et le Mont-Genèvre étant bien occupé, les ennemis n'en seraient guère plus avancés pour entrer en Dauphiné.

Il n'y a rien de bon à faire que d'achever cette place à quelque prix que ce soit; et toute mauvaise qu'elle soit, comme il y a des difficultés à l'ennemi pour y établir des batteries, il faut la soutenir tant que l'on pourra. Si les ennemis vous avaient réduits au Mont-Genèvre, vous perdez six lieues de pays bien utile au roi, et bien loin de faire raser cette place, il faut la faire achever, et faire un fort considérable et bon au plateau de l'Aiguille.

A l'égard de Fenestrelle, la place ne vaut absolument rien du tout, étant située comme dans un puits et accablée de tous côtés de montagnes supérieures; elle serait un peu meilleure si les hauteurs de Balbotet, des Chambons et du Lot étaient occupées par des forts; mais il n'y en a aucun aux deux premières, et il y a seulement au Lot une redoute d'une faible défense.

Cette place, quant à présent, n'est pas d'une grande importance au roi; mais, comme elle est facile à prendre, et qu'étant prise elle ne laisserait pas d'être utile aux ennemis en leur fournissant un lieu de sûreté pour des magasins, et en leur donnant par là moyen de s'avancer près du Mont-Genèvre, il faudrait la faire miner pendant l'hiver, et on la ferait sauter au printemps.

Outre le corps principal qu'on établirait dans un camp bien retranché au Mont-Genèvre, et qui serait comme la place d'armes d'où, suivant le besoin, l'on tirerait des troupes pour envoyer en Savoie, sur la Durance, à Saint-Clément, près de Guillestre, dans la vallée de Barcelonnette et en Provence, il faudrait quatre corps de troupes.

Il faut quarante bataillons en Savoie et un corps de cavalerie. La proposition de rompre les ponts et d'en avoir un sous Barraux bien établi est très à propos.

L'un, en Savoie, dans la Maurienne, qui, après la fonte des neiges, consommerait alors ce qu'il y aurait de fourrages, quoique en petite quantité, et, dès qu'il s'apercevrait que les ennemis se disposent à passer le Mont-Cenis et à entrer dans cette vallée, romprait, en se retirant, le plus de ponts qu'il pourrait sur l'Arche, ce qui causerait de grands embarras aux ennemis s'ils voulaient marcher en avant, et se retirerait derrière l'Isère, auprès de Montmélian, ayant à sa disposition des bateaux avec les équipages nécessaires pour faire, au besoin, un pont sur cette rivière, et pour rentrer, quand on le jugerait à propos, dans la Maurienne.

Le corps retranché sous Con-

Ce corps tiendrait un détachement bien retranché

flans est inutile, car il peut être tourné par sa droite et par sa gauche, et déposté sans un coup de fusil; et le poste de la Rochesevin est tout de même.

à Conflans, sur le haut Isère, et à la Rochesevin, pour s'opposer aux troupes qui pourraient se glisser par le val d'Aost et par le petit Saint-Bernard pour entrer en Savoie; mais, encore une fois, il n'y a aucune apparence que les ennemis prennent le parti d'entrer en Savoie, faute de pouvoir y faire aucun établissement considérable; et après tout, s'ils prenaient ce parti, les troupes qu'on enverrait, suivant le besoin, du Mont-Genèvre à Grenoble, seraient plus tôt sur l'Isère que les ennemis, y ayant moins loin du Mont-Genèvre que du Mont-Cenis.

Il y a près de trois marches plus loin du Mont-Genèvre, à la tête de l'Isère, que du Mont-Cenis.

Inutile à Saint-Clément, dont le pis-aller serait de faire sauter le pont.

Le second, qui doit être fort petit, à Saint-Clément, pour la garde du passage de la Durance.

Il n'y a pas grand'chose à craindre de ces côtés-là; les voitures pour l'ennemi et le pays y sont très-difficiles.

Le troisième, qui doit être assez considérable, à Seyne ou entre Seyne et Colmars, d'où, suivant les besoins, il sera aisé de le faire passer promptement sur le bas Var ou dans Barcelonnette, ou de le faire retourner au Mont-Genèvre en passant par ladite vallée de Barcelonnette, par le col de Vars et par Guillestre.

Outre le corps susdit à Seyne, il faut des troupes fixes dans la vallée de Barcelonnette pour la garde des postes et des retranchements qu'on y occupe.

Depuis le Broc jusqu'à la mer il y a près de quatre lieues; jugez de l'utilité des prétendus retranchements; et, s'ils étaient faits, il faudrait vingt-cinq bataillons pour les soutenir, et vingt coups de canon à l'entrée du Var vous dégringoleraient vos troupes et vos retranchements.

Si vous perdez Exilles et Fenestrelle, vous perdrez bientôt Briançon, qui ne vaut rien du tout.

Le quatrième, sur le bas Var, pour la garde des retranchements qu'on fera le long et en deçà de cette rivière, depuis le Broc jusqu'auprès de la mer.

Par la disposition susdite, que je soumets avec respect aux sentiments du roi et de ceux qui sont plus éclairés que moi, les troupes, pouvant se porter aisément et commodément partout où il sera besoin, et se communiquer facilement les unes avec les autres, ne peuvent être coupées.

Il paraît qu'il serait difficile aux ennemis de faire de grands progrès sur les pays du roi, du côté du Piémont, si l'on excepte Exilles et Fenestrelle; encore cette entreprise ne se ferait pas sans difficulté.

Il s'agit, après cela, de lever la délicatesse, de raser Fenestrelle et de perdre peut-être Exilles, et sans

difficulté les vallées de Pragelas, d'Oulx et d'Exilles. Si l'on prend le parti de faire sauter Fenestrelle, il faudra abandonner Perosa et la vallée de Saint-Martin.

Les ennemis ont beaucoup travaillé à Saorgio, qu'ils ont escarpé; ce n'est pas un objet bien aisé, et s'il se peut imaginer quelque chose sur ce poste-là, c'est pendant l'hiver.

Les neiges fondant de fort bonne heure aux Alpes qui regardent le comté de Nice, il faudrait s'emparer de Saorgio, et, après l'avoir pris, faire rompre sur la route de Tende les chemins en quelques endroits les plus escarpés; cela se peut faire aisément avec de la poudre; et si cela était fait, les ennemis auraient bien de la peine à le rétablir.

Il n'y a que le roi qui en puisse décider.

Villefranche et Nice ne servent à rien au roi; il faudra les faire bien raser et combler l'entrée du port de Villefranche avec des bâtiments maçonnés en dedans de pierres.

J'approuve fort ce retranchement pour appuyer la tête du pont sous Barraux; mais il faut des fonds pour la construction du pont, pour son entretien et pour cette redoute proposée.

Choses qui paraissent nécessaires à faire : retrancher la rive droite de l'Isère, auprès de Montmélian, et faire un petit fort vis-à-vis, de l'autre côté de l'Isère, pour appuyer un pont de bateaux quand on jugera à propos de le faire.

Inutiles, parce que ce poste et celui de la Rochesevin se tournent comme un lièvre dans une plaine.

Faire quelques retranchements à Conflans, sur le haut Isère, et à la Rochesevin.

Cela est nécessaire et aisé.

Rompre plusieurs ponts sur l'Arche, en cas que les ennemis passent le Mont-Cenis et entrent en Maurienne.

Très-nécessaire, mais il faut des fonds.

Faire deux redoutes avec des escarpements de rochers aux deux côtés, vis-à-vis d'Exilles, et munir bien cette place de toutes choses; miner Fenestrelle et le faire sauter au printemps. Si le roi veut garder cette place, faire des redoutes ou petits forts au Lot, aux Chambons et à Balbotet.

Je ne serai jamais d'avis d'abandonner Fenestrelle qu'à la dernière extrémité, et suis toujours d'avis de l'achever tel qu'il est.

Faire un camp bien retranché au Mont-Genèvre, retrancher au plus tôt le village de Genèvre, et faire quelques redoutes sur des pointes le long de la descente du Mont-Genèvre à Cesanne.

On ne peut pas trouver une plus mauvaise place ni moins achevée.

La ville de Briançon est assez bien fortifiée, mais le château ne l'est pas de même; il faudrait l'accommoder et le mettre en meilleur état, comme aussi bien munir de toutes choses Briançon, qui est la vraie

place d'armes de France du côté du Piémont, et qui est très-importante.

Il ne faut pour tout cela que des fonds.

Faire quelque chose au château de Queiras.

Faire une redoute à Saint-Clément, sur la Durance; entretenir les retranchements de la vallée de Barcelonnette.

Faire un bon retranchement le long et en deçà du Var, depuis le Bro. jusqu'à la mer, et escarper les bords de cette rivière, hors aux chemins qu'il faut pour la communication avec le comté de Nice; raser la ville de Nice et Villefranche, et combler l'entrée du port dudit Villefranche.

Prendre, s'il est possible, de bonne heure Saorgio, et rompre, en plusieurs endroits les plus escarpés, les chemins entre Saorgio et Tende.

Rien n'est plus capital, mais il faut des fonds, et des fonds considérables.

Bien accommoder Toulon et les hauteurs qui le commandent, comme aussi les forts de la Marine, car cela est capital.

DÉPÔTS PRINCIPAUX DE VIVRES.

A Briançon.
A Grenoble.
A Embrun.
A Seyne.
A Antibes.

POSITION DES CORPS DE TROUPES.

Le corps principal au Mont-Genèvre, qui approche le plus du centre de la frontière.

Corps raisonnable en Savoie, où il y aura aussi de la cavalerie et des dragons. Ce corps demeurera en Maurienne jusqu'à ce qu'il voie qu'une partie considérable de l'armée ennemie ait passé le Mont-Cenis et soit arrivé à Lans-le-Bourg, et se retirera alors du côté de l'Isère.

Un détachement d'infanterie à Saint-Clément sur la Durance.

Corps raisonnable dans la vallée de Barcelonnette.

Corps plus fort que le corps ci-dessus, à Seyne, ou entre Seyne et Colmars.

Il est inutile de répondre à toutes ces dispositions, qui changent et varient suivant le mouvement des ennemis; mais, ce qu'il y a d'effectif, c'est l'arrangement des vivres dans les emplacements et la quantité portée dans le grand état qui a été envoyé, et pour l'exécution duquel il n'y a pas un moment de temps à perdre.

Corps raisonnable dans les retranchements du bas Var.

Si les ennemis n'ont point de flotte dans la Méditerranée, ils n'entreprendront pas sur la Provence; ainsi le corps qui sera à Seyne, si l'on juge qu'il n'y ait rien à craindre pour la vallée de Barcelonnette, pourra s'approcher de Guillestre ou Briançon, sinon il restera à Seyne.

Si les ennemis se partagent et forment deux armées, dont l'une aille en Pragelas ou dans les vallées d'Oulx et d'Exilles, et l'autre en Savoie, ou l'une dans les vallées susdites, et l'autre en Provence, ou, s'ils se partagent en trois corps, on se partagera et on se tournera de même qu'eux.

Les ennemis ont moins de chemin à faire pour s'approcher du Mont-Genèvre que pour aller en Provence et en Savoie, où on les verra venir de fort loin, et on aura le loisir de s'arranger. Ainsi, pour n'être pas surpris du côté du Mont-Genèvre, il faut s'y mettre de bonne heure en bon état.

Le gros de la cavalerie au camp de Sablons, sur le Rhône.

Un petit corps en Savoie.

Un en Provence, sur le bas Var.

Quelques régiments de dragons auprès de Briançon.

Quelques avoines et quelques fourrages en Provence pour la subsistance, tant du petit corps de cavalerie qui sera sur le Var que de la cavalerie qu'on serait peut-être obligé de faire passer dans cette province, si les ennemis tournaient une grande partie de leurs forces de ce côté-là.

Des fourrages, des avoines et des vivres sur la route de Briançon à Grenoble, sur la route de Briançon à Seyne, et sur la route de Seyne au bas Var, afin que, de quelque côté que les mouvements des ennemis appelleront les troupes, rien ne puisse retarder leur marche. Comme il ne passera par ces routes que peu de cavalerie, il ne faut pas tant de fourrages et d'avoines que de vivres.

OBSERVATIONS.

Jusqu'à ce qu'on sache que les ennemis aient une flotte dans la Méditerranée, on peut se dispenser d'envoyer à Seyne le corps de troupes dont on a parlé ci-devant, et on peut le mettre auprès d'Embrun ou à portée de Guillestre, d'où il sera en état de se porter diligemment à Briançon, pour s'opposer aux ennemis au cas que, pendant qu'ils se présenteraient au front du Mont-Genèvre, ils voulussent passer par les flancs de cette montagne pour entrer dans le Briançonnais; mais, pourvu qu'on ait, de ce côté-là, des troupes, il sera bien difficile aux ennemis d'exécuter cette entreprise, parce que, outre les cols et les chemins étroits qu'il leur faudrait doubler, il faudrait encore qu'ils passassent la Durance; sur quoi, il serait à propos de rompre la plupart des chemins de ces flancs et de faire quelques redoutes aux passages les plus praticables de la Durance aux environs de Briançon.

Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart. Briançon, 28 oct. 1707 [1]. (Voir page 171.)

J'ai reçu, monsieur, par le retour du courrier la Fortune, la lettre du 22 que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à laquelle étaient joints les mémoires de M. le duc de la Feuillade, de M. le maréchal de Catinat et de M. de Chamlay : vous les trouverez ci-joints, apostillés de moi. Si j'ai le loisir d'achever ce qui regarde celui de M. de Chamlay, qui bat du pays et traite des matières sur lesquelles il n'y a que le roi qui puisse ordonner, je ne laisserai donc pas d'y mettre laconiquement quelques apostilles.

Après cela, tout de suite vous m'ordonnez de faire un projet digéré qui servira de règle pour le présent et l'avenir.

Quant au projet digéré, il sera contenu, s'il vous plaît, dans cette lettre relative aux apostilles que j'ai déjà mises aux mémoires de ces messieurs, et ne contiendra que peu d'articles :

1° L'absolue nécessité d'arranger incessamment les vivres et les voitures suivant le mémoire que j'avais pris la liberté de vous adresser du camp de Balbotet; M. le maréchal de Catinat témoigne même qu'il n'y trouve rien à retrancher. J'estime donc, monsieur, que vous donnerez vos ordres pour l'exécution dudit mémoire.

2° Le nombre de troupes que je place sur cette frontière. Je n'aurai l'honneur de vous l'envoyer que par le premier ordinaire, d'autant

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 307.

que j'ai donné ici rendez-vous à MM. Dillon et de Goesbriant; mais estimativement je donnerai le couvert à trente-cinq ou quarante bataillons depuis Briançon jusqu'à Perosa et Exilles; le reste des bataillons, je le renvoie en Provence, en Dauphiné et en Savoie : vous recevrez par le premier ordinaire un état général du tout.

3° J'estime que rien n'est plus pressé que de songer aux recrues; nul officier n'est parti, et l'argent ordonné pour lesdites recrues, non-seulement n'a pas été donné, mais, depuis le 15, le prêt ne se serait fait nulle part et aurait occasionné ou désertion, ou sédition, ou pis encore, si M. de Trudaine ne m'avait envoyé cinquante mille francs, et que l'on n'eût trouvé quelques secours dans les recettes de Savoie et de Briançon; il est aujourd'hui le 28, et j'ignore totalement de quoi se fera le prêt le 1er novembre.

4° Le projet le plus raisonnable pour la campagne prochaine, c'est cent bataillons, indépendamment de ce que le roi en tiendra en Provence, dont, au printemps, celui qui commandera l'armée en rassemblera soixante dans les vallées, c'est-à-dire entre le Mont-Genèvre, Fenestrelle et Exilles, et se manégera suivant les conjectures, supposant toujours que l'on se défera de Perosa dès le commencement de la campagne, et que les quarante autres bataillons resteront en Savoie, dont celui qui y commandera s'aidera comme il pourra avec de la cavalerie, dont les soixante escadrons, que l'on suppose destinés pour cette armée, seront partie en Savoie, partie en Provence, et le reste en dépôt au camp des Sablons.

Voilà, monsieur, tout le projet digéré que je puis faire, y ajoutant, comme le pense M. le maréchal de Catinat, qu'il ne faut pas perdre l'objet de reprendre Suse au printemps; qu'il s'y faut sourdement, mais véritablement préparer; après cela si l'artillerie demeure dans l'abandon total où les entrepreneurs tant de voitures de subsistances que de radoubs ont été laissés, il est inutile de faire sur cela aucun projet : bref, j'estime qu'il faut faire les derniers efforts pour se préparer à reprendre Suse si les conjonctures le permettent, et à ne pas perdre un pouce de terre du côté d'Exilles et de Fenestrelle; mais,

dès qu'il n'y a aucuns fonds pour travailler à ces deux places et que Briançon est dans l'état auquel il est, le roi ne doit pas compter qu'il ait d'autre frontière du côté du Piémont que celle que lui fera un grand nombre de bataillons.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT; 6 NOVEMBRE 1707 [1].

(Voir page 172.)

J'ai lu jusqu'à trois fois les différents mémoires que m'a envoyés M. le marquis d'Herbeville; il m'a semblé que les deux mémoires que j'ai faits, des 17 et 19 octobre, ne me laissaient presque rien de nouveau à dire, et qu'il faut que je retombe dans des répétitions.

Sur ce qui regarde Suse, dans l'un des derniers mémoires, je ne puis que répéter encore qu'il convient de se préparer à le pouvoir reprendre en disposant de l'artillerie et des munitions de guerre convenables à cette entreprise, afin que si l'occasion se présente de la pouvoir faire, rien ne la puisse retarder. Après cela, ce sera à M. le maréchal de Tessé de juger quand et comment il la devra entreprendre, parce que l'état de vos forces et celui de celles des ennemis pourraient être tels que l'on ne devrait pas espérer de réussir à les déposter d'auprès dudit Suse.

Je n'ai rien à dire sur l'entrée de notre armée en Piémont: le mémoire qui en parle dit lui-même les raisons qui doivent empêcher que l'on s'occupe de cette pensée.

A l'égard de la proposition, qui est dans ce mémoire, de prendre le parti de se porter sur le Mont-Genèvre, de raser Fenestrelle et d'abandonner tout le pays que nous avons au delà du Mont-Genèvre, l'on a pu connaître par mes mémoires précédents combien je suis éloigné de cette entreprise. Le poste du Mont-Genèvre n'a pas toutes les propriétés que l'on lui donne, et j'aimerais mieux soutenir le Dauphiné comme moyen plus facile, en tenant Fenestrelle et Exilles, que

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 331.

d'être posté sur le Mont-Genèvre. C'est un poste plein de défauts et auxquels il est très-difficile de remédier. On peut voir aussi avec quelle décision parle M. le maréchal de Tessé contre le parti de se retirer sur le Mont-Genèvre.

Quelque résolution que l'on prenne de garder Fenestrelle et Exilles, cela ne conclut point qu'on doive penser de même sur Perosa. Je crois en connaître les propriétés; elles-mêmes ne me touchent point par rapport au gros des affaires. Il me semble m'en être expliqué bien positivement dans mes mémoires précédents. Si Perosa est en état d'attendre la fonte des neiges, c'est tout le service que l'on doit lui demander, et ce serait une dépense perdue que de le fortifier, prétendant le garder au delà du commencement de la campagne. Voilà comme je pense sur Perosa.

Il faut convenir que les ennemis peuvent entrer en Savoie et y pénétrer en avant, et même, si l'opposition est disproportionnée, vous obliger à vous retirer jusque sous Barraux, où les mesures devront être prises pour être joint par les détachements venant du Dauphiné et par toute la cavalerie, parce que, de là, il faudra faire vraie guerre de campagne, si les ennemis ont pénétré avec une véritable armée, et qu'ils aient pu se pratiquer des vivres réglés et mesurés, ce que je leur crois difficile.

Les vivres qu'ils pourraient tirer du Chablais et du Faussigny ne pourraient pas être considérables, parce que c'est un pays fort petit et que l'autorité peut aisément dégarnir, ou en les achetant, ou obligeant les habitants et propriétaires desdits grains de les porter dans des endroits où l'on en fût les maîtres. M. le maréchal de Tessé s'explique qu'ils en pourront tirer des Suisses. A cela je n'ai rien à répondre, parce que cela dépend de la situation des esprits dans ce pays.

Comme Fenestrelle et Exilles, suivant mon sentiment, doivent avoir la préférence, il faut conclure que si les ennemis se proposent un véritable effort en Savoie, qu'ils y trouveront une défensive faible et qui y perdra du terrain, parce que la tête du Dauphiné ne devra pas

être hasardée, et que l'on ne devra s'y affaiblir que bien à propos, car si les ennemis vous donnaient une fausse diversion en Savoie, et que leur véritable dessein fût de se saisir de vos montagnes, s'ils y réussissaient et qu'ils y fussent maîtres vingt-quatre heures, vous courriez risque de ne pouvoir plus y revenir. Tous les mouvements que l'on devra faire ne peuvent être imaginés que suivant ceux des ennemis et des conjectures que l'on peut se former de leurs desseins; cela ne peut regarder que ceux qui sont sur les lieux.

Si les ennemis ont le pied de troupes qu'on leur donne, le roi n'en destine pas assez pour cette frontière. Une défensive faible pourrait, dans le courant de la campagne, mettre sa majesté dans de grandes inquiétudes : un ennemi qui se sent une grande supériorité de forces fait de grands efforts pour agir offensivement. De plus, s'ils gardent en Italie le pied de troupes qu'ils y ont présentement, il faut conclure qu'ils pensent ainsi, puisque, pour la défensive du Piémont, M. le prince Eugène peut juger qu'il en a trop d'un tiers. Il ne peut ni ne doit engager la ligue à une si grande dépense sans la flatter, et particulièrement l'empereur, d'entreprises proportionnées.

Toutes ces inductions me font conclure et prendre la liberté de dire que je crois que l'on doit être en mesure d'avoir au moins cent bataillons sur cette étendue de nos frontières, et les soixante escadrons demandés; tout ce que l'on peut y ménager, ce me semble, c'est qu'il y en ait quelque partie en Bresse, qui sera à portée de la Savoie et de l'Allemagne, dont la destination dépendra du plus ou moins de troupes que les ennemis laisseront en Italie.

Le roi a un corps de troupes très-considérable en Espagne, une armée formidable en Flandre; il y a eu, presque toute la campagne passée, deux hommes contre un en Allemagne; est-ce que sur de si grandes forces il ne peut pas être ménagé une vingtaine de bataillons et autant d'escadrons pour la sûreté de son propre pays et sur des frontières si éloignées que l'on n'a rien à la main et de prochain pour remédier à un fâcheux événement? Je parle là en homme de guerre, et d'un fait particulier que l'on me demande; s'il y a des raisons supé-

rieures, qui regardent les affaires générales, de hasarder d'un côté pour agir plus puissamment d'un autre, cela n'est plus de mon fait.

Je ne crois pas que l'on doive songer à raser et quitter Villefranche ; c'est une épine au pied des ennemis pour se servir du port. Cette petite place vous conserve la propriété du comté de Nice ; les troupes, pour peu qu'elles y soient défiantes, n'y courent pas de risque, et c'est toujours une affaire à M. le duc de Savoie que de prendre cette petite place.

Supposant cette place prise, elle ne donnerait rien de plus aux ennemis pour tourmenter votre frontiere, parce que c'est une imagination que de prétendre gâter l'entrée du port; c'est un nom que l'on lui donne qu'il ne mérite point : c'est un golfe dont l'entrée a plus de la portée d'un fusil de large. De prétendre de boucher cette entrée, c'est un travail au-dessus de ce qui nous est possible actuellement.

MÉMOIRE DE M. DE VALLIÈRE ET RÉPLIQUE DE M. DE MEDAVI [1].

(Voir page 172.)

Pour empêcher que les ennemis ne pénètrent en Savoie, au cas que l'on soit sur la défensive la campagne prochaine, il faudra commencer à rompre le chemin du petit Saint-Bernard et celui du Val-de-Tignes de manière que la cavalerie n'y puisse passer, qui est une chose aisée; du moins leur faudra-t-il un temps considérable pour raccommoder ces chemins, pendant lequel temps on prend des précautions qu'on juge nécessaires.

Pour l'infanterie, du moment que les neiges ont quitté les montagnes, elle peut passer par une infinité d'endroits sans qu'on puisse l'en empêcher; ainsi le camp retranché qu'on a fait à Saint-Maurice, cette campagne, a été une chose inutile, ne pouvant s'y soutenir; il faut seulement faire une redoute en deçà du premier pont qui est entre Scez et Saint-Maurice, à pouvoir mettre cinquante hommes, qui seront détachés par les troupes qui sont à Ayme, qui auront ordre

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 394.

de se retirer à Moutiers, du moment qu'il paraîtra un corps considérable d'ennemis, et de là à Conflans, où doit être le principal corps des troupes du roi, en observant toutefois en se retirant de Moutiers d'envoyer occuper le col de la Colombe, et de faire rompre les ponts qui sont sur l'Isère pour empêcher les ennemis de descendre par la Maurienne, faire occuper pareillement le Mont-Cornet par un détachement des troupes qui seront dans la vallée de Beaufort, qui seront détachées du camp de Conflans, lequel camp on peut soutenir en se retranchant ou fortifiant la hauteur dudit Conflans; ce qui est de certain, c'est qu'on est toujours maître de retirer ce camp-là ou par Barraux, ou par Chambéry, et de là à Fenestrelle ou Exilles même, si on le trouve nécessaire.

Pour la Maurienne, quoiqu'elle paraisse plus ouverte que la Tarantaise et plus facile à pénétrer, il y a des postes très-bons à défendre en mettant deux régiments de dragons à Lans-le-Bourg, Termignon et Modane et dans les dépendances de ces endroits, et trois ou quatre bataillons à Saint-Jean-de-Maurienne, Saint-Michel et aux environs de là pour s'aller emparer de Pont-Amafré, au cas que les dragons fussent obligés de s'y retirer. En mettant quelque infanterie sur les hauteurs, il est certain que c'est un des bons endroits qu'il y ait à défendre dans toute la Savoie.

Il ne faut pas oublier d'envoyer, même dès à présent, deux bataillons en Faussigny pour occuper Sallenche et la petite ville de Cluse, parce que si les ennemis s'emparaient du haut Faussigny avec cinq ou six cents hommes et les paysans, qui seraient très-certainement pour eux, l'on ne pourrait plus les en chasser, non plus que de la province du Chablais, de laquelle ils ne manqueraient pas de s'emparer, et en rompant, après, le pont Destranbières et le pont Neuf, vous mettraient dans l'impossibilité de pouvoir aller à eux, moyennant quoi ils auraient le chemin libre du grand Saint-Bernard, pour aller et venir comme il leur plairait, et la liberté de faire tous les magasins dont ils auraient besoin, au cas qu'ils eussent formé le dessein, au printemps, de pousser un corps de ce côté-là.

RÉPLIQUE DE M. DE MEDAVI.

Je crois qu'avec de grands travaux on pourrait rompre le grand chemin du petit Saint-Bernard, et empêcher la cavalerie d'y passer; à l'égard de l'infanterie, l'auteur de ce projet convient qu'elle passe partout; cela est vrai pour quelques endroits, et principalement pour le Saint-Bernard. Du plus haut de ce passage, on tombe par la droite sur les hameaux de Montvalaisan dans la vallée de l'Isère, et par la gauche à Bonneval par Beaupré; ainsi il est aisé de juger que la redoute qu'il propose au premier pont, entre Saint-Maurice et Scez, ne serait d'aucun usage, que pour sacrifier aux ennemis les cinquante hommes qui la garderaient, sans pouvoir empêcher qu'on ne passât la rivière de l'Isère et celle de Bonneval. Si l'auteur avait fait un peu réflexion sur l'importance qu'il y a d'empêcher l'ennemi de passer ces rivières, il aurait un peu plus respecté les retranchements de Saint-Maurice qu'il croit inutiles. Aussitôt qu'on les abandonnera pour se retirer à Ayme, comme il le propose, l'ennemi sera en état de se porter partout où il voudra, soit dans le Faussigny, ou dans la vallée de Beaufort en passant par la montagne du Bonhomme, soit en Maurienne en passant par le col de Laisse, soit dans la vallée de Bosel, qui tombe sur Moutiers, en passant par le col du Palais. De plus, quand l'ennemi ne se servirait pas de ces passages, comme il est évident qu'on ne pourrait pas se soutenir à Moutiers, qui est commandé de tous côtés, il passerait ensuite plus facilement que par aucun endroit au centre de la Maurienne par le col des Encombres et par celui de la Colombe; ainsi, toutes les troupes qui se trouveront avancées à Lans-le-Bourg, Termignon, Modane et à l'important poste de l'auteur, de Pont-Amafré, se trouveraient exposées d'être coupées si elles ne se retiraient promptement en Dauphiné par le col de la Roue.

La carte que le sieur Rousselle a levée fort exactement de tout ce pays-là, et qu'il met au net actuellement, fera voir au juste la vérité de ce que je dis ici.

A l'égard du poste de Conflans, que l'auteur veut qu'il puisse se soutenir, je voudrais bien qu'il m'apprît par où les troupes qui le garderont pourraient se retirer, si elles attendaient que l'ennemi, maître de la vallée de Beaufort, eût passé la rivière d'Arly.

Je voudrais bien aussi qu'il me donnât la route pour se retirer de Barraux et de Chambéry à Fenestrelle ou à Exilles, supposé qu'il y en eût une plus courte que par Grenoble, si les ennemis étaient maîtres de la Maurienne; et enfin je lui demande pour la dernière fois, si on était assez insensé pour prendre un parti comme celui-là, ce que deviendraient le Faussigny et le Chablais, et à quoi serait exposée une partie du Dauphiné et de la Bresse.

MÉMOIRE DE M. DE MURET [1].

(Voir page 172.)

Après avoir examiné et considéré attentivement le poste de Perosa, je suis persuadé qu'il se peut soutenir parfaitement bien, ainsi que la vallée de Saint-Martin, avec un corps de troupes beaucoup inférieur à celui dont les ennemis pourraient se servir pour l'attaquer, et je vais tâcher de le prouver par de bonnes et valables raisons.

Il est incontestable que Perosa est dans une parfaitement bonne situation, et qu'à l'exception de la montagne du Cuchet, où l'on peut venir des cols du Cocq, du Cerisier, de Besse et de l'Aigle, passant par le grand Diblon, et descendre de là à Champlan, qui est une petite hauteur qui commande le plateau où est bâti le fort, toutes les autres avenues en sont de très-difficile accès et presque inaccessibles; le chemin même du Cuchet n'est praticable, à cause des neiges dont il est couvert, que vers le mois de mai, et, lorsqu'elles sont fondues entièrement, un seul cavalier de front aurait beaucoup de peine à y passer, à moins de mener son cheval par la bride, et même un homme de pied en plusieurs endroits. Cette difficulté fait croire qu'avec deux

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 396.

cents mignons et les compagnies franches de Pinache et de Perosa, soutenues par quelques carabiniers de notre infanterie, ce défilé se peut très-bien défendre et conserver à la faveur des bois et des rochers dont il est plein, contre un corps de troupes beaucoup supérieur qui viendrait pour s'en emparer. Il est à remarquer que l'on ne peut mener du canon sur ladite hauteur de Champlan qu'en le conduisant par le grand chemin de Pinache, et prenant entre la cense de Cafarette et celle de Bertollin; encore faut-il travailler fort longtemps pour élargir et aplanir cette route, laquelle est soumise au feu de nos ouvrages et de deux rochers qui sont du territoire dudit Champlan et qui dominent absolument les fonds par lesquels on est indispensablement obligé de passer.

Cependant, c'est du côté le mieux fortifié où est la véritable attaque du fort de Perosa, ainsi que l'on pourra le remarquer sur les plans que j'en ai envoyés, la tranchée ne pouvant être ouverte d'aucun autre que de fort loin et avec beaucoup de désavantage, puisqu'il faut travailler de bas en haut, et qu'avec des pierres seulement on peut ruiner et anéantir les ouvrages des assiégeants et tomber à tous moments sur eux des hauteurs qui les dominent.

Une autre difficulté qui se rencontre pour les ennemis dans l'entreprise de Perosa, c'est que, quand même nous n'aurions aucunes troupes au Bec-Dauphin ni sur les plateaux de Chamlong et des Morins, qui sont en deçà, ils auraient bien de la peine d'en faire la circonvallation et d'établir un quartier au Brancas, à moins qu'ils ne prissent auparavant le parti de nous chasser de la vallée de Saint-Martin, parce que, du marais et des vignes qui sont au-dessous du Cerisier, nous détruirions tout ce qui voudrait passer à côté du bourg de Perosa. Il ne s'agit pour cela que d'élever au pied desdites vignes, sur le bord du Chisone, un fortin de terre dans l'endroit où il y avait autrefois une église; nous y pourrions même mettre quelques pièces de nos petits canons qui se portent à dos de mulet, et il serait presque impossible aux ennemis de nous chasser de ce poste, étant soutenu par amphithéâtre d'un feu terrible d'infanterie qui le protégerait : je

crois que six mille hommes n'en forceraient pas mille dans une pareille situation.

A l'égard des fortifications de Perosa, que je demande, ce n'est que de perfectionner celles qui y sont déjà, avec quelques petites augmentations; le tout ne coûtera pas au roi deux mille écus : j'offre de bon cœur mes appointements de cet hiver.

Pour la vallée de Saint-Martin, il n'est pas praticable que les ennemis puissent nous en chasser avec huit mille hommes; quand même ils nous obligeraient à quitter les bords du Germanasque, pourvu que nous nous contentions, en ce cas, d'en défendre les hauteurs : celle de Galmon, au-dessus du Praly, est un lieu inaccessible et dont on ne peut se rendre maître qu'en revenant par les cols du Rine ou Dubouchier, suivant toutes les crêtes des montagnes; si tôt même que l'on occupe Rodoret, et qu'un petit nombre de mignons est posté sur les roches où nous les avions mis l'année dernière, cette entreprise devient impossible depuis le Praly jusqu'au Périer, gardant quelques petits endroits au-dessus du Germanasque, qui sont des défilés à passer un homme à pied, tels que la Gardiole, le Guilgo, les Fontanes, Pomefra et le Bezzé; les ennemis ne peuvent plus passer par là dans la vallée. Si l'on ne se souciait pas de conserver le Praly, on pourrait encore se réduire derrière le ruisseau de Maulle, depuis Rodoret et Sals jusqu'au Périer : cette position est beaucoup plus courte et rassemble davantage nos troupes. Après cela, du Périer jusqu'au Pommarais, la redoute dudit Périer, celle de Villeseiche, la hauteur de la Tour, le fort Louis et le col du Cerisier sont des éminences dont on ne saurait déplacer les troupes qui en sont une fois en possession; j'ajoute à tout cela que la vallée de Saint-Martin est si fort relative avec Perosa, qu'il est nécessaire que ces deux postes soient attaqués en même temps pour s'en rendre maître, ce qui ne se peut qu'avec une armée. Je ne parle point des difficultés qu'il y a dans une pareille entreprise; on en doit juger par les chemins où il est indispensable de passer et de transporter les vivres, dont il faut auparavant avoir fait des magasins à Luzerne, outre que, quand même

les ennemis, par un succès au-dessus de leurs espérances, nous chasseraient de toutes les montagnes dont je viens de parler, notre retraite est toujours assurée par le col de Pis, de l'Albergeant et du Clapier, pourvu que l'on use de la même précaution dont je me suis servi l'été passé, qui est de faire accommoder les chemins sur les derrières par les communautés voisines desdits cols, en sorte que les mulets y puissent passer, au moyen de quoi l'on ne peut même manquer de vivres dans ces lieux d'asile.

Revenons maintenant au Pragelas; on va m'objecter, sans doute, que les ennemis nous peuvent attaquer au col de la Rousse, et que, s'ils nous y forçaient, ils feraient tomber Perosa sans l'assiéger; je ne crois pas que cela soit facile : premièrement, parce que nous défendrions ce passage avec avantage, le poste étant très-bon et en état, les chemins pour y venir longs et fâcheux; de plus, nous avons encore les retranchements du Rosel, au-dessous, qui est une seconde retraite dont il n'est pas aisé de venir à bout. Après quoi, quand les ennemis seraient descendus jusqu'au Fayet, au Villaret et à Mantoulle, si l'on veut, d'où tireraient-ils leurs vivres et les autres choses nécessaires à une armée? et comment feraient-ils pour s'y soutenir, ayant sur leur flanc, de l'autre côté du Chisone, au Sauvage et aux montagnes de Bourcet, toutes nos troupes que nous retirerions en ce cas de Rodoret et de Maulle et ferions couler de ce côté-là, sans parler de tous les habitants du Pragelas, lesquels, pour éviter la fureur des ennemis, ne manqueraient pas de se jeter d'abord de l'autre côté de la rivière, avec ce qu'ils pourraient emporter de meilleurs effets, et d'y seconder nos troupes de leur mieux pour se garantir du pillage?

Il est question d'examiner présentement s'il est plus sûr, pour la conservation de la frontière, de retirer les troupes du roi derrière Fenestrelle, et s'il y a de moindres inconvénients à prendre ce parti qu'à garder Perosa et la vallée de Saint-Martin. J'établis d'abord un fait que je crois constant, qui est que le fort de Fenestrelle, quoique bâti plus régulièrement que celui de Perosa, n'est pas d'une plus grande défense ni d'une plus petite garde, et que les ennemis étant maîtres

de quelques hauteurs qui le dominent de plusieurs côtés, il ne saurait faire qu'une faible résistance, la maçonnerie étant d'une mauvaise qualité et les terres des chemins couverts et le dedans des ouvrages d'un sable mouvant, qui n'a aucune consistance pour pouvoir résister au canon. Cela supposé, on ne peut compter que sur une défense de peu de durée, et c'est opposer un léger obstacle aux vastes desseins des ennemis; de plus, il n'y a pas lieu de douter, en abandonnant Perosa et la vallée de Saint-Martin, que, dès le lendemain, les habitants de toutes les montagnes, sans en excepter même ceux qui sont nés sujets du roi, ne prennent les armes contre nous en faveur de M. de Savoie. Ainsi, nous verrons augmenter le nombre de nos ennemis, lesquels seront d'autant plus dangereux qu'ils resteront en possession de toutes les hautes montagnes qui descendent en Dauphiné et qu'ils en sauront jusqu'au moindre sentier. Nous serons en obligation de garder alors la montagne du Lot, celle de Pis, le col de la Mayet, Sestrières, le Mont-Genèvre, le col de Bosson et celui de Cervières, sans parler de la perte de la vallée de Queiras, qui ouvrira encore différents chemins pour entrer dans le Briançonnais et l'Embrunois.

Voilà, monseigneur, les réflexions que j'ai faites sur la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à quoi j'ajouterai une maxime de guerre que je crois très-utile dans notre métier, qui est toujours d'opposer aux ennemis le plus grand nombre d'obstacles qu'il nous est possible. Les difficultés les unes sur les autres arrêtent les plus grands courages et fatiguent à la fin leur constance.

Il est d'une telle conséquence, selon moi, pour la conservation du Dauphiné, de garder Perosa et la vallée de Saint-Martin, que je suis bien persuadé, en cas que nous prenions ce parti, que les ennemis ne penseront jamais à nous attaquer de ce côté-ci, et s'ils le font, ce ne sera que dans la seule vue d'une diversion et non de pénétrer dans le pays, et par conséquent avec des forces médiocres dont nous pourrons facilement nous garantir.

Au lieu que si nous nous retirons derrière Fenestrelle, la facilité

qu'ils trouveront à s'en emparer et l'avantage qu'ils tireront, s'en étant rendus les maîtres, de séparer nos troupes de Savoie d'avec celles du Dauphiné, feront que indubitablement ils se détermineront à prendre ce chemin, et je ne sais ce qui arrivera quand une fois ils nous auront entamés par notre centre et qu'ils nous auront ôté nos communications.

Je me charge de la défense de ce pays-ci, si le roi le veut, avec quinze bataillons, quinze milliers de poudre d'augmentation dans Perosa et six cents quintaux de farine en magasin, en cas que les ennemis viennent l'attaquer.

Lettre de M. le maréchal de Catinat. 3 décembre 1707[1]. (Voir page 172.)

J'ai reçu, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, toutes deux du 1er décembre. J'ai lu avec toute l'attention possible le mémoire de M. de Muret sur Perosa. Je ne conteste ni les propriétés de ce poste, ni les moyens de le défendre. Mais c'est un fait particulier à l'égard de l'affaire générale des frontières. Si le roi veut donner assez de troupes pour que le bien de son service ne demande point que les forces soient si réunies, plus on tiendra l'ennemi loin, ce sera le mieux. Comme l'on doit assurément garder ce poste jusqu'au commencement de la campagne, le général qui sera chargé de la garde de la frontière sera alors informé des forces des ennemis en Piémont, et du nombre de troupes que le roi aura mis à ses ordres. Permettez-moi de vous dire, monsieur, que c'est lui, suivant les circonstances, qui devra décider du poste de Perosa. Comme il y a facilité d'en retirer les troupes, il pourra ne le faire que lorsqu'il jugera que les démarches des ennemis l'obligent à se donner la sûreté de réunir ses forces.

J'ai lu, monsieur, le mémoire de M. de Vallière, répondu par M. le comte de Medavi, sur lequel je n'ai rien à dire de nouveau sur ce qui regarde la Savoie, ayant déjà mandé tout ce que j'y pouvais penser, n'étant point sur les lieux, et n'ayant qu'une connaissance générale du pays. Je répéterai seulement que ce sont les gens pré-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2040, n° 392.

sents qui doivent juger de la bonté des postes, parce qu'il faut être dans le dessein de s'en servir, pour en connaître bien les propriétés et les examiner avec exactitude. Permettez-moi de vous dire qu'il faut se remettre de ces choses-là à ceux qui sont chargés des affaires; si quelqu'un, à ses ordres, a des pensées qui regardent le bien du service du roi, il doit se communiquer au général; si cela est bon, on est bien aise, et l'on le fait; si on a des raisons contre, on les lui dit, et cela finit toutes contestations sur pareils faits, qui sont de situation de pays.

Le mémoire et la réplique sont très-bons à brûler, sans néanmoins aucune intention d'en scandaliser les auteurs. Je vous supplie, monsieur, d'être bien persuadé, etc.

Permettez-moi, monsieur, de vous dire encore un petit mot sur Perosa et la vallée de Saint-Martin; c'est que je vous dirai franchement qu'il faudra que le général soit bien fort en troupes, ou qu'il soit bien persuadé que les ennemis sont hors de tout état de rien entreprendre, s'il se propose de garder lesdits postes pendant le courant de la campagne.

MÉMOIRE DE M. LE COMTE DE MEDAVI; 1er JANVIER 1708 [1].

(Voir page 172.)

Je compte que les ennemis ont cent bataillons en Italie, non compris le détachement qui est à Naples, et que ce nombre de troupes sera rétabli cet hiver tel qu'il était cette année en entrant en campagne; ils n'ont pas besoin de plus de dix bataillons pour des garnisons indispensables; ainsi ils peuvent agir offensivement avec quatre-vingt-dix bataillons, ou défensivement, si vous étiez en situation de pouvoir entreprendre sur eux.

Sa majesté a quatre-vingt-treize bataillons actuellement en Dauphiné, Savoie et Provence, lesquels je suppose devoir être suffisamment recrutés pendant l'hiver; on peut donc employer à l'attaque de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2098, n° 1.

Suse les mêmes forces en infanterie que les ennemis en peuvent opposer pour la défense; et quand même on les augmenterait de quelques bataillons tirés des autres armées, ces détachements ne pourraient être assez considérables pour procurer une supériorité qui puisse en mériter le nom.

Il est donc question présentement d'examiner si l'on peut tenter cette entreprise avec une armée égale à celle des ennemis; je ne parle point de la cavalerie, dont ils peuvent certainement avoir beaucoup plus que nous, parce qu'elle est absolument inutile dans un pareil pays, et qu'on peut, tout au plus, s'aider de quelques régiments de dragons.

Je conviens que si l'armée du roi était une fois postée à Suse, les ennemis ne pourraient vraisemblablement le secourir; les postes de Meane, de Matis, de la Renaudière ne sont point attaquables quand on est maître du col de la Fenestre, et celui de Jaillon ne l'est point non plus par le côté de la Brunette, qui est le seul par où les ennemis pourraient venir dès que vous occupez ceux qui sont ci-dessus nommés. Mais la difficulté consiste à déposter les ennemis du poste de Jaillon, qu'ils fortifient certainement avec soin, et lequel ils rafraîchiront de toute leur armée, ayant toujours un côté de la Doire libre. Il n'y a qu'un chemin pour conduire du canon audit Jaillon, lequel il est fort aisé de rompre, et pour le raccommodement duquel, quoiqu'il ne fût pas bien rompu, il fallut employer huit jours au dernier siége de Suse, malgré le beau temps dont on fut secondé. Il n'est cependant point douteux qu'on ne peut emporter sans canon un village fermé de retranchements, garni d'infanterie, et rafraîchi par une armée; l'affaire est encore suffisamment difficile quand on y a conduit du canon, et qu'on a ouvert le village de toutes parts.

Quand les ennemis, au dernier siége de Suse fait par les troupes du roi, occupaient le poste de la Brunette, d'où ils furent chassés honteusement à cause de la supériorité absolue que les hauteurs voisines de Jaillon ont sur celles de la Brunette, leur dessein était d'occuper Jaillon, et ils arrivèrent sur la Brunette en même temps que

nos premiers bataillons arrivèrent à Jaillon. Si les neuf bataillons qu'ils y avaient eussent été postés à Jaillon, il aurait été absolument impossible de les en déposter avec les dix-neuf qui furent employés au siége. Le roi Louis XIII, qui fit ledit siége en personne avec une armée considérable, eut des peines infinies à faire guinder du canon sur les hauteurs pour déposter un très-petit corps d'infanterie qui occupait ledit Jaillon; je ne doute pas, outre cela, que les ennemis n'occupent Chaumont pendant l'hiver et ne le fortifient, ce qui augmente la difficulté de se rendre maître de Jaillon, puisqu'il faut de nécessité que le canon passe par Chaumont.

La seule chose qui pourrait donc donner lieu à se flatter de réussir dans cette entreprise serait de prévenir les ennemis en rassemblant l'armée promptement, et en attaquant le petit corps d'infanterie qui serait à Jaillon et à Chaumont avant que l'armée fût à portée de le secourir; mais, pour cet effet, il faudrait deux choses qui ne peuvent être : l'une qu'on pût faire une entreprise prématurée en ce pays-là, ce qui est absolument impraticable, à cause des neiges et de l'impossibilité d'y faire des magasins, quelque dépense énorme de fourrage qu'on y voulût faire; l'autre, qu'on ne peut faire hiverner qu'un très-petit corps d'infanterie à portée de Suse, et que les ennemis peuvent, outre les troupes qu'ils auront sur les lieux, avoir toute leur infanterie à Turin, à Chieri, ou aux environs, de manière que le bataillon le plus éloigné ne sera pas à vingt lieues de Suse. J'estime, par ces raisons, qui me paraissent détaillées à fond, qu'il ne me paraît pas vraisemblable qu'on puisse réussir dans cette entreprise.

J'ajoute que n'étant pas douteux que les ennemis ne forment des projets d'offensive pour la campagne prochaine, qu'il ne le serait pas non plus que vous ne levassiez diligemment le siége de Suse pour secourir la Provence ou le Dauphiné du côté d'Embrun, s'ils portaient leur armée de ces côtés-là, n'y ayant nulle proportion entre le mal qu'ils nous feraient et celui que vous leur feriez.

Je conclus qu'il faut abandonner l'idée du siége de Suse, hors que

tous les princes d'Italie ne voulussent se liguer avec nous pour chasser les Allemands de l'Italie.

Nous avions eu Pignerol pendant toute l'autre guerre, qui était une très-grande place absolument dans la plaine et remplie de gros magasins; cependant M. le maréchal de Catinat, après le gain de deux batailles, n'a pas seulement osé faire hiverner l'armée en Piémont. Jugez à quoi Suse peut nous mener pour une offensive, étant situé à l'entrée de la gorge qui a sept grandes lieues jusqu'à Rivoli, qui est l'entrée de la plaine; de plus, les ennemis ont autant d'infanterie que nous en pouvons avoir, beaucoup plus de cavalerie et un grand nombre de milices. Pour ce qui est d'une défensive, je soutiens que, malgré la perte de Suse, on peut en faire un projet qui sera si démonstratif qu'il ôtera toute inquiétude dès qu'on voudra l'approfondir en éloignant toute prévention, ce qui est absolument nécessaire pour juger sainement. Celui qui le donnera ne craint point les objections, il répondra à tout.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT À SUSE; 1er JANVIER 1708 [1].

(Voir page 173.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.	OBSERVATIONS.
Savoie	1	A la ville.	
La Trinité	1		
Courtance	1		
Saint-Lazare	1		
Les Gardes	2	A Jaillon.	
Montferrat	2	A Bussolino	Qui montent la garde d'un lieutenant et 24 hommes à la Novalaise.
Guidon-Reden	2	A Brasolo	
TOTAL	10		

1,500 Allemands occupent le vieux château de la ville et envoient des détachements à Venaus et à Saint-Étienne, qui se relèvent tous les cinq jours.

Il est parti un détachement de ces 1,500 hommes pour aller à Final.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2098, n° 5.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES ET PALATINES EMBARQUÉES À VADO DEPUIS LE 17 JUSQU'AU 26 DÉCEMBRE 1707 [1].

(Voir page 173.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
TROUPES IMPÉRIALES.		
Rewentklau	4	6
Taff. de Bonnezana	2	
TROUPES PALATINES.		
Gardes palatines	2	11
Général Efferen	2	
Général Goupil	2	
Schönberg	1	
Bentheim	2	
Barbaut	2	
TOTAL		17

MÉMOIRE SUR LES POSTES DE LA CÔTE, DEPUIS MARSEILLE JUSQU'AU VAR [2].

(Voir page 174.)

En partant de Marseille, on trouve la plaine de Mazargue, qui forme une plage d'une lieue d'étendue, où les vaisseaux pourraient mouiller depuis le cap de Notre-Dame-de-la-Garde jusqu'à Mordou; dans ce dernier endroit il y a plusieurs batteries.

De Mordou à Marseille-Veire, qui est une plage, il y a une lieue. Les chemins ne tournent qu'à Mazargue.

De Marseille-Veire à Morgiou il y a une autre plage d'une lieue et demie d'étendue, où les barques peuvent aborder. Les chemins ne conduisent pareillement qu'à Mazargue.

A une demi-lieue de Morgiou on trouve le port de Vaux, dont les débouchés sont très-difficiles.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2098, n° 47.

[2] *Idem*, n° 129.

Il y a une demi-lieue de Vaux à Propin, qui est aussi un petit port où il peut aborder des barques; les chemins en sont aussi très-difficiles et se rendent à Cassis.

A une demi-lieue de Propin il y a un autre port appelé Pormiou, où il peut aborder des galères. Les chemins conduisent aussi à Cassis, et sont difficiles.

Cassis est à une demi-lieue de là; c'est un port où il y a un château sur une hauteur qui en pourrait défendre l'entrée, s'il y avait du canon et qu'il fût en état. A sa gauche, il y a une pointe nommée le Lombard, qui s'avance assez dans la mer pour défendre la rade; il y avait autrefois une batterie qu'il serait nécessaire de rétablir.

De Cassis à la Ciotat il y a une plage d'une lieue d'étendue.

La Ciotat est une petite ville sur le bord de la mer, qui a un assez beau port. Il y a un petit château avec dix pièces de canon qui en défend l'entrée, et, le long de la rade, plusieurs batteries où l'on peut placer du canon. Ce lieu pourrait mettre cinq à six cents hommes sous les armes.

Partant de la Ciotat, on trouve le port d'Allon, qui en est à une lieue, et, à une lieue plus loin, le château de Bandol, situé sur une hauteur où il y a dix pièces de canon qui ont été enclouées l'année dernière par des matelots de la flotte ennemie. Ce château peut défendre la rade.

A une demi-lieue de Bandol est le port de Sanary, où les vaisseaux ne peuvent arriver qu'à la portée du mousquet; mais les chaloupes peuvent y aborder partout. Il y a une chapelle appelée Notre-Dame-de-Pitié, assez bien située pour pouvoir y placer du canon, et à sa droite, à la demi-portée du canon, une tour nommée Portisolle, située avantageusement pour défendre l'entrée d'une plage de ce nom qui est à sa droite, où il peut y aborder cent chaloupes à la fois; il y avait autrefois une batterie dans cette tour. Il est à remarquer que les ennemis faisant une descente dans ces deux ports et plages, aussi bien qu'à la rade du Brus, qui est à trois milles de Sanary, ils peuvent marcher à Ollioules, qui est à deux lieues, et se saisir de plusieurs

défilés considérables qui se trouvent à une demi-lieue de Toulon, ce qui mérite attention.

De Toulon au château de Sainte-Marguerite il y a une lieue; ce château est sur le bord de la mer, assez bien situé. Les ennemis en ont fait sauter une partie. A un quart de lieue dudit château on trouve un petit port appelé Salette, où les ennemis débarquèrent du canon pour Toulon. De Salette à Hyères il y a deux lieues. Cette ville est à trois quarts de lieue de la mer, d'où l'on voit les îles d'Hyères, de Porquerolle, Port-Croz et l'île du Levant, qui forment la rade d'Hyères, où il peut mouiller un grand nombre de vaisseaux. Les ennemis ont fait leur grand débarquement à Gapeau, autrement la Villeneuve, qui se trouve dans le centre de cette rade, laquelle a environ deux lieues de tour. Les chemins qui conduisent de là à Toulon sont très-aisés.

D'Hyères à Breganson on compte trois lieues; c'est une petite péninsule où les vaisseaux peuvent aborder.

A une lieue de Breganson on trouve une rade appelée le Lavaudou, où les vaisseaux peuvent mouiller. Les débouchés en sont très-difficiles.

Du Lavaudou à Cavalère il y a quatre lieues; c'est une rade où il peut mouiller des vaisseaux. Il y a un château et une tour, avec deux pièces de canon qui en défendent l'entrée; mais ce château et cette tour ne sont gardés par personne.

A deux lieues de Cavalère est Saint-Tropez, où il y a une citadelle qui en défend la rade et le port.

De Saint-Tropez à Fréjus il y a trois lieues. Cette ville est située à un quart de lieue de la mer, où il y a une plage qui a environ une lieue d'étendue, où l'on peut aborder partout avec des chaloupes.

A un quart de lieue de là on trouve une autre plage nommée la Pioguière, où il peut aborder des chaloupes.

De la Pioguière à Fourdechaux il y a une autre plage semblable, d'un quart de lieue d'étendue.

A une demi-lieue de Fourdechaux on trouve un port nommé Agaye, où il y a une tour pour faire des signaux; il peut mouiller

des vaisseaux à la rade, qui est d'une demi-lieue de tour, mais les chemins qui vont à Fréjus sont difficiles.

A la gauche du port d'Agaye il y a un château du même nom et un bon fort, qui a trois pièces de canon pour en défendre l'entrée; mais cela n'est gardé de personne. C'est le rapport des gens du pays, ne l'ayant point vu par la difficulté des chemins, que la mer a rompus.

Cannes, qui est un port où il peut aborder des vaisseaux, est à cinq lieues d'Agaye. Ce port est défendu par l'île Sainte-Marguerite.

De Cannes au Gourjan il y a une lieue; c'est une plage qui a deux lieues d'étendue. On peut y aborder partout avec des chaloupes, et les vaisseaux peuvent approcher à la portée du mousquet; il y a des dunes proche du rivage, derrière lesquelles on pourrait mettre de la cavalerie; au centre, une tour où il y a eu autrefois du canon et des mortiers. Cette rade mérite quelques précautions. La Cuisse de Valory en fait la droite, et le cap Grosse, où est une chapelle nommée Notre-Dame-de-la-Garde, en fait la gauche.

De là à Antibes il y a une plage d'un quart de lieue, où l'on peut aborder avec des chaloupes.

D'Antibes à l'embouchure du Var il y a deux lieues et demie; toute cette étendue forme une plage très-découverte, qui n'est point défendue, et où l'on peut aborder partout. Il se trouve deux bastides éloignées l'une de l'autre de la portée du canon, où il conviendrait de faire des batteries, et, plus avant, on trouve le Cros-de-Cagnes proche l'embouchure du Var, où la flotte ennemie a mouillé l'année dernière, qui demande pareillement de grandes précautions pour empêcher une descente et l'approche des vaisseaux, dont le canon prendrait à revers les retranchements que l'on aurait le long du Var.

Fait à Nice, le 24 février 1708.

Lettre de M. de Montmort à M. de Pontchartrain. Marseille,

Monseigneur, il est vrai que, dans la carte du Var que j'eus l'honneur de vous envoyer le 21 du mois passé, le sieur Chevalier, pour ne la pas embrouiller, n'y traça point les redoutes et retranchements qu'il propose de faire le long de cette rivière, et qu'à mon égard je me

contentai, après l'avoir entendu et examiné les vues qu'il avait, de vous marquer dans ma lettre tous les endroits qu'il jugeait à propos de faire fortifier, croyant que cela suffirait pour vous en donner une idée juste; mais puisque vous souhaitez, monseigneur, en avoir un plan, je lui ai fait faire une nouvelle carte de cette rivière, où il n'a mis seulement que les traits des redoutes et ouvrages qu'il juge à propos qu'on y fasse, que vous pourrez faire placer et copier sur la carte que j'ai pris la liberté de vous envoyer; et, afin que ce nouveau dessin soit encore mieux entendu, j'ai pris par écrit les noms des endroits qu'il propose de fortifier avec une brièvе explication de leurs situations, et de quelle manière il prétend que ces redoutes et retranchements doivent être faits.

16 janvier 1708[1]. (Voir page 175.)

Son sentiment, monseigneur, est de faire quatorze redoutes, depuis le confluent de la rivière de l'Esteron jusqu'à la chute du Var dans la mer, et de commencer :

1° Par fortifier les pointes du confluent du Var et de l'Esteron qui sont auprès des villages de Gilette et de Saint-Martin, par une grosse redoute triangulaire, à trois demi-bastions, flanqués par deux lignes de retranchements, l'une pour défendre le passage du Var, et l'autre celui que les ennemis pourront tenter par l'Esteron;

2° De faire en deçà de l'Esteron, entre le village le Faron et le château Faron, une redoute en forme d'étoile à quatre angles pour soutenir l'abord de la pointe de l'Esteron, et toute la petite plaine qui vient du côté de Gilette et qui tombe insensiblement sur le bord du Var, et forme un terrain où les ennemis se pourraient mettre en bataille;

3° D'établir en deçà du Var, vis à vis le gué qui traverse cette rivière du côté du village de Saint-Martin, une troisième redoute en forme triangulaire, ayant trois demi-bastions pour défendre ce passage, qui est la continuation de la petite plaine;

4° De former une redoute en carré proche la chapelle de Saint-Michel, pour battre les hauteurs de l'autre côté du Var qui sont au-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2098, n° 315.

dessus du moulin de Saint-Martin; cette redoute se trouve soutenue à la droite par un ruisseau qui vient du Brocq, et à sa gauche par les hauteurs du même village et du château Faron;

5° D'établir, sur la petite hauteur qui est entre le moulin de Cros et le ruisseau du même nom, une cinquième redoute à quatre angles, pour défendre le gué qui est entre ce moulin et celui d'Apremont, qui est un passage très-dangereux et fort avantageux aux ennemis, et où il serait bon de mettre quelques pièces de canon pour battre les îles et les avenues de cette rivière;

6° De construire sur la hauteur, entre Notre-Dame-de-Bon-Secours et le Var, une tour triangulaire pour défendre un gué qui se trouve en cet endroit. Ce retranchement sera soutenu par une grosse tour qui est située en terre de France, sur le bord du Var, et où l'on peut mettre de l'infanterie.

7° Il propose de mettre encore, dans une petite plaine qui se trouve entre Notre-Dame-du-Var et la rivière, un fort carré pour défendre, non-seulement le passage de cette rivière qui aboutit au village de Gastières, mais encore toutes les avenues qui sont dans tout cet endroit; cette redoute serait appuyée sur sa gauche par le ruisseau de Gastières;

8° De faire un nouveau fort entre la chapelle de Saint-Estève et la grange dite la Baronne, qui soit triangulaire, pour servir de corps de réserve pour soutenir les deux redoutes qu'il estime devoir être faites à droite et à gauche de ce même fort;

9° De fortifier le lit du débordement du Var, vis-à-vis la chapelle de Sainte-Pétronille, par une redoute à quatre angles qui puisse défendre le gué qui traverse le Var, et vient d'un moulin du côté de Nice qui est presque vis-à-vis de ce passage;

10° De faire aux granges du Puget une redoute carrée avec quatre demi-bastions pour défendre le gué qui vient du côté de Nice, et qui passe entre Saint-Isidore et ce moulin;

11° De former, sur la partie la plus élevée du jardin du sieur de Saint-Laurent, un triangle à trois demi-bastions pour défendre le gué

qui est vis-à-vis l'église de Saint-Laurent, où M. de Savoie fit faire un pont pour le passage d'une partie de son infanterie, et où la communauté de Saint-Laurent tient ordinairement un bac pour la commodité des habitants de ce lieu qui commercent à Nice;

12° De fortifier, par un fossé, le château de Saint-Laurent, qu'on pourrait armer de quelques pièces de canon pour défendre le gué qui est vis-à-vis;

13° De faire une redoute triangulaire proche la dernière maison du village de Saint-Laurent, du côté de la mer, pour soutenir la défense des quatre gués qui se trouvent en cet endroit, où il serait bon de mettre du canon;

14° De construire, sur la petite hauteur qui est entre Saint-Laurent et la mer, une redoute à quatre angles, armée de canons, pour défendre le gué qui est proche de la mer et pour battre la plage qui est vis-à-vis la chute du Var dans la mer.

Le sieur Chevalier propose encore, pour soutenir toutes les redoutes qui sont depuis la mer jusqu'à Notre-Dame-du-Var, de retrancher le bourg de Cagnes, qui est situé sur une hauteur, et qui peut ôter toute communication de Nice à Antibes, et de fortifier Saint-Tropez et une infinité de passages depuis le Var jusqu'à Toulon, qui nous seront très-avantageux et dont il faut faire une carte particulière.

Il est certain, monseigneur, que si d'abord l'on avait pris ces précautions-là, et avant que les troupes de M. le duc de Savoie soient entrées en Provence, on aurait fait périr la moitié de son armée, avant qu'elle eût pu pénétrer aux environs de Toulon; mais pour cela il faudrait rassembler toutes les milices de ces quartiers-là, leur donner de bons chefs, expérimentés dans le service, qu'on pourrait incorporer dans des troupes réglées, qui leur feraient faire leur devoir.

Comme toutes les redoutes que le sieur Chevalier propose ne sont que des remuements de terre, l'exécution en sera facile et d'une médiocre dépense.

J'espère, monseigneur, que ce mémoire vous suffira avec la grande carte que vous avez, qui m'a paru, et à tous ceux auxquels je l'ai fait

voir, très-exacte, indiquant le cours du Var, le long duquel est marqué le lit de son débordement, les îles qu'il forme, les endroits guéables, les rivières, ruisseaux et les fontaines qui se jettent dedans, les villes, bourgs et villages qui sont situés le long de cette rivière, les chemins praticables pour la cavalerie et l'infanterie, et les limites du comté de Nice, le long de cette rivière.

Je vous envoie, monseigneur, la nouvelle carte qu'il a faite de cette rivière, où sont tous les retranchements qu'il propose d'y faire avec une ligne de communication depuis le confluent de l'Esteron jusques à la chute du Var dans la mer. Je suis, etc.

NOUVELLES SUR LES DESSEINS ET LES FORCES DES ENNEMIS [1].

(Voir page 176.)

Les ennemis prétendent faire le siége d'Exilles pour la sûreté de Suse.

Pour le faciliter, ils veulent paraître à Perosa pour occuper les troupes qui sont sur les frontières; ce qui paraît le confirmer, c'est qu'ils font venir à Suse vingt-cinq pièces de canon, et ont pris un état de toutes les troupes qui sont dans cette vallée; ils ont fait rétablir toutes les compagnies de grenadiers.

ÉTAT DES TROUPES DE M. LE DUC DE SAVOIE, COMPOSÉES DE VINGT-TROIS BATAILLONS.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX OÙ SONT LES TROUPES.
Gardes à pied	2	A Jaillon.
Savoie	2	A Suse et Coni.
Schalemburg	3	A Turin.
Courtance	2	A Suse.
Montferrat	2	A Bosselengo.
Saint-Lazare	1	A Suse.
La Trinité	1	A Méane.
Guit, suisse	2	A Brasolo.
TOTAL	15	

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2098, n° 185.

Un détachement d'Allemands de cinq cents hommes à Saint-Étienne au-dessus de Suse.

Un régiment de hussards à pied à Vilar-du-Mai.

Un détachement de quatre cents hommes à Venaus ou à Suse.

Toutes ces troupes sont dans la vallée de Suse.

Le premier poste est à la Novalaise de cinquante grenadiers commandés par un lieutenant; un sergent est placé à la Ferrière pour faire monter la garde aux paysans et à la Grande-Croix pour empêcher la désertion.

Du côté du val d'Aost, il y a deux bataillons de Saluces, un de Piémont, un des fusiliers, un du régiment d'Aost, un de Sainte-Pille.

Pour ce qui regarde la cavalerie, elle est toute du côté de Pignerol, au nombre de trois régiments de dragons, deux de cavalerie et les gardes.

On fait des magasins considérables à Suse, à Avigliano, à Chivas, à Ivrée, à Carignan et à Brasolo, pour la subsistance.

Le duc de Savoie fait rétablir les troupes qui sont sur les frontières de Pignerol.

Pour ce qui regarde l'Italie, tous les Allemands, excepté six régiments d'infanterie de l'empereur et les Prussiens, sont partis pour la Catalogne et l'Allemagne; il en reste six régiments avec les garnisons; il y en a deux dans le Montferrat. La Croix-Blanche, composée de deux bataillons, est à Casal.

On a rétabli Turin; on y fait de gros magasins, et on travaille à le fortifier du côté de la Porte-Neuve.

On assure qu'il reste encore à l'empereur dans le Milanais, ou dans le Piémont et en Lombardie, dix régiments d'infanterie, treize de cavalerie ou dragons, outre les troupes de Brandebourg.

Les Hessois, les Palatins, les Saxe-Gotha et quatre ou cinq régiments de l'empereur ou de Wolfenbüttel, sont certainement, ou retournés en Allemagne, ou passés en Catalogne, sans compter le corps d'impériaux qui est dans le royaume de Naples, qui a été tiré de la même armée l'année dernière.

ÉTAT DES BATAILLONS QUI S'AVANCENT À LA TÊTE DU DAUPHINÉ [1].

(Voir page 181.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX OÙ VONT LES TROUPES.
Vivarais	1	Dans la vallée de Queiras.
Limousin	2	Entre Cesanne et Oulx.
Beaujolais	2	A Exilles.
La Chesnelaye	2	Au Sauze de Cesanne.
Royal-artillerie	1	A Briançon.
Le premier d'Albigeois	1	Au Mont-Genèvre.
Le deuxième d'Albigeois	1	A Briançon.
TOTAL	10	

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE DU DAUPHINÉ ET DE LA SAVOIE [2].

(Voir page 192.)

Les ennemis ont commencé depuis deux jours des retranchements à la Grande-Croix, sur le haut du Mont-Cenis, et sur la seule hauteur qui lui est supérieure; les communications y sont tracées jusques à la Ferrière; on peut juger par cette attention de leur part qu'ils veulent s'assurer contre les inquiétudes qu'on peut leur donner sur Suse par la Savoie, en cas qu'ils aient dessein de s'éloigner de cette place, quoique l'on ne puisse pas douter que l'objet le plus vraisemblable pour leur campagne soit d'attaquer Exilles et Fenestrelle, pour se rendre maîtres des vallées d'Oulx et de Pragelas, après quoi ils pourraient agir sur les frontières de Dauphiné et de Provence, sans craindre, en s'éloignant, d'exposer Suse à ses propres forces, dont ils connaissent la conséquence, si même l'arrivée d'une flotte ne leur fait pas faire une seconde tentative en Provence.

Cependant jusqu'ici l'on n'a pu juger que par conjectures fort in-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2099, n° 58.

[2] *Idem*, n° 233.

certaines de l'objet que peut avoir M. le duc de Savoie pour la présente campagne, parce que l'on ne connaît encore que le nombre des troupes qui lui appartiennent, avec lesquelles il peut agir, et peu celui des troupes alliées, qui ne sont point encore arrivées en deçà de Turin. On n'en est informé que par des bruits vagues répandus en Piémont et rapportés par des déserteurs ou des espions légèrement instruits, sur le récit desquels on ne peut établir de raisonnements solides.

Mais supposé que l'armée de M. le duc de Savoie soit plus nombreuse que celle du roi, on doit supposer en même temps qu'Exilles et Fenestrelle seront les objets de sa campagne.

Ces deux postes ne peuvent se soutenir par eux-mêmes; leur conservation dépend des corps qui en occupent les hauteurs voisines.

Les ennemis feront des diversions en plusieurs endroits pour nous engager à déplacer les troupes destinées pour leur défense et les porter dans des lieux où ils essayeront de donner plus de jalousie.

Ils se présenteront pour cet effet aux têtes des vallées de Tarantaise et de Maurienne.

La Tarantaise n'est gardée que par quatre bataillons et quatre escadrons de cavalerie.

La Maurienne n'est soutenue que par huit bataillons et deux régiments de dragons; elle ne peut ni ne doit secourir la Tarantaise; car il est certain que les ennemis maîtres d'une des deux vallées peuvent prendre par les derrières le corps de troupes qui défend la tête de l'autre; il est d'ailleurs très-important que celles qui sont en Maurienne n'abandonnent point le col de la Roue, par lequel les ennemis pourraient passer de Modane par la vallée d'Oulx, et prendre avec supériorité les revers destinés pour la défense d'Exilles.

On peut dire de plus que la vallée de Maurienne ne doit pas être secourue par les troupes de la vallée d'Oulx. Ce secours affaiblirait la protection d'Exilles, et produirait l'effet que les ennemis auraient espéré de leur diversion.

Ainsi il paraît donc que quelques dispositions que les ennemis

puissent faire pour entrer en Savoie par la Tarantaise ou par la Maurienne, il faut nécessairement manœuvrer avec les douze bataillons et les douze escadrons destinés pour cette province sans déplacer aucune des troupes de la vallée d'Oulx et de Pragelas, pour s'y opposer, parce que le corps des ennemis qui restera à Suse ferait des efforts pour occuper les postes des environs d'Exilles qui auraient été affaiblis, et de même vers le Pragelas.

Ces troupes du roi, destinées pour la Savoie, étant séparées dans les vallées de Tarantaise et de Maurienne, ne sont pas suffisantes pour en défendre l'entrée contre un corps de dix mille hommes que l'on suppose que l'ennemi y pourra présenter, soit en attaquant une des deux vallées, ou toutes les deux en même temps. Pour faire diversion on peut, dans cette occasion, prendre le parti de rassembler les troupes des deux vallées, et, occupant les postes les plus étroits, disputer le terrain pied à pied avec avantage, observant toujours, si l'ennemi en vous tournant vous oblige d'abandonner Modane, de jeter un ou deux bataillons sur le col de la Roue pour conserver cet important passage pour la communication de la Maurienne avec la vallée d'Oulx. Mais si l'ennemi entrait avec supériorité en même temps par les deux vallées pour obliger vos troupes de céder au nombre, le parti serait de se réunir au pont de Montmélian, et enfin de se porter à Barraux pour couvrir la vallée de Grésivaudan et Grenoble, abandonnant à l'ennemi le côté de Chambéry, dont il ne tirerait au plus que quelques contributions dans un pays qu'il a intérêt de ménager, car il est certain que l'ennemi n'entreprendra pas de s'avancer à Chambéry ni de passer plus loin qu'avec un corps d'armée considérable, auquel cas il doit retirer ce qu'il aura laissé à Suse, et cesser de donner jalousie pour Exilles.

Il se présente pour lors deux partis à prendre : l'un d'attaquer avec les cinquante-deux bataillons qui sont dans les vallées d'Oulx et de Pragelas, joints à partie de ceux qui sont en Provence inutiles si les ennemis faisaient une entreprise par la Savoie; l'autre de faire joindre à Barraux, par une partie de l'armée de Dauphiné, le corps

des troupes de Savoie qui s'y serait assemblé, qui pourrait régler sa marche sur les opérations des ennemis.

Pour cette jonction, il serait nécessaire d'avoir toujours un pont sur l'Isère sous Barraux, au lieu appelé la Gache, désigné par feu M. de Vauban dans le projet qu'il a fait d'un camp retranché sous Barraux, lequel se peut occuper par les douze bataillons qui sont en Savoie, et les douze escadrons, en remuant de la terre; car il est d'une assez grande étendue pour ne se pas défendre par sa seule situation; il y faudrait même plus de troupes si les ennemis venaient en force; le pont de l'Isère en fait la sûreté, parce que, par ce moyen, l'on passe des deux côtés de cette rivière, suivant la nécessité, avec le même avantage qu'a tiré M. le duc de Savoie, pendant les dernières campagnes, des ponts de Crescentino et de Chivas sur le Pô.

On peut croire, par toutes les précautions que M. le duc de Savoie prend pour mettre Suse en défense, que l'armée qu'il commandera sera bien inférieure au nombre qu'il a fait publier.

On doit faire attention que depuis Modane jusques à Saint-Jean-de-Maurienne il y a des passages, lorsque les neiges sont fondues, par lesquels on tombe en Dauphiné sur le Mont-de-l'Asne et à Grenoble; passant par Saint-Pierre, les chemins ne sont guère propres que pour des partis.

Lettre de M. le maréchal de Catinat.

Paris, 12 juin 1708[1].

(Voir page 192.)

J'ai lu, monsieur, jusqu'à trois fois, le mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, sous le titre de *Réflexions sur la guerre de Dauphiné et de Savoie*. Il me semble que ce n'est qu'une répétition de ce qui a été dit et écrit plusieurs fois, et qui n'apprend rien de nouveau sur les retranchements que les ennemis ont commencés sur le Mont-Cenis, à la Grand'-Croix; je suis du sentiment du mémoire, qu'il est plus de précaution que d'offensive.

Si M. le duc de Savoie n'a que le nombre de troupes qu'on lui donne, à quoi il y a toute apparence, il ne me paraît pas qu'il puisse rien faire de considérable, vu la quantité de troupes que le roi a des-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2099, n° 232.

tinées sur ses frontières qui embrassent le Piémont. Je vous répéterai ici, monsieur, que j'ai écrit lorsque nous avions Suse, qui faisait le poste de la tête du pays avec Fenestrelle, qu'il fallait avoir de grandes précautions pour que, par une surprise de marche, les ennemis ne pussent pas se saisir de l'un ni de l'autre. Présentement, c'est Exilles qui couvre le Dauphiné avec Fenestrelle, non à la vérité avec autant d'avantage que faisait Suse; mais il doit rendre ce même service, et l'on doit se faire un objet de conséquence de sa conservation, aussi bien que de celle de Fenestrelle, d'autant plus que la perte de l'un ou de l'autre entraînerait celle de tous les deux. Le plus ou moins de troupes pour la sûreté de ces postes dépend des forces des ennemis et des mouvements de diversion qu'ils leur feraient faire. La conduite que l'on peut avoir là-dessus est journalière, et dépend continuellement des connaissances que l'on se donne et des avis que l'on reçoit.

Je crois inutile, monsieur, de se livrer à de grands raisonnements sur ce que M. le duc de Savoie pourrait faire de concert avec une flotte, lui supposant des forces qu'il n'a point et que l'on ne comprend point qu'il puisse avoir.

Donnons à M. le duc de Savoie trente-cinq à trente-huit bataillons de troupes réglées en campagne. Il n'entreprendra rien en Savoie qui doive donner une vraie inquiétude. Il ne se commettra point à attaquer un gros de votre infanterie concentré entre Fenestrelle et Exilles.

Pour peu que l'on suive les mouvements des ennemis par quelque entrepôt de troupes, on est aussitôt et même plus tôt qu'eux, s'il était besoin, à la vallée de Barcelonnette : l'entre-deux du pays entre Briançon et Barcelonnette ne demande d'attention que contre des partis.

Si les ennemis vont jusqu'à vouloir donner de l'inquiétude du côté du Var, il faut se mettre à portée d'augmenter les précautions qui en peuvent défendre le passage, joint à celles que l'on a déjà prises d'y faire des retranchements.

Menons-les jusque dans le comté de Nice; M. le duc de Savoie peut croire qu'avec vingt bataillons de l'autre côté du Var il couvrirait sûrement ce pays, et pourrait, avec ces mêmes troupes, entreprendre le siége de Villefranche. S'il peut, au moyen de la mer ou autrement, se donner le canon, les munitions et autres choses nécessaires à cette entreprise, c'est à quoi il pourrait réussir; mais j'ai peine à croire qu'il ose, dans la belle saison, s'affaiblir de si loin du côté de Suse. Je vous supplie, monsieur, de vous souvenir, en vous parlant ainsi, que je ne suppose à M. le duc de Savoie que trente-cinq à trente-huit bataillons de troupes réglées à mettre en campagne.

Voilà tout ce que je puis dire sur les connaissances qui me restent de ces frontières. Je vous supplie, etc.

Lettre de M. le comte de Grignan à M. le maréchal de Villars.

Marseille, 4 juin 1708[1].

(Voir page 192.)

J'espère, monsieur, que cette lettre vous trouvera en Dauphiné, quoiqu'on ne nous ait encore parlé qu'incertainement du jour que vous devez y arriver, et je ne puis résister plus longtemps à l'impatience de vous assurer de la joie que j'ai d'avoir à servir sous vos ordres.

Je dois en même temps commencer à vous rendre compte de l'état de ce pays-ci. Après la campagne passée, le roi voulut bien que le commandement des troupes au comté de Nice fût joint à celui de Provence. Je reçus des lettres de service pour M. de Valsemé, lieutenant général, en la place duquel M. d'Artaignan est venu ensuite, pour M. de Montgeorges, maréchal de camp, pour MM. de Marcilly et de Barville, brigadiers. M. d'Artaignan est à Grasse; M. de Montgeorges, à Nice; M. de Marcilly, à Lantosca. M. de Barville a eu la permission d'aller à la cour. Nous avons un aide-major général : M. de Rambion.

Les troupes dans le comté de Nice consistent en sept bataillons, qui sont : les trois du régiment suisse de Castellas, les deux du régiment de Cambrésis, le régiment de Belleaffaire et celui de Champagny.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2099, n° 200.

Les troupes en deçà du Var, en Provence, consistent en douze bataillons : les deux de Soissonnais, les deux de Beauvoisis, les deux de Flandre, les deux d'Esgrigny, les régiments de Cotentin, Saillans, Cordes et Pont-du-Château.

Il y a cinquante compagnies détachées, répandues dans les places de la frontière, de la côte maritime et des îles de Provence.

En suivant les ordres que le roi a fait expédier le 22 mai, le régiment de cavalerie de Magnières, de deux escadrons, et les régiments de dragons de Lalande et Premier-Languedoc, de deux escadrons chacun, doivent venir du Dauphiné en Provence, passant par quelques étapes de Languedoc.

Les bataillons qui sont dans le comté de Nice fournissent les garnisons de Nice, de Villefranche et de Montalban, et onze cent vingt-cinq hommes détachés pour divers postes, comme Sospello, Castiglione, Lantosca, Utelle, Levenzo, Apremont.

Des bataillons qui sont en Provence, huit sont ou vont être campés sur le Var et employés à des ouvrages sur cette rivière, et en la plage où est son embouchure dans la mer; deux sont à Toulon pour la garde de cette place et pour les ouvrages qui s'y font; un à Seyne et un à Colmars pour la garde de ces deux places et pour être à portée de se donner la main avec les troupes de la vallée de Barcelonnette. J'en ai tiré d'Antibes pour grossir le camp sur le Var, afin qu'il puisse fournir un plus grand nombre de travailleurs. Il n'est pas resté à Antibes une garnison telle qu'il le faudrait; mais ce qui est au Var est à portée de cette place; et il y en a d'autres encore dont il pourrait arriver que les garnisons eussent besoin d'être considérablement augmentées.

Les escadrons qui viennent du Dauphiné traverseront toute la Provence et iront dans le comté de Nice, où ils consommeront les fourrages, si les avis qu'on aura de la mer n'obligent pas à les porter plutôt en tout ou en partie dans quelques endroits de la côte de Provence.

L'union du comté de Nice avec la Provence nous a donné lieu de prendre des précautions en avant sur le chemin par lequel les enne-

mis vinrent l'année dernière de Piémont vers Nice : partant de Coni, ils passèrent la montagne de Tende et vinrent à Saorgio, où il y a un bon château qu'ils tiennent et qui rend maître du passage. Le poste que nous avons le plus près de Saorgio est Sospello, dont on a accommodé et muni le réduit, qui pourrait être défendu quelques jours. Les chemins, en approchant de Saorgio à Sospello, et ceux de Sospello à Nice, pouvant, suivant le sentiment commun, être rendus fort difficiles, je priai M. d'Artaignan, lorsqu'il partit d'ici pour cette frontière, d'examiner avec M. de Montgeorges et avec MM. de Lozières d'Astier, brigadier d'ingénieurs, la proposition qui m'avait été faite de les rompre, à laquelle M. de Rambion a eu beaucoup de part. Ils trouvèrent que les ennemis avaient déjà commencé eux-mêmes de rompre des chemins entre Sospello et Breglio pour arrêter les courses des troupes du roi qui étaient établies à Sospello, sous M. de Marcilly; qu'en continuant avec soin et loisir ce travail que les ennemis avaient fait à la hâte, et pour lequel ils pouvaient avoir intérêt de ne pas faire mieux, on rendrait ces endroits-là fort impraticables; mais que l'endroit où un pareil travail serait d'un plus grand effet était entre Sospello et Nice, lieu connu sous le nom de Rocca-Taillada, où, pour communiquer d'une partie du rocher à l'autre, il a fallu faire de gros ouvrages de maçonnerie, dont la destruction ne laisserait que des précipices entre eux deux; que, pour remettre cette route en état, il faudrait des temps considérables, et plus qu'une armée en marche, dans des pays serrés et où les subsistances sont difficiles, n'en saurait prendre, surtout après avoir été un peu arrêtée par les autres obstacles qu'elle aurait déjà trouvés, outre qu'on pourrait poster des troupes à portée d'empêcher le travail que les ennemis voudraient entreprendre pour rétablir ce chemin.

On trouva aussi qu'on pourrait rompre les chemins et les ponts sur la Tinea et la Vesubia, vers la vallée de Lantosca qui conduit au col de la Fenestre, et de là à Coni par le val de Stura, sans passer le col de Tende, route que M. le duc de Savoie tint avec ses troupes, séparées de celles de ses alliés, lorsqu'il retourna de ce pays-ci en Piémont.

Je rendis compte de ces vues à la cour, qui les approuva et en laissa l'exécution en ma disposition; je fis cependant remarquer ensuite qu'il pourrait se rencontrer quelque utilité pour le service du roi à ne manifester ce dessein qu'un peu tard, en se réservant toujours du temps au delà du nécessaire pour l'exécuter; que par cette suspension on laisserait les ennemis, ou dans la crainte qu'on n'allât attaquer Saorgio, ou dans l'espérance de tourner leurs forces de ce côté-ci, ce qui, en les engageant dans des projets qu'on pourrait rendre si difficiles, pourrait les empêcher de se préparer assez tôt pour d'autres; j'ajoutai que j'attendais une connaissance plus précise par M. d'Artaignan et de Montgeorges, et par ledit sieur de Lozières, du temps où la saison pouvait permettre de commencer ce travail, et de celui qu'il pouvait consommer, et que j'aurais l'honneur d'en informer sa majesté par avance, afin qu'elle pût donner ses derniers ordres suivant les avis, les événements, les desseins et la situation alors présente des affaires.

Je reçus ces éclaircissements que j'attendais; j'ai reçu ensuite les ordres de sa majesté, suivant lesquels j'ai donné depuis peu celui de mettre la main à l'œuvre pour cette destruction de chemins, après qu'un réduit dans l'endroit de la Rocca-Taillada a été fait, d'où l'on peut soutenir ceux qui les rompent et s'opposer à ceux qui voudraient les refaire; on se conservera avec Nice et d'autres endroits des communications très-aisées à rompre : cela regarde le chemin ordinaire de Nice à Sospello et de Sospello vers Saorgio; on prend de pareilles précautions sur la gauche de Sospello vers Breglio, et c'est dans cette vue qu'on a établi un poste à Castiglione; à l'égard de Lantosca, on a rompu et on continue de rompre des chemins de là en avant, vers le col de la Fenestre; et, pour soutenir ce poste de Lantosca, et empêcher qu'il ne puisse être pris par les derrières, on occupe ceux d'Utelle, Levenzo et le château d'Apremont; outre l'effet avantageux que cela fera pour la conservation de Lantosca, on sera par Utelle à portée de rompre les ponts de la Tinea, ce qui sert à couvrir le comté de Beuil, et cette partie de la frontière de Provence qui y répond;

par Levenzo on sera à portée de garder la Vesubia, et de couvrir des passages du Var, et par Apremont de couvrir aussi des passages du Var et l'entrée de la plaine de Nice. Il est certain que ces précautions, en avant dans le comté de Nice, diminuent la nécessité de celles que nous prenons sur le Var; mais il est toujours très à propos d'y en prendre, et nous aurions bien souhaité d'y faire travailler plus tôt; il y fallait un peu d'argent qu'on attendait, ou par le trésorier des fortifications, ou par celui de l'extraordinaire des guerres, et ce n'est que depuis peu de jours qu'on nous a ôté l'espérance d'en avoir de ce côté-là, ce qui m'a obligé, malgré le mauvais état où est la Provence, et surtout cette contrée du Var, que les ennemis ont ravagée, d'ordonner sur le pays la dépense à faire en cette occasion, pour donner aux paysans qui travaillent quelques secours par-dessus la double ration de pain que le roi leur fait donner comme aux soldats, et pour une grande quantité de bois, de fascines de piquets et d'autres choses dont on a besoin. Les ouvrages à faire consistent en un fort de terre près de l'embouchure du Var, tant pour défendre le passage de la rivière en cet endroit que pour défendre la plage voisine, où des vaisseaux ennemis pourraient débarquer des troupes, et en des redoutes et des retranchements pendant trois lieues en remontant cette rivière, dont les gués et même le lit sont très-incertains, ce qui détermine à fortifier les hauteurs voisines en deçà, d'où l'on puisse empêcher les troupes ennemies de se former et de déboucher.

Ce n'est que de la marine qu'on peut recevoir les canons et les canonniers, les munitions et les attirails d'artillerie pour ce fort et ces retranchements, et j'espère que la demande que j'en ai faite aura bientôt son effet.

Les ordres sont donnés de faire, pour assurer la communication de Provence à Nice, un pont ou des ponts sur le Var près de Saint-Laurent, où est le passage le plus ordinaire de cette rivière, qui a accoutumé d'y faire plusieurs branches, et elle ne tardera vraisemblablement pas de grossir par la fonte des neiges des montagnes, ce qui dure ordinairement jusques au commencement de juillet, et pourrait

durer davantage cette année, parce que les neiges ont été très-abondantes.

M. de Montgeorges mande que pour la quantité de postes qu'il y a à garder dans le comté de Nice, on y aurait besoin d'une augmentation de bataillons, et si l'on se trouvait réduit à garder le Var contre une armée ennemie telle, ou même moindre, que celle que M. le duc de Savoie avait l'année dernière, tout le monde convient qu'il y faudrait du moins trente bons bataillons et en avoir encore avec de la cavalerie sur les bords de la mer à opposer aux débarquements de troupes que les ennemis pourraient tenter pour prendre les retranchements à revers.

Pour avoir plus de troupes à faire travailler sur le bas Var, j'y ai fait descendre un bataillon qui était à Entrevaux et Guillaume, où il peut être renvoyé en deux ou trois jours dans le besoin; cette partie de la frontière de la Provence est couverte par les neiges jusques en juillet, et elle va être encore protégée par les postes établis à Lantosca et autres endroits voisins.

La liaison que les affaires de notre frontière et de notre côte maritime ont avec celles de Monaco m'a engagé à donner un secours de vingt-quatre milliers de poudre à cette place, dont la principale défense est en son artillerie, et où l'on était réduit à vingt milliers par la consommation qu'on y en a fait en dernier lieu pour des escarpements. On pourra reprendre ces vingt-quatre milliers sur quarante-quatre que M. de Chamillart a écrit qu'on ferait descendre de Lyon pour Monaco; on a trouvé aussi qu'il convenait à notre frontière de même qu'à cette place que le vieux château de Mentone soit mis en état de recevoir des troupes, ce qui sera fait; il aurait été bon encore d'occuper un défilé dit de Balsirossi, mais il est sur les terres de Gênes, et l'on doit du moins attendre l'extrémité pour s'y porter.

Il est venu lentement pendant deux mois des fonds pour des ouvrages à Toulon; il en vient présentement avec un peu plus d'abondance; les deux bataillons qui y sont fournissent des travailleurs à la tâche, payés par les entrepreneurs. J'y ai rassemblé, par ce même

motif, la plupart des compagnies franches de la marine qui étaient en des quartiers, et j'ai fait aussi commander des paysans du voisinage. On s'est principalement attaché à faire une bonne redoute à la hauteur de la montagne, et une communication de ce fort à la ville et à rétablir le donjon du fort de Saint-Louis.

On remet en état des batteries sur les bords de la mer pour défendre l'entrée des rades de Toulon, et je fais aussi achever de mettre en état les batteries de la baie de Marseille.

Il n'y a qu'un très-petit fonds pour les ouvrages d'Antibes, où il y en aurait beaucoup de nécessaires et où tout est imparfait.

J'ai représenté à la cour que si les ennemis pénétraient en Dauphiné, Sisteron, place de Provence et contiguë à cette autre province, aurait besoin d'une bonne garnison, d'une augmentation d'artillerie et de beaucoup de choses.

Je tiens la main que le munitionnaire ait dans les endroits ordinaires des emplacements raisonnables de farine, et une réserve à porter où l'on pourrait en avoir besoin pour quelques mouvements de troupes.

J'ai fait rouler jusqu'à présent sur les étapes que la province fournit, les mouvements qu'il y a eu occasion de faire.

J'avais tiré de Toulon l'année dernière un petit équipage d'artillerie, que j'y fis ramener après la campagne, et j'ai chargé M. d'Albert, lieutenant provincial, de faire réparer les affûts et mettre cette petite artillerie en état de faire les mouvements qui pourraient être ordonnés.

Il n'est pas en état de fournir des canonniers, dont M. d'Artaignan m'a écrit qu'on aurait besoin dans les divers postes occupés dans le comté de Nice; il est vrai qu'il a été mandé qu'une compagnie de canonniers devait nous venir du Dauphiné, et elle est attendue avec impatience.

Les capitaines généraux de la garde-côte ont reçu mes ordres pour tenir leurs compagnies en état; les charges de ces officiers et d'une espèce d'état-major qu'on leur a donné sont en finance et d'un établisse-

ment nouveau en ce pays. J'ai fait commencer depuis environ quinze jours les gardes pour la découverte à la mer, et pour faire les signaux, outre ceux qu'on a accoutumé de faire en certains endroits pendant tout le cours de l'année, et nous répondrons aux signaux de Languedoc que M. le duc de Roquelaure me mande qu'il établira incessamment.

La flotte que le chevalier Lack commande parut devant Barcelone le 22 mai; elle est de trente-six vaisseaux de guerre; elle a cinq galiotes à bombes, et en peut trouver encore à Gênes, où l'amiral Schowel en laissa l'année dernière; on assurait toujours que cette flotte, avec un grand nombre de bâtiments de charge, devait aller du côté de Gênes embarquer à Finale, ou en Vay, des troupes, et entre autres les deux mille hommes de cavalerie qui sont venus de Naples, et pour lesquels il a été préparé des fourrages à embarquer; mais on peut croire aussi que lorsque M. le duc de Savoie aura su que le convoi préparé à Cette pour l'armée de monseigneur le duc d'Orléans n'a pu arriver à Peñiscola, il aura redoublé les instances qu'il faisait qu'on laissât ces troupes en Italie, comme les croyant moins nécessaires depuis cet événement, pour le secours de l'archiduc. Quoi qu'il en soit, le 30e de mai, une partie de cette flotte, après avoir fait de l'eau, fit voile de Barcelone, par un vent favorable, pour aller en Vay, et le reste en devait partir le lendemain 31. Les bâtiments de transport allaient avec les deux escadres, et le chevalier Lack était avec la dernière.

Les lettres d'Italie, et entre autres de Mantoue, jusqu'au 11 mai, avaient parlé de quelque expédition projetée par les troupes allemandes, qui aurait pu en occuper du côté du Ferrarais; mais, s'il est vrai que le pape se soit relâché à envoyer un légat vers la princesse épouse de l'archiduc, ce projet pourrait n'être pas suivi, et M. le duc de Savoie pourrait recevoir de plus grands secours de ses alliés. D'un autre côté, on nous parle du mécontentement, même de quelque mouvement du peuple de Naples, d'une manière à faire croire qu'il ne conviendrait pas aux Autrichiens de laisser engager un grand nombre de leurs troupes en des expéditions qui les éloigneraient trop

de leurs affaires d'Italie. S'il y a quelque chose de véritable dans ce que l'on dit de Naples, le vice-roi de Sicile se trouvera mieux en état qu'il n'était de seconder les bien intentionnés, par les troupes qui y sont arrivées d'Espagne, et l'on croit qu'il aura bientôt aussi le secours des six galères des particuliers de Gênes qui sont ici depuis deux jours avec M. le duc de Tursy leur général. Il a aussi amené quatre galiotes de Naples dont la chiourme et les bas officiers sont suspects, et qu'on sera obligé de garder dans ce port. Ces galères ont porté environ quatre-vingts officiers espagnols échappés des prisons des ennemis, et je donne à ces officiers, comme à un grand nombre d'autres qui ont ci-devant été dans le même cas, les moyens de s'acheminer en Espagne.

Par des avis de l'Archipel, on assure que dans le commencement de mai la flotte du Grand Seigneur s'était mise en mer, composée de huit gros vaisseaux qu'ils appellent sultanes, de vingt-cinq galères, quarante galiotes et quarante barques longues; tous les équipages de ces bâtiments ont été doublés, et l'on avait embarqué des mortiers, des outils, des échelles, etc. On est fort assuré à Malte contre ces préparatifs, trop peu considérables pour en vouloir à une si forte place, et l'on ne savait point encore quel était leur objet.

Vous aurez su sans doute que les discours les plus connus dans Turin sur les desseins de M. le duc de Savoie menaçaient encore la Provence, quoique certaines dispositions que ce prince fait paraissent avoir d'autres objets : le biscuit qu'il a fait préparer à Coni, les mulets dont il fait des levées, et un camp, s'il est vrai ce qu'on en dit, entre Saluces et Coni, pourraient être regardés comme des commencements de préparatifs contre nous. Si ses forces approchaient de celles de l'année dernière, ce que nous avons de la peine à croire, je prendrai la liberté de vous écrire les nouvelles qui nous reviendront; mais nous devons compter d'apprendre mieux par vous que nous ne le pourrions savoir par nous-mêmes, ce qui doit intéresser le pays, où je vous supplie de croire que personne ne recevra vos ordres avec plus de plaisir que moi.

ÉTAT GÉNÉRAL DE LA DISPOSITION DES TROUPES QUI COMPOSENT L'ARMÉE DU ROI SUR LA FRONTIÈRE DU PIÉMONT; 8 JUIN 1708 [1].

(Voir page 193.)

	LIEUX OÙ SONT LES TROUPES.			RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	OBSERVATIONS.
SAVOIE.	Dans le Faussigny			Chepy	"	2	
	En Tarantaise	Saint-Maurice		Froulay	1	"	
		Hem		2e de Bretagne	1	"	
		Moutiers		1er de Bretagne	1	"	
		Plaine de Sces		Dulue	"	2	
				Montgon	"	2	
		Conflans		Fimarcon, dragons	"	3	
	Maurienne	Modon		Le Fare	1	"	Ces 7 bataillons détachent 100 hommes à la redoute de Lans-le-Bourg, et 300 avec 2 compagnies de grenadiers à Termignon.
		Modane		Anjou	2	"	
				Mirabeau	2	"	
				Mancini	2	"	
		Saint-André		Durfort-Boissière	1	"	
		Saint-Jean		Dauphin, dragons	"	3	
				Pisançon	1	"	
					12	12	
DAUPHINÉ.	Depuis Exilles jusqu'au Mont-Genèvre	Exilles et hauteurs voisines		La Sarre	1	"	
				Bourgogne	2	"	
				Dauphiné	2	"	
				Beaujolais	2	"	
				1er d'Albigeois	1	"	
		Salbertrand		Forest	1	"	
				Ile de France	1	"	
				Croi	1	"	
		Bardonnèche		La Chesnelaye	2	"	
		Oulx		1er Limosin	1	"	
				Ponthieu	1	"	
		Fenil		2e Limosin	1	"	
				Masselin	1	"	
					17	"	
	Depuis la vallée de Saint-Martin et Perosa jusqu'au Mont-Genèvre	Vallée de Saint-Martin	Le Perrier	Berry	1	"	
			Le Clos	Quercy	1	"	
		Perosa		Tournaisis	2	"	
				Fusiliers de montagne	1	"	
	De Perosa à Fenestrelle	Mantoul et le Roux		Bresse	1	"	
		Grand et petit Fayet		La Marche	2	"	
	De Fenestrelle au Mont-Genèvre	Balbotet		1er de Gâtinais	1	"	
		Uxeant et le Lot		2e de Gâtinais	1	"	
		Pourières, Freisse, Souchere-Basse et le Puys		Vexin	1	"	
				A reporter	11	"	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2099, n° 211.

LIEUX OÙ SONT LES TROUPES.		RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	OBSERVATIONS.
		Report.....	11	"	
Dauphiné. (Suite.) — De Fenestrelle au Mont-Genèvre. (Suite.)	La Rua et les Granges-de-Pragelas.....	Bassigny.....	1	"	
	Letures.....	Bugey.....	1	"	
	Champlas, Rollières et Bousson.....	Thiérache.....	2	"	
	Sauze de Cesanne.....	Sanzay.....	2	"	
			18	"	
Dauphiné. (Suite.) — Mont-Genèvre, Briançon et vallée de Queiras...	Mont-Genèvre.....	Royal-artillerie.....	1	"	
	Briançon.....	2e d'Albigeois.....	1	"	
	Vallée de Queiras.....	Vivarais.....	1	"	
			3	"	
Vallée de Barcelonnette.....		La Marine.....	3	"	
Provence.....		Beauvoisis.....	2	"	
		Flandre.....	2	"	
		Soissonnais.....	2	"	
		Esgrigny.....	2	"	
		Cotentin.....	1	"	
		Cordes.....	1	"	
		Saillant.....	1	"	
		Pont-du-Château.....	1	"	
		Magnières.....	"	2	
		Languedoc, dragons....	"	3	
		Lalande, *idem*.....	"	3	
			12	8	
Comté de Nice.....		Castellas, suisse.....	3	"	
		Cambrésis.....	2	"	
		Belleaffaire.....	1	"	
		Champagny.....	1	"	
			7	"	
Monaco.....		3e de Royal-Roussillon...	1	"	
		Marcilly.....	1	"	
			2	"	

RÉCAPITULATION.		
Savoie.....	12	12
Dauphiné.....	38	"
Vallée de Barcelonnette.....	3	"
Provence.....	12	8
Comté de Nice.....	7	"
Monaco.....	2	"
Total.....	74	20

Lettre de M. de Medavi à M. de Thoy. 9 juin 1708[1]. (Voir page 194.)

M. le maréchal de Villars pense et est au fait de ce pays mieux que ceux qui y ont passé des années entières, et comprend que le salut du Dauphiné dépend de la défense de la Savoie. Ainsi, monsieur, il est question de prendre des mesures pour empêcher aux ennemis l'entrée de cette province; nous en avons raisonné ensemble souvent, et nous n'avons trouvé que trois endroits par où les ennemis puissent entrer en Savoie : par le grand Saint-Bernard, par le petit, et par le Mont-Cenis. Il est inutile de songer à défendre le grand Saint-Bernard : c'est aux Suisses à s'opposer à ce passage par le pays de Valais. M. le maréchal prendra des mesures avec nos envoyés, pour prendre les précautions nécessaires pour s'y opposer, et nous ne pouvons plus garder tout; il faut donc se restreindre à défendre le Mont-Cenis dans la Maurienne, et le petit Saint-Bernard dans la Tarantaise. Je crois qu'on ne saurait confier le poste de la Tarantaise à personne qui soit plus expérimenté que vous, monsieur, à rendre service au roi par vos lumières, votre expérience, et la connaissance que vous avez du pays. Par ces mêmes raisons, je n'aurais rien à vous dire ni à vous conseiller dans cette occasion, mais, comme vous m'avez témoigné que vous seriez bien aise de vous conduire par mes conseils, vous voulez bien que je vous dise que, pour défendre cette vallée, je crois que huit bataillons et deux régiments de dragons doivent suffire; c'est ce que je compte de vous envoyer, et comme vous en avez déjà quatre, je vous en enverrai quatre autres, et je vous dirai comme il faudra les disposer : il faut mettre les deux régiments de dragons à Saint-Maurice, lesquels vivront aisément de la plaine de Scez et de la vallée de Tignes. Il faut aussi deux bataillons à Saint-Maurice, lesquels garderont, depuis le pont de Bonneval, tous les retranchements jusqu'à l'Isère, observant de faire camper un bataillon au-dessus de la maison de M. de Maulevrier, pour être à portée de garder depuis là jusqu'au pont de Bonneval. Avec ces troupes, dix mille hommes ne forceront pas vos retranchements, pourvu qu'ils ne soient pas tournés; vous savez qu'ils ne peuvent l'être que par la droite, en empêchant les enne-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2099, n° 235.

mis de passer l'Isère jusqu'à Tignes. Il faut, pour cela, mettre un bataillon où était celui des Vosges, qui se charge de cette garde, et avoir soin de relever tous les parapets que j'avais fait faire à mes côtés pour empêcher qu'on puisse faire un pont sur cette rivière, aussi bien que le chemin de communication de Saint-Maurice, et d'entretenir le pont sur l'Isère, qui est couvert de nos retranchements; il faut aussi tenir deux bataillons au-dessus de Tignes, pour s'opposer aux ennemis qui voudraient pénétrer par là en venant dans la vallée de Tignes, par le mont Iseran et la vallée de Lens; il faut établir des mulets pour y porter des vivres, et accommoder des chemins pour l'entretien de ce camp jusqu'au vôtre. Voilà, monsieur, comme je crois que vous pouvez assurer votre droite. Il y a bien encore la Vanoise, par où ils pourraient passer, s'ils avaient passé le Mont-Cenis et qu'ils nous eussent chassés de Termignon, et réduits au camp de Modane; mais en me retirant à Modane, j'enverrai des troupes sur la Vanoise, qui se retireront sur vous si elles étaient forcées. Il n'est plus question, pour la sûreté de la Tarantaise, que d'assurer la gauche du camp de Saint-Maurice, depuis le pont de Bonneval, où est la gauche de ce camp, jusqu'au grand Saint-Bernard; il n'y a que le Chapuy à garder, qui est à deux lieues du pont de Bonneval. On peut venir au Chapuy par l'allée Blanche et par la montagne du Bonhomme. Vous savez, monsieur, que j'avais pris mes mesures l'année passée pour faire un camp au haut du Chapuy avec les bataillons de Bretagne et de Beauvoisis que M. Dumontel commandait. Vous y pouvez envoyer les deux bataillons de Bretagne; ils connaissent déjà ce côté-là, et si M. Bertelot arrive, il sait comme j'avais ordonné qu'il s'y plaçât et les mesures que j'avais prises pour la subsistance de ce camp, qu'on tirerait de Beaufort. Enfin, peut-être aurez-vous encore des lumières sur cela que je n'aurai pas conçues; je vous prie d'y donner toute votre attention, et de ne pas perdre un moment à mettre toutes choses dans cette disposition. J'envoie mon frère dans la Maurienne; il vous rendra compte des dispositions de cette vallée, et exécutera vos ordres en attendant que je puisse m'y rendre, ne pouvant me dispenser

d'aller avec M. le maréchal, qui veut absolument que je le suive à la tête du Dauphiné, d'où je passerai le col de la Roue pour me rendre en Maurienne. Établissez des signaux pour que nous puissions avoir des nouvelles de ce qui se passera de vos côtés jusqu'à moi. J'aurai douze bataillons en Maurienne, et j'aurai aussi des signaux et des communications en Dauphiné; c'est à cela que consiste toute votre force.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT MARCHER SUR COLMARS, ENTREVAUX ET SISTERON[1].

(Voir page 214.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX OÙ VONT LES TROUPES.
INFANTERIE.		
Cambrésis	2	A Colmars et à Entrevaux.
Soissonnais	2	
Castellas, suisse	3	
	7	
CAVALERIE.		
	ESCADRONS.	
Magnières	2	A Sisteron.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2099, n° 361

ÉTAT DE L'ARMÉE DU DUC DE SAVOIE [1].

(Voir page 227.)

RÉGIMENTS.			NOMBRE D'HOMMES.
TROUPES DE L'EMPEREUR.			
Infanterie. (Nota. Tous ces régiments sont à 2,000 hommes chacun, mais on en a détaché 600 par régiment pour les garnisons des places et le Ferrarais.)	Herbestein	1,400	
	Kriechbaum	1,400	
	Max-Stahremberg	1,400	
	Bayreuth	1,400	
	Regal	1,400	
	Königsegg	1,400	15,400
	Harrach	1,400	
	Zumiunghe	1,400	
	Würtemberg	1,400	
	Bagny	1,400	
	Heiduques	1,400	20,900
Cavalerie	Visconti	1,000	
	Rocavion	1,000	
	Martinitz	1,000	5,500
	Duhautoir	1,000	
	Praines	1,000	
	1er régiment de hussards	500	
PRUSSIENS.			
Avec les recrues arrivées			8,000
SAXE-GOTHA.			
Infanterie, 2 régiments		1,500	3,000
Cavalerie, 2 régiments de dragons		1,500	
			31,900
TROUPES DE SAVOIE.			
Infanterie		7,000	10,000
Cavalerie		3,000	
TOTAL GÉNÉRAL			41,900

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2100, n° 53.

ÉTAT DES TROUPES EMBARQUÉES POUR LA CATALOGNE; 15 JUILLET 1708 [1].

(Voir page 230.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMBRE D'HOMMES effectifs.	OBSERVATIONS.
INFANTERIE.			Stahremberg n'est ni bon ni mauvais; il n'a pas été payé cet hiver, non plus que les autres régiments impériaux.
Guido-Stahremberg.....	3	1,680	Osnabrück est très-mal composé d'officiers et de soldats; il a passé l'hiver à Mantoue. Il y avait déjà 200 malades quand il est sorti, et de là à Plaisance il y en eut 300 qui le devinrent, et ils étaient au nombre de 400 à leur arrivée à Vado.
Osnabrück.....	3	1,186	
Allemands pour Rewentklau.....	.....	130	
Italiens pour Taff.....	.....	148	
TOTAL de l'infanterie...	6	3,144	
CAVALERIE.	ESCADRONS.		Les régiments sont payés par les Hollandais, à M. l'électeur palatin, sur le pied de 50 hommes par compagnie et de 300 par régiment; mais on y comprend les valets, les aumôniers, les chirurgiens, etc. Ces régiments sont censés complets quand il y a 37 factionnaires dans chaque compagnie. Ils ne sont ni bons ni mauvais; leurs chevaux ne sont pas fort grands.
Schellaert.....	2	246	
Stoltzenberg.....	2	242	
Frankenburg.....	2	239	
Speck, ci-devant Viser.....	2	218	
	8	945	
DRAGONS.			Il est très-complet, très-beau et en très-bon état. Les officiers ont quantité de chevaux pour leur service particulier, et, pour ce seul régiment, on en compte 1,180 d'embarqués.
Herbevillé.....	6	960	
Gardes de la princesse.....	.....	92	Ils étaient 130 à la sortie de Milan; quelques-uns étaient tombés malades, d'autres ont été dispensés du service, d'autres ont déserté.
TOTAL de la cavalerie...	14	1,997	

NOTA. L'erreur des listes suivant lesquelles il y a eu plus de 5,800 hommes embarqués vient de ce qu'on a fait passer sous le nom de troupes plusieurs valets, femmes de soldats, etc.

RÉCAPITULATION.

Infanterie.....	3,144
Cavalerie.....	1,997
TOTAL des hommes.....	5,141

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2100, n° 245.

ORDRES LAISSÉS PAR M. LE MARÉCHAL DE VILLARS À M. LE COMTE DE MURET, CONCERNANT LE COMMANDEMENT DE LA PROVINCE DU DAUPHINÉ [1].

(Voir page 233.)

Il faut huit bataillons sous le commandement de M. le comte de Muret, lesquels auront ordre de se poster, en sorte qu'ils soient entre Exilles, Fenestrelle et Briançon, en état de protéger ces trois places, mais ayant soin surtout de se placer de manière que si l'ennemi avait un corps plus considérable, il ne fût pas possible de les couper; et, comme lorsque les neiges sont fondues, toutes les montagnes sont praticables, on croit que le poste le plus convenable, c'est de s'approcher de Cesanne, et que rien ne puisse se mettre entre ledit corps et Briançon, le laissant toujours derrière soi et communiquant à Exilles et Fenestrelle.

Il est bien difficile, les ennemis marchant en avant dans la Savoie, qu'ils puissent laisser vers Suse rien de plus que les troupes nécessaires pour garder leur camp retranché de Jaillon, auquel cas l'officier général qui commandera ce corps pourra s'avancer, ainsi qu'il le jugera à propos, ou vers Oulx, ou dans le Pragelas, mais avec attention d'avoir toujours sa retraite sûre au Mont-Genèvre.

S'il pouvait arriver, contre toute apparence, qu'ils fussent assez forts pour faire retirer les huit bataillons vers le Mont-Genèvre et Briançon [2], on en tirera deux cents hommes détachés pour Fenestrelle, et pareil nombre pour Exilles, pour y être en garnison. Il faut que ce soit deux cents bons hommes, et des capitaines choisis sur les huit bataillons, et que, sur chaque deux cents hommes, il y ait cinquante grenadiers.

Il faudra laisser un bataillon à Briançon, lequel y est déjà, et un autre à Mont-Dauphin, lequel se pourra tenir à Guillestre pour n'être point dans le méchant air.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2100, n° 280.

[2] Si M. le comte de Muret le trouve à propos, il augmentera le nombre desdites garnisons.

Il faudra laisser encore deux bataillons vers le Monestier de Briançon et le Bourg-d'Oysans, pour les avenues qui viennent de la Maurienne dans la vallée de Lautaret, et M. de Muret commandera lesdits douze bataillons et placera, s'il le juge à propos, ou un bataillon ou quelques détachements au col de la Roue; les milices du pays auront ordre pareillement de s'avancer diligemment et de défendre tous les passages dont les ennemis pourraient se servir, et toutes lesdites milices seront à ses ordres.

On laissera des détachements pour la garde de l'Arche et du Castelet dans la vallée de Barcelonnette; M. Le Guerchois a les ordres de laisser lesdits postes bien munis.

On laisse à la disposition de M. le comte de Muret de placer lesdits bataillons comme il le jugera à propos, soit en tenant la tête des postes du Ramas, et autres, du côté d'Exilles ou de Fenestrelle, ou de se tenir plus ensemble, suivant les forces des ennemis; mais il est bien difficile que, marchant en avant, si tant est qu'ils puissent pénétrer, ils en laissent, du côté de Suse ou du côté de Jaillon, un assez grand nombre pour embarrasser douze bataillons et toutes les milices du pays.

Fait à Oulx, le 20 juillet 1708.

Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart. Du camp d'Aiguebelle, 28 juillet 1708 [1]. (Voir page 240.)

J'ai reçu, en arrivant à Aiguebelle, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 18 juillet, par laquelle vous me donniez avis de faire enlever les farines de M. de Savoie; j'y avais déjà pensé, et les raisons par-dessus lesquelles vous me dites de passer m'en avaient empêché. Il est trop tard présentement, parce que M. le maréchal a jugé à propos que les troupes qui étaient aux ordres de M. de Prade, sur les bords du lac, se retirassent sur le Rhône, à Seyssel. J'eus l'honneur de vous écrire, le 18 aussi, une grande lettre par laquelle je vous rendais compte de la disposition des troupes en Savoie, et de l'état de tous les postes que j'occupais à la tête de cette province, avec une carte pour vous faire connaître au juste ma situa-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2100, n° 223.

tion. Cette lettre, monseigneur, aussi bien que la vôtre, est arrivée après coup, car, dès le 19, les ennemis entrèrent par le petit Saint-Bernard, avec cinq bataillons et un détachement de sept ou huit cents Allemands, pour faire une diversion de ce côté-là, et par le Mont-Cenis, en tombant sur Lans-le-Bourg, Termignon et Bramant, avec trente-six bataillons, tous leurs dragons à pied, et huit cavaliers aussi à pied par compagnie, avec sept ou huit cents Barbets.

Le 20, les troupes du petit Saint-Bernard se présentèrent aux retranchements de M. de Thoy, dans la petite plaine de Scez, en faisant couler par leur gauche tout le long de la vallée de Tignes vers Sainte-Foy, où ils firent un pont sur l'Isère, et montant à Villar-Roger, d'où ils chassèrent le bataillon de Durfort, qui y était posté, comme vous le verrez par ma carte, pour empêcher les ennemis de passer l'Isère de ce côté-là. Ce malheur a fort accéléré l'entrée des ennemis en Savoie, car ce poste forcé m'obligea à lever tous les postes que j'avais mis dans la Vanoise, et à gagner la vallée de Tignes par le mont Iserand, et de là à passer par leur pont du côté de Villar-Roger et Pesé, et enfin à se porter en force entre la Tarantaise et la Maurienne pour prendre les revers ou de la Maurienne ou de la Tarantaise, c'est-à-dire celle des deux par où ils voudraient pénétrer.

Le 20, les ennemis descendirent le Mont-Cenis et furent deux jours à défiler, et se placèrent depuis Lans-le-Bourg jusqu'à Bramant. Ce fut dans ce même jour 20 qu'ils obligèrent les postes que j'avais à Lans-le-Bourg, Termignon et Bramant, de s'élever dans la Vanoise en faisant sauter tous les ponts, comme je l'avais ordonné, ce que vous pouvez voir par ma carte. Je ne sus que le 21 que le poste de Villar-Roger, en Tarantaise, l'avait été forcé, et j'envoyai ordre à MM. de Launay, lieutenant-colonel de la Chenelaye, qui commandait le détachement de la Vanoise, de se retirer par ses derrières à Moutiers, dans la crainte que j'eus qu'il ne fût coupé par les troupes qui avaient pénétré dans la Tarantaise.

Il me vint, le 22 matin, un déserteur du régiment de Montferrat

qui m'apprit qu'il s'était fait un détachement de l'armée de trois mille hommes de grenadiers ou gens choisis, lesquels avaient monté par la Vanoise, disant qu'ils venaient nous couper sur notre gauche, ce qu'ils pouvaient faire facilement en venant tomber sur Saint-Michel par le col des Encombres, de manière que j'aurais été contraint de me retirer par le col de la Roue, et d'abandonner absolument la Maurienne. C'était tout ce que M. le maréchal de Villars craignait, parce que j'avais ordre de retarder autant que je pourrais la marche des ennemis, mais de retirer toutes les troupes de Savoie à Barraux pour couvrir Grenoble. Le même jour 22, sur les deux heures de l'après-midi, les ennemis s'avancèrent avec trois mille hommes détachés jusque sur le ravin d'Avrieux, qui était à un quart de lieue de la tête de mes retranchements, poste où je tenais seulement deux cents hommes pour être averti, qu'ils obligèrent de se retirer dans les retranchements après quelques escarmouches, et se campèrent entre Aussois et ma gauche. J'en donnai avis sur-le-champ à M. le maréchal de Villars, qui était pour lors à Bardonnèche, lequel ne jugea pas à propos, dans la situation où nous étions de pouvoir être coupés, de changer rien à son premier projet, qui était de nous retirer à Barraux. Cependant les ennemis, après avoir poussé nos postes avancés, firent marcher quelques compagnies jusqu'à un rocher très-élevé qui formait notre gauche, et firent mine de nous attaquer partout. Je pris le parti de faire battre la générale, d'envoyer chaque troupe à son poste, et comme notre gauche était l'endroit le plus faible de nos retranchements, parce que les neiges, qui avaient fondu depuis cinq ou six jours, rendaient des endroits que nous croyions impraticables fort faciles à pénétrer, cette circonstance m'engagea à renforcer notre gauche de quelques compagnies de grenadiers et de cinq ou six piquets. Les grenadiers des ennemis, après avoir escarmouché quelque temps contre ceux-ci, se mirent sur le ventre, dans un petit fort hors la portée du fusil. Comme dans toutes ces entrefaites la nuit s'approchait, je jugeai que nous ne serions attaqués que le lendemain matin, et qu'il était à propos de me retirer, suivant la convention qui en avait été faite entre M. le ma-

réchal et moi, et lui en donnai avis, laissant les postes garnis de grenadiers et de piquets, qui n'en partirent qu'au jour, et firent mon arrière-garde.

Comme mes retranchements tenaient les deux côtés de la rivière, j'avais fait faire trois chemins jusqu'à Saint-André, où toutes les troupes se réunirent, afin qu'il y eût moins de confusion. Quand toutes les troupes furent assemblées et en bataille, j'attendis de l'autre côté du pont, qui est sur l'Arc, toute mon arrière-garde commandée par le marquis de Grancey, M. de la Fare et M. de Maulevrier, lequel fut chargé de faire sauter les ponts de Modane et de Saint-André, que j'avais fait miner quelques jours avant, et je continuai ma marche jusqu'à Saint-Michel dans cette disposition, sans être aucunement troublé par les ennemis.

Je m'étais débarrassé dès la veille de mes équipages, que j'avais envoyés à Saint-Michel avec l'escorte de deux bataillons de la Chenelaye, auxquels j'avais ordonné de se saisir du col des Encombres, de peur que le détachement des trois mille hommes, que je savais qui était sur mes ailes, ne me vînt couper ce passage, parce que alors, mes ponts coupés, je ne pouvais plus retourner par le col de la Roue, ni continuer ma marche par la Maurienne.

Mes troupes se trouvèrent arrivées avant midi à Saint-Michel, après avoir coupé tous les ponts qui étaient dans mes derrières, et fait sauter celui de Saint-Michel. Je donnai trois heures de repos aux soldats, et pris le parti de marcher jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne, parce que je n'avais aucune nouvelle du corps de trois mille hommes qui était parti vingt-quatre heures devant moi, et qui pouvait encore, par le col de la Colombe, prendre mes devants sur mon passage.

Le 24, je fis sauter le pont de Villar-Clément sur les six heures du matin, parce que les mines ne furent chargées qu'à cette heure-là. Une demi-heure après, les ennemis parurent de l'autre côté de la rivière, et tirèrent sur nos gardes. Ne sachant point si cette tête était suivie de toute l'armée, et craignant toujours d'être coupé par le col de la Colombe, qui tombe à la Chambre, je fis marcher les troupes

jusqu'à Espierre, afin de laisser tous les cols derrière moi, et d'assurer par là entièrement ma retraite.

Le 25, nous vînmes à Aiguebelle. Le 26, je fis sauter le pont d'Argentine et celui d'Aiguebelle, au moyen de quoi cette vallée est absolument fermée, et on est en état d'y demeurer, d'empêcher que les ennemis pénètrent plus loin, et de donner par là le temps à M. le maréchal d'assembler toutes ses troupes et de prendre la situation qu'il jugera à propos pour s'opposer aux projets des ennemis.

Sitôt que j'eus formé le dessein de quitter Modane, je le fis savoir à M. de Thoy, afin qu'il se retirât de la Tarantaise en même temps que je me retirais de la Maurienne. Sa retraite était facile, et il pouvait même rester quelques jours de plus, n'ayant devant lui qu'un petit corps de cinq bataillons piémontais et sept ou huit cents Allemands détachés, qui n'étaient pas suffisants pour forcer son camp. Mais M. le duc de Savoie se présentait à moi avec toutes ses forces. Il pouvait me nécessiter de gagner Montmélian, et, par ce moyen, y arrivant en même temps que moi, il me séparait et le camp de Barraux, de M. de Thoy, situation que M. le maréchal de Villars m'avait recommandé précisément d'éviter. Ainsi, quand M. de Thoy aurait pu retarder la marche des alliés en Tarantaise de deux ou trois jours davantage, l'inconvénient que j'ai l'honneur de vous dire, qui en pouvait arriver, me détermina à lui mander de partir.

J'ai forcé ma santé jusqu'ici pour rester à la tête de l'armée de Savoie tant qu'elle a été à portée de faire des manœuvres devant celle des ennemis, et pour communiquer à M. le maréchal les connaissances que j'ai du pays; je souhaiterais passionnément que ma santé me permît d'y demeurer davantage, et je la sacrifierais sans balancer s'il n'y avait pas un aussi grand nombre de lieutenants généraux qu'il y en a dans l'armée. Mais la saison des eaux s'avance, et je crois ne pouvoir mieux faire que de me mettre en état de marquer à sa majesté mon zèle pour son service. J'écris à M. le maréchal pour avoir son agrément de me servir du congé que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

POSITION DES POSTES DEPUIS BRIANÇON JUSQU'AU COL DU GALIBIER; 5 AOÛT 1708 [1].

(Voir page 254.)

Bataillons.

Le poste de Grenoux, qui est à une lieue de Briançon, occupé par les deux bataillons du régiment de Soissonnais, et de quatre cents hommes des troupes de M. de Muret, qui sont sur le glacis de Briançon, ci..... 2

Les trois bataillons de Castellas qui soutiennent ce poste, et qui fournissent deux cents hommes au poste de Cristanne qui sont à portée de le soutenir, ci..... 3

Le poste de Buffère, où il y a deux cent cinquante hommes de détachés et soutenus par le second bataillon du régiment de Hessy suisse, ci..... 1

Le poste de Clansy, où il y a deux cents hommes détachés, soutenus par le troisième bataillon du régiment de Hessy, ci... 1

Les postes des cols de Moutiers et de Neuvache, occupés par les deux bataillons du régiment de Tournaisis et soutenus par le premier bataillon de Hessy, ci..... 3

Il y a cinquante hommes au col du Galibier et cinquante au-dessus de la Grave; et comme ces deux derniers postes ne sont plus de conséquence, à cause qu'il n'y a plus d'ennemis dans la Savoie dont les chemins tournent dans la Maurienne, je n'y ai mis que ce peu de monde.

Tous les autres descendent facilement dans le Val-des-Prez, où sont campés les ennemis. Il ne me reste auprès de moi que deux bataillons de Vexin et de Cotentin, ci..... 2

Total..... 12

Au camp de Monestier.

Signé D'ARTAIGNAN.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2100, n° 283.

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTENT EN SAVOIE; 4 AOÛT 1708 [1].

(Voir page 255.)

NOMS DES RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	CANTONNEMENTS.
La Chenelaye.....	2	//	Au camp de M. de Medavi.
Limosin.....	2	//	
Berry.....	1	//	
Thiérache.....	2	//	
Albigeois.....	1	//	
Durfort.....	1	//	
La Farre.....	1	//	
Froulay.....	1	//	
Dragons de Lalande.....	//	3	
1er de Montgon.....	//	1	A Saint-Jean-de-Maurienne.
2e de Montgon.....	//	1	A la Chambre.
2e de Duluc.....	//	1	A Aiguebelle.
1er de Duluc.....	//	1	A Conflans, en Tarantaise.
Pisançon.....	1	//	
TOTAL.....	12	7	

INFORMATION FAITE PAR M. D'ANGERVILLIERS [2].

(Voir page 260.)

Il résulte des dépositions d'un sergent de la garnison nommé Vidail, qui s'est sauvé des prisons des ennemis, et du garde-magasin de la ville, que, le 7 du mois d'août, la place étant investie, on vit entrer un grand homme, bien fait, habillé en soldat, se disant déserteur des troupes de M. de Savoie, accompagné d'une jeune femme, lequel fut au logis du sieur la Boulaye, et sortit du fort deux heures après avec la même femme; que, depuis que les ennemis eurent fait leurs approches jusqu'à la reddition de la place, on n'a presque pas tiré, ledit

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2100, n° 331.

[2] *Ibid.* copie originale, vol. 2100, n° 428.

sieur la Boulaye ayant défendu de tirer ni canon ni mousqueterie, sous prétexte de ménager la poudre, et que ce qui a été tiré l'a été sans ses ordres par des grenadiers;

Que quelques bataillons des ennemis s'étant venus camper dans une prairie tout à découvert, ce commandant ne voulut pas qu'on les en chassât, quoique cela fût très-aisé;

Que, de plus, il a fait retirer des souterrains six chevaux de frise pour les exposer au canon, quoiqu'on lui remontrât qu'il fallait les laisser en lieu de sûreté pour s'en servir dans le besoin;

Que les ennemis n'ont commencé à tirer du canon et à jeter des bombes que le 9 du mois; que le 11 les assiégés apprirent que M. le maréchal de Villars s'était rendu maître de Cesanne, et qu'il marchait pour les secourir; que dès lors on aperçut la cavalerie et les équipages des ennemis qui défilaient; que, le lendemain 12, il parut qu'ils se retiraient avec précipitation, et qu'ils se sentaient poursuivis; même ils commencèrent à retirer leur canon de devant la place. Nonobstant cela, le sieur la Boulaye fit battre la chamade le même jour, quoiqu'il n'y eût aucune brèche à la place et qu'aucun des souterrains ne fût endommagé, ce qui ayant excité des murmures parmi les grenadiers, pour les apaiser on leur fit entendre que la garnison ne serait point prisonnière de guerre. Cependant quinze ou vingt officiers des ennemis étant entrés dans le fort, on commença à désarmer la garnison, ce qui excita de nouveau les murmures des grenadiers; un, entre autres, du régiment de Dauphiné, cria hautement que, pendant qu'il n'y avait que quinze ou vingt de ces coquins-là, parlant des ennemis, il fallait les égorger, lever le pont-levis et attendre l'armée de M. le maréchal de Villars, ce qui lui attira plusieurs coups de son capitaine, qui l'entendit; que, de plus, aucun officier ne parut s'intéresser à la défense de la place, et ne s'opposa à la reddition, à la réserve du sieur Blainvilliers, lieutenant de la compagnie de Saint-Auban, lequel n'a jamais voulu signer la capitulation.

Ils ajoutent que, quoiqu'il y eût abondamment des vivres, le sieur la Boulaye en donna si peu, que la garnison a souffert, et que le com-

mandant est sorti de la place trois quarts d'heure avant la garnison, suivi d'un seul valet; que les ennemis ont pris grand soin de faire voiturer ses hardes par des mulets de M. le duc de Savoie.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT; 23 OCTOBRE 1708 [1].

(Voir page 262.)

Il est très-croyable que M. le maréchal de Villars a pu trouver les ennemis postés de manière, depuis les hauteurs du côté du col de la Fenestre jusques au bas de la vallée, qu'il n'a pas pu prendre le parti de les attaquer.

Si M. le maréchal de Villars réussit, par le gros détachement qu'il a fait, à se saisir des montagnes qui sont tout derrière Fenestrelle, il n'y a rien à lui répondre là-dessus, si ce n'est de se remettre entièrement à lui des moyens que cela pourra lui fournir pour sauver Fenestrelle. On peut espérer qu'il réussira à gagner ces derrières: cela peut pourtant trouver des difficultés.

Si M. le maréchal de Villars ne peut pas réussir à secourir Fenestrelle, je ne vois guère d'autre parti à prendre que celui qu'il propose, lui faisant seulement faire quelque attention s'il ne pourrait point tenir le pays qu'il peut occuper au delà du Mont-Genèvre jusque dans le mois d'octobre, pour trouver les derrières de Briançon plus en état de fournir commodément les subsistances du quartier d'hiver, car l'on sera obligé d'y tenir une tête forte de troupes; cependant cela doit être remis à ce qu'il jugera à propos.

Cette situation, seulement proposée, ne le met pas hors d'état de détacher quelques bataillons pour assurer la tête de la vallée de Barcelonnette. La Savoie, quant à présent, est assez pourvue par les troupes qui sont aux ordres de M. de Medavi. On voit, par un article de la lettre de M. le maréchal de Villars, que cette situation proposée ci-dessus reçoit difficulté par celle du transport des vivres, marquant qu'ils sont fournis avec beaucoup de peine, quoique les

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2100, n° 370.

équipages des officiers aillent chercher le pain à Cesanne. Il est sur les lieux et présentement fort instruit de cette petite portion de pays, de manière que l'on s'en doit absolument rapporter à lui du parti qu'il voudra prendre, et ne lui point donner de doute de la part du roi, qui l'embarrasserait.

Supposant Fenestrelle perdu, je suis absolument de l'avis de M. le maréchal de Villars, qu'il ne peut pas se garder de postes au delà du Mont-Genèvre. Pour rentrer dans le Pragelas, Cesanne ne vaut rien; l'on n'a pas le temps d'y faire rien de bon, et les troupes que l'on y mettrait seraient absolument exposées à être enlevées, les ennemis y arrivant par deux routes, et par lesquelles ils pourraient même conduire des pièces de 4 et de 8; joignant à cela la surprise, ce serait une imagination que de prétendre s'y soutenir.

Lettre de M. de Barrière à M. le maréchal de Villars[1].

(Voir page 269.)

Monseigneur, vous ne serez pas content du peu de résistance qu'a fait Fenestrelle; je comptais d'y soutenir du moins un assaut; mais je n'ai pas trouvé assez de résolution dans les troupes, et, si j'ai consenti à la capitulation qui a été faite le 31 août, c'est que je n'ai pu différer plus longtemps. Voici comment cela a été fait.

La veille de ce jour, les ennemis rappelèrent et firent avancer deux officiers de la part de deux de leurs généraux, pour savoir si on avait quelques propositions à faire avant d'en venir aux extrémités. Les deux officiers qu'on leur envoya pour savoir ce qu'ils demandaient leur dirent qu'ils feraient leur rapport, et promirent de faire réponse dans une heure; mais on ne leur en accorda qu'une demie, et, si la réponse n'était pas faite dans ce temps-là, que le canon retirerait comme auparavant. Les officiers étant rentrés, je fis assembler le conseil de guerre, mais, n'ayant pu répondre dans un espace si court, l'artillerie des ennemis continua sa batterie. On demanda cependant à MM. les officiers dans quels sentiments ils étaient: quelques-uns furent d'avis de demander un terme de quelques jours, pour savoir si on pourrait espérer du secours; mais la plupart dirent qu'il fallait profiter de la

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2101, n° 31.

démarche qu'avaient faite les ennemis pour leur demander une bonne capitulation. Je me tins à l'avis des premiers, et, ayant fait rappeler, les deux mêmes officiers qui avaient parlé se présentèrent, lesquels dirent que, pour réponse à leur demande, on leur demandait vingt-quatre heures de trêve pour pouvoir recevoir vos ordres, monseigneur; ce qui ne les ayant pas contentés, ils dirent qu'ils avaient ordre de déclarer qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour se rendre prisonniers de guerre, suivant l'usage établi par M. le duc de Vendôme, et que nous n'avions plus que faire de rappeler si ce n'était à cette condition, et ne donnèrent aux officiers que le temps de rentrer dans la place, que le canon et les bombes recommencèrent leur jeu, et, avant qu'il fût nuit, la brèche se trouva considérablement augmentée et accessible dans l'espace de quatorze ou quinze toises, c'est-à-dire dans toute la face du bastion 4, ce qui fit juger que les ennemis pourraient faire une attaque générale pendant la nuit, parce qu'on avait vu porter quantité d'échelles, ce qui m'obligea de retirer les troupes du dehors, à la réserve de peu, pour garnir le rempart et défendre la brèche, et de travailler cependant à planter une palissade derrière; mais, comme le canon ne cessa pas d'y battre, pendant la nuit aussi bien que les mortiers, il fut impossible d'y faire aucun travail, ni même d'en faire approcher les soldats; ce qui ayant étonné MM. les officiers, ils me représentèrent le danger qu'il y avait de s'exposer à souffrir un assaut, qu'on serait emporté infailliblement, que la garnison était beaucoup diminuée, le soldat accablé de fatigue et abattu au dernier point, qu'ils désertaient par grosses bandes, craignant d'être dépouillés, qu'une partie avait projeté d'aller aux ennemis. Ces remontrances me furent faites par des particuliers pendant la nuit; le matin, il me fut présenté un écrit signé de tous les capitaines, pour me représenter, en général, les mêmes raisons qu'ils m'avaient dites en particulier, et qu'il était temps de rendre la place; et comme je n'y répondis pas autrement qu'en disant que rien ne pressait pour en venir à cette extrémité, il en vint une troupe chez moi, parlant hautement contre ma négligence à mettre en sûreté les

troupes du roi, qui allaient périr par un assaut que les ennemis se disposaient à donner; que je ne devais pas m'attacher à établir ma gloire particulière au hasard de perdre une garnison; que j'en serais responsable au roi; qu'il n'y avait pas de raison d'en user de la sorte, et autres choses fâcheuses, tellement qu'accablé de discours et de douleur, je leur dis qu'ils étaient les maîtres de faire telle capitulation qu'ils voudraient, et d'établir leur sûreté comme ils l'entendraient; mais que, pour ma personne, je les priais de me livrer aux ennemis; et, depuis ce moment, je m'enfermai dans ma chambre, sans me vouloir plus mêler de rien ni voir personne, et j'aurais continué d'en user de la sorte jusqu'à la sortie de la place, sans qu'on vint m'avertir qu'il y était entré deux cents grenadiers qui se répandaient et qui dépouillaient les soldats. L'appréhension que j'eus qu'il n'y eût des suites plus fâcheuses me fit sortir pour parler au commandant de ces troupes, et le prier de les contenir à une porte sans les laisser répandre, ce qui fut fait.

Je ne prétends point, monseigneur, détruire le mérite de plusieurs officiers de la garnison, et particulièrement MM. les commandants des détachements de Vexin et de Bassigny, qui, en représentant le peu de confiance qu'il fallait avoir au soldat, n'ont pas laissé de m'assurer de leurs personnes pour périr s'il était nécessaire, et la plupart des autres officiers ont cru véritablement que le danger qu'ils m'ont représenté était infaillible; et plusieurs officiers des troupes de son altesse royale, qui ont visité la place, ont déclaré qu'ils la croyaient insoutenable, tant du côté de la brèche que des autres endroits où les fortifications n'avaient pas été achevées. Mais, quand tout le monde dirait que nous avons fait notre devoir, je n'en serai jamais persuadé que je n'en sois assuré de votre part, monseigneur, et que vous ayez la bonté de le faire connaître au roi; c'est ce que j'attendrai de savoir de vous, monseigneur, avec impatience.

Lettre de M. de Medavi à M. de Chamillart. Du camp de Saint-André, 3 sept. 1708[1]. (Voir page 275.)

Monseigneur, à présent qu'Exilles et Fenestrelle sont aux ennemis, le système de la défense du Dauphiné et de la Savoie change fort. Je crois qu'il faut que M. le maréchal de Villars tienne la tête de ses troupes à Briançon et au château de Queiras. Je ne doute pas qu'il vous rende compte des dispositions qu'il fera pour la défense du Dauphiné, beaucoup mieux que je ne pourrais faire; ainsi je n'ai l'honneur de vous en parler que par rapport à la Savoie, avec laquelle il faut conserver une communication. Comme la plus prochaine est depuis Saint-Jean-de-Maurienne par le Galibier, c'est là qu'il faudra fermer la tête de la Maurienne, et voici comme je voudrais arranger la défense de la Savoie.

Ce qui fait la force de la Savoie, ce sont les montagnes chargées de neiges et qui sont presque impraticables pendant huit mois de l'année, et les rivières, qui sont peu de chose pendant ce temps-là, à mesure que les neiges fondent et que les montagnes se rendent praticables, deviennent si fortes et si rapides pendant les quatre autres mois, qu'il est impossible de les passer sans faire des ponts.

Comme les deux principales entrées en Savoie sont les vallées de la Tarantaise et de Maurienne, les deux principales rivières sont l'Isère et l'Arc, qui arrosent ces deux vallées, de manière qu'en se servant utilement, dans des temps, des montagnes, et dans d'autres, des rivières, si l'on n'empêche pas tout à fait les ennemis d'entrer en Savoie, on leur en augmente bien les difficultés.

Pendant l'hiver, les montagnes étant chargées de neiges, on se peut tenir dans la même situation que l'on était l'année passée, parce que les ennemis, ne tirant aucun avantage de la conquête qu'ils viennent de faire, que d'être maîtres du col de la Roue, par où ils pourraient couper les troupes que l'on pousserait en avant jusqu'au pied du Mont-Cenis, ledit col n'étant point praticable pendant huit mois de l'année, cela ne peut apporter aucun changement à la situation où nous étions avant que les ennemis eussent pris Exilles; mais, pendant les quatre mois que cette montagne est praticable, il ne serait pas

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2101, n° 11.

prudent de laisser derrière soi un passage par où les ennemis pourraient couper les troupes qui seraient entre ce col et le Mont-Cenis.

Il faut donc, pour défendre la Maurienne, fermer cette vallée dans un endroit qui soit en deçà du col de la Roue, et qui couvre la communication de cette vallée avec le Dauphiné. Après avoir examiné tous les postes, depuis le col de la Roue jusqu'au Galibier, je n'ai trouvé que celui de Saint-Jean-de-Maurienne qui se puisse soutenir, encore ne le peut-on faire qu'en abandonnant le côté de la rivière d'Arc qui regarde la Tarantaise, et en soutenant depuis Saint-Jean cette rivière par le côté qui regarde le Dauphiné jusqu'à son embouchure dans l'Isère auprès de Miolans, où il faut faire un pont sur l'Isère, couvert de la rivière d'Arc, afin que les troupes de la Tarantaise et de la Maurienne se puissent communiquer par ce pont-là.

La Tarantaise se doit soutenir de la même manière que l'on a fait jusqu'à présent, c'est-à-dire en raccommodant le retranchement de la tête de l'Isère à Saint-Maurice au pied du petit Saint-Bernard, et en gardant le Chapieux, qui est à la gauche dudit retranchement. Dans cette position, laissant toujours la rivière devant soi, pourvu que l'on ait l'attention de couper tous les ponts qui sont sur cette rivière jusqu'à Barraux, et que l'on fasse la même chose sur la rivière d'Arc, il est certain que l'on n'abandonnera aux ennemis, de la Savoie, que le pays qui est entre l'Isère et l'Arc, lequel n'est praticable que deux ou trois mois dans l'année, qui est justement le temps que les rivières sont plus grosses et qu'il est très-difficile d'y faire des ponts : c'est la seule barrière présentement que j'imagine que l'on puisse mettre entre les ennemis et nous en Savoie; et même, pour augmenter les difficultés, il faudra faire des travaux dans de certains endroits pendant que la saison est encore bonne.

Je reçois des lettres de M. de Mauroy, qui m'écrit du val d'Aost qu'il n'y trouve point d'ennemis, et que les syndics commencent à le venir trouver pour traiter de la contribution; ainsi je ne doute pas que son voyage ne soit heureux et qu'il n'ait le temps de faire une diversion. Je crois avoir satisfait pleinement à ma commission en

chassant les seuls ennemis que j'avais devant moi entre Suse et le Mont-Cenis, en rasant leurs retranchements, en brûlant et pillant la vallée de Lenzo qui n'a pas voulu contribuer, et en faisant contribuer le val d'Aost. Ce n'est pas ma faute si toutes ces choses-là n'ont pas fait une aussi grosse diversion que je l'aurais souhaité. Je crois, monseigneur, que vous ne ferez pas grande attention à toutes ces choses-là, non plus qu'à tout ce que j'ai l'honneur de vous mander dans ma lettre, dans un temps où toute la France est attentive sur ce qui arrivera au siége de Lille. Mais n'ayant point d'autres protections que vous, et m'ayant ordonné de vous rendre compte de tout ce que je pense de ce pays-ci, je crois être obligé de le faire en toute sorte de temps, bien persuadé que vous ne manquerez pas les occasions de me rendre vos bons offices à l'ordinaire.

Lettre de M. de Chamarande à M. le maréchal de Villars.

Briançon, 11 oct. 1708[1].

(Voir page 284.)

Monseigneur, j'ai reçu avant-hier au soir, par votre courrier, celle dont vous m'avez honoré le 7 de ce mois, au sujet du siége d'Exilles, laquelle j'ai communiquée à MM. les officiers généraux qui sont ici. Pour y répondre par article, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a entre Pignerol et Fenestrelle dix à douze bataillons, et huit ou neuf entre Suse et Exilles, mais qu'il n'est pas bien aisé d'être instruit au juste de la quantité de troupes qui ont marché en Italie, non plus que du nombre précis des bataillons allemands qui peuvent être cantonnés aux environs de Pignerol, par les précautions que M. le duc de Savoie prend, et parce qu'on ne peut en être informé que par des paysans qui sont ordinairement peu entendus, et qui se contrarient très-souvent; mais, ce qu'il y a de constant, c'est qu'il reste encore plusieurs bataillons allemands en Piémont ou dans les vallées, et que chacun de ceux qui sont partis y ont laissé cent hommes. A l'égard des neiges, qui est votre second article, je ne crois pas que celles qui sont tombées en dernier lieu puissent empêcher votre expédition, mais on ne peut répondre que d'un moment à l'autre elles ne devinssent un obstacle, d'autant plus que je doute que vous puissiez être en état de vous

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2101, n° 144.

ébranler avant le 20 de ce mois, tant par vos équipages d'artillerie que par ceux de vos vivres. Je suis persuadé que M. d'Angervilliers se sera arrangé, et donnera ses ordres pour la levée des mulets dans le pays, lorsque vous le jugerez à propos. Il n'y en a actuellement ici que quarante pour les vivres et autant pour l'artillerie, non compris ceux qui sont à la suite des bataillons. Comme l'arrivée de tous ces équipages dans cette ville ne manquera pas d'avertir les ennemis de votre projet, il faut compter, monseigneur, que vous ne les surprendrez point, et qu'il faudra les attaquer avec le plus de forces qu'il vous sera possible. MM. les officiers généraux et moi sommes persuadés qu'il faut rassembler cinquante ou soixante bataillons pour pouvoir faire trois ou quatre attaques en même temps : une de quinze, qui viendront de la Maurienne tomber par le petit Mont-Cenis sur le pas du Vallon et la Touille; la seconde, d'un pareil nombre de troupes, qui attaqueront les hauteurs de Saint-Colomban; la troisième, de trois ou quatre, qui marcheront par le grand chemin d'Oulx et Exilles; et, la quatrième, d'une vingtaine de bataillons, qui se saisiront des hauteurs d'Argueil, tant pour contenir les ennemis qui pourraient descendre par le col de la Fenestre et des Valettes, que pour descendre par la redoute de la Crevasse sur Exilles. Voilà, monseigneur, ce que MM. les officiers généraux et moi pensons, en cas que vous croyiez pouvoir hasarder d'attaquer les ennemis dans leurs postes d'Exilles, qu'ils occupent tous de la même manière que lorsque vous les avez examinés, à la réserve qu'ils sont cantonnés dans les villages voisins, et que leurs gardes sont plus faibles. A l'égard de Fenestrelle, je ne crois pas qu'il soit possible d'y penser tant que les ennemis seront maîtres du col de la Fenestre, qu'ils gardent actuellement avec attention, et dont il serait bien difficile de les chasser. Pour ce qui est du temps, on n'en peut répondre, et pour vos vivres et votre artillerie, c'est à M. d'Angervilliers à vous fournir des mulets avec une sorte d'abondance, pour n'être pas à un convoi près. Les troupes sont en meilleur état qu'elles n'étaient quand elles sont entrées dans leurs cantonnements, et MM. les officiers généraux, comme moi, très-disposés

à recevoir vos ordres avec soumission et envie de vous plaire. J'attends plusieurs espions que j'ai envoyés par différents côtés à Pignerol, pour savoir la quantité de bataillons allemands qui sont de ce côté-là. Je vous informerai exactement de ce qu'ils m'apprendront. A l'égard des fourrages, le sieur Raby m'a dit qu'on en pourrait trouver, vers Bardonnèche et dans les hautes montagnes, jusqu'à quarante ou cinquante mille rations; car, pour dans les bas des vallées, les ennemis ont consommé et enlevé jusqu'à la paille.

Je n'ai aucune nouvelle de vos prisonniers. Vraisemblablement M. le duc de Savoie ne veut pas vous les renvoyer sitôt, parce qu'ils pourraient vous informer de ce qui se passe en Italie.

Je prends encore la liberté de vous répéter, monseigneur, en cas que vous croyiez pouvoir hasarder votre entreprise, que vous ne chasserez les ennemis de leurs postes d'Exilles que de vive force, parce qu'il est public, dans leur armée et à Turin, qu'avant votre départ vous voulez attaquer le château d'Exilles, ce qu'un ennemi peut aisément penser, puisque vous ne pouvez avoir d'autre objet.

Permettez que je vous représente encore qu'il ne faut pas si absolument compter sur les quarante ou cinquante mille rations que le sieur Raby vous fait espérer, pour ne pas prendre des précautions d'avoir des avoines pour soutenir vos équipages des vivres et d'artillerie, parce que, s'il neigeait un peu fortement, on ne pourrait ni par les moyens des traîneaux et des chevaux tirer les fourrages des hauteurs, la neige ne portant point les premiers jours.

Je n'ai point encore reçu des nouvelles de M. Dillon. S'il n'arrive point aujourd'hui, je ne laisserai point de vous renvoyer votre courrier.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Lettre du roi à M. l'électeur de Bavière. Marly, 21 avril 1708[1]. (Voir page 307.)

Mon frère, vous verrez par le mémoire que j'ai ordonné à Chamillart de vous renvoyer, les réponses que j'ai faites à ce qui m'a paru plus convenable au succès de la campagne que vous vous êtes déterminé de faire en Allemagne. Vous devez être bien persuadé que je ne désire pas moins que vous ce qui peut contribuer à votre satisfaction et à la gloire que vous vous proposez d'acquérir, à la tête de l'armée que vous commanderez.

L'article qui regarde M. le maréchal de Villars intéresse davantage, ce me semble, sa personne, par la manière dont il s'est conduit dans le temps qu'il servait sous vos ordres; que le caractère dont il est revêtu ne vous doit point arrêter ni embarrasser, puisqu'il seroit également impossible de laisser à tout autre qu'un maréchal de France le commandement de l'Alsace et de mes troupes, soit qu'elles se joignent à l'armée que vous commanderez ou que les ennemis aient deux corps séparés, parce que, dans ce dernier cas, si la séparation des troupes qui seront à vos ordres était assez considérable pour que vous fussiez obligé, ayant à peu près autant de troupes qu'ils en pourraient mettre ensemble dans les deux armées, d'en faire à peu près deux corps égaux, rien ne conviendrait davantage que de faire commander par un maréchal de France celui qui ne le serait pas par vous en

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 2e section, n° 221.

personne; c'est ce que le temps et les conjonctures vous donneront le loisir de concerter avec le maréchal de Berwick, qui s'est également distingué par sa bonne conduite, sa sagesse et son expérience, lorsqu'il a commandé en chef, et pendant la dernière campagne sous les ordres du duc d'Orléans. Je donnerai au maréchal de Villars un commandement qui l'éloignera de tout ce qui pourra avoir rapport aux opérations de la guerre d'Allemagne.

Le compte que Chamillart m'a rendu des différentes conférences qu'il a eues avec vous me confirme tout ce que j'ai connu de votre zèle et du véritable intérêt que vous prenez à ce qui peut contribuer à finir glorieusement la présente guerre, dans laquelle je n'ai pas moins désiré vos avantages que de conserver la couronne d'Espagne au roi mon petit-fils.

MÉMOIRE DE L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE, DU 15 AVRIL 1708, SUR LEQUEL SON ALTESSE ÉLECTORALE DEMANDE LES DÉCISIONS DU ROI À CHACUN DES ARTICLES QUI SERVIRONT D'ORDRES, ET APOSTILLES PRÉPARATOIRES MISES PAR M. DE CHAMILLART SUR L'ORIGINAL DU MÉMOIRE QUAND IL L'A ENVOYÉ AU ROI, AU BAS DESQUELLES SONT CELLES DE SA MAJESTÉ [1].

(Voir page 307.)

DU ROI.

Sa majesté étant persuadée, par une longue expérience, de tout ce que son altesse électorale lui confirme dans son préambule, elle lui fait connaître par les apostilles suivantes qu'elle ne désire pas moins que son altesse électorale de contribuer au succès de l'armée qu'elle propose de commander et à sa gloire et à ses avantages, que si sa majesté n'avait d'autres ennemis que ceux qui s'assembleront de l'autre côté du Rhin.

N'étant point question de faire un projet sur les opérations du côté du Rhin, mais seulement de me déterminer à y commander l'armée que le roi veut bien me confier, composée de forces proportionnées à celles des ennemis pour en pouvoir espérer une campagne avantageuse et glorieuse, il suffit que je sache que telle est l'intention de sa majesté pour m'y conformer, et je ne ferai consister ce mémoire que dans les points nécessaires pour mettre les choses sur le pied que je puisse servir le roi selon mon zèle et le bien de la cause commune, sans oublier ce qui peut contribuer à ma gloire et me mettre à cou-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie, 2e section, n° 222.

vert de tout ce qui pourrait m'inquiéter, m'éloignant de ce pays-ci, qui est le seul endroit où je puisse être avec honneur et dignité, dans les conjonctures présentes, après la perte que j'ai faite de mes états.

DE M. DE CHAMILLART.

Je lui ai dit que les deux armées du haut et du bas Rhin se composeraient du moins de ce nombre de troupes, n'ayant pas d'ordre de faire connaître à son altesse électorale le projet ni la destination de celle du bas Rhin; il m'a paru que c'était prévenir les intentions de sa majesté que de laisser toutes choses en suspens sans décision ni espérance de ma part de lui procurer ce qu'il demande par son mémoire, que j'ai renvoyé à sa majesté pour recevoir ses ordres.

Pour ce qui regarde l'armée, M. de Chamillart m'a dit qu'il y aurait quatre-vingts bataillons de campagne et cent quarante escadrons. Avec ce que les ennemis ont fait venir d'Italie, les six mille chevaux de l'électeur de Saxe, et ce que l'on me mande nouvellement de Venise être encore parti d'Italie pour venir sur le Rhin, il n'y aura pas grande différence de forces entre les deux armées.

DU ROI.

Pour le nombre de troupes, sa majesté a bien voulu ordonner l'exécution de cet article, et son altesse électorale verra par l'état ci joint qu'il ne lui reste rien à désirer à cet égard.

DE M. DE CHAMILLART.

Le roi m'a commandé de donner des ordres pour son infanterie; ils ont été envoyés il y a plus de quatre mois. Il ne demande rien pour la cavalerie.

Ne pouvant donc du côté de sa majesté en mettre davantage pour avoir une supériorité considérable, je souhaiterais que l'on donnât aussitôt l'ordre pour effectuer l'augmentation de mes troupes selon que le roi l'avait agréé l'année passée.

DU ROI.

Sa majesté les a donnés pour l'infanterie et les fera exécuter.

DE M. DE CHAMILLART.

Tous messieurs les généraux français y ont été depuis que votre majesté lui a donné une patente de généra-

Que M. le maréchal de Villars soit absolument à mes ordres, qu'il ait un corps à part ou qu'il soit dans l'armée que je commanderai en cas que

lissime dont il ne s'est servi que pour les laisser faire ce qu'ils ont voulu, ou du moins, quand il pensait différemment, il a envoyé des courriers à votre majesté pour lui en rendre compte et recevoir ses ordres. Je ne crois pas que ce qui regarde personnellement M. le maréchal de Villars doive embarrasser votre majesté; il est connu de son altesse électorale; elle craint une contrariété dans l'exécution des projets; elle ne sait ni ce que votre majesté pense à cet égard ni ce qu'elle décidera; elle prévient ce qui pourrait se rencontrer d'obstacles à faire une campagne glorieuse; votre majesté peut lui mander ce qu'elle désire et ce qui lui convient.

DU ROI.

Le maréchal de France qui sera chargé du commandement des troupes de sa majesté sera aux ordres de son altesse électorale; s'il lui donnait lieu de s'en plaindre, sa majesté en choisirait un autre.

C'est une résolution à prendre suivant que la conjoncture ou les forces des ennemis l'exigeront dans le cours de la campagne, et l'article suivant en dépend.

DE M. DE CHAMILLART.

Si les deux armées se trouvaient séparées lorsque sa majesté aura pris sa résolution, j'écrirai à M. l'électeur pour lui faire savoir ses intentions.

DU ROI.

Si le corps séparé était assez considérable pour que son altesse électorale jugeât du bien du service, de je fusse obligé de joindre toutes les forces, et que ledit maréchal de Villars sache que, s'il ne se comportait pas avec moi, il ne dépendra que de moi de lui faire trouver un prétexte d'aller à Strasbourg; s'il était nécessaire de laisser un corps en Alsace pour défendre les lignes, M. le maréchal de Villars se contentera de dix bataillons et de vingt escadrons.

Qu'à l'armée que je commanderai, le maréchal de Villars ayant un corps à part, il n'y aura que des lieutenants généraux qui prendront leur jour tour à tour selon la coutume, et l'état-major sera à mon quartier pour faire les détails avec moi ou selon que je le trouverai convenir.

concert avec le maréchal de France qui sera à ses ordres, de lui en donner le commandement, en ce cas, il ne resterait auprès d'elle que des lieutenants généraux.

DE M. DE CHAMILLART.

Nul inconvénient, ce me semble, que les ordres lui soient adressés directement, et un double au maréchal de France qui servira auprès de lui et qui aura le commandement des troupes de France.

Idem pour l'état-major et le reste.

Les ordres du roi me viendront en droiture par M. de Chamillart, et je répondrai de même.

DU ROI.

Sa majesté l'approuve, et qu'il en soit envoyé des doubles au maréchal de France.

DE M. DE CHAMILLART.

Je sais qu'il a un grade distingué; je n'ai rien vu du règlement qui a été convenu à cet égard et ce qui fut fait en Bavière; j'en aurai copie pour mardi prochain s'il y a eu un écrit, ou du moins je saurai ce qui a été exécuté.

Mon feld-maréchal le comte d'Arco, étant à mon armée, recevra la parole de moi et la donnera aux lieutenants généraux, ainsi que le roi l'a déjà réglé.

DU ROI.

Le maréchal d'Arco aura les mêmes prérogatives et distinctions qu'il a eues jusqu'à présent, sans rien innover de part et d'autre.

DE M. DE CHAMILLART.

Cette demande est conforme au traité passé avec son altesse électorale.

L'intendant de l'armée et tout ce qui en dépend sera aussi remis à moi comme au général de l'armée, et lorsque l'on passera le Rhin et fera des contributions en Allemagne, on observera ce qui est stipulé dans le traité que j'ai fait avec sa majesté.

DU ROI.

Comme à l'article de l'état-major.

Approuvé.

DE M. DE CHAMILLART.

Rien de plus juste que de lui conserver les prérogatives du gouvernement général de la Flandre espagnole.

DU ROI.

Approuvé.

DE M. DE CHAMILLART.

Approuver sa demande.

DU ROI.

Approuvé.

DE M. DE CHAMILLART.

Approuver.

DU ROI.

Approuvé.

DE M. DE CHAMILLART.

Approuver.

DU ROI.

Approuvé.

DU ROI.

Approuvé.

Pendant mon absence de ce pays-ci, rien n'y sera innové ni changé, et je resterai toujours sur le même pied et autorité comme je suis présentement, sans rien déroger à ce qui est promis par le traité.

Il dépendra de moi en tout, soit pendant la campagne ou après, de revenir en ce pays-ci; et, afin que le public sache que je ne le quitte pas en faisant la campagne en Allemagne, je prendrai avec moi le moins d'équipages qu'il me sera possible; le reste de ma cour demeurera en cette ville de Mons, et en cas que le succès des armes fût assez heureux pour se rétablir à Bruxelles, il dépendra aussi de moi d'y faire aller ma cour avec tous mes équipages et meubles restés à Mons, et préparer, pendant mon absence, mon logement au palais de Bruxelles, comme ci-devant.

Le comte de Bergeyck, qui est chargé de la guerre et des finances, suffit, avec l'autorité de sa charge, pour tout ordonner pendant mon absence, de même que si je faisais la campagne en ces pays-ci; et pour cet effet, je ne trouve pas qu'il convienne qu'il fasse la campagne avec M. le duc de Bourgogne.

Le comte de Bergeyck me rendra compte de tout pendant mon absence, comme aussi des charges auxquelles il faudra pourvoir.

Je laisserai ici un de mes ministres pour conférer avec lui des choses qui me regardent, et qui pourront se présenter, et pour me rendre compte de tout ce que le comte de Bergeyck

n'aura pas le temps de faire par la multitude des affaires.

DE M. DE CHAMILLART.

Bon sur les fonds des subsides.

Le roi fera assigner et régler des fonds pour payer ma cour que je laisserai ici, et mes troupes qui marcheront en Allemagne, dont on doit convenir de nouveau avec Bombarda, à cause du changement.

DU ROI.

Approuvé.

DE M. DE CHAMILLART.

On pourra avancer 600,000 fr. à son altesse électorale sur le fonds des contributions; M. le comte de Bergeyck se chargerait de cet article.

Je suis obligé de joindre à la fin que, pour partir d'ici et faire la campagne en Allemagne, il me faut une somme d'argent comptant, puisqu'en ce pays-ci j'ai un crédit établi qui, quelquefois sans argent, ne laisse pas de faire rouler ma maison, et qu'en Allemagne je ne puis rien faire sans argent; cela seul serait un obstacle que je ne pourrais vaincre pour partir dans le temps qu'il faudra.

DU ROI.

Sa majesté fera avancer 600,000 fr. à son altesse électorale sur les contributions qui lui doivent être payées en Flandre à raison de 100,000 fr. par mois, et M. le comte de Bergeyck se chargera de cet article.

DE M. DE CHAMILLART.

Cet article est demeuré sans explications, votre majesté n'ayant rien répondu au mémoire et m'ayant donné des ordres pour me rendre auprès d'elle; j'ai fait voir sa lettre à son altesse électorale.

Je me réserve de dire encore quelques particularités pour ma propre satisfaction et mon repos après que les ordres du roi seront revenus sur ce mémoire, et j'attendrai les noms des corps et généraux qui composeront l'armée.

DU ROI.

Sa majesté sera toujours disposée à répondre favorablement à tout ce que son altesse électorale demandera lorsqu'elle pourra lui donner satisfaction.

DE M. DE CHAMILLART.

Cela paraît juste autant que le secret pourra être gardé; M. de Vendôme s'en irait en Flandre quand votre majesté le jugerait à propos, et l'armée s'assemblerait à l'ordinaire

Je demande le secret et que l'on ne sache point que M. le duc de Bourgogne vient faire la campagne en ce pays-ci et moi en Allemagne; et comme M. le duc de Bourgogne doit partir le 8 ou le 10 du mois prochain de Versailles, je par-

sur les ordres qu'il donnerait; monseigneur le duc de Bourgogne ne déclarerait son départ que cinq ou six jours avant que toute l'armée fût campée.

DU ROI.

Le secret sera gardé autant que sa majesté le peut espérer par les ordres qu'elle donnera à cet effet, et M. de Vendôme partira vers la fin de ce mois pour se rendre en Flandre, où il agira comme à l'ordinaire pour l'assemblée de l'armée.

Le départ de M. le duc de Bourgogne ne sera publié que cinq ou six jours avant que toute l'armée soit campée, c'est-à-dire le 15 ou le 18 mai au plus tard.

Fait à Marly, le 22 avril 1708.

tirai d'ici dans ce temps-là pour Namur sans publier que je vais plus loin.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT COMPOSER L'ARMÉE D'ALLEMAGNE [1].

(Voir page 308.)

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Champagne	3	*Report*	36
Navarre	3	Saintonge	2
Bourbonnais	2	Second de Forest	1
Mailly-la-Houssaye	2	Foix	2
Poitou	2	Nivernais	2
Dauphin	3	Clare	1
Coesquin	2	Pery	1
La Reine	3	Beaufermé	2
Second et Vendôme	1	Chartres	2
Condé	2	Premier de Laonnais	1
Bourbon	1	Les Landes	1
Vermandois	2	Dorington	1
Second et Royal-artillerie	1	Lassay	1
Isenghien	1	Montboissier	1
Toulouse	2	Tavannes	1
Guyenne	2	La Chaux-Montauban	1
Lorraine	2	Espagnols	4
Béarn	2		
A reporter	36	TOTAL	60

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2091, n° 310.

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gendarmerie	8	*Report*	60
Mestre de camp général	3	La Baume	2
Royal	3	Anlezy	2
Royal-Piémont	3	Fourquevaux	2
Dauphin étranger	3	D'Autanne	2
Bourgogne	3	Saumery	2
Orléans	3	La Billarderie	2
Condé	3	Forsat	2
Prince Charles	3	D'Estagnols	2
Quintin	2	L'Isle-du-Vigier	2
Montmain	2	Montrevel	2
Heudicourt	2	Rouvray	2
Aubusson	2	Tarnau	2
Saint-Pouanges	2	D'Acosta, espagnol	2
Livry	2	Heyder	2
La Ferronnaye	2		
La Vaupallière	2	DRAGONS.	
Barantin	2	Listenois	3
Massemback	2	La Vrillière	3
Fontaine	2	Fontbeausard	3
Choiseul	2	Flavacourt	3
Conflans	2	D'Espaux, en garnison à Luxembourg et Thionville	3
Vivans	2		
A reporter	60	TOTAL	103

ÉTAT DES TROUPES QUI OCCUPENT DES QUARTIERS DANS LA BASSE ALSACE; 13 MAI 1708 [1].

(Voir page 310.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.
INFANTERIE.		
Champagne	3	A Hatten.
Toulouse	2	A Motheren, sur le Rhin.
Vermandois	2	A Riedseltz.
Brie	2	A Nieder-Rödern.
Foix	2	A Seltz.
La Chaux-Montauban	1	A Drusenheim.
Latour	1	A Niederbronn.
Santerre	2	A Beinheim.
Rouergue	2	A Röschwoog.
Report	17	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2091, n° 323.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.
A reporter.....	17	
Aunis.....	2	A Hördt.
Chevalier de Bavière.....	1	A Roppenheim.
Bourbon.....	2	A Haguenau.
Orléanais.....	2	*Idem.*
Royal-Comtois.....	2	Au Fort-Louis.
Galiotes.....	"	*Idem.*
Languedoc.....	2	A Lauterbourg.
Premier d'Enghien.....	1	*Idem.*
Coesquin.....	2	A Weissembourg.
Forest.....	1	*Idem.*
Grenadiers de Bavière.....	1	A Altenstatt.
Kur-Prinz.....	1	A Rott.
Pery.....	1	*Idem.*
Royal-artillerie.....	1	A Strasbourg.
Boissieu.....	1	*Idem.*
Premier de Noailles.....	1	A Bischweiler.
Berguets.....	1	A Ober et Nieder-Mottern, sous Pfaffenhofen.
Schombourg.....	1	A Ettendorf et Monsweiler, près de Pfaffenhofen.
Roussille.....	1	A Langen-Schleithal.
Rozières.....	1	*Idem.*
Castéja.....	1	A Salmbach.
Turbilly.....	1	A Lauterbach.
Lée.....	1	A Pfaffenhofen.
Dorington.....	1	A Mommenheim.
Galmoy.....	1	A Ingweiler.
TOTAL.....	47	
CAVALERIE.	ESCADRONS.	
Mestre de camp général.....	3	A Herlisheim.
Royal.....	3	A Weyersheim.
Du Roi.....	3	A Werth.
Bourbon.....	3	A Neuwiller.
Prince Charles.....	3	A Wantzenau.
Heudicourt.....	2	A Gambsheim.
Saint-Pouanges.....	2	A Hangebieten, sur le canal.
Bissy.....	2	A S'-Jean-des-Choux, Monsweiler et Sornoffen.
Noailles.....	2	A Offendorf.
Beaujeu.....	2	Au Fort-Louis.
L'Isle-du-Vigier.....	2	A Sarrebourg.
Clermont.....	2	A Marmoutier.
Hussards.....	4	A Haguenau.
DRAGONS.		
Colonel général.....	3	A Molsheim.
Listenois.....	3	A Wolxheim.
La Vrillière.....	3	A Eckelsheim.
Saint-Sernin.....	3	A Strasbourg.
TOTAL.....	45	

ÉTAT DES TROUPES DÉTACHÉES SOUS LES ORDRES DE M. DE SAINT-FREMONT[1].

(Voir page 316.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE ET DRAGONS.	
Bourbon	2	Bourbon	3
Vermandois	2	Le Roi	3
Foix	2	La Ville-du-Vigier	2
Santerre	2	Choiseul	2
Aunis	2	Ligondez	2
Orléanais	2	Montrevel	2
La Fond-la-Ferté	1	Coral, espagnol	2
Schombourg	1	Rannes, dragons	3
		Flavacourt, *idem*	2
		Pignatelli, *idem*	2
TOTAL	14	TOTAL	23

ÉTAT DE L'AUGMENTATION DE TROUPES ENVOYÉES À M. DE SAINT-FREMONT[2].

(Voir page 318.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Champagne	3	Mestre de camp général	3
Coesquin	2	Prince Lambesc	3
Saintonge	2	Heudicourt	2
Beaufermé	2	Noailles	2
Deuxième de Bassigny	1	Cappy	2
Santerre	1	Beaujeu	2
Tavannes	1	Prince Philippe	2
Valence	1	D'Arco	2
L'Aigle	1	De Costa	2
Lée	1	De Poth	2
Dorington	1	De Locatelli	2
Galmoy	1	Gardes espagnoles et bavaroises	5
La Chaux	1		
Bergeyck	1		
Bavarois	2		
Fusiliers d'Espagne	1		
TOTAL	22	TOTAL	29

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2091, n° 387.

[2] *Idem*, n° 399.

DISPOSITION DES TROUPES SUR LA LIGNE DE LA LAUTER ET EN BASSE ALSACE, AUX ORDRES DE M. DE PERY; 31 MAI 1708 [1].

(Voir page 318.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
Enghien	2	//	A Lauterbourg.
Lassay	1	//	
Saint-Sernin, dragons	//	1	
Forest	1	//	A Weissembourg.
Noailles	//	2	
Saint-Sernin, dragons	//	2	
Une compagnie franche	//	//	
Roussille	1	//	A Altenstatt.
Rozières	1	//	A Langen-Schleithal.
Castéja	2	//	A Salmbach.
Turbilly	1	//	A Lauterbach.
Lautrec, dragons	//	1	Répandus le long de la montagne, depuis Weissembourg jusqu'à Saverne.
Sept compagnies franches	//	//	
TOTAL	9	6	

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. le duc de Vendôme. Du camp de Lichtenau, 1er juin 1708 [2]. (Voir page 320.)

Il n'y a plus lieu de douter que les ennemis ont intention de former une armée sur la Moselle, car toutes les troupes de l'empire sont déjà arrivées à Coblentz et à Rhinfels, à l'exception de celles de Souabe, de Franconie et de Würtemberg, lesquelles sont destinées pour la garde des lignes, aussi bien que les Saxons nouvellement achetés. Le prince Eugène doit arriver demain à Coblentz, où l'on fait à toute force des amas de vivres et munitions de guerre.

J'ai vu par la lettre que vous avez écrite à l'électeur que vous croyez que les ennemis n'ont d'autre intention, en se portant sur la Moselle, que de tâcher à faire diversion et nous empêcher de rien entreprendre; je suis persuadé que lorsque vous serez informé de la force de nos ennemis vous changerez de sentiment; ils ont actuellement soixante et dix bataillons de campagne et cent dix escadrons; c'en

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2092, n° 4.

[2] *Idem*, copie originale, vol. 2091, n° 407.

est plus qu'il ne faut pour nous empêcher de rien faire de ces côtés-ci, puisque, indépendamment de leurs lignes qui sont en bon état, fraisées et palissadées, ils n'auraient qu'à prendre sur le Rhin tels postes qu'ils voudraient, et nous n'oserions aller en avant les laissant derrière nous, vu que nous ne pourrions plus tirer nos vivres de chez nous, et qu'en avant nous n'avons aucune place. Je ne vous parle point des autres manœuvres qu'un ennemi à peu près de notre force pourrait faire, se mettant à cheval sur le Rhin; vous en jugerez aisément par la connaissance que vous avez du pays. C'est par ce que je viens de vous dire qu'il est évident que ce n'est point la crainte ni l'envie de nous attirer de dessus le Rhin qui fait venir le prince Eugène sur la Moselle; c'est un véritable projet concerté avec Marlborough et communiqué à M. de Hanovre. Vous savez qu'on a toujours cru le côté de la Moselle et de la Sarre notre partie faible, et les mêmes raisons qui firent que le roi y eut si grande attention il y a quatre ans doivent nous engager à la même chose, du moins jusqu'à ce que nous ayons démêlé le véritable état des forces ennemies, et alors l'on sera toujours en état d'agir offensivement, mais ce ne sera pas en attaquant les lignes d'Ettlingen ni par le front ni par la montagne; car tous ceux qui prétendent s'en être instruits à fond soutiennent que cela n'est pas praticable tant que les ennemis y auront un corps de vingt mille hommes

Je finirai ce raisonnement par une observation: c'est que, supposé les lignes d'Ettlingen forcées, supposé que nous allions sur le Necker, que nous portions la terreur dans le cœur de l'Allemagne, pourrons-nous nous y établir n'ayant point Philipsbourg, et ne serons-nous pas obligés de revenir passer l'hiver en deçà du Rhin? Cela étant, pouvons-nous, dans la vue d'un projet qui n'aboutit à rien, nous exposer à laisser les ennemis s'établir sur la Sarre ou sur la Moselle dedans notre pays? Si monseigneur le duc de Bourgogne ou l'électeur gagnaient une bataille, alors on pourrait changer de système; mais jusqu'alors je crois qu'il faut, sans craindre son ennemi, avoir grande attention à ses mouvements. Je vous prie de vouloir bien continuer à me mander les nouvelles de Flandre.

TROUPES DÉTACHÉES DE L'ARMÉE DE LA MOSELLE AUX ORDRES DE M. DE VIEUX-PONT [1].

(Voir page 323.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Toulouse	2	//
Touraine	2	//
Châteauneuf	1	//
Enghien	1	//
Noailles	1	//
CAVALERIE.		
Vérac	//	3
Belle-Ile	//	3
TOTAL	7	6

2.

ÉTAT DE LA CAVALERIE DE L'ARMÉE DU DUC DE HANOVRE; 13 JUIN 1708 [2].

(Voir page 323.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Lobkowitz, de l'empereur	6
Mercy, *idem*	6
Cavalerie de Souabe	9
Cavalerie de Franconie	10
Cavalerie de Würtemberg	6
Cavalerie palatine	11
Dragons de Mayence	3
Gardes de Hanovre	1
De Brunswick et Wolfenbüttel	4
TOTAL	56

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2092, n° 120.

[2] *Idem*, pièce originale, vol. 2092, n° 98.

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS CAMPÉES LE 16 JUIN ENTRE CASTELAUN ET SAINT-GOAR [1].

(Voir page 325.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Hessois	9	Hessois	6
Saxons	4	Saxons	3
Impériaux	9	De l'empereur, y compris un de hussards	3
TOTAL	22	TOTAL	12

Il devait encore joindre quelques régiments le 17 et le 18.

Cette armée n'est pas si considérable qu'on l'avait faite; le prince Eugène n'y était pas arrivé le 16, et il courait un bruit dans l'armée ennemie qu'il avait passé en Flandre pour conférer avec milord Marlborough. L'armée du prince Eugène sera composée des troupes qui sont à la solde des Anglais et des Hollandais, et de celles de l'empereur; et celle qui restera sur le Rhin sera composée des troupes des cercles et de celles des princes de l'empire : voilà quel a été le premier projet.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le maréchal de Berwick. Du camp de Braisne, 15 juin 1708 [1]. (Voir page 327.)

Quoique j'aie vu, monsieur, par votre dernière lettre, que vous n'êtes pas encore arrivé sur la Sarre, cependant le comte d'Antel, qui commande à Luxembourg, m'a mandé que l'électeur et vous avez joint Saint-Fremont le 9. Par toutes les nouvelles qui nous viennent, même par les ennemis, l'armée du prince Eugène ne doit être que de vingt-six mille hommes, car vous savez que milord Marlborough a refusé de donner les six mille hommes dont il était convenu avec le prince

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2092, n° 138.

[2] *Idem*, copie originale, vol. 2092, n° 159.

Eugène et les États-Généraux, aux conférences de La Haye; ainsi il y a lieu d'espérer que lorsque les troupes qui viennent d'Alsace auront joint le corps que commande Saint-Fremont, vous serez en état, non-seulement de vous opposer aux entreprises du prince Eugène, mais même de chercher à le combattre. Pour nous, nous demeurerons dans ce camp le plus que nous pourrons pour voir vos premiers mouvements; et si les affaires se passent bien de votre côté, comme il y a lieu de le croire, monseigneur le duc de Bourgogne pourra bien assiéger quelqu'une des places des ennemis.

Je vous prie de montrer cette lettre à l'électeur, et de l'assurer de mes respects.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. le duc de Vendôme. Du camp de Sarre-Louis, 22 juin 1708[1]. (Voir page 327.)

Pour répondre, monsieur, plus en détail à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 15 de ce mois, je commencerai par établir pour principe que les ennemis, à savoir M. de Hanovre et M. le prince Eugène, sont du moins aussi forts que nous. Par les états que j'ai vérifiés, ils ont quatre-vingt-quatorze bataillons et cent vingt et un escadrons, non compris les vingt escadrons achetés nouvellement du roi Auguste; il faut sur le total retrancher les troupes nécessaires pour les garnisons de Fribourg, Philipsbourg et Landau. Je suppose pour cet effet quinze bataillons: ainsi il resterait aux ennemis soixante et dix-neuf bataillons. Nous en avons soixante et quinze, dont il y en a trente qui n'ont pas plus de trois cents hommes chacun; nous avons aussi cent trente-huit escadrons. Il est sûr qu'entre le Rhin et la Moselle nous ne saurions rien entreprendre; premièrement, parce que les places ennemies sont si éloignées et le pays si mauvais, que notre subsistance serait très-difficile, pour ne pas dire impossible, surtout quand on ne s'est pas préparé dès l'hiver; secondement, parce que l'ennemi, qui nous est égal, trouvera partout des postes pour nous arrêter quand il ne voudra pas combattre; vous l'éprouvez actuellement, et ce pays-ci est plus propre que tout autre à cela; car c'est partout bois, défilés et montagnes, et les traverses presque impra-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2092, n° 160.

ticables; de manière qu'il faut nécessairement suivre les grands chemins.

Je tombe d'accord que les mêmes difficultés que nous trouverions à marcher en avant se trouveraient aussi pour les ennemis s'ils voulaient venir à nous; mais de là je conclus qu'à moins que le prince Eugène ne fasse la moitié du chemin, à intention de nous livrer bataille, il ne nous sera pas possible de rien faire; de plus, si les ennemis nous laissaient approcher de Castelaun, qui est à vingt-cinq lieues d'ici, et puis que tout à coup ils prissent le chemin de Flandre, ils auraient infiniment de l'avance sur nous, parce qu'il nous faut nécessairement, à cause des vivres, revenir en arrière gagner le Luxembourg; à quoi joignez la commodité qu'ils ont d'embarquer leur infanterie à Coblentz. S'ils ne prenaient point ce parti-là, ils n'ont qu'à se rejeter derrière le Rhin, ou rejoindre M. de Hanovre par leurs derrières, auquel cas ils nous obligent à revenir au plus vite veiller à la défense de nos lignes et de l'Alsace; dès que nous sommes revenus, ils n'ont qu'à retourner à leur camp de Castelaun, d'autant qu'en quelque endroit que nous puissions nous mettre, nous serons toujours éloignés de Castelaun de plus de vingt lieues.

Par les manœuvres que nous avons faites, nous avons eu intention de vous conserver la supériorité que vous avez sur Marlborough; car si l'électeur n'avait songé qu'à la guerre du Rhin, il n'avait qu'à se porter avec toute son armée sur le Speyerbach et à la Petite-Hollande; il y aurait eu des fourrages pour la plus grande partie de la campagne, il aurait contenu M. de Hanovre de l'autre côté du Rhin, et par conséquent nos troupes ne vivraient pas aux dépens de l'Alsace; mais vous auriez été obligé d'envoyer un détachement de Flandre pour former une armée sur la Moselle et s'opposer au prince Eugène, et par là Marlborough vous serait devenu égal en force.

Le principe d'aller au bien de l'affaire générale et de contribuer à la gloire de monseigneur le duc de Bourgogne a déterminé l'électeur au parti qu'il a pris; mais si l'on veut que nous agissions de ce côté-ci offensivement, il faut nous mettre en état de cela par nous

rendre supérieurs; car vous savez mieux que personne qu'à forces égales, cela ne se peut, surtout par la connaissance que vous avez de la situation de ce pays; je n'ose même vous répondre qu'étant supérieurs nous réussissions à faire quelque chose d'éclat; cela dépendra des bonnes ou mauvaises manœuvres que les ennemis feront; car, comme je vous ai déjà marqué ci-dessus, nous n'avions rien à faire entre le Rhin et la Moselle, Trarbach étant un trop petit objet; et sur le Rhin, avant que d'avoir forcé les lignes d'Ettlingen, chose impossible, si l'armée s'y place, nous ne saurions former le moindre dessein; mais, supposé même les lignes abandonnées ou forcées, si les ennemis se replient sous Philipsbourg, que ferons-nous? Irons-nous en avant sans places, sans magasins, dans un pays ennemi? pourrons-nous y prendre des établissements, laissant derrière nous un ennemi qui nous ôtera toute communication avec la France? irons-nous attaquer le duc de Hanovre et le prince Eugène campés sous Philipsbourg? La raison ne veut pas que nous nous en flattions.

De tout ce raisonnement je conclus que, quelque envie naturelle qu'on ait de vouloir être supérieur à son ennemi, afin de chercher à l'attaquer ou du moins de lui donner la loi, je n'entrevois pas que nous puissions rien entreprendre, et qu'ainsi il vaut mieux que vous conserviez votre supériorité sur Marlborough, afin que vous puissiez tâcher, durant le cours de la campagne, d'avoir une affaire heureuse avec lui, ce qui vous mettrait en état d'assiéger quelques places. Quant à nous, nous observerons le duc de Hanovre et le prince Eugène, et j'espère qu'ils ne pourront nous entamer. S'ils envoient un renfort à Marlborough, nous en enverrons aussi un pareil, etc.

ÉTAT DES TROUPES DE L'ARMÉE DU DUC DE HANOVRE [1].

(Voir page 331.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Erfa	2	Nassau	2
Bennebourg	2	Bernzau	2
Helmstett	2	Mecklembourg	2
Beveren	1	Welckerling	1
Alten	1	Bayreuth	5
Schraulenbach	1	Brandebourg	3
Le Jeune-Baden	2	Prince héréditaire de Würtemberg	3
Troupes de Hanovre	4	Darmstadt	2
Entzberg	2	Darmstadt, dragons	2
Janus	1	Bibra, *idem*	5
Zimmeren	2	Saxe-Gotha, *idem*	2
Dalberg	1	Gardes de Hanovre	1
Tucher	1	Troupes de Wolfenbüttel et de Brunswick	4
Zollern	1	Fechenbach, dragons	3
Ansbach	1		
Els	2		
Roth	2		
Troupes de Würtzbourg	2		
	30		37

Outre les troupes ci-dessus, il y a dans les postes de la Forêt-Noire, savoir :

Hermann	2	Lobkowitz	6
Sternenfels	2	Mercy	6
Grenadiers de Würtemberg	2	Fougger	3
Reischach	2	Grenadiers à cheval de Würtemberg	3
Durlach	2	Helmstett, dragons	3
TOTAL	40	TOTAL	58

Et ce non compris le second bataillon de Thungen, qui est en garnison à Philipsbourg; non compris les 8 bataillons du cercle du haut Rhin, qui composent la garnison de Landau; non compris la garnison de Fribourg; de sorte qu'on peut compter certainement que M. de Hanovre a 40 bataillons de campagne et 51 escadrons au moins.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2092, n° 240.

Lettre du roi à M. l'électeur de Bavière. 3 juillet 1708 [1]. (Voir page 332.)

Mon frère, quoique les différents avis qui viennent de plusieurs endroits ne laissent presque pas lieu de douter que le prince Eugène ne marche en Flandre, il peut néanmoins avoir fait ses derniers mouvements pour s'approcher de Coblentz, dans la vue de vous engager à faire avancer un corps considérable pour fortifier l'armée commandée par le duc de Bourgogne, et, par une contre-marche, s'avancer sur Hombourg et Bitche, dans le temps que vos forces seraient séparées et que vous n'en auriez pas rassemblé un nombre assez considérable pour vous y opposer, à moins que vous ne fussiez averti à point nommé de ses premiers mouvements pour revenir vers Castelaun, et qu'il vous donnât le temps de réunir toutes vos troupes. Il était assez difficile de prévoir, lorsque je vous ai donné le commandement en chef de mon armée d'Allemagne, qu'elle ne serait pas assez supérieure à celle des ennemis pour vous faire prendre des avantages sur eux, qui ont été entièrement suspendus par les nouveaux projets du prince Eugène, s'il persévère dans la résolution qu'il semble avoir prise de passer la Meuse. Je crois avoir prévu par mes précédentes lettres les différents partis que vous aurez à prendre. S'il n'envoie qu'un détachement pour fortifier l'armée du duc de Marlborough, vous pouvez détacher, sous les ordres de Saint-Fremont, un nombre de troupes proportionné; si toute son armée marchait et lui en personne à la tête, comme elle ne saurait être composée au plus que de quarante bataillons et de soixante et dix ou quatre-vingts escadrons, je ne saurais croire qu'il convienne, même pour vos intérêts, que vous vous éloigniez de l'Allemagne, et c'est par cette raison qu'il me semble que vous devriez envoyer le maréchal de Berwick pour observer le prince Eugène, avec un nombre proportionné de bataillons, qui serait de trente-huit ou de quarante au plus, et de soixante et dix escadrons; en attendant que les ennemis eussent pris leur parti, soit de joindre l'armée du duc de Marlborough ou d'en avoir une seconde commandée par le prince Eugène, vous garderiez auprès de vous trente-cinq escadrons et cinq ou six bataillons, avec lesquels, si les

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2075, 1re partie 1re section, n° 185.

meilleures troupes de celles qui doivent agir du côté de l'Allemagne marchaient en Flandre avec le prince Eugène, réunissant les trente-cinq escadrons qui vous resteraient, avec un nombre à peu près pareil qui est aux ordres du comte du Bourg, et les trente-huit bataillons dont toute mon armée devait être composée, vous auriez des forces suffisantes pour agir d'une manière plus convenable à votre gloire que de repasser en Flandre, où je ne pourrais vous donner l'égalité dans le commandement avec le duc de Bourgogne.

Le duc de Hanovre aura de très-mauvaises troupes et en très-petit nombre; elles suffiront à peine pour garder les lignes et les places des bords du Rhin; rien ne vous empêcherait de vous avancer sur le Speyerbach et d'attendre dans un pays abondant le mois de septembre, qui est la saison dans laquelle on pourrait diminuer l'armée du duc de Bourgogne et fortifier assez considérablement celle que vous commandez pour vous mettre en état de prendre des quartiers d'hiver aux dépens des ennemis, même de faire davantage s'il arrivait du côté de la Flandre quelque événement heureux avant ce temps-là. Vous savez que je ne me suis déterminé à vous donner le commandement de mon armée d'Allemagne que dans la vue de vous faire faire un personnage convenable à votre caractère et à votre propre gloire; si vous passiez en Flandre, je ne vois rien qui vous puisse dédommager des embarras que j'ai voulu prévenir, quand même l'armée qui observera celle du prince Eugène serait toujours séparée de celle du duc de Bourgogne, avec laquelle elle serait obligée d'être dans une continuelle relation, et d'agir dans un concert si parfait qu'il y aurait à craindre que le moindre incident n'entraînât des suites auxquelles il n'y aurait plus de remède.

J'envoie au duc de Bourgogne copie de la lettre que je vous écris; je lui mande d'être dans une relation continuelle avec vous; vous ne sauriez lui donner trop souvent de vos nouvelles et de ce qui se passera à l'armée du prince Eugène. Il serait à désirer qu'il retournât en Allemagne : vous n'auriez point de choix à faire qui vous pût faire de la peine; vous ne sauriez douter de l'extrême considération que j'ai pour

vous, et du désir que j'aurais de contribuer à votre satisfaction. La conduite que vous avez tenue depuis le commencement de cette campagne et que vous commandez mon armée est un nouvel engagement, du moins aussi fort que ce que vous avez sacrifié pour moi jusqu'à présent. Sur ce, etc.

ÉTAT DES TROUPES QUE M. D'IMECOURT RAMÈNE EN ALSACE; 8 JUILLET 1708 [1].

(Voir page 333.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE ET DRAGONS.	
Languedoc	2	Royal	3
Toulouse	2	Bourbon	2
Vermandois	2	Cecille	2
Aunis	2	Rios	2
		Du Palais	2
		Montrevel	2
		Flavacourt	3
TOTAL	8	TOTAL	16

PROJET DE M. DE BROGLIE D'UN PONT SUR LE RHIN À NEUBURGWEILER [1].

(Voir page 335.)

Il me paraît que pour forcer les lignes d'Ettlingen il serait nécessaire de faire un pont sur le Rhin au village de Neubourg, qui n'est qu'à une demi-lieue de Dachsland, où est appuyée la droite des lignes des ennemis.

Il y a une île de l'autre côté du grand Rhin, à notre égard, qui est très-propre pour y établir la tête du pont; elle est grande à y mettre vingt mille hommes, s'il était nécessaire, et avec quatre mille on peut la garder contre tout une armée; elle est fort élevée et domine tout le

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2092, n° 288.

[1] *Idem*, n° 233.

pays qui est alentour; elle est isolée d'un bras du Rhin qui n'est jamais guéable et qui est étroit. Quand on est une fois dans cette île, l'ennemi ne peut jamais vous empêcher de faire un pont sur ce petit bras, lequel passé, vous êtes entièrement de l'autre côté du Rhin, ni de le couvrir d'une bonne demi-lune dont les branches sont vues des quatre mille hommes qui sont dans l'île, qui la soutiennent à la portée du pistolet, et on prend les revers par des batteries que l'on poste en deçà du Rhin; de sorte qu'une armée ennemie, quand vous êtes une fois dans l'île de Neubourg, ne peut plus empêcher le passage du Rhin.

Pour faire ce pont, il faut faire partir à cinq heures du soir du Fort-Louis un pont de bateaux que nous y avons tout prêt, composé de soixante bateaux; en trois heures il descendra le Rhin et sera à portée de Neubourg, où il faut avoir un détachement de quatre mille hommes tout prêt qui passeront en deux voitures; il ne faut qu'une petite heure du commencement du premier embarquement jusqu'à ce que le second soit tout débarqué. Il est certain que l'on sera plus tôt maître de cette île en s'y prenant de cette manière que les ennemis n'en seront avertis, et quand on y est une fois, on ne peut plus nous en chasser, le bras du Rhin dont l'île est isolée n'étant pas du tout guéable. En passant ainsi le soir dans l'île de Neubourg, le lendemain à midi le pont sera fait sur le grand Rhin, et sera situé de manière qu'il ne peut être vu d'aucun endroit de l'ennemi.

Quand une fois ce pont est fait, il faut faire venir le pont de haquets de soixante bateaux, avec lesquels nous passâmes le Rhin l'année passée, jusqu'à Lauterbourg. Tous les bateaux sont prêts sans faire aucune dépense; il faut s'étendre après avec l'armée et ledit pont sur des haquets jusqu'à Spire, laissant seulement quatre mille hommes dans l'île de Neubourg, pour garder la tête du pont, qui est certainement hors d'insulte avec ce détachement.

Il faut que l'ennemi en ce cas opte ou de laisser toujours son armée pour garder les lignes d'Ettlingen, ou qu'il s'étende par son flanc droit pour nous disputer le passage du Rhin.

S'il reste dans ses lignes, il y a plusieurs endroits depuis Philips-

bourg jusqu'à Manheim, où, quand nous aurons une fois descendu quatre mille hommes, les ennemis ne pourront nous empêcher de faire notre pont, et par conséquent de prendre leurs lignes à revers.

Si au contraire ils dégarnissent le front de leurs lignes, qui est l'autre parti qu'ils peuvent prendre pour couvrir leur flanc droit, en ce cas, dès le moment que nous verrons qu'ils seront dégarnis, il faut faire marcher toute notre infanterie en diligence, qui s'en retournant à Neubourg, qui n'en est qu'à huit lieues, et y passant au pont, attaquera d'abord en arrivant les lignes, qui seront aisées à forcer, les ennemis ne pouvant en même temps garder le front de leurs lignes et nous faire tête sur leur flanc à huit lieues de leurs lignes. Je suppose toujours que nous serons un tiers plus fort qu'eux, et ils seront forcés avant qu'ils y puissent arriver, étant très-difficile aux ennemis de pouvoir être avertis de notre marche, parce que nous garderons tous les bords du Rhin, et quand même ils le seraient, il faut un temps pour en avoir la nouvelle et pour que les généraux prennent leur parti.

Car si l'on passait avec toute l'armée de l'autre côté du Rhin, et que l'on voulût attaquer les lignes d'Ettlingen à vive force sans s'étendre par le flanc, et leur donner jalousie de ce côté, je suis persuadé qu'avec un tiers de troupes de plus on ne les forcerait pas, quand ils ont une fois dans leurs lignes une armée de vingt mille hommes.

Ces lignes, depuis Dachsland proche le Rhin jusqu'à Ettlingenweyer, qui est au pied de la montagne où est leur gauche, n'ont que deux lieues de front, dont une lieue depuis la montagne en revenant du côté du Rhin est impraticable, y ayant fait des abatis où il est impossible de passer; il ne leur reste plus ainsi qu'une lieue de front à garder par où l'on puisse les attaquer : c'est une plaine fort rase, où il y a un bon retranchement palissadé avec des redoutes de distance en distance, fermé par la gorge. Cependant, en les obligeant de séparer leurs forces en marchant par leurs flancs, comme ce terrain dans cette partie est fort sablonneux, étant fort supérieur en infanterie, et obligeant les ennemis par votre manœuvre de se dégarnir pour couvrir leurs flancs, sans quoi vous y passeriez, je ne croirais pas fort difficile

de les y forcer, les palissades ne tenant pas beaucoup dans un pareil terrain, et étant aisé de monter sur les retranchements.

Quand une fois vous y êtes entré, il serait difficile aux ennemis de se retirer, ayant très-proche derrière eux la rivière d'Ettlingen qui va se jeter dans le Rhin au-dessous de Mühlberg, que l'on ne peut passer que dessus des ponts. Cette rivière nous est fort avantageuse, et vous fait un fort bon poste; car si les ennemis étaient avertis assez à temps pour revenir dessus eux, ce qui est une chose presque impossible, cette rivière les arrêterait, ne se pouvant passer que sur des ponts, et vous laissez derrière vous la gorge d'Ettlingen dont vous êtes le maître pour entrer dans le pays.

Quand une fois on a avis que les lignes sont attaquées, ce que l'on apprend très-vite par le bruit du canon, une partie de la cavalerie vient à tire-d'aile rejoindre l'infanterie par le pont de Neubourg, et arrive plus tôt que les ennemis, puisqu'il leur faut un temps pour être avertis de notre marche, et que l'infanterie, qu'ils ont allongée pour garder leur flanc, ne peut jamais arriver sitôt que nous.

Il faut cependant laisser, à mon avis, quelque cavalerie avec tous les dragons à hauteur de la Petite-Hollande et de Spire, avec les bateaux sur les haquets, jusqu'à ce que l'on sache positivement que nous sommes bien maîtres des lignes, afin que, si les ennemis avaient été avertis par quelque trahison de notre dessein, s'ils se rejetaient tous dans leurs lignes et qu'ils nous empêchassent de les forcer par leur front, nous fussions toujours en état, avec le corps de dragons, qui est fort en ce pays, de jeter notre pont sur le Rhin, et d'en établir la tête dans une île de l'autre côté; il est presque impossible aux ennemis de parer ce coup quand on est supérieur, et il le faut être pour faire de pareilles entreprises. Ce qu'il y a de bon encore, c'est que l'on ne court jamais beaucoup de risque à entreprendre pareille chose, parce que, quand on a une fois fait un embarquement qui est de deux mille hommes à la fois, si l'on ne peut pas descendre de l'autre côté du Rhin et que les ennemis se trouvent postés à point à votre descente, avec assez de forces pour vous empêcher de mettre pied à terre, en lais-

sant descendre à vos bateaux le Rhin, sur lequel on va fort vite, vous allez descendre plus bas de l'autre côté; ou si vous y trouvez encore des difficultés, en vous rejetant derrière quelques îles de votre côté, lesquelles îles sont fréquentes sur le bord du Rhin, vous y mettez vos bateaux à couvert et en débarquez votre monde sans être vu. Vous n'avez que quelques décharges des ennemis à essuyer dans le moment que vous voulez aborder, et les ennemis en essuyent beaucoup plus que vous, par les dispositions que vous faites en deçà du Rhin, de canon et de mousqueterie. Si vous manquez même une fois cette tentative, vous pouvez recommencer le lendemain ou quelques jours après; et il est bien difficile aux ennemis d'être toujours avertis à point pour parer un pareil coup.

Quand vous avez forcé les lignes, si les ennemis se jettent avec leurs troupes sous Philipsbourg, en mettant votre droite à Durlach et votre gauche à Mühlberg, vous êtes le maître, avec quelques corps de cavalerie que vous détachez par vos derrières, de faire contribuer toute la Franconie, le pays de Würtemberg, de Hohenlohe, d'Anspach et d'Ulm, et vous allez jusqu'en Bavière sans y trouver qui que ce soit; au contraire, l'ennemi se retire en arrière, comme il fit d'abord l'année passée; il faut le pousser jusqu'à ce qu'il ait passé le Necker, et pousser l'armée en deçà de cette rivière depuis Manheim, Heidelberg, Heilbronn, Lauffen, Canstatt et Stuttgard, où sera appuyée notre droite; il n'y a à attaquer, de toutes les places, que Heilbronn, qui ne tiendra pas vingt-quatre heures quand vous aurez six pièces de canon pour le battre. Il n'y a pas de garnison dans toutes les autres places nommées ci-dessus.

Si vous étiez fort supérieur, il ne serait pas difficile de prendre Ulm, que vous trouveriez dégarni de troupes, en l'investissant de bonne heure; et son altesse électorale de Bavière, se portant avec toutes ses troupes dans le bassin de Memmingen, serait à portée de faire une grande levée de troupes dans ses états, et d'en tirer bien des commodités. Notre armée, étant ainsi postée le long du Necker, serait dans le meilleur pays du monde, où elle se raccommoderait, et où

vous pourriez remonter votre cavalerie par imposition, y ayant beaucoup de chevaux dans le pays, et empêcher les ennemis de pouvoir se communiquer de proche en proche avec les secours qui leur pourraient venir par Francfort, et les obliger à faire de très-grands détours de l'autre côté des montagnes, et de venir pour pouvoir se communiquer par les derrières de Nördlingen.

Notre armée n'est qu'à quatre pas de son pays, et si sa majesté voulait faire un effort dans l'arrière-saison de ce côté, en envoyant des troupes de Flandre et de Dauphiné en ce pays qui sont inutiles de ces côtés-là, d'abord que l'hiver est venu, on pourrait faire le siége de Philipsbourg; c'est le temps le plus propre pour faire ce siége plus commodément qu'aucun autre, ayant dans Strasbourg tout ce qu'il faut pour une pareille entreprise et la commodité du Rhin pour conduire toutes les munitions de guerre jusque dedans le parc d'artillerie et les vivres dans le camp.

Je suis persuadé, quoique ce ne soit pas le sentiment commun, que si l'armée du roi était dans la situation que je viens de dire, ce qui n'est certainement pas une chose chimérique, avec une communication comme celle de Philipsbourg, que tout l'empire demande la paix.

On tirerait assez d'argent de tous les pays pour entretenir au moins l'armée, et son altesse électorale augmenterait ses troupes de quinze à vingt mille hommes, et vous diminueriez celles des ennemis de toutes les recrues qu'ils lèvent dans ses pays.

Au lieu qu'en portant la guerre en Flandre avec toutes les forces du royaume, comme on a fait depuis quelques années, les campagnes se passent à se regarder sans y faire aucun progrès, la frontière de Hollande étant impénétrable de ces côtés d'abord que les armées sont à peu près égales, à cause de la quantité de places fortes qui couvrent leur pays; il en est de même de notre frontière en Flandre. A l'égard des ennemis, on peut juger par la marche que fit M. de Marlborough avec l'armée d'Angleterre et de Hollande, de Flandre jusque dans l'empire, qu'ils appréhendaient fort nos progrès de ces côtés, et que si

vous vous y portiez encore, cela leur serait plus sensible que beaucoup de gens ne pensent.

Comme par toutes les nouvelles que nous avons de l'armée de M. le prince Eugène, il paraît que l'armée qu'il commande du côté de Coblentz s'en va en Flandre joindre M. de Marlborough, je suis persuadé que sa majesté enverra toute l'armée que son altesse électorale commande de ces côtés, en Flandre, joindre celle de monseigneur le duc de Bourgogne, sans quoi elle serait inférieure à celle des ennemis. Il serait plus à propos, en cas que ce projet fût du goût de sa majesté et du vôtre, de remettre cette entreprise vers le mois de février prochain, le temps étant fort propre pendant cette saison pour faire le siége de Philipsbourg, le Rhin étant toujours bas dans ce temps; il serait seulement nécessaire, à mon avis, de faire hiverner en Comté une partie des troupes du Dauphiné; celles de l'armée que commande M. le duc de Noailles, en Dauphiné; dans le pays Messin et Luxembourg, beaucoup de troupes venant de Flandre, et laisser en Alsace toutes celles qui en composent l'armée; car, quand même les ennemis rassembleraient toutes les forces qu'ils ont dans toute la Flandre et l'Allemagne, que je compte aussi fortes que nous tout au plus, pour nous faire lever le siége, nous aurons toutes les troupes du Dauphiné sur eux, et celles de l'armée de M. le duc de Noailles, que l'on pourra renvoyer après le siége fait, et les ennemis ne peuvent tirer pendant l'hiver aucunes troupes de Piémont ni de Catalogne, et seraient obligés de nous attaquer postés. Il ne faut aucune avance d'argent pour ce siége, tout étant prêt à Strasbourg et venant par le Rhin. Les troupes n'y souffriront pas; en leur lâchant la main pendant sept ou huit jours, elles s'approvisionneront de tout ce qu'il leur faudra pour vivre grassement pendant tout le siége, ce pays étant le meilleur du monde.

Fait au camp de Saint-Wendel, le 30 juin.

ORDRE DE MARCHE, LE 23 JUILLET, DU CAMP DE WEISSEMBOURG, POUR ALLER CAMPER À LANGENKANDEL [1].

(Voir page 336.)

L'armée marcha sur quatre colonnes.

Première colonne.

Les gros bagages, suivant le grand chemin, passèrent à Schweighoffen, à Kapsweyer, Steinfeld, Schaidt, Freckenfeld, Minfeld, et de là au camp.

Deuxième colonne.

Les mêmes équipages, laissant à droite le grand chemin et les susdits villages, et à gauche l'infanterie, passèrent le ruisseau d'Otterbach sur deux ponts faits près du moulin de Schaidt, le ruisseau de Dürrenbach, sur deux ponts faits au moulin de Minfeld, de là au camp.

Troisième colonne.

L'infanterie, laissant à droite les menus équipages et à gauche la cavalerie, passa le ruisseau d'Otterbach sur le pont de Volmersheim, celui de Dürrenbach sur le pont de pierre au-dessus du moulin de Minfeld, et sur un autre pont fait, de là au camp.

Quatrième colonne.

La cavalerie, laissant à droite l'infanterie, passa à Otterbach et sur un pont au-dessus de ce village à Dürrenbach, et sur un pont fait au-dessous dudit village, de là au camp.

La droite de l'armée ayant Langenkandel derrière soi, quartier général de son altesse électorale de Bavière, est appuyée au bois près du chemin de Jockgrim et la gauche vers Minfeld. Six escadrons de dragons couvrent le quartier de Minfeld.

Les troupes qui étaient campées près de Lauterbourg prirent le grand chemin qui conduit de cette ville à Langenkandel, pour se rendre au camp.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2092, n° 373.

ÉTAT DE LA CAVALERIE QUI PART POUR LE DAUPHINÉ, LES 1er, 2 ET 3 AOÛT 1708 [1].

(Voir page 339.)

RÉGIMENTS.		ESCADRONS.	DATES.
Sommery	dragons	3	Le 1er août.
Bretagne	dragons	3	Le 2.
Rodemack	cavalerie	2	Le 3.
Espagnols	cavalerie	2	Le 3.
TOTAL		10	

ORDRE DE MARCHE LE 9 SEPTEMBRE 1708 [2].

(Voir page 345.)

Comme il n'y avait aucuns bagages, on voulut réduire la marche à trois colonnes.

Celle de la droite, composée de toute l'infanterie, se servant de plusieurs ponts faits sur les fossés des prairies de Kandel et sur le ruisseau d'Otterbach, laissa toujours à gauche le grand chemin dudit Kandel à Lauterbourg, occupé par l'artillerie, et passa la rivière de Lauter sur les ponts de la Forge au-dessous de Scheibenhard, de là à son camp.

La seconde colonne, composée de l'artillerie, suivit le susdit grand chemin.

La troisième, composée de toute la cavalerie, passa les fossés et ledit ruisseau d'Otterbach sur des ponts faits, laissa toujours à sa droite l'artillerie, et passa la Lauter sur les ponts de Lauterbourg.

L'arrière-garde fut faite par les grenadiers de l'armée, commandés par M. le marquis de Vieux-Pont, et par six escadrons de cavalerie, les gardes de son altesse électorale et le régiment de hussards de Verseilles, aux ordres de M. le comte de Reichberg.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2093, n° 6.

[2] *Idem*, n° 214.

ÉTAT DES CAMPS DE L'INFANTERIE; 9 SEPTEMBRE 1708 [1].

(Voir page 345.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	CAMPS.
MM.			
De Leuville.....	Leuville.....	2	Dans le camp retranché, près de Lauterbourg.
	Royal-Comtois.....	2	Entre Lauterbourg et la Forge.
	Vauges.....	1	
D'Hautefort.....	Vermandois.....	2	Près de la Forge de Scheibenhard.
	Toulouse.....	2	
De Mercy.....	Bavarois.....	5	A hauteur de Lauterbach, sur la ligne.
Tricot.....	Lyonnais.....	2	A hauteur de Salmbach.
	Deuxième de Forest..	1	
	Tavannes.....	1	
	Lassay.....	1	
De Tressesson....	Médoc.....	1	A hauteur de Langen-Schleithal et près du moulin dit Beewaldermühl.
	Deuxième de Vivarais.	1	
	Bigorre.....	1	
	Turbilly.....	1	
De Raffetot.....	Brie.....	2	Près du château de Saint-Remy.
	Rouergue.....	2	
D'Argelos.....	Languedoc.....	2	Vis-à-vis d'Altenstatt.
	Aunis.....	2	
Duvivier.....	Labour.....	1	A hauteur de Weissembourg, derrière la double ligne.
	Pery.....	1	
	Tallard.....	1	
	Rozières.....	1	A Lauterbourg et à Weissembourg.
	Roussille.....	2	
	L'artillerie.....	.....	Près de Langen-Schleithal.
	Le bataillon royal d'artillerie.....	.....	
	TOTAL.....	3	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2093, n° 213.

ÉTAT DES CANTONNEMENTS DE LA CAVALERIE; 10 SEPTEMBRE 1708 [1].

(Voir page 346.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
MM.	De Verseilles, hussards	4	A Riedseltz et Salmbach.
De Saint-Micaud..	Royal.....	3	A Rittershoffen, Hatten, Niederroederen et Bühl.
	Maisontier.....	2	
	Bourbon.....	3	
De Bonneval.....	Cuirassiers du roi....	3	A Niederbetschdorf, Oberbetschdorf, Schwaabwiller, Surbourg, Beimerswiller.
	Châteaumorand.....	2	
	Montrevel.....	2	
	Clermont.....	2	
	Du Palais.....	2	
Dupuis.....	Rennepont.....	2	Stundwiller, Asbach, Dierbach, Oberroederen.
	Dupuis.....	2	
De Santiny.....	Poth.....	3	Hoffen, Leiterswiller, Hermerswiller, Hohwiller et Schoenenbourg.
	Arco.....	3	
De Costa.....	Duc Philippe.....	3	Oberkutzenhausen, Niederkutzenhausen, Velbach, Mertzwiller, Memelshoffen, Helschloch, Britschdorf.
	Locatelli.....	3	
	Costa.....	3	
De Los Rios.....	Cecille.....	2	Oberdorf, Tiffenbach, Sparsbach et Gunstett.
	Rios.....	2	
	Flavacourt.....	2	Lamperstloch, Mitschdorf, Goersdorf et Werth.
	La Vrillière.....	2	Froeschwiller, Niederbronn, Zinswiller, Hohwiller, Rohrbach, Ingweiler et Neuwiller.
	Vaudémont.....	3	A Haguenau.
	TOTAL.....	53	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2093, n° 213.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTA. Les numéros de la première colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième, celles des pièces qui y sont relatives.

FLANDRE.

	Pages.	
Nouvelles négociations de la France pour la paix. Leur insuccès. Nécessité de continuer la guerre	3	"
Le roi met sur pied cinq armées. Monseigneur le duc de Bourgogne destiné à commander celle de Flandre. Généraux nommés pour commander celles du Rhin, du Dauphiné, d'Espagne et de Catalogne. Généraux des ennemis	4	"
Projet du rétablissement du fils de Jacques II en Écosse. Tentatives infructueuses de la flotte destinée à cette entreprise. M. le comte de Gacé, chargé du commandement des troupes, est fait maréchal de France sous le nom de maréchal de Matignon	5	"
M. de Chamillart se rend sur la frontière. Motif de ce voyage. Il retourne à la cour après avoir fait les dispositions relatives à son ministère. — Objet général du plan de la campagne	6	"
Mémoires de M. de Chamlay (avril 1708) sur les objets particuliers que monseigneur le duc de Bourgogne peut avoir en vue	6	359
Troupes destinées à former l'armée des Pays-Bas. Projet d'opérations pour l'ouverture de la campagne. Dispositions pour rassembler les troupes sous les places du Hainaut	6	"

	Pages.	
M. le duc de Marlborough et le prince Eugène vont à La Haye. Résultat de leurs conférences. Ils vont en Allemagne solliciter des secours de troupes	7	"
MAI.		
Les garnisons de la Meuse et les troupes cantonnées entre Lierre, Louvain, Malines et Bruxelles, se mettent en mouvement. Lieux où doit s'assembler l'armée des alliés. Projets de M. de Marlborough. — M. le duc de Vendôme et M. le maréchal de Matignon se rendent à Mons le 9. — L'électeur en part le 14 pour aller prendre le commandement de l'armée du Rhin	7	"
M. le duc de Vendôme envoie des ordres pour faire marcher les troupes à la tête de la frontière. Monseigneur le duc de Bourgogne arrive le 16 à Valenciennes avec monseigneur le duc de Berry. Il y est joint par le roi d'Angleterre et M. le duc de Vendôme. Nombre de troupes dont son armée doit être composée	8	"
Projet pour l'ordre de bataille. — Plan des premières opérations. Monseigneur le duc de Bourgogne se détermine à marcher vers Bruxelles	8	377
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 20 mai, sur le plan des premières opérations. Avantages et inconvénients de commencer par le siége de Huy	9	"
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Mons le 21 mai. Il insiste pour le siége de Huy et sur la marche vers Bruxelles	10	"
Lettre de M. de Puységur à M. de Chamillart, de Valenciennes, le 22 mai. Nouvelles sur la position et les mouvements des ennemis. Avantages qui résulteront de la marche de l'armée sur Bruxelles. Parti à prendre en cas que les ennemis soient rassemblés sous cette place	12	"
Les troupes campent le 20 sous les différentes places du Hainaut. Un corps séparé, sous les ordres de M. de Lamothe, campe dans les lignes de Comines. — Les ennemis commencent à camper le 23 à Anderlecht. Les différents corps de l'armée du roi se mettent en mouvement le 24. Toute l'armée est rassemblée le 25 dans la plaine de Saint-Simphorien. — Les ennemis continuent de s'assembler sous Bruxelles; jettent des ponts sur la Senne. — Ouverture de marches pour se porter en Flandre.		

	Pages.	
Jonction des Anglais et des Danois.—Mesures qu'on prend pour empêcher les garnisons de la Flandre de joindre le duc de Marlborough...	13	//
L'armée passe la Haine, près de Mons, le 26, et campe à Soignies sur trois lignes. — L'armée ennemie prévient à Hal celle du roi, y campe le 26, est jointe par les troupes des garnisons de Flandre. Elle est forte de cent deux bataillons et de cent cinquante-quatre escadrons. — Dispositions pour inquiéter les ennemis. Avis différents de M. le duc de Vendôme et de M. le duc de Bourgogne sur le siége de Huy et sur la direction de la marche de l'armée.....	14	//
Incertitude de la cour sur ces deux objets. Nouvelles de l'arrivée du prince Eugène le 26 à Coblentz, et de ses dispositions pour assembler sur la Moselle une armée destinée à joindre M. de Marlborough. — Établissement d'une communication de l'armée des Pays-Bas avec celle du Rhin.....	15	//
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 29 mai. Circonstances qui peuvent être favorables au projet du siége de Huy. Nécessité de combiner les opérations en Flandre avec les mouvements des armées du Rhin. Parti que devra prendre monseigneur le duc de Bourgogne, au cas que les Anglais et les Hollandais joignent l'armée du prince Eugène. Nombre de troupes qui composent l'armée de l'électeur de Bavière sur le Rhin.....	16	//
L'électeur de Bavière détache trente-cinq bataillons et cinquante-trois escadrons sous les ordres de M. de Saint-Fremont, pour se porter sur la Sarre et, en cas de besoin, sur la Meuse. — Nouvelle contradiction dans les avis de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. de Vendôme sur les mouvements de l'armée.....	18	//
Les ennemis marchent le 29 de Hal à Sainte-Renelde. Un détachement s'avance à Tubise. — Les bagages vont à Bruxelles. — Mouvement de l'armée du roi pour prévenir les ennemis dans la plaine du Bois-Seigneur-Isaac.....	19	//
JUIN.		
Les gros équipages vont le 1er juin sous Mons. L'armée se met en marche le soir sur cinq colonnes, campe le 2, à la pointe du jour, dans la plaine du Bois-Seigneur-Isaac sur trois lignes. Le quartier général à Braine-la-Leud.....	19	//

	Pages.	
Retraite précipitée de l'armée des alliés, qui marchent trois jours de suite; campent le 4 à Voscapel, le quartier général à Louvain. Quatre régiments d'infanterie et un détachement de cavalerie restent sous Bruxelles. — Avantages de la situation de l'armée du roi. M. le duc de Vendôme insiste pour le siége de Huy. Le roi laisse à monseigneur le duc de Bourgogne la liberté de faire ce siége. Sa majesté donne ses ordres pour l'artillerie nécessaire à cette entreprise.....	20	"
Monseigneur le duc de Bourgogne fait la revue de l'armée le 8. Bon état des troupes. Marches ouvertes vers la Meuse. Nouvelles représentations de monseigneur le duc de Bourgogne sur le siége de Huy.....	21	"
Le prince Eugène assemble ses troupes dans les environs de Coblentz et de Rheinfels. Incertitudes sur leur destination. Dispositions de l'électeur de Bavière pour ne pas se laisser prévenir sur le Rhin par les ennemis. Il fait partir le 5 M. de Berwick avec onze bataillons et cinquante escadrons pour joindre M. de Saint-Fremont sur la Sarre. Troupes qui restent en Alsace sous les ordres de M. le comte du Bourg. — Le roi mande à monseigneur le duc de Bourgogne de suspendre l'entreprise du siége de Huy. Motifs qui déterminent sa majesté à prendre ce parti.....	22	"
Représentations de M. le duc de Vendôme sur l'inaction de l'armée. Comparaison des forces du roi aux Pays-Bas et en Allemagne, avec celles des alliés. Affaiblissement de l'armée de M. le duc de Marlborough par le départ de deux détachements : l'un pour joindre les troupes restées sous Bruxelles, l'autre pour aller à Mariakerke observer les mouvements de M. de Lamothe. — Inaction de l'armée pendant le reste du mois de juin. Divers projets d'offensive; la cour se décide pour celui de surprendre Gand et Bruges, proposé par M. le comte de Bergeyck.....	23	"
JUILLET.		
MM. de Chemerault et de Ruffey, chargés de l'entreprise sur Gand, se mettent en marche le 3 avec deux mille chevaux et deux mille hommes d'infanterie. Route qu'ils tiennent. M. de Lamothe, chargé de l'expédition sur Bruges, se met en marche le même jour avec dix bataillons, sept escadrons et six pièces de canon. — Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne pour soutenir ces deux détachements; il envoie les gros bagages à Charleroi.....	24	"

	Pages.	
Détail de la marche de l'armée et de la surprise de Gand et de Bruges, 7 juillet	"	381
L'armée se met en marche le 4, à sept heures du soir, sur quatre colonnes, arrive à la pointe du jour à Braine-le-Château et Oostquerque, passe la Senne à Lembeeck et à Tubise, s'arrête à Pepinghe. Chemin que tiennent les menus bagages et l'artillerie. L'armée continue sa marche sur deux colonnes, passe le Dender à Ninove à huit heures du soir. Les troupes s'étendent sur le chemin d'Alost. On fait occuper ce poste par des grenadiers	24	"
Les ennemis se mettent en marche le 5, à trois heures du matin, passent la Senne à Bruxelles, campent la droite à Sainte-Quintens-Lennick, la gauche à Anderlecht. — Détachements des ennemis pour attaquer l'arrière-garde de l'armée du roi. — Monseigneur le duc de Bourgogne continue sa marche le 6 sur deux colonnes, passe à Alost, campe sur deux lignes, la droite à Erondeghem, le centre et le quartier général à Lede, la gauche à Schellebelle, sur le bord de l'Escaut	25	"
Les équipages attaqués par les ennemis sans succès. L'armée achève de passer le Dender. Position qu'elle prend. — Les ennemis campent le 6, la droite vers Dendermonde, la gauche à Assche. Position de l'armée du roi. — Succès de l'entreprise sur Gand. M. de Chemerault se rend maître le 5 de la ville et du château sans tirer un coup de fusil	26	"
Bruges ouvre ses portes le 6 à M. de Lamothe. Plasschendaele emporté l'épée à la main	27	"
Avis de la marche de l'armée du prince Eugène, de la Moselle sur Maëstricht, pour passer la Meuse le 10. — L'électeur de Bavière arrive à Remich sur la Moselle, fait partir en différentes divisions trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons pour se rendre aux Pays-Bas. M. le maréchal de Berwick, destiné à commander ces troupes, part le 7 avec la première division. — L'électeur de Bavière part le 9 avec le reste de ses troupes pour retourner en Alsace. Motifs qui l'empêchent d'aller aux Pays-Bas. Son armée reste composée de quarante bataillons et de soixante et treize escadrons. — M. le duc de Vendôme propose de faire le siége d'Oudenarde. Motifs sur lesquels il fonde les avantages de cette entreprise. La cour et monseigneur le duc de Bourgogne ne sont pas du même avis. Le roi veut qu'on s'en tienne au blocus de cette place	28	"

	Pages.	
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Fontainebleau, le 11 juillet. Sa majesté développe ses idées sur l'entreprise du siége d'Oudenarde. Conduite que doit tenir monseigneur le duc de Bourgogne, si l'armée du prince Eugène et celle du duc de Marlborough agissent séparément. — Position que monseigneur le duc de Bourgogne se propose de prendre devant Oudenarde, à la gauche de l'Escaut, pour faire le siége de Menin avec des détachements. Mesures qu'il prend à cet effet. Ce projet contredit par M. de Vendôme. Monseigneur le duc de Bourgogne marche le 10 à Gavre et à Schelderode, campe le long de l'Escaut, jette trois ponts sur cette rivière. — Le duc de Marlborough campe le 10 à Ninove. Le prince Eugène l'y joint de sa personne....	31	"
Diligence de la marche des troupes du prince Eugène. La cavalerie passe la Meuse le 6 et le 7 à Maëstricht et à Smermaes, arrive le 9 par Erff et Borchloon à Tirlemont. L'infanterie passe la Meuse le 9 et le 10, suit le même chemin que la cavalerie. — Changement de direction de la marche du maréchal de Berwick. La première division de ses troupes arrive le 10 à Givet. — Craintes de monseigneur le duc de Bourgogne pour Namur et Charleroi; il mande à M. de Saint-Fremont d'envoyer quatre bataillons à Namur et de se porter, par l'abbaye de Saint-Florenne, avec le reste de ses troupes, sous Charleroi. — M. le duc de Vendôme propose de laisser les troupes de M. le maréchal de Berwick dans l'entre-Sambre et Meuse pour couvrir Namur et Charleroi, et de ne les faire marcher, pour joindre l'armée, qu'à mesure que celles du prince Eugène marcheront pour joindre celles du duc de Marlborough.....	32	"
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Saint-Fremont, du camp de Gavre le 10 juillet. Il explique les motifs qui l'engagent à laisser ses troupes dans l'entre-Sambre et Meuse. Position que M. de Saint-Fremont doit prendre sous Mons, en cas que les troupes du prince Eugène joignent M. de Marlborough.....	33	"
Détachement de l'armée des ennemis qui part le 10 au soir pour gagner Oudenarde avant l'armée du roi. Le lendemain de grand matin, M. de Marlborough suit ce détachement avec l'armée. Monseigneur le duc de Bourgogne passe l'Escaut à Gavre le 11, à dix heures du matin; apprend que les ennemis le passent en même temps, au-dessous d'Oudenarde; presse la marche de ses troupes. Avantage de la position des ennemis. Bataille d'Oudenarde. L'armée se retire sous Gand, campe le 12 derrière le canal de Gand à Bruges; le quartier général est établi à Loven-		

	Pages.	
deghem; neuf à dix mille hommes, des plus maltraités pendant le combat, se retirent à Tournay, à Lille et à Ypres.....	34	"
M. de Marlborough envoie des partis à la suite de l'armée du roi, passe la nuit sur le champ de bataille, campe le 12 sous Oudenarde. Perte des deux armées.....	37	"
Vingt et un bataillons des plus maltraités entrent dans Gand, où l'on rassemble des blessés.....	38	"
État des bataillons qui ont combattu le 11 juillet.....	"	385
Réflexions sur ce qui s'est passé à la journée d'Oudenarde.....	38	"
Lettres de M. d'Artaignan et de M. le duc de Vendôme sur le combat d'Oudenarde.....	"	386
Changement dans la situation des affaires. M. le duc de Vendôme est d'avis que l'armée reste au camp de Lovendeghem. On retranche le canal. M. de Lamothe reste à Bruges. M. le maréchal de Berwick est destiné à garder les places et les lignes.....	39	"
Mémoire de M. de Chamlay, 14 juillet, sur les différents partis à prendre dans la situation présente des affaires.....	"	393
M. le maréchal de Berwick joint le 11 M. de Saint-Fremont à Florenne; marche le 12 à Buissière, va camper le 13 à Hyon, sous Mons; se rend de sa personne à Tournay, ensuite à Lille. M. de Saint-Fremont reçoit ordre de le suivre, par Valenciennes et Tournay. — Manque de farines pour la subsistance de l'armée.....	39	"
L'armée des alliés remonte la rive gauche de l'Escaut, campe la droite à Helchin, la gauche au moulin de Clare, près du pont d'Espierres. — Un gros corps d'infanterie et de cavalerie des ennemis, sous les ordres de M. Top, force les lignes de Comines, le 15, s'empare de Warneton, remonte la Lys, du côté d'Armentières, et envoie des partis pour établir la contribution. — M. de Marlborough passe la Lys le 15 à Menin, campe la droite à Verwick, la gauche près de Warneton. — Le prince Eugène arrive le 12 à Bruxelles, avec sa cavalerie; envoie ordre à son infanterie de le joindre. Elle s'assemble à Tirlemont le 13, va le 14 à Louvain, le 16 à Bruxelles, campe à Anderlecht. — Les ennemis rasent les lignes de Comines. — M. le maréchal de Berwick assemble son armée sous Douai, y campe sur deux lignes. M. de Saint-Fremont y arrive		

	Pages.	
le 16. M. le maréchal de Berwick se rend à Valenciennes le 18; renforce les garnisons de Lille, d'Ypres et de Tournay, menacées par les ennemis	40	"
Situation critique dans laquelle se trouve l'armée. Irrésolution sur le parti à prendre. M. le duc de Vendôme est d'avis, ainsi que la cour, de ne point abandonner Gand	41	"
Lettre de M. le maréchal de Berwick à monseigneur le duc de Bourgogne, de Lille, le 15 juillet, pour l'instruire des derniers mouvements des ennemis, et lui communiquer ses idées sur ceux que l'on pourrait faire. — Lettre de M. de Bergeyck à M. de Chamillart, de Gand, le 16 juillet, sur la nécessité de conserver Gand et Bruges	"	397
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Fontainebleau, le 16 juillet, pour recommander au prince de soutenir Gand autant qu'il sera possible, ou de se rapprocher de M. le maréchal de Berwick, sans néanmoins s'exposer à un nouveau combat	"	399
Mémoire pour monseigneur le duc de Bourgogne, le 16 juillet, sur les moyens d'inquiéter les convois et les fourrages des ennemis, et d'assurer les places, en mettant une partie de l'armée de M. le maréchal de Berwick sous Lille, et le reste sous Tournay	"	401
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Fontainebleau, le 18 juillet, sur l'importance de la conservation de Gand, et pour lui indiquer les positions qu'il pourrait prendre suivant les mouvements des ennemis	"	402
Mémoire de M. de Chamlay, 20 juillet, sur les différents partis que l'on pouvait prendre pour conserver les armées et les places, et inquiéter les ennemis dans leurs subsistances	"	404
On se décide à rester à Lovendeghem. MM. de Bergeyck et de Bernières sont chargés d'assurer la subsistance des troupes. Position de l'armée regardée comme inattaquable. Changements dans l'emplacement de quelques troupes	42	"
M. d'Artaignan emporte, le 19, l'épée à la main, le fort Rouge, sur le canal du Sas de Gand. — Motifs qui rassurent sur le séjour de l'armée à Lovendeghem. Inquiétudes pour la frontière du royaume. Incertitudes sur la position que doit prendre M. le maréchal de Berwick, et sur les		

	Pages.	
mouvements du prince Eugène. M. le duc de Marlborough étend sa gauche jusqu'à Messines et Armentières.....	43	"
M. le maréchal de Berwick est d'avis de se porter de l'autre côté de l'Escaut et de prendre une position entre Mortagne et Condé. Il demande à monseigneur le duc de Bourgogne un renfort de cavalerie; fait des dispositions pour protéger l'Artois et couvrir le Hainaut. — Monseigneur le duc de Bourgogne fait partir, le 21, trente-quatre escadrons sous les ordres de M. de Cheyladet, pour joindre M. le maréchal de Berwick; envoie l'ordre à ce dernier de se porter sous Condé et de chercher à interrompre la communication de Bruxelles avec l'armée de M. le duc de Marlborough.....	44	"
Le prince Eugène part de Bruxelles le 21 avec une partie de ses troupes, pour conduire un grand convoi à l'armée de M. le duc de Marlborough. M. le maréchal de Berwick et M. de Vendôme pressent monseigneur le duc de Bourgogne de marcher sur le convoi. Motifs qui empêchent ce prince d'agir. Le convoi arrive le 25 au camp du duc de Marlborough. Marche qu'il fait de Bruxelles à Menin. — Nouvelles d'un embarquement d'artillerie à Anvers. Partis que propose au roi M. le duc de Vendôme en cas que les ennemis s'attachent à un siége.....	45	"
Ordre de bataille de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne le 5 juillet.....	"	408
Dispositions faites à Lille en cas de siége. M. le maréchal de Boufflers, gouverneur de cette place, obtient du roi la permission de s'y rendre; il y arrive le 28. — La cour donne des ordres pour faire descendre de Douai à Condé de l'artillerie. Précaution pour priver les ennemis de la navigation du Dender. — Objets que doit remplir M. le maréchal de Berwick. Projets de ce général. Motifs qui empêchent de les exécuter.....	46	"
Tentative infructueuse d'un corps de dix-huit cents chevaux envoyés par M. le duc de Marlborough, pour mettre l'Artois à contribution. — M. de Tilly, détaché le 25 par M. de Marlborough avec un nouveau corps de seize bataillons, cinquante escadrons et de six pièces de canon, s'avance jusqu'à la Bassée, pour établir la contribution. — Dispositions de M. le maréchal de Berwick pour s'opposer aux entreprises des ennemis dans l'Artois. Il propose à la cour de laisser contribuer l'Artois, et de lui permettre de porter ses forces à la droite de l'Escaut, pour s'oppo-		

	Pages.	
ser à la marche d'un convoi d'artillerie destiné pour l'armée du duc de Marlborough.....	47	"
La cour adopte le projet de M. le maréchal de Berwick et lui adresse l'ordre de renvoyer dix escadrons en Alsace. — L'Artois est mis à contribution. M. le maréchal de Berwick se dispose à passer l'Escaut et à se porter sur Lens. — La Picardie menacée de la contribution. M. de Tilly s'avance le 28 à Lens. Troupes qui le remplacent à la Bassée, soutenues de 20 bataillons qui campent à Armentières. Force de ces différents corps.....	48	"
Un gros détachement du camp de Lens s'avance jusqu'à l'abbaye de Saint-Éloy. Plusieurs autres détachements se portent jusqu'à Péronne, Guise et Saint-Quentin. — Convois d'artillerie venant d'Anvers et de Maëstricht, qui arrivent à Bruxelles. — Préparatifs dans le Brabant pour mener ces convois à l'armée du duc de Marlborough. — M. le maréchal de Berwick demande les ordres du roi sur le parti qu'il doit prendre. Observations qu'il fait à sa majesté dans le cas où elle lui ordonnerait de passer l'Escaut. — Mesures qu'il prend pour chasser les partis des ennemis.....	49	"
M. de Cheyladet va camper à Framecourt, se porte avec un détachement de treize cents chevaux sur Doulens, fait retirer les ennemis, qui se replient sur Saint-Éloy, ensuite sur Lens; leurs autres partis rejoignent leur armée. — M. de Cheyladet va camper à Boiry, entre Arras et Bapaume, avec trente-quatre escadrons. Autres dispositions de M. le maréchal de Berwick en attendant les ordres du roi. — Détachements sous les ordres de M. d'Artaignan pour établir la contribution dans l'île de Cadsand.....	50	"
Projet des siéges du fort Saint-Philippe et d'Ostende. Dispositions en conséquence. Motifs qui en empêchent l'exécution. — Les ennemis continuent d'assembler à Bruxelles un grand train d'artillerie venant de Hollande, de Maëstricht et d'Anvers. — M. le duc de Vendôme persiste dans l'idée de marcher au duc de Marlborough. Difficulté de rassembler assez promptement les troupes pour le surprendre. On fait ouvrir des chemins pour porter la grande armée sur Thielt et jusqu'à la Mandel.....	51	"
Note sur la disposition des troupes de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne. — Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Fontainebleau, le 27 juillet, pour prescrire à ce prince la conduite qu'il aura à tenir suivant les entreprises des ennemis.....	52	"

	Pages.	
Autre lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Fontainebleau, le 30 juillet. Sa majesté confirme ses ordres contenus dans sa lettre précédente	54	//
Résumé des ordres du roi à M. le maréchal de Berwick. Sa majesté lui laisse la liberté de ne point faire repartir les dix escadrons pour l'Alsace	58	//
Incertitude sur les véritables desseins des ennemis. Craintes pour Lille ou Tournay. Dispositions de M. le duc de Bourgogne pour secourir ces deux places et pour marcher aux ennemis. Arrivée d'un grand convoi au camp de Lovendeghem	59	//
Mémoire de M. le maréchal de Boufflers concernant le siége de Lille et les moyens de le secourir	//	410
Les troupes employées à l'expédition de l'île de Cadsand rejoignent l'armée; moyen dont on se sert pour compléter les bataillons. L'armée n'est plus composée que de cent sept bataillons. Ceux qui ont le plus souffert à la bataille d'Oudenarde sont destinés à rester dans les places	59	//
AOUT.		
Ordre de bataille, 3 août	//	412
Le corps des ennemis campé à Lens se retire le 2, passe la Lys à Armentières, avec les troupes qui y campent; rejoint l'armée du duc de Marlborough. — M. le maréchal de Berwick se dispose à passer à la droite de l'Escaut; fait partir le 3 pour Valenciennes M. de Saint-Fremont avec onze bataillons, trente escadrons et quelques pièces de canon. Trois bataillons restent sous Valenciennes; le reste des troupes, sous les ordres de M. de Croissy, campe le 4 à Saint-Ghislain, le 5 sous Mons. — M. le maréchal de Berwick part le 4 avec le reste de sa cavalerie pour aller camper sous Valenciennes. Dispositions de ce général en partant de Douai	60	//
Manœuvres de M. de Saillans, commandant à Namur, pour inquiéter les derrières des ennemis. — Nouvelles du départ du convoi d'artillerie pour aller de Bruxelles à l'armée du duc de Marlborough. Dispositions de ce général pour la sûreté de la marche de ce convoi. Motifs qui font craindre pour Mons plutôt que pour Lille. — Ordre du roi à monsei-		

	Pages.	
gneur le duc de Bourgogne d'entreprendre le siége d'Oudenarde aussitôt que les ennemis marcheront sur Mons.....	61	"
M. le duc de Vendôme regarde le siége d'Oudenarde comme impraticable; insiste pour que l'on marche aux ennemis. *Note* sur le nombre de troupes que l'on peut rassembler.—Le prince Eugène est chargé de la conduite d'un convoi assemblé à Bruxelles. Ce prince se rend à l'armée du duc de Marlborough. Troupes qu'il en tire pour couvrir la marche du convoi. Route qu'il leur fait tenir pour se rendre à Ath; y arrive le 5.— Un détachement sous les ordres de MM. du Rosel et de Coigny va camper le 6 à Melle. M. le maréchal de Berwick doit se porter entre Condé et Mortagne.....	62	"
Le convoi des ennemis part d'Anderlecht le 6. Troupes qui l'escortent; route qu'il tient. Le prince Eugène campe le même jour à Soignies pour l'y recevoir.— Changement que l'arrivée du prince Eugène à Soignies occasionne dans les mouvements de M. le maréchal de Berwick. Ce général, au lieu d'aller sur l'Escaut, campe le 7 avec cinquante-trois escadrons à la gauche de l'Hongnau. Position qu'il fait prendre à diverses troupes pour agir suivant les mouvements des ennemis. Arrivée de leur convoi à Soignies.....	63	"
Le prince Eugène marche avec toutes ses troupes le 8; renvoie cinq bataillons, dix-huit escadrons à Bruxelles, arrive le soir à Ath. Le lendemain le convoi passe le Dender sur quatre ponts, prend la route de Celles, marche entre les deux colonnes de l'armée du prince Eugène composée de cinquante bataillons et de cent escadrons.— M. le maréchal de Berwick se fait joindre par la cavalerie de M. de Saint-Fremont, campe près de Mortagne, entre la Scarpe et l'Escaut, fait revenir les troupes qu'il avait envoyées à Maubeuge, à Mons, à Namur et à Douai, les fait camper le long de la Scarpe vis-à-vis de Saint-Amand, renforce les garnisons de Tournay et de Lille.....	64	"
Le convoi des ennemis arrive le 10 à Pottes et à Escanaffle; commence à passer l'Escaut le 11 sur quatre ponts construits à Pottes. Le prince Eugène va camper à Helchin.— Le convoi des ennemis achève de passer l'Escaut le 12, marche par Reckem à Menin. Les ponts de Pottes sont levés.— Le prince Eugène, avec la plus grande partie de son armée, passe le ruisseau d'Espierres sur plusieurs ponts; va camper à Templeuve...	65	"
Avantage remporté sur les hussards et quelque infanterie de l'armée du		

	Pages.	
prince Eugène, près de Tournay, par des détachements de la garnison de cette place. — M. le duc de Marlborough passe la Lys à Menin avec le gros de son armée; joint le reste des troupes du prince Eugène à Helchin; y établit son quartier général. — Le reste des troupes du duc de Marlborough, sous les ordres du prince de Nassau, passe la Lys à Verwick, investit Lille du côté de la porte de la Madeleine. — Le prince Eugène achève l'investissement de Lille le 13; établit son quartier à l'abbaye de Los; celui du prince de Nassau à l'abbaye de Marquette. — Forces des ennemis devant Lille et au camp d'Helchin. Précautions que prend M. le duc de Marlborough pour assurer sa communication avec le prince Eugène. Il fait rétablir les quatre ponts de Pottes.....	66	"
Réflexions sur les moyens dont les ennemis se sont servis pour assembler leur artillerie et la faire arriver à Menin. Motifs qui ont empêché de s'opposer à la marche du convoi. — Détails sur la ville de Lille. Officiers généraux qui sont dans la place. Troupes qui composent la garnison. Les magistrats lèvent quatre bataillons de milice bourgeoise de cinq cents hommes chacun pour concourir à la défense de la place.....	67	"
État de la garnison de Lille, 10 août.....	"	413
M. le maréchal de Berwick envoie au Pont-à-Raches M. de Croissy avec six bataillons et un régiment de dragons. Précaution qu'il prend pour la sûreté de la Scarpe.....	68	"
Lettre de M. le maréchal de Berwick à monseigneur le duc de Bourgogne, du camp de Château-l'Abbaye, le 12 août. Il communique à ce prince ses idées sur les opérations; propose une diversion en faveur de Lille.	"	414
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Fontainebleau, le 14 août. Sa majesté n'approuve point le projet de M. le maréchal de Berwick; elle veut qu'on marche au secours de Lille.....	"	416
Mémoire de M. de Chamlay, sur la situation de Lille, et sur les moyens de mettre à exécution les ordres du roi. 16 août.....	"	419
Contradiction dans les avis de M. le duc de Vendôme et de monseigneur le duc de Bourgogne. Projet de jonction des deux armées. Le roi veut qu'elle se fasse à Mons. Conduite que doit tenir M. le maréchal de Berwick. Époque à laquelle l'intention du roi est que M. le duc de Bourgogne arrive à Mons. Mouvements et opérations des deux armées après leur jonction. — Monseigneur le duc de Bourgogne persiste dans		

	Pages.	
le projet de jonction à Grammont. Il donne ordre à M. le maréchal de Berwick de marcher le 25 et d'y arriver le 27	69	»
Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi, du camp de Lovendeghem, le 21 août. Ce prince développe les motifs qui le déterminent à l'exécution de son projet et à la préférence qu'il lui donne	71	»
Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart, du camp de Château-l'Abbaye, le 21 août. Il insiste sur le projet de jonction ordonné par la cour; combat celui de monseigneur le duc de Bourgogne.	74	»
La cour presse monseigneur le duc de Bourgogne de hâter sa marche sur Mons. Séjour qu'il fait au camp de Lovendeghem, nonobstant les ordres du roi. Motifs qui l'engagent à ne point marcher. Avis de M. le duc de Vendôme conforme à celui de monseigneur le duc de Bourgogne	75	»
Note sur les lignes de circonvallation des ennemis. — Arrivée de l'artillerie devant Lille le 17. Le parc est établi entre l'abbaye de Marquette et le village de Marcq. Le duc de Marlborough fait perfectionner ses communications avec l'armée du siége	76	»
Dispositions de M. le maréchal de Boufflers pour la défense de Lille. Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. le maréchal de Berwick pour la jonction des deux armées. Nombre des troupes rassemblées aux camps de Lovendeghem et de Château-l'Abbaye	77	»
État des troupes destinées à marcher avec M. le maréchal de Berwick, 17 août	»	425
Dispositions des ennemis pour s'opposer à la jonction des armées du roi. Tranchée ouverte devant Lille dans la nuit du 22 au 23. — L'armée du duc de Marlborough passe l'Escaut, le 23, sur les quatre ponts de Pottes; va camper à Wadripont. Un détachement de l'armée du prince Eugène s'avance à Lamponpont, sur le chemin de Lille à Espierres	78	»
Conjectures de monseigneur le duc de Bourgogne sur le mouvement du duc de Marlborough. Nécessité de couvrir du Dender la marche des deux armées	79	»
Lettres du roi et de M. de Chamillart à monseigneur le duc de Bourgogne, de Fontainebleau, le 24 août, sur la nécessité de porter l'armée à Ninove, d'y passer le Dender pour se joindre à M. le maréchal de Berwick, et continuer la marche vers Mons par la rive droite de la rivière	»	426

	Pages.	
Monseigneur le duc de Bourgogne n'est instruit que le 25 de l'ouverture de la tranchée devant Lille. Il fixe son mouvement au 27. Ordres de ce prince à M. le maréchal de Berwick pour se mettre en marche le 28...	79	"
Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne à M. le maréchal de Berwick, le 25 août. Il l'instruit de la marche que l'armée doit faire sur Ninove et lui ordonne de se mettre en marche le 28 pour le joindre le lendemain.....	"	430
Mémoire concernant les mouvements que doivent faire les deux armées pour se joindre.....	"	432
Nouveau projet de la cour pour faire agir les deux armées séparément. — Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, du 26 août. Sa majesté instruit ce prince de ce nouveau plan et des dispositions à faire en conséquence.....	80	"
Mouvements que font les deux armées avant que les nouveaux ordres du roi y soient parvenus. M. le maréchal de Berwick marche le 26 à Quaregnon, entre Mons et Saint Ghislain; laisse un détachement à Saint-Amand, sous les ordres de M. de Cherisey. Monseigneur le duc de Bourgogne passe l'Escaut à Gand le 27; campe à Melle; laisse sept bataillons derrière le canal de Gand à Bruges, aux ordres de M. de Lamothe.....	82	"
L'armée de monseigneur le duc de Bourgogne passe le Dender sur deux ponts, entre Ninove et Pollaere; campe près de Ninove. M. le maréchal de Berwick campe à Herrines le 29. Les deux armées se joignent le 30 à Lessines et y campent.....	83	"
Incertitude des généraux sur le chemin qu'ils feront prendre aux deux armées réunies. Le duc de Marlborough passe l'Escaut dans la nuit du 30 au 31. Il retourne à son ancien camp d'Helchin. Nouvelles du siége. Monseigneur le duc de Bourgogne se détermine à marcher au secours de Lille. Il se porte le 31 à Braffe, dans la plaine de Leuze.....	84	"
SEPTEMBRE.		
Monseigneur le duc de Bourgogne va camper, le 1er septembre, sous Tournay, à la rive droite de l'Escaut; fait jeter des ponts sur cette rivière. M. le duc de Marlborough campe le même jour derrière la Marcq, la droite à Pont-à-Tressin, la gauche à Pont-à-Marcq. — L'armée du roi passe l'Escaut, le 2, sur huit colonnes; campe à la gauche de cette		

	Pages.	
rivière; continue sa marche le 3, sur quatre colonnes, par le chemin de Cysoing; va camper le même jour à Orchies, et le 4 à Mons-en-Pesvele. Position que prennent les ennemis	84	'
M. d'Artaignan se porte, avec sept brigades d'infanterie, à Pont-à-Marcq; campe sur la rive droite de la rivière. Arrivée de l'artillerie venant de Douai. Marches ouvertes pour aller aux ennemis. Détail sur la nature du pays	85	'
Changement dans la position des ennemis; leur droite est à Wattignies, leur gauche au village de Péronne. Motifs qui déterminent monseigneur le duc de Bourgogne à retarder de quelques jours la marche de l'armée. —Le prince Eugène joint M. le duc de Marlborough avec une partie des troupes du siége et un convoi de poudre. Les ennemis portent leur droite à Noyelles; étendent leur gauche à la Marcq, entre le village de Fretain et celui de Péronne; fortifient leur centre et retranchent leur front	86	'
Mésintelligence parmi les généraux de l'armée du roi	87	'
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Mons-en-Pesvele, le 6 septembre, sur la manière dont on doit attaquer les ennemis. Il rend compte à sa majesté de la conduite de quelques officiers généraux envers monseigneur le duc de Bourgogne. Nécessité d'attaquer promptement les ennemis. Il demande au roi ses derniers ordres	88	'
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart, du 6 septembre, sur la nécessité d'une prompte décision du roi. Mécontentement de ce général; il sollicite le ministre d'obtenir son congé de sa majesté. — Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart, du camp de Mons-en-Pesvele, le 6 septembre, sur le danger d'attaquer les ennemis dans la position qu'ils occupent. Il pense qu'il vaut mieux perdre Lille que de hasarder l'armée	90	'
Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi, du camp de Mons-en-Pesvele, le 6 septembre. Il rend compte à sa majesté des mouvements qu'il a faits, de la position de l'armée, de celle des ennemis et des différents avis des généraux. Il demande au roi ses derniers ordres. État du siége. Il propose de jeter du secours dans Lille	91	'
Le roi ordonne de nouveau d'attaquer les ennemis. Résumé des ordres de sa majesté contenus dans sa lettre du 5	94	'
Le roi envoie M. de Chamillart à l'armée. Arrivée de ce ministre, le 9, au		

	Pages.	
camp de Mons-en-Pesvele. Situation des affaires. On prend la résolution de s'approcher des ennemis	95	"
L'armée passe la Marcq le 11 ; campe la droite derrière Ennevelin, le centre à Antreulle et Avelin, la gauche vers Seclin, le quartier général à Pont-à-Marcq. Les ennemis font revenir les troupes qu'ils avaient renvoyées au siége.— Attaque du village de Seclin le 12. Les ennemis l'abandonnent et y mettent le feu. La gauche de l'armée s'approche de ce village. On canonne le hameau d'Ennetières et quelques parties du front des ennemis	96	"
Leurs lignes reconnues inattaquables. M. le duc de Vendôme se rend à cet avis. — Les ennemis pressent le siége. Ils reçoivent deux nouveaux convois de munitions et en préparent d'autres à Bruxelles	97	"
Moyens de secourir Lille	98	"
Lettre de M. le maréchal de Boufflers à M. de Chamillart, de Lille, le 14 septembre, sur l'impossibilité d'introduire du secours dans la place	"	433
Lettre de M. le comte de Bergeyck à M. de Chamillart, de Mons, le 15 septembre, sur l'importance de faire prendre promptement à l'armée une position qui la mette à portée d'interrompre les convois des ennemis	"	435
L'armée va camper le 15 à Bersée; le 16 à Orcq, près de Tournay; la droite au ruisseau de Templeuve, la gauche à celui d'Ere. M. de Chamillart quitte l'armée pour retourner à la cour. — Motifs qui empêchent monseigneur le duc de Bourgogne de retrancher le camp d'Orcq. Il passe l'Escaut à Tournay le 17; campe à Saulchoi. Position de l'armée dans ce camp	98	"
Corps détachés à Melden, à Berchem, à Escanaffle et à Pottes. Ponts sur l'Escaut	99	"
État des détachements de l'armée, 17 septembre	"	439
M. le chevalier de Luxembourg est détaché, avec vingt-trois escadrons, pour veiller à la sûreté de l'Artois et de la Picardie. Renforts de troupes et d'artillerie envoyés à Mons pour seconder M. de Bergeyck dans son entreprise sur Bruxelles. — M. de Lamothe marche vers Bruxelles. Il reçoit ordre de retourner à Gand. Précautions que l'on prend pour le renforcer en cas de besoin. Changement dans la position des détachements de l'armée	100	"

	Pages.	
Lettre de M. de Puységur, contenant un détail de la position du 20 septembre	"	441
Le roi approuve la conduite de monseigneur le duc de Bourgogne. Il lui recommande de fermer aux ennemis les passages d'Oudenarde et d'Ostende	100	"
L'armée du duc de Marlborough retourne, le 16, occuper son camp sur la gauche de la Marcq; passe cette rivière le 18; campe à Templeuve; va camper le 20 à Lannoy, la droite à Hem, près de la Marcq, la gauche tirant vers Menin et Courtray. Conséquence que l'on tire de ce dernier mouvement. — Craintes pour Bruges. M. de Lamothe reçoit ordre de s'y rendre. Il arrive le 21 avec quelques troupes	101	"
Départ d'un nouveau détachement, sous les ordres de M. de Grimaldi, pour seconder l'expédition de Bruxelles. Ce détachement campe le 21 à Lessines, le 22 à Hal	102	"
État des troupes aux ordres de M. de Puiguion le 22 septembre	"	443
Mesures prises par les ennemis pour la défense de Bruxelles. Projet du siége de cette place abandonné. Nouvelle de l'arrivée d'une flotte des ennemis à Ostende. M. de Puiguion reçoit ordre de joindre M. de Lamothe. M. de Chemerault détaché avec quatre bataillons et quatre régiments de dragons pour le même objet. — Débarquement de quatre mille sept cents hommes des ennemis à Ostende, le 21 et le 22. Dispositions de M. de Marlborough pour tirer de cette place un convoi considérable de munitions	102	"
Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne pour mettre M. de Lamothe en état d'enlever le convoi des ennemis, ou de s'opposer à sa marche. M. le maréchal de Berwick et M. le comte de Bergeyck se rendent au corps de M. de Lamothe. — Les ennemis s'emparent le 24 de Leffinghe et d'Oudenburgh, entrent par le pont de Leffinghe dans le Camerling-Ambacht. — M. de Lamothe se dispose à marcher sur Oudenburgh. Importance de ce poste	103	"
M. de Puiguion et M. de Coigny joignent M. de Lamothe le 26. Troupes qui sont aux ordres de ce dernier. M. de Marlborough fait partir des détachements pour renforcer le poste d'Oudenburgh, et va camper le 28, sa droite au pont de Marquette, sa gauche à Roncq, près de Menin. —Monseigneur le duc de Bourgogne fait marcher, le 28, neuf bataillons		

	Pages.	
pour renforcer M. de Lamothe. Ce dernier campe le même jour à Zedelgem, entre Oudenburgh et Thorout. — Attaque d'Oudenburgh par M. de Villemort sans succès. Motifs qui empêchent M. de Lamothe de poursuivre cette attaque	104	"
Le convoi des ennemis part d'Ostende le 27; dirige sa marche sur Ghistel. M. de Lamothe se porte à Moere, dans le dessein de l'attaquer. COMBAT DE WYNENDALE	105	"
M. de Lamothe rend compte du combat; en attribue l'insuccès à la mauvaise conduite de l'infanterie	106	"
Détail de l'affaire de Wynendale envoyé par M. de Lamothe	"	444
M. de Lamothe se retire le 29 à Zedelgem; campe le 30 à Oudenburgh	106	"
Les ennemis se retirent à Leffinghe, Ghistel, Slype, etc. Le convoi arrive à Menin, escorté par leur cavalerie; y est reçu par un détachement de l'armée du duc de Marlborough. — M. le maréchal de Boufflers demande le 25 un secours d'hommes, d'armes et de poudre	107	"
Projet pour secourir Lille, 26 septembre	"	454
Détail de cette opération, 28 septembre	"	456
M. le chevalier de Luxembourg chargé de son exécution part de Douai, le 28, avec cent cinquante grenadiers et deux mille hommes de cavalerie chargés chacun d'un sac de cinquante livres de poudre, d'un fusil et d'une baïonnette. Il entre dans la place avec quinze cents chevaux et quarante milliers de poudre; le reste retourne à Douai. M. le chevalier de Luxembourg est fait lieutenant général	107	"
M. le duc de Vendôme propose de rapprocher l'armée de Lille, et de raser les retranchements du camp de Saulchoi. Le roi n'approuve point ce projet et veut qu'on s'en tienne à prendre tous les moyens possibles pour ôter aux ennemis ceux de se procurer des munitions	108	"
Mémoire envoyé par monseigneur le duc de Bourgogne à M. le comte de Lamothe, sur ce qu'il doit faire pour exécuter les intentions du roi	"	459
OCTOBRE.		
Lettre de M. le comte de Lamothe, du 3 octobre, en réponse au mémoire.	"	461
Les neuf bataillons partis de l'armée le 28 septembre joignent M. de La-		

	Pages.	
mothe au camp d'Oudenburgh. Nombre de troupes dont son corps est composé. — M. le duc de Vendôme part de l'armée le 2 pour se rendre à Oudenburgh et prendre le commandement du corps de M. de Lamothe. — Précautions que prend monseigneur le duc de Bourgogne pour la sûreté de la Scarpe. — Inquiétudes de ce prince pour Lille. Représentations qu'il fait au roi sur l'ordre envoyé par sa majesté à M. le maréchal de Boufflers, de réserver cent milliers de poudre pour la défense de la citadelle. Il mande à ce général de défendre la ville le plus longtemps qu'il pourra.	109	»
Le roi réduit à cinquante milliers la quantité de poudre pour la défense de la citadelle. — Monseigneur le duc de Bourgogne demande au roi de nouveaux ordres sur la conduite qu'il aura à tenir, Lille pris, ou sauvé. Différentes pièces qui font connaître la véritable situation des affaires et les moyens à employer pour arrêter les progrès de l'ennemi.....	110	»
Mémoire envoyé au roi par monseigneur le duc de Bourgogne, le 1er octobre, sur les moyens de partager l'armée de manière à conserver Gand, Bruges ; à protéger le pays appartenant à sa majesté, et à ôter aux ennemis la communication avec le leur.....	»	461
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Versailles, le 3 octobre. Sa majesté recommande à ce prince de chercher à remplir ces différents objets, principalement de couper aux ennemis la communication avec Ostende, et de se tenir le plus qu'il pourra en force sur l'Escaut..	»	463
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Berwick, de Versailles, le 3 octobre, sur la possibilité de se rendre maître d'Oudenarde, et pour lui faire connaître que c'est à sa mésintelligence avec M. le duc de Vendôme qu'on attribue le succès de toutes les entreprises des ennemis et l'inaction de monseigneur le duc de Bourgogne. — Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme, du 3 octobre, pour l'exhorter à réparer, du côté de la mer, l'insuccès des projets qu'on avait faits pour empêcher les ennemis de tirer des convois d'Ostende.....	»	465
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Boufflers, le 3 octobre, pour lui recommander de ménager la poudre de manière qu'après avoir soutenu la ville de Lille le plus longtemps qu'il pourra, il lui en reste cinquante milliers pour la défense de la citadelle.....	»	466
Lettre de M. de Chamillart à M. de Charmont, du 3 octobre, pour l'engager à chercher les moyens de faire entrer de Douai dans Lille un second convoi de cent milliers de poudre. — Lettre de monseigneur le duc		

	Pages.	
de Bourgogne au roi, du camp de Saulchoi, le 5 octobre, pour lui faire part de ses réflexions sur ce qu'on pourrait faire pour rendre la conquête de Lille onéreuse aux ennemis, et leur retraite difficile à la fin de la campagne	"	467
Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart, du camp de Saulchoi, le 5 octobre, pour lui communiquer ses idées sur ce qu'il croit de mieux à faire pendant le reste de la campagne	"	472
Lettre de M. le comte de Bergeyck à M. le duc de Berwick, de Mons, le 5 octobre, sur le même sujet	"	474
Mémoire de M. de Chamlay, le 6 octobre, sur les moyens de faire entrer des secours dans Lille, et de rendre difficile la retraite des ennemis vers leur pays	"	477
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Marly, le 8 octobre, sur la nécessité d'ôter aux ennemis la communication d'Ostende, et de faire sur l'Escaut des ponts qui puissent leur donner de l'inquiétude et les empêcher d'envoyer vers la mer des détachements considérables.	"	485
M. le duc de Vendôme arrive le 3 au camp d'Oudenburgh, trouve les ennemis retranchés à Leffinghe. Difficulté de les chasser de ce poste. — M. le duc de Vendôme fait couper toutes les digues. — Effet que produit l'inondation. Il envoie 4,000 hommes occuper le poste de Ghistel; se ménage des chemins jusqu'au canal de Nieuport. — M. le duc de Marlborough fait partir le 6 un nouveau détachement pour favoriser ses convois. Il passe lui-même la Lys, le 7, à Menin, avec vingt-cinq bataillons et trente escadrons, campe à Rousselaer ou Roulers. Destination de vingt bataillons et de vingt escadrons restés entre Roncq et Pont-à-Marcq. . .	112	"
M. le duc de Vendôme se porte, dans la nuit du 7 au 8, sous Bruges. Il fait partir des détachements pour s'opposer au passage des munitions des ennemis. Troupes qu'il laisse dans le nouveau polder, aux ordres de M. de Puiguion. — Monseigneur le duc de Bourgogne envoie à Gand un renfort de huit bataillons, sous les ordres de M. le comte d'Estrades. Ce prince se décide à aller attaquer le prince Eugène. Motifs qui lui font abandonner ce projet. Il envoie à M. le duc de Vendôme un nouveau renfort de quinze bataillons et de dix escadrons. — Nombre de troupes qui sont sous les ordres de M. le duc de Vendôme. Ce général fait pousser les inondations jusqu'à Gand	113	"

	Pages.	
Disposition des troupes de M. le duc de Vendôme, 8 octobre.....	"	487
M. le duc de Marlborough marche dans la nuit du 8 au 9; va camper la droite à Thorout, la gauche à Aertrycke; fait reconnaître le poste de M. de Puiguion; tente inutilement de faire passer à travers les inondations des voitures destinées pour Ostende; revient le 9 au soir occuper le camp de Rousselaer (ou Roulers). — Nouvelles dispositions de M. le duc de Marlborough pour établir une communication directe avec Leffinghe. — M. le duc de Vendôme fait couper la digue de Steene.....	114	"
Inondation générale dans le Camerling-Ambacht, qui ferme la communication entre Leffinghe et Ostende. Moyens dont se servent les ennemis pour rendre inutiles les précautions de M. le duc de Vendôme. Ce général a recours à la marine pour rompre les desseins des ennemis. Manœuvres de M. le chevalier de Langeron, sans succès. — On prépare à Bruges une petite flotte destinée à empêcher les ennemis de pratiquer la nouvelle inondation. M. le duc de Vendôme en donne le commandement au sieur Dubois, partisan. Troupes qu'il fait marcher pour joindre M. de Langeron. Il fait faire des retranchements devant le pont de Leffinghe et y envoie du canon.....	115	"
Précautions que prend M. de Saint-Maurice, commandant à Nieuport, pour empêcher les ennemis de tenter le passage du canal. — Les ennemis surmontent toutes les difficultés. Moyens dont ils se servent pour faire parvenir des secours de munitions au camp de Rousselaer et au siége.....	116	"
Idées de M. le duc de Bourgogne et de M. le duc de Vendôme sur le parti à prendre dans la situation présente des affaires. — Résumé du projet de M. le duc de Vendôme rejeté par monseigneur le duc de Bourgogne. M. le duc de Vendôme revient à celui de combattre M. le duc de Marlborough avec toutes les forces réunies, comme le seul moyen de sauver Lille.....	117	"
État du siége. — Monseigneur le duc de Bourgogne et M. le duc de Vendôme projettent de s'emparer d'Ath, d'un côté, et de Leffinghe de l'autre.....	118	"
Détail de l'entreprise sur Ath par M. d'Artaignan, et des obstacles qui la font échouer. — M. de Puiguion est chargé de l'expédition sur Leffinghe. Époque de l'attaque fixée à la nuit du 17 au 18; difficultés qu'on y		

	Pages.	
rencontre. — Attaque et prise de la cense de Jacob-Stoute, principal dépôt des ennemis	119	//
Détails sur Leffinghe. Attaque de ce poste. Tranchée ouverte dans la nuit du 20 au 21. — Motifs qui déterminent M. le duc de Vendôme à une attaque de vive force. Le poste est emporté dans la nuit du 24 au 25, par M. de Puiguion, secondé de M. le chevalier de Langeron	120	//
Dispositions des attaques de Leffinghe, 25 octobre	//	489
Lettre de M. de Puiguion, sur la prise de Leffinghe, 25 octobre	//	492
Réflexions sur les suites de l'entreprise sur Leffinghe. — Le roi approuve que les deux armées se réunissent pour combattre M. le duc de Marlborough. Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne en conséquence. Cause du retard de l'exécution de cette opération	121	//
Le siége de Lille est poussé avec vigueur. M. le maréchal de Boufflers, de l'avis de tous les officiers généraux, demande à capituler. — Substance de la capitulation. La garnison se retire dans la citadelle. Perte qu'elle a faite pendant le siége. Celle des ennemis estimée à quinze mille hommes. M. le maréchal de Boufflers renvoie sa cavalerie à Douai	122	//
Note. Grâces accordées par le roi pour la défense de Lille. — M. le duc de Bourgogne s'occupe des moyens de secourir la citadelle et de s'opposer aux autres entreprises des ennemis. — Lettre de M. le duc de Bourgogne au roi, du camp de Saulchoi. Il expose à sa majesté la situation des affaires, lui demande ses ordres sur la conduite qu'il devra tenir relativement aux différents mouvements que pourront faire les ennemis.	123	//
Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Chamillart, du camp de Saulchoi, le 23 octobre, sur la nécessité de tout employer pour conserver Gand et Bruges, en renforçant M. le duc de Vendôme. Il demande qu'on place le reste de l'armée derrière la Scarpe	//	495
Résumé des intentions du roi contenues dans la lettre de sa majesté, du 24, à monseigneur le duc de Bourgogne. Nécessité d'empêcher les ennemis de communiquer avec Ostende, l'Écluse, etc. — M. le duc de Vendôme obtient de monseigneur le duc de Bourgogne un renfort de six bataillons	126	//
Lettre de M. le duc de Vendôme à monseigneur le duc de Bourgogne, de		

	Pages.	
Bruges, le 26 octobre; il lui demande d'envoyer des troupes au Rabot-de-la-Lieve	"	495
M. le comte de Bergeyck propose de placer l'armée derrière la Lys, près de Deynse. Inconvénients de ce projet. Moyens d'y remédier	126	"
Les six bataillons demandés par M. le duc de Vendôme partent le 28 pour se rendre au Rabot-de-la-Lieve. — Les ennemis occupent le 25, avec de gros corps, les postes de la Bassée et d'Armentières. Inquiétudes de la cour et de monseigneur le duc de Bourgogne pour l'Artois et la Picardie	127	"
Dispositions du prince Eugène pour commencer le siége de la citadelle de Lille. Les hostilités recommencent le 28. Moyens qui manquent à M. le maréchal de Boufflers pour une longue défense. — M. le duc de Marlborough étend ses troupes depuis Rousselaer (ou Roulers) jusqu'à Menin. Inquiétudes que cause ce mouvement. Projet de M. le duc de Bourgogne si les ennemis tentent le passage à Oudenarde	128	"
Mémoire de monseigneur le duc de Bourgogne, du 28 octobre, tendant à prouver la nécessité de se replier vers l'Artois en laissant à M. le duc de Vendôme les troupes nécessaires pour la défense des canaux	"	496
Lettre de M. le maréchal de Berwick, du camp de Saulchoi, 28 octobre, sur le même sujet	"	499
Lettre de M. le comte de Bergeyck à M. le maréchal de Berwick, de Mons, le 30; il combat le système de ce maréchal et fait voir que, sans se retirer, on peut déranger tous les projets des ennemis	"	500
NOVEMBRE.		
Le roi fait partir de nouveau M. de Chamillart pour l'armée. Ce ministre arrive au camp de Saulchoi le 1er novembre, y joint M. le duc de Vendôme. Conseil de guerre. Avis des différents officiers généraux	129	"
Résultat du conseil de guerre tenu au camp de Saulchoi, le 3 novembre	"	504
Mémoire de M. de Chamlay, 13 novembre, contenant des réflexions sur le résultat du conseil de guerre	"	507
Les ennemis font arriver à Lille, sans opposition, les subsistances dont ils ont besoin	130	"

	Pages.	
Difficultés qu'ils rencontrent pour les munitions de guerre. Ils en font embarquer à Ostende sur des balandres et des bateaux plats. Moyens de les faire parvenir à Lille. — M. le chevalier de Langeron se met en mer le 7, avec six brigantins et trois chaloupes, pour s'opposer au projet des ennemis; il doit être joint par des galères et des frégates de Dunkerque. Détachement envoyé à Nieuport, par M. de Lamothe. — Le duc de Marlborough fait partir le 8 un détachement de dix bataillons et de trente escadrons sous les ordres de M. Fagel. Ce détachement passe le canal de Furnes, entre dans le Furnembach, s'empare de la redoute du Haut-Pont, y enlève quatre compagnies de grenadiers. — Dispositions de M. Fagel pour enlever les grains et les fourrages du Furnembach. Il établit un camp entre Dixmude et Eessene, un autre à Loo, et fait occuper Hondschoote	131	//
M. de Lamothe, sur les ordres de M. de Vendôme, fait partir le 8 du camp de M. de Puiguion six bataillons et douze escadrons commandés par M. de Monroux. Ce détachement arrive dans le Furnembach le 12. Troupes qui se trouvent dans cette partie depuis la mer jusqu'à Gand.	132	//
Dispositions des troupes depuis le Furnembach jusqu'à Gand, 12 novembre	//	515
Départ de quatre bataillons et de six escadrons de camp de Saulchoi pour joindre M. de Cheyladet à Arras et s'opposer aux courses des ennemis dans l'Artois. — M. de Cheyladet se joint à M. le comte de l'Isle; force les ennemis à se replier sur la Bassée. — Expédition de M. de Monroux sur Hondschoote dans la nuit du 13 au 14. — M. le duc de Marlborough envoie de nouvelles troupes à M. Fagel. Ce dernier renforce son camp de Loo, l'étend depuis Lampernisse jusqu'à Nieucapelle. Nombre de troupes qui sont à ses ordres dans cette partie	132	//
M. de Monroux se retire sur Bergues. Troupes qui marchent pour le soutenir. M. de Lamothe se porte à Furnes avec quelques troupes. — Les ennemis renforcent le poste de la Bassée, s'emparent le 14 de Saint-Venant, s'y retranchent, établissent des postes le long de la haute Lys, se répandent dans la châtellenie de Cassel. — Monseigneur le duc de Bourgogne envoie le 18 à M. de Cheyladet un nouveau renfort de six bataillons et de six escadrons. Ce prince craint que l'ennemi ne perce par quelque point; demande de nouveau les ordres de sa majesté	133	//
Note. Parti que prend sa majesté pour faire cesser la mésintelligence qui		

	Pages.	
règne entre M. le duc de Vendôme et M. le maréchal de Berwick. — Arrivée de l'électeur de Bavière à Mons. Ce prince, de concert avec M. le comte de Bergeyck, forme le projet de surprendre Bruxelles. Dispositions qu'il fait en conséquence. — L'électeur part de Mons le 21 avec quatorze bataillons et dix-huit escadrons, campe à Hal, arrive le lendemain devant Bruxelles, manque son entreprise, est forcé de faire le siége. Tranchée ouverte dans la nuit du 24 au 25. Contradiction de M. le comte de Bergeyck sur l'attaque de Bruxelles. L'électeur persiste à continuer le siége.	134	"
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Versailles, le 19 novembre, sur la nécessité de séparer incessamment une partie des troupes et de laisser seulement des corps sur l'Escaut, sur les canaux et dans les places les plus exposées	135	"
Monseigneur le duc de Bourgogne visite l'Escaut. Difficultés qu'il rencontre pour la défense de cette rivière. Projet de M. le duc de Vendôme pour aller attaquer le prince Eugène dans ses lignes	138	"
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp du Saulchoi, 22 novembre; motifs dont il appuie son projet; moyens qu'il compte employer. Avantages qui en résulteront	139	"
Le roi laisse monseigneur le duc de Bourgogne le maître d'exécuter le projet de M. le duc de Vendôme. Ordres qu'envoie ce prince à MM. de Cheyladet et de Lamothe. Motif qui lui fait différer son mouvement. — M. de Marlborough se fait rejoindre par les détachements restés dans le Furnembach; ceux de la haute Lys se replient sur l'armée du prince Eugène. — M. de Lamothe se porte sur Bruges. M. de Cheyladet fait occuper Saint-Venant, Robecq et Saint-Omer. Circonstances qui déterminent monseigneur le duc de Bourgogne à ne point exécuter le projet d'attaquer les ennemis dans leurs lignes. — Dispositions de M. de Marlborough pour masquer sa marche. Il passe la Lys le 25, campe le long de cette rivière, la droite à Courtray, la gauche à Winckel-Saint-Éloi. Le prince Eugène va à Roubaix, laisse vingt et un bataillons devant la citadelle de Lille	142	"
Conjectures sur les mouvements des ennemis. Nouvelles de leurs dispositions pour jeter des ponts sur l'Escaut. — Monseigneur le duc de Bourgogne persiste dans la résolution de défendre l'Escaut. Dispositions de ce prince en conséquence	143	"
Sentiment de M. de Chamillart sur les mouvements des ennemis. — L'armée		

	Pages.	
du duc de Marlborough marche le 26 sur trois colonnes; la première arrive vis-à-vis de Gavre, la seconde près d'Oudenarde et la troisième à Kerckhove. Le prince Eugène va à Autryve. — La troisième colonne des ennemis passe l'Escaut entre Kerckhove et le château d'Elseghem. Efforts inutiles de M. de Souternon pour s'y opposer. Il fait replier M. de Nangis sur M. d'Hautefort, se retire lui-même au camp d'Escanaffle.....	144	"
Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne pour marcher aux ennemis. Il envoie M. le duc de Vendôme à Berchem. Motifs qui déterminent ce prince à changer de résolution. Il réunit à Pottes les troupes du duc de Vendôme aux siennes; va camper sous Tournay le 27.....	146	"
Les ennemis passent l'Escaut à Gavre et à Oudenarde. M. le comte d'Estrades retourne à Gand. M. d'Hautefort se retire sur Mons. Nombre de troupes qui sont sous ses ordres. — Les ennemis surprennent Saint-Ghislain le 27.....	147	"
Insuccès de l'électeur de Bavière devant Bruxelles; il se retire sur Mons, y arrive le 28. Réflexions sur les suites de l'entreprise de son altesse électorale. — Le prince Eugène se met en marche le 28 pour retourner au siége de la citadelle de Lille. Le duc de Marlborough rassemble son armée sous Oudenarde, va camper le 29 à Oomberghen. — Position de l'armée du roi. — M. d'Albergotti part le 28 avec un détachement pour reprendre Saint-Ghislain	148	"
M. le duc de Bourgogne projette de se porter à la Bassée avec toutes ses forces, fait partir à l'avance une brigade d'infanterie aux ordres de M. de Villiers. M. le duc de Vendôme propose de construire une ligne depuis la Bassée jusqu'à la Lys. — Le roi approuve le projet de monseigneur le duc de Bourgogne, rejette celui de M. le duc de Vendôme. — Monseigneur le duc de Bourgogne fait partir l'infanterie le 29 et la cavalerie le 30 pour se rendre sous Douai, laisse trois bataillons et neuf escadrons à Tournay, envoie quatre escadrons à Mons et trois à Condé. Destination de ces dernières troupes.....	149	"
DÉCEMBRE.		
Monseigneur le duc de Bourgogne arrive à Douai le 1er décembre avec la cavalerie; il est joint le même jour par l'infanterie. L'armée campe par pelotons sous Douai.....	150	"
Dispositions de l'armée au camp sous Douai le 1er décembre.....	"	518

	Pages.	
Nombre des troupes qui sont aux ordres de M. de Cheyladet en Artois. Répartition qu'il en fait pour garder le cours de la Deule. Dispositions de M. de Lamothe pour la conservation de Gand et de Bruges. — M. d'Albergotti, soutenu des troupes de M. d'Hautefort, s'empare de Saint-Ghislain	150	»
Capitulation de Saint-Ghislain, 1er décembre	»	518
Monseigneur le duc de Bourgogne envoie à MM. d'Albergotti et d'Hautefort ordre de se rapprocher de Douai. Ce prince abandonne le projet de marcher avec l'armée à la Bassée, reçoit le 4 les dispositions de la cour pour les quartiers d'hiver. — Les troupes de MM. d'Hautefort et d'Albergotti cantonnent le 5 dans les villages entre Douai et la Bassée. Départ des officiers de semestre. Les gardes du corps et les grenadiers à cheval vont à Arras, Bapaume et Péronne. Monseigneur le duc de Bourgogne se met en chemin le 6 pour retourner à la cour; visite la Bassée et Saint-Venant; arrive le 8 à Arras. — Nouvelles sur les desseins des ennemis. Projet de dispositions par M. le duc de Vendôme, qui propose de se rendre à Gand. Monseigneur le duc de Bourgogne contraire à sa demande	151	»
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Versailles, le 7 décembre, sur les précautions à prendre pour la conservation de Gand et de Bruges; sa majesté lui ordonne de séparer l'armée, et à M. le duc de Vendôme, de se rendre à la cour après avoir établi les postes de la Bassée et de Saint-Venant	153	»
Résumé des ordres envoyés à M. de Lamothe pour soutenir la communication avec Nieuport et pour la conservation de Gand et de Bruges. — Monseigneur le duc de Bourgogne donne ses ordres le 8 pour la séparation de l'armée. Il part le 10 d'Arras pour la cour. — Départ des troupes destinées à entrer dans des quartiers d'hiver. M. le duc de Vendôme part d'Arras le 12, pour se rendre à Versailles. Dispositions de ce général avant son départ	154	»
État des troupes cantonnées entre la Bassée, Lens et Douai, 12 décembre	»	519
Nombre des troupes qui sont aux ordres de M. de Lamothe. Ce général pourvoit Gand et Bruges de subsistances. Motifs qui le déterminent à faire entrer dans ces deux places la plus grande partie de ses troupes,		

	Pages.	
contre le sentiment de M. le duc de Vendôme. — M. de Lamothe forme différents projets sur les mouvements que pourront faire les ennemis	155	"
Réduction de la citadelle de Lille le 9. M. le maréchal de Boufflers obtient les honneurs de la guerre; arrive avec sa garnison le 11 à Douai; la fait entrer dans des quartiers d'hiver; se rend ensuite à la cour. Il obtient le commandement général en Flandre	156	"
Capitulation de la citadelle de Lille le 9 décembre	"	520
L'armée du duc de Marlborough s'avance le 12 à Melle; passe l'Escaut le 13; se divise en trois corps. Gand investi en partie. — Le prince Eugène laisse vingt bataillons et trois escadrons à Lille; cantonne avec le reste de ses troupes depuis Deynse jusqu'à Nazareth; son artillerie descend par la Lys à Deynse. Motifs qui retiennent le prince Eugène dans ses cantonnements	157	"
Conjectures sur les dispositions des ennemis. M. de Lamothe envoie quelques troupes à Bruges; garde trente-quatre bataillons et vingt escadrons dans Gand. — Nombre de troupes qui sont dans Bruges et dans les environs. Motifs qui déterminent à ne laisser dans cette place que vingt-neuf bataillons et neuf escadrons aux ordres de M. de Grimaldi. Le reste des troupes va à Nieuport sous le commandement de M. de Puiguion. — La cour approuve les dispositions de M. de Lamothe; ordre qu'elle envoie à M. de Grimaldi en cas que les ennemis fassent le siége de Bruges. Dispositions de M. de Puiguion pour l'emplacement de ses troupes	158	"
M. de Saint-Fremont fait raser les travaux commencés à la Bassée; évacue ce poste le 22; fait entrer dans des quartiers d'hiver les dix-huit bataillons et les trente et un escadrons cantonnés dans cette partie. — Les ennemis se déterminent à assiéger Gand. Le prince Eugène achève, le 18, l'investissement de cette place entre la Lys et le grand canal. Nombre de bataillons et escadrons qui forment l'investissement. — Tranchée ouverte devant Gand dans la nuit du 23 au 24	159	"
Difficulté de rassembler une armée pour secourir Gand. M. le maréchal de Boufflers part pour la Flandre. M. de Puiguion reçoit ordre de se rendre à Bruges. Troupes qui doivent rester dans cette place	160	"
Lettres de MM. de Mircourt et de Silly, 17 et 18 décembre, l'un sur les		

	Pages.	
moyens de conserver Gand; le second, sur un projet pour surprendre Ath	″	526 et 527
Projet pour surprendre Ath	″	528
M. le maréchal de Boufflers arrive à Douai le 28	160	″
Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, de Douai, le 29 décembre; il expose à sa majesté la situation des affaires, et la nécessité d'assembler une armée. Il propose une diversion sur Lille pour obliger les ennemis à lever le siége de Gand	161	″
Le roi permet à M. le maréchal de rassembler quatre-vingt-six bataillons et cent trente escadrons. Dispositions de M. le maréchal pour l'assemblée des troupes. Les ennemis pressent le siége de Gand. M. de Lamothe, de l'avis du conseil de guerre, capitule le 30. Détail de la capitulation	165	″
Lettre de M. de Buisson à M. de Chamillart, de Gand, le 31 décembre. Détails sur le siége de Gand. Motifs qui ont déterminé M. de Lamothe à rendre la place	″	530
Les ennemis arrivent devant Bruges le 31 décembre. M. de Grimaldi sort de la place avec la garnison dans la nuit du 1er au 2 janvier. Plassdaele, Leffinghe et le poste de Zantvoorde évacués le 3. Toute l'infanterie arrive à Nieuport, la cavalerie à Furnes. — M. le maréchal de Boufflers persiste dans le dessein d'assembler une armée; il propose au roi de prendre une position près de la Bassée. Sa majesté l'approuve.	166	″
Les ennemis séparent leurs troupes le 5, pour entrer dans des quartiers d'hiver; celles du roi restent dans les leurs. Réflexions sur les opérations de la campagne	168	″

ITALIE.

	Pages.	
Danger auquel la frontière des Alpes se trouve exposée depuis que le duc de Savoie s'est emparé de Suse. Représentations qu'a faites à ce sujet M. le maréchal de Tessé, à la fin de la campagne précédente, avant la perte de cette place. — Mémoire de M. le maréchal de Tessé sur cet objet et sur les moyens de garantir le Dauphiné et la Savoie des entreprises des ennemis. Supériorité du duc de Savoie. Nécessité d'avoir deux armées, l'une dans le haut Dauphiné, l'autre en Savoie, et de former des magasins considérables, tant à Briançon qu'à Grenoble et au fort Barraux. Motifs qui doivent engager à faire à l'avance des préparatifs pour reprendre Suse	169	"
Résumé des mémoires relatifs aux opérations de la campagne, adressés à la cour par MM. les maréchaux de Tessé et de Catinat et par différents officiers principaux. — Lettre de M. le maréchal de Catinat, du 11 octobre 1707	170	"
Mémoires de M. le maréchal de Catinat, des 17 et 19 octobre, et réponse de M. le maréchal de Tessé	"	535
Mémoire de M. de Chamlay, du 22 octobre	"	541
Lettre de M. le maréchal de Tessé, du 28 octobre	"	551
Mémoire de M. le maréchal de Catinat, du 6 novembre	"	553
Mémoire de M. de Vallière et réplique de M. de Medavi	"	556
Mémoire de M. de Muret	"	559
Lettre de M. le maréchal de Catinat, du 3 décembre	"	564
Mémoire de M. le comte de Medavi, du 1er janvier 1708	"	565
Motifs qui déterminent le roi à différer de se décider sur les différents projets qui lui ont été proposés. Sa majesté approuve les dispositions qu'a faites M. le maréchal de Tessé pour l'emplacement des troupes pendant l'hiver. Détail de leur position et de celle des quartiers des ennemis. Troupes impériales et palatines embarquées à Final et à Vado, pour joindre en Catalogne l'archiduc Charles	173	"
État des troupes qui sont à Suse	"	568

	Pages.	
État des troupes impériales et palatines embarquées depuis le 17 jusqu'au 26 décembre 1707	"	569
Dispositions qui se font pendant l'hiver pour mettre la frontière en état de défense. Postes que M. d'Artaignan, commandant en l'absence de M. le maréchal de Tessé en Provence et dans le comté de Nice, établit sur la côte, depuis Marseille jusqu'au Var. Chemins qu'il fait rompre, dans le comté de Nice, pour fermer le passage aux ennemis	174	"
Mémoire sur les postes de la côte, depuis Marseille jusqu'au Var	"	569
Motifs qui empêchent M. d'Artaignan de faire l'entreprise qui a été proposée sur Saorgio et Dolce-Aqua. — M. d'Artaignan établit son quartier à Grasse, en Provence. Circonstances qui ne permettent pas d'occuper le poste du pont de Balsirossi, sur le territoire de Gênes. Projet pour retrancher le Var, depuis l'embouchure de l'Esteron jusqu'à la mer	175	"
Précaution que prennent MM. d'Angervilliers et Le Bret, intendants, pour approvisionner les places	176	"
Lettre de M. de Montmort à M. de Pontchartrain, sur les retranchements du Var	"	572
Moyens qu'emploie le duc de Savoie pour réparer ses troupes et être en état d'entrer de bonne heure en campagne. — Dispositions que font les impériaux dans le duché de Milan, le Mantouan et le Mirandolais. — Nouvelles des desseins du duc de Savoie sur Exilles et Perosa. Troupes qu'il doit mettre en campagne. Quartiers qu'elles occupent. Emplacement de ses principaux magasins	176	576
Quels sont les projets des ennemis et quelle est la force de leur armée. — Trains d'artillerie que le duc de Savoie fait préparer à Turin. Desseins de ce prince sur Exilles. Reconnaissance qu'il fait de cette place. Artillerie qu'il envoie à la Brunette et dans les redoutes voisines. Ponts qu'il établit sur la Doire. Pour quel objet. Deux bataillons marchent de Turin dans le val d'Aost. Dispositions de M. de Medavi pour être en état de s'opposer aux entreprises des ennemis	177	"
AVRIL.		
Inaction des ennemis du côté de la Provence. Le comte de Stahremberg, destiné à commander en Catalogne sous les ordres de l'archiduc, s'embarque à Gênes le 22	178	"

	Pages.	
Monseigneur le duc de Bourgogne destiné à commander l'armée de Flandre, l'électeur de Bavière celle d'Allemagne, M. le maréchal de Villars celle du Dauphiné, M. le duc d'Orléans celle d'Espagne, et M. le duc de Noailles celle du Roussillon. Officiers généraux qui doivent servir dans ces différentes armées	179	"
Motif qui engage M. le maréchal de Villars à se rendre à la cour avant d'aller se mettre à la tête de l'armée du Dauphiné. — Motifs qui déterminent le roi à retirer de la frontière des Alpes vingt et un bataillons et quarante escadrons, et à n'y laisser que soixante et quatorze bataillons et vingt escadrons, dont quarante et un bataillons pour le Dauphiné, douze bataillons et douze escadrons pour la Savoie, vingt et un bataillons et huit escadrons pour la Provence et le comté de Nice	180	"
MAI.		
Mouvements que font les ennemis dans les premiers jours du mois de mai. M. de Medavi fait avancer, le 6, à la tête du Dauphiné, dix bataillons et quelques pièces de canon	181	"
État des bataillons qui s'avancent à la tête du Dauphiné	"	578
Dispositions de M. de Toralba, commandant à Oulx, pour renforcer ses différents postes, et pour l'emploi des troupes qui se sont portées à la tête de la frontière. Un bataillon se rend au Lambournet, un à Ramas, un à Balbotet et au Lot, et trois à portée du col de la Fenestre. Précautions que prend M. de Caraccioli, commandant à Exilles, pour la défense de cette place. Troupes piémontaises qui se sont avancées à Suse. Corps de quatre mille hommes des mêmes troupes qui arrive à Avigliano, le 14. Retranchement que le duc de Savoie fait faire à Notre-Dame-de-Lause	181	"
M. de Medavi se rend de sa personne à Oulx, le 14; fait avancer M. de Thoy à Modane, dans la Maurienne. Troupes qu'il fait marcher pour le joindre	182	"
Représentations sur la difficulté d'empêcher les ennemis de pénétrer en Savoie avec le peu de troupes qui sont destinées pour la défense de cette province. Avantage qu'on aurait retiré d'occuper le Mont-Cenis, en s'assurant une communication par la Touille et le col de la Roue avec Exilles	183	"

Pages.

Suspension des approvisionnements de la part des ennemis à Suse et à Avigliano. Conjectures de M. de Medavi sur les desseins du duc de Savoie. Reconnaissance qu'il fait des environs d'Exilles et des hauteurs de Jalas. Importance de ce dernier poste..... 184 »

Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart, d'Oulx, le 19 mai. Il rend compte du bon état des travaux qui se font dans les différents lieux qu'il a visités. Détails sur la position de Jalas. Avantage qu'on en aurait retiré si, dans les premiers jours du mois de mai, on y avait fait avancer quarante bataillons. Obstacles que rencontrera M. le maréchal de Villars pour l'occuper. Nécessité d'envoyer incessamment des fonds pour le payement des troupes..... 185 »

M. de Medavi retourne à Briançon le 21. Bataillon qui se rend le lendemain à Exilles; celui d'artillerie resté à Briançon se porte à Cesanne, suivi de dix pièces de canon. — Dispositions que fait en Savoie M. de Thoy. Huit bataillons occupent, le 23, les retranchements de Modane et les postes de Termignon et Lans-le-Bourg; quatre bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons, ceux de la Tarantaise; le reste des dragons à Aiguebelle; le quartier général de M. de Thoy à Saint-Jean-de-Maurienne, où M. de Medavi se rend le 31..... 187 »

Nouvelles des dispositions des ennemis. Corps qui doivent s'assembler tant à Avigliano et Rivoli qu'à Pignerol et dans le val d'Aost. Troupes qui composeront ces différents corps. Représentations de M. de Medavi sur la difficulté de défendre la Savoie et le Dauphiné avec le peu de troupes qui sont à ses ordres. — Dispositions de M. de Medavi pour la défense des vallées de la Maurienne et de la Tarantaise..... 188 »

Précautions que prend M. de Muret pour garantir les vallées de Saint-Martin et de Pragelas. Postes que M. de Broglie fait occuper du côté de Perosa. M. Le Guerchois, chargé de la défense de la vallée de Barcelonnette, détruit les retranchements des barricades dans la vallée de la Stura, et établit la contribution dans les villages du Piémont..... 189 »

M. d'Artaignan fait rompre les différents chemins par où les ennemis peuvent pénétrer dans le comté de Nice. Lantosca, le château d'Apremont et Sospello occupés. Redoute que M. Lozières d'Astier fait élever pour la défense du passage de Rocca-Taillada; dans quelle vue. Réparations ordonnées au château de Mentone et à Monaco. — Représen-

	Pages.	
tations de M. de Grignan sur la nécessité d'occuper les postes d'Utelle et de Levenzo	190	//
JUIN.		
Motifs qui ont retardé les travaux des retranchements du Var, qu'on n'a commencés que le 5 juin. — Arrivée de M. le maréchal de Villlars de Grenoble, le 7	191	//
Réflexions de M. de Medavi sur la guerre en Dauphiné et en Savoie	//	578
Lettre de M. le maréchal de Catinat, du 12 juin. Observations sur le précédent mémoire. Attention qu'on doit donner à la conservation d'Exilles et de Fenestrelle, et aux moyens de défendre le passage du Var aux ennemis. Nombre de troupes que M. de Catinat suppose que le duc de Savoie aura en campagne. — Peu d'apparence qu'il soit en état de faire quelque entreprise considérable	//	581
M. de Grignan rend compte à M. le maréchal de Villars de la situation des affaires sur la frontière de la Provence. Détail sur le nombre et l'emplacement général des troupes	192	//
Lettre de M. de Grignan à M. le maréchal de Villars, du 4 juin, sur ce sujet	//	583
État général de la disposition des troupes, 8 juin	//	592
Quelles sont les premières idées de M. le maréchal de Villars sur la défense de la frontière des Alpes. Motifs qui l'engagent à augmenter de huit bataillons le nombre des troupes destinées pour la Savoie. M. de Medavi doit les commander	193	//
Lettre de M. de Medavi à M. de Thoy, du 9 juin	//	594
Résumé des motifs qui ont porté l'empereur à déclarer la guerre au pape. Hostilités commencées au mois de mai dans le comtat d'Avignon	194	//
Les Génois refusent de reconnaître l'archiduchesse pour reine d'Espagne. Demandes de contributions que leur fait l'empereur et du logement pour les troupes qui doivent s'embarquer avec cette princesse. Conduite qu'ils tiennent à ce sujet. — Nouvelles sur la destination de la flotte anglaise et hollandaise arrivée sur les côtes de Gênes. Force de l'armée des ennemis et du corps de troupes impériales détaché dans le Ferrarais	195	//

Pages.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Vizille, le 12 juin. Situation où il a trouvé les affaires à son arrivée sur la frontière. Moyens qu'il compte employer pour sa défense. Supériorité des ennemis. Danger auquel la Savoie et le Dauphiné se trouvent exposés. Renforts qu'il demande pour être en état de soutenir ces provinces et faire tête au duc de Savoie s'il marche vers le Rhône. Mauvais état des troupes. Nouvelles de l'irruption des Allemands dans le Ferrarais. Sentiment de M. le maréchal de Villars à ce sujet..... 196 "

Lettre de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart, de Saint-Gratien, le 16 juin. Quel est son sentiment sur la lettre précédente. Motifs qui doivent engager le roi à ne point différer d'envoyer des renforts à M. le maréchal..... 203 "

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 17 juin. Circonstances qui ne permettent pas à sa majesté d'affaiblir ses différentes armées pour faire passer de nouvelles troupes sur les frontières des Alpes. Difficultés que doit rencontrer le duc de Savoie au passage des montagnes et même après qu'il les aura passées, pour faire subsister son armée. Parti que doit prendre M. le maréchal de Villars de rassembler toutes ses forces à Barraux, si ce prince parvient à pénétrer en Savoie. Camp que sa majesté a résolu de former sous Toulon pour la défense de la Provence. Choix qu'elle a fait de M. de Chamarande pour le commander. Précautions que M. le maréchal de Villars doit prendre pour la défense des principaux passages..... 205 "

Troupes destinées à occuper le camp retranché sous Toulon. M. de Chamarande, dèstiné à les commander, est remplacé à Fenestrelle par M. de Toralba. Nombre de bataillons et d'escadrons qui sont aux ordres de M. le maréchal de Villars. — Ce général établit son quartier à Oulx le 15. Conférence entre lui et les officiers généraux de l'armée, dans laquelle on convient de ne point occuper le camp qui a été reconnu sur les hauteurs de Jalas, et de ne laisser à Perosa qu'un détachement..... 208 "

Mouvement des ennemis d'un côté vers Ivrée et de l'autre vers Coni. Achats considérables de grains que fait le duc de Savoie dans les environs du lac de Genève. Sentiment de M. le maréchal de Villars sur les desseins de ce prince..... 209 "

Reconnaissance que fait M. le maréchal de Villars de la tête de la frontière. Motifs qui l'engagent à abandonner le projet d'occuper le camp

	Pages.	
de Jalas et à ne laisser à Perosa qu'un détachement de quatre cents hommes. Ordre qu'il donne à M. de Muret d'en retirer les onze bataillons qui y sont, et de se replier sur Fenestrelle avec les troupes qui occupent les vallées de Saint-Martin et du col de la Rousse, aussitôt que les ennemis se porteront sur Suse. Détails sur Fenestrelle, Exilles et Briançon. Quel est le sentiment de M. le maréchal de Villars sur l'état et la défense de chacune de ces places. Réparations et ouvrages à faire à Briançon.....	210	"
Troupes que le duc de Savoie fait avancer sur le Mont-Cenis, à la Ferrière et à la Novalaise. Inquiétudes qu'en conçoit M. le maréchal de Villars ainsi que du retard dans la marche de deux bataillons qu'il fait passer en Savoie, occasionné par la chute des neiges. — Circonstances qui font croire à M. le maréchal de Villars que les efforts des ennemis se tourneront sur la Savoie, et qui le décident à rapprocher de lui une partie des troupes qui sont en Provence. Ordre qu'il envoie en conséquence à M. d'Artaignan, en lui laissant la liberté de les retirer sans attendre de nouveaux ordres, si les ennemis viennent à marcher vers cette province.	213	"
État des troupes qui doivent marcher à Entrevaux, Colmars et Sisteron..	"	596
Ces troupes se mettent en marche à la fin du mois et au commencement de juillet pour se rendre à leur destination. Distribution que fait M. de Montgeorges de celles qui restaient dans le comté de Nice. Force des garnisons de Nice, de Villefranche, de Seyne, de Monaco, d'Antibes et de Toulon, indépendamment des huit bataillons qui doivent camper sous cette dernière place. Représentations que fait à la cour M. de Montgeorges sur le peu de moyens qu'il a d'empêcher la flotte des ennemis de faire une descente. Lieux où ils peuvent la tenter.....	214	"
Continuation des travaux pour retrancher le Var. Redoutes que M. Lozières d'Astier fait élever entre cette rivière et Nice. Pour quel objet. État où sont les travaux commencés au château de Mentone et à Montalban.....	215	"
Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à porter toute son attention sur le comté de Nice. Nouvelles du départ d'un corps de douze mille hommes des troupes de l'empereur, du Ferrarais et du Bolonais, pour se rendre en Piémont, et de la marche d'un autre corps de huit mille hommes des places du Milanais pour entrer dans le val d'Aost. Quatre mille hommes s'avancent à Bussolino. Arrivée du comte de Thaun à		

	Pages.	
Turin pour prendre le commandement des troupes de l'empereur sous les ordres du duc de Savoie. Troupes piémontaises campées, tant à Orbassano qu'à Jaillon, Suse, le val d'Aost, la Novalaise et le Mont-Cenis. Quelle sera la force de l'armée du duc de Savoie.....	216	»
JUILLET.		
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, d'Oulx, le 1er juillet. Situation des affaires en Provence, en Dauphiné et en Savoie. Dispositions qui ont été faites de concert avec M. de Medavi et les officiers généraux pour être en état de faire face aux ennemis de tous les côtés et ralentir leur marche. Motifs qui font craindre particulièrement pour la Savoie. Troupes qui ont été envoyées à M. de Medavi. Le fort Barraux indiqué pour le rendez-vous général, dans le cas où l'on serait forcé d'abandonner la Savoie. Mouvement général des troupes des ennemis. Différents avis sur leurs desseins. Difficultés de les empêcher de pénétrer en Savoie. Nécessité d'envoyer des fonds pour le payement des troupes.....	217	»
Confirmation de la marche des ennemis vers Orbassano, Avigliano, Bussolino, Suse. Force de la flotte anglaise et hollandaise arrivée à Vado. Troupes qu'elle doit transporter en même temps que l'archiduchesse en Catalogne. Inquiétudes que les officiers de la marine témoignent pour la côte depuis Marseille jusqu'à l'embouchure du Var. Sentiment de MM. de Grignan et de Chamarande à ce sujet. Deux bataillons des huit qui doivent camper sous Toulon arrivent à Aix le 6. M. de Grignan les fait camper sous Marseille. Époque à laquelle les six bataillons et le régiment de dragons doivent les joindre.....	223	»
Peu d'inquiétudes de M. de Montgeorges pour le comté de Nice. Mesures qu'il prend pour être instruit des mouvements des ennemis.....	224	»
Marche d'un corps de leurs troupes vers Busca. Inquiétudes de M. Le Guerchois pour la vallée de Barcelonnette. Troupes qu'il fait entrer dans le camp de Tournoux. Détachement qui reste au château de l'Arche. — Les quatre bataillons partis du Dauphiné pour se rendre en Savoie arrivent le 3 et le 4 à Modane. Position qu'ils prennent, les uns à la gauche du camp, les autres à la montagne du Chapuy, dans la Tarantaise, sur la gauche du camp de Saint-Maurice.....	225	»
Arrivée successive des troupes impériales tant dans la vallée de Suse et à		

	Pages.	
Orbassano qu'à l'entrée du val d'Aost et près d'Ivrée. Circonstances qui confirment M. le maréchal de Villars dans l'idée où il est que les ennemis se porteront en Savoie ou en Dauphiné. Ordres qu'il envoie en conséquence à MM. de Medavi, de Thoy et d'Artaignan	226	//
Sentiment de la cour différent de celui de M. le maréchal de Villars sur les forces et les projets du duc de Savoie. Nouveaux avis qui confirment celui de M. le maréchal de Villars	227	//
État de l'armée du duc de Savoie	//	597
Motifs qui déterminent le roi à mander à M. le maréchal de Villars de renvoyer dans le comté de Nice et en Provence les sept bataillons qu'il en a tirés	227	//
Circonstances qui confirment M. le maréchal de Villars dans l'idée que les ennemis agiront de préférence en Savoie ou en Dauphiné. Ordres qu'il envoie à M. de Grignan sur la nouvelle destination des troupes qui du Roussillon doivent se rendre sous Toulon. Liberté qu'il laisse à M. d'Artaignan de retourner dans le comté de Nice et en Provence avec les troupes qu'il en a tirées, excepté deux bataillons qu'il laissera à Barcelonnette. — Disposition que fait M. d'Artaignan des troupes qu'il a menées avec lui. Motif qui l'engage à se rendre de sa personne à Colmars	228	//
Représentations de M. Le Guerchois sur la difficulté de se maintenir dans la vallée de Barcelonnette avec le peu de troupes qui lui restent. — Nouvelles de la marche du corps des ennemis campés à Rivoli, vers Bussolino le 15, qui déterminent M. le maréchal de Villars à faire partir deux nouveaux bataillons pour la Savoie. Mesures que doit prendre M. de Medavi dans le cas où il ne se croira pas en état d'en défendre l'entrée aux ennemis. Troupes qu'il devra alors faire marcher pour les prévenir à Seyssel, sur le Rhône	229	//
Les troupes impériales destinées pour la Catalogne s'embarquent le 15. La flotte fait voile dès le soir même	230	//
État des troupes embarquées pour la Catalogne le 15 juillet	//	598
Distribution des troupes qui sont en Savoie. M. de Medavi en Maurienne, avec onze bataillons et quatre escadrons à Modane; M. de Thoy dans la Tarantaise, avec six bataillons et huit escadrons au camp de Saint-		

	Pages.	
Maurice. M. de Nisas détaché avec quatre bataillons à Rosselin pour garder le débouché de l'allée Blanche et le chemin du Faussigny. — Compte que M. de Medavi rend à la cour de ses dispositions. Représentations de sa part sur la nécessité d'entamer une négociation avec les Suisses pour ôter aux ennemis la liberté de pénétrer dans le Faussigny par le Valais.....	231	"
Le duc de Savoie arrive à Suse le 16. Troupes de son armée qui campent depuis Bussolino jusqu'à la Novalaise et du côté du val d'Aost. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars de rassembler toutes ses forces sur la frontière du Dauphiné et en Savoie. MM. Le Guerchois et d'Artaignan ont ordre de marcher sur Grenoble avec les troupes qui sont dans la vallée de Barcelonnette ou à Thorame-Haute et Colmars. Troupes que M. de Montgeorges doit faire passer de Cagnes à Seyne, et M. de Grignan à Valence. Manœuvres de la flotte anglaise sur les côtes de Provence, depuis le 17 jusqu'au 19 qu'elle reprend le large.....	232	"
Les troupes du duc de Savoie continuent leur marche vers le grand et le petit Mont-Cenis, et vers le petit Saint-Bernard. M. le maréchal de Villars met en mouvement celles du haut Dauphiné pour se rendre en Savoie. Douze bataillons seulement restent dans le Briançonnais sous les ordres de M. de Muret. Quatre cents hommes à Perosa.....	233	"
Instruction que M. de Villars laisse à M. le comte de Muret sur les dispositions qu'il a à faire pour la défense du Dauphiné.....	"	599
Marche des troupes des ennemis, tant de la Novalaise que de la vallée de Suse, vers le Mont-Cenis le 19. Dispositions de M. le maréchal de Villars pour se porter lui-même le lendemain vers la Savoie. Dans quelle vue.....	233	"
Irruption des Barbets dans le haut Dauphiné. Corps de deux mille hommes des ennemis qui passe le Mont-Cenis le 19 et descend sur Lans-le-Bourg, Termignon et Bramant. Abandon de ces postes par les troupes du roi, qui se retirent sur la Vanoise et qui rompent tous les ponts de l'Arc. Arrivée du duc de Savoie sur le Mont-Cenis le 20 avec le gros de ses troupes. Détachement qu'il fait marcher à Termignon. Position que prend son armée le 21. Rétablissement des ponts de l'Arc.....	234	"
Le général Schulembourg avec un gros détachement débouche dans la Tarantaise par le petit Saint-Bernard et se porte dans la plaine de Scez.		

	Pages.	
M. de Thoy replie tous ses postes et rassemble ses troupes au camp de Saint-Maurice	235	"
M. le maréchal de Villars se porte de sa personne au col de la Roue. Ordre qu'il envoie à M. de Medavi de se retirer avec toutes ses troupes et celles de M. de Thoy sur le fort Barraux. — M. de Villars, revenu à Bardonnèche, met en marche ses troupes le 22 pour les porter sur Barraux. Époque à laquelle elles y arriveront. Supériorité que doit avoir le duc de Savoie. Renforts que M. le maréchal de Villars tire de la Provence. Motifs qui font concevoir à ce général des inquiétudes pour le côté du Rhône. Représentations qu'il fait à la cour sur l'importance de ne point donner aux ennemis le temps de s'établir entre ce fleuve et l'Isère, et la nécessité de prendre des mesures pour la sûreté de Lyon en faisant retrancher le faubourg de la Guillotière	236	"
Les troupes retirées à la Vanoise abandonnent ce poste et arrivent à Pralognan. Inquiétudes que conçoit M. de Medavi de ce mouvement pour sa communication avec M. de Thoy. Facilité qu'il laisse aux ennemis de se porter sur Moutiers. Corps de trois mille hommes de leurs troupes qui s'avance le 22 au soir sur le ravin d'Avrieux. Leur armée campe entre Aussois et Sardières. Motifs qui déterminent M. de Medavi à faire sa retraite et à mander à M. de Thoy de faire aussi la sienne sur Moutiers et Conflans	237	"
M. de Medavi se met en marche à minuit. Disposition de sa marche. Son arrivée à Saint-Michel le 24 à midi. Mouvements des ennemis qui l'engagent à continuer sa marche jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne. Détachement qui s'est emparé de Moutiers. — M. de Medavi continue sa marche, arrive à Espierre le 24 et à Aiguebelle le 25	239	"
M. de Thoy décampe de Saint-Maurice le 24, se porte à Beaufort, le lendemain à Conflans, où il rassemble toutes ses troupes; le 26, à Saint-Pierre d'Albigny. Arrivée du général Schulembourg le même jour à Moutiers, et de la tête de l'armée du duc de Savoie à Saint-Jean-de-Maurienne	240	"
Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart, du camp d'Aiguebelle le 28 juillet; il rend compte de ce qui s'est passé depuis le 19 jusqu'à son arrivée à Aiguebelle; attribue à M. de Thoy la cause de sa retraite précipitée; demande la permission de quitter l'armée pour aller prendre les eaux	"	600

	Pages.	
M. le maréchal de Villars se rend à Barraux le 26. Ses troupes y arrivent successivement jusqu'au 30. Chemin que doit tenir M. d'Artaignan pour s'y rendre aussi avec les troupes qu'il amène de la Provence. Nombre de bataillons dont l'armée sera composée.....	240	»
Difficulté de soutenir en même temps Barraux et Chambéry. Motifs qui déterminent M. le maréchal de Villars à ne point abandonner cette dernière ville. Ordre qu'il envoie à M. de Medavi et à M. de Thoy de ne faire de mouvement de retraite qu'à la dernière extrémité. Conflans occupé de nouveau par un bataillon et un escadron du corps de M. de Thoy. Mesures que prend M. le maréchal de Villars pour la défense du Dauphiné. Troupes qu'il fait marcher à Seyssel sous les ordres de M. de Prade pour garder le Rhône. Dispositions que M. Dillon fait à Lyon pour la sûreté de la ville. Détail sur la milice bourgeoise.....	241	»
Conjectures de M. le maréchal de Villars sur les dispositions et les manœuvres du duc de Savoie. Instances qu'il fait à la cour pour obtenir un nouveau renfort.....	242	»
Troupes que M. de Grignan fait partir de Provence pour joindre M. le maréchal de Villars. Nombre de celles qui restent dans cette province et dans le comté de Nice. Nouvelles dispositions que fait M. de Grignan pour la défense de ces deux provinces.....	243	»
Troupes que la cour se détermine à envoyer sur le Rhône. Dispositions que fait M. le maréchal de Villars pour la défense de cette partie. Position qu'il a reconnue entre Barraux et Montmélian et qu'il fait prendre aux troupes qu'il a amenées avec lui. Ordres qu'il envoie à M. d'Artaignan de se porter à Mondelant avec deux bataillons et de laisser le reste de ses troupes à Vizille.....	244	»
Détail des dispositions que M. de Muret a faites en Dauphiné. Troupes qu'il fait marcher le 28 pour la sûreté de la vallée de Bourg-d'Oysans.	245	»
Troupes que le duc de Savoie a laissées à Suse et à Bussolino. — Réunion de l'armée du duc de Savoie à Saint-Jean-de-Maurienne le 29. M. de Medavi décampe d'Aiguebelle; se retire à Rubod ou Malataverne. Avantage de sa position.....	247	»
Le duc de Savoie reprend le chemin de Saint-Michel et de Modane. — Les milices du Piémont et les Barbets attaquent, le 28, la vallée de Saint-Martin, et sont repoussés. Trois mille hommes détachés de l'armée du		

	Pages.	
duc de Savoie, le 30, attaquent le col de la Roue. Détail de ce qui s'est passé à cette affaire. M. de Muret forcé de replier ses troupes sur le Mont-Genèvre, où elles se rassemblent le 31. Renfort qu'il fait passer au col du Galibier	248	"
M. d'Artaignan arrive à Bourg-d'Oysans le 31 avec la tête des troupes et le 1er août au Monestier. Marche forcée qu'il fait faire à celles qui le suivent	249	"
Confiance de M. le maréchal de Villars dans ses dispositions. Erreur dans laquelle il est sur celles des ennemis. Position que prennent ses troupes le 30 sous le fort Barraux et à la Buissière	250	
AOUT.		
Premiers avis que reçoit M. le maréchal de Villars de ce qui s'est passé du côté de M. de Muret. Résolution qu'il prend de ne s'occuper que de la conservation d'Exilles et de Fenestrelle. Dispositions qu'il fait en conséquence pour attirer l'attention des ennemis en Savoie, et pour donner la main à MM. d'Artaignan et de Muret. Ordre qu'il envoie à ces derniers de se retirer au Lautaret s'ils sont forcés d'abandonner le Mont-Genèvre. Troupes qu'il retire de Seyssel pour se mettre en force à Barraux	250	"
Moutiers abandonné par les ennemis. M. le maréchal de Villars le fait occuper le 2 par un détachement. Sentiment de ce général sur les projets du duc de Savoie. Motif qui l'engage à demander à la cour un renfort de cavalerie	251	"
Inquiétudes qu'il conçoit pour la frontière du Briançonnais. Corps des ennemis qui s'est porté sur Briançon et qui campe à la Vachette. Direction de la marche du reste des troupes du duc de Savoie sur le même point. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars de marcher au secours de Briançon. Chemin que tiendra l'armée. — Mouvement général le 3. M. de Medavi marche ce jour-là de Rubod à Aiguebelle, le lendemain à Espierre et à la Chambre, où le joint le corps de M. de Thoy. Réunion de ces troupes à l'armée le 5 à Saint-Jean-de-Maurienne	252	"
Confirmation de la marche rapide des ennemis par les vallées de Bardonnèche et d'Oulx. Arrivée du duc de Savoie au camp de la Vachette.		

	Pages.	
Détachements qui attaquent les postes de Buffère et de Cristanne. Leur peu de succès	253	"
Avantages qu'aurait procurés au duc de Savoie la prise de ces deux postes. Motifs qui engagent M. d'Artaignan à donner toute son attention à la conservation de la petite route de Grenoble à Briançon. Dispositions qu'il fait en conséquence. Position qu'il prendra à l'Abessée et au Lautaret, s'il est forcé d'abandonner Briançon à ses propres forces	254	"
Position des postes depuis Briançon jusqu'au col du Galibier	"	605
Projet que forme M. le maréchal de Villars d'entreprendre sur les ennemis. Motifs qui ne lui permettent pas de l'exécuter et qui le déterminent à faire prendre à l'armée le chemin du Galibier pour gagner Briançon par la vallée du Monestier. Mouvements des 5, 6 et 7. Cinq escadrons et les bagages prennent le chemin de la vallée d'Arve. M. de Medavi reste en Savoie avec douze bataillons et sept escadrons	254	"
État des troupes qui restent en Savoie	"	606
M. de Medavi fait occuper Saint-Michel. Pour quel objet. — Mouvement rétrograde que fait le duc de Savoie le 5. Sa retraite par la vallée des Prez. Dégât qu'il commet au Mont-Genèvre en se retirant	255	"
M. le maréchal de Villars arrive à Briançon le 8 avec la tête de ses troupes. Seize bataillons s'avancent le 9 entre Briançon et le Mont-Genèvre. Retraite des ennemis. Position qu'ils prennent sur les hauteurs et au-dessus de Cesanne. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars de marcher à eux aussitôt que toutes ses troupes l'auront joint. La cavalerie qui vient du Languedoc, destinée à aller à Conflans. — M. de Medavi s'avance à Saint-Michel le 9, et fait occuper le poste de Saint-André, Modane, le col de la Roue et Bramant; se porte le 11 à Saint-André et le 15 à Bramant. Peu de succès de la diversion qu'il fait faire sur le grand et le petit Mont-Cenis. Position qu'a prise M. le duc de Savoie pour bloquer Exilles	256	"
Arrivée du reste des troupes de M. le maréchal de Villars sur le Mont-Genèvre le 10. Mouvement du 11 pour attaquer les ennemis	257	"
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Saint-Sicaire, le 12 août, pour rendre compte du succès de son entreprise, et de la retraite des ennemis sur les cols les plus voisins d'Exilles	258	"

	Pages.	
M. le maréchal de Villars marche de nouveau le 13 aux ennemis, va camper à Oulx. Exilles se rend aux ennemis. Mauvaise conduite du sieur de la Boulaye, qui a livré cette place. *Note* sur la punition qu'a subie cet officier.	260	"
Information faite par M. Dangervilliers sur la conduite qu'a tenue le sieur de la Boulaye, commandant à Exilles, lors de la reddition de cette place.	"	606
La plus grande partie de l'armée des ennemis passe le col de la Fenestre et descend à Balbotet. Inquiétudes de M. le maréchal de Villars pour Fenestrelle. Mouvement qu'il fait le 15 pour se mettre à portée de le secourir. L'armée se porte au col d'Argueil. M. de Thoy reste à Oulx avec un corps de troupes. Position qu'ont prise les ennemis sur la montagne des Valettes. Il est impossible de les y attaquer. — Moyens que prend M. le maréchal de Villars pour secourir Fenestrelle par la rive gauche du Clusone. L'armée va camper le 16 au Puy-de-Pragelas. — Nouveaux obstacles pour le secours de Fenestrelle occasionnés par la perte de Perosa, qui s'est rendu le 10 aux ennemis.	261	"
Motifs qui déterminent M. le maréchal de Villars à changer son système de défensive, et à se réduire pendant le reste de la campagne à celle de Briançon, de Queiras et des vallées de Barcelonnette, de la Maurienne et de la Tarantaise.	262	"
Mémoire de M. le maréchal de Catinat, contenant des observations sur le projet de M. le maréchal de Villars, et sur l'établissement des quartiers d'hiver.	"	608
Peu de succès du détachement envoyé sous les ordres de M. de Givry, pour s'emparer de la montagne de Mandiez, et de celui de M. de Muret au col de l'Albergean. Détail sur ce poste.	262	"
Position générale des ennemis. M. le maréchal de Villars forcé de renoncer au secours de Fenestrelle pour ne s'occuper que de la défense de la vallée de Barcelonnette, de la Savoie et du salut de Briançon, demande les intentions du roi sur cet objet. Vues qu'il suppose au duc de Savoie. Dispositions qu'il fait le 20 pour assurer sa communication avec Briançon. M. Le Guerchois arrive le même jour dans la vallée de Barcelonnette avec deux bataillons. Représentations de sa part sur l'insuffisance de ce nombre de troupes pour la défense de cette partie.	263	"

	Pages.	
Avantage de la position de l'armée au Puy-de-Pragelas. M. de Medavi continue sa diversion; décampe de Bramant le 21; se porte au pied du Mont-Cenis. Expédition de M. de Grancey dans la vallée de Lanzo....	264	"
M. de Mauroy se rend dans la Tarantaise pour commander la cavalerie qui doit y arriver, détachements qu'il aura à envoyer dans le val d'Aost pour y imposer la contribution.....	266	"
Suite des dispositions du duc de Savoie pour se rendre maître de Fenestrelle. Ses troupes sont repoussées à l'attaque de la redoute de l'Aiguille le 16. Tentatives que fait M. le maréchal de Villars pour secourir Fenestrelle. Impossibilité d'y réussir.....	267	"
Mesures que prend M. le maréchal de Villars pour la sûreté de la vallée de Barcelonnette. Troupes qu'il fait partir le 23 et le 26 pour renforcer le camp de Tournoux. Détail sur le fort de l'Arche et sur la difficulté de le soutenir. — Progrès des ennemis devant Fenestrelle. Dispositions de M. le maréchal de Villars pour en retirer la garnison. Instructions qu'il envoie à M. de Barrière, qui y commande. Détails sur le siége qu'ont commencé les ennemis. M. de Barrière forcé par la garnison de se rendre prisonnier de guerre.....	268	"
Lettre de M. de Barrière à M. le maréchal de Villars pour justifier sa conduite.....	"	609
SEPTEMBRE.		
Mouvements des ennemis qui font craindre à M. le maréchal de Villars quelque dessein de leur part sur le château de Queiras. Troupes qu'il y fait marcher le 1er septembre sous les ordres de M. de Cadrieu. Le même jour l'armée va camper à Cesanne. Un régiment de dragons et un de cavalerie se rendent à Embrun. M. de Thoy part avec six bataillons pour la Savoie.....	270	"
Mouvements des ennemis dans la vallée de la Stura. Troupes qui se portent à Seyne et à Colmars, le 2, sous les ordres de M. d'Artaignan, qui va commander dans cette partie. Trois bataillons de l'armée remplacent ces troupes à Embrun. — Desseins du duc de Savoie sur Villefranche. Troupes que M. de Grignan a ordre de faire passer dans le comté de Nice. Motifs qui l'engagent à fortifier de préférence le côté de Seyne, de Colmars et d'Entrevaux. Troupes que M. d'Artaignan fait marcher à Thorame-Haute.....	271	"

	Pages.	
Expédition de M. de Mauroy dans le val d'Aost, où il établit la contribution. Obstacles qui l'empêchent de pénétrer jusqu'à la cité d'Aost. Sa retraite au camp de Scez, où il arrive le 4	272	"
Arrivée de M. de Thoy au camp de Termignon. M. de Medavi se replie sur Saint-André. Troupes qu'il laisse au col de la Roue et à Aussois. Pour quel objet. Motifs qui l'engagent à envoyer sa cavalerie en Dauphiné et en Tarantaise	274	"
Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart, du camp de Saint-André, le 3 septembre, pour lui faire part de ses idées sur les moyens de défendre la frontière du Dauphiné et de la Savoie, les ennemis étant maîtres d'Exilles et de Fenestrelle	"	612
Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à faire un mouvement rétrograde le 5, et à mener l'armée camper à la Vachette, près de Briançon. Postes qu'il fait occuper. Détail de la position générale des troupes depuis la mer jusque dans la Tarantaise. Départ de M. de Medavi pour aller aux eaux. Le gros de l'armée entre dans des cantonnements sur les derrières de Briançon. Train d'artillerie de siége qui doit passer de Grenoble à Briançon, pour menacer Exilles et Fenestrelle. Le duc de Savoie décampe le 5, des environs de Balbotet, se porte à Mantolle avec le gros de son infanterie. Les troupes allemandes marchent du côté de Pignerol, la cavalerie vers Coni. Troupes qui restent près du bourg de Fenestrelle. Conjectures de M. le maréchal de Villars sur les dispositions des ennemis	275	"
M. le maréchal de Villars reçoit ordre de faire passer en Alsace un régiment de cavalerie et un de dragons. Représentations qu'il fait à la cour. Motifs qui l'engagent à suspendre le départ de ces régiments	276	"
Nouvelles qui annoncent des desseins de la part du duc de Savoie sur la Tarantaise. Troupes qu'il fait avancer dans le val d'Aost. Position de celles qui sont aux ordres de M. de Thoy. Motifs qui l'empêchent de rétablir les retranchements de Saint-Maurice. — Vues que M. le maréchal de Villars suppose au duc de Savoie sur Briançon. Mauvais état de cette place. Réparations et nouveaux ouvrages qu'il est indispensable d'y faire	277	"
Détails sur ce qui se passe du côté de la vallée de Barcelonnette. Corps de quatre mille hommes des ennemis qui s'est avancé dans la vallée de		

	Pages.	
la Stura. Précautions que prend M. d'Artaignan pour la sûreté du comté de Nice. Détachement qu'il envoie pour rompre les ponts de la Tinée. Troupes que M. de Grignan fait marcher à Grasse.....	278	"
Détails sur les principaux postes de la tête de la frontière du Dauphiné, tels que le château de Queiras, Mont-Dauphin et Embrun.....	279	"
Renfort arrivé à l'armée ennemie. Le duc de Savoie marche le 17 vers Saluces, avec une partie de ses troupes. Dix-huit bataillons restent pour soutenir Exilles et Fenestrelle. Infanterie qui va joindre la cavalerie qui s'est portée dans la vallée de la Stura. — Inquiétudes de M. Le Guerchois pour la vallée de Barcelonnette. Renfort qu'il demande pour être en état de soutenir le poste de l'Arche. M. Dillon part de Guillestre le 19, avec les troupes qui sont à ses ordres, pour se rendre au camp de Tournoux.....	280	"
Détachement des ennemis qui s'avance jusqu'à l'Arche le 19. Troupes que M. le maréchal de Villars fait marcher à Crépin près de Guillestre et à Ubaye. Pour quel objet. Ce général se rend lui-même à Crépin, le 21, laissant à M. de Chamarande le commandement des troupes campées sous Briançon. Nombre de celles qui restent dans les vallées de Queiras et de Cervières, sous les ordres de MM. de Cadrieu et du Montet. — Troupes que M. d'Artaignan fait partir pour se rendre à Nice. Précautions qu'il prend pour assurer le passage de ces troupes au delà du Var.....	281	"
Motifs qui font présumer à M. de Grignan que le duc de Savoie ne formera aucune entreprise sur le comté de Nice, ni sur la vallée de Barcelonnette. Sentiment de la cour et de M. le maréchal de Villars à ce sujet. — Troupes des ennemis qui partent de Demonte pour aller dans le Milanais. Le duc de Savoie retourne à Turin. M. le maréchal de Villars se rend de Crépin à Briançon le 27, et part pour la Tarantaise le 29.....	282	"
Cantonnements que prennent le même jour les troupes campées sous Briançon.....	283	"
Les ennemis continuent à se séparer. Troupes qu'ils ont laissées à portée d'Exilles et de Fenestrelle. Sentiment de M. de Chamarande et des principaux officiers sur le projet d'entreprendre avant la fin de la campagne sur ces deux places. Troupes qu'ils jugent nécessaires pour les attaquer.....	284	"

	Pages.	
OCTOBRE.		
Lettre de M. de Chamarande à M. le maréchal de Villars à ce sujet.....	//	614
M. le maréchal de Villars renonce à toute entreprise pendant le reste de la campagne. Son retour à Grenoble après sa tournée dans la Tarantaise. Motif qui l'engage à faire cantonner les troupes du camp de Saint-Maurice.	284	//
NOVEMBRE.		
Inaction sur la frontière, depuis la Savoie jusqu'à la mer. Quel en est le motif.— Départ de M. le maréchal de Villars, le 6, pour la cour.— Ordres qu'il donne pour la séparation de l'armée. Officiers que le roi a destinés pour commander pendant l'hiver dans les différentes parties de la frontière.....	285	//
Entière séparation des ennemis. Emplacement de leurs quartiers. — Précautions que prend le duc de Savoie pour la sûreté d'Exilles et de Fenestrelle. Avantage que lui donne pour la campagne suivante la possession de ces deux places. Justification de M. le maréchal de Villars sur la manière dont elles se sont rendues.....	286	//
Nécessité de travailler sans perdre de temps à mettre Briançon en état de défense. Camp retranché que M. Dillon propose de faire sur les hauteurs qui dominent la ville. Avantages qui en résulteront. Ordres que donne la cour pour l'exécution de ce projet et pour faire achever les retranchements du Var.....	287	//
État dans lequel M. d'Artaignan trouve les postes du comté de Nice et de la principauté de Monaco. Détails sur la nature de ces postes. — La majeure partie des troupes allemandes et celles de l'empereur retournent dans l'État ecclésiastique et y recommencent leurs actes d'hostilités. Quartiers qu'elles prennent dans le Bolonais et la Romagne. Conduite du général de Thaun envers le pape. Situation fâcheuse des affaires de sa sainteté malgré les efforts qu'elle a faits pour former une armée. Troupes qui la composent sous les ordres du comte de Marsigli. Secours que sa sainteté a demandés en vain aux princes d'Italie. Les seuls Génois arment en sa faveur. Négociation infructueuse de la France pour les intérêts du saint-père. Accommodement qu'il est forcé de faire avec l'empereur. Quelles sont les conditions.....	288	//
Revers qu'ont éprouvés pendant la campagne les cours de France et d'Espagne.....	290	//

ALLEMAGNE.

	Pages.	
Résumé des avantages remportés sur le Rhin et en Allemagne pendant la campagne précédente. Influence qu'ils ont eue sur les affaires de Flandre. Circonstances qui n'ont pas permis de prendre des quartiers à la rive droite du Rhin. Passages que M. le maréchal de Villars a conservés sur ce fleuve.....	293	"
Quartiers qu'occupent les troupes qui sont restées en Alsace. Le reste est répandu dans la Franche-Comté, la Lorraine allemande, et les Évêchés. Détails de ceux qu'occupent les ennemis à la droite et à la gauche du Rhin. Renforts qui leur arrivent pendant l'hiver.....	294	"
FÉVRIER.		
Inquiétudes que cause à M. le maréchal de Villars, pour les opérations de la campagne, le défaut d'établissements à la rive droite du Rhin.— Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, de Strasbourg, le 5 février. Conjectures sur les dispositions que font les ennemis. Renforts qui leur arrivent journellement. Dessein où ils paraissent être de faire les plus grands efforts sur le Rhin et sur la Moselle. Considérations sur l'état de la guerre sur les différentes frontières, particulièrement sur celle du Rhin. Quelles peuvent être les premières opérations sur celle-ci au commencement de la campagne. Importance de proportionner le nombre des troupes qui doivent y agir à celui des ennemis.....	295	"
Motifs qui font différer à la cour de s'expliquer sur le plan de la campagne. Embarquement qui se fait à Dunkerque pour l'Écosse. Peu de succès de l'expédition en faveur de Jacques III. — Le roi porte toutes ses vues sur la défense de ses frontières. Dispositions particulières de M. le maréchal de Villars pour préparer celle de l'Alsace, qui lui est confiée. — Destruction de l'ouvrage couronné de Haguenau. Contradictions qu'a éprouvées M. le maréchal de Villars sur la nécessité de démolir les fortifications de cette ville. Raisons de ce général qui ont prévalu auprès du roi. Son sentiment sur Saverne et sur Phaltzbourg. Importance de cette dernière place.....	302	
Renforts qui arrivent aux ennemis pendant l'hiver. Négociation entamée entre les alliés et le roi Auguste, pour obtenir de la cavalerie de ce prince. Circonstances qui font présumer à M. le maréchal de Villars		

	Pages.	
que les ennemis auront deux armées : l'une pour opérer sur le Rhin, et l'autre sur la Sarre et la Moselle, et que leur dessein est de porter la guerre en Champagne.....	303	//
AVRIL.		
M. le maréchal de Villars reçoit ordre de faire marcher vers Luxembourg quinze bataillons et quinze escadrons des troupes qui sont sous son commandement. — Troupes qui les remplaceront. — Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Strasbourg, le 20 avril; représentations sur le danger auquel l'Alsace sera exposée après le départ de ces troupes. Renforts considérables qui sont arrivés aux ennemis pendant l'hiver. Attention qu'on doit donner d'un côté au haut Rhin et à Rheinfels, et de l'autre à la ligne de la Lauter.....	304	//
Les troupes qui doivent sortir de l'Alsace, et celles de Franche-Comté qui doivent les remplacer, se mettent en mouvement le 20 avril. Époques auxquelles ces dernières doivent être rendues sur la Lauter. Nouvelles représentations que fait à ce sujet M. le maréchal de Villars. Le roi consent à laisser en Alsace une partie des troupes qui doivent marcher vers le Luxembourg. Elles se rendent sur la Lauter. Avantage de cette disposition.....	306	//
Changement dans la destination des généraux qui doivent commander les armées. Monseigneur le duc de Bourgogne est destiné à commander en Flandre; l'électeur de Bavière, sur le Rhin, ayant sous ses ordres M. le maréchal de Berwick; M. le maréchal de Villars, sur la frontière du Dauphiné. — Mécontentement de M. le maréchal de Villars sur sa nouvelle destination. Ce général obtient du roi la permission d'aller à la cour, et part de Strasbourg le 9, laissant le commandement à M. le comte du Bourg.....	307	//
Lettre du roi à l'électeur de Bavière, du 21 avril, pour l'instruire des motifs qui l'ont déterminé dans le choix qu'a fait sa majesté de M. le maréchal de Berwick pour servir sous ses ordres à l'armée du Rhin....	//	617
Mémoire de l'électeur de Bavière, du 15 avril, pour demander les ordres et les décisions du roi sur la forme du service dans l'armée qu'il doit commander, et réponses de M. de Chamillart approuvées par le roi...	//	618
Etat des troupes qui composeront l'armée d'Allemagne.....	//	624

	Pages.	
MAI.		
Mouvements que font les troupes sur la frontière en attendant la décision de la cour pour l'assemblée de l'armée. Avis de ceux que font les ennemis pour s'avancer sur le Necker, et s'approcher de Philipsbourg, et de leur projet d'avoir une armée sur le Rhin, une sur la Sarre et la Moselle. Indécision de la cour sur les premières opérations de la campagne. Sentiments de M. le maréchal de Berwick sur cet objet, différent de celui de M. le maréchal de Villars. — Mémoire de M. le maréchal de Berwick, du 8 mai, pour expliquer les motifs qui doivent engager à assembler l'armée derrière la Kinzig plutôt qu'entre Drusenheim et Beinheim. Considérations sur les opérations ultérieures.....	308	"
Corps des ennemis qui s'assemble près de Villingen et Rothweil. Troupes que M. le comte du Bourg fait marcher à Vieux-Brisach et dans les environs de Colmar. Nombre de celles qui occupent des quartiers depuis Strasbourg jusqu'à Weissembourg et Lauterbourg. Dégradation des ouvrages faits à Saverne, qui engage M. le comte du Bourg à retirer de ce poste l'artillerie et les munitions qui y ont été déposées, pour les faire transporter au haut Bar.....	309	"
État des troupes qui occupent des quartiers dans la basse Alsace, 13 mai.	"	625
Arrivée de M. le maréchal de Berwick à Strasbourg le 16. Corps de troupes auquel il fait passer le Rhin, le 17, sous les ordres de M. de Vivans, pour aller camper sous Kehl.....	310	"
Nouvelles qui confirment le dessein qu'ont les ennemis d'avoir deux armées en campagne : l'une commandée par le prince Eugène, pour agir sur la Moselle, l'autre sur le Rhin, sous les ordres du duc de Hanovre. Détail des troupes dont elles doivent être composées. Préparatifs qui se font à Coblentz. — Motif qui engage M. le maréchal de Berwick à différer d'expliquer à la cour ses idées sur les opérations ultérieures. — Arrivée de l'électeur de Bavière à Strasbourg, le 21. Troupes que ce prince se détermine à faire marcher à Hombourg, sous les ordres de M. de Saint-Fremont. Ordres qu'il envoie à celles qui sont en marche du pays Messin de s'arrêter à Bouquenom ; pour quel objet.....	311	"
Lettre de l'électeur de Bavière au roi, de Strasbourg, le 23 mai, pour expliquer à sa majesté les motifs qui l'engagent à envoyer M. de Saint-Fremont sur la Sarre, avec un corps de troupes. Époque à laquelle il		

	Pages.	
se propose d'assembler l'armée à Stollhofen. Quelles sont ses idées pour les opérations de la campagne. Renfort que son altesse électorale demande au roi de faire marcher de son armée de Flandre sur la Sarre, pour être en état de s'opposer aux entreprises du prince Eugène sur cette frontière	312	"
Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi, de Strasbourg, le 23 mai, sur le même sujet, et pour demander à sa majesté s'il doit suivre l'électeur sur la Moselle, en cas que son altesse électorale s'y porte, ou rester sur le Rhin	314	"
M. de Saint-Fremont se met en marche le 23, pour se rendre sur la Sarre. Troupes qu'il emmène avec lui. Détachement qui se porte à Offenbourg. Confirmation de la marche d'une partie des ennemis vers la Moselle, et de l'arrivée prochaine du duc de Hanovre sur le Rhin	316	"
État des troupes détachées sous les ordres de M. de Saint-Fremont	"	627
Circonstances qui engagent le roi à changer le plan des premières opérations, et à approuver les dispositions que l'électeur a faites. Attention que sa majesté recommande à monseigneur le duc de Bourgogne de donner au côté de la Moselle, pour y envoyer les secours que les circonstances exigeront. Liberté qu'elle laisse à l'électeur de remettre le commandement sur le Rhin à M. le maréchal de Berwick ou à M. le comte du Bourg	316	"
Nouvelles de la marche de la plus grande partie des troupes ennemies par Creutznach, et du passage du Rhin par les Hessois, qui déterminent l'électeur à se rendre sur la Sarre, avec M. le maréchal de Berwick et la plus grande partie de l'armée. Troupes qui restent sur le Rhin aux ordres de M. le comte du Bourg. Ordres envoyés par son altesse électorale à celles qui sont restées à Bouquenom et à la cavalerie, qui est en marche pour l'Alsace, de joindre M. de Saint-Fremont. Détail des marches que ce dernier a faites jusqu'au 2 juin, jour auquel toutes ses troupes se réunissent à Felckling, près de Saint-Jean-de-Sarrebrück.	317	"
État de l'augmentation des troupes envoyées à M. de Saint-Fremont	"	627
Mouvements que font, le 29 et les jours suivants, les troupes qui sont sur le Rhin. L'armée est rassemblée à Lichtenau le 31 ; nombre des troupes qui la composent, et de celles qui gardent les lignes de la Lauter, sous les ordres de M. de Pery	318	"

	Pages.	
Disposition des troupes sur les lignes de la Lauter, 31 mai.....	"	628
Troupes que les ennemis ont laissées dans leur ligne d'Ettlingen sous les ordres du général Thungen. Différentes routes que prend le reste de leurs troupes pour se rendre sur la Moselle. Castelaun rendez-vous général..	318	"
JUIN.		
Conjectures sur les projets des ennemis. Dispositions de M. de Saint-Fremont pour être en état de s'opposer à leurs entreprises. Renfort qu'il envoie à Hombourg. Son peu d'inquiétude pour Sarre-Louis. Manœuvres qu'il se propose de faire suivant ce qu'exigeront celles des ennemis. Motifs qui lui persuadent que leur véritable dessein est de joindre l'armée des alliés aux Pays-Bas. Sentiment différent de M. le maréchal de Berwick. Quel en est le fondement.....	319	"
Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. le duc de Vendôme, du camp de Lichtenau, le 1er juin, pour lui expliquer plus particulièrement ses idées sur les projets des ennemis et les motifs qui doivent engager à porter toute l'attention au côté de la Moselle. Principes sur lesquels il fonde son système pour les opérations de la campagne.....	"	628
Sentiment de l'électeur conforme à celui de M. le maréchal de Berwick. La tête de l'armée des ennemis arrive à Castelaun le 4. Celle du roi repasse le Rhin et va camper, le 5, à Haguenau. Le même jour, M. le comte du Bourg se rend à Seltz avec une partie des troupes qui restent à ses ordres et arrive le 6 sur la Lauter. Quel est le nombre de ces troupes, auquel se joint, le 6, une partie de celles qui sont à Haguenau.....	320	"
Retard dans la marche de celles que l'électeur doit mener sur la Sarre, occasionné par les inondations. Ce prince et M. le maréchal de Berwick prennent les devants, le 6, et joignent, le 9, M. de Saint-Fremont au camp de Felckling. Leurs troupes décampent de Haguenau le 7 et continuent leur marche sous les ordres de M. d'Hautefort. Leur arrivée le 8 et le 9 à Bouquenom et à Sarralbe. Motifs qui déterminent l'électeur et M. le maréchal de Berwick à ne point s'avancer sur la Brems. Position qu'ils font prendre aux troupes de M. de Saint-Fremont à Siersberg au-dessous de Sarre-Louis. Raisons qui les empêchent d'adopter la proposition que fait M. de Saint-Fremont de se porter jusqu'à Kirn.....	321	"

	Pages.	
Avis de la marche rétrograde des troupes palatines pour se rapprocher du Rhin, et de l'arrivée du duc de Hanovre à Ettlingen. Troupes que l'électeur fait partir le 13 de Bouquenom pour renforcer M. le comte du Bourg. Les ennemis rétablissent le pont de Philipsbourg.....	322	"
Troupes détachées de la Moselle, aux ordres de M. de Vieuxpont, pour se rendre à Ingweiler. Supériorité des ennemis qui empêche M. le comte du Bourg de faire vivre sa cavalerie des fourrages qui sont entre la Lauter et la Queich. Dispositions qu'il fait pour la défense de la ligne de la Lauter et le soutien des redoutes de Motheren et de Münchhausen. Importance de ce dernier poste.....	323	630
État de la cavalerie du duc de Hanovre, 13 juin.....	"	630
M. le comte du Bourg expose à M. le maréchal de Berwick les craintes qu'il a de ne pouvoir conserver sa position si le projet de placer l'armée de la Moselle à Sarre-Louis a lieu. Avantage qu'on retirerait de la porter à Bouquenom ou à Sarguemines. — L'électeur persiste dans son sentiment. Mouvement qu'il fait faire à la plus grande partie des troupes le 18. Position qu'elles prennent en trois corps séparés, l'un près de Sarre-Louis, l'autre à Forbach et le troisième à Sarguemines, indépendamment des sept bataillons et des six escadrons qui restent à Ingweiler.....	324	"
Nombre des troupes des ennemis assemblées à Castelaun. Nouvelle du départ du prince Eugène pour aller aux eaux de Schlangenbad et du duc de Hanovre pour Heidelberg. Dispositions qui annoncent un projet de leur part sur Hombourg ou Bitche. Circonstances qui confirment l'électeur et M. le maréchal de Berwick dans cette idée.....	325	"
État des troupes des ennemis campées le 16 juin à Castelaun.....	"	631
Résolution que prend l'électeur de s'avancer, avec une partie de ses troupes, sur Bliescastel. Pour quel objet. Troupes qui resteront pour la garde de la Sarre. — Les troupes destinées à se porter à Bliescastel se mettent en marche le 20, et y sont rassemblées le 25. Troupes qui restent à Sarre-Louis et à Saint-Jean-de-Sarrebrück sous les ordres de MM. de Saint-Fremont et de Lée. Les ennemis continuent à s'assembler dans les environs de Castelaun. Cavalerie impériale et troupes palatines qui doivent les joindre le 24.....	326	"
Motifs qui doivent engager l'électeur et M. le maréchal de Berwick à ne		

	Pages.	
point perdre de vue les affaires de Flandre et à combiner leurs opérations avec celles de monseigneur le duc de Bourgogne.....	327	"
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le maréchal de Berwick, du camp de Braine-la-Leud, le 15 juin. Conjectures sur le nombre des troupes qui composent l'armée du prince Eugène. Avantage qu'auront sur lui l'électeur et M. le maréchal de Berwick lorsque toutes leurs troupes les auront joints. Monseigneur le duc de Bourgogne décidé à attendre, dans son camp de Braine-la-Leud, l'événement des premiers mouvements que fera l'électeur de Bavière.....	"	631
Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. le duc de Vendôme, du camp de Sarre-Louis, le 22 juin. Circonstances qui empêchent de rien entreprendre entre le Rhin et la Moselle. Inconvénients qui peuvent résulter de s'éloigner de cette rivière et de la Sarre pour s'approcher de Castelaun. Résolution qu'a prise l'électeur de régler ses mouvements sur ceux que feront les ennemis.....	"	632
L'électeur et M. le maréchal de Berwick visitent Hombourg. Avantage de la position qu'ils reconnaissent sous cette place pour la garantir des entreprises des ennemis. Considérations de M. le maréchal de Berwick sur les manœuvres qu'ils peuvent faire. Dispositions qu'il a faites, de concert avec l'électeur, pour être en état de les prévenir de tous côtés. Craintes de M. le comte du Bourg. Moyens par lesquels M. le maréchal de Berwick cherche à le rassurer.....	327	"
Arrivée du prince Eugène à Coblentz le 22. Mouvements que ce prince fait faire à ses troupes, le 28, pour s'approcher de cette place et se porter à Alken. Pont qu'il y fait jeter sur la Moselle. Conjectures de l'électeur et de M. le maréchal de Berwick, qui jugent que le dessein de ce prince est de joindre aux Pays-Bas l'armée du duc de Marlborough. Dispositions qu'ils font pour n'être point prévenus en Flandre ou surpris à Hombourg.....	329	"
JUILLET.		
Mouvements que font les troupes de l'armée de l'électeur le 1er juillet. Une partie de celles du camp de Bliescastel va camper à Forbach; l'autre, sous les ordres de M. d'Imecourt, reste sur la Bliese. L'électeur et M. le maréchal de Berwick se rendent à Sarre-Louis. M. de Saint-Fremont passe la Sarre avec une partie de ses troupes et s'avance à Remich.		

	Pages.	
Nombre de celles qu'il a laissées à Sarre-Louis. — Les ennemis, après avoir passé la Moselle à Coblentz, à Alken, prennent la route des Pays-Bas. M. de Saint-Fremont avec dix-sept bataillons et vingt-six escadrons part de Remich, le 3, pour se rendre à Luxembourg et ensuite à Namur. L'électeur et M. le maréchal de Berwick arrivent à Remich le 4. Toutes leurs troupes y sont rassemblées le 6, excepté huit bataillons et seize escadrons, restés à Neuheisel sur la Bliese, sous les ordres de M. d'Imecourt. Pour quel objet.....	330	"
État des troupes de l'armée du duc de Hanovre.....	"	635
Les troupes rassemblées à Remich se mettent en marche en trois divisions, pour suivre M. de Saint-Fremont. Nombre de bataillons et d'escadrons destinés pour la Flandre. — M. le maréchal de Berwick se met en marche le 7 avec la troisième division. L'électeur se rend à Metz. Succès de M. le duc de Bourgogne qui font présumer que les ennemis feront les plus grands efforts pour les arrêter. Événements peu importants à craindre pour le côté du Rhin. Circonstances qui empêchent le roi d'accéder à la demande que fait l'électeur, de passer à l'armée de Flandre.....	331	"
Lettre du roi à l'électeur de Bavière du 3 juin, pour lui expliquer ses intentions et les motifs qui ne permettent pas de partager le commandement de l'armée de Flandre entre lui et monseigneur le duc de Bourgogne. Avantage pour son altesse électorale de commander l'armée du Rhin. Supériorité qu'elle aura sur le duc de Hanovre depuis le départ du prince Eugène avec les meilleures troupes des ennemis. Renforts que sa majesté se propose d'envoyer sur le Rhin vers la fin de la campagne pour mettre son altesse électorale en état de prendre des quartiers d'hiver aux dépens des ennemis.....	"	636
Troupes qui restent à l'électeur après le départ de celles que conduit en Flandre M. le maréchal de Berwick, indépendamment du corps aux ordres de M. d'Imecourt. Force dont sera l'armée du Rhin. Les troupes qui sont à Remich et celles de M. d'Imecourt se mettent en marche le 8 et le 9, pour se rendre en Alsace. Routes qu'elles tiennent. Arrivée de l'électeur à Metz le 9, et à Saverne le 16.....	333	"
État des troupes que M. d'Imecourt ramène en Alsace.....	"	638
Détail des troupes qui restent dans les places de la Moselle et de la Sarre		

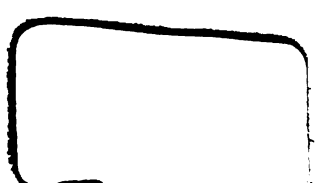
	Pages.	
sous les ordres de M. de Reffuge. Emplacements qu'il fait prendre aux compagnies franches pour garantir le pays des courses des hussards que les ennemis ont laissés à Coblentz et à Trarbach.....	333	"
Peu d'importance des mouvements qui se sont faits en Alsace pendant l'absence de l'électeur et de M. le maréchal de Berwick. Mesures que prend M. le comte du Bourg pour la défense des lignes de la Lauter, et pour celles du haut Rhin et du bas Rhin. Troupes qu'il fait marcher, le 10, d'un côté à Marckolsheim, de l'autre vis-à-vis de Hagenbach et à la redoute de Motheren. Pour quel objet.....	334	"
M. d'Imecourt place sa cavalerie à Weissembourg et son infanterie à Lauterbourg. Les troupes de l'électeur arrivent à Ingweiler le 17 et à Sultz le 18. Son altesse électorale se rend à Haguenau le 20. Circonstances qui font craindre à M. le comte du Bourg quelque entreprise considérable de la part des ennemis. Objets principaux qui fixent son attention.	335	"
Projet de M. de Broglie pour l'établissement d'un pont à Neuburgweiler, contenant le détail des avantages qu'on en retirera soit pour forcer les lignes des ennemis ou les empêcher d'en sortir, soit pour faciliter dans l'arrière-saison le siége de Philipsbourg.....	"	638
Position que M. le comte du Bourg propose de prendre à Langenkandel. Avantages qu'on en retirera. — L'électeur approuve le projet de M. de Broglie, et se rend à Lauterbourg le 22 pour être témoin de l'exécution. La cavalerie restée à Sultz va camper près de Weissembourg. Détail de l'établissement du pont de Neuburgweiler, qui est achevé le 23....	335	"
L'infanterie d'Espagne, composée de cinq bataillons, arrive à Weissembourg le 22. Réunion de l'armée au camp de Langenkandel le 23. L'artillerie y arrive le 25. La ligne de la Lauter, Weissembourg, Lauterbourg et Hagenbach restent occupés.....	336	"
Ordre de marche le 23 juillet	"	645
Retranchements que l'électeur fait faire à la tête du pont. Dans quelle vue. Nombre des troupes qui composent l'armée et de celles qui sont restées dans la ligne de la Lauter, ou au Fort-Louis et à Vieux-Brisach.....	336	"
L'électeur forme le projet de vivre pendant le reste de la campagne aux dépens des ennemis, et de les retenir dans leur ligne d'Ettlingen. Mal-		

	Pages.	
heureuse situation des affaires de Flandre depuis la perte de la bataille d'Oudenarde, qui l'empêchent de penser à pénétrer plus avant sans un ordre du roi. Représentations qu'il fait à la cour sur le danger d'abandonner la position de Langenkandel.....	337	//
AOUT.		
Les ennemis paraissent le 25 juillet à la tête du pont de Neuburgweiler. Manœuvres de M. de Broglie pour les éloigner et éclairer leurs mouvements. — Inquiétudes que cause à M. le comte du Bourg la marche de bateaux portatifs des ennemis sur Fribourg, et d'un corps aux ordres du général Mercy par les Montagnes-Noires. Avantages qu'il espère retirer des dispositions que l'électeur a faites.....	337	//
Attention particulière que les ennemis paraissent donner à leur droite. Mouvement que fait le corps du général Mercy, qui engage l'électeur à faire marcher un renfort à Brisach le 1er août, sous les ordres de M. de Vivans. Ordre du roi que reçoit son altesse électorale de faire partir dix escadrons pour se rendre en Dauphiné.....	338	//
Ces troupes se mettent en marche successivement dès le 1er août; route qu'elles tiennent. M. le maréchal de Berwick doit les remplacer par un pareil nombre de celles qu'il a menées en Flandre. L'électeur demande les ordres du roi sur la conduite qu'il devra tenir si les ennemis marchent pour l'attaquer avant l'arrivée de ces troupes. Proposition que fait son altesse électorale de marcher aux ennemis ou de mener l'armée dans les lignes de la Lauter. Cavalerie qu'il sera, dans ce dernier cas, en état d'envoyer à M. le maréchal de Villars, en Dauphiné.....	339	//
État de la cavalerie qui part pour le Dauphiné, les 1er, 2 et 3 août.....	//	646
Le roi laisse l'électeur maître de prendre le parti qu'il croira le plus convenable, et de retenir en Alsace les dix escadrons destinés pour le Dauphiné. — *Note* sur le motif qui a déterminé le roi à changer la destination de ces troupes. Avantages de cette nouvelle disposition pour les affaires du Rhin. — Situation critique de celles de Flandre. — Les dix escadrons destinés pour le Dauphiné restent assemblés à Colmar. Pour quel objet. Incertitude sur la situation et les projets des ennemis. Assurance que donnent les cantons helvétiques de s'opposer à leur passage sur leur territoire. Motifs qui engagent l'électeur à ne point s'avancer sur la Queich, et à attendre dans le camp de Langenkandel le parti		

	Pages.	
que les ennemis prendront. Les dix escadrons assemblés à Colmar vont camper près d'Ottmarsheim. M. de Vieux-Pont reste à Vieux-Brisach avec les troupes qu'il a menées avec lui	340	"
Note sur le nombre des troupes aux ordres du duc de Hanovre et du général Mercy. — Marche rétrograde de ce général qui fait cesser les inquiétudes de M. le comte du Bourg pour la haute Alsace. Quel est son sentiment sur les desseins du duc de Hanovre	342	"
Dispositions de l'électeur pour être en état de s'opposer aux entreprises des ennemis. Ordre que son altesse envoie à M. de Vivans, de se rendre sur le bas Rhin avec toutes les troupes qui sont à ses ordres. Position que l'électeur se propose de leur faire prendre ou à Kehl, ou dans l'île du Marquisat. Pour quel objet	343	"
Marche que font les troupes de M. de Vivans depuis le 17 jusqu'au 21, qu'elles campent dans l'île du Marquisat. Fourrage qu'elles font le lendemain du côté de Steinbach. Entière réunion des ennemis dans la ligne d'Ettlingen. Facilité que trouve M. de Vivans de faire subsister sa cavalerie sans être obligé de sortir de son camp	344	"
SEPTEMBRE.		
Difficultés qu'éprouvent les ennemis pour leurs subsistances. Nouvelles de la marche du général Mercy, qui a passé le Rhin à Philipsbourg avec un corps de cavalerie. Dessein qu'on lui suppose d'attaquer Minfeld, quartier général de la gauche. Dispositions que fait l'électeur, en conséquence, le 3 septembre. Nouveau corps des ennemis qui suit à Landau celui du général Mercy	344	"
Incertitude sur l'objet des dispositions des ennemis. Conjectures de l'électeur sur le départ du duc de Hanovre pour retourner dans ses états. Son altesse électorale demande au roi la permission de quitter l'armée pour aller prendre à Luxeuil les eaux de Plombières.—Départ des bagages de l'armée, le 8, pour aller derrière Lauterbourg. Le pont de Neuburgweiler levé la nuit précédente; les bateaux remontent à Strasbourg. — L'armée décampe de Langenkandel le 9, passe la Lauter et campe en corps séparés le long de la ligne. Mouvements que fait la cavalerie des ennemis campée sous Landau. M. d'Imecourt reste à Hagenbach	345	"
Ordre de marche le 9 septembre	"	646

	Pages.	
État des camps de l'infanterie le 9 septembre	"	647
L'électeur quitte l'armée le 9 pour se rendre à Luxeuil. Ses gardes et ses équipages prennent le 10 la route de Metz	345	"
Le même jour la cavalerie se met en marche pour aller dans des cantonnements sur les derrières des lignes. Signal auquel elle devra se rassembler sur les hauteurs de Lauterbourg et à Weissembourg. Mauvais état dans lequel elle est. — *Note* sur les motifs qui ont empêché la cour de laisser les dix escadrons destinés à passer en Dauphiné continuer leur marche. Heureuses opérations de M. le maréchal de Villars sur cette frontière	346	"
État des cantonnements de la cavalerie, 10 septembre	"	648
Circonstances qui engagent M. le comte du Bourg à ne point faire passer la cavalerie au delà du Rhin, suivant l'intention de l'électeur; à la laisser dans les cantonnements qu'elle a pris, malgré le peu de subsistances qu'elle y trouve. Celle qui campe dans l'île du Marquisat repasse le Rhin le 16 et va camper dans la plaine de Röschwoog	346	"
Les ennemis s'établissent dans l'île de Neubourg, abandonnée par M. de Broglie, et élèvent une redoute sur la rive droite du Rhin. Avis de mouvements de leur part qui font craindre pour Hagenbach et engagent M. le comte du Bourg à mander à M. d'Imecourt de se tenir prêt à l'abandonner. — Mouvements que M. le comte du Bourg fait faire à la cavalerie le 18. Position qu'elle prend jusqu'au 28, jour auquel elle retourne dans ses cantonnements, excepté trois cents chevaux et quelques hussards qui restent sur la Lauter, à Altenstadt. Motif qui détermine M. le comte du Bourg à faire camper quatre bataillons entre ce lieu et Weissembourg, et à faire construire de ce côté deux redoutes en avant et hors des lignes. Détail sur cette partie des environs de Weissembourg	347	"
Contradiction des nouvelles sur les desseins des ennemis, qui détermine M. le comte du Bourg à ne faire aucun mouvement et à ne s'occuper que des moyens de faire subsister sa cavalerie. Mesure qu'il prend à ce sujet	348	"
NOVEMBRE.		
Les armées restent dans leurs positions jusqu'au mois de novembre. Épuisement des fourrages qui détermine M. le comte du Bourg à faire partir,		

	Pages.	
le 6 et le 10, la cavalerie bavaroise pour se rendre à Phaltzbourg et à Sarrebourg, et à transporter le 16 le quartier général à Haguenau. Moyens qu'il emploie pour procurer de la subsistance au reste de ses troupes. — Nouvelle cavalerie que M. le comte du Bourg fait partir le 18 et les jours suivants pour se rendre à Strasbourg.....	349	"
Les ennemis continuent d'occuper leur position et font partir seulement quelques troupes pour aller aux Pays-Bas. Arrivée de M. le maréchal de Berwick à Lauterbourg, le 21, pour reprendre le commandement de l'armée. Reconnaissance qu'il fait des bords du Rhin et des lignes de la Lauter. Redoute qu'il fait construire entre Lauterbourg et Weissembourg. Son sentiment sur le poste de Hagenbach.....	350	"
La cavalerie des ennemis repasse le Rhin le 27 et se met en marche le lendemain, ainsi que quelques autres troupes, pour gagner ses quartiers d'hiver.....	351	"
DÉCEMBRE.		
Les troupes des ennemis campées dans la ligne d'Ettlingen se mettent en marche le 1er décembre pour entrer dans leurs quartiers. Les troupes du roi qui doivent hiverner en basse Alsace prennent leurs quartiers le 2. Motif qui engage M. le maréchal de Berwick à faire partir en même temps la cavalerie pour la haute Alsace et à envoyer sur la Sarre cinq bataillons. Troupes qui restent campées dans la ligne de la Lauter. Départ des officiers généraux qui ne doivent point être employés pendant l'hiver. — L'infanterie restée campée dans la ligne se met en marche, le 15, pour rentrer dans le royaume. Départ de M. le maréchal de Berwick pour retourner à la cour, laissant le commandement à M. le comte du Bourg. Le général Thungen est chargé de celui de l'armée impériale; son quartier à Bruchsal.....	351	"
Incertitude sur le nombre des troupes des ennemis restées sur le Rhin et des quartiers qu'elles occupent. Idée générale de leur position.....	352	"
JANVIER 1709.		
Froid excessif dans les premiers jours de janvier qui fait craindre à M. le comte du Bourg que le Rhin ne gèle et que les ennemis ne fassent quelque entreprise sur l'Alsace. Cavalerie et dragons qu'il fait marcher le 15 à Rheinau et entre Brisach et Huningue. Ordres qu'il envoie pour faire prendre les armes aux paysans de la haute Alsace.....	352	"

	Pages.	
Troupes que M. de Pery, commandant à Weissembourg, reçoit ordre de faire marcher du côté de Hagenbach et de Lauterbourg aussitôt qu'il le jugera nécessaire. Mesures que prend M. le comte du Bourg pour assurer la subsistance de celles qu'il sera obligé de mettre en mouvement et pour garantir le pont de Brisach de l'effet des glaces au moment du dégel	353	"
Continuation de la gelée. Mouvement général que font les troupes le 17 pour s'approcher du Rhin et veiller à la sûreté du haut de ce fleuve. — Les garnisons du Fort-Louis et de Haguenau renforcées le 18. Motifs qui déterminent M. le comte du Bourg à demander à la cour de faire passer en Alsace la cavalerie de Franche-Comté. Circonstances qui ne permettent pas de la faire avancer plus loin dans les environs de Belfort.	354	"
Les ponts de Brisach et de Selingen emportés par les glaces. Inquiétudes de M. le comte du Bourg. Dispositions des ennemis qui n'annoncent cependant aucun projet offensif	355	"
Le Rhin entièrement ouvert par le dégel le 27, excepté à Rheinau. Troupes que M. de Pery renvoie le 31 dans leurs quartiers. Motif qui empêche M. le comte du Bourg de dégarnir entièrement le haut Rhin et l'engage à laisser les troupes qui ont marché dans la position qu'elles ont prise jusqu'aux 14 et 15 février qu'elles retournent dans leurs quartiers	356	"
FÉVRIER.		
Inquiétudes que cause à M. le comte du Bourg l'arrivée des troupes palatines dans les environs de Heidelberg et de Manheim. Renforts qu'il demande à la cour. Motifs qui engagent à les lui refuser	356	"
Nouvel embarras dans lequel se trouve M. le comte du Bourg par le manque de fonds pour le prêt des troupes. Esprit de désertion qui règne parmi elles. Circonstances qui empêchent la cour de donner les secours nécessaires pour leur rétablissement	357	"
Peu d'importance des mouvements qui se font en Alsace pendant le reste de l'hiver. Instances que fait M. le comte du Bourg pour obtenir des renforts. La cour persiste à ne rien changer dans les dispositions qu'elle a faites	358	"

FIN DE LA TABLE.